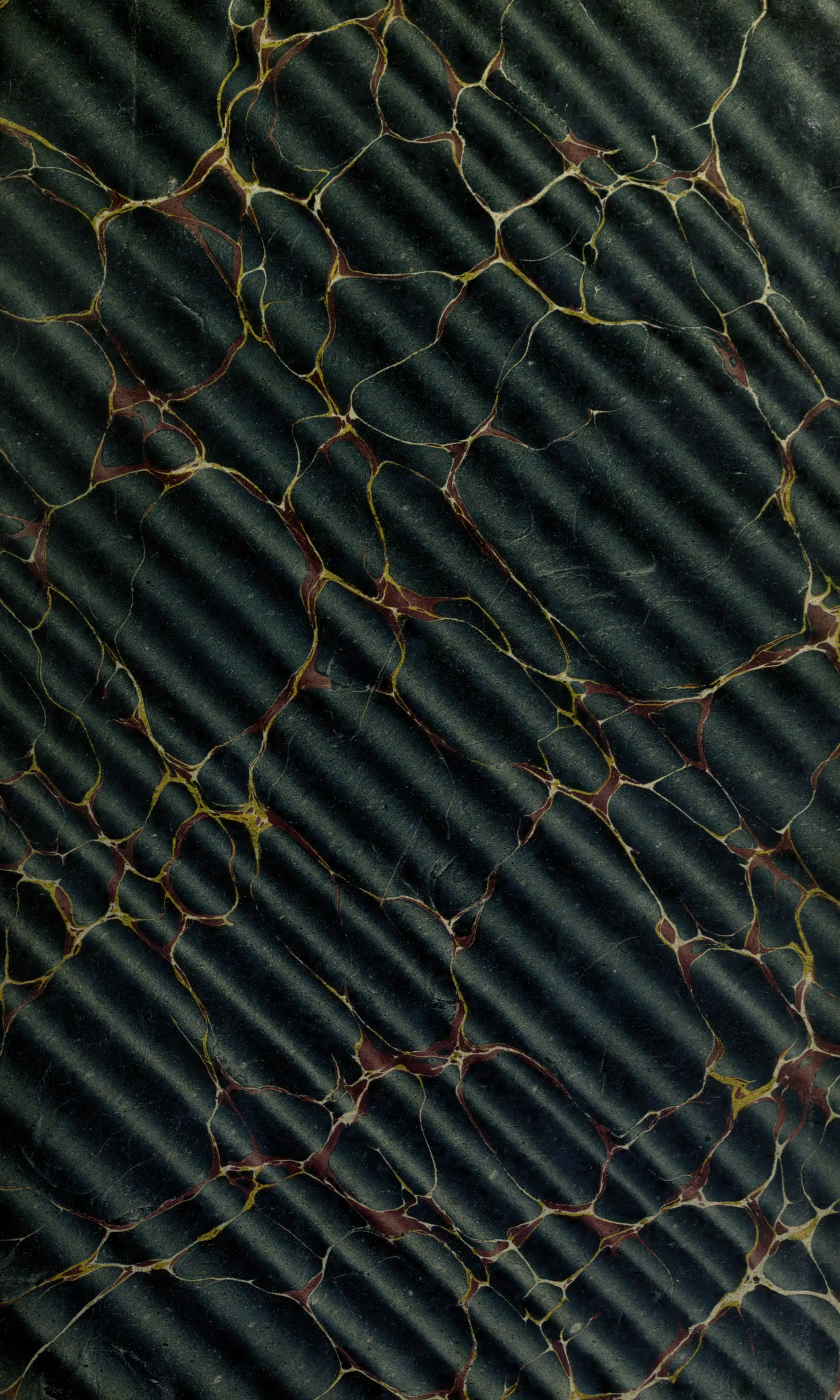

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01308034 6





HISTOIRE DE LA GRÈCE

SOUS LA DOMINATION DES ROMAINS

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4

G.-F. HERTZBERG

HISTOIRE
DE LA GRÈCE
SOUS LA DOMINATION DES ROMAINS

Traduite de l'allemand sous la direction

DE

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

TOME TROISIÈME

—

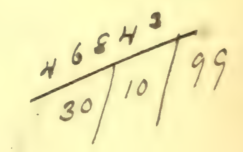
L'UNIVERSITÉ D'ATHÈNES

PAR

P.-P. HUSCHARD

Professeur au Lycée Michelet.

Avec un *Index Général* pour les trois volumes, par M. F. ORTMANS.



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
—
1890

AVERTISSEMENT

Voici enfin terminée, au bout de dix ans, la publication de l'œuvre composite en onze volumes (E. Curtius, 1880-1883; J.-G. Droysen, 1883-1885; G.-F. Hertzberg, 1886-1890) *qui, en attendant mieux, — c'est-à-dire pendant longtemps encore — nous tiendra lieu d'une Histoire générale de la Grèce, depuis les origines jusqu'à la mort de Justinien. Ce troisième volume de* Hertzberg, *depuis deux ans sous presse, a vraiment tenté la patience de nos souscripteurs, et il se peut qu'il l'ait lassée. Notre excuse est que nous voulions pourvoir l'ouvrage d'un* Index *digne de lui, qui en fît un instrument de recherches à l'usage des érudits, et d'une* Table chronologique *semblable à celle que nous avions dressée pour l'*Histoire de l'Hellénisme. *Or ce sont là des besognes que l'on hésite à entreprendre, et qui ne s'achèvent pas en un jour.*

*L'*Index général *serait peut-être encore à l'état de projet, si je n'avais eu l'heur de rencontrer parmi nos étudiants, futurs agrégés d'histoire, un nouveau collaborateur, qui a mis à ma disposition une part de son temps et toute sa bonne volonté. Nos lecteurs apprécieront l'œuvre de* M. F. Ortmans. *La confection d'un* Index *qui, comme celui-ci, groupe en une série de biographies et d'histoires particulières les renseignements disséminés dans la trame du texte, qui reprend en quelque sorte toute la matière du livre pour la présenter sous la forme de Dictionnaire — la confection d'un tel Index, dis-je, n'est pas un travail aussi mécanique qu'on serait tenté de le croire. Il y faut plus que de la patience, et on peut y déployer des qualités très personnelles, un jugement sûr dans le triage des faits à*

relever, l'art de classer, dans le corps d'un même article, ces premiers matériaux et de formuler avec précision les indications données. Sous ce rapport, M. F. Ortmans, *qui s'essayait pour la première fois à pareille tâche, a tenu plus qu'il n'avait promis. Je l'en félicite et l'en remercie, souhaitant, par surcroît, que son exemple lui suscite des imitateurs, et que nos « candidats » s'arrachent de temps à autre à l'obsession des programmes d'examens pour s'associer aux travaux de leurs maîtres.*

*Dans l'*Index, *les homonymes sont rangés, autant que possible, par ordre chronologique. On voudra bien ne pas exiger de règles fixes dans l'orthographe des noms, si on les rencontre tantôt francisés, tantôt terminés en* us *ou en* os. *C'est la part de l'arbitraire, qui intervient nécessairement dans ces transactions perpétuelles entre le système de la transcription littérale et les exigences de l'usage. L'observation, du reste, s'applique plutôt au corps de l'ouvrage qu'à l'*Index, *celui-ci n'ayant fait qu'enregistrer et rendre plus sensibles par le rapprochement les inconséquences déjà acceptées.*

J'avais l'intention d'ajouter à ces laborieux suppléments — comme on l'a fait pour le Curtius *et le* Droysen *— une* Bibliographie *des travaux les plus récents, publiés depuis la révision faite expressément pour notre traduction par l'auteur. Mais je n'ai guère rencontré, au cours de mes recherches, que des matériaux dispersés, en petit nombre et utilisables seulement pour des monographies. Je me suis donc borné à insérer à la suite des* Errata, *sous la rubrique* Addenda, *quelques indications bibliographiques portant de préférence sur des ouvrages français — même déjà anciens — qui ont échappé à l'attention de l'auteur.*

1er juillet 1890.

A. Bouché-Leclercq.

TROISIÈME PARTIE

HISTOIRE DE LA GRÈCE DEPUIS CARACALLA JUSQU'A L'INVASION D'ALARIC (211-397 AP. J.-C.).

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE DE LA GRÈCE DE CARACALLA JUSQU'A CONSTANTIN SEUL EMPEREUR

Première période : de Caracalla a Dèce. — Introduction. — La Grèce sous Caracalla. — Extension du droit de cité romaine à l'empire tout entier et conséquences de ces mesures pour la Grèce. — Conflit de Philiscos avec Caracalla. — Antipater. — Culte d'Alexandre à cette époque. — Enthousiasme romanesque de Caracalla pour Alexandre le Grand. — La phalange et les Spartiates de cet empereur. — Son culte pour Achille. — Massacres à Alexandrie. — Mort de Caracalla. — L'empereur Macrin. — Dion Cassius. — Priscillianus. — L'empereur Élagabal. — Alexandre le Grand considéré comme Génie. — L'empereur Alexandre Sévère. — Les Sassanides. — La nouvelle phalange. — Dion Cassius. — Les empereurs de Maximin à Philippe. — État de la civilisation en Grèce. — Rôle de l'éducation et de la littérature grecques. — Les Jeux helléniques. — Æthicos Ister. — Caractère des Grecs. — Les carrières de marbre en Grèce. — La fabrication de la pourpre. — La Grèce et l'Italie. — Les archontes et les nouveaux édifices d'Athènes. — L'Université d'Athènes. — Les conditions matérielles de l'Université. — Les philosophes. — Longin. — La sophistique. — Le personnel des professeurs de sophistique de cette époque à Athènes. — Vie et mœurs des professeurs à Athènes. — Les étudiants. — Les anciens cultes, oracles et mystères. — La crise monétaire. — Le christianisme en Grèce.

Deuxième période. Les Goths en Grèce : de Dèce a Constantin le Grand. — Motifs de la faiblesse de la péninsule grecque au point de vue militaire dans la guerre des Goths. — Les Goths et l'empereur Dèce. — L'empe-

reur Valérien. — Siège de Thessalonique. — Alarme en Grèce. — Incursions par mer des Goths en Asie-Mineure. — L'empereur Gallien. — Révolte de Macrien et guerre de Valens et Pison en Grèce. — Gallien à Byzance. — Gallien et les Grecs. — Guerre des Goths et Hérules en 267. — Les Germains dans le Péloponnèse et à Athènes. — Dexippos, le libérateur d'Athènes. — Défaite et retraite des Germains. — L'empereur Claude II. — La guerre des Goths en 269. — Bataille de Naissus. — L'empereur Aurélien. — La crise monétaire. — Etat de la Grèce après la guerre des Goths. — Les empereurs Tacite, Probus, Carus. — Expédition des Francs. — Dexippos. — Professeurs athéniens. — L'empereur Dioclétien. — Les préfectures et diocèses. — Les provinces grecques. — Réforme monétaire de Dioclétien et de Constantin le Grand. — L'édit *de pretiis rerum venalium.* — Persécution contre les chrétiens. — L'empereur Galère et les guerres de succession après l'abdication de Dioclétien. — Martyres chrétiens en Grèce. — Constantin le Grand souverain des Grecs. — L'empereur Constantin le Grand. — Constantin ami des Grecs, en particulier des Athéniens. — Nicagoras d'Athènes. — Dernière guerre de Constantin contre Licinius. — Gouverneurs romains en Grèce.

Les jours brillants de l'empire universel de Rome, la prospérité, la gloire, la sécurité de ses provinces, tout cela avait pris fin pour longtemps par la mort de l'énergique empereur Septime-Sévère (4 févr. 211). Alors commença la terrible époque, inaugurée par la sanglante domination de Caracalla, pendant laquelle tous les éléments de destruction semblèrent vouloir se conjurer, dans l'espace de soixante fatales années, pour ébranler l'immense empire dans ses fondements, pour anéantir la prospérité de ses provinces et exterminer l'antique population. Rien ne rappelle plus l'heureux IIe siècle de la domination impériale, et les deux générations qui suivent la mort de Septime-Sévère ne verront plus que comme de rares exceptions des règnes paisibles et féconds, des souverains vraiment nobles, énergiques et bienfaisants à la fois. Le violent assaut des jeunes et guerrières tribus germaniques d'au delà du Rhin, du Danube et de la mer Noire, ainsi que le nouveau soulèvement des peuples iraniens à l'est de l'Euphrate condamnent, peu à peu et pour de longues années, la plus grande partie de l'empire à une défensive qui est à la fois un danger et une cause d'épuisement. La détresse de l'empire est constamment augmentée par le retour incessant

et régulier d'effroyables révolutions militaires, par la perte de fortes provinces, par de sanglantes guerres civiles, en même temps que des pestes dévorantes et des tremblements de terre poursuivent leur œuvre dévastatrice ; d'un autre côté, une crise monétaire, qui se préparait depuis longtemps, faisait des progrès terribles et, avec une persistance et une gravité sans exemple, détruisait peu à peu complètement tout l'ordre social. A la fin pourtant, une série de grands hommes, issus des provinces complètement romanisées du bassin du Bas-Danube et de la péninsule illyrio-thracique, purent d'une main ferme arrêter la destruction et rendre au monde romain, assis sur une base nouvelle, la possibilité de se maintenir pendant plusieurs générations encore contre le flux montant des peuples du Nord.

La terrible détresse et les violentes commotions du IIIe siècle après J.-C. donnent à l'histoire particulière de la plupart des provinces de l'empire des couleurs toutes nouvelles et très vives, et souvent aussi un tout autre caractère. On peut en dire autant jusqu'à un certain point du pays dont les destinées, dans cette époque troublée, nous intéressent tout spécialement, la Grèce.

Depuis le temps de Caracalla, et plus encore depuis le moment où tout l'intérêt des empereurs qui se succèdent coup sur coup est tourné vers la guerre et la lutte, soit qu'il s'agisse de se défendre contre des usurpateurs et des anti-empereurs, soit de repousser les attaques des hordes germaniques, sarmates, scythiques ou persanes qui assiègent les frontières de l'empire ; depuis le moment où les souverains de l'immense empire se voient constamment forcés de résider bien plus rarement dans le palais du Palatin que dans les campements des légions, depuis ce moment, disons-nous, il n'est plus, pendant fort longtemps, que très rarement question des relations si longtemps amicales qui ont régné entre l'empire et l'antique pays des Hellènes. L'antique gloire et l'immortelle beauté de la Grèce n'ont plus que rarement des charmes pour les rudes soldats qui, au IIIe siècle, gouvernent avec l'épée à la place du sceptre. L'âge d'or d'Hadrien et des Antonins ne revient plus pour les Hellènes. La Grèce reste

désormais comme livrée à elle-même; pour la plupart des empereurs de cette période, cette province ne compte plus qu'en proportion du concours matériel qu'elle peut apporter à l'État. C'est ainsi qu'il arrive que le pays des Hellènes, si souvent nommé pendant le cours du IIe siècle, et pas seulement à cause des intérêts intellectuels qu'il représente, semble pour longtemps échapper presque entièrement à l'attention des historiens; même ses contributions à l'histoire de la civilisation deviennent de plus en plus faibles. Mais les Hellènes, même ceux de la Grèce européenne, n'eurent pas pour cela le privilège de rester à l'abri des misères et des épouvantables secousses de ce siècle désastreux. Bien au contraire, nous verrons bientôt que cette Grèce, qui continuait de vivre à la manière de l'âge des Antonins, sentit aussi tout le poids qui oppressait le monde à cette époque, et que les Grecs eurent leur bonne part des calamités qui fondirent alors sur le monde antique.

Nous avons eu à raconter plus haut de quelle manière l'empereur Septime-Sévère éternisa sa mémoire auprès des Grecs des provinces européennes. Néanmoins le règne de son fils M. Aur. Antoninus Bassianus Caracalla (4 févr. 211 à 8 avril 217 ap. J.-C.) eut une importance incomparablement plus grande pour les Hellènes. La haine ardente et bien justifiée avec laquelle les contemporains ont écrit l'histoire de ce prince sanguinaire semble cependant les avoir menés trop loin à plus d'un égard. En effet, nous ne pouvons entièrement repousser la supposition que cet empereur, quelque mauvais que fût son caractère, quelque destructeurs que fussent ses accès de rage, quelle que fût la bizarrerie de ses lubies, n'a pas été aussi insignifiant intellectuellement que sinon son contemporain et adversaire acharné Dion Cassius, mais les historiographes postérieurs nous le montrent plus d'une fois. Ce Caracalla nous semble malgré tout avoir possédé quelque chose du bon sens perspicace de son père et de l'intelligence pénétrante que Septime-Sévère avait des besoins du temps et de l'empire : seulement sa conduite tour à tour sanguinaire et comique, son administration financière de plus en plus

prodigue, ont naturellement fait attribuer à des motifs vulgaires des mesures qui avaient, en réalité, une autre portée. A ce point de vue, nous devons mentionner ici un acte notamment qui nous semble avoir la plus grande importance. Nous voulons dire l'octroi de la célèbre « Constitution » impériale d'après laquelle tous les habitants libres, alors vivants, de l'empire romain étaient élevés à la dignité de citoyens romains [1]. Il faut dire que, dans ses résultats immédiats, cette mesure, qui, selon la plus grande vraisemblance, appartient à l'année 212 après J.-C. [2], a profité principalement au fisc impérial. Car, d'un côté, l'empereur ne fit pas vraisemblablement du droit de cité un don gratuit : son octroi pouvait être considéré en même temps comme une imposition générale par laquelle Caracalla épuisait une fois pour toutes cette source de revenus [3]. D'autre part, l'empereur poursuivait par là en réalité des desseins fiscaux très déterminés. Il avait besoin de beaucoup d'argent. Non seulement il rivalisait avec ses prédécesseurs dans l'exécution de grandes constructions de bâtiment, mais l'armée était pour lui la cause des plus grandes dépenses. Le budget militaire en lui-même avait déjà été considérable-

[1]) Dio Cass., LXXVII, 9. Ulpian. (lib. XXII *ad Edict.*) in Dig., I, 5 (*De statu hom.*), fr. 16. Cf aussi Justinian., *Nov.* LXXVIII, 5, et Augustin., *De Civit. Dei*, V, 17. Walter, *Gesch. d. Röm. Rechts*, I, p. 526.

[2]) Cf. notamment Th. Mommsen, *Die Kaiserbezeichnung bei den römischen Juristen* (dans la *Zeitschrift für Rechtsgeschichte*, herausgegeben von Rudorff, Bruns, Roth und Böhlau, IX [1869], p. 101). Finlay, *Griechenland unter den Römern* (trad. all.), p. XXIII. Ellissen, *Zur Geschichte Athens nach dem Verluste seiner Selbständigkeit*, p. 116. — C t édit de Caracalla fut rendu selon toute apparence dans le temps qui s'écoula entre son arrivée de Bretagne à Rome et son départ pour les expéditions germaniques, départ qui eut lieu vers la fin de 212 ou au commencement de 213. Les *Libb. V. Sententiar.* de Paul doivent vraisemblablement être placés (voy. Fitting, *Ueber das Alter der Schriften Römischer Juristen von Hadrian bis Alexander*, p. 48) dans les premiers temps du règne de Caracalla seul empereur, avant l'édit sur le droit de cité romaine (Dig., XLVIII, 8, 11); cf. aussi Paul., V, 22, § 3, 4. Cf. encore : Ulpian. in Dig. XII, 5, *De cond. ob turpem causam*, fr. 2, § 2 [extrait du *lib. XXVI ad Edict.*]; un rescrit de Caracalla (Cod., VII, tit. 49 *De pœna indic.*, l. 1) du 19 décembre 211, donné comme « rendu depuis peu » (*non ita pridem imperator noster constituit*); et déjà, dans le *lib. XXII ad Edictum* (de l'année 212), Ulpien, comme on vient de le faire observer, a cité la constitution de Caracalla sur la grande et universelle extension du droit de cité romaine.

[3]) Puchta, *Cursus der Institutionen* (2e édit.) tome Ier, p. 416, note *c*.

ment élevé depuis que l'empereur Septime-Sévère avait porté jusqu'à trente-trois légions l'effectif des troupes de ligne romaines. Dans la situation où était alors l'empire, qui voyait, après la mort de cet empereur, les Alamans sur le Main, le haut Rhin et le haut Danube, puis les Goths, à l'embouchure de ce fleuve, s'annoncer comme de nouveaux ennemis fort redoutables, il n'était pas possible que Caracalla songeât à réduire la force numérique de l'armée. Ajoutons à cela cette circonstance fâcheuse, qui ne tenait à aucune nécessité politique, mais uniquement au naturel et aux crimes du redoutable empereur, à savoir que Caracalla aimait à se livrer à l'égard des soldats à une prodigalité sans bornes. Non seulement Caracalla, de sa personne, était presque exclusivement un soldat, mais, par le meurtre de son frère Géta en février 212 et par la cruelle persécution dont tous les partisans de ce malheureux prince furent l'objet de sa part, il avait pour ainsi dire tranché tous les liens moraux qui pouvaient l'attacher aux éléments honorables de la population civile de Rome, et il ne trouvait de plaisir et de sécurité que quand il était au milieu de ses soldats. Or, comme il n'avait acheté qu'au prix de dons énormes l'assentiment muet de la garde impériale irritée d'abord contre son forfait et des légions campées sur le mont Albain, il continua de gâter l'armée d'une manière dangereuse par de nouveaux dons et de nouvelles augmentations de la solde. Les choses en vinrent enfin au point que le budget annuel de l'armée dépassa de 70 millions de drachmes (ou de francs) le chiffre auquel il montait déjà sous Septime-Sévère [1]. Dans cette situation, il n'était que naturel que le farouche mais perspicace empereur octroyât avec plaisir ou consentît à octroyer cette « Constitution » qui, en dehors de différents et indéniables avantages pour tout l'empire, promettait de lui ouvrir personnellement une riche source de revenus. La spéculation de l'empereur avait pour but d'ajouter aux anciennes charges supportées par la population gratifiée désormais de ce nouveau droit de cité ; pendant que les anciennes contributions continuaient de peser

[1]) Dio Cass., LXXVIII. 36.

sur les populations provinciales de l'empire [1], les nouveaux citoyens durent acquitter désormais en même temps les impositions qui, depuis la nouvelle organisation de l'empire, avaient été liées par Auguste à la jouissance du droit de cité romaine. Ces impositions étaient principalement : le droit à payer lors de l'affranchissement d'un esclave (le vingtième de la valeur de l'esclave à affranchir), et notamment ce qu'on appelait la *vicesima*, le droit de succession extrêmement productif de cinq pour cent que, depuis l'an 6 ap. J.-C., le citoyen romain devait acquitter envers l'État sur le montant de chaque héritage comme de tout legs testamentaire (à moins qu'il ne s'agît de l'héritage des plus proches parents consanguins, ou qu'il ne montât pas à 100,000 sesterces [27,191 francs]).

Caracalla fit ainsi payer à l'ex-population provinciale, d'un prix déjà considérable en lui-même, l'honneur et l'avantage du droit de cité romaine. Malgré cela, l'empereur aurait certainement, par cette mesure, disposé en sa faveur la grande masse des provinciaux, si, à ce moment ou à quelqu'autre moment, peu importe, il n'avait pas poussé son activité fiscale jusqu'à doubler les deux impôts ci-dessus, et, en ce qui concerne la *vicesima*, jusqu'à supprimer le privilège des plus proches, tel qu'il avait existé jusqu'alors [2]. Des mesures de ce

[1]) Cf. notamment notre tome II, p. 4 sqq. et MARQUARDT, *Röm. Staatsverwaltung*, II [2], p. 211 sqq. 224, 1.

[2]) DIO CASSIUS, LXXVII, 9. (Les inscriptions nomment pour l'époque de Septime-Sévère et Caracalla un procurateur *Aug. ad vectig. XX heredit. per Cyclades Q. Cosconius Fronto*; voy. WILMANNS, *Exempl. inscr. latin.*, nº 1281). Il y a ici une autre question qui mérite considération. C'est avec raison que MARQUARDT (*op. cit.*, p. 269) rend attentif à la question de savoir d'après quel principe le nouveau citoyen romain devait payer désormais, outre sa taxe foncière principale, la taxe sur les héritages qui avait été jusque-là essentiellement italique. Comme, d'une part, la *vicesima* devait remplacer, pour les citoyens romains (surtout en Italie) la taxe foncière provinciale ; comme, d'autre part, depuis longtemps de nombreux Romains ou citoyens romains possédaient en province quantité de propriétés foncières, pour lesquelles ils payaient l'impôt foncier, il en résulte, selon MARQUARDT, *op. cit.* et HUSCHKE, *Census der fr. Kaiserzeit*, pp. 74. 190 *, que la propriété foncière, qui était déjà soumise au tribut (*tributum*) si elle appartenait à un

*) BACHOFEN (*Die Erbschaftssteuer*, p. 342) comprend la chose autrement : « Si un citoyen italique avait des propriétés foncières dans la province, il devait les faire recenser sur place et en payer l'impôt ; elles n'étaient pas soumises à la *vicesima*. Si, à l'inverse, un citoyen romain de la province avait des propriétés foncières en Italie, il ne payait pour cela aucun tribut, mais elles étaient imposées avec l'héritage.

genre ne pouvaient que tempérer d'une manière notable la joie qu'éprouvaient de nombreuses catégories de la population de l'empire en voyant établir définitivement l'égalité entre les différents peuples sous le sceptre des empereurs.

Néanmoins, et en dépit de l'indignité personnelle de l'homme qui a prononcé la parole décisive, l'extension du droit de cité à tous les sujets libres de la cour du Palatin est devenue une révolution de la plus haute importance historique. Par cet édit, Caracalla ne fit, au fond, que sanctionner le puissant mouvement qui, sous l'influence délibérément nivelante du gouvernement impérial depuis le grand Jules César, avait constamment entraîné et entraînait encore vers l'égalité complète, sur le terrain de la politique et du droit, des différentes nationalités de l'immense empire. Ce n'était qu'un acte de justice que de rendre enfin égaux, par le droit, à la population italique les nombreux peuples non italiques, les nombreux habitants non romains de l'empire, dont l'argent et le sang avaient contribué pour une part très réelle à sa conservation. Il était d'autant plus nécessaire de prendre ce parti, que, de temps immémorial, non seulement on avait conféré le droit de cité à de nombreux provinciaux, à l'occasion d'un nouveau recrutement de légions, mais qu'on n'avait pas fait difficulté de le conférer, sans grand choix, pour de l'argent. Quelle physionomie civile cela avait-il donné jusqu'ici aux différentes provinces ? Nous n'avons pas, malheureusement, les éléments d'une statistique exacte. En tout cas, s'il s'agit de la Grèce, on est tenté d'admettre que dès lors, au moins dans les villes considérables comme Athènes, Sparte, Argos, Tégée, Thèbes, il n'y avait qu'un petit nombre d'habitants notables, ainsi que des grands propriétaires de l'intérieur, qui n'eussent pas déjà acquis le droit de cité romaine.

citoyen romain domicilié dans la province, ne pouvait pas figurer encore dans la *vicesima* comme matière imposable, et par conséquent que tout au plus la fortune mobilière des Romains établis en province (quoique celle-ci fût déjà grevée du tribut) pouvait être soumise à la *vicesima*. Nous ignorons malheureusement si cette interprétation avait été maintenue par Caracalla, ou si la cupidité fiscale avait introduit l'innovation de faire entrer encore une fois en ligne de compte la propriété foncière déjà soumise au tribut dans la supputation de la fortune.

Maintenant que, dans tout l'immense empire et dans chacune de ses provinces, il n'y avait plus, en fait d'habitants libres, que des citoyens romains en possession de tous leurs droits [1], toutes les barrières surannées qui séparaient encore les nombreux peuples de l'empire étaient enfin tombées. Il faut dire que ce n'était, selon l'esprit du monde antique, que pour ceux que nous appellerions volontiers « l'humanité aristocratique », c'est-à-dire pour la population personnellement libre qui, là où le jeune christianisme n'avait pas encore commencé à réparer l'antique iniquité, se détachait nettement sur le fond sombre des centaines de milliers d'esclaves et des nouvelles centaines de milliers de « colons », demi-serfs ou vassaux. Tous les citoyens libres de l'empire voyaient désormais la voie ouverte à la jouissance de tous les droits et à l'exercice de toutes les fonctions publiques de cet immense monde romain ou romanisé. En face des redoutables puissances de destruction et de dissolution intérieures qui commencèrent bientôt à ébranler les fondements de l'empire, le « connubium » rendu possible désormais partout entre l'humanité italo-romaine et les autres races de l'empire, et la conscience d'appartenir à une seule et grandiose civilisation en qualité de citoyen possédant l'égalité et la plénitude de ses droits, tout cela devait produire un moment d'arrêt et une grande force de conservation. Les légions, enfin, qui, dans les guerres meurtrières de Septime-Sévère, avaient subi des pertes considérables et à côté desquelles les empereurs étaient obligés désormais d'enrôler des masses de plus en plus grandes de Barbares auxiliaires, purent à l'avenir être recrutées sans peine avec des citoyens romains, quoique cependant l'élément romain, dans le sens étroit du mot, dût

[1]) A ce propos, il ne faut naturellement pas passer sous silence ce fait, que l'extension du droit de cité décrétée par Caracalla pour tous les habitants libres de l'empire avait plutôt le caractère d'un privilège général pour la génération alors vivante ; que Caracalla n'avait nullement décidé qu'à l'avenir il n'y aurait plus dans l'empire que des citoyens romains. Aussi est-il arrivé que les catégories, absorbées de fait, de ce qu'on appelait les Latins et les pérégrins, se reconstituèrent dans une certaine mesure en partie par des affranchissements postérieurs, en partie par de nouvelles immigrations dans l'empire, etc. PUCHTA, *Cursus der Institutionen*, I, p. 416 sqq.; voy. aussi VOIGT, *Das jus naturale*, II, 2, p. 775 sqq.

devenir de plus en plus rare [1]. D'un autre côté, la civilisation romaine proprement dite prenait un pied de plus en plus solide par l'extension du droit de cité romaine à tout ce monde de peuples, depuis le mur d'Hadrien en Angleterre et les rivages de l'Océan Atlantique jusqu'aux steppes de l'Euphrate et aux rochers granitiques de Syène, dans tout l'Occident africain, espagnol et celtique, en Bretagne, dans les pays alpestres et sur le Danube. Le cours de notre exposition nous montrera bientôt que notamment les vastes contrées qui s'étendent de Vienne jusqu'à la Dobroudja, de Raguse au bassin de l'Hèbre, avec leurs populations pannoniennes, dalmates, daces et thraciques, en ce moment complètement romanisées, prirent complètement dans l'empire, au point de vue militaire, la place que l'Italie, jusqu'à la bataille d'Actium, avait occupée avec ses populations guerrières, qui paraissaient autrefois inépuisables. Mais dans l'Orient grec et hellénistique, la situation prit un caractère tout à fait particulier. Il était évident que le nouvel ordre de choses aplanirait aussi dans ces régions les voies au droit romain et à la langue latine et leur promettait une plus grande extension. C'est de l'époque où nous sommes arrivés que date ce changement remarquable qui, des Hellènes, a fait des « Romaïques ». C'est un jeu étrange de l'histoire qui a fait de ce nom de « Romaïques » la désignation spécifique et nationale pour le monde grec du moyen âge et des temps modernes ; et cela après que les descendants des anciens Hellènes étaient devenus en tout des « Byzantins », longtemps après la chute du monde romain antique, plusieurs siècles après la décadence de la nouvelle grandeur de la Rome du moyen âge. De nos jours encore, hommes et jeunes filles du peuple se sentent, dans la Grèce moderne, des « Romaïques », en opposition avec les anciens Hellènes ; de nos jours encore, les classes populaires désignent leur langue usuelle par le nom de « romaïque », pour la distinguer du « grec » des savants de leur pays et des voyageurs « francs ». Mais à côté de cela,

[1]) Peut-être appartient-il aussi à ce temps, ce Tiberius Claudius Frontinus Nicératos (voy. tome II, p. 404), célébré par des inscriptions d'Argos et de Sparte, un Grec romanisé qui fut, entre autres dignités, tribun dans la *Legio IV Flavia* (Böckh, *C. I. Græc.*, I, nos 1133 et 1327).

la transformation, décrétée par Caracalla, des peuples orientaux de l'empire en « Romaïques » a eu comme conséquence marquée, qu'à partir de cette époque, les Grecs sont devenus progressivement et réellement le peuple dominant dans toutes les provinces de l'empire qui sont à l'est de l'Épire et de Byzance. Et cela n'était que naturel. Parmi tous les éléments si considérables de civilisation de leur grand empire, les Italiotes conquérants et dominateurs avaient, dès les derniers siècles de l'antique République, adopté exclusivement la culture éminente et supérieure de la Grèce. La brillante civilisation des plus beaux jours de l'Empire n'était qu'un amalgame particulier des éléments romano-grecs. Il n'était que naturel que cette population grecque et hellénistique de l'Orient, qui représentait de naissance cette civilisation depuis des siècles, que ces Grecs, qui, du reste, depuis le temps des Diadoques, formaient la majorité dans les villes et dans les hautes classes, et qui avaient la part principale dans l'administration locale, avec leur culture supérieure, leur grande activité intellectuelle, leur aptitude personnelle et leur souplesse en affaires, qui les rendait si propres au service de l'État romain, en haut et en bas de l'échelle administrative, prissent, même dans les parties de l'Orient où ils ne dominaient pas par le nombre, une prépondérance croissante sur les autres éléments ethniques, aussitôt que la nouvelle concession de Caracalla les eut faits en tout les égaux des Romains. Ce n'est que maintenant que l'ancienne et plus superficielle hellénisation du temps des Diadoques et des Épigones s'opère véritablement ; c'est maintenant que se prépare lentement cette situation politique et sociale, qui, plusieurs siècles plus tard, est devenue le fondement presque inébranlable (malgré la destruction partielle qu'elle subit plus tard sous la domination des Arabes et des Ottomans) du tenace byzantinisme.

Il faut avouer qu'il ne nous est plus possible de constater l'effet immédiat produit spécialement sur les Grecs d'Europe par cette élévation de tous les habitants libres des provinces à la dignité de citoyens romains. Arrivés à ce moment si important de l'histoire, nous commençons à sentir péniblement la disette subite des renseignements sur l'histoire et

la situation des Grecs en Europe : jusqu'à la fin du IIe siècle après J.-C., ils ne nous ont jamais complètement manqué. Une seule supposition ressort avec quelque netteté de la nature des affaires grecques en Achaïe. Nous avons observé plus haut que les nombreuses admissions de Grecs riches et distingués de ce pays au droit de cité romaine avaient eu à un point de vue au moins une conséquence fâcheuse. Tandis que la propriété foncière provinciale des nouveaux citoyens eux-mêmes restait grevée de l'impôt foncier qu'elle payait auparavant [1], un assez grand nombre d'entre eux avaient réussi à se faire exempter au moins de la capitation et à se soustraire aussi aux autres charges ordinaires de la population provinciale. Il en résulta que, en dehors de l'impôt foncier et de ses annexes, les charges publiques pesèrent de plus en plus sur la partie la plus pauvre de la population. Cet état de choses dut certainement être la cause de bien des inconvénients, disproportions, inégalités, et en particulier de profonds ressentiments sociaux ; d'un autre côté, les avantages personnels attachés à la qualité de citoyen romain n'en furent que plus appréciés. A ce point de vue, l'élévation définitive de tous les habitants de la Grèce au droit de cité romaine dut être un retour désirable à l'égalité.

Nous avons pour terminer à faire encore une observation sur cette affaire. Comme toute la manière d'être et l'activité de Caracalla, même en ne tenant pas compte de ses goûts avant tout soldatesques, étaient inquiètes et inconstantes ; comme, dans la réforme grandiose dont nous avons parlé jusqu'ici, c'était en définitive le côté financier qui avait le plus d'importance à ses yeux, l'empereur, quoique son époque fût l'époque classique de la jurisprudence romaine, n'avait pas songé, selon toute apparence, à tirer aussitôt de ses actes toutes les conséquences nécessaires. Nous voulons dire que l'élévation de tous les habitants libres de l'empire à la qualité de « Romains » semblait devoir faire naître naturellement l'idée de se débarrasser de la quantité de formes de constitutions locales si variées qui régnaient dans les provinces de

[1]) Cf. ci-dessus, p. 7, 2

l'empire, notamment dans les pays grecs, et qui avaient perdu, au moins pour la plus grande part, leur ancienne signification, et de faire établir partout, notamment pour l'organisation des villes, plus d'unité. Mais, autant qu'il nous est possible de le constater, il ne fut nullement question de cela. Avant l'époque de Constantin, les Romains n'aimaient pas en général ce genre d'innovations fondamentales sous forme de codes, et bientôt après Caracalla, les destinées de l'empire en général prirent une tournure telle, qu'une terrible nécessité réclama, jusqu'à la fin du IIIe siècle, toute l'activité des meilleures forces de tous les peuples pour des intérêts et des questions vitales autrement importantes que le nivellement d'inégalités inoffensives notamment dans l'organisation des villes grecques. L'état des provinces, spécialement en Grèce, est donc après Caracalla à peu près celui-ci : l'édit de l'empereur a, pour le moment et le temps immédiatement postérieur, transformé en citoyens romains tous les habitants du pays, en exceptant les esclaves et les colons : il est réservé au temps de fixer légalement et de régler les conséquences qui se produisent dans les différents domaines de la vie publique et de la vie privée. Pour ce qui concerne les villes, ce facteur essentiel de la vie nationale dans les pays grecs depuis les temps les plus reculés, le nouvel ordre de choses était simplement celui-ci : « en faisant des habitants des citoyens romains, la constitution de Caracalla transforma du même coup en municipes les villes qui ne l'étaient pas encore [1] ». Néanmoins on ne changea certainement rien alors à la constitution des villes [2], et l'on ne transforma certainement pas encore tout le système existant en groupement des villes. Quoique, par l'entrée de tous les Grecs dans le droit civil romain, une grande partie des différences qui avaient existé jusqu'alors entre les diverses classes des villes eût perdu sa signification essentielle, les villes de la Grèce

[1]) Cf. PUCHTA, *Cursus der Institutionen*, I, p. 418.
[2]) Cf. WALTER, *Geschichte des Römischen Rechtes bis auf Justinian* (3e édit.), I, p. 527; sur l'importance des mesures de Caracalla pour l'extension de plus en plus générale du droit romain sur tout l'empire, voy. p. 470.

appelées « libres et autonomes » n'en continuèrent pas moins de subsister pendant un temps assez long[1], jusqu'à ce qu'enfin les réformes profondes de l'époque de Dioclétien et de Constantin débarrassèrent aussi le terrain sur ce point.

Mais laissons ces considérations générales pour revenir enfin à la mosaïque des rares renseignements que nous avons sur les destinées de la Grèce après la fin de Septime-Sévère. Nous remarquons tout de suite que Caracalla a été pour longtemps le dernier empereur romain dont les sentiments et les intérêts personnels, en bien et en mal, aient eu encore une fois une influence appréciable sur les affaires de ce pays [2]. Il

[1]) Cf. E. Kuhn, *Die städtische und bürgerliche Verfassung des Römischen Reiches bis auf die Zeit Justinians*, II, p. 30. Marquardt, *Röm. Staatsverwaltung*, I², p. 86. 212 sqq.

[2]) La pauvreté croissante de nos sources pour l'histoire particulière de la Grèce de ce temps ne nous donne guère de renseignements spéciaux sur les rapports personnels de Caracalla avec les Grecs. Récemment Dittenberger (dans l'*Hermes*, VII [1872], p. 224) a contesté énergiquement le rapport des jeux connus sous le nom de *Philadelphia* avec Caracalla et Géta (rapport que moi aussi [tome II, p. 426] j'avais accepté sur la foi de Böckh) et réclamé cette fête pour les empereurs Marc-Aurèle et L. Verus. Cependant on voit par les inscriptions attiques que les Athéniens, fidèles à la vieille servilité des Hellènes de l'ère impériale, ont institué en l'honneur de Caracalla de nouvelles fêtes qu'ils célébraient avec la pompe habituelle à côté des anciennes Hadrianées, Philadelphies, Antoninées, etc. C'étaient les jeux dits *Germaniceia*, institués, suivant Böckh, après l'an 213 ap. J.-C., année dans laquelle Caracalla avait ajouté à ses titres celui de *Germanicus* (Böckh, *C. I. Græc.*, I, nº 246, p. 359 sqq. comme aussi nºs 282 et 283 ; ensuite *Addend.*, p. 910, nº 274 *b* ; et une inscription attique à Délos, II, nº 2309, lig. 16, p. 246). — Rappelons aussi, après Clinton, *Fast. Rom.*, II, p. 39, les inscriptions empruntées à Muratori (XX, p. 244, 6, de Thèbes, et XXIII, p. 248, 1, de Thyatire) dont la dernière célèbre Caracalla (outre les autres titres de sa maison et celui de « vainqueur de la mer ») sous les noms de *Britannicus* et de *Germanicus*, et en qualité de « père de la patrie », et nous apprend que le sacerdoce et le culte de l'empereur vivant étaient florissants dans ce pays. — Les hommages rendus sur des médailles à Caracalla et à la maison de Sévère en général se trouvent naturellement partout, comme toujours, dans les pays de langue grecque ; mais le pays qui s'est alors le plus distingué en ce genre (voy. plus haut, tome II, p. 423), c'est le Péloponnèse, où nous citerons à ce point de vue des villes comme Mantinée, Mégalopolis, Caphyæ, Clitor, Orchomène, Héræa, Psophis, Ægion et Boura, Pylos, Thuria, Mothone et plusieurs autres (Curtius, *Peloponnesos*, I, pp. 227. 230. 268. 286. 381. 394. 400. 471. 487. 491. II, pp. 181. 196. 199. 324 sqq. Bursian, *Geogr. Griechenl.*, II, p. 175). Médailles de Fulvia Plautilla provenant de la ville éleuthérolacone d'Asopos : Wesseling

restait en ce temps-là deux points qui pouvaient intéresser d'une manière essentielle la cour palatine aux affaires et aux sentiments des Grecs, savoir : l'université d'Athènes et le culte d'Alexandre le Grand. Ce sont justement les temps dont nous avons encore à raconter l'histoire, jusqu'à la catastrophe finale de la vie antique en Grèce sous Justinien, qui nous montreront à plusieurs reprises l'importance capitale que l'épanouissement de l'université d'Athènes eut pour la conservation et la renaissance d'une certaine prospérité dans la ville d'Athènes. Nous avons vu jusqu'à présent que, depuis Hadrien, ce fut surtout la situation académique de cette ville qui maintint d'une manière durable des rapports très actifs entre les Athéniens et la cour palatine. Même le rude Septime-Sévère, qui était du reste un homme d'une grande culture scientifique, n'avait pas conservé d'une manière durable ses sentiments de répulsion pour Athènes ; et ce qui manquait à cet empereur au point de vue des sympathies fut compensé par l'intérêt et l'amabilité de la belle et intelligente impératrice Julia Domna[1]. Ce fut donc pour les Athéniens, et plus encore pour les professeurs de sophistique, une surprise des plus désagréables lorsque l'empereur Caracalla, peu de temps après les débuts de son règne personnel, fit connaître d'une manière très inattendue ses sentiments hostiles contre les sophistes.

Voici comment cela s'était passé. A cette époque vivait à Athènes un parent de l'éminent Hippodromos de Larisse[2], le Thessalien Philiscos ; voué comme son parent à l'étude et à la pratique de la rhétorique, comme lui ancien élève du célèbre Byzantin Chrestos, il vivait dans l'espérance que ses talents oratoires, remarquables à plus d'un égard, lui feraient atteindre un jour le but de sa haute ambition, la chaire impériale de sophistique à Athènes, à laquelle étaient attachés de riches émoluments. Mais, pour son malheur, Philiscos sortait par sa

ad Hierocl. *Synecd.* (ed. Bonn.) p. 424. Ajoutons d'après Mommsen, *Corp. Inscr. Latin.*, vol. III, 1 (1873), p. 5, nº 3, l'inscription latine en l'honneur de Septime Sévère provenant de Gortyne en Crète.

[1]) Cf. tome II, p. 424 sqq. 427 sqq.

[2]) Cf. tome II, p. 422 sqq. 477.

mère du canton central macédonien d'Éordée. Or, la commune (cantonale) des Éordéens partageait[1], paraît-il, avec plusieurs autres communes de l'empire, comme Ilion et Delphes, ce privilège, que les droits et les devoirs locaux d'une mère originaire de son territoire passaient à ses enfants, non seulement quand elle vivait dans une union irrégulière, mais même lorsqu'elle était mariée légitimement[2]. C'est ce qui, dans les commencements du règne personnel de Caracalla, donna l'idée aux Éordéens de réclamer du sophiste, qui était sans doute déjà connu comme un homme riche et illustre à Athènes, la prestation d'une de ces liturgies encore usitées chez eux d'après la vieille coutume hellénique, comme, par exemple, la charge d'une gymnasiarchie, d'une chorégie, d'un sacerdoce ou de quelque fonction administrative, etc. Mais Philiscos n'avait aucune envie de s'engager dans des dépenses considérables pour les beaux yeux d'une cité macédonienne éloignée : il se refusa aux désirs des Éordéens, et il y mit tant d'obstination, que la commune se décida enfin à en appeler contre lui auprès de l'empereur. Lorsque les choses en furent venues à ce point, Philiscos se hâta d'aller à Rome : arrivé là, il réussit à mettre dans ses intérêts l'entourage lettré de l'impératrice veuve Julia, au point que cette princesse, et par elle son fils, l'empereur régnant Caracalla, se laissa amener à confier à Philiscos la chaire d'Athènes. Alors le rusé sophiste crut avoir gagné la partie. Car, en même temps qu'une fonction désirée depuis longtemps, il avait obtenu aussi le droit précieux de l'*atélie* ou immunité. Car les professeurs de l'université d'Athènes, d'après un état de fait qui remontait au temps d'Antonin le Pieux, possédaient le privilège précieux et très recherché, que, dans le cas où ils ne seraient pas personnellement disposés à accepter ces coûteuses

[1]) E. Kuhn, *Die städtische und bürgerliche Verfassung des Röm. Reiches*, II, p. 406 sqq.

[2]) *Ut materna origo censeatur*. L'individu né d'une citoyenne d'une commune ainsi privilégiée devenait citoyen de la ville d'où elle était originaire, sans qu'on s'occupât de savoir si le père était originaire de cette ville ou d'une autre ville ou province que la mère ; *maternæ originis erit municeps*. Kuhn, *op. cit.*, I, p. 18, et Ulpian., in Dig., L, 1 (*Ad municip.*), 1, § 2.

charges publiques et ces fonctions d'honneur, la commune ne pouvait les y contraindre[1]. Cela les garantissait d'abord contre les prétentions éventuelles de la ville d'Athènes; mais, en fait, les professeurs athéniens qui n'étaient pas nés à Athènes même s'étaient trouvés protégés aussi jusqu'ici contre les prétentions de leurs cités natales.

Philiscos, néanmoins, s'était grossièrement trompé dans son calcul. Les représentants des Éordéens ne tardèrent pas à se présenter devant l'empereur avec une plainte contre le professeur athénien. Alors Caracalla (cette scène se passait en l'année 212 ap. J.-C.[2]) entra en fureur. Il s'indigna contre le rusé sophiste qui l'avait personnellement mêlé à cette affaire et avait mis toute la cour en mouvement pour obtenir subrepticement l'atélie. Il voulut assister au procès et fit donner l'ordre à Philiscos de plaider sa cause en personne. Ce fut la perte du sophiste. Dès son entrée au tribunal, Caracalla se montra animé des préventions les plus passionnées contre Philiscos : naturellement, le professeur ne pouvait rien faire qui lui agréât. Dans un homme qu'il n'aimait pas tout déplut à l'empereur : il fut choqué de la démarche et de l'attitude du professeur; son costume ne lui parut pas convenable; il trouva que sa voix était presque celle d'une femme, que sa prononciation négligée et son discours débité d'un air distrait trahissaient l'orgueil du sophiste, etc., etc. Brutal et incapable d'égards comme il l'était, Caracalla donna libre cours à son mécontentement et à sa haine; il ne laissa pas même Philiscos déployer tout le charme de son débit tant vanté, ni l'élégante pureté de son élocution, ni l'habileté de son art de composer, ni le choix heureux de ses mots harmonieux. Au contraire, il ne cessa de l'interrompre par des remarques haineuses et par des questions de toute espèce, auxquelles, tort impardonnable devant un empereur, le professeur n'eut pas la présence d'esprit ni la souplesse de répondre toujours sur-le-champ et d'une manière convenable. Le procès aboutit à la défaite complète de Philiscos. Avec toutes sortes de termes de dérision,

[1]) Cf. pourtant Kuhn, *op. cit.*, I, p. 120 sqq., sur la limitation soit discrétionnaire, soit facultative de ce droit.

[2]) Cf. Clinton, *Fast. Roman.*, I, p. 221.

Caracalla décida l'affaire en faveur des Éordéens. En effet, Philiscos lui paraissait être un homme insignifiant qui ne méritait pas l'atélie. Et lorsque Philiscos, qui ne connaissait pas encore les manières brusques et passionnées de l'empereur, avait hardiment fait appel à son droit d'atélie en qualité de professeur athénien, Caracalla s'était levé en colère, et, d'une voix de tonnerre, l'avait écrasé par ces paroles : « Ni vous, ni aucun de tous ces savants personnages ne jouirez de l'atélie ; car je ne vois pas du tout pourquoi, en faveur d'une poignée de misérables petits discours, j'enlèverais aux villes le droit d'imposer les liturgies à des hommes qui sont très bien en état d'en supporter les charges ! » Et l'affaire fut décidée de la sorte, au moins pour ce qui regardait Philiscos [1].

On peut se faire une idée de l'effet désagréable que cet incident dut produire à Athènes. Sans doute, dès ce temps-là plus d'un autre officier supérieur des légions romaines ou de la garde impériale avait pu avoir des idées semblables, mais un jugement aussi cynique et aussi méprisant n'avait encore jamais été porté par un empereur sur l'art et les pratiques des savants athéniens, et l'abolition de l'atélie pour les professeurs de l'Université devait, si on la prenait vraiment au sérieux,

[1]) Philostrat. (ed. Kayser) *Vit. Sophist.*, II, 30, 1 et 2, p. 622 sqq. et cf. II, 11, 1, p. 591. Voy. Kuhn, *op. cit.*, I, pp. 119. 120. II, p. 406. C. F. Weber, *Commentatio de academia litteraria Atheniensium*, p. 22. C'était là naturellement un acte arbitraire de la part de Caracalla, en tant du moins qu'il s'étendait plus loin qu'à la sentence rendue en faveur des Éordéens. Kuhn, I, pp. 119. 120, développe les raisons qui pouvaient justifier formellement la décision de l'empereur en faveur des Éordéens. Philiscos n'avait oublié qu'une chose, c'est qu'en matière d'atélie les empereurs, notamment les plus récents, s'étaient constamment réservé un droit de décision souveraine; de plus, d'après les règles existant depuis Antonin le Pieux et Sévère, que Kuhn rapporte dans l'ouvrage cité, Caracalla pouvait décider en faveur des Éordéens, du moment que, comme dans le cas présent, il était assez brutal et assez malintentionné pour déclarer que Philiscos était un homme trop insignifiant pour bénéficier de la double atélie (pour Athènes et pour Éordée). Si ensuite, dans sa fureur et son humeur arbitraire, Caracalla dépouilla de plus Philiscos du droit d'atélie à Athènes, cela n'était pas non plus sans exemple : c'est ce que le vaniteux Philiscos n'aurait pas dû oublier. En effet, Septime-Sévère avait, en 196 (Clinton, *op. cit.*, p. 199), enlevé l'atélie au sophiste athéno-smyrnien Héraclide, parce que ce dernier avait complètement échoué devant lui à Rome dans un discours d'apparat, où il s'était troublé et était resté court. Nous reviendrons plus longuement sur cette question.

porter à ces derniers un coup qui pouvait devenir mortel. Heureusement pour les Athéniens, Caracalla, qui, dans sa décision pour les Éordéens et contre Philiscos, avait été encore influencé par sa prédilection marquée pour les Macédoniens (voy. ci-après), ne prit, selon toute apparence, sa menace au sérieux que vis-à-vis de Philiscos. Effectivement, ce dernier exerça son professorat pendant sept ans sans jouir de l'atélie [1]. Caracalla avait, du reste, montré à plusieurs reprises que les sophistes pouvaient aussi se tirer d'affaire avec lui, pourvu qu'ils s'entendissent à le traiter comme il fallait. On n'avait certes pas à s'étonner si le sophiste Antipater d'Hiérapolis ne fut pas, en définitive, une personnalité agréable à l'empereur. Cet homme distingué avait été formé principalement à Athènes; l'empereur Septime-Sévère l'avait ensuite appelé à sa cour et placé à la tête de la chancellerie grecque (cf. tome II, p. 56), qu'il semble avoir dirigée notamment depuis l'année 198 (peut-être même depuis 196 déjà). Il avait su bientôt s'attirer une grande considération à la cour de cette nouvelle dynastie. Sévère lui-même voyait avec satisfaction que sa vie si mouvementée et sa longue carrière de guerrier devinssent le sujet d'une œuvre historique de la plume de cet habile écrivain. Le tact incomparable avec lequel Antipater écrivait au nom de l'empereur les lettres et les dépêches destinées aux provinces grecques excitait l'admiration générale. Il n'est donc que naturel que cet homme, à qui fut confiée, pour une part considérable, l'éducation et l'instruction supérieure des fils de l'empereur, ne restât pas sans influence sur les décisions impériales dans les affaires qui regardaient les professeurs académiques du monde grec. Mais ce qui mérite tout notre respect, c'est que ce même Antipater mit sa vie en enjeu, lorsque, après le meurtre de Géta (février 212), il adressa directement à l'impérial assassin les plaintes les plus amères sur la victime et le sanglant attentat. Caracalla, qui vengeait dans le sang toutes les autres plaintes sur son frère assassiné, n'a pas osé punir par le glaive la hardiesse de son ancien maître; mais, depuis ce moment, il évita l'ancien chef de sa chancel-

[1]) Philostrat., *op. cit.*, II, 30, 1, p. 622 init.

lerie grecque par un sentiment mêlé de timidité et d'irritation ; il confia aussi dans la suite une grande partie des affaires de chancellerie grecque et latine à sa mère l'impératrice douairière Julia [1]. Mais, de toute façon, il ne put refuser son estime au vieux sophiste [2]. Le rhéteur Héliodore, lui aussi, qui en l'année 213 se chargea d'une mission de sa ville natale en Arabie auprès de l'empereur alors occupé en Gaule, sut également inspirer au farouche Caracalla un véritable respect par la présence d'esprit et l'habileté qu'il montra dans cette négociation [3]. D'ailleurs, Caracalla songeait si peu à ériger en principe raisonné le mépris de la rhétorique et de ses représentants, exprimé par lui d'une manière si brutale, qu'il n'hésita pas à accorder personnellement l'atélie au sophiste Philostrate de Lemnos, âgé seulement de vingt-quatre ans, sans autre motif qu'un discours académique bien réussi [4]. Il est vrai (cf. tome II, p. 425) que c'était un petit-fils du sophiste et écrivain Flavius Philostrate, qui était en haute faveur dans la maison de l'empereur et à Rome en général.

S'il est vrai que beaucoup des particularités que l'on raconte des rapports de cet empereur avec les savants grecs portent le caractère de l'inconstance et du caprice, il y a, par contre, dans son caractère un trait qui l'a suivi logiquement jusqu'à la fin : à savoir, le culte passionné et enthousiaste d'Alexandre le Grand. Il y avait des siècles déjà que l'illustre fils de Philippe de Macédoine était devenu dans le monde de la civilisation gréco-romaine un objet d'admiration et de culte. Les habitants de la province de Macédoine, qui ne vivaient plus que du souvenir de cette ancienne gloire, et la population de langue grecque des villes fondées autrefois par Alexandre ou des pays hellénistiques issus de son immense empire, ne furent pas les seuls à entretenir pieusement la tradition de sa grandeur héroïque. Même pour les Grecs de l'Occident, sur lesquels avait autrefois pesé si lourdement son bras, le

[1]) Dio Cass., LXXVII, 18 init.

[2]) Philostrat., *V. S.*, II, 24, p. 607 ; 25, 4, p. 610 fin.; 26, 3, p. 614. Cf. Clinton, pp. 199. 203. 221.

[3]) Philostrat., *V. S.*, II, 32, p. 626. Clinton, pp. 223. 227.

[4]) Philostrat., *V. S.*, II, 30, 1, p. 623. Cf. Clinton, p. 225.

grand roi avait pris depuis longtemps le caractère d'un puissant héros national, dont la mémoire brillait au premier rang au milieu des précieux trésors des souvenirs historiques et nationaux des Hellènes. Bien plus, pour tout ce monde de nations qui avaient été touchées et pénétrées d'une manière si sensible par la civilisation romano-grecque, la colossale figure d'Alexandre était devenue peu à peu l'objet d'un culte qui se transmit dans la suite sous les formes les plus étranges, défigurées jusqu'à la caricature, aux peuples de l'Orient sémitique, jusque sous la domination de l'Islam et à travers tout le moyen âge. Même au IIIe siècle après J.-C., on consacrait encore au nom et à l'image du grand capitaine macédonien un culte presque superstitieux, témoignage d'un persistant attachement aux grandes traditions d'un passé grandiose et lumineux. Il y avait des familles considérables, comme entre autres la maison des Macriani, parmi les membres de laquelle nous rencontrons dans la suite un puissant adversaire de l'empereur Gallien, qui avaient choisi le grand Alexandre comme patron ou dieu tutélaire. Or, dans cette famille des Macriani, c'était un antique usage que les hommes et les dames s'entourassent d'objets de tout genre portant l'image d'Alexandre, car, croyaient-ils, cela leur assurait un bonheur certain. Ainsi les bagues, les parures, les bandeaux, les bracelets, les vêtements des dames étaient ornés des images du héros, tandis que sur les meubles d'apparat de grande dimension on aimait à représenter des scènes de sa vie guerrière si agitée [1]. Il y avait encore des gens qui faisaient remonter leur origine, n'importe par quelles raisons, jusqu'à Alexandre [2], avec le même orgueil que tant d'Hellènes et de Romains ramenaient l'origine de leur race aux héros de l'histoire primitive de la Grèce ou aux grands hommes des antiques cités grecques. D'autres se contentaient, tout à fait

[1]) TREBELL. POLL., *Trigint. Tyr.*, XIV, 4-6. Du reste, la possession de ces reliques d'Alexandre ou de Philippe n'était pas une nouveauté : n'avait-on pas jusqu'à des planches du navire des Argonautes et des coupes qu'avaient possédées, disait-on, Nestor, Achille ou Didon? FRIEDLÄNDER, *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms*, II [5], p. 159 sqq.

[2]) Cf. JACOB BURCKHARDT, *Die Zeit Constantins des Grossen* (2e édit.). p. 18, et aussi AUREL. VICT., *Caes.*, 29 (*Decius*) init.

dans l'esprit du culte des reliques usité dans ce temps, de se vanter au moins d'avoir des vases d'argent qu'aurait possédés autrefois le roi Philippe, ou des objets d'art ayant appartenu à Alexandre lui-même [1].

La famille de Septime-Sévère, en dépit de la sévérité toute militaire de cet empereur et de la vie farouche et agitée de Caracalla, était beaucoup trop cultivée, tous ses membres étaient beaucoup trop sous l'influence de tous les courants intellectuels de cette époque pour faire opposition à ce culte pour le grand conquérant, le grand homme de guerre macédonien. Septime-Sévère avait lui-même autrefois rendu un hommage tout particulier à l'incomparable héros grec. Voulant se reposer des fatigues de la guerre et du poids des affaires de l'État, peu de temps après sa dernière et brillante expédition contre les Parthes et après le siège malheureux d'Atra en Arabie (au commencement de l'année 202 ap. J.-C.), il visita la vallée du Nil égyptien, afin de connaître à fond le pays merveilleux des Pyramides et la Thébaïde; il ne se contenta pas de faire relever et restaurer à Thèbes la colonne dite de Memnon, en ruines depuis 27 ans av. J.-C. (détruisant ainsi inconsciemment le charme poétique de ce monument, les sons mystérieux que rendaient ces ruines gigantesques au lever du soleil) [2]; il rassembla aussi partout les écrits et les livres sacrés de l'antique et sainte sagesse sacerdotale, et fit déposer toute cette littérature dans le mausolée royal d'Alexandre à Alexandrie, où le corps du héros macédonien reposait dans un cercueil de verre. Après cela le tombeau fut fermé, afin qu'à l'avenir la foule ne pût pénétrer auprès du corps d'Alexandre, ni des mystères accumulés dans ce lieu [3].

Quant au culte rendu à Alexandre par Caracalla, il fut infiniment plus bruyant. Ce culte de l'illustre mort fut le seul trait idéal que le prince eût sauvé des temps meilleurs de sa jeunesse : encore ne fut-ce que pour l'exagérer jusqu'à la carica-

[1]) Cf. JUVENAL., XII, 46. STAT., *Silv.*, IV, 6; voy. aussi FRIEDLÄNDER, *Darstell. aus der Sittengeschichte Roms*, II, p. 165 sqq.

[2]) Cf. M. DUNCKER, *Gesch. d. Alterth.* I⁴, p. 106 sqq., note 1. ÆL. SPARTIAN., *Sever. Septim.*, 17, 4.

[3]) DIO CASS., LXXV, 13.

ture. Personnellement l'empereur, de petite taille et de médiocre mine, n'avait à vrai dire aucune ressemblance avec Alexandre, si ce n'est une légère inclinaison de la nuque vers l'épaule gauche[1]; au point de vue des qualités intellectuelles, il était très éloigné de pouvoir être comparé avec ce grand homme, et l'on ne retrouvait chez Caracalla que quelques-uns des vices redoutables des dernières années d'Alexandre : l'emportement sauvage et l'intempérance. Si malgré cela le nouveau maître de l'empire romain, du monde gréco-romain, n'a cessé depuis l'âge de sa virilité de célébrer le grand Alexandre sur tous les tons et de proclamer le grand héros des Grecs comme son modèle, cela ne pouvait que le conduire souvent à de véritables bouffonneries, qui prirent avec le temps un caractère de plus en plus colossal et coûtèrent de plus en plus cher à l'empire. Tout jeune encore, en l'honneur de son illustre modèle, qu'il cherchait de plus en plus à représenter et dont il célébrait sans cesse le nom et les exploits, il affecta à son entrée dans l'adolescence des airs de grandeur théâtrale, et ne montra plus qu'un air sombre et un visage froncé[2]. Lorsqu'ensuite il fut monté sur le trône et n'eut plus à s'inquiéter de la sévère critique de son père, il s'abandonna de mille façons à son dispendieux enthousiasme pour Alexandre. Après tant d'exemples de goûts bizarres donnés par les empereurs romains, ce n'était qu'un spectacle étrange mais non répugnant pour le peuple romain de voir Caracalla se montrer de préférence avec le costume macédonien, coiffé de la célèbre kausia, le chapeau des paysans et des soldats de la Macédoine. Ce fut une fête pour les peintres et les sculpteurs lorsque l'empereur ordonna d'exposer partout, dans les villes comme dans les camps, des peintures et des statues de son glorieux modèle. La ville de Rome, notamment, fut inondée d'œuvres d'art inspirées par ce sujet; seulement, Grecs et Romains ne pouvaient s'empêcher de sourire malicieusement en voyant que, sur le Capitole et dans d'autres temples, on exposait des images sur lesquelles l'honnête Caracalla avait fait sculpter, ciseler ou peindre son propre profil confondu avec

[1]) Aurel. Vict., *Epitome* (*Carac.*), 21.
[2]) Æl. Spartian., *Caracalla*, 2, 1 et 2.

celui de son héros favori[1]. C'était une manie inoffensive et tout à fait conforme au culte des reliques usité dans l'ancien monde, si l'empereur se servait d'armes et de coupes qu'il croyait avoir appartenu autrefois à son héros[2]. Et ce fut un acte tout à fait dans l'esprit de l'antiquité lorsque Caracalla, comme on le prétend, fonda en l'honneur d'Alexandre le Grand, à côté des jeux Capitolins à Rome, un nouvel agon gymnique, celui qui est connu sous le nom de jeux d'Héraclès[3]. Mais l'empereur ne se borna pas à cela. Son culte pour Alexandre intervenait dans ses affections et dans ses haines d'une manière vraiment enfantine, qui rappelle les caprices d'une femme à la mode blasée bien plus que la dignité convenable à un empereur conscient de sa mission dans un temps qui n'était vraiment pas facile. N'était-ce pas véritablement puéril que l'empereur ne pût pas supporter que des criminels, nullement intéressants du reste, dont l'affaire était portée devant son tribunal et qui avaient le bonheur de s'appeler Alexandre, fussent attaqués sérieusement devant lui? Et ne croirait-on pas qu'il s'agit d'une femme capricieuse quand on apprend que Caracalla, transportant son enthousiasme pour Alexandre sur tout ce qui était macédonien, éleva en un jour à la dignité prétorienne et admit ensuite dans le Sénat un colonel qui lui avait plu par son adresse de cavalier, parce que cet officier, interrogé par l'empereur sur sa naissance, avait eu la chance de pouvoir répondre qu'il était originaire de Macédoine[4], qu'il s'appelait Antigone et son père Philippe. Il est vrai que ce fait ne doit pas trop nous surprendre de la part d'un homme qui n'avait pas hésité à faire de son ancien maître de danse, l'affranchi grec Théocritos, un officier et, en dépit des doutes que l'on pouvait avoir au sujet de sa capacité militaire, l'avait, entre autres distinctions, nommé enfin au commandement personnel d'une armée en Arménie[5]. D'un autre côté, l'empereur poussa si loin la résurrection théâtrale de l'alexan-

1) Herodian., *Historiar.*, IV, 8, 1 et 2. Dio Cass., LXXVII, 7 init.
2) Dio Cass., *ibid.*
3) Friedländer, *Darstell. aus der Sittengesch. Roms*, II, p. 439.
4) Dio Cass., LXXVII, 8.
5) Dio Cass., LXXVII, 21.

drinisme qu'il admettait, avec l'assurance qu'avait dû y mettre en son temps le valet le plus servile et le moins scrupuleux de Babylone, qu'Aristote avait participé à la mort prématurée du grand roi. Caracalla parlait même de son dessein de livrer quelque jour à la destruction les ouvrages du célèbre philosophe, et les innocents représentants de la philosophie aristotélique au Musée d'Alexandrie furent sérieusement troublés pendant quelque temps dans la jouissance de leurs droits traditionnels [1].

Malheureusement cet empereur ne dédommagea nullement le monde gréco-romain de toutes ces bizarreries par la révélation d'autres qualités qui, en rappelant réellement la vraie figure du jeune héros macédonien, aurait pu être utiles au temps présent. L'apparition nouvelle des Alamans sur le Rhin supérieur et le haut Danube, celle des Goths sur le bas Danube et la mer Noire auraient pu faire désirer aux habitants de l'empire de posséder en ce moment un empereur dans lequel ils eussent trouvé ne fût-ce que l'ombre de l'énergie et du génie militaire d'Alexandre. Mais Caracalla, quoiqu'en réalité il ne fût pas un homme insignifiant, quoiqu'il aperçût parfaitement les nouveaux dangers qui menaçaient l'empire du côté de la Germanie et des steppes pontiques, ne trouva néanmoins pas de son goût de mener la vie des camps, d'une manière continue et d'après un plan conséquent, dans les rudes pays des frontières du Rhin et du Danube. En effet, après qu'il eut pendant quelque temps guerroyé d'abord avec les Alamans sur le Rhin supérieur et le Main, ensuite en Dacie avec les Sarmates et les Goths, nous le retrouvons vers l'an 214 ap. J.-C.[2] en Thrace, où il s'abandonna sur une grande échelle à sa passion pour Alexandre. Il fit une levée de 16.000 jeunes Macédoniens et en forma un corps indépendant, à qui il donna le nom de « phalange d'Alexandre ». Les chefs de cette troupe durent adopter les noms des principaux généraux d'Alexandre; les soldats furent armés complètement à la façon de cette ancienne phalange macédonienne qui, depuis Philippe le Grand

[1]) Dio Cass., LXXVII, 7 s. fin.
[2]) Cf. Clinton, *Fast. Roman.*, I, p. 222.

jusqu'à la bataille de Pydna, avait rempli tout l'Orient de la gloire de ses armes.[1] Mais les gigantesques sarisses ne furent pas confiées aux nouveaux phalangites seulement comme un vain simulacre ou pour l'effet théâtral. Car dès lors l'empereur méditait une guerre en Arménie et en Parthie; la nouvelle phalange était destinée à prendre une part énergique à cette campagne : aussi mit-on un grand zèle à dresser les jeunes recrues macédoniennes selon les prescriptions des antiques règlements, lorsque Caracalla eut établi pour l'hiver de 214 et 215 son quartier général à Nicomédie[2].

Étant donné le caractère absolument capricieux des sources et des documents que nous possédons sur le IIIe siècle après J.-C., nous sommes dans une obscurité profonde au sujet des destinées ultérieures de cette phalange sous Caracalla et ses successeurs immédiats. Il est vraisemblable pourtant (cf. ci-après) que cette création de Caracalla fut abolie tout de suite après sa mort, c'est-à-dire qu'on versa les jeunes phalangites, selon les besoins, dans d'autres armes[3]. C'est ce qui arriva sans doute aussi aux jeunes Spartiates que l'empereur avait levés en même temps que ses Macédoniens, mais avec une autre destination. Caracalla n'était pas fanatique d'Alexandre au point qu'il ne fût pas capable de s'intéresser à d'autres antiquités militaires. Aussi, ne se souciant pas, dans l'espèce, de l'hostilité qui avait existé entre son héros favori et les Spartiates, il forma, avec les recrues spartiates, deux nouveaux corps, dont l'un fut appelé Laconien, et l'autre Pitanien[4] (d'après Pitane, le quartier le plus distingué de

1) Dio Cass., LXXVII, 7. Herodian., IV, 8, 2 et 9, 4.

2) Dio Cass., LXXVII, 18 init.

3) Les formations à la façon de la phalange de Caracalla et d'Alexandre-Sévère (v. plus bas) ne sont cependant pas absolument sans rapports avec l'organisation de l'armée à cette époque. Car, comme l'explique Marquardt, *Röm. Staatsverwaltung*, II, p. 596 sqq., les Romains avaient renoncé depuis Hadrien à l'ancien ordre de bataille avec intervalles et avaient adopté dès lors un nouvel ordre de combat pour l'infanterie, savoir celui d'une disposition en phalange du premier rang, sans intervalles ; cet ordre était pourtant beaucoup moins serré et moins lourd que celui de l'ancienne phalange macédonienne, et se rattachait à l'ancienne tactique des réserves, de même qu'à la nature des différentes armes telles qu'elles s'étaient développées en suivant l'ancienne tradition romaine.

4) Herodian., IV, 8, 3 et 9, 4. Si ce n'était pas une chose insensée que

Sparte); tous deux portèrent sans doute des tuniques rouges et des armes semblables à celle des soldats de Sparte.

Mais ces jeux d'un amateur d'antiquités militaires n'étaient pas les seuls qui occupaient Caracalla : il se livra dans ce temps-là à d'autres fantaisies, dans le goût hellénique, qui étaient plus dans l'esprit du temps. Dans le monde lettré gréco-romain, les œuvres de Mésomède de Crète étaient fort goûtées ou au moins très répandues. Celui-ci, un affranchi d'Hadrien, comblé de faveurs par ce prince, quoiqu'il eût été plus tard en disgrâce sous le règne d'Antonin le Pieux, était arrivé à une grande renommée comme poète lyrique et citharède. Son *Antinoïde* et plus encore ses hymnes destinés à être chantés avaient conservé la faveur des lecteurs et des auditeurs. Caracalla, qui s'efforçait lui-même de devenir un bon joueur de cithare, l'admirait tellement, qu'il lui fit ériger un cénotaphe[1], quoiqu'il fût mort depuis longtemps. Si d'un autre côté il eut un culte pour le célèbre « saint du paganisme hellénique », l'enthousiaste pythagoricien Apollonios de Tyane, dont nous avons brièvement raconté la vie plus haut, et s'il célébra sa mémoire par l'érection d'un sanctuaire (à

de vouloir édifier des hypothèses sur les idées fantasques d'un Caracalla et sur les courtes notices incidentes d'un écrivain spirituel, mais parfois un peu léger, comme Hérodien, on pourrait risquer la supposition que les hommes du lochos « laconien » avaient été des Éleuthérolaconiens. — Sur le quartier de Pitane (désigné maintenant sous le nom de φυλή), voy. aussi tome II, p. 470. Il n'est pas impossible du reste que Caracalla, qui pouvait savoir qu'entre Hérodote (IX, 53) et Thucydide (I, 20) et leurs interprétateurs il y avait un désaccord au sujet de l'existence ancienne d'un lochos pitanien à Sparte (cf. HERMANN, *Griech. Staatsalterth.*, § 29, 10), ait eu une envie digne de lui, celle de réfuter pratiquement Thucydide. Officiers de la cohorte pitanienne dans BÖCKH, *C. I. Græc.*, III, nº 5501, p. 598 sqq. — Si ma mémoire ne me trompe pas, VICTOR DE LANGLOIS a trouvé dans son voyage en Cilicie plusieurs inscriptions funéraires rappelant la mort de soldats spartiates dans ce pays, et que l'on peut rapporter avec quelque vraisemblance au temps de Caracalla ; malheureusement il m'est absolument impossible pour le moment de me rappeler dans quel journal asiatique de France de 1860 à 1861 ces inscriptions ont été rapportées. MOMMSEN (*Röm. Gesch.*, V, p. 247) mentionne deux inscriptions concernant ces Spartiates, celle de Nicoclès (*C. I. Gr.*, nº 1253) et celle de Dioscoras (*ibid.*, nº 1495).

[1]) DIO CASS., LXXVII, 13 fin. Il s'est conservé quelques fragments des poésies de Mésomède, et nous avons même la musique de l'*Hymne à Némésis* (AMBROS., *Gesch. d. Musik*, I, 450. FRIEDLÄNDER, III, p. 314).

Rome ou à Tyane), nous le devons sans doute uniquement à l'influence de l'impératrice-mère Julia et à celle des savants de la cour qui, comme on sait, s'occupaient justement à cette époque, avec un intérêt tout particulier, de la biographie de ce personnage. Apollonios lui-même, le philosophique ennemi de toute tyrannie, eût trouvé certainement peu de satisfaction à être vénéré par cet empereur aux mœurs dépravées et aux passions sanguinaires. Car ce qui excitait l'intérêt de Caracalla, ce n'était pas le côté idéal de la figure de cet étonnant réformateur : le jeune empereur, qui partageait la superstition aventureuse de ses contemporains et particulièrement de sa propre famille, prenait plaisir surtout à la magie et aux enchantements. Or, d'après la tradition, Apollonios avait été un maître dans cet art[1].

Mais toutes les fantaisies de ce genre ne faisaient pas oublier à Caracalla son culte pour Alexandre et étaient comparables, tout au plus, aux élégantes arabesques encadrant les imposantes figures du premier plan d'un tableau. En effet, lorsqu'après avoir organisé sa nouvelle phalange macédonienne et les corps spartiates, ayant toujours devant les yeux la future guerre sur l'Euphrate, il eut franchi, en 214, la mer hellénique et atteint l'Asie-Mineure, il s'empressa de parodier à la fois son Alexandre et Achille, le héros favori de son modèle. A peine arrivé dans la région de Troie, il partit aussitôt pour l'éolienne Ilion, comme l'avait fait autrefois Alexandre au commencement de la lutte historique contre le dernier des Achéménides. Il visita là les ruines, les reliques et les monuments qui, d'après d'antiques traditions, devaient dater de l'époque de la guerre de Troie. Il descendit ensuite sur le rivage de l'Hellespont, et couvrit, près du cap Sigée, le tombeau d'Achille de couronnes et de fleurs; puis il célébra en l'honneur de l'antique héros un solennel sacrifice funèbre, fit exécuter à son armée des jeux brillants et une splendide parade et éleva une nouvelle statue d'Achille en airain. Et comme justement un de ses favoris et officiers domestiques, l'affranchi Festus, était mort fort à propos à Ilion (empoi-

[1]) Dio Cass., LXXVII, 18 fin.

sonné, au dire de contemporains mal intentionnés, par l'ordre secret de l'empereur, afin que le nouvel Alexandre-Achille pût avoir aussi son cadavre d'Héphestion-Patrocle), Caracalla le fit ensevelir exactement comme Achille avait enseveli Patrocle. Il est vrai que le sacrifice des prisonniers troyens manquait à cette cérémonie; mais l'empereur, devant une foule de spectateurs étonnés et railleurs et de spirituels reporters, coupa sur sa tête, déjà passablement chauve, une mince boucle de cheveux et la déposa sur le bûcher funèbre[1].

Il faut dire que ces scènes théâtrales et ce dispendieux enthousiasme d'un archéologue amateur n'étaient pas chose nouvelle pour les Grecs du temps impérial. Hadrien lui-même, avec lequel (comme avec Caligula) Caracalla a plus d'un point de ressemblance, s'était complu parfois, dans des proportions, il est vrai, plus modestes, dans des scènes du même genre. Mais cet énergique souverain avait racheté ses fantaisies par une activité vraiment grande et bienfaisante; jamais non plus il ne s'était absorbé aussi complètement que Caracalla dans ces misérables résurrections d'un passé militaire bien fini. Quoique la frivolité de la race grecque lui fît éprouver des satisfactions extrêmes dans ces splendides exhibitions, qui donnaient des sujets pour un spirituel et piquant commérage, dans ces spectacles dispendieux représentés non plus sur un étroit théâtre, mais sur le terrain de l'antiquité classique, sur ce sol que l'immortelle poésie de la Grèce ancienne a éclairé d'une auréole éternelle; quoique Philostrate l'Ancien, l'écrivain favori de la cour palatine, glorifiât avec complaisance dans son *Heroïkos* le culte de l'empereur pour Achille et, dans sa biographie d'Apollonios de Tyane, le culte de Caracalla pour Alexandre[2], aussi bien que celui de toute la cour pour Apollonios; néanmoins les plus insouciants de ces Grecs frivoles devaient se sentir envahir par un vague effroi devant l'existence vaine de cet empereur, qui jouait si

[1]) Dio Cass., LXXVII, 16 s. f. Herodian., IV, 8, 3-6.

[2]) Il s'agit ici notamment de ce que l'on raconte encore au premier siècle de l'ère impériale (Philostrat., *Apoll. Tyan.*, II, 19 sqq. 42. 43, et III, 1) sur le souvenir gardé dans le Pendjab des exploits et des constructions d'Alexandre.

légèrement avec les forces de l'empire au moment même où apparaissaient les signes avant-coureurs d'une crise monétaire et financière qui pouvait être mortelle; au moment où, sur toute la frontière septentrionale de l'empire, du côté de la Germanie, s'amoncelaient les nuages et grondait déjà l'orage qui devait mettre fin irrévocablement à cette ère lumineuse de paix et de prospérité dont l'empire avait joui sous Hadrien et Antonin le Pieux.

Mais toutes les pensées de cet ordre firent place au dégoût et à l'horreur, ressentis par le monde entier, lorsque tout à coup cette bruyante et pittoresque mascarade en l'honneur d'Alexandre finit brusquement par une orgie vraiment satanique de fureur sanguinaire. Comme nous l'avons remarqué, Caracalla avait passé l'hiver de 214 à 215 à Nicomédie, où il avait exercé sa phalange. De là, il avait marché avec son armée sur Antioche et avait enfin gagné la création la plus brillante d'Alexandre, la splendide métropole sur le Nil de tout le commerce de l'empire romano-grec, de l'Asie antérieure et de l'Inde. Tout le monde croyait que l'empereur voulait avant tout rendre dans Alexandrie un hommage signalé à son héros. Et en effet (dans l'été de 215), il avait fait faire à son armée une entrée d'un éclat indescriptible; il avait visité ensuite le tombeau d'Alexandre et avait déposé, comme offrande funèbre sur le cercueil du grand roi, son manteau de pourpre avec un grand nombre d'objets précieux. Mais il méditait en secret un acte épouvantable. Les Alexandrins, gens d'esprit, railleurs, malicieux, avaient depuis plusieurs années donné cours à une foule de mots piquants et venimeux sur toutes les époques de la vie de l'empereur : il aurait du reste tenté la malice de gens moins portés à la moquerie, ce prince assassin de son frère, suspect de rapports avec la belle impératrice-mère Julia, ce chauve de petite taille qui avait eu l'idée doublement étrange de jouer les Alexandre et les Achille. Ces malices avaient blessé Caracalla jusqu'au fond du cœur, et son culte pour Alexandre ne put pas l'empêcher d'exercer sur les habitants de la ville d'Alexandre la vengeance la plus horrible. Après avoir bercé la population dans une profonde sécurité, il convoqua les jeunes hommes de la

ville, sous prétexte d'en former une phalange d'Alexandre, puis il ordonna à ses soldats de fondre à l'improviste sur ces malheureux et de faire un horrible carnage de cette fleur de la population et après elle d'un nombre incalculable d'autres habitants d'Alexandrie. Ce fut un massacre inouï pour ses proportions dans les annales du césarisme romain. Après cette fète sanguinaire, dans laquelle il y eut des épisodes monstrueux, la ville subit encore d'autres traitements cruels et déshonorants et fut livrée à un pillage complet, pour récompenser le soldat d'avoir rendu ces honteux services de bourreau[1].

L'impression de dégoût et d'horreur que produisit sans doute dans tout l'empire la nouvelle de ce monstrueux forfait ne pouvait pas être effacée ni même affaiblie par les exploits de Caracalla. Sans parler même de Théocritos (p. 24), ce général grec qui, en cette même sanglante année 215 ap. J.-C., compromit d'une façon scandaleuse l'honneur des armes romaines, aucun des succès de l'empereur sur les Parthes, en l'année 216, ne fut capable de réjouir, à plus forte raison d'enthousiasmer personne. Car l'horrible dévastation des régions antérieures de l'empire des Parthes et le massacre d'une quantité de Parthes désarmés, massacre qui, d'après quelques rapports, ne fut rendu possible que par une révoltante perfidie de l'empereur, ne pouvait être comparé, même de loin, nous ne dirons pas aux hauts faits d'Alexandre le Grand, mais aux succès remportés sur le même ennemi par des césars romains comme Trajan, Marc-Aurèle et Septime-Sévère. On n'était pas sans appréhension, notamment dans les provinces hellénistiques et grecques de l'empire, de voir éclater bientôt la vengeance des Parthes, lorsqu'au printemps de l'année 217 arriva en Occident la nouvelle que le sanguinaire empereur avait été assassiné, le 8 avril de cette année, sur la route d'Édesse à Carrhæ, au milieu de ses plus fidèles gardes du corps. Excepté auprès des soldats, qui avaient été gâtés et corrompus d'une façon irrémédiable par

[1]) Dio Cass., LXXVII, 22 et 23. Herodian., IV, 8, 6-9 et 9. Spartian., *Caracalla,* 6, 1-3. Sur Alexandre et la maison de Septime, voy. aussi Alfred von Sallet, *Die Daten der alexandrinischen Kaisermünzen*, p. 44-50.

Caracalla, la nouvelle de cet attentat fut accueillie partout avec joie. C'est naturellement en Italie que le sentiment d'horreur qu'on éprouvait pour le tyran assassiné s'exprima avec le plus de passion, surtout dans les classes élevées de la capitale. Mais les Hellènes, eux aussi, apprirent sa mort avec un véritable soulagement. Ce furent notamment des écrivains de langue grecque, quoiqu'ils n'appartinssent pas à l'ancien pays des Hellènes entendu dans le sens étroit du mot, qui prirent la peine de transmettre à la postérité les crimes de cet insigne « Antonin ». C'est ce que fit notamment un célèbre contemporain de cet empereur, l'historien bien connu de l'empire romain, Cassius Dion Cocceianus. Celui-ci, fils du sénateur romain Cassius Apronianus et petit-fils, du côté maternel, de Dion Chrysostome, rhéteur très célèbre dans son temps, était né vers l'an 155 ap. J.-C. à Nicée de Bithynie; mais arrivé à l'âge viril, il était entré dans la carrière de la haute administration romaine. Il avait débuté au barreau de Rome sous l'empereur Commode, et était devenu successivement édile, questeur et préteur en l'année 194 ap. J.-C. Dion avait eu aussi dans l'intervalle des relations avec Septime-Sévère. Il était auteur d'un livre concernant les songes et les présages sur lesquels s'était appuyé Septime-Sévère pour attendre son élévation au trône. Ce petit écrit avait été accueilli si favorablement par l'empereur que Dion se sentit le courage d'écrire l'histoire de son temps. L'histoire de Commode, publiée d'abord en l'an 195 ap. J.-C. et qui forma plus tard le livre LXXII de l'ouvrage entier, obtint aussi l'approbation de la nouvelle dynastie. C'est à partir de ce moment qu'il commença à réunir les documents et à faire les études nécessaires pour une grande Histoire romaine[1]. Froid et prudent,

[1]) Cf. notamment Dio Cass., LXXII, 23. LXXVIII, 8, etc., en outre le vieux Reimar., *De vit. et script. Dion.* § 3 sqq. Clinton, *Fast. Roman.*, I, pp. 179. 187. 191. 193. 201. 207. 209. 223, et voy. aussi J. Zürcher dans les *Untersuchungen zur Römischen Kaisergeschichte* publiées par Büdinger, I, p. 223. Cf. également Höfner, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Septimius Severus*, I, 1, pp. 14-23, qui (voy. aussi *Rhein. Museum*, N. F. XXVII [1872], p. 151. 156 sqq.) cherche du reste à prouver que le premier ouvrage historique de Dion avait traité non de l'histoire de Commode, mais des événements après la mort de Commode jusqu'à la mort de Pescennius Niger.

comme il l'était, le sénateur conserva des relations amicales constantes avec la nouvelle cour. Comme historien, il a fidèlement accompli la promesse qu'il avait faite autrefois à Septime-Sévère, dans un de ses remarquables songes, d'écrire aussi l'histoire de son fils aîné[1]. Dion le fit, il est vrai, d'une tout autre manière que lui-même ne l'aura espéré alors. Il n'y a peut-être pas un témoin de ce temps qui nous ait conservé de Caracalla, dont il a conçu et dessiné du reste le caractère et les capacités avec beaucoup d'esprit et ce que nous appellerions aujourd'hui une netteté photographique, une aussi sombre et sanglante image que Dion. Il en a fait une sorte de vision sinistre, avec des couleurs chargées par la passion et la haine; en le lisant, nous éprouvons pour ainsi dire le sentiment vivant de cette époque épouvantable que Dion et tout le monde civilisé eut à traverser sous le règne de cet Antonin.

Les premiers actes de l'empereur élevé sur le pavois dans le camp des troupes de l'armée d'Asie en Mésopotamie, le commandant mauritanien de la garde, M. Opellius Macrinus, eurent pour les Hellènes une grande importance, quelques-uns même un intérêt piquant. Comme tout le monde, ils étaient en droit de se réjouir que le nouveau maître de l'empire s'empressât de mettre fin aux plus dures exactions de Caracalla[2]. En effet, Macrin, outre d'autres actes gracieux qui, après un règne aussi dur et si cruellement arbitraire, s'imposaient à un souverain, pourvu qu'il fût capable d'intelligence et de bienveillance, réduisit au chiffre primitif la taxe sur les successions et le droit à payer à l'occasion de l'affranchissement des esclaves, que Caracalla avait doublés, et rendit ainsi le nouveau droit de cité de tous les habitants libres de l'empire indépendant de toute charge nouvelle[3]. Du reste,

[1]) Dio Cass., LXXVIII, 10.

[2]) On ne connaît pourtant spécialement que l'inscription honorifique dédiée par le Conseil et le peuple de Chéronée au ὁσιώτατος καὶ θειότατος empereur Macrin (Böckh, *C. I. Græc.*, I, nº 1620. Cf. aussi Keil, *Syll. inscr. Boeot.*, p. 112 sqq.).

[3]) Dio Cass., LXXVIII, 12. Il n'est question ici, naturellement, que de l'abolition des suppléments d'impôts décrétés par Caracalla; il va sans dire que Macrin, étant donnée la situation financière de l'empire, n'a pas dû

toutes les exigences injustes du Trésor et du fisc furent mises à néant [1].

D'un autre côté, ce devait être chose fort piquante pour les Achéens qu'un homme puissant, qui avait peu auparavant exercé sur eux la puissance souveraine, reparût comme prisonnier dans leur pays ou du moins sur leur frontière. Nous ne nous trompons sans doute pas en admettant que les « îles » dans lesquelles, depuis la mort du grand Marc-Aurèle, depuis la fin de ce qu'on a nommé l'âge d'or de l'empire, on recommençait maintenant à bannir, sans relâche, comme au premier siècle ap. J.-C., tant de Romains et de citoyens considérables de l'empire [2], pour des motifs politiques ou à la suite de procès du même ordre, doivent être cherchés, maintenant comme alors, pour la plus grande part dans les eaux de la province d'Achaïe. C'était, en tout cas, une surprise pour les Hellènes de ce temps de voir qu'on punissait maintenant de bannissement dans une de ces îles un homme qui, peu de temps auparavant, avait été gouverneur d'Achaïe, à savoir Lucius Priscillianus, naguère l'influent et redouté favori de l'empereur Caracalla.

On sait que le développement de l'État romain dans le sens d'un absolutisme militaire de plus en plus marqué, ainsi que l'absorption des droits du Sénat, avaient fait de très grands progrès depuis l'élévation au pouvoir de Septime-Sévère. Notamment le droit qu'avait autrefois le Sénat d'administrer une partie des provinces et de nommer leurs gouverneurs avait progressivement disparu au profit de l'empereur [3]. Aussi, de même que l'ancienne distinction entre le Trésor et le fisc commençait dès lors à s'effacer, que le Trésor sénatorial devenait caisse municipale, et le fisc, l'unique caisse de l'État,

songer le moins du monde à supprimer ces impôts, comme plusieurs modernes ont voulu le voir dans Dion.

1) Dio Cass., LXXVIII, 18 fin.

2) Cf. Dio Cass., LXXVI, 5. LXXVII, 3 fin. LXXVIII, 13 et 21. Cf. Philostrat., *Vit. Sophist.*, II, 32 fin., p. 626 fin.

3) Cf. ici notamment Marquardt, *Röm. Staatsverwaltung*, I, p. 557 sqq. II, p. 304. Walter, *Gesch. d. Röm. Rechtes*, I, p. 503 sqq. Le moyen par lequel, depuis Auguste, les empereurs arrivèrent à exercer une influence de plus en plus grande sur la nomination aux gouvernements sénatoriaux est clairement indiqué par Dion Cassius (LIII, 14 et LXXVIII, 22).

dans laquelle affluaient les revenus de toutes les provinces, il arriva que, de plus en plus, même dans les provinces appelées sénatoriales et en matière financière, la volonté de l'empereur devint l'unique loi. C'est ainsi que ce Priscillianus avait reçu de Caracalla, de la manière la plus arbitraire et la plus illégale, la dignité de préteur et avait été nommé gouverneur d'Achaïe. C'était, il faut le dire, pour des « mérites » fort singuliers. D'une part, pour sa colossale force physique et l'audace avec laquelle il aimait à combattre les bêtes féroces. Dans une ménagerie, à Tusculum, il avait remporté de brillants trophées sur des lions, des tigres et autres monstres. D'autre part, selon l'abjecte pratique de trop d'hommes et de femmes des premières familles de ce temps, il avait rendu à Caracalla des services appréciés, comme délateur secret, et avait causé la perte d'un grand nombre de chevaliers et de sénateurs. Nous ne savons pas ce que fut l'administration d'un tel homme en Achaïe. Mais Dion nous raconte que le Sénat, quoique du reste Macrin et le Sénat continssent pour plus d'un motif et autant que faire se pouvait leur désir de vengeance contre les adhérents de Caracalla, saisit spontanément l'occasion d'intenter un procès criminel à Priscillianus et le relégua dans une île, un rocher qui devait sûrement lui offrir un séjour peu agréable [1].

Cependant, une période nouvelle commençait pendant laquelle les Hellènes purent se féliciter de plus en plus de ce que, du moins, leurs territoires cessaient d'être, comme jusqu'ici, le théâtre sur lequel se jouaient les crises les plus violentes de l'empire romain. On avait à peine appris que le nouvel empereur, après une lutte de courte durée et médiocrement heureuse contre les Parthes, avait conclu une paix nullement glorieuse, mais avait mis fin d'une manière assez honorable aux conflits avec l'Arménie, lorsque l'on dut constater que le parti de la nouvelle « maison des Antonins » fondée par Septime-Sévère, parti très répandu notamment en Syrie, avait recommencé ses intrigues, soulevé contre Macrin une grande partie de l'armée réunie en Asie, et avait enfin

[1]) Dio Cass., LXXVIII, 21 fin.

allumé de nouveau sur le territoire syrien une guerre ouverte pour la conquête du trône, et cela en faveur d'un petit-neveu de l'impératrice Julia Domna récemment défunte, mais que les femmes sans pudeur de cette famille donnaient pour un fils naturel de Caracalla, dont la mémoire était encore adorée des soldats. On apprit bientôt aussi en Grèce que Macrin ne pouvait se maintenir, et que l'empereur, complètement défait, avait été arrêté dans sa fuite vers l'Italie, dans la ville grecque de Chalcédoine (vers la fin de juin de l'année 218), et avait été ramené vers l'intérieur de l'Asie pour y être mis à mort [1]. Alors commença le règne honteux du gredin syrien que l'histoire a flétri sous le nom d'Élagabal. La farce grotesque jouée notamment à Rome pendant plus de trois ans, farce où la férocité et la cupidité se mêlaient d'une manière inouïe jusqu'alors avec des monstruosités de luxure et de délire, n'a touché que très indirectement, paraît-il, les territoires helléniques. Seulement les souvenirs du temps de Néron durent se réveiller lorsque l'Achaïe fut obligée, avec les autres provinces de l'empire, de prendre part par de riches cadeaux de noces à une des fêtes fantastiques que le nouveau souverain célébra à Rome, à savoir le mariage de « son dieu » Élagabal (dont on sait qu'il portait le nom) avec la Didon-Anna de Carthage (Astarté-Aschera) [2]. Il fallut contribuer de même aux différentes noces que l'empereur célébra successivement avec plusieurs grandes dames romaines [3]. Quant aux charges qui résultèrent pour les provinces grecques [4], et spécialement l'Achaïe et la Macédoine, de la nomination de gouverneurs sans mœurs et sans conscience, de la dilapidation sans bornes de la fortune publique et du poids des impôts qui en furent la conséquence, il n'est pas possible de les apprécier exactement. En effet, pour tout le temps qui s'écoula depuis la mort de

[1]) Herodian., V, 4, 11. Dio Cass., LXXVIII, 39 fin. Zonar., *Annal.*, XII, 13 fin. et Zosim., *Histor.* (ed. Reitemeier), I, 10, 3.

[2]) Herodian., V, 6, 4 et 5. Dio Cass., LXXIX, 12 init. Zonar., *Annal.*, XII, 14. Sur la divinité carthaginoise, cf. encore Preller, *Röm. Mythologie*, 2e édit., p. 752 sqq. 748.

[3]) Dio Cass., *loc. cit.*

[4]) Dio Cass., *loc. cit.* fin. Lamprid., *Heliogab.*, 11, 1; 12. *Alexand. Sever.*, 39, 6 sqq. Herodian., V, 7, 7.

Caracalla jusqu'aux terribles invasions gothiques dans les régions qui sont au sud du Danube, des renseignements politiques suivis sur la Grèce nous manquent au même degré qu'ils nous ont manqué pour l'époque qui va de Mummius à Mithradate le Grand.

Il est pourtant possible de présumer que le goût pour les aventures romanesques, qui nous apparaît plus d'une fois chez les Grecs des derniers temps, quand les grands intérêts de l'empire dont ils faisaient partie depuis le milieu du IIe siècle avant J.-C. passèrent par de nouvelles et de dangereuses crises, n'était pas encore tout à fait éteint. Au moment de la chute de Macrin et de l'élévation du débauché syrien, de hardis usurpateurs entrèrent en scène partout et particulièrement en Orient. L'aventurier qui essaya dans l'hiver de 218 à 219 ap. J.-C. de soulever la flotte près de Cyzique [1] était-il d'origine grecque? Nous ne pouvons plus nous en assurer d'une manière certaine. Il est pourtant très vraisemblable que c'est un Grec qui, vers la fin de ce règne honteux, exécuta un coup romanesque et aventureux, qui n'était possible, il faut le dire, que dans ces temps et dans des pays où, d'une part, de rusés charlatans, comme cet Alexandre d'Abonotichos (vol. II, p. 503 et suiv.), et des despotes fantasques, comme Caracalla, avaient tout rendu possible et où, d'autre part, une superstition grossière, un goût aveugle pour les miracles et les apparitions, un culte fantastique pour le passé et une démonologie extravagante courbaient sous leur joug les classes instruites aussi bien que les masses populaires. Ainsi, par exemple, vers l'an 221 ap. J.-C., le bruit courut tout à coup à Rome, dans l'Hellade, en Macédoine, dans la Grèce asiatique, qu'Alexandre-le-Grand en personne était apparu en Mœsie, sur le Danube ; la vérité est qu'un homme de taille et de figure héroïques se donnait lui-même pour Alexandre et se promenait librement dans les villes et les campagnes, dans le costume des anciens héros ! Seulement, cet Alexandre ne traînait pas après lui la nouvelle phalange et ne laissait pas derrière lui une trace de sang comme Caracalla. Par contre, le héros apparaissait avec

[1]) Dio Cass., LXXIX, 7.

un cortège semblable à celui que de fabuleux pseudo-historiens nous montrent suivant autrefois le grand roi dans l'Orient indien et en Caramanie. En effet, il était accompagné par environ quatre cents hommes, à la façon d'une procession dionysiaque, brandissant des thyrses et revêtus de peaux de faons. Ils ne faisaient de mal à personne. Cette procession, riante et solennelle, se promena à travers la Thrace jusqu'à Byzance. Arrêté dans cette ville, le nouvel Alexandre traversa la mer et gagna le territoire de Chalcédoine. Là, on offrit pendant la nuit des sacrifices mystérieux et on ensevelit dans la terre un cheval de bois ; ensuite, cette folle apparition de revenants s'évanouit pour toujours. Si cette exhibition théâtrale d'une bande étrange de joyeux aventuriers ou de charlatans, avec ses farces innocentes, rappelle en quelque sorte l'apparition infiniment plus dangereuse d'Abonotichos, nous sommes frappés encore davantage de la manière identique dont se comportèrent les autorités de l'État et des communes en face de ces scènes. La complaisance pour cette sorcellerie carnavalesque en plein jour, l'habitude des exhibitions théâtrales, l'amour du merveilleux et la superstition fantastique, chez les premiers de la nation comme chez les hommes du peuple, enfin l'effet des folles saturnales de la cour palatine, qui relâchaient tous les liens de la discipline et faisaient croire à la possibilité des folies les plus audacieuses : tout cela semble avoir concouru à rendre possible ce fait, que pas une seule autorité (c'est à la lettre), aucun fonctionnaire militaire, policier, civil de ces pays ne pensa même à arrêter ces folles bandes ou seulement à leur poser quelques questions. Dion, un contemporain, a même constaté comme un fait indubitable que ces farceurs furent partout logés et entretenus aux frais du public[1].

Plusieurs Grecs contemporains ont voulu voir aussi dans cette comédie un signe précurseur du changement de souverain qui suivit bientôt. En tous cas, la chute du honteux gouvernement syrien dans la capitale ne se fit pas longtemps attendre (11 mars 222). C'est avec étonnement que les Hellènes

[1]) Dio Cass., LXXIX, 18. Cf. aussi Jacob Burckhardt, *Die Zeit Constantins d. Gr.*, p. 230.

virent alors le jeune empereur M. Aurelius Alexianus, cousin d'Élagabal, qu'on regardait aussi comme un bâtard de Caracalla, faire néanmoins les plus nobles et les plus aimables efforts pour rendre enfin au gouvernement impérial la dignité et l'honneur, à l'armée la discipline, la tenue, une force toujours prête à frapper, à la politique générale de la suite et de la sûreté. Mais ils n'eurent que trop tôt à plaindre le noble jeune homme dont le bras était trop faible pour triompher de l'épouvantable corruption et des horribles abus qui rongeaient l'empire et pour lutter avec succès contre les dangers du dehors qui devinrent de plus en plus redoutables.

Le nouveau maître de l'empire, le jeune empereur Alexandre Sévère, comme on l'appela après son avénement au trône, était un homme profondément imbu de la culture grecque [1], qui, dans des circonstances plus heureuses, surtout dans un temps de paix durable, n'aurait pas manqué vraisemblablement d'imiter Hadrien et Marc-Aurèle en affichant les plus vives sympathies pour la Grèce et en en donnant des preuves. Au lieu de cela, il lui était échu la mission la plus pénible sans qu'il eût presque le moindre espoir d'y réussir; il fallait, après la période désespérante qui avait commencé à la mort de Septime et dont on espérait de lui la clôture, arrêter la décadence qui avait commencé dans des proportions vraiment effrayantes sur les points les plus différents : dans le commandement de l'armée, dans la discipline des soldats gâtés à l'excès et devenus partout ingouvernables, dans les finances complètement négligées, dans la situation monétaire, dans la direction des innombrables fonctionnaires de l'État. Le noble jeune homme qui tenait maintenant les rênes de l'État ne possédait ni la maturité de l'expérience, ni l'énergie impitoyable qui était nécessaire dans ces temps désastreux. Ni la volonté la plus pure et la plus désintéressée, ni l'intelligence la plus nette, ni le culte des grands hommes de l'antiquité (parmi lesquels Apollonios de Tyane [2] et surtout Alexandre le

[1]) Parmi ses maîtres, nous voyons plusieurs Grecs : le grammairien Nebo ou Neho, le rhéteur Serapion, le philosophe Stilion (LAMPRID., *Alexand Sever.*, 3, 3). Une inscription honorifique à Ambryssos célèbre cet empereur comme θειότατος εὐσεβὴς εὐτυχής (BÖCKH, *C. I. Gr.*, I, n° 1737).

[2]) LAMPRID., *Alex. Sever.*, 29, 2.

Grand[1] étaient particulièrement vénérés par le jeune empereur), ni l'épuration profonde de la cour et des pouvoirs de l'État par l'exclusion des sujets tout à fait indignes, ni le soin de bien choisir, avec l'assistance du Sénat, les gouverneurs des provinces, n'étaient plus capables d'arrêter la ruine.

Pendant qu'Alexandre s'efforçait, à Rome, d'apaiser les velléités de soulèvement de la garde impériale, s'élevait, à côté des ennemis germaniques du Nord bien connus, à partir de l'année 226, à la frontière orientale, un nouvel ennemi dont l'apparition sur le théâtre de l'histoire rappelait aux Hellènes, plus qu'à tout autre peuple, de grands souvenirs historiques, mais qui devait devenir pour l'empire un immense danger. C'étaient les Perses. L'empire des Parthes, malade de vieillesse, fut en effet renversé pour toujours en 226 par le relèvement des Perses; il se forma, sous les princes de la famille des Sassanides, un nouvel et puissant empire perse, dont le vigoureux élan balaya bientôt de l'Iran l'hellénisme fardé des Parthes, mais renouvela en même temps partout avec un véritable fanatisme les antiques traditions iraniennes et fit valoir ses prétentions au vieil héritage politique des Achéménides. Ces nouveaux Perses, auxquels le monde grec ne pouvait opposer de si tôt un Miltiade ou un Thémistocle, un

[1]) Alexianus était né le 1er octobre 208, à Arca Cæsarea en Phénicie, et dans le temple même d'Alexandre le Grand; ses parents s'y étaient rendus pour la célébration d'une fête d'Alexandre (Lamprid., *Al. Severus*, 5, 1-2; 13, 1. Aurel. Victor, *Cæsar.*, 24, 1. H. Schiller, *Geschichte der römischen Kaiserzeit*, I, 2, p. 765). Sa nourrice, une paysanne phénicienne, s'appelait Olympias, et le mari de celle-ci Philippe (Lamprid., *loc. cit*, 13, 3-4). Entre autres motifs, ces faits le firent appeler Alexandre par Élagabal lorsqu'il l'adopta en 221. Cf. aussi Herodian., V, 7, 3. Le culte d'Alexandre que le jeune empereur pratiqua à l'exemple de Caracalla fut longtemps bien inoffensif. Il se faisait volontiers représenter sur ses monnaies dans le costume du grand roi (Lamprid., *loc. cit.*, 25, 9); il plaça l'image d'Alexandre dans sa chapelle domestique (31, 5), et, quoiqu'il ne fût pas aveugle devant les mauvais côtés d'Alexandre, il appelait le grand homme son principal modèle, lisait sans se lasser les biographies d'Alexandre ou se les faisait lire (30, 3 et 35, 1): il présidait aussi volontiers (cf. plus haut, p. 24, 3) les jeux d'Héraclès nouvellement fondés en l'honneur du grand Alexandre — sans doute par Caracalla — à côté des jeux Capitolins (35, 4); et il avait coutume, quand il avait à sa table des amis militaires, de leur faire verser encore après le dessert une coupe « en l'honneur d'Alexandre le Grand » (39, 1).

Cimon ou un Xénophon, quoique leur empire s'étendît à peine de l'Euphrate et du Tigre aux vallées de la Bactriane et de la Margiane, se montrèrent beaucoup plus dangereux et en même temps beaucoup plus tenaces que les anciens Achéménides. C'est jusque bien avant dans l'époque byzantine, bien plus loin que la date à laquelle nous arrêtons notre histoire, que se prolongèrent les nouvelles luttes entre les nouveaux Perses et les Gréco-Romains. Mais ce qui se révéla dès le premier jour, c'est que les Romains avaient trouvé dans ces Perses nouveaux des ennemis bien plus acharnés, en tout cas bien plus remuants que les Parthes dégénérés ne l'avaient été au moins pendant l'âge des Antonins. Cette élévation des Sassanides, qui força désormais les Romains à ne plus cesser de surveiller l'Euphrate avec non moins de soin que jusqu'ici le Rhin et le Danube, contribua surtout à rendre la situation de l'empire si horrible pendant les cinquante à soixante ans qui suivent, parce qu'elle força impérieusement les Romains à jeter sur le lointain Orient une grande partie des forces qui auraient été nécessaires pour arrêter la tempête venant de Germanie. C'est elle surtout qui a amené les choses au point que l'empire romain prit bientôt pour plusieurs dizaines d'années la physionomie d'une colossale forteresse bloquée. C'est elle aussi qui, plus d'une fois pendant ces mêmes années, malgré l'extension générale du droit de cité, amena les couches orientales pures du peuple des provinces syriennes à penser très sérieusement à faire défection à l'empire.

Les Sassanides n'attendirent pas longtemps pour entrer ouvertement en rapports hostiles avec les Romains. La nouvelle dynastie perse, avec son fanatisme national et religieux à l'ancienne mode iranienne, avec ses mages fanatiques, sa romanesque noblesse de chevaliers, ne dissimulait nullement que les nouveaux Perses prétendaient annexer à leur empire toute l'Asie jusqu'à la Propontide[1], à l'exemple des anciens Grands-Rois achéménides, qui avaient dominé jusqu'à la mer Hellénique, poussé leurs avant-postes pendant des années au pied même de l'Olympe et porté leurs étendards jusqu'à

[1]) Herodian., VI, 2, 1 et 2; 4, 5. Dio Cass., LXXX, 4 init. et Zonar., *Annal.*, XII., 15.

Mégare. Ils affirmèrent d'abord leur hostilité opiniâtre envers l'empire romain en envoyant leurs cavaliers bardés de fer envahir les districts romains de la Mésopotamie et la province de Syrie. Les dés étaient jetés, et les annales de l'armée romaine et des provinces orientales durent ouvrir de nouvelles pages à l'histoire d'une nouvelle série de guerres orientales.

Les populations de l'empire ne tardèrent pas à s'apercevoir que ces poussées contre les frontières d'Orient rendaient stériles les efforts si humains que faisait Alexandre pour diminuer tous les ans la charge des impôts établis dans toutes les parties de l'empire par les derniers gouvernements, notamment par celui d'Élagabal [1]. Mais lorsqu'on en vint effectivement à la guerre contre les Perses, les Hellènes ne virent pas sans surprise que cet empereur, le plus noble prince de la maison africano-syrienne, si peu qu'il ressemblât du reste à son père prétendu Caracalla, ne pouvait pas néanmoins résister à l'envie de faire revivre dans le monde moderne les pratiques du romantisme à la façon d'Alexandre. C'était un nouvel Alexandre qui partait contre de nouveaux Perses ! La phalange ne pouvait rester absente ! En effet, le jeune empereur réunit six légions choisies en un corps unique de 30,000 hommes et l'appela sa phalange. Ces soldats furent-ils tous armés sur l'ancien modèle macédonien? leur donna-t-on seulement la sarisse à côté du *pilum?* nous l'ignorons. Mais nous savons que cet Alexandre raisonnable ne crut pas que ce fût une folie de donner, comme au temps de l'empire macédonien et des Diadoques, à une division d'élite des boucliers d'argent ou plaqués d'argent, et même, pour surpasser les anciens, des boucliers d'or ou peut-être simplement dorés [2]. Pourtant la

[1]) Sur la diminution des impôts par Alexandre, voy. notamment LAMPRID., *Alexand. Sever.*, 39, 6 sqq. et 32, 5; cf. aussi VON WIETERSHEIM, *Geschichte der Völkerwanderung*, II, p. 220, note 166. Mais le rapport qu'il y eut entre ces mesures et l'introduction de la nouvelle taxe des patentes et autres charges (LAMPRID., 24, 5; 64, 3) reste dans une regrettable obscurité chez Lampride, ce déplorable compilateur; voy. aussi MARQUARDT, *op. cit.*, II, p. 237. On est tenté de placer plusieurs des nouvelles taxes qu'Alexandre fut obligé d'édicter dans les dernières années de son règne, époque où la nouvelle guerre contre les Perses exigea des ressources financières considérables.

[2]) LAMPRID., 50, 4-5; 64, 3. MARQUARDT, *op. cit.*, II, p. 597.

nouvelle guerre contre les Perses, de l'année 231 à l'année 233 ap. J.-C., ne répondit que d'une manière incomplète, comme on sait, aux désirs et aux espérances des Grecs. Alexandre n'était pas l'homme qui pouvait, avec ses légions et sa phalange, malgré la bravoure de cette dernière, quelque digne qu'elle eût été de voir sa solde augmentée [1], faire les grandes choses qui avaient illustré son grand modèle macédonien sur ce même théâtre. On dut être satisfait de ce que cette campagne extrêmement difficile, dans laquelle les pertes furent considérables, après tout, n'avait pas été sans gloire pour les armes romaines, et que les Perses, douloureusement trompés dans leurs orgueilleuses espérances de conquêtes faciles sur la frontière orientale de l'empire, avaient dû ajourner leurs plans ambitieux [2].

Mais les Grecs et les Romains eurent toutes les raisons possibles de déplorer que, dès le printemps de l'année 235, le jeune empereur tombât frappé par la main d'un assassin au loin, sur le Rhin, près de Mayence. Car cet attentat fut pour l'empire le commencement de nouveaux désordres dynastiques ; et même les provinces qui, comme l'Achaïe et la Macédoine, étaient éloignées du théâtre des grands événements de cette année durent éprouver indirectement de cruelles souffrances, par l'inévitable accroissement des charges de l'État et par la négligence non moins inévitable de leurs intérêts particuliers.

Nous ne savons pas si les Grecs eurent particulièrement à souffrir de la dureté et de la cruauté du nouvel empereur Gaius Julius Verus Maximinus, qui, comparé pourtant dans son bon temps avec Antée et Hercule, avec Achille et Ajax, et pour sa force physique avec Milon de Crotone [3], se signala, surtout dans les pays romains de l'empire, par sa fureur brutale de Barbare contre les classes distinguées et contre la civilisation supérieure de l'ancien monde cultivé. Partout les Grecs doivent avoir suivi avec un intérêt marqué les efforts des

[1]) Lamprid., 50, 5 fin.

[2]) Je n'ai pas rencontré jusqu'ici d'inscriptions grecques en l'honneur des victoires de cet empereur ; il n'y a que l'inscription honorifique de la ville d'Hermione pour τὸν μέγιστον καὶ θειότατον — M. Αὐρ. Σεβῆρον — τὸν ἀνείκητον (*C. I. Græc.*, I, n° 1218) que Böckh rapporte à Alexandre Sévère.

[3]) Capitolin., *Maximin.*, 4, 9 ; 6, 9.

hommes qui, depuis février 238 après J.-C., commencèrent la lutte contre ce Maximin, à qui l'on donnait maintenant les titres honorifiques de Cyclope, Busiris, Sciron, Phalaris, etc[1]. Sous les gouvernements précédents, autant que nos maigres renseignements historiques permettent de l'affirmer, on n'avait vu que rarement des hommes appartenant de près au monde hellénique se mettre en évidence au point de vue politique. Thrasybule, l'ami astrologique d'Alexandre Sévère ; avant lui, les favoris presque tous abjects d'Élagabal, les Eutychianos Comazon, les Gannys, les Hiéroclès de Carie, les Aurelius Eubulos, étaient selon toute apparence pour la plupart des demi-Grecs orientaux ; citons encore l'athlète Aurelius Zoticos de Smyrne, chambellan d'Élagabal, dont les Hellènes n'eurent aucunement des motifs de se vanter[2]. Le plus honorable des hommes d'origine grecque qui eut dans ce temps des rapports intimes avec la cour palatine, Dion Cassius, partagea à la fin les destinées du vertueux Alexandre Sévère. Dion Cassius (cf. plus haut, p. 32 et suivantes) avait occupé après l'avénement de l'empereur Macrin une haute position administrative à Smyrne et à Pergame : c'était peut-être une procurature[3]. De ce coin de l'Asie, dans la Bithynie sa patrie, il observait de loin les folies dont le scélérat syrien, Élagabal, faisait de Rome le théâtre, et de près toutes ces étranges fioritures de l'histoire du temps que nous avons déjà citées, comme, par exemple, toutes ces impuissantes tentatives locales pour se saisir de la pourpre et cette bizarre procession du faux Alexandre de Mœsie jusqu'à Chalcédoine. Alexandre Sévère sut ensuite utiliser de nouveau d'une manière plus digne de lui les talents de cet honneur de valeur. Dion Cassius, qui revint à Rome en 221 ou au commencement de 222, reçut, comme il semble, moins les honneurs que le fardeau du consulat ; cette dignité n'était alors, comme on le sait, qu'une

[1]) Capitolin., *Maximin.*, 8. 5.

[2]) Dio Cass., LXXIX, 16.

[3]) Cf. Dio Cass., LXXIX, 7 fin. et 18 fin. ; voy. aussi Clinton, *Fast. Roman.*, I. p. 227. 229. 231. 235. La manière dont Dion parle ici de sa position à Smyrne et à Pergame ne permet pas, selon nous, de lui attribuer (comme le fait J.-J. Müller dans Büdinger, *Untersuchungen zur Röm. Kaisergeschichte*, III, p. 113) les fonctions de gouverneur d'Asie.

distinction pompeuse, mais très onéreuse, qui ne cessait pourtant pas d'être désirée, lors même qu'on ne l'obtenait que comme consul suffect, ce qui semble avoir été alors le cas de Dion [1]. Après cela, Dion fut successivement, dans les années 222 à 228, gouverneur des provinces d'Afrique, de Dalmatie, de Pannonie Supérieure. En Afrique, il avait la qualité de proconsul sénatorial (car, sous le règne d'Alexandre Sévère, les tendances libérales de cet empereur avaient fait revivre encore une fois la distinction constitutionnelle et presque archaïque entre les différents gouvernements) : dans les autres provinces, il avait été légat impérial. En Pannonie, il avait rétabli avec une grande énergie l'antique discipline romaine dans les légions tombées dans une affreuse anarchie. En cela, il avait agi tout à fait dans l'esprit du jeune et intelligent empereur ; mais, comme toutes les régions de l'empire étaient unies par la solidarité du crime, de l'indiscipline et de l'infamie qui prenait de jour en jour de plus grandes proportions, aussi bien dans les légions de plus en plus ingouvernables de la frontière que dans la garde impériale, les prétoriens avaient été tellement irrités de la conduite de Dion que, lors de son rappel de Pannonie à Rome, ils demandèrent à l'empereur de le leur livrer, pour le traiter comme ils avaient traité peu de temps auparavant leur célèbre commandant Ulpien. Alexandre l'éleva au contraire à la dignité de consul pour l'année 229. C'était la seconde fois que Dion revêtait cette dignité : l'honneur en était d'autant plus grand que cette fois l'empereur fut lui-même son collègue ; il supporta à sa place toutes les dépenses nécessaires. Mais, pour le soustraire à la rage des prétoriens, Alexandre lui ordonna de passer hors de Rome le temps de son consulat ! Dion se rendit donc dans sa villa campanienne à Capoue. Bientôt après, l'éminent vieillard quitta pour toujours le service de l'État, afin de passer le reste de ses jours dans sa contrée natale [2].

Peu de temps, du reste, avant que Dion ne quittât les

[1]) Cf. Reimar., *De vit. et script. Dion.*, § 13.

[2]) Dio Cass., LXXX, 1 et 4-5 ; voy. aussi XLIX, 36. LXXVI, 2 init. et Phot., *Cod.* 71. Cf. Orelli-Henzen, *Inscript. latin*, n° 5602. Clinton, *loc. cit.* p. 235 et 242 à 245.

affaires, les Grecs eux-mêmes avaient eu l'occasion de constater à quelles difficultés un empereur du caractère et de l'esprit d'Alexandre se heurtait quand il tentait de châtier les crimes sanglants de soldats mutinés. Lorsque l'éminent Ulpien fut assassiné en 228, on connaissait fort bien l'instigateur de l'attentat ; c'était Épagathos, vraisemblablement d'origine grecque, qui avait commencé par être un affranchi très puissant de Caracalla, qui jouit ensuite d'une haute considération auprès de Macrin et qui semblait, au moment du crime, être un officier des plus influents de la garde. L'empereur ne pouvait aller jusqu'à faire arrêter ce scélérat à Rome et lui demander compte de sa criminelle action. On laissa donc toute sécurité au coupable, puis, sous prétexte de lui donner le gouvernement de l'Égypte, il fut envoyé à Alexandrie où il fut arrêté et conduit dans l'île de Crète pour y subir enfin la peine méritée [1].

Mais quoique les Grecs, autant que nous le savons pour cette époque, ne parussent que rarement prendre une part immédiate à la vie politique du temps, ils n'en suivaient pas moins ces incessantes révolutions de camps et de palais avec le plus vif intérêt. Nous le devinons clairement à travers le peu de renseignements que nous possédons, et quoique nous n'entendions parler qu'en passant des gloses piquantes de certains poètes grecs sur la politique de ce temps, gloses qui circulaient à Rome même, sur le forum, dans le palais, dans les casernes et dans les camps [2], ou des satires mordantes lancées (prudemment, il est vrai, après sa mort) contre Élagabal par des Grecs et par des sophistes élevés à l'école des Grecs [3].

Les Grecs suivaient avec un grand intérêt la lutte engagée enfin par les provinces intérieures du monde romain contre Maximin, le farouche Géto-Alain, l'empereur des paysans et des soldats, dont le fils, un bel adolescent, était pourtant élevé

[1]) Sur Épagathos, voy. Dio Cass., LXXVII, 21. LXXVIII, 39 et particulièrement LXXX, 2.
[2]) Cf. Capitolin., *Macrin.*, 11 et 14, 2 sqq. Lamprid., *Diadumen.*, 7, 3 et 4. *Alexand. Sev.*, 38, 3 sqq.
[3]) Philostrat., *Vit. Sophist.*, II, 31, 2, p. 624 fin. et 625.

dans la tradition classique par le célèbre rhéteur grec Eugamios[1] ; cet intérêt devait être d'autant plus vif, que les chefs mêmes de cette campagne avaient avec eux, et de diverses manières, des liens personnels plus étroits. Le premier de ces hommes, l'octogénaire M. Antonius Gordianus, n'était-il pas en partie de sang hellénique ? Ce vénérable vieillard, qui d'après les uns remontait par son origine et celle de ses parents d'une part à Trajan, d'autre part aux Gracques, d'après les autres à Marc-Antoine, était aussi parent du sophiste athénien Hérode Atticos, qu'on n'avait pas encore oublié en Achaïe et avec lequel il pouvait très bien être comparé pour sa richesse, sa libéralité et sa haute culture. Le docte Philostrate, autrefois le favori de Julia Domna, le touchait de près et lui avait dédié son ouvrage sur l'histoire des modernes sophistes[2] pendant les dernières annés d'Alexandre Sévère (entre 230 et 235). Il est présumable que l'Achaïe et la Macédoine faisaient aussi partie alors de la majorité des provinces dont les gouverneurs n'obéirent qu'aux injonctions du Sénat et abandonnèrent le parti de Maximin[3]. Mais après la rapide et lamentable issue, dès le mois de mars, du soulèvement tenté en Afrique par Gordien en février 238, le Sénat opposa à Maximin (mars 238) deux nouveaux anti-empereurs, qui tous deux avaient une aussi grande importance que Gordien aux yeux des Grecs. Car l'un d'eux, M. Clodius Pupienus Maximus, cet énergique et courageux plébéien, fils d'un charron, qui par son seul mérite s'était élevé aux plus hautes dignités civiles et militaires et

¹) Capitolin., *Maximin. jun.*, 1 (27) et 4 (30), 4.

²) Philostrate lui-même atteste que le vieux Gordien descendait d'Hérode Atticos, et il y insiste dans la dédicace de son livre; (*Proœm. ad Vit. Sophist.*, p. 479 et 480); voy. aussi Kayser dans le *Proœm.* de son édition, p. I, et Christian dans sa traduction, I, p. 1146 et 1149. Comme Gordien est né sans doute vers 157 ap. J.-C., ce devait être un petit-fils d'Hérode ; mais ceci est absolument inconciliable avec ce que nous savons des enfants d'Hérode et avec l'affirmation précise de Capitolin (*Gordian.*, 2), qui cite les noms des parents de Gordien : Mæcius Marullus et Ulpia Gordiana. Philostrate n'a employé que des expressions indécises ; il a sans doute voulu faire valoir une certaine parenté entre Annia Régilla et l'épouse de Gordien, Fabia Orestilla, fille d'Annius Severus et arrière-petite-fille de Marc-Aurèle, ou une affinité quelconque entre Gordien et la famille d'Hérode. Cf. Dittenberger, *Die Familie des Herodes Attikos*, p. 82.

³) Cf. Herodian., VII, 7, 6.

avait poussé jusqu'à la préfecture de la Ville, avait été aussi (peut-être sous Caracalla) proconsul d'Achaïe : les Grecs avaient eu assez d'occasions d'apprendre à connaître ce vaillant « homme du peuple », qui, en dépit de son abord sévère et sombre, était l'un des hommes les plus respectables de ce temps par son calme imposant, sa possession de lui-même, son caractère conciliant et sûr [1]. Quant à son collègue Decimus Cælius Balbinus, homme de haute noblesse bien connu des Grecs d'Asie et de Thrace, il sortait même de la famille d'un Hellène romanisé. Il était, en effet, un descendant de l'historien Balbus Cornelius Theophanes de Mytilène [2], très admiré en Grèce, à qui le grand Pompée avait procuré autrefois le droit de citoyen romain. Il est vraisemblable pourtant que le nouvel empereur ne sortait pas immédiatement du sang de Théophane, mais des descendants de L. Cornelius Balbus de Gadès adopté par Théophane.

On sait que, grâce à la vaillante attitude de la ville d'Aquilée, ce fut aux deux hommes nommés en dernier lieu que revint l'honneur de la victoire sur Maximin, que ses propres soldats tuèrent dans le camp en mai 238. Mais Romains et Hellènes durent reconnaître bientôt que le temps était venu où l'empire romain marchait d'une allure constante, et sans espoir apparent de retour, à une ruine désastreuse et à une désorganisation complète. Le meurtre des deux empereurs sénatoriaux par les prétoriens soulevés (dès juin 238) fit place, comme on le sait, à la domination du troisième Gordien, le jeune petit-fils du vieux Gordien dont il a été parlé plus haut. C'était peut-être un Grec, l'homme qui, à partir de 241, donna à l'empire quelques années heureuses de bonne administration, à savoir le beau-père du jeune empereur, le préfet de la garde,

[1]) Capitolin., *Maxim. et Balbin.*, 5 et 6. Un fils de cet empereur, T. Clodius Pupienus Pulcher Maximus, apparaît à quelque temps de là comme proconsul de Macédoine (Wilmanns, *Exempl. inscr. latin.*, n° 1219 *a.*)

[2]) Capitolin., *loc. cit.*, 7. Cf. aussi Gibbon, *Gesch. d. Untergangs d. Röm. Reiches*, trad. Sporschil, p. 143.

[3]) Les manifestations de sympathies helléniques en faveur de ce jeune empereur ne font pas défaut. Dans Böckh (*Corpus Inscr. Græc.*, vol. I), il y a plusieurs inscriptions de ce genre intéressantes. Pour Sparte (n° 1382), décret de la commune en l'honneur de M. Aurelius Democrates, qui avait eu une mission auprès du « βασιλεὺς θεοειδέστατος εὐσεβὴς εὐτυχὴς » Gordien. Les

Gaius Furius Sabinius Aquila Timesitheus [1]. Mais pendant que le désastreux combat de Gordien avec les hordes pillardes des Alains près des jardins de roses de Philippes (ou plus vraisemblablement à Philippopolis[2]) annonçait déjà aux Hellènes (242) la tempête prochaine de l'invasion des redoutables hordes germaniques du Pont, l'étoile de Timésithée ne s'éteignit que trop tôt, comme celle de Gordien, dans la guerre qui s'était élevée alors et qui avait été longtemps heureuse contre les Perses sous Sapor Ier (Shahpour), fils du premier Sassanide Artaxerxès. Mais l'assassin de l'empereur, le nouveau préfet de la garde, M. Julius Philippus, le nouvel empereur oriental (depuis le printemps de 244), ne put sans doute faire oublier aux Grecs pas plus qu'aux Romains sa descendance de la race des Syro-Arabes pillards de Bostra en Trachonitide. Néanmoins ce règne, le dernier avant les grandes invasions des Goths, malgré le peu de souci du souverain comme de ses prédécesseurs pour les intérêts particuliers des Grecs d'Europe en général, ne fut pas signalé par des calamités et destructions; bien plus, il ne manqua pas même d'un certain éclat solennel, comme les Grecs, en artistes et amateurs de spectacles qu'ils étaient, l'avaient toujours aimé passionnément. Si le troisième Gordien avait rétabli dans son temps (240 ou 241) les anciennes « Néronies », ou s'il les avait remplacées par une nouvelle fête de même nature (nous voulons dire ce qu'on appela « l'agon de Minerve [3] »), Philippe de son côté charma

éphores de la ville éleuthéro-laconienne (cf. Böckh, *loc. cit.*, p. 608) de Ténare ou Cænépolis (n° 1322), à leur tête M. Aurelius Thaliarchos, érigèrent une statue en l'honneur de Gordien; ceux d'OEtylos, à leur tête M. Aurelius Nicephoros, firent de même (n° 1323). Dans les ruines, d'ailleurs peu considérables, de la ville locro-phocidienne de Daphnonte, on trouve un piédestal avec le reste d'une inscription en l'honneur de Gordien (Voy. *Intelligenzblatt zur A. L. Ztg.* 1844, n° 80, et L. Ross, *Griech. Königsreisen*, II, p. 135). — Inscription en l'honneur de Gordien à Astypalée, dans Böckh, II, n° 2496.

[1]) Sur Timésithée, voy. actuellement H. Schiller, *Gesch. der röm. Kaiserzeit*, I, 2, p. 797. Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, p. 421. Duruy, *Histoire des Romains* (2e édit.), VI, p. 336 sqq.

[2]) Capitolin., *Gordian. tres*, 34, 4. Cf. 26, 4, et von Wietersheim, *Gesch. der Völkerwanderung*, II, p. 241 sqq.

[3]) Cf. là-dessus notamment Friedländer, *Darstell. aus der Sittengesch. Roms*, II, p. 437 et 439. Preller, *Röm. Mythol.*, p. 264 sq. Becker-Mar-

les esprits passionnés pour les spectacles du monde ancien de la façon la plus grandiose en célébrant en 248 le « millénaire » de Rome capitale du monde par les fêtes et les jeux les plus brillants [1]. Malheureusement, le reste de son administration civile et militaire ne répondit que peu à cet éclat [2], et bientôt après fondirent sur lui et sur l'empire, avec une force écrasante, les désastres les plus graves et les plus multipliés.

La moisson de l'historien en ce qui concerne l'histoire politique de la Grèce pendant la première moitié du IIIe siècle ne donne en général, comme nous l'avons vu jusqu'ici, que de très maigres résultats. Il en est à peu près de même si nous portons nos regards sur l'état de la civilisation en Grèce pendant le même laps de temps. Nous pouvons cependant dire, en résumé, qu'à ce point de vue la situation en bien et en mal continue jusqu'à ce temps de guerres gothiques d'être la même que celle que nous avons constatée en détail sous le règne des deux premiers Antonins, avec cette seule différence, que derrière les apparences qui n'ont pas perdu tout éclat, les éléments de décadence sociale et de transformation progressive de la vie antique gagnent peu à peu plus de terrain. Si, quand il s'agit de l'ensemble de l'empire, nous observons nettement les progrès d'une fusion politique et sociale entre les Romans et les autres races, notamment les Grecs, d'un autre côté, quand il s'agit de la Grèce européenne, nous n'avons à apporter à ce point de vue que bien peu d'affirmations qui puissent s'appuyer sur des témoignages formels. Nous trouvons aussi d'autre part que, depuis la fin de Caracalla, on ne peut plus

QUARDT, *Handb. d. Röm. Alterth.*, IV, p. 483. AUREL. VICT., *Histor. Imperat.*, 27 (*Gordian. jun.*) s. f. ZOSIM., I, 16 init. Cf. plus haut, tom. II, p. 100 sqq.

[1]) AUREL. VICT., *loc. cit.*, 28 (*Philipp.*) init. et *Epitom.*, 28 (*Philipp.*), et encore CAPITOLIN., *Gordian. tres*, 33, 1-3. OROS., VII, 20. EUTROP., IX, 3. Cf. CLINTON, *Fast. Roman.*, I, p. 264.

[2]) Les inscriptions grecques ne manquent pourtant pas pour Philippe. En son honneur, comme « θειότατος Autocrator », voy. pour Égine dans BÖCKH, *C. I. Græc.*, II, *Addend.*, p. 1016, n° 2140a. A Lébadée, inscription en l'honneur de son épouse, Augusta Marcia Otacilia Severa, voy. KEIL, *Syllog. inscr. Boeot.*, p. 110, n° 27. Une ambassade de la ville d'Athènes à Philippe fut conduite par Nicagoras, sophiste célèbre dans ce temps; cf. SUIDAS, *s. v.*, p. 2592 *d.* CLINTON, FAST. *Roman.*, I, p. 263.

dire que les empereurs aient porté à la Grèce un intérêt personnel et particulier. A moins que l'on n'admette, par analogie avec d'autres temps, que la distinction et les avantages matériels qu'Alexandre Sévère[1] conféra aux rhéteurs, grammairiens, médecins, astrologues, mécaniciens et architectes, ainsi que les secours considérables en argent qu'il accorda dans les derniers temps à un certain nombre de villes dévastées par des tremblements de terre, soient allés particulièrement à l'Achaïe et à l'Asie. Mais nous ne pouvons dissimuler, qu'au moins pour cette époque, nous n'avons pas de témoignages formels sur d'aussi graves tremblements de terre en Grèce[2] comme ceux qui eurent lieu à notre connaissance dans plusieurs périodes décennales du IIe siècle. Mais, du reste, la difficulté des temps rendait impossible même à des empereurs disposés à la bienveillance de combler la Grèce de bienfaits, comme l'avaient fait notamment Hadrien et ses premiers successeurs. Par contre, l'intérêt que prenaient les Romains à la Grèce et aux choses grecques avait aussi peu diminué que celui que les Grecs prenaient à Rome et aux choses romaines. Ce fut à des écrivains grecs que, maintenant et plus tard, les Romains durent la connaissance la plus sûre de ce qui s'était passé à cette époque, quoique ce ne fussent pas, du moins d'abord, des Hellènes d'Europe. Et tandis que la langue latine et le droit romain[3] se répandaient toujours plus loin, notamment depuis la législation de Caracalla, dans l'Orient hellénique, les légions et les charges civiles de l'empire se recrutaient de plus en plus parmi les citoyens d'origine grecque. Mais ce qu'il faut relever avant tout, c'est que la culture grecque pénétrait toujours plus profondément en Italie, et faisait de plus en plus la conquête, quelquefois très superficiellement il est vrai, des éléments ethniques nouveaux, barbares et demi-barbares, qui étaient jetés depuis Caracalla dans le grand creuset du romanisme. Dans le temps d'Alexandre

[1]) Lamprid., *Alexand. Sever.*, 44, 4 et 8.

[2]) Il est vraisemblable pourtant que les terribles tremblements de terre qui désolèrent sous Gordien III, en l'an 241, plusieurs provinces de l'empire (Capitolin., *Gordian. tres*, 26, 1 et 2) ont aussi sévi en Achaïe.

[3]) Cf. Marquardt, *Röm. Staatsverwaltung*, I[2], p. 565 sqq.

Sévère et du sauvage Maximin, les « belles manières grecques » passaient à Rome, dans les couches supérieures de la société, pour l'idéal de la civilisation [1]. En ce temps et plus tard, de plus en plus, comme le témoignent de nombreux passages de l' « Histoire des empereurs », chaque phase de la riche histoire de ce siècle fut signalée par des traits d'esprit, des épigrammes, des poésies d'écrivains grecs ou d'éducation grecque. Le beau et jeune fils du terrible Maximin reçut l'instruction grecque la plus soignée ; une dame, sa parente, put lui offrir en cadeau un Homère écrit en lettres d'or et relié en pourpre [2]. D'autre part, il est vrai, les Grecs eurent l'humiliation d'entendre qu'un homme de la valeur d'Alexandre Sévère, forcé d'adresser une verte mercuriale à ses légions efféminées, exhorta énergiquement les soldats à ne pas se livrer au « dangereux libertinage des Grecs ! [3] » Ces derniers passaient donc aux yeux du jeune empereur et de ses contemporains romans pour des libertins et des efféminés accomplis.

A côté de cela apparaissent d'autres phénomènes d'un intérêt capital. Il est impossible de ne pas reconnaître que, notamment depuis la fin de Marc-Aurèle, l'élément spécifique romain cède de plus en plus devant l'élément purement « roman ». En d'autres termes : tandis que dans la capitale les classes supérieures de l'empire conservent toujours énergiquement l'antique noyau italique, tandis que de toutes les couches du peuple italique des hommes nouveaux ne cessent de s'élever dans les fonctions militaires et civiles, on sent de plus en plus l'influence des peuples romans plus jeunes qui sont arrivés à la vie politique dans les pays situés entre les Carpathes et l'Atlas, c'est-à-dire des Africains, des Espagnols, des Celtes, des Pannoniens, des Illyriens, des Thraces et des Daces, tous transformés depuis deux ou trois siècles en Romans. En un mot, le caractère national et la physionomie morale et poli-

¹) Capitolin., *Maximin. jun.*, 29 (3), 3.
²) Capitolin., *loc. cit.*, 27 (1), 2 et 4 et 6 ; 29 (3), 3; 30, (4), 4.
³) Lamprid., *Alex. Sever.*, 53, 7. De même, plus tard, Trebellius Pollion (*Trigint. Tyr.*, 16, 1) appelle dédaigneusement Hérode, un fils d'Odenath, un « parfait débauché à la mode grecque ».

tique de toutes les classes du peuple, dans la moitié romane et occidentale de l'empire, apparaît manifestement devenue d'un degré plus barbare, ou, pour parler plus poliment, plus rustique qu'avant Marc-Aurèle. Cette altération ne fit qu'augmenter progressivement dans la suite, à mesure qu'à partir du milieu du IIIe siècle des éléments tout nouveaux, germaniques, gétiques, sarmates entrèrent dans l'empire et prirent un mince vernis de civilisation romane.

Il est donc très surprenant que la productivité de la littérature romaine, qui jusqu'à Fronton et Aulu-Gelle avait été si active encore, commence à tarir pour longtemps, en exceptant toutefois les jurisconsultes et un petit nombre d'historiens d'une certaine valeur. Parallèlement à cette décadence marche une diminution dans la connaissance de la langue grecque [1], même dans les couches supérieures de la nation, notamment dans l'armée. Quant aux Grecs, qui, depuis l'époque des Diadoques, n'étaient plus soumis à des mélanges de ce genre avec le sang des peuples étrangers et qui dans les classes élevées seulement se mariaient de plus en plus avec des Italiennes, on les voit essayer, depuis le IIe siècle après J.-C., de donner un nouvel élan à leur littérature, et faire des conquêtes de plus en plus nombreuses et plus importantes à Rome, en Italie et dans les autres contrées occidentales.

L'émigration incessante de certaines classes d'hommes cultivés des provinces grecques et hellénistiques de l'Orient vers l'Occident a aussi manifestement continué dans ce temps. Le médecin grec [2], les troupes d'acteurs grecs apparaissent maintenant, comme toujours, en foule dans les pays de vieille civilisation à l'ouest de l'Adriatique. L'athlète grec, qui continue d'être le favori admiré de ses compatriotes, fréquente de préférence les fêtes splendides de la capitale. Dion Cassius, ce haut fonctionnaire de l'État romain, était resté néanmoins si

[1]) Friedländer, *Darstell. aus der Sittengeschichte Roms*, III, p. 353.

[2]) A ce point de vue, ajoutons ici à ce que nous avons dit et répété au tome II (d'après Friedländer, III, p. 652) les noms de deux médecins grecs en Italie au premier siècle de l'ère impériale, amis et modèles du poète Perse, à savoir le Spartiate Claudius Agathemeros, et Petronius Aristocrates de Magnésie.

parfaitement grec dans sa manière de penser et de sentir, qu'il n'a pas manqué de donner dans son Histoire romaine une place d'honneur à un contemporain de cette profession fort admiré alors. C'était le célèbre athlète phénicien Aurélius Ælix ou Ælius Hélix, qui réussit, en l'année 218 ap. J.-C., à remporter le même jour, dans les jeux Capitolins à Rome, le prix de la lutte et du pancrace : ce succès, qui n'avait encore été remporté par personne sur les bords du Tibre[1] et même à Olympie fort rarement (par exemple, en 36 ap. J.-C., par Nicostratos, lui septième ou huitième après Héraclès), devait faire de ce vaillant artiste un des hommes les plus célébrés et les plus admirés de ce temps et du temps suivant. Mais à côté des médecins estimés et des artistes exécutants de tout genre, les représentants purement savants du monde grec et de l'intelligence hellénique continuaient d'occuper une grande place au milieu des populations romanes. Cette situation que nous avons déjà décrite avec détails continue d'exister, presque la même, aussi bien avec ce qu'elle a de sérieux au fond qu'avec son faux éclat et ses brillantes misères. Le grammairien et le rhéteur grecs dans toutes les grandes villes de l'Occident roman[2]— comme, par exemple, à Autun (Augustodunum), cet asile des muses en Gaule, un Athénien de naissance, le grand-père du rhéteur Eumenius, si célèbre au temps de Constance Chlore, — le précepteur et le secrétaire grecs dans nombre de familles italiennes cultivées, le philosophe domestique grec dans les palais et les villas de la riche aristocratie romaine, dans l'ordre sénatorial et dans l'ordre des chevaliers, sont toujours et pour longtemps encore les types qui représentent la Grèce dans les pays romans. Mais tous ces doctes représentants du monde grec furent éclipsés par l'éclat dont brillèrent les sophistes grecs en Occident. La nouvelle prose grecque si colorée, si étincelante, qui semblait n'être au fond

[1]) Dio Cass., LXXIX, 10; cf. Friedländer, *Darstell. aus der Sittengesch. Roms*, II, p. 451 et et W. Teuffel, *s. v.* dans Pauly, *R. E. d. kl. Alt.*, I². 2, p. 2167. Kayser ad Philostrat., *De gymn.*, 8, 22, p. 59.

[2]) Sur les maîtres d'école grecs dans les provinces romaines et la façon dont ils adaptaient leur enseignement au genre d'éducation préféré dans le pays, la rhétorique à la mode romaine, cf. encore une fois Friedländer, III, p. 349 sqq. Sur le vieil Eumenius, cf. Preuss, *Kaiser Diokletian*, p. 60.

qu'un retour à la manière « asiatique », avait, dès le commencement du temps des Antonins, pris d'abord une place souveraine à côté de la littérature latine moderne dans les genres aimés de ce temps, puis l'avait complètement supplantée. Dans le IIIe siècle, le sophiste grec ambulant (bien plus encore que le poète) célèbre en Italie et dans les pays de l'Ouest des triomphes presque aussi brillants que dans les anciennes contrées du monde grec. Et ces triomphes dépassent de beaucoup les modestes succès que des hommes comme le vieil et honnête Plutarque avaient remportés par leurs lectures à Rome, dans des temps relativement plus sérieux. On peut voir alors des hommes nés en Italie, comme le Romain ou Prénestin Claudius Ælianus, devenir maîtres de la langue grecque à un tel point que l'on croyait entendre des Attiques de naissance, et se rendre capables de lutter pour le style avec des sophistes nés en Grèce [1]. La direction de la chancellerie grecque à la cour impériale était alors comme autrefois le but vivement désiré et souvent atteint de l'ambition des sophistes grecs [2], à moins qu'ils ne préférassent, même étant professeurs à Athènes, obtenir la charge de professeur de sophistique grecque à Rome, à l' « Athenæum [3] » fondé par Hadrien et entretenu depuis par les empereurs, qui nommaient les professeurs. Enfin, pour nous faire une idée de la grande influence qu'eut sur les productions littéraires des sophistes l'amitié des princes lettrés et des dames de la cour palatine, ainsi que le commerce avec les grandes familles romaines dans lesquelles on cultivait sérieusement les arts et les sciences, nous n'avons qu'à considérer, entre autres, l'exemple de Philostrate l'ancien, l'ami des empereurs africains comme de la maison de Gordien [4].

[1]) Cf. encore une fois FRIEDLÄNDER, *Sittengeschichte Roms*, II, p. 73 sqq., et sur les poètes, III, pp. 411. 422 sqq. Sur Élien, voy. PHILOSTRAT., *Vit. Sophist.*, II, 31, 1, p. 624.

[2]) Cf. ci-dessus p. 19, et PHILOSTRAT., *Vit. Sophist.*, II, 24, 1, p. 607; 33, 3, p. 628.

[3]) Sur l'Athenæum, cf. FRIEDLÄNDER, III, p. 349. 378, et PHILOSTRAT., *Vit. Sophist.*, II, 8, 2. p. 580; 10, 5. p. 589; 13, p. 594; 16 (Euodianos de Smyrne), p. 596; 33, 2, p. 627.

[4]) Pour ce qui regarde ce Philostrate, ce sont, on le sait, ses rapports avec Caracalla qui le déterminèrent à peindre avec des couleurs si vives Achille,

Mais la Grèce elle-même n'avait nullement perdu dans ce temps l'attrait qu'elle avait toujours eu pour les hommes cultivés des pays romans et de l'Orient. Les raisons pour entreprendre des voyages en Grèce existaient toujours dans toute leur force, ainsi que le charme que la contrée et ses habitants exerçaient alors sur les voyageurs de tous les pays civilisés, sans excepter les chrétiens étrangers, qui pouvaient y suivre les traces de l'apôtre Paul. Alors comme aujourd'hui le charme pittoresque des côtes et des montagnes grecques était indescriptible ; et comme jusqu'à la moitié du IIIe siècle les guerres et les tremblements de terre n'avaient encore fait que préluder sur une petite échelle aux dévastations des Goths, dont nous n'aurons à parler que trop tôt, les cantons et les villes helléniques possédaient encore toute la splendide parure d'édifices et de monuments de l'art plastique que Pausanias avait décrits avec une si grande admiration. Dans la disette de renseignements que nous trouvons sur la Grèce du IIIe siècle avant le temps de Gallien dans les ouvrages du petit nombre d'autorités qui sont à notre disposition, nous voyons sans doute faire à peine une mention spéciale de cette merveilleuse richesse. Mais grâce à la douceur du climat des pays de la Grèce qui étaient les plus riches en œuvres d'art, nous pouvons présumer que la destruction naturelle par « la faux du temps » n'avait encore exercé que peu de ravages. Si après Pausanias on fait encore particulièrement mention de l'antique statue de Telesilla, la célèbre héroïne et poétesse, devant le temple d'Aphrodite sur l'Aspis à Argos [1], il semble

l'un des héros favoris de l'empereur, dans son *Heroïkos,* écrit sans doute entre 211 et 217 ap. J.-C. Cf. KAYSER dans le *Proœmium,* placé en tête de cet écrit. Il est tout aussi connu que Philostrate avait entrepris d'écrire la biographie d'Apollonios de Tyane sur l'invitation de l'impératrice Julia Domna (PHILOSTRAT., *Apoll. Tyan.*, I, 3. KAYSER dans le *Proœmium,* p. IV et V. Voy. plus haut, tom. II, p. 424. 425). Philostrate a dédié les Biographies des Sophistes, comme nous l'avons vu p. 47, à M. Antonius Gordianus.

[1]) Cf. SCHNEIDERWIRTH, *Gesch. von Argos*, I. p. 21. 49. CURTIUS, *Peloponnesos*, II, p. 358. TATIAN., *Orat. ad Græc.*, 33. Parmi les antiquités vivantes, on doit compter aussi les descendants des Dioscures et de Poseidon à Sparte (BÖCKH, *C. I. Gr.*, I, p. 655. 658. 661). Ajoutons aussi la conservation persistante de tout le système des magistratures dans les petits États, comme dans les villes des Éleuthérolaconiens, attestée par les documents

s'être conservé jusque dans ce temps beaucoup d'autres « reliques » historiques et mythiques précédemment décrites. Nous ne savons sans doute pas si l'antique olivier de l'agora à Mégare, qui, dit-on, existait déjà dans les âges héroïques, et qui, du temps de Pline, était admiré comme arbre fatidique, quoique fendu par la foudre[1] (antiquité bien supérieure à celle du célèbre tilleul allemand de la gare de Dortmund, témoin des sentences du tribunal vehmique), verdissait encore au IIIe siècle dans quelques-uns de ses rejetons, ou bien s'il n'était plus connu que sous la forme d'une relique desséchée. Mais les vénérables platanes que Pausanias avait admirés autrefois pouvaient être encore en vie au temps de Gordien III; peut-être aussi ceux que ce voyageur trouva près de Pharæ en Achaïe, sur les rives du Piéros, et qui étaient si grands que l'on pouvait manger et dormir dans leur tronc creux[2]; comme aussi le Ménélaïs, près de Caphyæ en Arcadie, qui était censé avoir été planté par Ménélas avant son départ pour Troie, ou suivant d'autres, par Agamemnon, à qui on faisait remonter aussi le platane de la source Castalie à Delphes[3]. Par contre, ces merveilleuses antiquités dont nous avons déjà parlé plus haut d'après Ampelius (tome II, p. 220 et suiv.) existaient encore au moins jusqu'au temps d'Élagabal. Car le livre, si sec et si fastidieux, du reste, que ce même Ampelius a composé sous le titre de « *Liber memorialis* » a été dédié, selon toute apparence, à l'éphémère empereur mauritanien Macrin[4], qui certes n'a pas eu le temps, dans la suite, de se délasser par un voyage en Grèce du poids de sa souveraineté.

jusque bien avant dans le IIIe siècle (voy. ici, pour ne pas répéter en détail nos preuves, CURTIUS, *Peloponnesos*, II, p. 283; pour Sparte, p. 318); comme aussi, jusqu'au temps de Gordien III, la conservation d'anciens noms doubles existant parallèlement, comme à Eubée Ὠρεῖται et Ἑστιαιεῖς (voy. BURSIAN, *Geographie von Griechenland*, II, 3, p. 408, d'après VISCHER, *Archäol. und Epigraph. Beitr.*, no 59.

1) VICTOR HEHN, *Kulturpflanzen und Hausthiere in ihrem Uebergange aus Asien nach Griechenland und Italien* (2e édit.) p. 87; d'après THEOPHR., *H. pl.*, V, 2, 4. PLIN., *Nat. Hist.*, XVI, 39, 76.

2) PAUSAN., VII, 22, 1.

3) PAUSAN., VIII, 23, 3. THEOPHR., *H. pl.*, IV, 13, 2. Cf. aussi HEHN, p. 250.

4) L. AMPELII *Liber memorialis* (éd. Wœlfflin) init. et PAULY, *R. E. d. kl. Alt.*, I², 1, p. 882, *s. v.*

Pourtant les voyageurs ne manquaient pas. Dès que la situation politique et sociale de l'empire accordait à l'humanité un moment de relâche si court qu'il fût, de nouveaux essaims de voyageurs de toute catégorie ne cessaient de parcourir la chère Grèce, les uns pour une raison, les autres pour une autre. Parmi les luxueuses stations balnéaires, Ædepse était une de celles que les Romains visitèrent jusque dans les derniers temps [1]. La beauté et la splendeur des jeux nationaux de la Grèce ne cessaient d'attirer des foules de curieux, grecs ou non. Nous ne savons si le nombre de Romains qui prenaient part aux luttes poétiques [2] ou gymnastiques des Grecs fut particulièrement considérable. Mais le culte et l'admiration des arts athlétiques, la considération pour les athlètes eux-mêmes, qui dès lors faisait des progrès de plus en plus marqués même dans les pays romans [3], l'admiration enthousiaste pour les vainqueurs et les mesquines intrigues qui se rattachèrent de tout temps à ces jeux, toutes ces pratiques bonnes et mauvaises se perpétuaient chez les Hellènes et les peuples hellénisés avec une vivacité que rien ne pouvait affaiblir. Cet Aurelius Ælix ou Ælius Helix dont nous avons parlé plus haut (p. 54) était déjà un athlète célèbre longtemps avant de s'être essayé à Rome. Dès lors il voulut aussi remporter la palme à Olympie. La gloire des vainqueurs à Olympie était encore tellement appréciée qu'il consulta un oracle avant de la chercher. Il réussit en effet, dans une des premières olympiades du IIIe siècle [4], à remporter le prix du pancrace. Mais son cœur avait une plus haute ambition, et il voulut alors déjà rem-

[1]) Cf. Bursian. *Geogr. Griech.*, II, 3, p. 409.

[2]) C'est ainsi qu'au Ier siècle de notre ère, le père du poète Stace, le Napolitain P. Papinius Statius, avait remporté la victoire dans le concours poétique, aussi bien dans la ville grecque de Naples qu'en Grèce même. Cf. Stat., *Silv.*, V, 3, 133-145, 195-208 et 233-238. Friedländer, *Darstellungen*, III, p. 341.

[3]) Cf. Friedländer, II, p. 435 sqq. Voy. aussi de simples remarques faites en passant, comme dans Herodian., VII, 1, 12, qui ont tout à fait la couleur du temps.

[4]) On peut songer à Ol. 247 = 209 ap. J.-C., ou Ol. 246 = 205 ; comme, selon l'opinion admise aujourd'hui, l'*Heroïkos* de Philostrate (cf. p. 55, 4), a été écrit dans les années 211-217 ap. J.-C., le fait raconté dans le texte et que rapporte Philostrat., *Heroïc.*, II, 6, p. 679, pourra être placé avant l'année 211.

porter le même jour la victoire dans la lutte. D'après la tradition locale, depuis Héraclès, sept concurrents seulement y avaient réussi ; le dernier avait été ce Nicostratos (Ol. 204 = 36 ap. J.-C.) que l'on citait encore alors avec admiration. Mais il faut croire qu'Ælix s'était brouillé de quelque manière avec les Éléens, car, pour le frustrer de l'honneur d'être le huitième double vainqueur depuis Héraclès, ils effacèrent sans cérémonie de l'ordre du jour la lutte déjà inscrite au programme [1]. Cette affaire produisit une énorme sensation dans le monde hellénique : non seulement des sophistes comme Philostrate, mais aussi de graves historiens comme Dion Cassius ont parlé dans leurs ouvrages de cet incident avec les plus grands détails. On peut dire qu'en général les idées des Grecs sur ce point étaient restées les mêmes : de même on continuait de célébrer plus ou moins pompeusement, selon les moyens dont on disposait, les nombreux jeux locaux, parmi lesquels (au temps de Philostrate) les « Éleutheries [2] » de Platée, ainsi que les Sébastées et les Césarées fondées en l'honneur d'Auguste et d'autres empereurs ; les artistes les plus célèbres étaient toujours entourés d'une haute considération. Nous ne connaissons pourtant du temps d'Alexandre Sévère que le seul Aurelius Metrodoros de Cyzique, auquel ses concitoyens élevèrent une statue dans leur ville [3] en récompense des nombreuses couronnes qu'il avait méritées aussi bien dans sa patrie que dans des fêtes moins célèbres à Pergame, à Nicomédie, à Périnthe et à Chalcédoine, de même que dans les Sébastées à Byzance et à Olympie. D'un autre côté, il ne faut sans doute accuser que l'obscurcissement général de la vie hellénique autrefois si lumineuse si, après les jeux Olympiques de la 249e olympiade, l'an 217 ap. J.-C., où Praxidamos d'Alexandrie fut le vain-

[1]) Dio Cass., LXXIX, 10. Cf. le récit un peu différent chez Philostrat., II, 1, 1. Friedländer, *Darstellungen*, II, p. 451. Sur Nicostrate, voy. encore Tacit., *Dial. de Orator.*, 10. Quintilian., II, 8, 14. Pausan., V, 21, 5 et African. dans Euseb., Ἑλλ. ὀλ. p. 44 Schöne.

[2]) Cf. *Rhein. Mus.*, XVII (1862), p. 146 sqq. sur Philostrat., *Gymnast.*, p. 36, 24.

[3]) Böckh, *Corp. Inscr. Græc.*, II, p. 937, n° 3676.

queur le plus célébré[1], nous n'entendons parler ensuite que d'un autre vainqueur olympique, un prince, il est vrai, qui certainement n'était pas de sang grec. C'était le jeune prince arménien Dertad, appelé Tiridate par les Grecs. On sait, par l'histoire générale des temps postérieurs, que le deuxième roi des Néo-Perses, le terrible Sapor (Shahpour Ier, 240-270), jetait des yeux avides sur l'Arménie, où sous le protectorat romain régnait toujours encore une branche collatérale de la famille éteinte des Arsacides parthiques. Lorsqu'à la fin un de ses agents (vraisemblablement vers l'année 253 ap. J.-C.) eut assassiné le roi arménien Chosroès avec toute sa famille, le fidèle satrape Artavasdes, de la maison de Mandakouni, avait réussi à sauver le jeune fils du roi, Dertad, encore dans l'adolescence. Dertad fut amené à Rome. Élevé dans la capitale de l'empire, il joua plus tard comme homme un rôle extrêmement important; mais dans sa jeunesse déjà il s'était distingué par son courage et sa résolution, par une force colossale et par ses succès dans les jeux Olympiques (vraisemblablement dans les temps qui ont précédé les règnes de Claude et Aurélien, au moins avant celui de Probus). Il n'y a pas seulement brillé comme habile conducteur de chars. Sa force de géant lui donna aussi la victoire sur les lutteurs et les pancratistes grecs les plus célèbres de ce temps, notamment Cleostratos de Rhodes et Keras d'Argos[2].

Parmi les nombreux voyageurs de toute espèce qui venaient en Grèce poussés par l'intérêt qu'ils prenaient à l'hellénisme en général, au pays et à ses habitants, il y en a un qui, pour l'époque qui a précédé les invasions dévastatrices des Goths en Attique et dans le Péloponnèse au temps de Gallien, mérite encore notre attention toute particulière. C'est un personnage

[1]) Dexipp., *Fragment*, (Cramer, *Anecd. Paris.*, II, p. 153, 20) dans C. Müller, *Fr. Hist. Græc.*, III, p. 674, n° 16a. *Hist. Græc. Minor.* (éd. Ludw. Dindorf), I, p. 178. (Cf. Clinton, *Fast. Roman.*, I, p. 233).

[2]) Sur ce dernier, voy. Moïse de Chorène, *Hist. d'Arménie*, d'après l'édition et traduction française de Le Vaillant de Florival, II, 79, et Gibbon, p. 291. Bernhardt, *Geschichte Roms seit Valerian*, p. 35 sq. Preuss, *Diocletian*, p. 41. — Sur l'importance que l'imitation (cf. tome II, p. 478) des jeux Olympiques avec leurs alytarques avait prise à Antioche, voy. notamment, pour différentes dates du IIIe siècle, Malalas (éd. Bonn.), p. 307 et 310. (O., p. 407. 411-413. V., p. 131 *d-e* et 133 *b-e*).

littéraire qui est, avec l'œuvre qu'il a laissée, aux yeux de plusieurs un problème littéraire : son nom est Æthicos Ister. S'il est vrai, comme il semble à propos de cet homme et des restes de l'œuvre cosmographique qui lui est attribuée, que nous ne soyons pas en présence d'un faux littéraire ou d'un « roman » du temps des Mérovingiens[1], nous pouvons avec une certaine vraisemblance placer le voyage et le séjour de cet infatigable voyageur chrétien, de ce cosmographe si familier avec la civilisation de son temps, né d'une famille considérable de la région thraco-mœsique voisine de l'embouchure du Danube, remontant par son origine à la Scythie (on n'est pas d'accord s'il était de race slave ou sarmate, dace ou illyrienne)[2], nous pouvons placer, dirions-nous, son voyage et son séjour avant l'époque où la splendeur et la prospérité des pays grecs de l'Europe en partie renaissantes, déjà menacées par de nouveaux et graves dangers, n'avaient pas encore reçu le choc brutal de l'invasion des énergiques hordes venues des plaines pontiques. Ce voyageur remarquable, selon le jugement de celui qui a remanié son ouvrage, a vécu de longues années en Grèce. Est-il resté cinq ans à Athènes et cinq autres années dans le reste de l'Hellade ? A-t-il passé seulement cinq années dans la Grèce en général, prenant Athènes pour son quartier général et faisant de cette ville le point de départ de différentes excursions[3] ? le déplorable état dans lequel le simple

[1]) Cf. notamment l'ouvrage capital sur la matière : Heinrich Wuttke, *Die Kosmographie des Istriers Aithikos, im lateinischen Auszuge des Hieronymus*. 2e édit. (Leipzig, 1854); notamment p. cxxxiv sqq. Cf. particulièrement encore Bernhardy, *Grundriss der Röm. Litteratur* (p. 653 sqq. de la 3e édit., ou p. 774. 778 sqq. de la 5e édit.), qui ne reconnaît pas dans l'abréviateur Hieronymus, avec son latin complètement barbare, le célèbre et savant prêtre Jérôme. Cf. aussi Pauly, *R. E. d. kl. Alt.*, I², 1, p. 478. Quant au temps dans lequel on peut placer peut-être approximativement le véritable Æthicos, Wuttke (*op. cit.*, p. xc sqq. et clxxv) cherche à le déterminer dans une certaine mesure.

[2]) Bernhardy, *op. cit.*, p. 778, et Wuttke, p. lxxii sqq. et cxciv sqq.

[3]) Suivant l'indication donnée par Æthic. Ist., *Cosmograph. ab Hieronymo ex graeco in latinum breviarium redacta*, éd. Wuttke, VI, 72 init., où il est dit : *annos quinque ambiens omnem Graeciam ;* et 79 med., où on dit d'Athènes : *et per annos quinque inibi stationem fecisse.* Wuttke (*Die Kosmographie*, p. lxxxi) n'examine pas cette question de plus près. Pour nous, c'est la seconde indication du texte qui nous paraît la plus vraisemblable.

extrait de son livre, écrit peut-être à l'origine en langue grecque, nous est parvenu ne nous permet plus de l'affirmer.

Mais, en général, il faut renoncer à vouloir trouver dans ces restes quelque chose qui soit ne fût-ce qu'une ombre de ce Pausanias à qui nous devons, pour le IIe siècle, des renseignements si riches. Sans parler même de l'horrible latinité de l'abréviateur, qui rend complètement inintelligibles pour nous des phrases entières, nous trouvons pêle-mêle dans cet extrait, à côté de nombreuses observations de l'abréviateur, une admiration enthousiaste pour les antiques Hellènes, des remarques justes et de grossières bévues géographiques. Un petit nombre d'observations semblent pouvoir être utilisées immédiatement, et encore avec la plus grande prudence, pour la mosaïque qui doit nous donner le tableau de la situation de la Grèce à cette époque : car trop souvent une science, une érudition d'antiquaire se reflète dans des indications et des couleurs qui ont la prétention de se rapporter au temps où vivait le narrateur.

Nous y trouvons pourtant que le cosmographe avait, en général, une idée exacte de l'extension du monde grec proprement dit [1] et que, d'autre part, il savait que la Thessalie avait été, à plusieurs reprises, reliée administrativement à la Macédoine [2]. Nous y trouvons une nouvelle confirmation de ce fait que l'antique monde grec et la gloire du grand Alexandre de Macédoine [3] n'avaient pas perdu leur magique auréole ; que même des hommes qui n'étaient ni Grecs ni Romains d'origine, comme l'était, selon toute apparence, cet Æthicos [4], n'étaient pas moins touchés par le charme de cette majestueuse antiquité que par l'amour pour cette Athènes contemporaine, dont les monuments et l'Université ne cessaient pas, plus ou moins, selon les temps, d'être le but et la

1) Cf. ÆTHIC., VI, 72 init. 74.

2) Cf. ÆTHIC., VI, 77. cf. 78 init. 81 init. 86 init.

3) Cf. ÆTHIC., *lib. cit.*, 72. 75. 79. 82. 84. 85. Le nom d'Alexandre le Grand continue de vivre çà et là chez les Grecs modernes; ainsi, à Céphalonie, la reine des Néraïdes passe encore aujourd'hui pour « la sœur du roi Alexandre ». Cf. BERNHARD SCHMIDT, *Das Volksleben der Neugriechen und das hellenische Alterthum*, I, p. 107.

4) Cf. ci-dessus, p. 61, 2.

passion de nombreux hommes cultivés de toutes les parties de l'empire[1].

Pourtant, nous devons nous résigner[2] à n'ajouter foi à diverses affirmations spéciales du voyageur sur différentes parties de la Grèce, que lorsqu'elles seront d'accord avec d'autres témoignages. Quand Æthicos vante la richesse des îles de Cypre, de Crète, de Chios, en divers dons de la nature et de l'art[3]; quand il célèbre les beaux paysages de l'Attique, de la Béotie et de l'Arcadie[4], quand il cite les précieuses carrières de la Laconie[5], cela concorde parfaitement avec ce que nous savons, d'ailleurs, sur ces pays. La réunion de nombreuses îles de la mer Égée, sous le nom de *Insularum provincia*, avec Rhodes pour capitale, a été mentionnée par nous plus haut sous l'autorité d'un autre témoignage[6]. Les nombreux renseignements sur des productions des différentes parties de la Grèce, ainsi que sur des édifices antiques[7], sont d'accord aussi avec ce que nous savons d'autre part. S'il vante les médecins distingués de la Thessalie[8] et les physiciens renommés d'Athènes[9], nous sommes disposés à l'admettre encore : nous savons que beaucoup de philosophes de ce temps, comme l'avait fait Plutarque autrefois, se livraient avec prédilection à des études de physique. Par contre, nous oserons à peine admettre sans plus ample information et sur sa seule autorité, le nom de Fabius[10] « historien et philosophe

[1]) Æthic., VI, 72. 79.

[2]) Je suis tout à fait d'accord avec Bernhardt, *Gesch. Roms seit Valerian*, p. 26, sur le peu de profit que nons pouvons tirer d'Æthicos pour notre présente tâche.

[3]) Æthic., VI, 90. 91. 93. 97.

[4]) Æthic., *lib. cit.*, 78. 80.

[5]) Æthic., *lib. cit.*, 83.

[6]) Cf. tome II, p. 134 sqq. L'hypothèse la plus juste est sans doute que cette province n'exista définitivement qu'après Dioclétien (voy. ci-après) : à moins que l'ouvrage d'Æthicos n'ait été écrit ou achevé qu'au commencement du IVe siècle, il nous est toujours possible d'admettre que l'abréviateur s'est servi, comme il l'a fait souvent, d'expressions courantes de son temps. Cf. Æthic., *lib. cit.*, 94

[7]) Les excellents chevaux de la Thessalie (77. 81). La pêche de la pourpre dans les eaux grecques (94).

[8]) Æthic., VI, 181.

[9]) Æthic., VI, 72 init. 79.

[10]) Æthic., *ibid.* Wuttke aussi (p. XCI sqq.) n'ose pas risquer une suppo-

très célèbre alors à Athènes », et la gloire de l'art thessalien à cette époque[1]. Les renseignements sur la brillante prospérité de Thèbes dans ce temps et sur la ville de l'île de Délos, et beaucoup d'autres notices dont la forme nous paraît déjà étrange, nous semblent sujettes à caution. Ne parlons même pas des quatre-vingt-treize villes antiques de Crète[2], que les anciens avaient déjà réduites à un chiffre extrêmement modeste.

Mais ce qui concorde avec les résultats de nos propres recherches, c'est lorsque Æthicos, malgré tout son enthousiasme pour l'antiquité hellénique, trouve pourtant dans le caractère des Hellènes toute une série de traits fâcheux. Il est probable que les grands centres du pays, Athènes, Patræ, Larisse et, en particulier, Corinthe, auront offert assez d'occasions pour lui apparaître, à lui aussi, comme « pleins de crimes, de hontes de toutes sortes, d'immoralité et de débauche[3]. » Il est possible pourtant que Æthicos, en sa qualité de chrétien austère[4], ait représenté la situation morale des Grecs païens sous des couleurs sombres. Mais, en général, il avait certainement raison. Par contre, il ne méconnaît pas non plus les bons côtés de cette situation, aussi bien dans des événements du temps qui précède Septime, que de celui des expéditions gothiques. La solidité du peuple des campagnes en Arcadie, plus encore en Macédoine[5], l'antique supériorité des Crétois comme archers[6], le caractère laborieux et la civilisation remarquable de la partie intelligente du peuple, sont représentés d'une manière très reconnaissable, même dans ce tableau barbare. Malheureusement, les détails caractéristiques font partout défaut.

Il faut dire aussi que justement pour le temps qui précède

sition précise, mais il pense à Fabius Marcellinus (Lamprid., *Sever. Alex.*, 48, 6. Vopisc., *Prob.*, 2, 7), auteur d'une biographie de Trajan et d'Alexandre Sévère, ou à Fabius Ceryllianus, écrivain nommé dans Vopisc., *Carus*, 4, 3.

1) Æthic., VI, 80.

2) Æthic., VI, 81. 91. 95.

3) Æthic., VI, 72 s. fin.

4) Æthic., VI, 72 fin.

5) Æthic., VI, 78 et 82.

6) Æthic. VI, 91.

l'apparition de Julianus et de Proæresios à Athènes, nous sommes, en comparaison de celui des anciens Antonins, très pauvres en renseignements détaillés sur la vie intérieure et le développement moral des Hellènes. Mais nous pouvons admettre, sans trop de risque de nous tromper, qu'à ce point de vue, jusqu'à la terrible catastrophe du temps de Dexippos, plus encore jusqu'à l'action plus énergique de l'influence chrétienne depuis Constantin le Grand[1], il n'y ait eu relativement que de faibles changements. La cherté croissante (v. ci-après) et l'appauvrissement progressif du pays, qui furent la suite de la crise monétaire et de l'horrible détresse de l'empire sous Gallien et pendant les attaques des Goths, doivent avoir conduit d'abord le peuple à des pensées plus sérieuses, assombri un peu le brillant éclat de la vie et des fêtes grecques et diminué la passion furieuse pour les vaines distinctions et les titres pompeux. Quant à ces dernières tendances, elles n'avaient rien perdu de leur force du temps de Caracalla ; les villes helléniques des côtes occidentales de l'Asie-Mineure du moins se disputaient[1] pour obtenir de l'empereur Caracalla, en payant sans nul doute, la dignité et le titre d'honneur de métropole. Et, cependant, il semble que ce titre ne leur donnait que le droit d'être le siège, à tour de rôle, de la Diète provinciale (le *Koinon*) et des réunions de fêtes de l'Asie : ces privilèges, ainsi que le néocorat et le culte des empereurs, qui florissait encore dans ce pays, étaient entourés certainement toujours d'un grand prestige. Et la vieille passion de se faire, par des largesses au profit de la

[1]) Éphèse, en sa qualité de capitale de la province d'Asie, en question ici, était seule métropole. Mais le titre purement honorifique de métropole fut porté, au plus tard depuis Caracalla, par des villes comme Smyrne (celle-ci peut-être dès Commode), Sardes, Pergame (qui perdit ce titre sous l'empereur Macrin), Synnada, Lampsaque et Cyzique, peut-être aussi Halicarnasse et Magnésie. Cf. Marquardt, *Röm. Staatsverwaltung*, I, p. 343 sqq., où à côté, des citations indispensables à l'appui, on trouve des détails sur les vicissitudes de ces titres, sur la fête célébrée constamment lors de la réunion de la diète provinciale d'Asie et les réminiscences persistantes du culte des empereurs dans cette province, comme aussi sur l'ordre de préséance des villes d'Asie dans le cortège solennel par lequel s'ouvraient les jeux célébrés à l'occasion de la réunion de cette assemblée. Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, p. 303 sqq. 318 sqq.

cité, un beau renom et d'obtenir l'honneur disputé d'un portrait d'honneur ou même d'une statue dans un temple, un théâtre, un hôtel-de-ville ou un portique [1], était loin d'être éteinte.

Un fait qui est en harmonie singulière avec ces tendances et cette direction intellectuelle des Grecs de ce temps, c'est que, grâce au goût artistique persistant de la partie riche et haut placée de la population de Rome et des pays romans pour le luxe, l'éclat et les élégances de la vie, un certain nombre de commerces et d'industries ont pu rester, jusqu'au temps de Gordien III, dans une prospérité remarquable, que nous avons eu l'occasion ailleurs de constater comme tout à fait caractéristique pour la Grèce européenne. Les grands de la capitale et plusieurs empereurs ont affecté, justement pendant la première moitié du IIIe siècle, le luxe le plus grandiose dans l'emploi des matériaux précieux de construction, surtout des matériaux de couleur. Les carrières grecques de marbre et de porphyre de prix étaient, par conséquent, exploitées dans ce temps sur la plus grande échelle. La Laconie, notamment, et plusieurs îles grecques, expédiaient à Rome, par grandes quantités, ce noble produit naturel. Tandis qu'Élagabal préférait le marbre vert et le porphyre de Laconie, et en faisait paver les cours de son palais à Rome [2]; tandis qu'Alexandre Sévère, qui avait, du reste, l'habitude d'occuper les artistes grecs par des commandes en masse, montrait, au moins pour ce qui concerne le marbre et le porphyre de Laconie, les mêmes goûts que son indigne prédécesseur et aimait à combiner ensemble des dalles de ces deux espèces de pierres [3], Gordien III, comme en général sa race, donnait la préférence au cipollin de Carie : une splendide villa qu'il avait sur la voie Prénestine était ornée par rien moins que cinquante colonnes, toutes de cette matière [4]. Il

1) Cf. BÖCKH, *C. I. Græc.*, nos 3068. 3085. 2775 *c. d.* et 3524. FRIEDLÄNDER, *Darstellungen*, III, p. 230 sqq.

2) LAMPRID., *Heliogabal.*, 24, 6.

3) LAMPRID., *Sever. Alexand.*, 25, 7. Rappelons ici la préférence d'Alexandre, à laquelle fait allusion LAMPRID., *loc. cit.*, 26, 8, pour les œuvres d'art en bronze de travail dit « délien ».

4) CAPITOLIN., *Gordiani tres*, 32, 2. Cf. FRIEDLÄNDER, *Darstellungen*, III, p. 94.

n'est donc pas étonnant qu'en Grèce on continuât de fabriquer d'avance et pour la vente des quantités d'œuvres d'art en matériaux divers [1]; elles étaient destinées à l'exportation comme au débit dans les pays grecs eux-mêmes, où l'on aimait toujours encore à posséder des copies aussi fidèles que possible des œuvres les plus connues et les plus goûtées de l'ancien art plastique [2]. Ajoutons encore que dans la Grèce le sens de l'art continuait d'être vivant dans toutes les classes, au point que la peinture était souvent comprise parmi les branches de l'instruction de la jeunesse [3].

D'une manière analogue, on voyait fleurir comme autrefois dans les eaux grecques la pêche de la pourpre et, ce qui en est la conséquence, sur les côtes de certains cantons, la fabrication de cette précieuse matière tinctoriale ; les deux industries joussaient même d'une prospérité croissante. Car nous apprenons d'un côté que c'est justement au commencement du IIIe siècle après Jésus-Christ que le luxe de la pourpre atteignit son apogée, et qu'à côté de la célèbre pourpre syrienne et sidonienne, la pourpre laconienne ou amycléenne était particulièrement recherchée [4]; d'un autre côté, nous savons que l'empereur Alexandre Sévère s'intéressait vivement à l'industrie de la pourpre. Ce prince sut en faire en même temps une source de revenus considérables pour la caisse de l'État. Car il frappa (fut-il le premier ou suivit-il l'exemple de Caracalla? nous l'ignorons) les manufactures de pourpre d'un impôt, même d'un impôt en nature, dont le produit le mit en état d'exploiter la fabrication et le commerce de cette denrée dans l'intérêt du fisc : ce commerce fut très productif, puisque, outre les Romains des situations supérieures, les comédiens et les grandes dames (surtout en Italie)

[1]) FRIEDLÄNDER, *Darstellungen*, III, p. 256 sqq. Sur l'exploitation des carrières de Paros, voy. aussi BURSIAN, *Geogr. Griechenl.*, II, 3, p. 485. 487.

[2]) Cf. FRIEDLÄNDER, p. 253 sqq.

[3]) FRIEDLÄNDER, p. 269 sqq., d'après l'inscription de Téos (BÖCKH, *C. I. Gr.*, n° 3087).

[4]) Cf. ADOL. SCHMIDT, *Purpurfärberei und Purpurhandel im Alterthum* (dans la première partie de ses *Forschungen auf dem Gebiete des Alterthums*), p. 175 sqq. ; d'après CLEMENS ALEXANDRIN., *Pædag.*, II, 10, p. 202 fin. 203 *a*. 204 *c*.

aimaient à se vêtir de pourpre[1]. Cet impôt de la pourpre, nous le savons pour la Thessalie, était du reste perçu très sévèrement ; la fraude était punie par des amendes écrasantes, d'après les procédés fiscaux usités dans les provinces romaines[2]. A cet effet, il y avait dans les provinces, par conséquent aussi en Grèce, des fonctionnaires impériaux spéciaux, qui avaient pour mission de surveiller et de faire rentrer rigoureusement la recette et de diriger les fabriques impériales de pourpre qui s'y trouvaient. Un de ces agents de l'empereur Sévère fut l'affranchi impérial Théoprépès, qui nous apparaît sous cet empereur comme *rationalis purpurariarum* ou *procurator rationis purpurarum* dans les provinces d'Achaïe, d'Épire et de Thessalie[3], et dont la mémoire a été perpétuée par une statue de marbre avec inscription, près d'un temple d'Héré près de Corinthe. On sait, du reste, que l'île grecque de Cos, notamment, était célèbre pour la fabrication de la pourpre au commencement de l'ère des empereurs[4], et que les fabriques impériales et les restrictions imposées partiellement à l'usage de certaines espèces de pourpre par des règlements impériaux furent nuisibles presque partout à l'industrie privée[5].

Et l'afflux des artistes et artisans artistiques grecs, plus encore des adeptes des arts plastiques que des peintres, vers les provinces romanes continua comme par le passé, aussi longtemps du moins que le culte et le goût des arts, la passion pour les dispendieuses jouissances de la vie se conservèrent

1) Cf. Lamprid., *Alexand. Sever.*, 40, 6. Schmidt, *op. cit.*, p. 175. 184. Becker-Marquardt, *Röm. Alterth.*, V, 2, p. 126. Si, comme on l'admet, l'*Heroïcos* de Philostrate a été écrit sous Caracalla, on peut conclure de certains passages de cet ouvrage (p. 744 sq. ou XIX, 15 fin. p 326, éd. Kayser), que l'impôt en nature existait déjà sous cet empereur.

2) Philostrat., *Heroic.*, *loc. cit.*

3) Cf. Orelli, *Inscr. lat. sel.*, n° 2952. Henzen, *Ind.* III, p. 116. Mommsen, *C. I. Lat.*, III, 1, p. 99, n° 536. Cf. Schmidt, *op. cit.*, p. 175. Friedländer, *Darstell. aus der Sittengesch. Roms*, I, p. 176 sqq. E. Kuhn, *Die städt. und bürgerl. Verfass. des Röm. Reiches*, II, p. 225.

4) Cf. sur Cos : Lydus, *De mag* , II, 13. Becker-Marquardt, V, 2, p. 124.

5) Becker-Marquardt, V, 2, p. 125 sqq. Marquardt, *Privatalterthümer*, II, p. 126. Schmidt, *op. cit.*, pp. 173. 176 sqq. 190 sqq.

dans les classes éclairées, et surtout aussi longtemps que leurs moyens pécuniaires le permirent, bien que, même dans ce temps peut-être, les arts et les artistes ne fussent pas estimés dans le monde romain au même point que dans le monde grec ; bien que les Romans n'eussent pas plus maintenant qu'autrefois ce sentiment, cette passion et cette intelligence profonde des arts qui était pour ainsi dire l'atmosphère dans laquelle vivaient les Grecs[1]. Du côté de l'Orient et du Sud-Est, les nombreuses cités helléniques qui existaient en dehors des limites de la Grèce asiatique proprement dite servirent à maintenir le contact constant du monde grec avec les peuples orientaux, particulièrement disposés à accueillir cette influence. Quand, prenant un peu l'avance au point de vue chronologique, nous aurons encore fait mention de l'architecte Sinmar[2] et des médecins grecs, que même les Néo-Perses, bien plus réservés que les Parthes, aimaient à voir chez eux[3], nous pourrons pour le reste nous contenter d'exprimer l'espoir que peut-être un jour de nouvelles décou-

[1]) Pour les temps anciens (à la fin de la République), on peut encore nommer, d'après Friedländer, *Darstellungen*, III, p. 207 : les peintres de portraits en vogue à Rome, Sopalis et Dionysos, et, pour les portraits de dames, Iaia de Cyzique (Plin., *N. H.*, XXXV, 147 sqq.). Voy. en général pour l'époque impériale Friedländer, *op. cit.*, p. 254 et 248, où l'on parle aussi des artistes grecs nomades, comme, par exemple, de la famille de mosaïstes de Périnthe (d'après Brunn, *Künstlergesch.*, II, 313. I, 551. 603. II, 304 sqq.). Cf. encore Friedländer, *op. cit.*, p. 261 ; à Rome on trouve surtout des Athéniens et des Grecs de l'Asie-Mineure (Friedländer, p. 263). Sur le sentiment des arts chez les Romains, p. 217 sqq. Parmi les artistes d'autres catégories, on peut citer encore comme exemples les chanteurs et chanteuses qui, dans les joyeux festins des gens lettrés, chantaient avec la cithare des poésies de Sapho et d'Anacréon (Gell., XIX, 9, 3). Sur les tournées des virtuoses grecs et leurs succès, voy. encore les appendices de Friedländer, *op. cit.*, p. 314 sqq., et, p. 318 sqq., sur les claqueurs dressés à Rome à l'usage des virtuoses grecs.

[2]) Sinmar n'apparaît que sous le roi Yezdegerd Ier Alathim (400-421 après J.-C.), l'ami des Romaïques et des chrétiens, et construit deux magnifiques palais ; pourtant, d'après la tradition, des artistes grecs concoururent aussi, sous Shapour Ier (240-271), à la construction et à l'ornementation de la ville de même nom, ancienne capitale des Sassanides. Cf. Pauly, *R. E. d. kl. Alt.*, VI, 1 (Cless. s. v. *Sassaniden*), p. 789. 798 sqq., et Burckhardt, *Die Zeit Constantins des Gr.*, p. 114.

[3]) Cless dans Pauly, *loc. cit.* Médecins grecs au temps d'Aurélien (p. 789) ; sous Yezdegerd Ier Alathim (p. 799) et sous Chosroès Ier (532-579 après J.-C.), p. 806, et Gibbon, p. 1462.

vertes dans le domaine des inscriptions et une étude plus approfondie de l'histoire des Parthes et des Néo-Perses nous instruiront davantage sur la part que les Grecs de l'ancienne Hellade, avec Alexandrie, Antioche et d'autres métropoles, continuèrent de prendre à l'hellénisation de l'Orient.

Ce qui a été dit jusqu'ici de l'influx constant d'éléments de civilisation grecque dans les provinces romanes peut aussi très vraisemblablement se dire de l'importation d'Orient en Occident, en passant par la Grèce, d'autres éléments de civilisation de toute espèce et qui n'ont pas eu seulement pour but le luxe et la jouissance : cette importation a commencé dès le temps de la fondation des colonies grecques en Italie, puis a grandi constamment, sans temps d'arrêt. Toujours encore les eaux de la Grèce, ses îles, son continent, fournissaient aux tables romaines des produits variés et aimés. Ainsi Cyrène et la Crète l'ont fait, comme nous l'avons déjà dit, dans le passé, et ont dû continuer de le faire à l'époque où nous sommes arrivés [1] ; ainsi l'habitant de l'Italie devait toujours encore se féliciter de ce que, depuis le temps de l'empereur Tibère, l'acclimatation du poisson de mer si apprécié sous le nom de *scarus*, tentée à l'époque par le préfet de la flotte Optatus Elipertius, eût réussi à le transplanter de la mer située entre Rhodes et la Crète sur les côtes italiques, entre Ostie et la Campanie [2]. Et nous savons amplement, par les gracieux tableaux que Hehn nous a récemment donnés de la vie de ce temps, combien fut intéressante, depuis les temps les plus anciens, l'introduction de nouvelles espèces de plantes d'utilité et d'agrément de la Grèce et par la Grèce en Italie [3].

[1]) Plin., *N. H.*, XV, 105.

[2]) Cf. Plin., *N. H.*, IX, 62 sqq. Voy. Friedländer, *Darstellungen*, III, p. 31.

[3]) Victor Hehn, *Kulturpflanzen und Hausthiere in ihrem Uebergange aus Asien nach Griechenland und Italien.* Des détails relatifs à la Grèce que renferme ce livre intéressant et spirituel, il n'y en a sans doute que peu qui se rapportent à la période de l'empire qui nous occupe. La propagation et l'introduction en Italie des figues de Smyrne (p. 86); la propagation croissante du figuier dans les pays grecs, où il forme aujourd'hui partie intégrante du paysage (p. 86); le symbolisme ingénieux que les Grecs de l'antiquité, comme ceux d'aujourd'hui, attachent aux pommes comme à la

Mais la ville dans laquelle se résumaient tous les caractères de l'hellénisme d'alors, si précieux et si chers, même en dehors de l'art, aux plus nobles esprits de toutes les races qui habitaient l'empire, c'était l'antique Athènes, toujours jeune et toujours belle. Sans doute le temps était passé où, par l'ordre des plus nobles d'entre les empereurs, la cité de Pallas se parait de monuments toujours nouveaux. Après Hérode Atticos, ce citoyen dont la situation était celle d'un prince, et dont l'Odéon ferme pour ainsi dire l'antique histoire de l'architecture à Athènes [1], on ne voit plus que des constructions élevées par la libéralité de quelques particuliers. Et même il ne s'agit plus alors, autant du moins que la science peut l'affirmer, de la création de nouveaux et de splendides monuments, mais seulement de la restauration de quelques édifices où se concentrait l'intérêt de la vie athénienne. Ainsi, par exemple, l'un des archontes [2], du nom de Phædros, fils

fleur pourprée du grenadier, qui aujourd'hui pousse des rejetons sauvages et qui, d'autre part, pour ce qui concerne l'usage de ses fruits, a trouvé dans les citrons des concurrents dangereux (p. 209) ; la beauté du merveilleux cyprès de Saint-Elie (de l'espèce du *Cupressus horizontalis*) à Rhodes (p. 248) ; le platane gigantesque d'Ægion (auj. Vostizza), qui est un reste de l'antiquité, dont la cime existe encore et dont le tronc, mesurant à un mètre du sol plus de quarante pieds de circonférence, servit, pendant les guerres de l'Indépendance des Grecs modernes, de cuisine dans le creux inférieur (p. 249) ; l'antique platane colossal de l'île de Cos, dont le tronc a trente pieds de circonférence et dont les branches sont appuyées sur des colonnes antiques (p. 250) ; l'usage actuel des Hellènes d'orner de platanes les bazars et les marchés de leurs villes (*ibid.*) ; enfin, l'exemple donné par les Grecs d'entretenir des jardins et des îles à paons, exemple qui fut imité en Italie à l'époque de Varron (p. 306 sqq.) : voilà un spécimen de ce que nous trouvons dans le livre de HEHN.

[1]) Cf. E. CURTIUS (1868), *Erläuternder Text der Sieben Karten zur Topographie von Athen*, p. 56. Ajoutons encore, d'après cet excellent travail, que (p. 46), à Athènes, pendant l'ère impériale, « le Diogéneion, et non plus le Ptolémæon, était le principal lieu de réunion des éphèbes, et celui des monuments se rapportant aux éphèbes. Or, le Diogéneion était situé à l'est de l'Horologium, à l'endroit près de l'église de Demetrios Katephori où on a retrouvé les restes du gymnase ».

[2]) Pour ce qui est des archontes d'Athènes, nous ferons remarquer qu'après les noms donnés par nous (tome II, p. 344 sqq.), nous ne pouvons en ajouter qu'un très petit nombre. Comme sur la plupart des autres points, nous n'avons sur les archontes éponymes d'Athènes à la fin du IIe siècle après J.-C. que des renseignements de plus en plus rares et insuffisants. Dans l'état actuel de la science, on peut, pour le IIIe siècle après J.-C.

de Zoïlos, a fait reconstruire la scène du théâtre de Dionysos. Les fouilles de notre temps montrent que l'orchestre de ce

(depuis la mort de Commode), arrêter avec certitude la liste suivante de ces fonctionnaires : vers la fin du IIe siècle après J.-C. (d'après le *Philistor*, IV, 3, 3), Tib. Claud. Braduas Atticos de Marathon (WESTERMANN dans PAULY, *R. E.*, I², p. 1477). Vers l'année 198 après J.-C. = Ol. 244, 2, on nomme Phlabios Diogenes de Marathon (BÖCKH, *C. I. Gr.*, I, nº 353, I, lig. 1 et 11, p. 422. MEIER, s. *v.*). D'après plusieurs auteurs modernes (MEIER, *Ind. Archon.*, *s. v.* ELLISSEN, *Zur Gesch. Athens*, p. 112. CLINTON, *F. R.*, I, p. 199), on peut placer très certainement sous Septime-Sévère le sophiste et professeur Apollonios d'Athènes (cf. tome II, p. 428,1; voy. PHILOSTRAT., *Vit. Sophist.*, II, 20, 1, p. 601). CORSINI (*F. A.*, II, p. 115. IV, p. 185) le place en l'année 201 après J.-C.

Pour l'époque de Caracalla, on cite : Antipatros (après l'année 213, BÖCKH, *C. I. Gr.*, I, nº 282, p. 391. 359. CLINTON, p. 220 ; cf. MEIER, *Ind. Arch.*, s. v. WESTERMANN, p. 1477); puis M. Aurelius Alcamenes (BÖCKH, *C. I. Gr.*, I, nº 283 et p. 422 ; cf. MEIER, *s. v.*) ; ensuite Tib. Claudius Attalos (BÖCKH, *ibid.*, nº 274, et *Addend.*, p. 910, nº 274 *b*. MEIER, *s. v.* WESTERMANN, p. 1477), [Sulla ? et] Menogenes (BÖCKH, nº 246). WESTERMANN, p. 1480, d'après le *Philistor*, IV, 4, 2, nomme aussi Gaios Peinarios Proclos. Dans l'Ol. 249, 4 ou Ol. 250, 1, c'est-à-dire en 220 ou 221 (soit 220/1) après J.-C., on nomme, à la fin du règne d'Héliogabale, Philinos (AFRICAN. ap. EUSEB., *Chron.*, p. 47. SYNCELL. [P.], p. 212. 213. WESTERMANN, p. 1481. MEIER, *s. v.* et *Comm. Epigr.*, II, p. 74. 75. BÖCKH, *C. I. Gr.*, II, p. 307). C'est avec cet archonte que se ferme, d'après SYNCELL., *loc. cit.*, la série des archontes éponymes rapportés dans la Chronographie d'Africanos (ap. EUSEB., *Chron.*, p. 47), en même temps que les consuls romains Gratus Sabinianus et Séleucus ; cf. ELLISSEN, p. 117. K. F. HERMANN, *Griech. Staatsalterth.*, § 176, 22. CLINTON, *Fasti Roman.*, I, p. 233, et *Fast. Hellen.*, I, p. 182.

A l'époque d'Alexandre-Sévère appartiendrait, d'après quelques-uns, l'Apollonios mentionné ci-dessus (PHILOSTRAT., *Vit. Sophist.*, II, 20, 1, p. 262 [ed. Kayser, p. 601] ; cf. WESTERMANN, p. 1477), que MEIER, *s. v.* ramène avec raison (cf. ci-dessus) au temps de Septime-Sévère ; de même ELLISSEN, *Zur Gesch. Athens.* Sous Gordien, WESTERMANN, p. 1479, d'après le *Philistor*, IV, 4, 4, place l'archonte Aurelius Laudicianos. Pour Phædros, fils de Zoïlos, cf. ci-après, p. 73,1. L'archontat de l'empereur Gallien, dont il sera question plus loin dans le texte (TREBELL. POLL., *Gallien.*, 11), est placé par MEIER, *Ind. Arch.* avec une complète incertitude vers l'année 1013 U. C., 260 ap. J.-C.; cf. *Comm. Epigr.* II, p. 75, 1 et WESTERMANN, p. 1477. Je croirais volontiers que, comme je le dirai plus loin (p. 150), on pourrait aller jusqu'à l'année 262 ou 263. Ensuite vient l'archontat de Poplios Herennios Dexippos fils de Ptolémée (cf. ci-après), l'excellent historien athénien et le général victorieux des Goths (BÖCKH, *C. I. Gr.*, I, nº 380. *Ephem. Arch.*, 559. MEIER, *s. v.* et *Comm. Epigr.*, II, p. 75, 2. WESTERMANN *loc. cit.*) ; on exposera en temps et lieu dans le texte que Dexippos peut avoir revêtu l'archontat aussi bien avant qu'après son année glorieuse de 267 ap. J.-C.

Pour ce qui est des stratèges, nous trouvons dans cette fonction sous

théâtre est terminé (à une distance de 17,96 mètres de la barrière qui est devant le trône du prêtre de Dionysos) par un mur en travers, qui était la partie antérieure d'un proscenium ou logeion ou scène qui a 3,20 mètres de profondeur et s'élève d'environ 1,40 mètre au-dessus du sol de l'orchestre. La construction était pourtant, de même que celle d'un escalier de cinq marches conduisant à l'orchestre, de mauvaise qualité, exécutée en partie avec des parties plus anciennes du théâtre. La surface est garnie de plaques de marbre; la partie antérieure tournée vers l'orchestre et vers l'espace réservé aux spectateurs est ornée, dans la partie conservée, de haut-reliefs d'un bon travail de l'époque romaine; au-dessus des plaques en relief règne une corniche. L'exécution négligée de la construction, plus encore le fait que la scène nouvelle s'avance beaucoup plus sur l'orchestre que ce n'était l'usage dans les anciens théâtres grecs et qu'elle est, en général, en contradiction avec l'organisation primitive du théâtre; enfin la mauvaise écriture de l'inscription, en hexamètres quelque peu emphatiques, amènent les connaisseurs à placer cette construction dans le IIIe siècle ap. J.-C.; ce qui nous permet toutefois de supposer que les constructions de ce genre avaient été rendues nécessaires à la suite des dévastations gothiques que nous raconterons plus loin [1].

Un peu plus originale était la construction qui fut ajoutée à l'Acropole à la fin du deuxième ou au commencement du IIIe siècle ap. J.-C.; à moins qu'on n'en recule peut-être l'exécution jusqu'à l'année 253 ap. J.-C. (v. plus bas), époque où les Athéniens restaurèrent leurs fortifications pour se défendre contre les Goths qui avaient pénétré jusqu'à Thessalonique, ou même jusqu'au temps qui suivit la terrible invasion des

Septime-Sévère, en 198 ap. J.-C., M. Aurelius Alcamenes (Böckh, n° 353, I, lig. 9. 14) et encore le professeur Apollonios déjà nommé ci-dessus (Philostrat., *Vit. Soph.*, II, 20, 1, p. 601 [p. 262 Kayser]. Meier, *s. v.* Ellissen, p. 111).

[1]) Cf. notamment sur cette construction W. Vischer dans le *Neues Schweizer. Mus.*, III (1863), p. 69 sqq. Curtius, *op. cit.* p. 56. Bursian, dans Pauly, *R. E. d. kl. Alterth.*, I², 2, p. 1984. *Bullettino dell' Institut.*, 1862, p. 118. Voyez aussi sur Phædros, *Archäol. Zeitung*, 1862, Anz. 329. *Philistor*, III, 5, p. 461. cf. *Philologus*, XXIII, p. 497 et XX, p. 573. Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 704.

Goths de l'année 267. En effet, un inconnu avait fait construire un fort au pied de la pente occidentale de la colline de l'Acropole, le long de laquelle montait une sorte d'escalier et qui jusque-là n'avait pas été comprise dans l'enceinte de la défense [1]. Plus loin, un certain Flavius Septimius Marcellinus avait construit une porte fortifiée entre ce fort et le bastion de Niké (πύργος), qui dominait la montée à la citadelle et formait la terminaison du rempart méridional appelé mur de Cimon [2]. Si ces ouvrages n'ont pas été exécutés sous l'empire de la terreur des Hellènes devant les invasions gothiques après le règne de l'empereur Philippe, ils furent certainement d'un grand prix pour les Athéniens lorsque, sous Valérien et Gallien, on se mit de nouveau en mesure de défendre le pays hellénique contre les redoutables guerriers du Nord germanique.

Tandis que le développement architectonique [3] de la ville était réellement arrivé à son terme, l'Université d'Athènes continuait d'être en pleine prospérité ; sauf, sans aucun doute, que, comme toutes les institutions de cet ordre chez toutes les nations et dans tous les temps, elle avait été tour à tour plus ou

[1]) Cf. à propos de ce φρούριον notamment Bursian, dans les *Berichte über die Verhandlungen der K. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften ; Philolog.-histor. Klasse*, IX (1860), p. 214 sqq., puis dans Pauly, *R. E.*, I², 2, p. 1984 et *Geographie von Griechenland*, I, p. 306, ainsi que Lebas, *Insc. gr. et lat.*, I, n° 19. Curtius, *op. cit.*, p. 37. Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 703 sqq. (Pour compléter ce que nous avons dit [tome II, p, 414, 2] des bons rapports des Athéniens avec Commode, cf. Bursian dans les *Ber. d. S. G. d. W.* p. 215 sqq.)

[2]) Cf. Bursian, *loc. cit.* et voyez Böckh, *C. I. Gr.*, I, n° 521. Wachsmuth, *op. cit.*, p. 704.

[3]) D'autres constructions nouvelles en Grèce sont encore plus difficiles à placer à leur date ; la restauration du port de Léchæon près de Corinthe par le proconsul Flavius Hermogenes (Bursian, *Geogr. Griechenl.*, II, 1, p. 19), si on ne veut pas la rapporter au temps de Constance II, appartiendrait plutôt peut-être au IIe siècle et se rattacherait à l'œuvre de restauration des grandes constructions d'utilité publique en Grèce, œuvre à laquelle Hadrien et Hérode Atticos avaient donné le branle. C'est par conjecture seulement qu'on pourrait placer dans le IIIe siècle la réparation soit de l'ensemble des portes, soit simplement (ce qui est plus vraisemblable d'après Bursian, *op. cit.*, I, p. 166) d'un morceau de sculpture dans une niche pratiquée dans la porte septentrionale de Messène (sur la route conduisant à Mégalopolis), réparation que l'inscription (dans Böckh, *C. I. Gr.*, I, n° 1460) attribue au Grec romanisé Q. Plotius Euphemion. Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 141.

moins fréquentée. Dans le IIIe siècle, où Philostrate, cet écrivain si précieux malgré toutes ses faiblesses, ne nous abandonne que trop tôt, nous ne voyons pas d'abord parmi les professeurs et les étudiants de figures aussi frappantes que celles que nous avons trouvées jusque-là. Il semble malgré cela que les philosophes et les sophistes, en enseignant à Athènes depuis l'avènement et la chute des empereurs africains, continuèrent à marcher pour le bien et le mal dans les voies de leurs prédécesseurs et ne cessèrent pas, grâce à l'inépuisable force d'attraction de la ville d'Athènes, d'attirer, autant que la situation générale et sociale de l'empire le permettait, des auditeurs nombreux et de marque de toutes les parties du monde romain, sans même parler de cet étrange et problématique Æthicos Ister. Si dans le même temps nous ne trouvons dans les autres parties de la Grèce qu'un successeur isolé de Plutarque, le philosophe Théopompe que l'on nous montre enseignant à Chéronée au temps de Plotin et de l'empereur Philippe[1], il n'en est pas moins vrai que l'on peut encore compter à Athènes, depuis la fin du IIe siècle jusqu'au temps des Goths, une imposante série de professeurs notables de rhétorique, sophistique, et de savants philosophes, dont la sereine activité nous produit, il faut le dire, une impression pénible en face des noirs et sinistres orages qui montent à l'horizon du côté du nord sans que le joyeux petit peuple des Cécropides s'en aperçoive.

Le développement de l'histoire politique nous a montré que jusqu'à Alexandre Sévère les empereurs romains eurent toujours assez de loisir, de bonne volonté et de moyens pécuniaires pour protéger aussi l'Université d'Athènes avec la générosité qu'avaient montrée les premiers Antonins. La science moderne croit du moins devoir admettre que, jusqu'à la mort d'Alexandre Sévère, les traitements impériaux furent payés aux professeurs de l'Université, peut-être quelquefois

[1]) SYNCELL., *Chronogr.*, I, p. 682. (P. p. 362 *b*.) — Notons encore la bibliothèque de Patræ mentionnée dans GELL., *N. A.*, XVIII, 9, 5, et rappelons que FRIEDLÄNDER (*Darstellungen*, III, p. 470 sqq.) place le voyage d'Aulu-Gelle en Grèce et à Athènes et son séjour dans cette ville entre les années 160 et 165. Le même auteur (p. 473) met la mort de Peregrinos Proteus en 165.

avec des diminutions nécessitées par les circonstances [1]. Mais après le meurtre de cet Alexandre, comme nous l'avons montré, la situation de l'empire devint si désolante : le règne sanglant du brutal Maximin, la guerre civile qui précipita cet empereur, la tournure que prirent les événements après la mort de Gordien III, la détresse monétaire et financière que nous aurons à décrire plus bas, les horreurs de la peste, des guerres contre les Goths et les Perses, dont nous donnerons le récit, celles des empereurs provinciaux, exercèrent une influence si effrayante; le manque d'argent dans les caisses publiques devint si terrible, que nous avons de la peine à admettre que le fisc impérial, dans cette époque de grossiers chefs militaires ou de généraux couronnés condamnés à la plus rigoureuse économie, fût disposé, même s'il l'avait pu, à envoyer régulièrement à Athènes les sommes nécessaires. Il est possible que les paiements n'aient été arrêtés que de fait et que de temps à autre on soit revenu à la bonne et vieille pratique; mais, sans parler de l'effrayante dépréciation de la misérable monnaie fiduciaire de cette époque et du caractère trompeur de ces paiements, il est probable que ce ne fut que le rétablissement de l'ordre et de la paix dans l'empire depuis Dioclétien et Constantin qui permit au fisc de recommencer à payer d'une manière fixe les professeurs d'Athènes comme les autres [2]. Il est évident que dans ces conditions déplorables, qui ne firent que s'aggraver pendant les quarante années qui suivirent la mort d'Alexandre Sévère, la prospérité de l'Université d'Athènes fut gravement atteinte. Il est vrai que,

[1]) Les détails dans C. G. Zumpt, *Ueber den Bestand der philosophischen Schulen in Athen*, p. 31. Ellissen, p. 101. Bernhardy, *Gesch. d. griech. Litteratur*, I[3], p. 592. Le traitement impérial d'un professeur à Athènes, fixé par Marc-Aurèle, montait annuellement à 10,000 drachmes ou deniers (ou francs), tandis que la chaire de sophistique rétribuée par la ville d'Athènes jouissait d'une dotation de un talent ou 6.000 drachmes (deniers ou francs); voy. Philostrat., *Vit. Sophist.*, II, 2, p. 566 ; 11, 1 fin. p. 591 ; 20, 1 init. p. 601. Cf. Zumpt, p. 16 et 24 sqq. Ellissen, *loc. cit.* et p. 102. Bernhardy, p. 591 sqq.

[2]) C'est ainsi, croyons-nous, qu'on peut concilier sans forcer les choses les opinions contradictoires de Zumpt, *op. cit.* p. 31 sq. et de C. Fr. Weber, *Commentation. de academ. litterar. Athen.*, p. 19. (Voy., du reste, ci-après).

malgré la suppression temporaire des subventions fiscales, les anciennes ressources subsistaient dans cette haute école qui avait sans doute continué de fonctionner, en principe, avec l'organisation extérieure établie par Marc-Aurèle et Hérode Atticos; les philosophes bénéficiaient toujours des anciennes fondations universitaires, et la ville d'Athènes continuait elle-même de veiller à la conservation au moins d'une des chaires officielles de sophistique (peut-être de toutes les deux). En effet, les Athéniens, par respect pour leur gloire littéraire remontant jusqu'à Périclès, par égard aussi pour les avantages matériels qu'en tiraient de nombreux citoyens, ne pouvaient pas laisser dépérir leur Université. Il faut ajouter à tout cela naturellement les honoraires payés par les étudiants [1]. Seulement il était inévitable que la difficulté croissante de la vie, la diminution des chances d'avancement à Athènes et la décroissance du nombre des étudiants, inévitable dans la mauvaise situation de la plupart des provinces de l'empire, rendissent pour longtemps le recrutement académique de plus en plus faible.

Pourtant, comme nous l'avons dit, le fonctionnement extérieur de l'institution devait être resté le même que dans le temps des premiers Antonins (cf. tome II, p. 409 et 413 sqq.); les empereurs semblent s'être réservé longtemps la nomination à la chaire impériale de sophistique, objet de tant d'ambitions ardentes; l'histoire de l'empereur Caracalla nous a

[1]) Cf. aussi Zumpt, *op. cit.* p. 30 et 32. Bernhardy, *Grundriss der Griech. Litteraturgesch.* I³, p. 592. (Dans les quatre anciennes grandes écoles de philosophes à Athènes, depuis leur fondation du temps de Platon, d'Aristote, de Zénon et d'Épicure, la fonction de chef reconnu de chacune d'elles, de « scholarque », s'était transmise le plus souvent par nomination émanant du prédécesseur, parfois aussi en vertu d'un vote auquel ce dernier avait convié les membres de l'école, mais toujours à celui que l'opinion désignait comme le successeur ou « diadoque » le plus digne. Le local de l'école se transmettait, chez les péripatéticiens, les académiciens et les épicuriens, par une sorte de fidéi-commis; le local, les biens-fonds qui en dépendaient et d'autres fondations considérables que dans le cours des temps des amis et bienfaiteurs de la science léguaient à ces écoles, étaient administrés par le scholarque, auquel les autres philosophes servaient de sous-maîtres, à moins qu'ils ne préférassent fonder des écoles particulières; c'est parmi ces philosophes que, depuis Marc-Aurèle, furent élus les professeurs jouissant d'un traitement payé par le fisc impérial. Cf. Zumpt, p. 6-14. Ellissen, p. 99).

appris quelles intrigues étaient quelquefois mises en œuvre, même à Rome, pour obtenir cette position qui était si considérable aux yeux des rhéteurs grecs. Car une fois qu'ils étaient nommés professeurs impériaux de sophistique à Athènes, ils ne jouissaient pas seulement d'un traitement considérable et du privilége inestimable de l'atélie (p. 16 sqq.)[1], mais ils étaient sur la voie qui pouvait les conduire facilement à de hautes fonctions au service de l'empereur, ou du moins à la chaire de Rome la capitale. Il n'est pas possible de savoir au juste si depuis la mort d'Hérode Atticos on continuait de nommer de Rome de nouveaux curateurs pour la nomination aux chaires de philosophie, ou bien si ces fonctions curatoriales étaient confiées par exemple à l'Aréopage athénien ou au Conseil (la βουλή)[2]. Si c'est notre dernière hypothèse qui

[1]) Ce point est traité tout spécialement chez WEBER, *op. cit.* p. 22 sqq. Les principales immunités dont jouissaient les professeurs étaient la dispense des lourdes charges de l'État ou des communes, à moins qu'ils ne voulussent les supporter volontairement. Ainsi notamment les gênantes et coûteuses liturgies (gymnasiarchie, police des marchés ou édilité, sacerdoces, ambassades), le logement des troupes (si onéreux dans un temps où il en passait fréquemment), les tutelles, le service militaire en cas de levée, les fonctions de jurés, etc., toutes charges dont les professeurs devaient être exonérés. Vespasien déjà avait commencé à les favoriser de la sorte (cf. DIG., L, 4, 18, § 30. COD. THEODOS., XIII, 3, 16); Trajan, Hadrien, Antonin le Pieux avaient réduit ces privilèges en système (DIG. XXVII, 1, 6. HERENN. MODESTIN. in DIG., XXVII, 1, 6, 8 et 1, 6, 1. DIG., L, 5, 8, 4. COD. JUST., X, 52, 4. PHILOSTRAT., *Vit. Sophist.*, II, 10, 4, p. 589. I, 8, 2, p. 490. Cf. ci-dessus, p. 18,1, et E. KUHN, *Die städtische und bürgerliche Verfassung des römischen Reiches*, I, pp. 69-82. 83-122). Seulement, des empereurs aussi autocrates et aussi capricieux que Septime-Sévère et Caracalla (cf. ci-dessus p. 16 sqq.) s'étaient réservé en fait d'enlever l'atélie aux professeurs qui leur déplaisaient; ils s'étaient efforcés aussi (KUHN, p. 120) de resteindre l'atélie des professeurs soit à leur ville natale, s'ils y enseignaient, soit à la ville étrangère où ils étaient en fonctions. Plus tard, lors de la réorganisation de l'empire, Dioclétien (COD. JUST., *loc. cit.*) et notamment Constantin le Grand sanctionnèrent à nouveau dans leur ensemble les privilèges des professeurs académiques (et médecins), et fixèrent législativement l'ancienne pratique d'après laquelle ces exemptions étaient étendues aux femmes et aux enfants des privilégiés, comme aussi aux choses et propriétés que ceux-ci possédaient dans les villes (COD. THEOD., XIII, 3, 1, 3. et COD. JUST., X, 52, 6. KUHN, p. 118 et 122). Cf. encore BERNHARDY, *Gesch. d. griech. Litt.*, I[3], p. 291. ELLISSEN, p. 102.

[2]) C'est pour la curatelle aux mains de l'Aréopage que se décide ZUMPT, *op. cit.*, p. 27.28; mais il admet la possibilité que dès lors, selon l'usage

est la vraie, on devait déjà alors réserver la décision en dernière instance au gouvernement impérial, dont le gouverneur d'Achaïe pouvait être l'organe. Dans tous les cas, plus tard, au IVe siècle, lorsque la situation fut devenue meilleure et que la dotation financière de l'Université, notamment pour l'enseignement de la sophistique, fut redevenue l'affaire du gouvernement impérial, la situation du gouverneur romain en face de l'Université ressembla à certains égards à celle des curateurs modernes [1]. D'un autre côté, l'Université athénienne manquait absolument d'un organe général, à la façon de nos recteurs, de nos sénats universitaires ou conseils généraux.

Quant à la personne des philosophes athéniens qui fonctionnèrent à Athènes, dans l'une des quatre grandes écoles anciennes, comme scholarques, comme professeurs rétribués, ou bien à côté de ceux-ci (et plus tard) sans rétribution, à la façon de nos privat-docenten, nous n'avons là-dessus que des renseignements fort incomplets. Nous manquons de même, à peu près complètement, pour cette époque, de ces portraits de philosophes athéniens nous montrant d'une manière si vivante à la fois leur personnalité physique et scientifique, comme Lucien nous en a laissé pour le siècle des Antonins. Mais nous pouvons certainement supposer avec raison que, jusqu'au commencement des dernières et sérieuses luttes de la philosophie hellénique et de ses représentants avec le christianisme marchant victorieusement en avant, il n'y avait pas eu sur ce point de changements essentiels. Si pour le temps de l'empereur Septime-Sévère nous ne rencontrons à Athènes que la puissante figure d'Alexandre d'Aphrodisias, successeur d'Alexandre de Damas [2], qui s'était fait un grand nom comme

romain, le Conseil ait fonctionné dans ce cas. Opinion quelque peu différente dans Weber, *op. cit.* p. 15 sqq. Cf. aussi Ellissen, p. 100. 101 sqq.

[1]) C'est ainsi du moins que les choses se passaient au IVe siècle ; cf. ici Zumpt, p. 32 sq. et Weber, *op. cit.* p. 7 sqq., qui semble pourtant ne faire aucune différence entre le IIIe et le IVe siècle. Voy. ensuite p. 16.

[2]) Sur toute la série des philosophes péripatéticiens d'Athènes depuis Aristote jusqu'à Cratippe (Tome I, p. 414), c'est-à-dire jusqu'à l'agonie de la République romaine, et ensuite jusqu'au commencement du IIe siècle après J.-C., voy. Zumpt, p. 65. 72 et p. 92 sqq ; sur Herminos, Aristoclès de Messana, et Alexandre de Damas, voy. p. 72 sqq. Beutler, *De Athenarum fatis* etc., p. 56-61.

Diadochos de l'école péripatétique, comme disciple d'Aristoclès et d'Herminos, professeurs illustres sous Antonin le Pieux, mais surtout comme célèbre exégète d'Aristote, et qui n'avait cessé d'avoir des relations tout à fait amicales avec les empereurs Septime-Sévère et Caracalla [1], nous connaissons encore, pour les décades du milieu du troisième siècle jusqu'à la fin du règne de Gallien, deux philosophes de la même école, Ptolemæos et Ammonios. Seulement ces derniers ne firent pas œuvre d'écrivains; uniquement occupés à enseigner, ils passèrent pour des hommes d'une rare érudition : on vante notamment la science positive d'Ammonios comme ayant été extraordinairement étendue [2].

Avant que le néoplatonisme ne devînt, même à Athènes, la bannière de guerre sous laquelle tous les hommes jouissant d'une culture philosophique dans l'antiquité expirante se réunirent pour lutter contre le christianisme, l'Académie jeta encore une fois à Athènes, dans le temps qui nous occupe, un éclat particulier. Parmi les représentants du platonisme à Athènes pendant l'ère impériale [3], quelques-uns s'étaient fait un nom considérable comme chefs d'école : l'alexandrin Ammonios, que nous avons vu sous Néron et Vespasien (t. II, p. 161 sqq.) réunir dans une sorte d'éclectisme des idées aristotéliques et stoïciennes avec le pur platonisme; puis, vers la fin du Iᵉʳ siècle, Aristodemos d'Ægion, un contemporain de Plutarque; enfin, pendant le IIᵉ siècle, Calvisius Tauros, né en Phénicie, peut-être aussi un Atticus [4]. Pour le IIIᵉ siècle, nous

[1]) Cf. Zumpt, p. 74 et 94. E. Zeller, *Die Philosophie der Griechen*, III, p. 420-427. Clinton, *Fast. Roman.*, I, p. 205. Ellissen, p. 115.

[2]) Ces deux péripatéticiens sont nommés par Longin dans la préface de son écrit περὶ τέλους chez Porphyr., *Vit. Plot.*, 20 ; voyez aussi sur Ammonios Philostrat., *Vit. Sophist.*, II, 27, 4, p. 618 et Clinton, I, p. 293. Ellissen, p. 116 sqq. Zumpt, p. 74 sqq. et p. 94. Plus tard, comme péripatéticien contemporain de Longin, on cite encore Prosenes (ci-après, p. 85).

[3]) Sur l'Académie à Athènes de Platon à Théomnestos, le contemporain de la guerre qui se termina par la défaite des derniers républicains romains à Philippes, voy. notamment Zumpt, p. 39 à 45 et p. 92 sq. Beutler, *op. cit.* p. 46-53.

[4]) Zumpt, p. 15 sqq. et p. 94. Ellissen, p. 60, rappelle aussi le nom de Favorinus d'Arles, l'ami d'Hadrien, le contemporain académique de Démonax et d'Hérode Atticos ; nous avions rencontré plusieurs fois ce personnage dans le deuxième volume ; il faut le considérer plutôt comme sophiste que comme

rencontrons comme diadoques de l'école platonicienne les philosophes Diodotos ou Theodotos et Euboulos. Nous les voyons déjà déployer leur activité vers l'an 230; quant à Euboulos, nous le trouvons encore parmi les vivants en 263 ou 264. Ces deux hommes appartiennent, comme les péripatéticiens contemporains, à la catégorie des philosophes qui se firent connaître moins comme écrivains que comme professeurs; Euboulos cependant ne laissa pas tout à fait dormir sa plume [1]. Mais parmi ces hommes, il y en eut un qui s'éleva bien au-dessus des autres savants de son temps par la force et la pénétration de son esprit, par sa grande érudition, la fraîcheur et le bon goût de son style, comme aussi par la noblesse de son âme et enfin par la tragique destinée à laquelle il devait succomber au fond de l'Orient, victime des terribles catastrophes qui suivirent l'avènement de Gallien au trône. C'est le platonicien Dionysios Cassius Longinus.

C'est justement dans la dernière moitié du IIe siècle et dans la première du IIIe ap. J.-C. qu'Athènes fut le centre d'attraction d'un grand nombre d'hommes, jeunes et vieux, de la côte plus ou moins hellénisée de la partie orientale de la mer Méditerranée et des pays situés derrière cette côte. La Syrie, la Phénicie, la Palestine, la Trachonitide, l'Arabie Pétrée, le delta du Nil lui-même trouvaient dans Athènes leur capitale académique. La philosophie et la sophistique étaient les agents au moyen desquels les classes élevées de ces contrées étaient pénétrées de plus en plus par la civilisation grecque (ce qui pourtant, dans la suite, n'a pas empêché une femme de génie de ces contrées, qui occupe une grande place dans l'histoire, de tenter avec succès contre les idées romano-helléniques une très énergique réaction nationale et politique). C'est ainsi que vers la fin du IIe siècle, au temps de Sévère et après, un homme instruit d'Émèse en Syrie, appelé Fronton, avait gagné une grande influence, même à Athènes, comme écrivain

philosophe dans le sens étroit du mot ; pour sa biographie, voy. PHILOSTRAT., *Vit. Soph.*, I, 8. GREGOROVIUS, *Kaiser Hadrian*, p. 177 sqq.

[2]) Sur ces deux philosophes, voy. surtout Longin dans la préface de son écrit περὶ τέλους dans PORPHYR., *Vit. Plotin.*, 20 ; sur Euboulos, voy. encore PORPHYR., *ibid.* 15. et cf. CLINTON, *Fast. Roman.*, I, p. 293. ELLISSEN, p. 116. ZUMPT, p. 48 et 94.

d'une grande fécondité et comme professeur de rhétorique [1]. Mais déjà au IIIe siècle, sa réputation littéraire fut dépassée de beaucoup par celle de son illustre neveu Longin. Celui-ci, fils de Frontonis, dame syrienne, sœur de Fronton, naquit vraisemblablement en 213 peut-être, à Athènes, et reçut dans cette ville, de son oncle, les premières leçons de rhétorique [2]. Mais le jeune homme, brillamment doué, donna une très grande place aux études philosophiques. Ses parents, poussés par des motifs littéraires ou commerciaux, avaient entrepris, comme nous le raconte Longin lui-même, des voyages considérables [3]; de cette façon, Longin eut, dès les premières annés de sa vie, la facilité de profiter des leçons de plusieurs philosophes éminents de ce temps. Parmi ces derniers, indépendamment des contemporains plus âgés de Longin à Athènes dont nous avons déjà parlé, se recommandent particulièrement à notre attention les premiers représentants éminents de l'école néo-platonicienne, qui avait pris un nouvel essor à Alexandrie depuis le commencement du IIIe siècle : Ammonios Saccas et ses premiers illustres élèves, parmi lesquels Plotin notamment a fait une grande impression sur Longin. A côté de ce dernier, il fait aussi honorablement mention d'Origène (qui n'est pas le célèbre écrivain chrétien, lequel, du reste, comme Longin, avait embrassé avec ardeur l'étude de la doctrine néo-platonicienne), et même du Toscan Gentilianus Amelius. Mais Longin était avant tout un esprit indépendant, net et

[1]) Cf. SUIDAS *s. v.* BRUNCK, *Anal. Gr.*, II, p. 346. ELLISSEN, p. 117. BEUTLER, p. 80.

[2]) On reconnaît généralement aujourd'hui, à ce que je vois (d'après RUHNKEN, *Dissert. de vita et scriptis Longini*, § III), l'année 213 comme étant celle de la naissance de Longin. Mais sur son lieu de naissance, il y a plusieurs opinions. Récemment OBERDIECK (*Die Römerfeindlichen Bewegungen im Orient während der letzten Hälfte des dritten Jahrhunderts n. Chr.*, p. 76 sqq.) s'est décidé de nouveau pour une localité d'Orient, Emèse ; la plupart des autres modernes, depuis JONSIUS, *De script. hist. phil.*, III, 14, et RUHNKEN, *op. cit.*, § II, sont d'avis que l'on peut regarder avec quelque vraisemblance Athènes comme le lieu de sa naissance ; cf. HOYNS, *Geschichte der dreissig Tyrannen*, p. 58 sq. et ELLISSEN, p. 117. ; et, sur les commencements des études élevées de sa jeunesse, SUIDAS, *s. v.* Φρόντων.

[3]) Cf. le passage célèbre plusieurs fois cité déjà de Longin dans son écrit περὶ τέλους chez PORPHYR., *Vit. Plotin.*, 20 et CLINTON, *Fast. Roman.*, I, p. 293.

pénétrant ; il en résulta que, tout en suivant, à certains égards, la puissante impulsion de ses maîtres néo-platoniciens, tout en s'attachant avec eux à l'interprétation savante de Platon, il resta libre de la tendance mystique, théosophique et exaltée (sans parler ici de maintes aberrations mentales qui se produisirent plus tard) que suivit bientôt la nouvelle école. C'était plutôt un penseur pénétrant et logique qu'un philosophe moraliste, un homme de l'érudition la plus imposante, du goût le plus pur, et un critique des plus fins et des plus exercés : Longin était en même temps digne d'une renommée universelle comme grammairien éminent ou philogue, pour nous servir d'une locution qui nous est familière.

Cette réputation de savant de premier ordre, il la conserva à Athènes. Il n'est pas tout à fait invraisemblable qu'il n'ait pas enseigné dans cette Université comme professeur de sophistique ou de rhétorique, mais qu'il y ait occupé la chaire officielle de grammaire[1]; car le petit État athénien entretenait aussi des chaires de philologie[2]. Nous ne savons pas, à vrai dire, en quelle année Longin a commencé sa carrière de professeur permanent à Athènes, mais il y resta en tous cas fort longtemps. Nous ne savons pas davantage quand il reçut son investiture officielle; mais dès l'année 240 sa réputation paraît avoir été très grande. Le grand public cultivé de cette époque et de l'époque suivante était très frappé de la vaste érudition toujours croissante de cet homme, qui lui valut de la plume d'Eunape l'honneur d'être appelé « une bibliothèque vivante » et « un musée ambulant »; il n'était pas moins frappé de l'extraordinaire fécondité littéraire de Longin, dont les œuvres écrites aussi bien que l'enseignement académique étonnaient par la profondeur de la critique, la fraîcheur et l'élégance du style, la solidité de la science, et donnaient à l'éminent savant, auprès de ses contemporains lettrés, une autorité qu'on pourrait presque appeler canonique[3]. Plus d'un juge compétent de notre temps regarde l'auteur du traité

[1]) Cf. ZUMPT, *op. cit.* p. 49 et p. 29, d'après EUNAP., *Vit. sophist.* (ed. Boissonade) dans *Vit. Porphyr.*, p. 7.

[2]) EUNAP., *loc. cit.* ZUMPT, p. 29. ELLISSEN, p. 96.

[3]) EUNAP., *loc. cit.*, p. 7 et 8. SUIDAS, s. *v.*

Du Sublime (malheureusement le seul de ses ouvrages qui soit arrivé complet jusqu'à nous) comme le premier esthéticien de l'antiquité [1]. De nombreux disciples de ce grand homme ont rendu des témoignages éloquents de sa haute valeur : parmi eux ce Tyrien Porphyre [2], né vers 233, qui se rendit à Rome en 263, devint le principal disciple de Plotin (professeur à Rome depuis 244), se laissa entraîner peu à peu et de plus en plus dans le courant de ce philosophe, et chercha pendant quelque temps, mais sans succès, à conserver la pureté de la doctrine plotinienne en face de l'esprit oriental qui la dénaturait. Mais un autre trait de la pratique philosophique de Longin nous paraît intéressant pour l'historien de la civilisation athénienne de cette époque. Fidèle à l'ancienne coutume du siècle précédent, Longin, qui était sur ce point tout à fait dans l'esprit de Plotin, fêtait avec amour les grands anniversaires philosophiques de son école. Nous entendons par là notamment le jour de naissance du « divin Platon » (le 7 de Thargélion ou 21 mai), qui non seulement, comme les écrivains postérieurs ont aimé à en faire la remarque, venait, selon l'opinion commune, immédiatement après celui de Socrate et de l'Artémis Lucine, mais qui était aussi célébré lui-même comme le jour de naissance d'Apollon [3]. Ce même Porphyre nous a décrit, en sa qualité de participant enthousiasmé, une de ces « Platonées », nom qu'on donnait à la fête par imitation des fêtes des empereurs. A cette solennité, quelques années avant l'émigration de Porphyre à Rome [4], Longin avait convié à un splendide festin un grand nombre de savants distingués du monde académique d'Athènes. La vieille rivalité entre philosophes et sophistes était déjà apaisée au point que

[1]) Cf. Ellissen, p. 117. Il ne faut pas négliger pourtant de constater que récemment des champions décidés se sont déclarés pour l'opinion qui enlève cet écrit au Longin du IIIe siècle pour le placer dans le Ier siècle de notre ère, peu de temps après Auguste ; cf. Bernhardy, *Griech Litteraturgesch.*, I³, p. 577 et E. Winkler, *De Longini qui fertur libello* περὶ ὕψους, p. 20 sqq.

[2]) Eunap., *loc. cit.*, p. 7 et 8. Ruhnken, *op. cit.* (§ IX et X).

[3]) Cf. aussi Steinhart et Zeller dans l'article *Plato* chez Pauly, *R. E. d. klass. Alt.*, V, p. 1684.

[4]) Cf. Clinton, *Fasti Roman.*, I, p. 263.

des professeurs de ces facultés, appartenant sans doute à l'élite de l'Université, purent se trouver amicalement réunis. Il y avait là, au milieu de sophistes comme Nicagoras et Majoras (ou Major), le philologue Apollonios, le géomètre Démétrios, le péripatéticien Prosenes et le stoïcien Callietes. D'après le bon et vieil usage, que nous avons vu établi dans les sociétés de Plutarque, la fête fut animé par l'esprit attique et une élégante discussion : une chose nous frappe surtout comme caractéristique, c'est qu'à cette occasion la conversation roula de préférence sur l'ancienne littérature historique des Grecs [1]. Il nous paraît étrange le calme olympien de ces savants dans un temps — l'époque terrible de Valérien et de Gallien — où s'accumulaient les horreurs de la peste, du régime des empereurs provinciaux, de l'anarchie militaire et surtout des dévastations des Goths, dans ce temps épouvantable où la misère de l'empire et en particulier de la péninsule thraco-hellénique prenait une tournure de plus en plus menaçante. Nous n'osons pas affirmer que les incursions des Goths en Achaïe, dans les dernières années de Gallien, ont été une des causes qui déterminèrent alors Longin à un voyage en Syrie, le berceau de sa famille; mais on peut admettre avec quelque vraisemblance que la misérable situation dans laquelle ont dû se trouver la cité et l'Université d'Athènes pendant les terribles semaines de l'invasion des Goths en 267, ont contribué puissamment à décider le célèbre savant à donner suite à l'invitation de la reine Zénobie et à se rendre à sa cour où nous le trouvons pendant le règne des empereurs Claude II et Aurélien [2]. Il n'est pas facile de décider si Longin, dont le génie était nourri des grandes idées de liberté des anciens Hellènes, mais qui ne reconnaissait que trop vivement la profonde décadence de ses contemporains [3], a pu être assez extravagant pour croire à une nouvelle ère de liberté sous le règne d'une femme de génie comme Zénobie. Pourtant lui, qui avait

[1]) Porphyr. dans Euseb., *Praep. Evangel.*, X, 3, 1-26. p. 464-468 (ed. Gaisford, II, p. 454-463).

[2]) Photius, *Bibl. cod.* 250. 264. 265. p. 1469. Hoyns, *op. cit.* p. 60. Clinton, p. 301. 305.

[3]) Longin., *De sublim.*, 43. p. 229, et 44, 9. 10, 11 ed. Toll. Gibbon, p. 45 sq. Hoyns, p. 59 sqq.

observé de près pendant de longues années l'horrible misère du romanisme tombé dans une irrémédiable décadence, il a dû voir avec quelque espérance la renaissance politique de ce puissant Orient de Palmyre. Il a eu effectivement assez d'ambition pour devenir le premier conseiller politique de la reine, après avoir été son conseiller scolaire et le panégyriste du grand Odenath; il ne se doutait pas que le glaive d'un bourreau, d'un empereur de paysans illyriens, devait le frapper au fond de l'Orient [1].

Avec Longin disparut pour longtemps l'éclat de la philosophie à Athènes, on peut dire même pour toujours, s'il s'agit de la forme qu'elle a eue jusqu'ici [2]. Car si l'école stoïcienne, dont les chefs athéniens nous sont absolument inconnus pendant les deux premiers siècles de l'ère impériale, était encore représentée au IIIe siècle, jusqu'à cette fête de Platon chez Longin, par des philosophes comme Athénée et Musonios et plus tard par Callietes, sans compter quelques jeunes disciples du Portique qui se trouvaient peut-être parmi les auditeurs de Longin [3] ; si, d'un autre côté, les épicuriens maintenaient encore leur école à Athènes du temps de Marc-Aurèle et de Caracalla, quoique de leurs chefs d'école à Athènes, pendant l'ère impériale, on ne connaisse avec quelque certitude que Boéthos, le contemporain de Plutarque [4] ; il n'en est pas moins vrai qu'après l'émigration de Longin à Palmyre, la philosophie à Athènes va être pour de longues années reléguée à l'arrière-plan. Et cela, pour trois motifs notamment. En première ligne, il faut admettre que la détresse matérielle de l'empire, qui ne faisait que croître depuis le règne de Philippe

[1]) FL. VOPISC., *Aurelian.*, 30. PHOTIUS, *loc. cit.* SUIDAS, *s. v.* HOYNS, p. 60. OBERDIECK, p. 76. 47 sqq. BERNHARDT, p. 171.

[2]) Pour l'histoire de cette école à Athènes, de Zénon à Antipater, c'est-à-dire jusqu'à la chute de la République romaine, voyez encore ZUMPT, p. 75 à 84 et p. 92 sq. BEUTLER, p. 61 à 65.

[3]) LONGIN dans la préface de l'écrit περὶ τέλους chez PORPHYR. *Vit. Plotin.*, 20. et PORPHYR., chez EUSEB. *Praep. Evangel.*, *loc. cit.* ZUMPT, p. 84 sqq. et p. 94.

[4]) ZUMPT, p. 85 à 91, et p. 93. BEUTLER, p. 66 sqq. ELLISSEN ne croit pas invraisemblable que Celse, le célèbre et passionné adversaire du christianisme, ce savant épicurien de la seconde partie du IIe siècle ap. J.-C., ait vécu lui aussi à Athènes (p. 109).

et la suppression des subventions impériales (quelquefois même municipales), ne fut pas propre en général à faire naître une nouvelle génération de professeurs de philosophie. Deuxièmement, la productivité de la plupart de ces écoles s'arrêta. En d'autres termes, tandis que de nouveaux courants d'idées s'établissaient dans la seule Académie, la mode s'était établie de plus en plus dans les autres écoles de ne plus faire qu'amplifier et commenter les œuvres des anciens[1]. Enfin, et cette cause est décisive, les anciennes tendances qui avaient régné dans le monde lettré disparurent absolument. La détresse du temps, les guerres cruelles de cette époque et la lutte de plus en plus acharnée entre le monde antique et le christianisme, ne laissaient plus de place chez les penseurs du IIIe siècle pour l'école d'Épicure, pendant que la sévère morale du Portique était dépassée de beaucoup par la morale des chrétiens, incomparablement plus profonde, plus large, plus humaine et plus idéale. Enfin, pendant que les péripatéticiens avec leur richesse de connaissances positives et leur Aristote continuèrent vraisemblablement encore longtemps d'exister, ainsi que les académiciens proprement dits, jusqu'au jour où les deux écoles finirent par être absorbées par le néoplatonisme; l'intérêt passionné du monde lettré, dans la mesure où il résistait encore intellectuellement à l'invasion du christianisme, se porta de plus en plus sur la philosophie des néoplatoniciens, parce que ceux-ci travaillaient toujours énergiquement à fondre la spéculation philosophique avec la pensée morale et théologique. Aussi la philosophie ne prend-elle un nouvel essor à Athènes que lorsqu'au IVe siècle cette nouvelle tendance des esprits a pris un pied solide même sur l'agora.

Par contre, dès que les malheurs du temps cessaient de peser trop lourdement sur les esprits, la sophistique, fondée sur la rénovation de la vieille manière « asiatique », retrouvait tout son éclat à Athènes : en effet, cette branche de travail intellectuel qui se substituait de plus en plus au labeur de l'écrivain, répondait, et cela pour plusieurs générations encore, à un besoin que le monde civilisé d'alors ressentait très vive-

[1]) LONGIN., *loc. cit.*

ment et qu'elle satisfaisait de diverses manières. Les discours d'apparat et les conférences élégantes qui rapportaient aux virtuoses ambulants de la rhétorique tant de gloire et d'argent, et avec lesquels les plus célèbres professeurs sur le théâtre de leur activité habituelle charmaient, passionnaient, enthousiasmaient les auditeurs de toutes classes, fanatiques d'art et de distractions spirituelles, tout cela n'était toujours qu'une partie de ce que leur temps attendait d'eux. La plupart des étudiants, dont un petit nombre seulement aspiraient à devenir à leur tour de grands professeurs et d'illustres rhéteurs, venaient chercher auprès des professeurs de rhétorique cette masse de connaissances positives qui, d'après la nature des études universitaires d'alors, ne pouvaient se trouver qu'à l'école des sophistes. Sans nous arrêter à la spécialité bizarre des iatrosophistes, c'est-à-dire des médecins qui poursuivaient plutôt l'exposition brillante de la théorie médicale que sa pratique, nous citerons parmi ces connaissances des parties du droit, de la politique, des sciences naturelles, des mathématiques, de l'histoire et de la littérature qui, par le fond et la forme, se prêtaient à entrer dans le domaine des leçons de rhétorique. Mais les jeunes gens des classes aisées de la société cherchaient avant tout, dans les écoles des sophistes, cette perfection de la forme à laquelle les hommes instruits de l'antiquité attachaient une si grande importance. Cette tendance des esprits nous explique le plaisir qu'on prenait à la déclamation ingénieuse, aux discours de parade, aux conférences coquettement attifées des sophistes sédentaires et ambulants, qui avaient retrouvé à certains égards l'ancienne éloquence hellénique, mais qui pourtant ne se distinguaient généralement que par la virtuosité de la forme, la noble harmonie des périodes, les cadences sonores, l'agréable mélodie du débit, la correction du style, l'art de mêler habilement à l'exposition les citations des poètes classiques, et trop rarement par l'importance de la matière ou des pensées neuves et fécondes. C'est donc un phénomène tout naturel si les écoles des professeurs de sophistique, notamment à Athènes, trouvaient de très nombreux auditeurs dans un temps où, dans les bureaux de la haute administration, dans toutes les affaires administra-

tives et judiciaires de l'État ou des communes, pour peu qu'elles s'élevassent au-dessus des affaires courantes, où dans tous les procès qui n'étaient pas des affaires de mur mitoyen, où dans la société des gens bien élevés, dans le commerce épistolaire et littéraire, tous ceux qui avaient quelque prétention à être des gens instruits et bien élevés, cherchaient à se distinguer par l'art de bien parler, une diction agréable, un style gracieux et élégant, toutes qualités aussi lucratives qu'ardemment poursuivies.

Les procédés dont se servirent les sophistes athéniens pour l'instruction des jennes étudiants leur furent suggérés par le but qu'ils se proposaient. Il s'était bientôt établi une méthode tout à fait arrêtée (nous la trouverons parvenue à son développement complet au cours du IVe siècle), que suivirent de plus en plus docilement tous ceux parmi les étudiants qui cherchaient à Athènes non seulement les agréments de la vie académique, mais un véritable profit scientifique. On établit, à l'exemple des philosophes, deux cours d'études différents, un cours préparatoire et un cours public. Car l'étude purement « acroamatique », la fréquentation seule des grandes leçons des professeurs sur des sujets suivis ne pouvait être d'une grande utilité, si auparavant ou parallèlement les élèves n'étaient pas préparés à fond, d'après un plan systématique, par de petits exercices de style et de déclamation. De là vint l'adjonction inévitable de sous-maîtres, surtout lorsque la majorité des auditeurs se composa d'élèves relativement jeunes. L'étude des anciens, surtout des grands historiens, poètes et orateurs; des exercices et des commentaires de toute espèce qui s'y rattachaient, d'abord avec prédominance du caractère philologique et critique, plus tard avec la préoccupation d'une culture dialectique générale ou de la préparation à l'éloquence judiciaire pratique ; des exercices de facilité et d'improvisation ; enfin des expositions personnelles de plus grande étendue, faites et discutées devant le professeur et les autres auditeurs : tel était le cours d'études ordinaire qui aboutissait, comme à un couronnement de l'édifice, à l'audition des leçons didactiques ordinaires comme des discours d'apparat du professeur auquel les jeunes gens s'étaient particulièrement

attachés. Le sophiste ne pouvait naturellement pas s'occuper en détail de chacun de ses auditeurs. Mais s'il était personnellement aimé, mieux encore s'il voulait et savait entrer avec les plus intelligents de ses disciples dans des rapports personnels plus intimes et féconds en bons résultats, il se formait des cercles plus étroits d'auditeurs choisis qui se groupaient familièrement autour de la personne du maître ; il s'en formait d'autres composés d'élèves plus avancés et qui se pressaient spontanément autour de lui. De fait, le zèle sans apparat du maître, ses qualités solides lui donnaient mille occasions d'obtenir d'excellents résultats [1] ; malheureusement, et c'était inévitable, l'histoire s'est souvenue surtout des qualités extérieures et brillantes des grands sophistes, sans oublier leurs étrangetés folles ou grotesques, et c'est sous cette forme que la postérité a arrêté son jugement assez injuste sur cette « sophistique moderne ». Contentons-nous ici de rappeler ce que nous avons raconté sur l'ère des Antonins et d'ajouter que longtemps le but principal des grands rhéteurs, qui depuis le premier quart du IIe siècle ap. J.-C. avaient adopté le nom de sophistes dans un nouveau sens spécial, était, à côté de leur service scolaire, de briller par leur « éloquence improvisée »et de soulever parmi leurs auditeurs, soit à l'école, soit

[1]) Pour apprécier équitablement la sophistique, pour étudier dans les plus petits détails le système des études, les honoraires des professeurs, les locaux et les heures où se faisaient les leçons et les discours, il existe plusieurs écrits récents qu'il est utile de comparer: ainsi BURCKHARDT (un peu enthousiaste) *Die Zeit Constantins des Grossen*, p. 317 à 322. ELLISSEN, p. 103 sqq. ZUMPT, p. 19. GREGOROVIUS, *Gesch. des Kaisers Hadrian*, p. 174 sqq. KUHN, *op. cit.* I, p. 91-99. 102, et FRIEDLÄNDER, *Darstellungen*, III, p. 412 sqq. MOMMSEN, *Röm. Gesch.*, V, p. 355 sqq. La section intitulée *Ueber Rhetoren und Rhetoreschulen* dans le livre de SIEVERS sur *Das Leben des Libanios*, p. 16 à 42, est très détaillée, mais ne se rapporte presqu'exclusivement qu'à Athènes au IVe siècle ap. J.-C. De même, WEBER, p. 3. 10-12. 14. 20. 25. 29 sq. 33 sqq., et, pour le IIe et le IIIe siècles, outre les ouvrages plus anciens de AHRENS, *De Athenarum statu*, etc., p. 65-81 et BEUTLER, p. 10 sqq. 43 sqq. 69 sqq., il faut consulter BERNHARDY, *Grundriss d. Griechischen Litteraturgesch.* I[3], p. 582 à 629; KAYSER, dans son *Proœmium* à sa deuxième édition des œuvres de Philostrate, p. III sqq. et FR. MEISSNER, *Die Rhetorik und die Sophisten in Griechenland in* 2. *Jahrh n. Chr.* dans le *N. Schweizer. Museum,* II (1862), p. 192 sqq. C. WACHSMUTH, *Die Hochschule von Athen* (1873), p. 10. sqq. 15 sqq., lequel insiste aussi sur l'importance de l'éphébie athénienne au point de vue de l'Université.

dans la discussion avec des auditeurs étrangers des applaudissements frénétiques à la suite de spirituelles improvisations[1]. De là trop souvent une vanité surexcitée, une vaine infatuation, des rivalités haineuses, de furieuses jalousies, des manières théâtrales, un jeu spirituel et prétentieux avec la glorieuse histoire de l'antiquité grecque, avec des souvenirs auxquels se complaisait toujours avec ravissement la nation hellénique, mais dont l'étude n'a fait qu'un seul digne imitateur (Dexippe) des actions des anciens. De là enfin dans le style une enflure trop souvent sans bornes, une abondance pompeuse de mots prétentieux, des couleurs surchargées, un ton artificiel et guindé. Au IIIe siècle, ce courant débordé se perdit de nouveau ; la sophistique, dont la pompe s'était peu à peu usée, se tourna davantage vers la littérature écrite, et le métier proprement dit du professeur, appuyé sur des règles techniques solides, fortifié par le commerce de plus en plus intime avec les grands orateurs anciens, prit de plus en plus la haute main[2].

Ce nouvel art de la sophistique avait pris pied d'abord à Athènes au commencement du IIe siècle ap. J.-C., lors des débuts de Scopelianos de Clazomène, l'élève de Nicétès à Smyrne. Si Smyrne resta encore longtemps le centre brillant des établissements d'instruction en Asie, si de nombreux Hellènes même de l'Achaïe, même d'Athènes, s'y rendaient pour étudier sous Scopelianos[3] ; si, sous Trajan et Hadrien, le grand, le bouillant et pompeux improvisateur Polémon de Laodicée y gagna une réputation universelle ; si c'est à Smyrne que plus tard le sophiste P. Ælius Aristide, le grand voyageur contemporain des deux premiers Antonins et de Commode, s'est distingué aussi comme écrivain fécond; néanmoins la ville d'Athènes, où nous avons appris à connaître autrefois déjà, comme excellents rhéteurs, des hommes comme l'éminent Lollianos, le premier professeur de sophistique rétribué

1) Bernhardy, *op. cit.* p. 575 et 596. Le livre de Fr. Blass, *Die griechische Beredtsamkeit in dem Zeitalter von Alexander bis auf Augustus*, p. 148 à 221, forme une sorte d'introduction à l'histoire du nouvel art oratoire de ces temps.

2) Bernhardy, p. 600 sqq. 611.

3) Philostrat., *Vit. Sophist.*, I, 21, 5 init. p. 518.

par la cité, et Théodote, le premier professeur impérial de cet art, devint pour longtemps le but et le lieu de rassemblement des professeurs et des étudiants en sophistique. Elle dut cette vogue principalement à l'illustre Hérode Atticos, qui, dans ce brillant milieu, sut encore se faire remarquer avec tant d'éclat par sa longue et immense activité et qui sut, comme nous le savons déjà, faire tourner si heureusement en faveur de son art en général, comme à la prospérité et à la stabilité de l'Université d'Athènes, la grande faveur dont jouissait sa personne auprès de ses protecteurs les deux premiers Antonins.

L'histoire des sophistes à Athènes, depuis l'époque brillante d'Hérode et la fondation de l'Université, se partage pour presque 150 ans en deux périodes : celle qui a précédé et celle qui a suivi la mort de Septime-Sévère. La personne de cet empereur est ici une considération accessoire; mais sa mort marque pour nous la limite chronologique jusqu'à laquelle on constate encore l'héritage de l'ardeur, de la bruyante activité, de l'énergique exemple des grands sophistes du milieu du IIe siècle. Après cela, comme il ressort même des biographies de Philostrate, écrites par un auteur qui leur est extrêmement sympathique [1], les sophistes d'Athènes éprouvent, d'une manière très sensible, les effets d'un temps de calme artistique, où tout prend des proportions plus mesquines, mais où la situation politique et sociale devient de plus en plus sérieuse et inquiétante. Philagros de Cilicie notamment avait essayé de se distinguer à Athènes à côté de Lollianos, d'Hérode Atticos, de Théodote. Élève de Lollianos, adversaire d'Hérode Atticos pour la manière d'appliquer la méthode de son art, cet homme passionné et rude qui, malgré un très remarquable talent de professeur, n'avait pas le don d'une éloquence agréable et sympathique, n'avait pas bien réussi à Athènes. Il fut donc enchanté d'échanger sa chaire contre la chaire impériale de Rome [2]. L'école fondée par Hérode Atticos

[1]) Eunapius, *Vit. Sophistar.* (éd. Commelin.) p. 11, exprime aussi des idées analogues, plutôt sur la philosophie pourtant que sur la sophistique arrivée au IVe siècle à une hauteur si nouvelle et si originale.

[2]) Philostrat., *Vit. Sophist.*, II, 8. Voy. Clinton, I, p. 145, qui place son moment de plus grand éclat vers l'année 159 ap. J.-C.

resta par conséquent dominante à Athènes. Quoique devenu plus tard son adversaire politique, l'Athénien Théodote, ce premier professeur impérial de sophistique, avait été son disciple, au moins comme savant rhéteur et orateur d'apparat [1]; et le successeur de ce dernier, l'éminent et aimable Hadrien de Tyr, qui occupait la chaire impériale déjà avant l'année 176 ap. J.-C., était même l'élève favori d'Hérode [2]. Lorsque plus tard il accepta la chaire de sophistique à Rome, où, peu de temps avant sa mort (192 ap. J.-C.), Commode lui offrit encore la direction de la chancellerie grecque, l'attention des Athéniens cultivés se fixa sur un des plus jeunes parmi les meilleurs élèves d'Hérode, le Byzantin Chrestos, lequel avait lui-même formé déjà beaucoup de disciples distingués, qui s'étaient en partie attachés à lui avec passion [3]. Mais Chrestos, qui se trouvait très heureux dans une position aussi libre et commode qu'elle était considérée, n'ambitionna pas la chaire impériale et s'opposa, par de franches déclarations publiques, au dessein qu'avaient formé les autorités d'Athènes d'envoyer une ambassade à Rome (sans doute à l'empereur Commode) et de solliciter pour lui la chaire impériale [4]. Aussi Commode nomma-t-il à ce poste, selon toute vraisemblance en 183, un de ses favoris personnels, l'Égyptien Polydeukès ou Pollux de Naucratis, un élève d'Hadrien, fécond grammairien et compilateur, mais qui, malgré un certain talent de rhéteur, ne pouvait aucunement soutenir la comparaison avec Chrestos et Hadrien [5].

Pollux semble avoir occupé ses fonctions jusqu'à la fin de sa vie. Il est pourtant vraisemblable qu'il n'a pu jouir très longtemps de sa nouvelle position : en effet, de l'histoire des affaires athéniennes de ce temps et du temps immédiatement postérieur, en y comprenant tout le règne de Septime-Sévère, il semble ressortir que toute une série d'épigones de l'époque d'Hérode se sont succédé assez rapidement dans la chaire

[1]) Philostrat., II, 2.
[2]) Philostrat., II, 10. Clinton, p. 173 et 191.
[3]) Philostrat., II, 11, 1, cf. 10, 3.
[4]) Philostrat., *Vit. Sophist.*, II, 11, 1 fin.
[5]) Philostrat., II, 12. Suidas, s. *v.*, p. 3032. Clinton, I, p. 173. 181. 183.

impériale, de sorte qu'il ne reste pour l'enseignement de Pollux qu'une carrière relativement courte. C'est encore sous le règne de Commode, selon toute apparence, qu'avait enseigné un autre maître, Pausanias de Césarée en Cappadoce, qui avait encore appartenu à l'élite des disciples d'Hérode[1]. Lorsque ce Pausanias eut accepté aussi, selon l'exemple de Philagros et d'Hadrien, d'être appelé à Rome, c'est l'éminent Hippodromos, un élève de Chrestos, qui obtint la chaire impériale. Cet homme distingué, dont Philostrate a tracé le portrait avec amour, fils d'Olympiodore, d'un riche propriétaire célèbre comme éleveur de chevaux dans Larisse de Thessalie, par sa richesse, par son goût pour l'exploitation de ses propriétés en Thessalie et par l'usage très libéral qu'il faisait, malgré ses habitudes de bon économe, de sa grande fortune, rappela à maints égards à ses contemporains le souverain d'Hérode Atticos, auquel il ne pouvait néanmoins être comparé comme orateur (car on le rapprochait plutôt de Polémon), mais dont il avait l'infatigable activité. Ce qui le caractérisait, c'était une érudition tout à fait extraordinaire et son goût à se produire comme poète lyrique. Ce qui distinguait enfin d'Hérode cet homme profondément bon, c'était la simplicité de son honnête nature, qualité peu commune chez un sophiste, sa douceur, l'absence de vanité, et surtout son caractère : car c'est cet Hippodromos qui, comme nous l'avons raconté (t. II, p. 422), eut le courage, en 195, en sa qualité de président des fêtes pythiques, de braver la colère redoutée de l'empereur Septime-Sévère et de consulter dans la distribution des prix non des considérations serviles, mais uniquement l'antique droit. Mais Hippodromos n'a enseigné à Athènes que pendant quatre années. Riche et indépendant, comme il l'était, cet homme, qui se mettait au-dessus de cet amour passionné de la gloire si fréquent chez les savants, aima mieux en définitif remettre en bon état ses propriétés de Thessalie, qui avaient souffert de sa longue absence, visiter de temps en temps les réunions solennelles des fêtes grecques, entreprendre des voyages dans l'intérêt de l'art ou de la science, que de se faire

[1]) Philostrat., *Vit. Sophist.*, II, 13. Suidas, *s. v.* p. 2899 *c*. Clinton, p. 183 et 113.

applaudir perpétuellement à Athènes et de s'agiter au milieu de toutes ces petites guerres qui étaient toujours à l'ordre du jour chez les sophistes [1]. Ces petites guerres furent aussi très désagréables pour un autre professeur, qui semble avoir occupé peu de temps après Hippodromos la chaire impériale. C'était Héraclide, un homme de valeur, particulièrement très remarquable dans la rhétorique judiciaire, d'une vieille famille noble, celle des grands-prêtres du « Koinon » des Lyciens, qui avait étudié à Athènes sous Hérode, Hadrien et Chrestos, et qui apparaît, en 196 ap. J.-C., comme professeur impérial. La position de ce professeur distingué, mais en même temps d'un caractère passionné et un peu lent au travail, devint très difficile à Athènes, à la suite de l'attitude de plusieurs de ses collègues qui, de rivaux, étaient devenus ses ennemis déclarés. Parmi ces derniers, nous nommerons Apollonios, qui occupait la chaire municipale de sophistique, le premier Athénien de naissance que nous sachions avoir occupé depuis Hérode une chaire officielle, distingué dans la rhétorique judiciaire, de l'école d'Hadrien; de plus, quelques Égyptiens de naissance, professeurs libres de sophistique, notamment Apollonios de Naucratis, ancien élève d'Hadrien et de Chrestos, qui, malgré de nombreuses équipées amoureuses, était très goûté de la bourgeoisie d'Athènes à cause de sa grande et libérale bonté; et le riche Ptolémée, également né à Naucratis et élève d'Hérode. Or, lorsqu'en 196 le professeur Apollonios entreprit, pour les intérêts de la ville d'Athènes, une sorte d'ambassade auprès de l'empereur Septime-Sévère, Héraclide craignit sans doute que son adversaire ne profitât de l'occasion pour intriguer contre lui à la cour. Comme, de plus, il était convaincu que le célèbre sophiste Antipater de Hiérapolis — un disciple d'Hadrien et de Pollux comme aussi de l'Athénien Zénon, qui dirigeait alors auprès de Septime-Sévère la chancellerie grecque — cherchait à lui nuire sous main, il se rendit aussi au camp impérial. Ce fut pour son malheur. En effet, l'empereur organisa une lutte oratoire entre Héraclide et Apollonios : or Héraclide eut la mauvaise

[1]) PHILOSTRAT., *Vit. Sophist.*, II, 27 et 11. 1 init. Cf. CLINTON, I, p. 197.

chance d'être tellement intimidé par la cour, qu'il échoua complètement dans son improvisation, tandis qu'Apollonios excita l'admiration universelle. A la suite de ce désastre, Apollonios reçut de riches présents : quant à Héraclide, l'empereur lui enleva séance tenante l'atélie, et, à son retour à Athènes, il fut poursuivi par les moqueries des auditeurs de ses rivaux avec tant de persistance et de méchanceté, qu'il préféra, en désespoir de cause, résigner ses fonctions à Athènes et chercher une meilleure fortune comme professeur à Smyrne[1].

Après Héraclide et Apollonios, il y eut une lacune de plusieurs années dans la liste des sophistes en possession d'une chaire officielle à Athènes. Par contre, nous connaissons, en dehors de cette succession des grands chefs d'école de sophistique, encore plusieurs autres rhéteurs qui, sans que nous puissions savoir s'ils ont été professeurs libres ou s'ils ont occupé la chaire municipale, n'ont pas été sans obtenir d'heureux résultats à côté des représentants considérables de leur art. Indépendamment de ceux que nous avons nommés jusqu'ici, nous avons à mentionner notamment : le rhéteur Onomarchos de l'île d'Andros, contemporain comme professeur d'Hadrien et de Chrestos, un élève très estimable et imitateur d'Hérode[2] ; à peu près dans le même temps, Athénodore, dont Chrestos avait été le principal maître, mais qui fut encore pendant quelque temps le collègue de Pollux ; c'était un homme de famille distinguée, de la ville grecque d'Ænos en Thrace, remarquable par ses grands talents et par son caractère, dont la carrière pleine de promesses fut brisée, au grand regret de tous, par une mort prématurée[3]. Rufus de Périnthe, également de famille considérable, élève d'Hérode, fort riche et large dans sa manière de vivre, célèbre du temps de Commode plutôt comme virtuose ambulant que comme professeur, ne vécut que transitoirement à Athènes[4], où il avait présidé une fois la fête des Panhellénies instituée par l'empe-

[1]) Philostrat., *Vit. Sophist.*, II, 26; voy. encore 20, 1 et 2; 19, 1 fin. 15. 24. Clinton, I, p. 199 (et sur Antipater, p. 203). Ellissen, p. 111. 112. Cf. tom. II, p. 427 et ci-dessus, p.

[2]) Philostrat., *Vit. Sophist.*, II, 18.

[3]) Philostrat., II, 14.

[4]) Philostrat., II, 17.

reur Hadrien. C'était un des nombreux Égyptiens qui vécurent à Athènes à la fin du deuxième et au commencement du troisième siècle, comme Proclos Pompeianus de Naucratis, devenu citoyen athénien lorsque, dégoûté de sa patrie à la suite de dissensions civiles, il avait choisi avec bonheur comme nouveau séjour cette chère université d'Athènes, où il avait fait ses études sous Hadrien. Maître d'une fortune considérable, il était très libéral dans les affaires d'argent, aussi bien dans les questions d'honoraires avec ses élèves, auxquels il ouvrait souvent sa bibliothèque fort riche, comme il convenait à un homme qui s'était formé sous la direction d'Hadrien et des anciens, qu'avec ses nouveaux concitoyens, qui admiraient ses belles propriétés à Athènes, au Pirée et à Éleusis. Ils pouvaient admirer aussi l'humeur batailleuse qu'il montra un jour, déjà vieux, dans un écrit piquant, dans lequel il prenait à partie, avec une ardeur tout égyptienne, toute la confrérie des sophistes contemporains, sans en excepter l'honnête Hippodromos. Par une bizarrerie qui étonne même de la part d'un de ces sophistes qui se plaisaient aux extravagances de toutes sortes, nous voyons cet homme, déjà un vieillard, rivaliser avec son fils dans la passion pour les coqs, les cailles, les chiens et les chevaux, et entreprendre un commerce considérable de marchandises égyptiennes (encens, ivoire, parfums, papier et livres) : on ne dit pourtant pas qu'il y ait montré la capacité d'un marchand de profession [1]. Il est vrai que le temps de Septime-Sévère et de Caracalla amena d'autres phénomènes affligeants. Il était naturel sans doute, mais cela n'en fut pas moins regrettable, qu'il se formât peu à peu à Athènes, parmi les professeurs de sophistique, une sorte de prolétariat littéraire qui ne faisait pas précisément honneur à la corporation. Déjà le Thessalien Phœnix, élève de ce vieux bourru qui s'appelait Philagros, avait été tout juste capable de former des commençants [2]. Après lui apparaît toute une série de gens que Philostrate traite avec un souverain dédain : les Soteros, Sosos, Nicandre, Phædros, Cyros, Phylax [3]. Mais le

[1]) Philostrat., II, 21 et 27, 3.
[2]) Philostrat., II, 22.
[3]) Philostrat., II, 23, 1, p. 605.

comble, en ce genre, fut atteint par un fils naturel d'Apollonios de Naucratis, le pirate littéraire Rufin, qui exploita l'héritage paternel avec une impudence cynique[1]. Ne parlons même pas d'un certain Aurelius, qui, sous Alexandre Sévère, ne se gêna pas, soit en Ionie, soit à Athènes, pour tenir ses conférences académiques dans des cabarets[2].

L'université d'Athènes n'eut sans doute pas à se glorifier beaucoup du professeur impérial que lui avait donné la faveur de Caracalla et de Julia Domna : c'était en effet ce Philiscos, — un poltron plein de suffisance, parent thessalien du vieil et vaillant Hippodromos, fils d'une dame d'Éordée en Macédoine — qui, disciple de Chrestos, comme nous l'avons vu plus haut, obtint par surprise, en 212, de la cour palatine la chaire d'Athènes, mais qui par sa maladresse perdit bientôt après l'atélie. La terreur dut être grande à Athènes lorsqu'on apprit que Caracalla voulait dans sa fureur dépouiller tous les sophistes de l'atélie; mais on comprit bientôt que la colère de l'empereur ne s'adressait qu'à Philiscos. Celui-ci, en effet, fut privé de ce droit précieux jusqu'à la fin de sa carrière et de sa vie (il mourut bientôt après 219). Malgré plus d'un défaut, c'était néanmoins un des meilleurs professeurs de ce temps, et après son ensevelissement dans les vénérables allées de l'antique parc de l'Académie[3] s'interrompt brusquement pour ce siècle la liste des professeurs officiels que nous connaissons à Athènes. Il est vrai que nous connaissons mieux que par leurs noms quelques sophistes de cette Université. Mais ce n'est que rarement qu'une notice tout à fait accidentelle vient nous apprendre si nous devons chercher tel ou tel rhéteur dans la chaire impériale ou dans celle qui était dotée par la ville.

Le même homme à qui nous devons pour le deuxième et le troisième siècle après J.-C. une véritable abondance de détails biographiques sur les rhéteurs grands et petits, Philostrate, si célèbre parmi les savants du monde grec jusque bien avant

[1]) Philostrat., II, 19, p. 599.
[2]) Philostrat., II, 33, 2, p. 627.
[3]) Voyez l'histoire de Philiscos dans Philostrat., II, 30 et 11, 1. cf. Clinton, I, p. 221 et 233.

dans l'ère byzantine, comptait lui-même de son temps parmi les professeurs les plus renommés de l'art des sophistes. Parmi les membres de la famille issue de Lemnos à laquelle il appartenait, son père avait déjà déployé une certaine activité à Athènes au milieu et sans doute jusque vers la fin du IIe siècle après J.-C., principalement, à ce qu'il paraît, comme philologue. Quant à l'auteur des vies des sophistes, il est né, selon toute apparence, vers le milieu de la sixième décade du IIe siècle [1]. Flavius Philostrate reçut vraisemblablement des leçons de philologie de son père, des leçons de rhétorique (pour nous borner à Athènes) de Proclos et d'Hippodromos [2] ; puis il vécut lui-même activement à Athènes pendant de longues années comme sophiste et s'essayant aussi à publier des ouvrages techniques de rhétorique. On sait qu'ensuite (quand et comment ? nous l'ignorons) il vint à la cour de Septime-Sévère, où il ne cessa de jouir de la faveur et des bonnes grâces de l'impératrice Julia Domna, comme aussi de l'empereur Caracalla, qu'il semble avoir toujours accompagné dans ses voyages à travers l'empire presque tout entier. Lié de même avec de grandes familles romaines, notamment avec la maison de Gordien, Philostrate semble être demeuré après la mort de Caracalla à Rome, où il vit encore le règne de l'empereur Philippe [3].

Tandis que nous voyons apparaître à Athènes cet oncle du jeune Longin dont nous avons déjà parlé, le rhéteur syrien Fronton d'Émèse, contemporain et rival à la fois de l'ancien

[1]) Si, comme on le fait généralement aujourd'hui, on admet que le plus jeune Philostrate est le petit-fils de l'historien (et non comme son gendre selon Suidas *s. v.*, ou comme son parent plus jeune d'environ six ans, selon Clinton, I, p. 257), on sera amené à la conclusion ci-dessus, puisque le plus jeune Philostrate, comme le prouve Clinton, p. 189 et 235, serait né en 192 ap. J.-C.

[2]) Philostrat., *Vit. Sophist.*, II, 21, 1 et 3 ; 27, 3. Il entendit aussi Antipater (II, 24, 1) ; on ignore cependant si Antipater a enseigné à Athènes avant d'être appelé à la cour de Septime-Sévère.

[3]) Sur Philostrate, et en général sur les Philostrates, cf. Suidas, *s. v.* et les textes réunis par Kayser dans son *Procemium* à la seconde édition de Philostrate, p. II, sqq ; nos notices tom. II, p. 424 sqq., ci-dessus, p. 29 et 58, 4 ; ci-dessous, pp. 113, 1. 114, 1 ; et aussi le résumé de Clinton, I, pp. 223. 225. 255. 257.

et du jeune Philostrate[1], nous apprenons à connaître encore, dans les notices que ce dernier nous donne à la fin de son ouvrage, quelques autres sophistes d'Athènes qui furent ses amis et qui étaient tous liés entre eux : la série s'étend jusqu'au commencement de la sombre époque des guerres gothiques, où nous ne verrons plus pour la continuer avec éclat que la brillante figure de l'Athénien Dexippe. Nous trouvons d'abord un autre rival de Fronton, ami et collègue de Flavius Philostrate, à savoir Apsines de Gadara en Syrie[2], qui avait été à Smyrne l'élève d'Héraclide, à Nicomédie celui du rhéteur Basilicos, qui débuta ensuite à Athènes et eut ses plus grands succès sous les empereurs Alexandre Sévère et Maximin. Cet homme, qui arriva à la dignité consulaire et qui était à la fois un savant sérieux et, à la façon des sophistes du IIIe siècle, un écrivain très zélé pour la technique de son art, s'attacha comme disciple notamment un jeune homme fort instruit de l'Arabie Pétrée, Gaianus, qui se fit lui-même une assez grande réputation sous Maximin et sous Gordien III[3]. Un autre rhéteur, d'origine italique sans doute, Cassianus de nom, qui avait commencé sa carrière en Ionie et que l'empereur Alexandre Sévère vraisemblablement avait nommé à la chaire impériale d'Athènes, avait pris une attitude très hostile en face des amis de Philostrate, d'après l'opinion malicieuse desquels il n'avait su former comme élève que le seul Périgès de Lydie[4]. Deux intimes adhérents de Flavius Philostrate enfin closent la liste des sophistes de ce temps dont nous sachions quelque chose de précis. L'un était un vieux maître, d'une vieille famille très considérée d'Athènes, encore florissante au IVe siècle, Nicagoras, fils du rhéteur Mnesæos. Car selon toute vraisemblance, le sophiste de ce nom qui fut également l'ami de Flavius Philostrate et de son petit fils était déjà un contemporain un peu plus jeune d'Hippodromos ; cependant le temps de ses succès tombe un peu plus tard, sous Alexandre

[1]) Cf. SUIDAS, *s. v.* et ELLISSEN, p. 117.

[2]) SUIDAS, *s. v.* p. 698 *a*. Cf. PHILOSTRAT.. *Vit. Sophist.*, II, 33, 4 fin. 628. CLINTON, p. 251, et WESTERMANN, *s. v.* dans PAULY, *R. E. d. klass. Alterth.*, I², 2, p. 1357 sqq.

[3]) SUIDAS, *s. v.* p. 788 *c*, et CLINTON, I, p. 251.

[4]) PHILOSTRAT., II, 33, 2, p. 627.

Sévère, Maximin et Philippe ; devenu vieillard enfin, comme nous l'avons raconté, il fut de l'entourage de Longin [1], auquel appartenait encore un sophiste plus jeune, Maioras ou Maior, d'origine arabe [2]. Nicagoras, qui a vécu jusqu'au temps de Gallien, est resté surtout, dans le souvenir des savants qui suivirent, comme un historien érudit [3]. Par contre, son fils Minucianus, qui eut du temps de Gallien et plus tard un bon renom comme sophiste et écrivain rhétoricien [4], et son ami Philostrate « le Lemnien », plus jeune que lui, étaient avant tout des rhéteurs. Le dernier de ces hommes était doublement parent du biographe des sophistes. Fils de Nervianus (qui est désigné comme neveu de Flavius Philostrate [5]) et d'une fille du biographe, le plus jeune Philostrate est né en 192 après J.-C. et fut élevé pour la profession de rhéteur, comme on le faisait de son temps et dans toute sa famille. Outre les leçons de son grand-père, il reçut encore (mais pas à Athènes) celles d'Hippodromos de Larisse, dont il devint le favori préféré. Le jeune homme avait un talent si distingué pour l'improvisation, qu'à 22 ans, lorsqu'il visita avec Hippodromos les jeux Olympiques de la 248e olympiade (213 après J.-C.), il osa exhiber son art devant les Grecs assemblés. Quant à Hippodromos, l'assemblée ayant voulu l'entendre immédiatement après pour comparer, il eut l'attention de choisir un autre jour de la même fête, pour ne pas éclipser son favori [6]. Grâce

[1]) Sur Nicagoras, voy. PHILOSTRAT., II, 27, 6, p. 620 et 33, 4, p. 628. SUIDAS, *s. v.* p. 2592 *d*. PORPHYR. dans EUSEB. *Praepar. Evangel.*, X, 3, p. 464 *a*. 467 *d*. Cf. HIMER., (ed. Wernsdorf.) *Eclog.*, VII, 4, p. 167, et *Orat.*, XXIII, 21, p. 803. CLINTON, I, p. 263 et 277. ELLISSEN, p. 115. 118.

[2]) SUIDAS, *s. v.* et EUSEB., *loc. cit.* CLINTON, p. 263.

[3]) Cf. SUIDAS, *s. v.* C. MÜLLER, *Fragm. Histor. Græc.*, III, p. 662. (ELLISSEN, p. 115, voudrait confondre avec Nicagoras un philosophe du nom de Nicator, qui, d'après SYNCELL., *Chron.*, I, p, 682 [P. p. 362, 6] florissait à Athènes au temps de l'empereur Philippe).

[4]) SUIDAS, *s. v.* et HIMER., *loc. cit.* CLINTON, p. 277.

[5]) SUIDAS, *s. v*, d'après la leçon de KAYSER à la page II de son *Proœmium* à l'édition de Philostrate.

[6]) Pour l'année de sa naissance, voy. CLINTON, p. 189 et 225. Le plus jeune Philostrate, dans la préface à son écrit εἰκόνες, (KAYSER, p. 5 [p. 861]) dit lui-même que Flavius Philostrate fut son grand-père maternel : d'après SUIDAS, *s. v.*, ce dernier aurait été (à Athènes) le maître de Philostrate le jeune ; d'après PHILOSTRAT., *Vit. Sophist.*, II, 27, 3 fin. p. 617, ce

à la faveur dont jouissait alors son grand-père à la cour impériale, le jeune rhéteur, âgé de 24 ans, fut admis dans l'été de 215, probablement à Athènes, à prononcer devant Caracalla un discours scolaire. Le succès fut tel que le capricieux empereur conféra au jeune professeur, qui avait sans doute déjà le droit d'enseigner à Athènes, ce même droit d'atélie que trois ans auparavant il avait retiré à Philiscos [1]. C'est pourtant le seul avantage qu'il retira de sa faveur à la cour. Car lorsque plus tard le jeune savant fit une visite à son grand-père à Rome, probablement en 222 après J.-C., date de la mort d'Élagabal, il eut la témérité d'ouvrir une polémique contre le puissant sophiste Aspasios de Ravenne, professeur d'un grand talent à Rome, qui avait étudié à Athènes sous Pausanias et Hippodromos, mais qui avait été récemment nommé chef de la chancellerie grecque par Alexandre Sévère. Il attaqua vivement la manière dont le rhéteur rédigeait les décrets impériaux et les autres publications. Des rapporteurs mal intentionnés, comme le professeur Cassianus, attisèrent le feu. C'est ainsi que Philostrate se vit fermer la voie qui aurait pu le conduire aux bonnes grâces de l'éminent empereur et qu'il dut se borner, comme sophiste athénien, aux succès que lui procura son talent aussi distingué pour l'éloquence judiciaire et académique que pour l'improvisation et l'art d'écrire [2]. Fit-il comme virtuose d'aussi grands voyages que ceux qu'avait faits autrefois son grand-père dans la suite de l'empereur [3] ? Nous l'ignorons. Il semble pourtant avoir vécu jusque vers la fin des guerres gothiques [4]. Avec lui se termine momentané-

fut Hippodromos. Si (ce que je regarde encore comme possible, mais peu vraisemblable) Hippodromos n'a été professeur à Athènes qu'après Héraclide (p. 95 sq.), c'est-à-dire entre 200 et 211 ap. J.-C., il est vraisemblable que le jeune Philostrate a étudié sous lui à Larissa, Philiscos a été dans tous les cas professeur à Athènes au temps de l'olympiade indiquée dans le texte (voy. Clinton, p. 221. 225). Cf. plus haut, tome II, p. 425 et 477.

[1]) Philostrat., II, 30 s. f. p. 623. Clinton, p. 225.

[2]) Cf. Philostrat., II, 31, 2, p. 624. sqq. et tout le 33 ; voy. Clinton, p. 225. 235 et 245.

[3]) Philostrat., *Vit Apollon. Tyan.*, VIII, 31 fin.

[4]) D'après Syncell., p. 384 *d.* (P), qui le cite comme historien, et qui le confond par conséquent sans doute avec son grand-père, Philostrate aurait encore vécu du temps d'Aurélien. D'après Suidas, *s. v.* il est mort et a été enseveli à Lemnos.

ment la série des savants d'Athènes que nous avions à caractériser ici.

La grande majorité des sophistes d'Athènes au IIIe siècle appartenait, comme nous l'avons vu, soit à Athènes même, soit aux contrées de la côte orientale de la mer Méditerranée imprégnées jusqu'à un certain point de l'esprit grec. C'est une suite de types bien différents qui se déroule sous nos yeux dans les peintures de Philostrate. Mais, malgré les différences individuelles, il y a quelques traits généraux, communs à tous ces personnages, qui donnent à la physionomie de la vie universitaire à Athènes, depuis le temps du grand Hérode jusqu'à l'époque agitée et guerrière de Dexippe, un caractère uniforme qui se retrouve presqu'invariablement dans ce tableau si mouvant et si varié. En ne prenant la question que par un côté tout extérieur, on ne peut s'empêcher de remarquer que le métier de sophiste devait être très favorable à la santé. Même dans un pays comme la Grèce, où l'on trouve encore aujourd'hui relativement plus d'hommes arrivés à une vieillesse avancée que dans toutes les autres parties de l'Europe, on est surpris de voir que, parmi ces sophistes, un petit nombre seulement ont fini leur existence avant soixante ans, et que la plupart sont morts septuagénaires ou octogénaires avancés, quelques-uns même aux extrêmes limites de la vie humaine. De plus, en restant toujours dans le même ordre d'idées,nous constatons que la physionomie extérieure de ces professeurs a contribué bien plus que celle des philosophes, pendant plusieurs siècles, à donner une vive couleur au tableau varié de la vie nationale d'Athènes. Cette physionomie, chez les philosophes, en dépit de l'exagération de leur orgueil intellectuel, a été en général constamment grave ; des manteaux de couleur foncée, de longues barbes, d'énormes bâtons, une majesté solennelle, tout cela faisait en sorte partie du costume philosophique. Au milieu d'eux nous voyons s'agiter les sophistes : en général, ce sont des hommes de famille distinguée, souvent fort riches : leur situation personnelle, le caractère même de leur art qui, malgré la solidité de leur science et le sérieux de leur laborieuse préparation, dégénérait néanmoins facilement en pathos prétentieux, en manifestations bruyantes,

en attitudes guindées et théâtrales, leurs lauriers conquis presque comme ceux des comédiens, tout donnait à leur carrière un éclat extérieur que n'avaient pas connu les anciens savants grecs, qui avaient vécu dans une atmosphère tout à fait différente. Les manteaux d'un rouge éclatant, les équipages plus ou moins luxeux, attelés de chevaux ou de mulets de prix, les belles villas qu'exhibaient les professeurs les plus célèbres, ou du moins les plus goûtés et les plus notables : les triomphes oratoires des sophistes à Delphes et à Olympie, la manière dont ils paraissaient comme agonothètes dans les grandes fêtes locales ou dans les fêtes nationales de toute la Grèce, tout cela était l'objet toujours nouveau de l'intérêt des citoyens d'Athènes dans ce temps et dans les temps suivants. Ajoutez à cela les bizarreries de tel ou tel de ces savants personnages, et la chronique, souvent très piquante, de leurs bonnes fortunes et de leurs affaires de famille. Ce n'est qu'au IVe siècle que les citoyens prirent part aussi, avec une ardeur extrême, aux antipathies et différends d'un caractère plus intellectuel qui divisaient les grands professeurs de leur Université rayonnant alors d'un éclat nouveau. Mais il est probable que dès le IIe et le IIIe siècle, notamment lors de la décadence de la profession de philosophe qui précéda l'avénement de la dogmatique néo-platonicienne à Athènes, les querelles littéraires et personnelles des professeurs, comme aussi les intrigues à propos de chaque nomination nouvelle aux chaires municipales et surtout à la chaire impériale, excitèrent l'intérêt au plus haut point.

Comme la sophistique, quoique reposant sur une base scientifique sûre, était devenue véritablement un art dans ses productions les plus acclamées par la majorité du public, les rivalités qui naissaient entre les grands et les petits adeptes de la rhétorique d'apparat prirent le plus communément le caractère de querelles, comme les a toujours aimées et aime encore le petit monde si ardent et si irritable des artistes exécutants. Comme il ne pouvait pas être question d'opposition entre de profondes convictions scientifiques, morales ou dogmatiques; comme il s'agissait la plupart du temps de simples différends esthétiques, techniques ou philologiques, et que même souvent

la vanité si chère aux sophistes était le dessous des cartes dans ce genre de conflits, ces rivalités prirent très vite un caractère tout personnel et se traînèrent souvent pendant de longues années avec une extrême ténacité. L'hostilité ne se traduisait pas immédiatement en lourdes grossièretés, comme, par exemple, dans les universités allemandes des derniers siècles. Elle porte plutôt en général, la marque de personnalités piquantes et malicieuses : la guerre se fait à coups de plume ou avec les étudiants comme auxiliaires, mais elle a souvent, en passant par Rome, sur la carrière des antagonistes une influence sensible. Il n'arriva que fort rarement que de telles polémiques eurent, sur le talent des rivaux, une influence heureuse en l'excitant ou en l'aiguisant, comme ce fut le cas chez Aspasios et le dernier Philostrate [1]; il n'était pas moins rare non plus qu'un sophiste, attaqué d'une manière haineuse, sût se maintenir dans sa réponse dans les limites d'une attitude chevaleresque. On n'imita que rarement, dans ce cas, la supériorité et la dignité d'un Hippodromos [2]; en général, la douceur et l'urbanité dont on fait honneur à plus d'un rhéteur ne se soutenaient pas aisément [3]. Il n'arrivait pas toujours que la raillerie malicieuse ou le perfide enlacement de l'adversaire s'exerçassent uniquement dans l'enceinte de la salle de cours, comme ce fut le cas entre Hérode et Philagros, ou dans la guerre de méchancetés aussi brutales que piquantes de Ptolémée de Naucratis contre Héraclide [4]. Souvent aussi ces rivalités devaient être la suite des intrigues par lesquelles un rhéteur avait enlevé à un autre une des chaires d'Athènes. Il en résulta qu'à Athènes les sophistes ne vécurent jamais dans une véritable confraternité professionnelle : ce qui était la règle, c'étaient des amitiés très intimes, plus souvent des hostilités ardentes. Quant à ces rapports académiques qui, sans qu'il y ait forcément de rapports personnels, réunissent de nombreux savants, quelle que soit leur spécialité, en une idéale *universitas litterarum*, ni

1) Philostrat., *Vit. Sophist.*, II, 33, 2, p. 628.
2) Philostrat., II, 27, 3; cf. 10, 3, p. 588.
3) Philostrat., II, 8, 1 et 2; cf. 21 et 27, 3 et 19, p. 600, et 26, 5, p. 615.
4) Philostrat., II, 8, 2, et 26, 5, p. 615.

dans ce siècle ni dans les suivants les professeurs athéniens n'en eurent la moindre idée.

Par contre, même pendant ce terne troisième siècle, beaucoup de sophistes à Athènes, comme notamment aussi à Smyrne, étaient restés en rapports actifs avec leurs cités. Des personnages aussi avares que Philiscos étaient encore rares à cette époque. De tout ce qui précède, on peut conclure aisément que, rien que par l'art qu'ils exerçaient, les sophistes devaient être, même à Athènes, des personnages de la plus haute importance. Différentes notices nous montrent partout aussi que le temps d'Hérode Atticos était bien passé, mais que néanmoins les sophistes n'étaient pas moins disposés à acquérir à Athènes le droit de cité politique et à accepter d'importantes fonctions politiques et sacerdotales ou des entreprises spéciales au compte de la ville. Cette situation dura en effet aussi longtemps que le poids écrasant de la fiscalité romaine, notamment au IVe siècle, n'eut pas rendu absolument impossible de se charger de fonctions communales, particulièrement du décurionat. Pour la période qui commence avec Septime-Sévère, nous trouvons, du temps de ce même empereur, le souple et adroit professeur Apollonios, qui aimait à rendre service à la ville dans des missions importantes que facilitait l'habileté de son éloquence et de sa diplomatie. Aussi a-t-il occupé les fonctions (p. 77 sq.) de premier archonte et de stratège, et exercé avec une dignité peu commune jusque dans une vieillesse avancée (il mourut à 75 ans) la charge de hiérophante dans le temple de Déméter à Éleusis [1]. Quant à Nicagoras, qui paraît avoir aussi accepté une mission auprès de l'empereur Philippe, il exerça avec beaucoup de distinction les fonctions de héraut du sanctuaire d'Éleusis [2]. Nous allons voir bientôt comment Dexippe se distingua aussi bien comme délégué à de hautes fonctions municipales que comme intrépide chef d'armée.

Le tableau de l'Université athénienne de ce temps, forcément incomplet, puisque tant de questions intéressantes res-

[1]) PHILOSTRAT., *Vit. Sophist.*, II, 20, 1 et 2, p. 601.
[2]) SUIDAS, *s. v.* et PHILOSTRAT., II, 33, 4 fin., p. 628.

tent sans réponse, faute de documents, ne peut être esquissé en traits quelque peu exacts que pour ce qui concerne les professeurs. Car, pour ce qui est des étudiants d'alors, nous n'avons que des indications peu nombreuses. Tandis que nous possédons des renseignements suffisants sur le corps des étudiants du IVe siècle, on ne nous a laissé qu'un petit nombre de traits précis sur la période ancienne de la vie d'étudiant à Athènes; nous sommes réduits, notamment pour le IIIe siècle, à de simples hypothèses. Nos renseignements suffisent néanmoins pour nous autoriser à affirmer que plusieurs des particularités qui caractérisent la vie d'étudiant au IVe siècle ne se sont dessinées d'une manière plus décidée que depuis le temps d'Hérode Atticos. Nous manquons absolument d'indications sur la force numérique des étudiants d'Athènes dans le IIe siècle et le IIIe. Nous pouvons pourtant regarder peut-être comme certain que, même au moment de la première et éclatante floraison sous les Antonins et immédiatement après, le nombre de 2.000 étudiants qui fréquentaient, du temps de Théophraste, les écoles athéniennes de philosophie n'a pas été atteint de nouveau. Alexandrie, Massilia depuis longtemps, l'Athénée de Rome depuis Hadrien, Smyrne depuis l'épanouissement de la sophistique moderne, étaient des concurrences dangereuses pour la ville de Périclès. Mais notamment la détresse croissante de la société du IIIe siècle doit avoir eu pour long temps, en dépit de tout l'attrait de la sophistique, un effet désastreux sur la prospérité d'Athènes. Pour ce qui regarde la nationalité des étudiants, on peut dire qu'au IIe et au IIIe siècles l'élément grec était tout à fait prépondérant. Le plus fort contingent venait évidemment des anciens pays grecs qui entouraient la mer Égée. Ajoutons à cela la grande masse des fils de familles cultivées qui représentaient la population *hellénistique* des pays orientaux situés autour du golfe le plus oriental de la Méditerranée : l'Égypte, l'Arabie Pétrée, la Palestine, la Phénicie, la Syrie, la Cilicie et la Lycie. N'oublions pas les nombreux étudiants qui venaient d'un lointain pays, le Pont. Quant aux provinces romanes, le fort courant d'étudiants italiques qui affluaient autrefois à Athènes, par exemple, au dernier siècle de la République, avait manifeste-

ment diminué en ce moment. L'Occident éloigné et les pays intérieurs de l'Orient n'envoyaient jamais à Athènes que des étudiants isolés. Néanmoins la gloire dont se vantait Athènes, de réunir dans son Université des étudiants de toutes les parties du monde [1], n'avait pas encore perdu tout fondement.

Si tout ne nous trompe pas, la principale différence entre les étudiants de ce temps et ceux du IVe siècle consiste en ce que les premiers étaient en majorité de jeunes hommes d'un âge déjà mûr suivant notamment les cours des sophistes. Sans doute, on trouvait dès lors dans les salles de cours de l'Université d'Athènes d'assez nombreux étudiants plus jeunes accompagnés de leurs pédagogues; et les plus âgés ne manquaient pas de poursuivre les novices de railleries et de taquineries, même dans les salles de cours, lorsque les professeurs n'avaient pas l'art d'empêcher ces brimades par leur intervention délicate [2]. Mais en général, ce qui dominait, c'étaient les étudiants mûrs : c'est cette circonstance qui donna ce qu'on peut appeler le « ton académique » de cette époque. Les rapports des professeurs et des étudiants étaient libres et affectueux : on ne connaissait pas encore la discipline scolaire du IVe siècle ni la dépendance des étudiants qui formèrent plus tard comme le clan ou le cortège du professeur. Le soufflet par lequel l'irritable Philagros réveilla un étudiant qui s'était endormi pendant sa leçon est un fait sans exemple dans les anciennes annales de l'Université d'Athènes [3]. L'intérêt bienveillant que prenaient les professeurs à l'éducation et aux progrès de leurs auditeurs, était la règle [4], et le maître devenait souvent l'ami aîné de l'étudiant [5]. Le dangereux exclusivisme n'était pas encore devenu la règle, cet exclusivisme d'après lequel plus tard des groupes nombreux d'étudiants s'attachaient pendant des années à un seul professeur, et on ne connaissait pas encore ces associations fermées dont les

[1]) PHILOSTRAT., *Apollon. Tyan.*, VIII, 15, p. 359, et GELL., *Noct. Att.*, I, 2, 1.

[2]) PHILOSTRAT., *Vit. Sophist.*, II, 21, 3, p 604

[3]) PHILOSTRAT., *Vit. Sophist.*, II, 8, 1, p. 578.

[4]) PHILOSTRAT., *Vit. Sophist.*, II, 5, 3, p. 573 ; 8, 1; 10, 1 et 2 ; 21, 3, p. 604.

[5]) Cf. PHILOSTRAT., II, 10, 1 ; 27, 3, p. 617.

terribles abus détruisirent toute liberté d'enseignement. On en voit cependant déjà les avant-coureurs. Il était naturel, nous l'admettons, que les étudiants des provinces étrangères aimassent à se grouper entre gens de même pays et fréquentassent de préférence les leçons d'un compatriote. Mais nous avons des témoignages certains qui nous apprennent que dès lors les auditeurs prenaient parti, avec une ardeur et une passion toutes méridionales, pour leurs professeurs préférés. Il pouvait arriver entre autres qu'un jeune étudiant ionien proclamât naïvement, mais avec un véritable fanatisme, comme l'eût fait un agent soudoyé ou un charlatan, la gloire de son maître Héraclide[1]; mais messieurs les étudiants étaient tout disposés aussi à traduire violemment en actes les antipathies de leurs professeurs contre leurs rivaux. Les disciples du grand Hérode se firent volontairement les instruments de la haine de leur professeur contre Philagros[2]; et les élèves d'Apollonios de Naucratis, avec Marcianus de Doliché à leur tête, chassèrent sans façon d'Athènes[3] le Lycien Héraclide après son fiasco à Rome. Bien plus, un misérable, un malpropre personnage qui suivait aussi l'école des sophistes, s'étant laissé aller par pur enthousiasme pour le professeur Chrestos aux injures les plus grossières contre le professeur Hadrien, si doux et si modéré, mais qu'il n'aimait pas, les étudiants amis de ce dernier ne se contentèrent pas d'écouter la réplique humoristique par laquelle Hadrien expédia le nouveau Thersite : ils firent rosser le pendard par leurs domestiques à tel point, que le misérable en mourut[4] ! Les scènes de ce genre étaient heureusement encore fort rares à cette époque : mais elles suffisent pour montrer la voie fatale sur laquelle, à Athènes même, on allait s'égarer.

Tel était alors, d'une manière générale, le cadre tout extérieur dans lequel se présente à nous la dernière création de la vie intellectuelle de la race hellénique[5]. Jetons à côté de

[1]) Philostrat., *Vit. Sophist.*, II, 27, 3, p. 617.
[2]) Philostrat., II, 8, 2.
[3]) Philostrat., II, 26, 2, p. 613.
[4]) Philostrat., II, 10, 3, p. 587 sqq.
[5]) D'autres éléments de cette vie, les maigres traces d'activité dans les arts

cela encore un regard sur l'action persistante d'un des antiques ressorts de la vie intérieure des Grecs d'alors : nous voulons dire l'ancienne religion. De même que chez les Grecs de ce temps, du moins dans les classes cultivées (qu'elles eussent reçu ou non le complément de l'enseignement académique), les colonnes fondamentales de l'instruction étaient toujours encore Homère et Ménandre [1], à côté desquels pourtant Hésiode, Ibycos, Alcman, Stésichore, Sapho, Archiloque, Alcée, Simonide, Pindare, Théocrite et les plus célèbres poètes alexandrins occupaient une certaine place ; de même aussi était resté inébranlable l'antique polythéisme avec tous ses accessoires, le culte aux mille formes, la superstition, l'amour du merveilleux, commun à toutes les classes, avec la nouvelle philosophie qui s'y rattachait par ses tendances allégoriques et apologétiques, et dont la principale citadelle était Athènes. En Grèce, si nous exceptons Athènes, plusieurs îles et de grandes villes maritimes comme Patræ et Corinthe, les dieux de l'Olympe conservaient toujours encore l'empire, de la manière exposée en détail plus haut. A côté d'eux, d'autres divinités étrangères. Car les divinités égyptiennes, les favorites de ce temps, notamment Isis [2], avaient, comme nous l'avons dit déjà, pris pied solidement dans plusieurs endroits de la Grèce. Cependant, en exceptant Corinthe, qui, en sa qualité de port très fréquenté, avait ouvert de tout temps ses portes

plastiques et scéniques, en Grèce et notamment à Athènes, pendant le premier siècle de l'ère impériale, toutes choses qui n'entraient pas dans le plan de cet ouvrage, sont étudiés dans Ellissen, p. 88 sqq. 113. Beutler, p. 43 sqq. *Rhein. Mus.* N. F. LXXXVII. (1863), p. 99 sqq. *Die griechische Kunstgeschichte seit Untergang des Achäischen Bundes.*

[1]) Cf. aussi Friedländer, *Darstellungen*, III, p. 333.

[2]) Comme supplément au tome II, p. 269-277. 490, on peut remarquer ici que, d'après l'opinion de Koumanoudis appuyée sur les inscriptions (v. U. Köhler, *Attische Psephismen, mit Beziehung auf eine neuerdings aus Piräus nach Athen gebrachte Inschrift von Ol.* 111, 4=333, dans l'*Hermes*, V [1871], p. 351 sqq.), le culte d'Isis était déjà introduit à Athènes vers la moitié du ive siècle av. J.-C. Pour la Crète (Sarapis et Isis), cf. Mommsen, *C. I. Lat.*, III, 1, p. 5. n° II (du temps de Trajan). Pour Naxos, les inscriptions montrent le culte de Sarapis dès le temps du triumvir Marc-Antoine ; cf. Böckh, *C. I. Gr.*, II p. 1079, n° 2416. et Bursian, *Geogr. Griechenl.*, II, p. 494. A Orchomène en Béotie, voy. pour le culte de Sarapis, Anubis et Isis, l'inscription dans Conze et Michaelis, *Rapporto d'un Viaggio*, etc. p. 81.

aux divinités de l'Orient asiatique, les figures divines venues de l'Asie paraissent n'avoir eu jusqu'ici en Grèce que peu de succès. Avec une exception toutefois : car nous sommes au temps où un dieu persan, Mithra, avait fait son chemin à travers le monde occidental et donné à son culte un développement considérable. Dès l'ère des Diadoques, cet antique dieu persan de la lumière, du feu et du soleil, avait pénétré jusqu'à Théra et Athènes [1]. Mais ce n'est qu'après le temps du grand Pompée que son culte avait pris une grande extension dans le monde qui est à l'ouest du Taurus cilicique ; favorisé à Rome même par Domitien, Trajan et Commode, ce culte avait été porté toujours plus loin par les légions pendant les guerres du IIIe siècle après J.-C. Seulement, le Mithra panthéistique, l'invaincu, le distributeur de la victoire, le conducteur des âmes et son culte, différaient beaucoup, dans l'empire romain, de l'original persan ; seulement, le paganisme en décadence, cherchant toujours de nouvelles planches de salut, rattachait à ce culte, d'une part les pénitences et les épreuves les plus dures et les sacrifices les plus ingénieux, d'autre part des idées morales plus élevées, comme la libération progressive des âmes des liens de la nature et l'idée de l'immortalité [2]. On reconnaît justement, dans l'Athènes de ce temps, les traces de ce culte, qui commençait aussi à se confondre avec celui d'Apollon [3]. Le philosophe néo-platonicien Porphyre, dont l'école s'appropria aussi la croyance en Mithra et ses mystères, traita de ce culte et de ses grottes d'une manière symbolique [4] dans son écrit sur la grotte des Nymphes : cet écrit lui-même « se rattache à la grotte d'Ithaque, chantée par Homère dans l'Odyssée, et place dans celle-ci le foyer du symbolisme ».

Mais ce qui se montre très clairement, c'est qu'avec ce réveil de l'ancienne croyance aux dieux, avec ces tentatives

[1]) Cf. PRELLER, *Ueber Oropos*, dans les *Leipzig. Berichten* (1852), p. 186. et *Röm. Mythol.* 2e édit. p. 727 sq. Le culte de Mithra au moins plus tard à Thespies ; cf. EUNAP., *Vit. Sophist.* (ed. Boissonade.) p. 52.

[2]) Cf. J. BURCKHARDT, *die Zeit Constantins d. Gr.* p. 197-207. PRELLER, *Röm. Mythologie*, 2e édit. p. 754 à 764.

[3]) Cf. LUCIAN., *Conviv. Deor.*, 9. *Jupit. Trag.*, 8.

[4]) BURCKHARDT, *op. cit.*, p. 205 sqq. 209 sqq.

sans cesse renouvelées, auxquelles s'associe maintenant la dernière philosophie de l'antiquité, pour la spiritualiser, la croyance aux démons, aux esprits de toute sorte [1], continue de prospérer; que dis-je, elle est plus prospère que jamais. Même dans la littérature, il y a plus d'un champion énergique de la vieille foi. Nous avons vu, dans le IIe siècle, le pieux Plutarque, le naïf Pausanias, Aristide, qui va presque jusqu'au fanatisme [2], Maxime de Tyr [3], rester attachés à la vieille croyance avec une opiniâtre énergie ; de même, dans la première moitié du IIIe siècle, nous trouvons ce philosophe de cour, si souvent nommé, cet écrivain favori de la maison des empereurs africains, Flavius Philostrate l'ancien. Le premier de ses grands ouvrages, *Heroïkos,* s'attache partout à remettre en honneur les cultes, les cérémonies, les sanctuaires antiques, à célébrer leur existence là où il les trouve encore, à mettre bien en lumière la force, la puissance toujours vivantes des anciens héros du monde homérique avec leurs saintes colères contre ceux qui les méprisent, eux et leur culte : et ces héros, il les voit toujours vivants comme démons au milieu des mortels. Remarquons ici en passant que, d'après Philostrate, le vieux héros en courroux, Achille (dont, du reste, le culte était toujours généralement et brillamment célébré au fond du Nord hellénique, notamment sur la côte septentrionale de la mer Noire, à Olbia et dans beaucoup d'autres villes côtières helléniques, où on l'honorait sous le nom de « Pontarque [4] »), est resté absolument aussi irritable qu'aux plus beaux jours de Briséis. Du moins Philostrate n'hésite-t-il pas à attribuer à la colère persistante d'Achille et de Thétis une calamité fiscale qui frappa les Thessaliens, au temps de Caracalla, pour des fraudes en matière de pourpre. Mais pourquoi Achille est-il si furieux ? Voici : Alexandre le Grand, après avoir renversé les Achéménides, guerroyant au fond de l'Inde, ne trouva plus le loisir nécessaire pour forcer

[1]) Friedländer, (*Darstellungen*, III, p. 706 sqq.,) a réuni une quantité d'histoires démoniaques de ce genre.

[2]) Cf. Friedländer, *op. cit.*, p. 496 sqq. 599. 618 sqq. 635.

[3]) Friedländer, *op. cit.*, p. 488 sqq. 707 sqq.

[4]) Cf. Burckhardt, *op. cit.* p. 93 sqq.; v. aussi Maxim. Tyr., XV, 7. Philostrat., *Heroïc.*, 16 sqq., p. 745 sqq.

les Thessaliens à continuer les antiques sacrifices que, sur l'ordre de l'oracle de Dodone, ils avaient célébrés autrefois tous les ans sur le tombeau d'Achille, sacrifices qui avaient été rétablis, après une longue omission, lors du départ d'Alexandre pour la Perse : les Thessaliens laissèrent donc ce culte tomber en désuétude. C'est en vain que le héros, irrité, les avertit par toutes sortes de signes terribles; c'est en vain qu'il les rappela, par l'organe d'Apollonios de Tyane, à l'accomplissement de leur devoir. Eh bien ! ce peuple impie avait reçu sa punition par la main de l'empereur Caracalla lui-même ![1] Et pourtant, la biographie d'Apollonios devait être une idéalisation de l'ancienne religion et de ses cérémonies par un enthousiaste néo-pythagoricien, c'est-à-dire une lutte spiritualiste contre les forces intérieures qui étaient en train de détruire la vieille foi.

De même que des croyants ardents, enthousiastes, presque fanatiques, du IIe siècle, notamment cet Aristide[2] dont il a été question en son temps, faisaient apparaître en personne, à Épidaure et en d'autres lieux, des divinités comme Asclépios et les deux demi-dieux, ses fils[3]; de même, dans ce temps, les anciens héros apparaissaient de temps en temps en personne aux croyants et rendaient à qui mieux mieux, avec de nouveaux saints du paganisme, des oracles à leurs fidèles. Entre autres, à Alexandrie en Troade, un proconsul romain divinisé, le héros Neryllinus, avait pris rang parmi les innombrables patrons locaux, en rendant des oracles et en guérissant des malades[4]. Et le livre déjà nommé de Philostrate, l'*Heroïkos,* est au fond un panégyrique enflammé en l'honneur de Protesilaos, l'antique héros demi-mythique de l'histoire antérieure à la guerre de Troie qui (comme d'autres héros dans la plaine de Troie) résidait dans la Chersonnèse de Thrace, et dont l'oracle était activement consulté près d'Eléonte, juste-

[1]) Philostrat., *Heroïc.*, XIX, 14-16, p. 741-745, et *Apollon. Tyan.*, IV, 11, et notamment 16 et 23 init. (sur le culte démoniaque d'Achille, voy. encore Burckhardt, p. 230; cf. Maxim. Tyr., *Or.* IX, et, pour la colère éternelle d'Achille contre Troie, Philostrat., *Heroïc.*, XIX, 18, p. 749.

[2]) Friedländer, III, p. 497. 540.

[3]) Cf, Aristid , (ed. Dindorf, I) *Or.* VII, p. 78, et *Or.* VI, p. 68).

[4]) Friedländer, III, p. 541.

ment à l'époque de l'écrivain. Aussi l'athlète Ælix ou Helix, dont nous avons parlé, avait consulté, selon l'usage de son siècle, le vieux héros pour savoir comment il pourrait réussir à remporter la double victoire si désirée aux jeux d'Olympie [1].

C'est ainsi que, sur ce point du monde hellénique, le culte des anciens héros se combinait avec l'exploitation pratique de la consultation des oracles. Mais plus florissant encore était, dans ce temps, l'oracle d'Apollon Pythien à Delphes. Nous avons justement pour cette époque [2] à citer encore quelques cas où cet oracle a été consulté. Absolument comme Ælix avait consulté Protesilaos, le prince arménien Dertad consulta d'abord Apollon avant de concourir à Olympie pour le prix des athlètes et des conducteurs de chars [3]. Nous sommes ramenés au souvenir des temps de Lycurgue, de Solon, de Socrate, quand nous trouvons dans des temps très postérieurs, d'après un renseignement égaré et perdu, que, du temps du sauvage empereur Maximin, cet oracle, à propos de Thémistocle, — un philosophe stoïcien qui n'avait pas été sans renommée dans son temps, — le recommanda à ses contemporains comme un homme « bon et bienheureux », qui était « aimé et estimé des dieux bienheureux ! [4] » Mais ce qui nous paraît tout à fait fantastique, c'est lorsqu'en l'année 270, le philosophe néo-platonicien Amelius, ce savant étrusque que nous avons déjà nommé, demanda à la Pythie, après la mort de son maître Plotin, où était allée l'âme de Plotin ! [5] Mais la

[1]) Comme héros continuant de vivre, Philostrate (*Heroïc.* init., 2, p. 663, en général, II, 9, p. 681) nomme encore en particulier Rhesos (II, 8, p. 680 sq.), Ajax (9, p. 681 sq.), Hector (9 sq. p. 682 sqq.), Palamède (11, p. 684 sqq.) avec un sanctuaire et un culte sur la côte de l'Éolide, en face de Méthymne (X, 11, p. 716), etc. Cf. MAXIM. TYR., XV, 7. Sur l'oracle de Protésilas, voy. PHILOSTRAT., *Heroïc.*, notamment II, 6-8, p. 677 à 680.

[2]) L'émission d'oracles delphiques au temps des Antonins et au IIIe siècle est généralement (cf. tom. II, p. 416,2) certifiée par LUCIAN., *Jup. Trag.*, 30, *Pseudom.*, 23; MAXIM TYR., *Diss.* I, p. 9, 26 (p.264 ed. Davis); ORIGEN., *Cels.*, VII, 3 (p. 695 *b*. ed. Delarue) et Jo. CHRYSOST. dans *Ep. ad. Corinth.*, I., *homil* XXIX, cap. 1, p. 260.

[3]) MOÏSE DE CHORÈNE, *Histoire d'Arménie* (éd. et trad. par Le Vaillant de Florival), II, 79.

[4]) Cf. SYNCELL. (vol. I, éd. Bonn.), *Chronogr.*, p. 681 (v. 287, fin. P. 361 *b*), et voy. ZUMPT, *op. cit.*, p. 85.

[5]) PORPHYR., *Vit. Plotin.*, 22 (p. 115, 30 Westerm., et voy. encore G. WOLFF, *De ultima oraculorum aetate*, p. 7 sqq.

réponse poétique en cinquante et un vers, conservée par Porphyre, que l'oracle doit avoir donnée, à savoir que l'âme de Plotin était allée auprès des génies, chez Platon et Pythagore, est regardée par la critique moderne comme l'œuvre d'Amelius lui-même.

Ailleurs encore, les oracles grecs, comme celui d'Apollon à Didyme, celui du même dieu à Claros et celui de Trophonios à Lébadée [1], étaient encore ou étaient redevenus florissants, et, avec ou sans tours de passe-passe à la façon d'Alexandre d'Abonotichos, leurs sanctuaires étaient encombrés de visiteurs croyants qui demandaient des réponses à des questions toutes profanes ou des révélations sur l'avenir, ou encore cherchaient une protection dans le danger ou la détresse, ou la guérison de leurs maladies ou une consolation et un reconfort dans des peines de toute nature. En étudiant tous ces faits, nous sommes amenés à une autre observation encore, c'est que les bonnes relations et les faciles moyens de communication dans le grand empire, et aussi la dispersion d'innombrables hommes de race grecque et italique de toutes les conditions sur toutes les provinces de l'empire, décidèrent peu à peu d'innombrables « Barbares » à entrer aussi en rapport avec les oracles grecs [2].

Parallèlement à ce respect persistant et à cette fréquentation des oracles, il faut observer aussi la pratique des mystères, dont nous avons appris à connaître un grand nombre

[1]) Cf. Wolff, *loc. cit.*, p. 10 sq. 12 sq. 17, 19. Philostrat., *Apollon. Tyan.*, VIII, 19. L'oracle de Trophonios était encore florissant au IIIe siècle, mais ne semble pas avoir vécu au delà. Tertullian., *De anim.*, 46. Maxim. Tyr. (éd. Davis), *Diss.*, XXVI, p. 264.

[2]) Cf. Friedländer, *Darstellungen*, III, p. 532 sqq., qui, p. 535, esquisse d'une manière vivante la vie du célèbre Artémidore d'Éphèse ou de Daldia, et expose la manière honnête mais extrêmement bizarre pour nous dont celui-ci, vers la fin du IIe siècle ap. J.-C., a tenté de réduire l'interprétation des songes en système scientifique. L'importance que l'antiquité attachait encore aux songes au IIIe siècle nous est attestée à chaque page des livres du temps, qui sont les sources de l'histoire politique : pour l'influence des songes, p. e. sur la résolution de Dion de devenir historien et sur son œuvre littéraire, cf. encore plus haut, p. 32 sq. Nous montrerons encore plus tard que les oracles par songes se rapportant (cf. Friedländer, *op. cit.*, III, p. 537 sqq.) à la guérison des malades ont continué dans la suite sous des formes chrétiennes.

plus haut. Il faut avouer pourtant que, de même que pour le culte des empereurs[1], qui subsiste encore par ci par là dans la Grèce européenne au commencement du IVe siècle, nous ne trouvons que fortuitement de maigres notices sur les mystères dans ce IIIe siècle, qui n'a pour nous que de rares renseignements tronqués sur l'histoire de la Grèce. Et ces renseignements ne nous parlent tous que des mystères d'Éleusis en Attique, qui continuent d'exister et d'être recherchés. La vénération immuable qu'inspire ce reste des anciens cultes du paganisme, le constant empressement des Romains et d'autres étrangers à se faire initier, la chronique des hiérophantes d'Éleusis les plus distingués par leur grande naissance, leur dignité, leur grandeur, leur magnificence, quelquefois par la puissance de leur voix, tels que Héraclide, Logimos, le poète Glaucos, le professeur Apollonios, comme aussi des hérauts du sanctuaire : tout cela était l'objet le plus vif de l'intérêt du monde païen lettré, en Grèce et même en Italie[2]. Enfin, la polémique religieuse, à moins qu'elle ne se tournât contre les chrétiens, trouvait peu à se mêler de tout cela ; dans ce temps engoué de magie, de songes, de présages, de miracles, elle se bornait à prétendre qu'un homme qui a reçu une culture scientifique, un sophiste par exemple, ne pouvait être accusé que par l'envie d'avoir eu recours à des moyens magiques pour acquérir son talent si admiré, et que ce n'était pas l'affaire d'un tel homme de se laisser séduire par des arts magiques ou de s'adonner à leur étude[3].

Tous les arts magiques du temps n'auraient, du reste, pas suffi pour conjurer un terrible spectre social, qui s'était dressé, menaçant, derrière le faux éclat de cette époque et qui, pour de longues années, devait dépouiller la vie du monde antique de toute fraîcheur, de toute énergie, de toute joie : nous voulons dire cette crise monétaire, dont il a été question plusieurs

[1]) Cf. Böckh, *Corp. Inscr. Græc.*, II, p. 346 sqq., no 2384 (pour l'île de Paros). En général, voy. encore une fois Preller, *Röm. Mythol.*, p. 780 sqq.

[2]) Lamprid., *Alexandr. Sever.*, 18, 2. Trebell. Poll., *Gallien.*, 11, 3. Philostrat., *Vit. Sophist.*, II, 10, 2, p. 587 ; 20, 1, p. 601 ; 33, 4, p. 628. Cf. aussi Tatian., *Ad Græcos*, 8, et Aug. Mommsen, *Heortologie*, p. 233 sqq.

[3]) Philostrat., *Vit. Soph.*, II. 10, 6, p. 590, et I, 22, 2, p. 523.

fois, et qui, par son intensité, son extension et sa durée, devait avoir de si effrayants résultats. Comme, d'un côté, une étude approfondie de cette question n'entrerait pas dans le plan de ce livre, et comme, d'un autre côté, la Grèce et l'Orient grec ne semblent pas avoir souffert autant de ce terrible fléau que les pays romans proprement dits, il suffira sans doute de donner ici une idée générale du résultat des recherches que Mommsen et ses continuateurs ont faites sur la matière.

Le système monétaire depuis César et le commencement de l'ère impériale avait longtemps présenté cette particularité que, pour ne parler que de la monnaie impériale en métaux précieux, deux « métaux-étalons », l'or et l'argent, avaient existé l'un à côté de l'autre. Mais, à la longue, le progrès du développement économique ne permit pas de maintenir cette situation. Depuis Néron et Vespasien, l'or garda seul, par un effet du cours naturel des choses, son rôle d'étalon; peu à peu, l'argent fut réduit à n'être plus qu' « une monnaie divisionnaire, intermédiaire, qui recevait de la frappe une valeur de fait ». On ne s'arrêta pas là : les empereurs se permirent peu à peu, par un procédé contraire aux anciens principes monétaires des Romains, d'altérer la monnaie d'argent en diminuant le titre, et en firent, de fait, une simple « monnaie fiduciaire ». C'est Néron qui, le premier, pratiqua ce système funeste et périlleux : c'est, par conséquent, de son temps que date le règne du pur étalon d'or. D'un côté, il avait, depuis l'année 60 après J.-C., diminué le poids de la pièce d'or romaine, l'*aureus,* du chiffre normal de 8 ou 7^{gr},80 (ou 1/42 de livre) à 7^{gr},4 (environ 25 fr. 80). D'autre part, la monnaie d'argent usuelle, le denier, vit son poids abaissé par lui de 1/84 de livre ou 3^{gr},90 à 1/96 de livre = 3^{gr},41 ; avec cela, 25 deniers étaient restés l'équivalent d'un *aureus*. Mais ensuite, contrairement à la bonne vieille pratique qui frappait une monnaie d'argent aussi pure que possible, on mêla, de propos délibéré, à l'argent un alliage de métal impur, ce qui, dès lors, abaissa la valeur du denier de 70 à un peu plus de 50 centimes. De cette façon, l'argent fut de plus en plus réservé aux petites transactions, où la différence de la valeur

réelle d'avec la valeur nominale était peu sensible, du moins tant que le crédit de l'État lui-même n'était pas ruiné. Mais les Romains firent alors des progrès incessants sur cette pente glissante. Sans entrer plus à fond dans l'étude des fluctuations que subit la valeur des monnaies, bornons-nous à dire que l'*aureus* se maintint, jusqu'à Antonin le Pieux, au poids de 7^{gr},4 et que, de Marc-Aurèle aux commencements de Caracalla, il fut frappé à 7^{gr},3. Même sous la succession des bons empereurs, depuis Nerva, le denier fut progressivement altéré. La contenance en billon du denier montait déjà, sous Trajan, à 15 0/0 ; sous Hadrien, à près de 20 0/0 ; sous Marc-Aurèle, à 25 0/0 ; sous Commode, à 30 0/0 ; enfin, sous Septime-Sévère, à 50 et 60 0/0 ; c'est-à-dire que sa valeur en argent tomba, sous Trajan à 46, sous Sévère à 35 et même à 30 centimes.

La mauvaise administration sous Commode, les guerres de succession que Septime-Sévère eut à soutenir, l'augmentation des dépenses de son armée suffisent sans doute pour expliquer en grande partie les rapides progrès de ce système. Le tableau que nous avons donné plus haut de l'état politique de l'empire après sa mort, la situation sous Caracalla et ses successeurs jusqu'à Philippe, font comprendre comment la situation monétaire s'avança constamment vers une ruine effroyable. A chaque nouveau règne le désordre social empira, et, à la veille des invasions gothiques que nous raconterons dans le chapitre suivant, l'empire était absolument paralysé dans le développement de ses forces financières.

Les nouvelles dépenses rendues nécessaires par l'augmentation de l'armée, l'énorme accroissement du budget militaire, les goûts dispendieux de Caracalla, expliquent pourquoi ce fut sous cet empereur qu'on fit d'abord un pas formidable dans la voie dangereuse de l'altération des monnaies. Dion Cassius accuse positivement l'empereur d'avoir « falsifié » la monnaie, au moins dans une certaine mesure, et mis en circulation du bronze doré pour de l'or, du « plomb argenté » pour de l'argent[1]. Voici la vérité d'après les recherches des numismates

[1]) Dio Cass., LXXVII, 14 fin. Zonar., *Annal.*, XII, 12.

modernes et des économistes qui connaissent l'antiquité. Dans les dernières années de sa domination, Caracalla fut amené à livrer à la fabrication le métal d'or à un titre beaucoup plus bas que ses prédécesseurs ; sous son règne, le poids de l'*aureus* descendit à 1/50 de livre = 6 gr. 55, de sorte que la valeur de cette monnaie n'était plus que de 22 fr. 67. Son successeur Macrin avait essayé, d'une manière passagère, de revenir au titre ancien ; mais Élagabal et Alexandre Sévère revinrent au système de Caracalla, qui devait conduire à une altération des monnaies d'or vraiment scandaleuse. Cependant, la monnaie d'argent avait suivi dans sa dépréciation une marche encore plus rapide. Depuis Caracalla, le denier et le quinaire furent frappés toujours en plus petit nombre, mais toujours aussi de qualité de plus en plus mauvaise, et la déplorable coutume s'introduisit de plaquer des flans de cuivre ou de fer avec une mince feuille d'argent et de mettre ainsi en circulation des deniers « fourrés ». Aussi, à partir de 215 ap. J.-C., notamment depuis la fin d'Alexandre Sévère, une nouvelle pièce d'argent prit-elle le dessus, à savoir l'*argenteus aurelianus* ou *antoninianus,* dont « le poids oscille entre 5 ^{gr},3 et 4 ^{gr},7, soit 5 gr. en moyenne, normalement 1/60 de livre = 5^{gr},46 », et dont la valeur est évaluée par les uns au double denier, par d'autres à 1 denier 1/4 ou à 1/20 de l'*aureus*, nominalement 1 fr. 11. C'est sur cette monnaie d'argent notamment, « l'assignat de ce siècle », que l'altération fit des progrès de plus en plus colossaux. Car si sous Caracalla la quantité d'argent fin dans cette monnaie montait encore à un peu plus de la moitié, elle descendit déjà partiellement d'abord, régulièrement ensuite sous Élagabal, à beaucoup au-dessous de la moitié : sous Gordien III, ces pièces ne renfermaient plus à peine qu'un tiers d'argent fin. A partir de 256, cette quantité tomba régulièrement de 20 à 5 0/0.

Les indications qui précèdent suffisent pour montrer combien triste était la situation économique de l'empire dans la première moitié du IIIe siècle. Mais quelques conséquences inévitables de cette altération officielle de la monnaie par les empereurs l'aggravèrent encore. Plus le gouvernement, grâce à cette friponnerie régulière, produisait à bas prix son pseudo-

argent, plus la production en devint énorme. Aucune loi, aucune pénalité ne pouvait empêcher d'abord que les employés de la Monnaie ne trompassent, dans certains cas, le gouvernement lui-même et le peuple en abaissant le titre de la monnaie au-dessous du billonnage officiel, ensuite que les faux-monnayeurs privés ne fissent concurrence aux faux-monnayeurs officiels. Et bientôt on arriva de la sorte forcément à une banqueroute déguisée. En d'autres termes, vraisemblablement dès le temps d'Élagabal, le gouvernement paya la plupart de ses dépenses avec cette mauvaise monnaie d'argent et força le peuple de verser l'impôt en or dans les caisses de l'État[1]. Les conséquences de cet état de choses durent être vraiment épouvantables. Aucune contrainte ne pouvait plus empêcher le négociant d'éprouver la monnaie billonnée du gouvernement en la rognant ou en la pesant ; à moins d'être protégées par le cours forcé, les mauvaises pièces ne pouvaient plus être passées qu'avec une perte considérable. Il en résulta forcément des oscillations dans la valeur des denrées, des différences de cours et des pertes commerciales désastreuses. Quiconque n'avait pour vivre que des émoluments de l'État était obligé comme fonctionnaire d'exercer la concussion ou la fraude s'il ne voulait souffrir de la misère. Nous ne parlerons même pas de la difficulté d'entretenir l'armée dans ces conditions sans peser de mille manières sur la population, ni la démoralisation fâcheuse que les situations de ce genre ont l'habitude de produire en tous pays. D'un côté, des considérations personnelles ou la faveur faisaient à certains fonctionnaires supérieurs civils ou militaires une situation privilégiée grâce à laquelle on les payait avec de la bonne monnaie ; d'un autre côté, le commerce avec l'Inde absorbait constamment de grandes masses d'or. De même, le commerce avec les Germains libres faisait sortir par la frontière septentrionale de grandes quantités d'anciens deniers au titre normal qu'on ne revoyait plus, tandis qu'à l'intérieur l'ancienne bonne monnaie d'argent était enfouie ou fondue : on voyait de la même façon sortir aussitôt de la circulation les monnaies neuves, lorsqu'un

[1]) Lamprid., *Sever. Alex.*, 33, 3; 39, 6 sqq. Cf. Dio Cass., LXXII, 16.

empereur essayait momentanément de revenir à de meilleures pratiques monétaires.

Le comble, « la banqueroute en permanence », fut atteint par cette crise monétaire dans l'époque dont nous parlerons plus loin, celle des invasions des Goths dans les provinces grecques et danubiennes de l'Orient, alors qu'au milieu de la dissolution générale, l'empire dut faire face de tous les côtés aux besoins les plus pressants. Dans la fabrication de la monnaie d'or, on s'était efforcé de répondre jusqu'à un certain point aux besoins toujours croissants en créant plusieurs sortes de petites pièces ; mais la diminution du poids et l'arbitraire de la frappe allèrent toujours croissant ; il semble que dans le commerce les pièces ne furent plus acceptées qu'au poids. Quant à la monnaie d'argent, elle baissait de jour en jour. Sous Gallien, qui avait commencé par améliorer la qualité, le poids d'argent fin finit par tomber, notamment en 267 après J.-C., jusqu'à 20, même jusqu'à 5, parfois jusqu'à 1/2 pour cent : bien plus, par suite des fraudes colossales pratiquées par le personnel de la Monnaie, particulièrement à Rome même, l'argent finit par ne plus différer de la monnaie de cuivre que par une légère couche blanche qu'on donnait au cuivre en le faisant bouillir dans des sels. D'autres fois, on alliait au cuivre non de l'argent, mais de l'étain et du plomb. Les conséquences furent naturellement épouvantables : la sécurité des relations, l'honnêteté et la confiance dans le commerce, « les créanciers et les fondations durent être ruinés lorsque l'*aureus* de $6^{gr},55$ d'or fin put être acquitté avec une pièce d'or de 5, tout au plus 6^{gr}, et que le *denarius* (l'ancien denier n'était plus, depuis Gordien III, qu'une monnaie de compte ; on n'en frappait plus, tandis que dans la pratique l'*antoninianus* avait pris complètement sa place) le *denarius*, dis-je, de $3^{gr},4$ d'argent fin pouvait être remplacé par des liards de cuivre sans valeur, que les caisses publiques mettaient en circulation mais n'acceptaient pas elles-mêmes ». Ce dut être une situation déplorable que celle où la valeur métallique des monnaies d'argent officielles, de 52 centimes qu'elle avait encore sous Caracalla, et de 36 centimes sous Élagabal, descendit sous Gallien à 30 et enfin à 10 centimes ; où, pour payer

ses impôts ou encore pour acheter de l'or, il fallait pour un *aureus* donner tantôt cinquante, tantôt plus de cent de ces *antoniniani* descendus au rang de purs assignats. Dans ce désordre épouvantable, on chercha, il est vrai, des moyens de salut. Parmi ces moyens, on peut citer notamment la fabrication par masses de monnaies de cuivre, qui, à Rome, appartenait au Sénat, et qui fut aussi poussée avec activité dans plusieurs villes de province, pour la Grèce à Athènes, Corinthe, Patræ, Rhodes, et pour la Macédoine à Thessalonique [1]. Du reste, les empereurs, notamment depuis Gordien III, cherchèrent à utiliser comme expédient dans l'Orient grec les monnaies de cuivre et d'argent qui circulaient de toute antiquité à un cours très bas, les unes, comme les cistophores, dans tout l'Orient grec, les autres localement, et essayèrent de tirer parti des hôtels de monnaie provinciaux qui étaient res-

[1]) Cf. Th. Mommsen, *Gesch. d. Röm. Münzwesens*, p. 693 sqq. (et 706, 727), 731, où l'auteur insiste derechef énergiquement sur ce fait que, sans aucun doute, il ne fut frappé que du cuivre en Achaïe et en Macédoine pendant l'ère impériale. (Dans la Crète, la frappe de l'argent, p. 721, se maintint jusqu'à Trajan). On ne peut dire avec certitude si l'on en vint à faire rentrer et transmettre à une nouvelle frappe les monnaies courantes en or et en argent, ni à quelle date se serait faite cette opération, mais on peut dire qu'elle était possible, financièrement parlant, puisque les tétradrachmes, même mauvais et usés, avaient encore plus de valeur qu'un nombre égal de deniers romains de plein poids. La fabrication de monnaies divisionnaires provinciales grecques semble avoir été poussée vivement dès les premiers avant-coureurs de l'orage, c'est-à-dire dès le temps de Septime-Sévère; on sait qu'en dehors des grandes villes connues de la province d'Achaïe, un grand nombre de petites villes, notamment dans le Péloponnèse, n'ont donné, en partie jusqu'à Gallien, un signe de leur existence que par ce moyen. Nous nommerons à ce point de vue : pour l'Arcadie, des localités comme Mantinée, Mégalopolis et Caphyæ, Orchomène, Clitor sous Septime Sévère (Curtius, *Peloponnesos*, I, p. 227. 230. 268. 286. 381), Héræa sous Caracalla (Curtius, p. 394), Psophis en l'honneur de Julia Domna (Curtius, p. 400); pour l'Achaïe, naturellement Patræ, où l'on monnayait encore sous Gordien III (Curtius, p. 453), mais aussi Boura, avec ses monnaies à l'effigie de Géta (Curtius, p. 471. 491), Ægion avec ses monnaies à l'effigie de Plautilla (Curtius, p. 487). Ensuite, pour la Messénie, les monnaies de Pylos, du temps de la dynastie de Sévère (Curtius, *op. cit.*, II, p. 181. 199. Eckhel, *D. N.*, p. 277. Mionnet, *Suppl.*, IV, 214), des monnaies à l'effigie de Géta pour Thuria (Mionnet, II, 215); pour Sparte, des monnaies à l'effigie de Gallien (Curtius, p. 313. *Archäolog. Zeitung*, 1845, p. 31); des monnaies de localités éleuthéro-laconiennes, pour le temps de Géta (Curtius, p. 324), etc.

tés en activité en donnant cours dans tout l'empire à leurs produits. Mais la détresse de l'époque, qui commençait à atteindre son comble sous l'empereur Dèce, successeur de Philippe, entraîna aussi ces monnaies et ces hôtels provinciaux dans la ruine romaine, et ce ne fut qu'après le déluge gothique que l'on put songer à des réformes profondes en cette matière[1].

Tandis que nous n'avons pas ou presque pas de renseignements particuliers sur l'influence que cette maladie chronique du IIIe siècle exerça sur la vie des Grecs européens, nous possédons heureusement quelques renseignements dispersés sur le développement progressif des nouveaux éléments religieux qui, avant de déraciner entièrement la religion antique, commencèrent d'une manière toute particulière la transformation intime de l'hellénisme. Il est probable qu'en Grèce même le judaïsme ne fit que peu de mal aux dieux de l'Olympe, et cependant, comme nous le voyons déjà du temps de Plutarque, les particularités de ce peuple et de ce culte intéressèrent vivement les Grecs qui pensaient. Cependant, dès les temps de Philon et de Caligula, les grandes et les petites communautés de Juifs et de judaïsants en Asie, en Macédoine, en Thessalie, en Étolie, en Béotie, en Attique, à Corinthe, à Argos, dans le reste du Péloponnèse, en Eubée, à Cypre et en Crète[2], s'étaient certainement fortifiées dans ce pays et y avaient poussé de nombreuses ramifications.

[1]) Cf. notamment TH. MOMMSEN, d'une part le Mémoire : *Ueber den Verfall des Römischen Münzwesens in der Kaiserzeit*, particulièrement p. 193 sqq., 216 sqq., 226 sqq., 229 à 262; d'autre part, le grand ouvrage : *Geschichte des Römischen Münzwesens*, où la partie p. 737 à 831, et spécialement p. 734 sqq. et la section p. 825-831 doivent être consultées. A côté de MOMMSEN et après lui, citons comme essentiellement importants pour cette épisode de l'histoire du monde antique les ouvrages de : FINLAY, *Griechenl. unt. den Römern*, p. 415 à 420. MARQUARDT, *Röm. Staatsverwaltung*, II, p. 26 sqq. HULTSCH, *Griech. u. römische Metrologie*, p. 228 à 253.

[2]) Cf. PHILO, *De legat. ad Gajum* (II, p. 587, éd. Mang.). Ajoutons pour le temps d'Auguste qu'il est encore fait mention de riches communautés juives dans les îles de Crète et de Mélos; cf. JOSEPH., *Ant. Jud.*, XVII, 12, 1. *Bell. Jud.*, II, 7, 1, et *Vita*, 76. Inscriptions juives d'Egine, *C. I. Gr.*, n° 9894; de Patræ, n° 9896, d'Athènes, n° 9990. Sur les Juifs, dans la région la plus septentrionale du monde hellénique sur la Mer Noire, à Olbia, Panticapée, Anapa, comme sur l'immigration postérieure des Juifs dans la région de Phanagoria, voy. ce que rapporte FRIEDLÄNDER, *Darstellungen*, III, p. 573 sqq.

Le christianisme lui-même, autant qu'il nous est possible de le savoir, n'avait fait que des progrès relativement faibles en Grèce depuis la fin de Marc-Aurèle et de Commode. Les raisons en sont les mêmes que pour les deux siècles précédents de l'ère impériale. La Grèce était toujours le pays où les antiques cultes des dieux de l'Olympe étaient le plus solidement enracinés dans le pays et le cœur des habitants ; où l'antique trésor intellectuel des hommes de toutes les conditions, Homère, était à la fois la Bible et le livre classique par excellence. L'Université d'Athènes, avec ses anciennes et ses nouvelles écoles philosophiques, devenait de plus en plus le boulevard de l'antique foi que ses fidèles travaillaient avec ardeurs à piritualiser. La Grèce était donc, de toutes les provinces de l'empire, surtout en Orient, celle où, du moins sur le continent, la nouvelle religion universelle faisait les progrès les plus lents parmi les hommes cultivés. Il est probable qu'à ce moment une partie des Juifs du pays, les femmes, les familles des couches inférieures et de la population servile, offraient encore le terrain le plus favorable à la prédication de l'Évangile [1]. Nous ne voyons pas que le christianisme soit

[1]) Les îles (quoique l'esprit antique s'y soit aussi maintenu partiellement avec ténacité, cf. Böckh, *C. I. Gr.*, II, n° 2384), avec leurs antiques relations avec l'Orient, avec leur population généralement moins tenace, avec le peu d'influence qu'elles eurent (excepté Délos et Samothrace) sur le développement du culte, si nous les comparons avec le continent, offraient sans doute un terrain plus favorable à l'Évangile que le continent. Nous manquons pourtant de témoignages certains : mais on sait qu'au IIIe siècle il existait à Mélos une nombreuse communauté chrétienne, issue certainement de la communauté juive de cette île, et dont les sépultures souterraines ou catacombes sont conservées dans le voisinage de l'ancienne ville, dans une gorge appelée aujourd'hui Klima, au-dessous de l'extrémité occidentale du village de Trypiti, à 300 ou 400 pas à l'est du théâtre; cf. Bursian, *Geogr., v. Griechenl.*, II, p. 499. L. Ross, *Griech. Inselreisen*, III, p. 145-151. Ailleurs encore nous trouvons dans les îles de la mer Égée des traces (notamment monumentales) d'un établissement assez ancien du christianisme; ainsi à Ténos, Paros, Théra, à Astypalée (Ross, *op. cit.*, II, p. 58 sqq.) à Calymnos (p. 96 sqq.), à Telendos (p. 102), à Leros (p. 120 sqq.). Par contre, il n'est pas possible de déterminer si la vivacité toute anormale, étant donné le développement de l'hellénisme à l'époque, mais révélée pourtant par les inscriptions depuis le IIe siècle ap. J.-C., avec laquelle les trois villes d'Amorgos (Bursian, *loc. cit.*, p. 513 sqq.) avaient conscience de leur diversité ethnologique, avait sa source dans la situation religieuse. En Crète, la grande église en forme de croix conservée encore en partie et

sorti déjà des grands centres comme Larisse, Athènes, Corinthe, Sparte et Patræ, pour pénétrer en masse dans l'intérieur du pays, notamment dans les communes de paysans et de montagnards. Quoique nous sachions que la jeune communauté trouvait les dangers moraux les plus graves à Corinthe, il nous paraît évident qu'Athènes continuait d'être pour elle le plus pierreux des terrains. Cependant, ici comme à Corinthe, la ville d'Achaïe où il était le plus difficile de conserver intacte la pureté des mœurs, on pourrait encore dire à l'honneur de la communauté chrétienne qu'elle se distinguait très favorablement, par son humeur pacifique, sa tenue, sa douceur, des masses grossières et éternellement turbulentes des communes populaires païennes. Pour ce qui est de la valeur morale, les chefs les plus tièdes même des communautés l'emportaient souvent de beaucoup sur les plus honorables de leurs concitoyens grecs et latins [1].

Quoi qu'il en soit, les petits troupeaux de chrétiens helléniques avaient beau conquérir la pleine estime des gens sans préjugés ; de nouveaux courants avaient beau prendre le dessus dans le monde païen lui-même, soit qu'ils fussent en con-

située en face des débris du théâtre dans les ruines de Gortyne (Bursian, *Geogr. Griechenl.*, t. II, 3, p. 565), passe pour avoir été fondée par S. Tite, le compagnon de l'apôtre Paul dans son voyage en Crète). Il faut convenir que les îles étaient aussi le théâtre d'autres manifestations moins honorables. Ainsi les Carpocratiens, une secte immorale du gnosticisme dans la première moitié du IIe siècle (qui honoraient Jésus à côté des philosophes Pythagore, Platon, Aristote, comme un modèle de la plus haute pureté humaine), élevèrent au fils mort à dix-sept ans de leur fondateur Épiphane un temple à Céphalonie. Cf. Gieseler, *Lehrb. d. Kirchengesch.*, 4e édit., I, 1, p. 190. Friedländer, *loc. cit.*, III, p. 514.

[1]) Origen. (éd. Spencer), *C. Cels.*, III, 30 (p. 128.129); cf. Ellissen, *loc. cit.*, p. 109 et 118; voy. encore dans l'écrit d'Origène le passage lib. VII, p. 365. Lorsqu'Origène, dans son livre *De principiis,* parle d'une extension déjà considérable du christianisme dans l'Hellade, cela ne peut s'appliquer sans doute à l'Achaïe dans le sens étroit du nom de la province seulement; voy. les *Fragment.*, lib. IV, c. 1, p. 157, 15 sq. (éd. Redepenning, p. 45). La considération dont jouissaient les communautés helléniques, notamment celle de Corinthe, dans le monde chrétien peut être conclue de ce fait qu'en 196 ap. J.-C., l'évêque Victor à Rome s'entendit, entre d'autres évêques, avec celui de Corinthe pour faire prédominer dans la plus grande partie de la chrétienté d'Occident la célébration occidentale (du dimanche et) de la fête de Pâques sur celle usitée en Asie ; cf. Euseb., *Hist. Eccl.*, V, 23-25; voy. Gieseler, *Lehrbuch der Kirchengeschichte*, I, 1, p. 292 sqq.

nexion indirecte avec le christianisme, soit qu'ils eussent pris naissance dans la fermentation intellectuelle de ce temps ; ces courants avaient beau pousser énergiquement vers le théisme et la doctrine de l'immortalité[1]; au fond, le terrain de la Grèce restait toujours très ingrat pour le christianisme. C'est pourtant d'ici que partiront les changements les plus profonds sous l'influence des calamités de l'époque gothique, mais plus encore sous celle de la politique ecclésiastique des Constantins, surtout après la fondation de la nouvelle Constantinople chrétienne. Pour le moment, rien en principe ne protégea les Grecs chrétiens contre la fureur de la cruelle persécution que le successeur de Philippe, l'empereur Dèce, qui avait pris les rênes à la fin de l'été de 249, avait systématiquement ordonnée en 250 dans tout l'empire contre les chrétiens en qualités de chrétiens.

On sait que c'est justement le sérieux et énergique attachement de Dèce aux vieilles idées romaines qui le poussa à une fatale hostilité contre les chrétiens, lesquels, autant par leur opposition à la religion de l'État que par leur éloignement du monde et de la vie politique, lui apparaissaient comme des ennemis dangereux de l'État romain, et dont il ne connaissait ni la forte organisation intérieure, ni l'héroïque esprit de sacrifice, ni la valeur morale. Il ne pouvait donc songer à utiliser cette force nouvelle dans l'intérêt de ses plans de réforme. Nous n'avons malheureusement que des renseigne-

[1]) Les négateurs décidés de l'immortalité ne manquaient naturellement pas. Friedländer, *op. cit.*, III, p. 683, rapporte l'énergique expression de cette manière de penser en Grèce dans l'épitaphe de Nicodème à Cos, rédigée par lui-même. Stephani, *Tit. Gr.*, V, [*Ind. schol.*, Dorpat, 1850] s. XVIII, p. 12. Kaibel, *Epigr. Gr.*, 101). Ce Nicodème était sans doute un chanteur nomade des poèmes d'Homère. Sur le philosophe Alexandre d'Aphrodisias, adversaire de l'immortalité, honoré dans le temps des Sévères du titre de « second Aristote », et qui cherchait dans Aristote lui-même la négation de l'immortalité, voy. Friedländer, p. 686. Cf. aussi dans le même auteur, p. 693 sqq., le gracieux développement concernant les allusions à une vie future sur les sarcophages et autres monuments funéraires, notamment par des scènes mythologiques où le mythe et ses personnages sont des sortes de types poétiques qui expriment symboliquement des idées abstraites : le cycle mythique de Perséphone, d'Adonis, la légende d'Admète et d'Alceste, Protesilas et Laodamie, Héraclès, Achille à Scyros sont employés notamment dans ce but.

ments fort incomplets sur la manière dont s'exécuta la persécution en Grèce. Mais on regarde comme vraisemblable qu'elle ne fit que peu de victimes sanglantes dans les pays situés entre l'Olympe et la mer de Crète. La Grèce était certainement, même pour le reste du monde chrétien, un terrain des plus intéressants. Les chrétiens éclairés de l'Orient et de l'Italie attachaient, eux aussi, la plus grande importance aux souvenirs de la grande histoire de l'antiquité. L'apôtre Paul avait fait de l'Achaïe un sol classique pour les chrétiens. Il y a plus : c'est vraisemblablement en Grèce que se développa d'une manière remarquable, au IIIe siècle, l'institution des synodes provinciaux chrétiens périodiques, imitation des antiques assemblées cantonales et des assemblées générales religieuses et politiques [1]. Les communautés pleines de vie d'Athènes et de Corinthe avaient des rapports actifs avec l'Orient, avec Alexandrie ; nous citerons, par exemple, les visites que le célèbre docteur chrétien Origène d'Alexandrie fit, vers 228-231 ap. J.-C., aux communautés de l'Achaïe, ainsi que celles d'autres chrétiens orientaux [2]. N'oublions pas non plus que le clergé d'Achaïe appartenait à l'intelligente minorité qui prit parti pour le grand homme que nous venons de nommer, lorsque plus tard son ancien protecteur, devenu son ennemi acharné, l'évêque Démétrios d'Alexandrie chercha à exciter contre Origène tout le clergé chrétien du temps [3]. Ori-

[1]) Nous sommes autorisés à le supposer par les paroles de Tertullien, *De jejun.*, 13, p. 650 (éd. Migne, t. II, p. 972 sq.) : « *Aguntur præterea per Græcias* (on veut dire sans doute *per varias Græciæ provincias*) *illa certis in locis concilia ex universis ecclesiis, per quæ et altiora quæque in commune tractantur, et ipsa repræsentatio totius nominis Christiani magna veneratione celebratur* ». Cf. aussi Gieseler, *op. cit.*, p. 229 sq. Finlay, p. 116. On regarde comme non authentique (cf. Hefele, *Conciliengeschichte*, I, p. 84) la tradition d'un synode tenu soi-disant en Achaïe pour combattre la prétendue secte des Valésiens (prêchant la castration volontaire) peu de temps avant la persécution de Dèce.

[2]) Euseb., *Hist. eccles.*, VI, 23. Hieron., *Catal.*, 54. Cf. Clinton, I, p. 243. Oberdick, *Die Römerfeindlichen Bewegungen im Orient*, p. 74. Il avait aussi étudié à Athènes ce (thaumaturge) pontique Grégoire de Néocésarée, qui alla, étant étudiant en droit à Béryte, faire un pèlerinage auprès d'Origène dont il devint le disciple zélé. Cf. Socrat., *H. E.*, IV, 27, et Clinton, I, p. 247. II, p. 418.

[3]) Photius, *Bibl. Cod.*, 118.

gène lui-même est venu encore une fois à Athènes en l'année 239 [1].

Par contre, en Grèce précisément, la communauté chrétienne ne pouvait avoir en général aux yeux de l'autorité romaine que peu d'importance; peu nombreuse comme elle l'était, elle devait paraître d'autant plus insignifiante au gouvernement, qu'elle n'avait pas vu se constituer chez elle un épiscopat puissant comme ceux de Carthage, d'Alexandrie, d'Antioche et de Rome. Aussi, tandis que ceux des pays de l'Orient où les communautés chrétiennes avaient déjà pris un grand développement et où de tout temps avait régné un ardent fanatisme virent des scènes nombreuses de fureur sanguinaire, ou officielles ou populaires; tandis que des villes comme Alexandrie, Antioche, les îles de Crète et de Chios, et, parmi les villes asiatico-helléniques de la mer Égée, Smyrne et Éphèse [2] virent mourir de nombreux martyrs chrétiens, la Grèce ne vit sévir la persécution que sur des points comme Athènes et Corinthe, où des causes locales particulières avaient attisé le feu plus fortement. A Athènes, la présence de nombreux et vaillants philosophes, l'ardeur avec laquelle se maintenait l'esprit antique fournirent cette fois encore l'occasion à de violentes explosions. En effet, c'est à cette époque que semble se rapporter [3] le martyre d'au moins

[1]) Euseb., *H. E.*, VI, 32. Clinton, I, p. 255. Cf. enfin Clemens, *Stromat.*, I, p. 247 *d*, sur ses professeurs helléniques. Ce savant, très cultivé, qui ne devint chrétien que dans l'âge mûr et mourut vers 217, est peut-être né à Athènes. Hagenbach, *Vorlesungen über die Kirchengeschichte*, I², p. 210.

[2]) Cf. ici par exemple *Chronicon Paschale* (éd. Bonn.), I, p. 504 (p. 270 *d*. P.). Cedrenus, *Hist. compend.*, p. 258 *b*. sqq. (P.). Gieseler, *loc. cit.*, p. 260. Hagenbach, *op. cit.*, p. 200. Pour la Crète, d'après le *Menolog. græc.*, vol. II, p. 54, on voit tomber comme martyrs, sous Dèce, des hommes comme Basilide de Cydonie, les Gortyniens Theodulos, Saturnin, Euporos, Gelasius, Eunicianos, le Gnossien Zoticos, et des chrétiens comme Lénomenes, Ponticus, Agathopos, Evarestos (23 décemb.). A Chios : sainte Myrope et saint Isidore. *Act. SS. Bolland.*, 13 juillet, vol. III, p. 482.

[3]) C'est une conjecture assez plausible d'Ellissen, qui, *loc. cit.*, p. 119 sq., rappelle que « les anciennes Ménées grecques au 18 mai réunissent ces trois martyrs athéniens à quatre autres de Lampsaque, dont l'exécution est donnée expressément comme un acte de la persécution qui eut lieu sous le proconsul Opitimus, du temps de l'empereur Dèce » (Gottfr. Henschen, article des *Acta SS. Boll. Maj.*, t. III, particulièrement p. 454 D.); au même

trois confesseurs de la foi chrétienne à Athènes : Heraclios, Paulin et Benedimos, dont l'église d'Orient célèbre la mémoire le 15 mai. Un peu plus grand est le nombre des martyrs qui, d'après le grand ménologe de l'empereur Basile, reçurent la mort à Corinthe, c'est-à-dire dans la ville qui était à la fois le siège de la plus grande communauté chrétienne de la Grèce et celui du gouvernement de la province romaine d'Achaïe, et où, par conséquent, devait éclater d'abord la persécution officielle sous le proconsul Tertius. Et pourtant on ne connaît là en général, malgré les horreurs commises par la justice d'alors, que dix-sept martyrs, dont treize seulement appartiennent certainement au temps de Dèce, et dont plusieurs n'auraient peut-être reçu la mort que lors de la grande persécution du temps de l'empereur Galère [1]. Il ne paraît pas qu'on puisse admettre sérieusement une haine populaire en Grèce contre les chrétiens. D'un autre côté, nous ne pouvons savoir jusqu'à quel point la masse des Hellènes chrétiens a opposé une constance fidèle au décret de Dèce qui avait pour but de contraindre les chrétiens à se soumettre, sous peine de mort, aux cérémonies de la religion de l'État.

Quoi qu'il en soit, c'est sous le règne de Dèce qu'une lumière

endroit, il donne en détail la légende du martyre de ces Athéniens, d'après laquelle ils périrent par le feu, tandis que les vers consacrés à leur mémoire font plutôt penser à une décapitation (*Menolog. græc.*, éd. Annib. S. Clem. Urbin., 1727. P. III, p. 100).

[1]) Leurs noms sont : Myron, Victorinus, Victor, Nicéphoros, Claudianus, Diodoros, Sarapion, Papias et Codratos ou Quadratus, tous de Corinthe. Des environs de cette ville et d'autres localités du Péloponnèse : Cyprianus, Dionysios, Anectus, Paulus, Crescens; tandis que Léonide, Irène et Hadrien semblent être d'au delà de l'Isthme. Le Ménologe nomme sept de ces martyrs (vol. II, p. 148) pour le 31 janvier (de Victorinus à Papias, supplices divers) ; six pour le 10 mars (de Codratus à Crescens, décapités), qui ont été exécutés sous l'empereur Dèce à Corinthe ; pour les autres, au 16 (15) avril, on donne bien (vol. III, p. 58. 59) Corinthe comme le lieu, mais non la date du martyre (par le feu). Cf. Fallmerayer, *Geschichte der Halbinsel Morea*, I, p. 110. Zinkeisen, *Gesch. Griechenl.*, I, p. 604. Finlay, p. 117. — Sur le christianisme à Thessalonique, cf. Tafel, *De Thessalonica ejusque agro*, p. xiv et p. xli sqq. C'est de Thessalonique qu'était cette sainte Héliconis qui, d'après Tafel, p. 150, *Menol. Basil.*, 28 mai (vol. III, p. 115), souffrit le martyre à cette époque à Corinthe, sous le proconsul Justinus.

sanglante vint éclairer la Grèce. C'est sous ce même règne qu'on vit pour la première fois le glaive des bourreaux menacer les chrétiens en masse et que la question gothique vint faire pour de longues et dures années la préoccupation et le désespoir des patriotes romains et des citoyens grecs de l'empire. Ce fut une faute tragique de la part de ce magnanime Dèce, que de tourner ses armes à l'intérieur de l'empire contre des hommes dont la constance et le dévouement enthousiaste étaient capables de supporter des terreurs plus effroyables encore que celle qu'apporta le fléau des Goths.

Les vingt années qui suivent, de 249 à 270 ap. J.-C., virent se renouveler d'une manière effroyable, dans les provinces romaines de population grecque ou demi-grecque, la cruelle situation que le dernier siècle de la République leur avait faite. Le premier grand acte du drame de l'invasion des peuples germaniques, qui se jouait alors, fut surtout fatal aux pays situés entre l'Adriatique et le Taurus, entre les Carpathes et l'île de Crète. Après une ère de paix de plus de cent ans, la Grèce vit de nouveau se livrer sur son territoire de grandes batailles, aussi bien entre les armées des peuples civilisés du monde antique et l'avant-garde du nouveau peuple qui devait devenir le maître du monde, qu'entre les grands prétendants à la couronne de Rome, et bientôt après entre les derniers défenseurs couronnés des anciens dieux et les porte-bannière de la nouvelle religion cosmopolite.

Quiconque a suivi d'un regard attentif d'un côté l'opiniâtre et souvent si heureuse résistance que les Grecs modernes ont opposée dans la troisième décade du XIXe siècle à toutes les forces de la Porte Ottomane, et, d'un autre côté, celle qu'opposent depuis cent ans les Osmanlis à l'immense puissance de la Russie, aura de la peine à comprendre que tout le pays situé entre la Theiss et la Méditerranée ait pu devenir, pendant plus de vingt ans, la proie des tribus assez peu nombreuses du groupe des peuples gothiques qui habitaient entre le Don et les Carpathes.

Sans prendre en considération plusieurs raisons secondaires

qui contribuèrent pour longtemps à l'infortune générale, on peut affirmer que ce fut justement la dépendance de l'empire romain, bienfaisante pour les Hellènes depuis 250 ans, qui devint alors la cause de leur ruine. Si les pays encore prospères et bien peuplés entre le Ténare et les Carpathes, avec leurs nombreuses villes fortes, leurs excellentes lignes de défense tracées par la nature telles que nous les connaissons depuis le Danube jusqu'à l'isthme de Corinthe, avec leur population grecque au sud, avec leurs Illyriens, Thraces, Daces et Pannoniens romanisés au nord, si ces pays avaient formé alors un seul État indépendant, ils auraient vraisemblablement résisté avec succès aux Goths dès le début et par leurs propres forces. Mais voilà que depuis des siècles la force défensive indépendante de ces pays avait disparu. La péninsule danubienne et l'Asie-Mineure n'étaient plus considérées ni défendues qu'au point de vue des intérêts militaires généraux de l'empire romain. La vigoureuse jeunesse du Nord servait dans les légions ou dans les cohortes auxiliaires. C'était aux empereurs seuls et à leurs légats qu'incombait maintenant la protection de ces provinces. Et juste en ce moment, l'armée romaine était profondément déchue. Pourtant les éléments dont se recrutait l'armée de l'empire étaient restés excellents. Mais la lumière que notre récit a jetée jusqu'ici à plusieurs reprises sur le système militaire, et surtout les détails que nous donnent nos sources sur la première moitié du IIIe siècle, prouvent que les mauvais gouvernements, depuis Caracalla, avaient ruiné l'armée romaine. Le simple soldat était horriblement gâté; il était plein de prétentions, arrogant, indiscipliné. Parmi les généraux, il y avait d'innombrables incapacités. Le goût pour les pronunciamientos régnait dans les camps des légions, habituées aux intrigues des prétendants et qui n'avaient pas vu depuis de longues années à leur tête un empereur qui fût un grand général. Il fallut traverser de longues années de cruelles calamités jusqu'à ce qu'il pût se former des soldats nouveaux, des officiers nouveaux, avant tout un nouvel état-major distingué, et que des chefs de premier ordre pussent prendre les rênes d'une main de fer.

Les nouvelles guerres gothiques exigèrent bientôt de l'armée

un redoublement d'efforts. Avec l'apparition des Goths sur le Danube et sur les bords de la mer Noire, les Romains éprouvèrent de nouveau les terreurs de leurs premières guerres contre les Germains, dont plusieurs siècles auparavant avaient été frappés les soldats de César, de Drusus, de Varus et de Germanicus. Il n'était pas facile ici de couvrir et d'assurer les frontières avec un petit nombre de batailles. Sur terre comme sur mer, la lutte s'étendit bientôt sur un théâtre immense. Pendant ce temps, la mauvaise situation intérieure toujours croissante paralysait l'énergie de la résistance. Les militaires s'aperçurent bientôt que les anciennes et colossales fortifications de Byzance n'avaient été rétablies que fort imparfaitement après leur destruction par Septime-Sévère. Sévère lui-même et son fils Caracalla eurent beau rétablir cette ville et l'enrichir de splendides monuments[1], ses murailles, qui auraient dû maintenant briser le flot des nations venues du Nord, n'étaient guère plus que des ruines gigantesques.

La calamité sociale de la dépréciation et de la falsification générales des monnaies dut sans doute briser aussi dans les pays grecs toute vitalité, toute énergie : nous pouvons l'affirmer, quoique les matériaux nous manquent pour tracer le désolant tableau de cette terrible situation. Et bientôt après les villes et les villages virent éclater, derrière les soldats qui passaient, une peste terrible qui étendit le linceul de la mort sur ces provinces désolées déjà par les rivalités des prétendants, jusqu'à ce qu'enfin, avec le réveil du génie romain, la détresse du temps eût fait naître des forces nouvelles et fait lever sur les pays grecs une aurore d'espérance.

Les Goths, comme nous l'avons dit ailleurs, avaient fait leur apparition vers le commencement du IIIe siècle ap. J.-C. sur les rives septentrionales de la mer Noire et dans le voisinage des frontières daco-romaines. Se répandant dans l'est successivement jusqu'à la région du Dniéper, puis à celle du Don, ils furent bientôt renforcés pour la guerre contre l'empire romain par d'autres peuples, dont les uns, comme les Bastarnes ger-

[1]) Cf. ci-dessus, tome II, p. 420 sqq. et consultez notamment O. Frick, article *Byzantium,* dans Pauly, *R. G*, I², p. 2619 sqq.

maniques et les Carpes gétiques, demeuraient déjà longtemps avant l'arrivée des Goths dans cette partie de l'Europe méridionale, et dont les autres suivaient les Goths leurs congénères ou s'avançaient parallèlement avec eux, comme notamment les Hérules, les Gépides, les Taifales, etc. Après que le nouveau groupe de peuples germaniques au pied des Carpathes, sur les lignes du Pruth et du Danube, eurent déjà forcé l'attention des empereurs Caracalla, Alexandre Sévère, Gordien III et Philippe; après que la Dacie, si difficile à défendre, et les parties nord-orientales de la région méridionale du Danube eurent reçu à plusieurs reprises la visite des nouveaux ennemis, la situation prit, vers le milieu du IIIe siècle, sur le Danube mœsique, un caractère tout nouveau et extrêmement grave. C'est alors que s'annoncèrent les grandes catastrophes qui devaient désormais éprouver très sérieusement aussi les pays méridionaux, les pays grecs de cette péninsule, où (en exceptant toutefois l'expédition des Costoboques en Phocide sous Marc-Aurèle) on était habitué depuis des siècles à ne pas s'inquiéter des orages qui grondaient au-delà du Strymon supérieur et du plateau dardanien.

Le vaillant C. Messius Quintus Trajanus Decius [1], qui avait été forcé par son armée (mœso-pannonique) [2] à se soulever contre l'empereur Philippe et à s'emparer, à la fin de l'année 249 ap. J.-C., de la couronne romaine, n'était que depuis peu le maître de l'empire lorsque les hordes gothiques pénétrèrent en nombre inaccoutumé plus profondément que jusque-là dans la Mœsie. Les Hellènes suivirent avec attention d'abord, puis avec épouvante, les phases de la grande lutte dans laquelle Dèce s'était engagé personnellement, en 250, avec le roi des Goths Kniva. La défaite des Romains à Berœa en Thrace, dans le Balkan, et, bientôt après, la reddition aux Goths de la grande ville romano-grecque de Philippopolis par Lucius

[1]) Inscription de Périnthe en l'honneur de Dèce, voy. Böckh, *C. I. Gr.*, II, p. 67, n° 2023.

[2]) Les troupes de la péninsule du Balkan s'étaient d'abord révoltées contre leur chef Sévérien, gendre de Philippe, qui commandait en Mœsie et en Macédoine (Zosim., *Hist.*, I, 19 fin). Dèce dut, après que la rébellion eut été comprimée, rétablir une discipline sévère.

Priscus, le traître qui commandait en Macédoine [1], ouvrit au Midi hellénique de dangereuses perspectives. Car, tandis que Dèce faisait des efforts surhumains pour pouvoir conduire une nouvelle armée contre Kniva, les Goths se mirent à parcourir les pays voisins en pillant, incendiant, emmenant partout des captifs et emportant un riche butin. C'est ainsi que commença la longue suite d'horribles dévastations qui se promenèrent dès lors pendant des siècles avec une affreuse monotonie sur les pays situés entre le bas Danube et la mer Égée. Le pays plat et les petites villes étaient en général le plus durement éprouvés. Les grandes villes, entourées de murailles, résistaient heureusement aux Germains, à moins que la trahison ou quelqu'autre malheur ne vînt en aide aux assaillants; mais la prise d'une de ces places centrales était naturellement signalée par un redoublement d'horreurs. Nous ne savons pas si, dans ces conjonctions critiques, le prolétariat roman et grec, notamment dans les pays de plaine, s'est déjà fait l'allié des hordes pillardes. Mais ce qui est certain, c'est que de nombreux esclaves, des brigands, des habitants ruinés par les invasions gothiques, parfois aussi des traîtres plus fortunés poussés par la vengeance, allèrent au-devant l'ennemi : ce fut le cas particulièrement des prisonniers de guerre amenés dans le pays. C'est dans cette catégorie de gens que les « Barbares » recrutèrent les guides et les indicateurs si dangereux pour les habitants de ces provinces. Cette fois, ce fut la Macédoine qui, de toutes les provinces intérieures de la presqu'île du Balkan, fut la première inondée par le flot des Goths [2]. C'est aussi le temps où la capitale maritime de ces contrées, Thessalonique, le siège des gouverneurs macédoniens, commença à montrer son immense valeur stratégique pour la défense de la Macédoine méridionale et des autres pays du Midi : cette valeur est de plus en plus signalée par l'histoire jusqu'au temps des Paléologues. C'était, depuis l'an-

[1]) Aurel. Vict., *Cæsar.* (*Decius*), 29. Jornand., *De reb. Get.*, 18. Ammian. Marcellin., XXXI, 5, 17. Zosim., *Hist.*, I, 24. Syncell., *Chronogr.*, p. 376 *a*. P.

[2]) Ammian. Marcellin., XXXI, 5, 16.

tiquité, une ville importante comme port de mer et comme principale station au milieu de la route stratégique romaine qui allait de Dyrrhachion à Byzance : en ce moment, elle prit une importance militaire d'autant plus grande qu'elle était le nœud de toutes les routes de la Macédoine, au nord et à l'est de l'Axios, notamment des grandes routes de la vallée du Strymon et de celles qui conduisent de la vallée de l'Axios dans la Dardanie, le pays des cols qui s'ouvrent sur le nord et la vallée du Danube. C'est ainsi que Thessalonique devint, à plusieurs reprises, le refuge de milliers de Grecs qui avaient fui les pays voisins. Et c'est contre ses murailles puissantes, couronnées de créneaux, se développant en amphithéâtre le long de hautes crêtes de collines et au dessus de profondes déclivités de terrain, c'est contre ses tours formidables que se brisa, d'un siècle à l'autre, la fureur sauvage des peuples du Nord, tandis que pour les Romans et les Grecs croissait avec chaque génération la valeur de cette ville, qui devint de plus en plus le boulevard de la civilisation antique dans ces contrées[1].

Dans cette situation critique, l'empereur Dèce confia la

[1]) Sur les destinées de Thessalonique, dont nous avons si souvent parlé dans le dernier volume, depuis le temps de l'apôtre Paul, et sur l'importance de la ville, voy. encore Tafel, *De Thessalonica ejusque agro*, p. xxxiv sqq. et p. 177 sqq. Fallmerayer, *Fragmente aus dem Orient*, II, p. 188 sqq. C'est dans ce temps aussi que tombe une augmentation considérable de la force de résistance de la ville de Thessalonique. Il ressort des recherches de Tafel, *loc. cit.*, p. xxxviii sq. et p. xl, que, selon toute apparence, l'empereur Dèce conduisit dans cette « πρώτη Μακεδόνων » (Böckh, *C. I. Gr.*, n° 1967) une véritable colonie, composée d'éléments romans, ou illyrico-thraciques, ou grecs, ou hellénistiques, on ne sait, et que la ville, dont la « liberté » ne semble pas modifiée, apparaît depuis ce temps sur les monnaies en qualité de métropole honorée du néocorat. (On attribue ailleurs habituellement la colonie à Valérien ; ainsi, dans Böckh, *C. I. Gr.*, II, n° 1969, p. 54 [cf. Eckhel, *D. N.*, II, p. 80], qui croyait trouver aussi dans cette inscription des allusions à des solennités funéraires et à des jeux en l'honneur de Valérien, dont la fin fut si malheureuse. Zumpt, *Comment. Epigraph.*, I, p. 437, admet que Valérien, pour récompenser la ville de sa bravoure pendant les luttes de l'année 253 [voy. ci-après], lui accorda les titres, les honneurs et les droits d'une colonie romaine*).

* Remarquons encore que Zumpt, *loc. cit.*, p. 377 sq., montre par des documents que les villes macédoniennes de Dion et de Casandria furent jusqu'à ce temps des colonies *juris italici* ; (*ibid.*, v. aussi ce qui concerne Alexandria Troas et Parion). Marquardt, *Röm. Staatsverwaltung*, I, p. 320, note 10, tient pour Valérien.

protection de la Grèce proprement dite à un officier distingué. Soit que l'empereur eût poursuivi, dès le commencement, le but de couper aux Goths de Kniva la retraite vers le Danube, et que, dans ce dessein, il eût ordonné en même temps de barrer tous les passages intérieurs du Balkan aux hordes gothiques dispersées; soit encore, ce qui nous paraît plus vraisemblable, que cette mesure du salut eût été improvisée en toute hâte; toujours est-il qu'on adjoignit à Messala, gouverneur d'Achaïe résidant à Corinthe, un jeune officier supérieur, Marcus Aurelius Claudius, un Roman d'Illyrie, né vers l'année 225, qui avait déjà, par les qualités remarquables de son caractère comme par un talent militaire incomparable, conquis la plus haute considération, au point que l'empereur lui confia la défense militaire de la Grèce, et avant tout celle des Thermopyles. C'était compter beaucoup sur la valeur personnelle de Claude. Car, dans ce moment de suprême détresse dans le Balkan et sur le Danube, on ne put donner à Claude, en dehors des milices provinciales grecques, qui, de mémoire d'homme, n'avaient pas été mises à l'épreuve, que soixante archers crétois, cent cavaliers cuirassés, soixante hommes de cavalerie légère et deux cents hommes d'infanterie légère, avec mille recrues que le chef devait instruire à la hâte [2].

Dans la suite, les Hellènes ne se montrèrent pas peu fiers de ce que la protection de leur pays fût alors confiée au même homme, qui, devenu empereur quelque vingt ans après, mit fin d'un seul coup terrible à tous les maux causés par les Goths, et de la famille duquel devait sortir la nouvelle et illustre dynastie des Constantins. Cependant, Claude ne semble pas avoir été réduit à essayer sérieusement la valeur de ses jeunes troupes aux Thermopyles; car bientôt le théâtre de la lutte décisive fut transporté et concentré sur le bas

[1]) Ce Messala est peut-être identique avec le Valerius Messala (ou bien un de ses fils) qu'Alexandre Sévère proposa à sa mère Mammæa, en même temps que le jeune Maximin, pour époux de sa sœur Theoclia; CAPITOLIN., *Maximinus*, 29, (3), 4. Cf. PAULY, *Realencyklopädie der Klass. Alterthumsw.*, V, 2, p. 2369.

[2]) TREBELL. POLL., *Claud.*, 16. ALBERT DUNCKER, *Claudius Gothicus* (Hanau, 1868), p. 12, 13.

Danube. Mais formidable fut la terreur qui s'empara de la Grèce lorsque, vers la fin de l'année 251, la campagne de cette année, si brillamment commencée, se termina, contre toute attente, par une grande défaite des Romains dans les marais de la Dobroudja, près d'Abritum ou Forum Trebonii. La mort de l'empereur Dèce produisit sur les hommes de cette génération la même impression qu'avait produite 242 ans auparavant à Rome la défaite de Varus dans la forêt de Teutoburg. Il est vrai que le successeur de Dèce, ce même légat C. Vibius Trebonianus Gallus que la voix publique accusa dans la suite d'avoir honteusement trahi Dèce, avait conclu en 252 la paix avec Kniva; mais c'était une paix honteuse que la plupart des Goths, du moins les alliés des Goths, n'observèrent pas même sérieusement. Et lorsque, peu de temps après, le nouveau légat de Mœsie Marcus Æmilianus, après avoir conquis de nouveaux lauriers sur ces Germains, conduisit comme anti-empereur ses légions contre Gallus en Italie, les Marcomans et les Goths (à partir de mai 253) franchirent de nouveau le Danube et recommencèrent leurs incursions dévastatrices, qui, cette fois, s'étendirent au sud jusqu'aux frontières de la Grèce proprement dite [1].

Dans toute l'étendue de l'empire romain (sans en excepter les malheureuses communautés chrétiennes, si cruellement persécutées jusqu'ici, et qui, pour le moment, gagnèrent quelques années de repos [2]), on put cependant respirer maintenant, surtout quand on apprit que les légions avaient mis rapidement fin en Italie à la guerre civile menaçante, qu'elles avaient débarrassé le pays des deux empereurs rivaux, l'un après l'autre (dans l'été de 253), et avaient élevé sur le trône, avec le consentement empressé du Sénat, Publius Licinius Valerianus, le général qui arrivait de Rétie à la tête de l'armée établie en Gaule et sur les frontières de la Germanie et que

[1]) Cf. Zonar., *Annal.*, XII, 21, p. 628 *b*. P. et 23, p. 629 *c*. P.; voyez aussi Zosim., I, 26 init. et 29, 2-3.

[2]) Pendant la courte persécution à la fin du règne de Valérien, je trouve nommé comme martyr chrétien dans la péninsule grecque saint Nicéphore de Thessalonique : Tafel, *De Thessalonica*, p. 152 sq. *Menol. Basil.* ad 9 Febr., vol. III, p. 176.

ses soldats avaient déjà revêtu de la pourpre. Valérien et son fils Gallien étaient déjà empereurs depuis le 22 octobre 253 [1]. En attendant, dans la presqu'île thraco-grecque, on en était toujours réduit à se tirer d'affaire soi-même. Le résultat inévitable de la défaite de Dèce fut qu'à la nouvelle de cette grande victoire des Goths sur les Romains, les ennemis de l'empire, sur toutes les frontières depuis la Mésopotamie jusqu'au delta du Rhin, les Perses comme les Marcomans, les Alamans comme les Francs, se précipitèrent avec impétuosité sur les provinces romaines les plus proches, et forcèrent ainsi sur tous les points à la fois les troupes romaines de la frontière à des efforts qui les épuisaient. Ajoutez à cela que, depuis l'année 251 ou 253, la peste, venant du Nil supérieur par l'Égypte, avait pénétré dans l'empire, et qu'elle exerça ses ravages pendant quinze ans au moins, se frayant son chemin par-dessus les cadavres et exerçant des ravages épouvantables notamment dans la presqu'île du Balkan si cruellement éprouvée déjà par les ravages des Barbares, la disette, les soucis et la misère [2]. Réduits, pour le moment, à leurs propres

[1]) Schiller, *Gesch. der röm. Kaiserzeit*, I, 2, p. 810.

[2]) Zosim., I, 26. Eutrop., IX, 5. Jornand., *De reb. Getic.*, 19. Zonar., XII, 21 (p. 628 *b*. P.) Euseb., *Chronic.*, ed. Schöne, II, p. 180, et Hieronym., *ibid.* p. 181. Oros., VII, 21 et 22. Cedrenus, *Histor. compend.*, p. 257 *d* et p. 258 (P.). Clinton, *Fast. Roman.*, I, p. 272. 275. Sur la durée de cette peste, les indications et les conclusions qu'on peut en tirer ne sont pas d'accord. D'après Zonaras (*loc. cit.*), elle dura quinze ans, sans doute jusqu'en 267 ou 268 ap. J.-C. D'un autre côté, nous trouvons chez Zosime et chez d'autres, que cette épidémie (à moins qu'il n'y ait eu différentes épidémies indépendantes ou une explosion répétée de la même maladie à la suite de la guerre contre les Germains) dura beaucoup plus longtemps et fit particulièrement des ravages effrayants, une fois dans les premières années de Gallien seul empereur (Zosim., I, 37, 5 et 6), une seconde fois au temps de la guerre des Goths sous l'empereur Claude II (Zosim., I, 46). Pour ce qui est du caractère médical de cette peste très contagieuse (que l'on connaît aussi dans l'histoire des épidémies sous le nom de « peste de Cypre »), les symptômes essentiels en étaient : une forte fièvre, des pustules, la diarrhée, de violents vomissements, une forte affection du pharynx, des yeux rougis, la gangrène aux pieds, la paralysie des membres inférieurs, la surdité, la cécité, une soif furieuse. On se demande si cette épidémie était celle des bubons pestilentiels (avec laquelle elle avait de commun la recrudescence violente de septembre au commencement de la canicule), ou un typhus, ou enfin une petite vérole. Cf. Häser, *Geschichte der epidemischen Krankheiten* (2e éd.), p. 36-40.

ressources et au petit nombre de troupes restées dans le pays, les Grecs durent néanmoins résister; et il arriva que la même détresse qui, sous Valérien, fit sortir de terre tout un état-major de généraux distingués (notamment tirés de la classe des paysans et des bourgeois dans les contrées romanisées de l'Illyrie, de la Pannonie, de la Mœsie et de la Dacie) réveilla aussi chez les Grecs des forces nouvelles. N'est-il pas remarquable que les citoyens et la garnison de Thessalonique, sur laquelle les Germains, en 253, s'étaient précipités avec toutes leurs forces, supportèrent avec un véritable héroïsme et un plein succès un long siège sous le commandement du brave Valens, à qui cet exploit valut le titre de « Thessalonicus? [1] » La gravité du danger réveilla aussi en Achaïe le souvenir d'un glorieux passé. Grâce aux institutions municipales qui avaient survécu à tout, on put appeler encore une fois sous les armes la population en masse. A Athènes, on restaura en toute hâte les remparts, qui, depuis le siège de Fufius Calenus, étaient presque tombés en ruines et que la construction de la nouvelle ville Hadrienne avait encore plus affaiblis au point de vue militaire [2]. Quant aux Péloponnésiens, ils revin-

[1]) Zosim., I, 29, 3. Zonar., XII, 23 (p. 629 *c*. P.). Ammian. Marcellin., XXXI, 5, 16. Syncell., p. 381 *c*. P. et C. Müller, *Fr. Hist. Græc*, III, p. 728 (fragm. d'Euseb. *Hist.* lib. IX) ou L. Dindorf, *Hist. Græc. min.*, I, p. 201 sqq. Sur Valens, voy. Ammian. Marcellin., XXI, 16, 10. Cf. aussi Theodor Bernhardt, *Geschichte Roms von Valerian bis zu Diocletians Tode*, I, p. 25, et, comme ouvrages plus anciens, Tafel, *De Thessalonica ejusque agro*, p. xxxvii sqq.

[2]) Zosim., I, 29, 4. Zonar., XII, 23 (p. 629 *c*. P.). Syncell., p. 381 *c* (P.). C'est à cette construction qu'on doit sans doute rapporter l'épigramme sur l'architecte Illyrios (Böckh, *C. I. Gr.*, I, n° 428). Avant notre époque (plus d'un atlas du monde antique nous révèle jusqu'à nos jours clairement cette manière de voir), il était d'usage d'attribuer à l'époque de Valérien la construction d'une muraille d'Athènes, « qui s'étend depuis la montée de la citadelle à plus de cinq cents pas directement vers le nord jusqu'au fond du Céramique, puis tourne vers l'est, et qui, après avoir suivi une direction rectiligne pendant six cents pas, se rapproche de nouveau de l'Acropole à partir de l'église de Demetrios Katiphóri. C'est un mur puissant, muni d'une allée intérieure, élevé avec tous les matériaux trouvés sur son passage (colonnes, architraves, sièges, autels, inscriptions, ex-votos) et conduit à dessein de manière à englober la masse de grandes constructions de la ville, comme le portique d'Attale et le Diogéneion. Il a contribué puissamment à achever la destruction de ces édifices : d'un autre côté, il a rendu à la

rent à leurs vieilles pratiques, auxquelles, dans leur égoïsme d'insulaires, ils avaient été fidèles en tous temps, comme ils le furent encore au moyen-âge et à l'époque des Ottomans : ils cherchèrent purement et simplement à couvrir leur presqu'île par la restauration et l'augmentation des défenses de l'isthme de Corinthe [1]. Dans le reste du pays, on établit des postes et des gardes de sûreté dans les nombreuses positions susceptibles de défense de la montagne, et on chercha principalement à couvrir les Thermopyles par des masses plus considérables [2].

Cette fois encore, comme après la chute de Philippopolis, les Grecs en furent quittes pour la peur. La résistance acharnée de Thessalonique, et sans doute aussi dans la suite l'arrivée de nouvelles troupes de l'Occident, sauvèrent encore une fois le midi de l'inondation des Goths. Et, dans les années qui suivirent, les excellents généraux de Valérien ainsi que de son fils et associé à l'empire Gallien, des hommes comme Claude, Macrien, Ulpius Crinitus, Aurélien, Probus, réussirent, selon toute apparence, à réformer peu à peu leurs légions sur le sol illyrien, à les discipliner et à arrêter pour plusieurs années les peuples germaniques de l'Orient sur la ligne qui s'étend du Danube pannonien jusqu'au delta de ce fleuve.

science le service de lui conserver une quantité d'antiquités, notamment d'inscriptions, qui, si elles avaient été disséminées, se seraient perdues, pour la plus grande partie, sans laisser de traces. Mais aujourd'hui tous les gens compétents sont d'accord à admettre que ce soi-disant mur de Valérien appartient à une époque bien postérieure. Il a dû être construit après la fin des gymnases athéniens, qui furent fermés par Justinien I[er] ; aussi l'a-t-on récemment attribué même à l'époque franque ». Ainsi s'exprime E. Curtius dans le texte explicatif de ses *Sieben Karten zur Topographie von Athen*, (1868), p. 57. (Cf. p. 47) ; voyez aussi du même auteur *Attische Studien* (I. *Pnyx und Stadtmauer*, 1862), p. 77 sqq. et II (1865), p. 28 sqq. 36. W. Vischer, dans le *N. Schweizer. Museum*, III (1863), p. 73 sqq. Finlay, *Griechenland unter den Römern* (trad. allem.) p. 83 sqq. [L'opinion de Curtius dans les *Attische Studien* n'est combattue actuellement (1863) que par Pervanoglu dans le *Philologus*, XX, p. 533. Cf. Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 705 sqq.].

[1]) Zosim., I, 29, 4. Zonar., *loc. cit.* Syncell. *loc. cit.* Curtius, *Peloponnesos*, I, p. 14. II, p. 547. Bursian, *Geographie von Griechenland*, II, p. 18.

[2]) Zosim., I, 29, 5. Syncell., *loc. cit.*

Mais, dans l'intervalle, les Goths, surtout d'abord ceux de l'Est avec les peuples germaniques voisins qui les suivaient, se frayèrent une nouvelle route vers les pays grecs, d'abord en Asie-Mineure, puis, plus tard, dans le cœur de l'ancienne Grèce : à savoir celle de la mer Noire. En effet, après avoir, vers 235, pillé Olbia et Tyra[1], ils avaient réussi peu à peu à conquérir la Crimée et les pays voisins, ces contrées hellénisées de toute antiquité et qu'on désignait d'habitude sous le nom de « royaume du Bosphore ». Grâce à la politique pleine de souplesse des citoyens des villes non encore soumises immédiatement aux Goths, ceux-ci et les Germains qui marchaient avec eux arrivèrent à posséder de nombreux petits navires de grande vitesse sur lesquels, conduits par d'excellents matelots grecs qui n'avaient pas osé résister aux menaces de leurs nouveaux maîtres, ils parcoururent d'abord la mer Noire et ses rivages et peu à peu les mers intérieures de la Grèce avec une audace et un succès qui, comme on l'a remarqué fort justement, rappelle les expéditions des Normands. La première tentative de ce genre[2], faite par des Hérules et des Ostrogoths, fut dirigée en 255 contre la dernière ville grecque des côtes nord-est de la mer Noire, Pityonte sur la côte de Colchide. Mais elle échoua complètement; car cette fois l'énergie et la résolution de la garnison romaine eut un plein succès, grâce à son commandant Successianus, officier des plus distingués[3]. Mais à peine l'empereur Valérien, désirant

[1]) Cf. Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, p. 217 sqq. et 286.

[2]) Quand Zosime (I, 28, 1) fait remonter jusqu'au temps de Gallus l'invasion des Goths en Asie et le pillage de tout le pays « jusqu'en Cappadoce, à Pessinonte et à Éphèse », c'est certainement « prématuré » et ne s'appuie ni sur d'autres témoignages ni sur une vraisemblance « intime » : cela ne s'accorde pas du reste avec ses propres récits ultérieurs.

[3]) Zosim., I, 32, 1-4. Pour la chronologie des expéditions gothiques avant l'année 267, je me suis essentiellement attaché à Bernhardt, p. 27 sqq., et aux résultats dans Duncker p. 9 (cf. *Philologus*, XXVII [1868], p. 351 sqq.). Cf. aussi R. Köpke, *Die Anfänge des Königthums bei den Gothen*, p. 49. Les modernes ont souvent assigné un autre ordre aux expéditions, notamment Wietersheim, *Geschichte der Völkerwanderung*, II, p. 268 sqq. 288; puis Oberdick, *Die Römerfeindlichen Bewegungun im Orient*, p. 12. 13. 14. 36 sqq. Aschbach, *Geschichte der Westgothen*, p. 9. sqq. Pallmann, *Geschichte der Völkerwanderung*, I, p. 54 sqq.

employer un homme de cette valeur et de cette vigueur sur le théâtre de la guerre persique, eut-il rappelé, peu de temps après, en 256 ou 257, Successianus de Pityonte, que les Germains renouvelèrent leur opération d'après un plan plus étendu. Ils échouèrent, il est vrai, dans une tentative dirigée contre la ville de Phasis, mais Pityonte tomba entre leurs mains dans cette même expédition : bien plus, la conduite aussi lâche que dissolue de la garnison de Trapézonte leur permit de surprendre et d'occuper cette ville si riche et si considérable. Le pillage et la dévastation de cette cité superbe consterna les Grecs au loin [1] et donna le courage aux tribus germaniques établies sur la mer Noire plus à l'ouest de risquer, en 259 ap. J.-C., une expédition de pillage encore plus grandiose. Cette fois, et avec l'aide d'un certain Chrysogonos, qui avait peut-être été autrefois un esclave germain prisonnier de guerre dans une province grecque de l'Asie-Mineure (à moins que ce ne soit un traître grec à la façon de Cyriade d'Antioche), le coup fut dirigé contre l'Asie-Mineure du nord-ouest. Au printemps de 259, une forte armée gothique passa, en partie par terre, du delta du Danube dans le golfe Philéatique situé à environ sept milles au nord-ouest de Byzance. Là les Goths trouvèrent de nombreuses barques de pêcheurs, à l'aide desquelles ils pouvaient transporter désormais toute leur armée dans le Bosphore de Thrace. L'attitude de beaucoup de corps de l'armée romaine était encore alors si pitoyable, le service était si mal fait par des soldats mal payés sans doute, enfin la terreur qui précédait les Goths farouches, avec leurs manteaux de fourrure et leurs masses d'armes, paralysait tellement un grand nombre de soldats et d'officiers, que la présence d'une forte armée romaine, supérieure même en nombre aux Goths, ne put pas sauver la florissante ville de Chalcédoine de la conquête, du pillage et d'un incendie partiel, ni empêcher les Goths de pénétrer plus loin dans l'intérieur du pays. A l'instigation de Chrysogonos, les Goths marchèrent ensuite sur Nicomédie, la vieille capitale de la Bithynie; la lâcheté des soldats démoralisa aussi le reste de la population,

[1]) Zosim., I, 32, 5 à 33, 8.

et l'on ne pensa pas plus à résister qu'à Nicée, Cios, Apamée et Pruse. C'est ainsi que de toutes parts un riche butin tomba entre les mains des Germains. Cyzique n'échappa sans doute à sa perte que parce que le Rhyndacos, à la suite de pluies violentes, avait débordé au loin et forcé les Goths à retourner vers le Bosphore : ils se soulagèrent de leur irritation de cet échec en incendiant, pendant la retraite, les villes de Nicée et de Nicomédie [1].

C'était une cruelle humiliation pour l'empire et pour l'armée que de telles catastrophes fussent possibles. Cette situation effroyable s'expliquait pourtant par ce fait que les Romains durent tout à coup défendre au moins six fronts en même temps contre d'énergiques ennemis; que la Pannonie fut pendant quelque temps, en 258, en pleine insurrection; que l'armée était encore en partie fort démoralisée, et qu'elle n'était pas de beaucoup assez nombreuse pour faire face à tant d'exigences nouvelles ; que les défaites, la peste et le manque d'argent rendaient excessivement difficile le recrutement des légions et des corps auxiliaires ; enfin que les empereurs trouvaient beaucoup plus facilement des généraux capables au point de vue militaire que des chefs qui fussent en même temps sûrs au point de vue politique.

Pendant que Gallien et ses généraux avaient à lutter sans relâche sur tout le cours du Rhin et du Danube, Valérien se voyait lui-même forcé de résister avec toutes les forces disponibles aux Perses du roi Sapor Ier (240-271) qui, depuis l'année 253, avaient mis la main sur l'Arménie, puis, depuis l'année 254, attaqué avec succès la Mésopotamie, et même, en octobre 255 (d'autres disent dans l'été de 256), pris la puissante capitale de la Syrie, Antioche, qu'ils avaient durement maltraitée. Ces désastres retenaient le vieil empereur depuis l'année 256 dans l'extrême Orient de l'empire. Le célèbre conseil de guerre qu'il avait tenu dans les Thermes de Byzance [2],

[1]) Zosim., I, 34, 1 à 35, 5. Jornand., 20). La dévastation de ces contrées et de Nicomédie est esquissée d'une manière générale par Syncell., p. 382 *b* (P.). Trebell. Poll., *Gallien.*, 4, 7-8. Cf. Bernhardt, *Geschichte Roms*, I, p. 30, et Köpke, *Die Anfänge des Königthums bei den Gothen*, p. 49.

[2]) Comparez le très intéressant tableau de la séance de ce « sénat en

dans l'été ou dans l'automne 258, avec les généraux les plus estimés de l'armée qui combattait à l'est de l'Adriatique, ne put pas, comme nous l'avons vu, empêcher en 259 l'irruption des Goths à travers le Bosphore de Thrace. La principale cause locale en était sans doute que la ville de Byzance souffrait encore alors des suites de l'époque terrible de Septime Sévère et que, dans tous les cas, elle n'avait pas pris comme forteresse assez d'importance pour pouvoir agir au loin par sa protection. Lorsque donc Valérien, en l'année 259, reçut dans la lointaine Antioche l'effrayante nouvelle des expéditions de pillage des Goths en Bithynie, il envoya du moins en toute hâte à Byzance son confident Félix pour mettre en mains sûres la défense de ce point important contre l'attaque éventuelle (qui n'eut pourtant pas lieu alors) des Germains retournant dans leur pays[1].

En ce moment, il est vrai, les invasions des Goths dans les mers grecques subirent un temps d'arrêt qui dura plusieurs années; mais la Grèce n'en profita pas. Car la catastrophe qui frappa Valérien eut un contre-coup inattendu et désastreux sur la Grèce proprement dite. En effet, l'empereur Valérien, victime, en 360, près d'Édesse, d'une infâme trahison de la part des Perses, était tombé (à une date qui se place entre le 29 août 259 et le 28 août 260[2]) dans une cruelle captivité

cuirasse » dans Vopisc., *Aurelian.*, 10, 3 et 13 jusqu'à 15. Pour la chronologie, voy. Clinton, *op. cit.*, I, p. 280. Bernhardt, *op. cit.*, p. 37 et 147. Wietersheim, *Geschichte der Völkerwanderung*, II, p. 264. 275. 288. 297. Oberdick, p. 15 sqq. Valérien, après avoir renouvelé en 257 les hostilités contre les chrétiens, qu'il menaça en cas de résistance du bannissement et des travaux forcés, semble avoir alors rendu de Byzance en 258 des décrets sanguinaires contre les prêtres, avec des peines plus sévères qu'en 257 contre les autres chrétiens (ci-dessus, p. 137, et Oberdick, p. 16. 130 sqq.). Cette persécution, dont entre autres l'Athénien Xystos (l'évêque Sixte II de Rome) fut la victime sanglante le 6 août 258 (v. Pontian. ap. Bucherium, p. 272, et *Vita Cypriani*, 14. Ellissen, p. 120 sqq. Clinton, I, p. 281), fut arrêtée ensuite par Gallien lorsqu'il régna seul; ce dernier rendit alors un édit de tolérance, par lequel, pour la première fois, l'église chrétienne était reconnue comme une corporation ayant une existence légale dansl'empire. Euseb., *H. E.*, VII, 13. Cf. en général Hagenbach, *Vorlesungen über dieältere Kirchengeschichte* (2e édit.), I, p. 201 sqq. Gieseler, *op. cit.*, p. 262 sqq.

[1]) Zosim., I, 36, 2.

[2]) Mommsen, *Röm. Gesch.*, V. p. 430.

auprès de leur roi Sapor : une nouvelle dévastation d'Antioche suivit aussitôt cette perfidie. La vaillante et longue défense (qui ne fut pas néanmoins suivie de succès) de Césarée, capitale de la Cappadoce, sous Démosthène, et une victoire de l'excellent général romain Balista en Cilicie, avaient forcé les Perses à s'arrêter; de plus, le puissant Odenath de Palmyre commençait sa campagne aussi énergique qu'heureuse contre les Perses, et rejetait avec une surprenante rapidité ces orgueilleux Barbares jusqu'à Ctésiphon. C'est ce moment que saisit en Orient un des généraux les plus considérés de l'armée romaine pour traduire en action, au grand détriment de l'empire, sa profonde antipathie pour l'empereur Gallien, antipathie partagée par un trop grand nombre de généraux. En effet, après que, dès l'année 258, Ingenus eut fait son apparition comme anti-empereur en Pannonie; après que l'énergique Postumus se fut fait proclamer empereur en Gaule, en Espagne et en Bretagne, l'éminent Gaius Marcus Fulvius Macrianus leva avec ses fils, au commencement de 261, l'étendard de la révolte contre Gallien en Asie, se fit proclamer anti-empereur de l'Orient et se mit en marche avec une grande partie de son armée pour conquérir la presqu'île des Balkans. Ce nouveau cours des événements mit aussitôt le feu à la Grèce. En effet, Macrien, qui conduisait quarante-cinq mille hommes en Europe, crut que, parmi les généraux et gouverneurs de Gallien dans cette presqu'île, il pourrait s'entendre aisément avec Auréolus, qui commandait en Illyrie. En revanche, l'attachement de Valens pour Gallien lui inspirait de profondes inquiétudes. Ce vaillant homme, célèbre par sa défense de Thessalonique contre les Germains, distingué du reste par ses vertus éminentes de soldat et de citoyen, était alors gouverneur d'Achaïe[1]. On pouvait s'attendre à une

1) C'est avec ce titre qu'il apparaît expressément dans les passages de l'histoire des empereurs que nous aurons à citer. En lisant dans Aurelius Victor (*Epitome*, 32. [*Valerianus, Gallienus*, etc.]) que « Valens avait pris la pourpre en Macédoine », on pourrait supposer que Valens était alors (ce qui s'était vu plusieurs fois ailleurs) à la fois gouverneur de Macédoine et d'Achaïe. Cependant, les renseignements que nous avons sur cette époque sont si misérables et si rares que nous ne savons sur quoi nous appuyer,

résistance d'autant plus vive de Valens contre le nouvel usurpateur, qu'il existait depuis longtemps une rivalité personnelle entre lui et Macrien. Aussi ce dernier envoya-t-il, vers le printemps de 261 [1], comme avant-garde, un corps d'armée indépendant sous le commandement d'un homme d'antique noblesse, Pison « Frugi », sénateur, descendant de l'ancienne et illustre maison des Calpurniens, qui s'était fait, dans ce temps-là, une grande réputation par son caractère et ses qualités personnelles. Pison devait briser par tous les moyens la résistance de Valens; il ne devait pas reculer, en cas de nécessité, devant l'assassinat : tel était, disait-on, l'ordre brutal de Macrien.

La nature capricieuse de nos sources pour cette époque nous laisse malheureusement dans l'ignorance complète des détails de la catastrophe qui s'accomplit alors sur le sol de la Grèce. On ne nous dit pas si Valens a attendu son adversaire en Achaïe ou en Macédoine; nous ne savons pas si Pison franchit l'Hellespont ou s'il se rendit par mer en Thessalie, où il devait trouver sa perte. Il est vraisemblable que Valens fut obligé de demander un effort énergique aux forces militaires et financières des Grecs. Ce qui est plus vraisemblable encore, c'est que la fatale manie d'improviser des empereurs, à laquelle, dans ce temps, officiers et soldats trouvaient toutes sortes d'avantages très réels, avait pénétré alors dans les armées de Valens et de Pison. Car les deux adversaires n'en étaient pas encore venus aux coups lorsque Valens se vit forcé, peut-être pour rester maître de ses propres troupes, de se faire proclamer lui-même comme empereur indépendant. L'effet produit par cet acte fut tel qu'il ne resta pas d'autre alternative à Pison que de s'emparer, de son côté, de la pourpre en Thessalie; de là son nom de « Piso Thessalicus ». La lutte contre Valens prit un caractère pour ainsi

dans cette hypothèse ou dans toute autre, pour expliquer toutes les difficultés qui s'élèvent là-dessus, bien loin de pouvoir les résoudre d'une manière satisfaisante.

[1]) Cf. les développements dans Wietersheim, *Geschichte der Völkerwanderung*, II, p. 302. Bernhardt, p. 85, et, pour cet épisode en général, Clinton, 1, p. 286.

dire souterrain. Valens fut vainqueur à la fin; il sut, quelque compassion qu'il eût pour cet homme de valeur, se débarrasser de Pison, soit qu'il l'ait fait assassiner par des émissaires, soit qu'il ait provoqué un soulèvement des troupes ennemies. Il est vrai que Valens ne fut vainqueur que pour tomber bientôt après sous les coups de ses propres soldats [1]. Vers le milieu de juin 261, cette grande catastrophe était un fait accompli [2].

On ne sait si Valens tomba victime d'une émeute vulgaire ou si ses hommes le massacrèrent pour acheter la faveur d'un chef plus puissant. Dans ce dernier cas même, on ne sait si c'était pour Macrien ou pour Auréolus. Car les plans ambitieux de Macrien le conduisirent à un terrible échec dans la presqu'île des Balkans. Auréolus resta fidèle à Gallien; c'est dans une sanglante bataille avec ses troupes, combattant avec énergie sous le commandement de l'éminent Domitien, que Macrien (probablement vers la fin de 261) [3] perdit la victoire et la vie sur la frontière thraco-illyrienne.

Dans quelle mesure les Hellènes eurent-ils à souffrir de ces luttes sur leur territoire? Jusqu'à quel point prirent-ils part eux-mêmes à ces mouvements? Nous l'ignorons complètement. Nous ne savons pas davantage si l'empereur Gallien, qui savait à l'occasion faire éclater sa colère et frapper des coups terribles autour de lui, n'a pas infligé quelque punition aux habitants de la Grèce; peut-être sa sympathie bien connue pour tout ce qui était grec l'aura-t-elle disposé cette fois à la clémence. Mais nous pouvons accepter comme vrai que c'est dans ce temps que tombèrent les ravages épouvantables que la peste, selon une indication passablement vague quant à la chronologie, exerça sous le règne de Gallien dans les

[1]) Sur ce remarquable épisode de l'agonie gréco-romaine de ce temps, voy. Trebell. Poll., *Gallien. duo*, 2, et *Tyranni triginta*, 19 à 21. Ammian. Marcellin., XXI, 16, 10. Les objections que Oberdick, *Die Römerfeindlichen Bewegungen im Orient*, p. 26, fait au récit de la catastrophe dans Trébellius Pollion sont peu plausibles, notamment pour ce qui regarde la prétendue impossibilité d'un pronunciamiento de Pison.

[2]) Il ressort certainement de Trebell. Poll., *Tyrann. trigint.*, 21, 3, que ces événements se sont terminés tout au plus à la date donnée dans le texte. Cf. aussi Schiller, *op. cit.*, p. 835.

[3]) Cf. Bernhardt, p. 85 et 296. Oberdick, p. 31-33 et 130.

villes d'Achaïe[1]. Il est du moins très vraisemblable que les armées de Pison et de Macrien apportèrent de nouveau la peste des provinces orientales fortement atteintes et en infectèrent la Grèce. Il n'était pas au pouvoir de Gallien de la protéger contre de telles calamité. Mais l'empereur se vit forcé de se rendre bientôt à Byzance en juge sévère et en chef d'armée vengeur. Depuis l'expédition des Goths de 259, on avait clairement vu la nécessité de couvrir aussi fortement que possible cette importante position, qui commandait la mer, les passages de montagne et la frontière. Après la disparition de Macrien, on avait donc établi sur ce point un corps de troupes considérable qui se composait en partie de soldats qui, lors de la fin de Macrien, s'étaient soumis à Auréolus. Cette armée de Byzance, sans que nous puissions savoir exactement pour quelle raison ni même le deviner avec quelque certitude, se mit en insurrection en l'année 262. Comme toujours, les terribles scènes que produisit cette explosion frappèrent cruellement la ville et les citoyens. La fleur de la population et la prospérité de la ville reçurent dans cette catastrophe un coup dont elles furent longtemps à se remettre[2]. Gallien lui-même, qui s'occupait alors des moyens d'abattre l'anti-empereur Postumus en Gaule, se hâta d'accourir avec des forces considérables sur les rives du Bosphore. Aussitôt qu'il eut forcé l'entrée de la ville, il fit entourer par son armée les insurgés sans armes et les massacra en masse, en trahissant, dit-on, sa parole donnée d'abord. Il resta encore longtemps dans la ville pour remettre quelque ordre dans la situation profondément troublée, et ne retourna à Rome qu'après l'hiver de 262 à 263[3]. Peut-être est-ce pendant les désordres causés par l'insurrection de Byzance que les Goths, en 262, franchirent de nouveau le Danube, inondèrent la Thrace, la Macédoine, attaquèrent Thessalonique et pénétrèrent jusqu'en Achaïe, où le général Marcianus, aidé cette fois par les

[1]) Trebell. Poll., *Gallien. duo*, 5, 5. Cf. Zosim., I, 37, 5 et 6.
[2]) Trebell. Poll., *Gallien.*, 6, 8 et 9.
[3]) Trebell. Poll., *Gallien.*, 7, 2 et 4. Bernhardt, *loc. cit.* p. 87 sqq.

milices grecques, les défit et les força à battre en retraite[1].

Mais la Grèce ne vit pas pour cela des jours meilleurs. En effet, de formidables tremblements de terre exercèrent, dans l'Asie grecque et aussi dans la Grèce proprement dite, de grands ravages difficilement réparables au milieu de la misère générale et de la détresse de l'empire[2]. Et dans le même temps se renouvelèrent, dans la partie occidentale des provinces grecques, notamment dans l'île agricole de Sicile, les insurrections serviles qui y avaient été épidémiques plusieurs siècles auparavant. Les esclaves révoltés, auxquels se joignit le prolétariat des plaines et des villes, menaient une guerre de brigandages contre les grands propriétaires et les paysans, et ne purent être réprimés qu'à grand'peine et par des moyens militaires[3].

C'est en ce moment que les Goths, pour lesquels, depuis des années (récemment encore grâce au brave Auréolus), le Danube était resté fermé, renouvelèrent leurs terribles expéditions maritimes, d'abord contre l'Asie grecque ; la nouvelle ruine de Byzance leur vint certainement en aide pour cela. C'est ainsi qu'il arriva qu'en même temps qu'une nouvelle tentative était faite contre la presqu'île du Danube, de fortes bandes germaniques (vers l'an 263) franchirent de nouveau la mer Noire, pillèrent et dévastèrent, à la manière accoutumée, de grandes parties de l'Asie-Mineure grecque à l'ouest ; c'est en ce même temps que le temple d'Artémis à Éphèse, célèbre dans le monde entier, devint la proie de la destruction. Seulement, cette fois, comme sur le Danube et en Achaïe, les troupes romaines commencèrent ici aussi peu à peu à tenir tête aux Goths : elles réussirent, cette fois, à forcer les pirates à battre en retraite avec des pertes[4]. Tandis que les années

[1]) Trebell. Poll., *Gallien.*, 5, 6 et 7, 1. Cf. Clinton, I, p. 288. Bernhardt, p. 31.

[2]) Trebell. Poll., *Gallien.*, 5, 2 sqq.

[3]) Trebell. Poll., *Gallien.*, 4, 9.

[4]) Trebell. Poll., *Gallien.*, 6, 2 et 7, 3 ; 12, 6. Jornand., 20 init., qui nomme les chefs des Goths : Respa et Veduco, Thuro et Varo. Le pillage, de l'Ionie est esquissé sans indication chronologique précise, dans Syncell.

qui suivirent furent signalées par des désastres dans les parties occidentales de l'Asie-Mineure, la Grèce proprement dite ne fut visitée d'une manière sérieuse par les Germains que dans les dernières années de Gallien.

La Grèce proprement dite, avec le monde d'îles qui l'entoure, n'avait été que peu éprouvée jusqu'ici d'une manière immédiate par les Germains. Sans aucun doute, la misère générale dans l'empire, la stagnation universelle du commerce causée par la détresse du temps, la crise monétaire et financière, la peste et les tremblements de terre, avaient gravement atteint la prospérité de la Grèce elle-même. L'Université d'Athènes, elle aussi, qui a longtemps conservé au milieu des tempêtes la vie sereine et joyeuse, doit avoir été cruellement éprouvée par toutes ces péripéties. Mais d'une manière immédiate, la Grèce n'avait subi de dommages que sur ses frontières, à la suite des invasions gothiques, et plus encore par la guerre rapidement terminée entre Valens et Pison. Et ce ne fut pas manque de bonne volonté de la part de Gallien si Athènes et l'Achaïe ne reçurent pas des faveurs sérieuses et signalées de la cour palatine d'alors [1].

En effet, avec Gallien, la Grèce avait vu, après de longues années, sur le trône un prince qui avait pour elle la même sympathie que l'inoubliable Hadrien. Gallien n'était, en aucune façon, un souverain faible ou incapable : bien au contraire, c'est avec la fureur d'un lion blessé qu'il s'était retourné, à plusieurs reprises et quelquefois avec succès, contre les ennemis extérieurs de l'empire et contre les nombreux usurpateurs et anti-césars dans les provinces. Malheureusement cette énergie n'éclata que par boutades momenta-

p. 382 *b* (P.). Cf. Wietersheim, II, p. 331 sqq. Bernhardt, *loc. cit.* p. 31. Duncker, p. 19. Curtius, *Ephesos*, p. 34, 39.

[1]) Au temps qui précède le règne de Gallien seul et le meurtre de son fils aîné en Gaule, on trouve l'inscription de Lébadée (Böckh, *C. I. Gr.*, I, n° 1621) en l'honneur d'un fils de l'empereur Gallien, du ὁσιώτατος καὶ θειότατος Publius Cornelius Egnatius Valerianus (cf. Keil, *Syll. inscr. Boeot.*, p. 113), que Böckh, *loc. cit.*, p. 787, prend pour le prince ordinairement nommé Saloninus. Pour le temps de Valérien, Curtius, *Attische Studien*, I, p. 78, fait mention à Athènes (d'après le *Philistor*, I, p. 329) d'une inscription en l'honneur d'un Valerios Eclectos.

nées, et la direction politique et militaire donnée par Gallien manquait d'un plan d'ensemble, de sûreté, d'opiniâtre persévérance. Malheureusement aussi cet empereur se plaisait aux jouissances de la vie et aux excès, aux fêtes dispendieuses, avec une ardeur qui était inexcusable dans la situation désastreuse de l'empire. Elle lui fit commettre de nombreuses fautes de conduite qui ne nous sont pas toutes connues dans le détail, le jeta dans toutes sortes de rivalités jalouses et lui enleva le respect et l'attachement de plusieurs de ses meilleurs généraux. Ses fantaisies esthétiques et littéraires prenaient un temps trop considérable chez un homme accablé des lourds devoirs politiques et des soucis de gouvernement de cet âge de fer.

Parmi ces fantaisies, il faut citer avant tout son hellénisme déclaré. Le même homme qui n'hésita pas à arrêter la persécution contre les chrétiens était en relations très intimes avec le plus grand philosophe de son temps, avec l'ingénieux néoplatonicien Plotin, qui vivait à Rome depuis 244 après Jésus-Christ. Les idées, même les plus étranges, de cet homme trouvèrent une sympathie ardente chez l'intelligent empereur et son épouse. Mais ce n'est pas tout. Les arts plastiques furent encouragés sous Gallien de plus d'une manière ; lui-même, qui avait un culte enthousiaste pour Apollon, s'essaya personnellement, non sans succès, comme poète dans un style spirituel et badin. Notamment, et c'est un phénomène étrange au milieu des figures héroïques des hommes de fer de ce temps, le charme éternel d'Athènes attirait cet empereur élégant, de culture si raffinée. C'est ainsi qu'il se fit initier aux mystères d'Éleusis, et ne dédaigna pas de rechercher le titre de citoyen d'Athènes, de revêtir la dignité d'archonte éponyme et de négocier avec les Athéniens au sujet de son admission dans l'antique et vénérable collège de l'Aréopage[1].

[1]) Sur le fait lui-même, voy. Trebell. Poll., *Gallien.*, 11, 3-6. La chronologie est ici très difficile à fixer ; pour l'archontat de Gallien (cf. supra, p. 72), on peut en fin de compte accepter chacune des années de son règne où il jouit d'un répit momentané des lourds soucis de la guerre; car rien n'empêchait le maître de l'empire de se parer de ce titre même étant absent d'Athènes ; cf. Dittenberger, *Kaiser Hadrians erste Anwesenheit in Athen*,

Cet amusement impérial avec les antiquités fossiles du monde hellénique, amusement qu'accompagnaient peut-être des gratifications réelles envoyées aux Athéniens, ne sauva pas les Grecs des calamités qui les frappèrent en 267. La situation de l'empire était devenue, dans les derniers temps, pire que jamais. Tout l'Orient, que l'éminent et fidèle Odenath avait gardé jusqu'ici avec succès contre les Perses, était pour ainsi dire perdu pour Rome depuis le printemps de 267. Car Odenath fut assassiné à cette époque ; son épouse Zénobie, la femme de génie qui lui succéda, était à la tête de ce mouvement national de l'Orient occidental qui se proposait pour but de secouer complètement la domination romaine et de refouler la prééminence sociale de l'hellénisme dans ces provinces. La défaite d'Héraclianus, général de Gallien, commença par rejeter pour plusieurs années les Romains derrière les frontières orientales de la Bithynie et de l'Ionie. De même, on ne pouvait songer à la possibilité d'arracher l'aile occidentale de l'empire à Postumus et à ses successeurs. Gallien en était donc réduit à ce moment à l'Afrique, à l'Italie, aux pays des Alpes et à la péninsule illyrico-grecque ; et c'étaient précisément les provinces les plus peuplées, les plus riches en ressources matérielles de tout genre, qui refusaient ainsi de participer à la défense du centre de l'empire contre les Barbares menaçants : bien plus, elles forçaient l'empire à de nouvelles guerres intérieures qui ne firent qu'augmenter la misère des contemporains.

Telle était la situation générale lorsque les Germains du nord du Pont, après avoir, à la suite de la mort de Valérien, qui avait vivement surexcité tous les ennemis de Rome, effleuré à plusieurs reprises les contrées grecques, entreprirent une de leurs expéditions les plus aventureuses contre l'intérieur du pays grec. Ce furent cette fois les sauvages

p. 225 sqq. (dans *Hermes*, VII, 2 [1872]). Quant à l'initiation aux Mystères, je serais disposé à la placer en l'année 263 ; d'abord à cause de l'ordre chronologique dans lequel en parle Trébellius Pollion ; ensuite parce que Gallien (cf. Trebell. Poll., *loc. cit.*), après la terminaison de l'affaire de Byzance (148), se trouve de très bonne humeur et peut bien avoir saisi cette occasion de faire à Athènes un voyage désiré depuis longtemps, avant de retourner à Rome pour la célébration des décennales.

Hérules qui apparurent à la tête de cette expédition de brigandage, la plus audacieuse et la plus funeste aux Grecs de tout ce siècle. Une armée d'Hérules et d'Ostrogoths partit, selon toute apparence, au printemps de l'année 267 après Jésus-Christ, sur cinq cents navires de la mer d'Azof, et prit la direction de l'ouest. Comme beaucoup de ces navires appartenaient sans doute à la catégorie des petites embarcations du Bosphore, pouvant porter trente hommes au plus, on ne peut guère porter le nombre des Germains à plus de vingt-cinq mille guerriers. Mais une témérité sans bornes, une mobilité extrême et une bravoure héroïque firent de cette petite armée un adversaire redoutable pour les Grecs, quoique, cette fois, l'empereur Gallien eût pris à temps des mesures de défense[1]. Les Germains se dirigèrent d'abord vers le delta du Danube, pénétrèrent ensuite, en remontant ce fleuve, dans l'intérieur et dévastèrent au loin le territoire romain. Alors, cédant peut-être devant le brave Claude qui commandait sans doute déjà en Illyrie, pendant qu'Auréolus avait à garder la frontière gauloise, ils se tournèrent vers le sud et le Bosphore de Thrace. Or Gallien avait chargé les ingénieurs byzantins Cléodamos et Athénæos de s'occuper sans retard de la réparation et du renforcement des fortifications des villes de cette région entière ; on avait aussi envoyé des troupes aux portes maritimes qui conduisaient vers les

[1]) Syncell. p. 382 *c.* (P.). On est à peu près d'accord aujourd'hui à placer cette expédition des Goths en 267. Etant donnée la connexion intime qui existait alors entre les attaques des peuples du Nord et les grandes catastrophes de l'empire, il est naturel de supposer que les événements de cette année qui sont rapprochés chronologiquement par Taebell. Poll., *Gallien.*, 13, ont aussi entre eux des rapport intimes. Je m'explique : les Goths n'auraient-ils pas été déterminés à leur nouvelle expédition, ou au moins encouragés dans leurs plans, par la mort d'Odenath, qui était connu comme ennemi des Goths et ami des Romains ? Oui certes ; il serait même possible que l'audacieuse Zénobie se fût mise de suite alors d'accord avec les Goths, comme elle l'avait fait avec les Perses, contre les Romains. Sur la mort d'Odenath et ses conséquences, voy. notamment Oberdick, *Die Römerfeindlichen Bewegungen im Orient während der letzten Hälfte des dritten Jahrhunderts n. Ch.*, p. 39 sqq. Sur les Hérules dans le Pont, cf. Aschbach, *Geschichte der Heruler*, p. 10 sqq., et récemment Pallmann, *Geschichte der Völkerwanderung* , II, p. 46 sqq.

parties intérieures de la mer grecque. En dépit de ces précautions, les Germains s'emparèrent au premier choc aussi bien de Byzance que de Chrysopolis, située en face [1]. Mais après cela, ils furent attaqués par les troupes romaines sur terre et sur mer : ils furent malheureux dans les deux affaires. Battus sur terre par les Romains et les levées byzantines, ils furent obligés sans doute d'évacuer aussitôt Byzance. Sur mer, l'amiral romain Venerianus leur infligea une cruelle défaite ; ils se virent forcés, en conséquence, de reculer jusqu'à l'embouchure du Bosphore, dans la mer Noire [2]. Mais comme le

[1]) Pour l'entrée dans le Danube et les noms des ingénieurs byzantins, voy. Trebell., Poll. *Gallien.*, 13, 6 : la prise de Byzance et de Chrysopolis dans Syncell. *loc. cit.* Chrysopolis est, sans aucun doute, la ville bien connue dans le voisinage de Byzance. Il est incompréhensible pour moi que von Wietersheim, *Geschichte der Völkerwanderung*, II, p. 327 sqq. et 333, ait pu songer précisément ici à Amphipolis ; il s'embrouille par là, sans aucune nécessité dans les plus étranges difficultés stratégiques. Plusieurs savants récents, comme par exemple, Pallmann, *Geschichte der Völkerwanderung*, I, p. 57 sqq. Bernhardt, *loc. cit.*, p, 32 sqq. Albert Duncker, *Claudius Gothicus*, p. 9, admettent que, parallèlement à l'expédition maritime des Hérules, il y eut une expédition par terre des Visigoths. Je conviens volontiers qu'en l'état pitoyable des sources pour cet épisode, il soit impossible de réfuter positivement cette hypothèse ; mais je ne puis la regarder comme indispensable. Mais, dans tous les cas, il faudra attribuer les invasions des Goths et des Hérules dans le Péloponnèse et en Attique aux Goths marins, dont l'arrivée par mer dans ces contrées est positivement affirmée par les narrateurs grecs, notamment par Syncell., *loc. cit.*, p. 382 *d.* (P.) et Zonar., XII, 26. Déjà Zinkeisen, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 589, avait montré que les Goths marins furent soutenus par ceux du Danube ; mais il n'arrive à ce résultat que parce que, sans nécessité, à ce que je pense, et à cause du nom de Marcien, il établit une relation immédiate entre les événements signalés chez Trebell. Poll., *Gallien.*, 6, 1, qui, selon moi, appartiennent à l'année 262 [p. 148] avec les guerres gothiques de 267.

[2]) Cf. von Wietersheim, II, p. 323. Syncell., 382 *d.* (P.). Trebell. Poll., *Gallien.*, 13, 6 et 7. Les *Byzantii duces*, nommés par Trebell. *loc. cit.*, qui battirent les Goths sont sans doute les commandants de la garnison romaine, à moins que nous ne pensions immédiatement à Cléodamos et Athenæos. Pour la chute de Byzance et la défaite des Goths, les faits ont dû se paser à peu près comme dans l'épisode de Dexippe que nous allons voir bientôt à Athènes. Pour préciser, d'après Syncell., *loc. cit.*, les Goths reculèrent jusqu'au lieu appelé Hiéron, sur la côte asiatique [aujourd'hui Anadoli-Kavak], où cesse le Bosphore proprement dit en forme d'outre et où commence son embouchure cratériforme dans le Pont-Euxin. O. Frick dans Pauly, *R. E. für das klassische Alterthum*, I, 2, p. 2447 sqq.

brave Venerianus était tombé lui-même dans la bataille navale[1], les Romains ne pensèrent probablement pas à les poursuivre tout de suite; aussi les téméraires Germains purent-ils, au bout de quelque temps, franchir de nouveau le détroit sans rencontrer de résistance. Comme les Romains, après la mort de Venerianus, furent probablement mal commandés, les Barbares leur échappèrent partout sur mer et les prévinrent, de sorte qu'ils réussirent d'abord à débarquer de force à Cyzique; de là, suivant en pillant les côtes de l'Asie, ils pénétrèrent enfin dans la mer Égée, où les îles de Lemnos et de Scyros devinrent aussitôt la proie de leur fureur[2].

Mais Athènes, l'antique métropole de ces îles, et avec elle l'Achaïe, ne devaient pas être épargnées plus longtemps. Les Goths et les Hérules atteignirent sans combattre la côte orientale de l'Achaïe[3]. Ils débarquèrent sans doute par bandes isolées sur différents points de ce pays, et bientôt le torrent dévastateur se répandit sur les cantons grecs, en particulier du Péloponnèse. La force morale et militaire de ces épigones du vieux monde hellénique était insuffisante pour résister aux farouches guerriers du Nord. C'est ainsi que Sparte, qui ne possédait plus un Agésilas, pas même un Nabis ou un Pythagoras, Argos, la basse ville de Corinthe, tombèrent dans les mains des Goths. Le pillage, le meurtre et l'incendie désolèrent ces antiques sièges de la civilisation grecque; ce fut la première des nombreuses tempêtes qui, depuis, passèrent sur la beauté de la Grèce, si sublime et si touchante encore dans sa décrépitude. Nous manquons pourtant presque entièrement des moyens d'apprécier dans quelle mesure les œuvres d'art et les monuments souffrirent à cette époque[4].

Athènes fut la seule ville, à notre connaissance, qui sauva

1) Trebell. Poll., *Gallien.*, 17, 7.
2) Syncell., p. 382 *d* (P.). Trebell. Poll., *loc. cit.*, 13, 8.
3) Syncell. et Trebell., *loc. cit.* Le déluge gothique qui inonda la Thrace, l'Ionie, la Macédoine et l'Achaïe sous Gallien est mentionné d'une manière générale par Euseb., *Chronic.* (éd. A. Schöne), II, p. 183. Aurel. Vict., *Coes.* 33. (*Licin. Gallien.*). Cf. Eutrop., IX, 8. Oros., VII, 22. Evagr., *Hist. Eccles.*, V, 24.
4) Syncell. et Trebell., *loc. cit.*

encore cette fois un reste de l'honneur des armes grecques. En Attique, où les Goths débarquèrent sans doute dans le Pirée ouvert, on fut complètement étourdi par le premier choc des Hérules et des Goths. Il est probable qu'il n'y avait sur place que peu de soldats romains. Les éphèbes d'Athènes, les autres étudiants de l'Université montrèrent-ils quelque chose de cet esprit qui, 311 ans auparavant, avait poussé tant de jeunes Romains à Athènes sous les aigles de Brutus? nous l'ignorons. Bref, ni même les remparts nouvellement restaurés, ni les armes de la bourgeoisie ne sauvèrent Athènes de l'irruption des Goths dans la ville de Périclès, qui, depuis Fufius Calenus, n'avait plus vu l'ennemi devant ses portes. Les rues et les places, qui jusqu'ici n'avaient été animées que par des troupes bruyantes de citoyens toujours remuants et d'étudiants venus de toutes les parties du monde romano-grec, résonnaient maintenant des signaux mugissants des cornes de bœuf et des cris de guerre des Goths. A la place des manteaux rouges des sophistes et des robes noires des philosophes, on y voyait flotter maintenant les fourrures des Germains. Wodan et Donar avaient vaincu Zeus et Athênê [1]. Mais tout ne se borna pas à cette sauvage poésie des contrastes. Il est possible que l'Acropole, au moins, ait pu être défendue, quoiqu'il ne

[1]) Le fait qu'Athènes a été réellement prise alors par les Goths n'a été mis sérieusement en doute chez les modernes que par K. Fr. Hermann, qui (*Griech. Staatsalterthümer*, 4e édit., § 190, 13, p. 565, en l'an 265 par erreur) prétendit qu'Athènes repoussa les incursions des Goths par son heureuse position. (Chez Hoyns, *Geschichte der sog. dreissig Tyrannen*, p. 32, la brièveté de l'expression paraît seule être cause si le lecteur peut être amené à supposer que ce savant, lui aussi, attribue à Dexippe une défense d'Athènes couronnée de succès; et Sievers, *Das Leben des Libanios*, p. 44, n'exprime des doutes que d'une manière générale). Le fait lui-même est mentionné d'une manière précise par Syncell., p. 382 *d* (P.). Zosim., I, 39, 1; comme aussi Zonaras (sur sa fausse chronologie, voy. plus bas, p. 157, 2), *Annal.*, II, 26, p. 635 *d* (P.). Le même fait ressort évidemment du discours de Dexippe qui sera cité plus loin, lequel semble du reste prouver qu'Athènes a été prise par les Goths à la suite d'une ruse de guerre, d'une surprise ou d'une attaque soudaine. (Dexippi *Fragment.*, dans l'édition de Bonn ou de Niebuhr du *Corpus Scriptor. Histor. Byzantin.*, vol. I, p. 27 et 28 : εἰ δέ τινα καὶ ἐπὶ τοῖς εἰρημένοις τὸ τῆς πόλεως πταῖσμα ἐκπλήσσει, καὶ δι' αὐτὸ ἄθυμός ἐστιν, ἴστω τάς τε πλείστας τῶν πόλεων ἐξ ἐνέδρας ὑπὸ τῶν πολεμίων ἡρημένας. Dindorf, *Historic. Græc. Min.*, I, p. 187).

soit pas facile d'en faire la preuve. Mais la ville elle-même eut beaucoup à souffrir. Il est possible que les Goths, satisfaits de leur facile victoire et — comme 1193 ans plus tard les Osmanlis — enthousiasmés par l'éternelle beauté des édifices anciens et modernes, se soient abstenus d'allumer de grands incendies et de détruire complètement la ville, d'autant plus que l'on sait qu'ils s'attardèrent longtemps dans Athènes et dans ses plaisirs. Il est possible, d'autre part, que l'ardeur et la fureur de la lutte ait mis sur quelques points la torche à la main des conquérants, et il est permis au moins de supposer que c'est à cette occasion qu'eut lieu le grand incendie qui détruisit si complétement l'Odéon d'Hérode Atticos[1], un édifice qui, par sa situation au sud-ouest de l'Acropole et par sa colossale masse de pierres, pouvait servir d'ouvrage extérieur à la citadelle et était exposé par là-même aux plus violentes attaques des Goths. La population d'Athènes, de son côté, quoique peut-être les Germains, après les premières fureurs de l'assaut, eussent été plus disposés à piller et à jouir ou à faire des prisonniers qu'à massacrer, la population semble être en grande partie sortie de la ville pour se réfugier dans les montagnes, où elle trouva provisoirement quelque sécurité. La splendide cité resta donc, pour le moment, complètement abandonnée aux Germains : la brutale fureur de la destruction, chez ces sauvages enfants de la nature, doit avoir, dans l'orgueil de la victoire ou l'excitation de l'ivresse, détruit plus d'un noble ouvrage de l'art, comme aussi peut-être leur grosse gaieté a sans doute empêché plus d'un crime inutile. Pourtant, nous ne connaissons en particulier qu'une scène de cette nature[2].

[1]) R. Schilbach, *Ueber das Odeion des Herodes Attikos*, p. 13. Je ferai pourtant remarquer, dans l'intérêt de la vérité, que Schilbach n'exprime pas lui-même cette hypothèse précise sur la date de cette destruction. Plus d'une ruine a pu être faite après, quand les Goths furent expulsés d'Athènes.

[2]) Elle est racontée dans Zonaras (*Annal.*, XII, 16, p. 635 *d*. P.), qui exagère du reste en prétendant que tous les livres existant à Athènes furent traînés sur le bûcher. On regarde aujourd'hui comme certain (cf. Bernhardt, p. 134 sqq. Ellissen, *Zur Geschichte Athens nach dem Verluste seiner Selbständigkeit*, p. 129. Duncker, p. 36. Wietersheim, III, p. 454. Zinkeisen, p. 586) que ce que Zonaras raconte d'Athènes en cet endroit se rapporte à l'année 267, et non à la grande invasion gothique sous Claude. Pour l'his-

« Une bande de guerriers germaniques, est-il dit, avait eu la fantaisie, entre autres, de faire un feu de joie avec les livres d'une des nombreuses bibliothèques athéniennes. Déjà les volumes étaient amoncelés en un grand tas, et la torche était prête pour accomplir le crime de lèse-intelligence ; mais une saillie d'un Goth, qui était tout particulièrement estimé de ses compagnons pour sa sagesse, sauva ces trésors littéraires de la destruction. Le vieux soldat trouva que les jeunes hommes de sa nation devaient s'abstenir de cet acte ; qu'il fallait laisser les Hellènes s'absorber dans ce fatras et dissiper leur temps et leurs forces dans ces grimoires, parce qu'alors les Germains n'auraient que plus de facilité à vaincre l'épée à la main de tels adversaires ». C'était la même manière de voir, le même esprit que nous retrouvons plus de deux siècles plus tard chez la noblesse gothique d'Italie, à la cour du grand Théodoric et d'Amalasonthe. Mais en l'année 267, les Goths et les Hérules devaient apprendre bientôt, de la manière la plus désagréable pour eux,

toire des livres à brûler, cf. encore CEDREN. (P.) p. 259 *a*, et ANONYMUS POST DIONEM (cf. C. MÜLLER, *Fragm. Hist. Græc.*, IV, p. 196), 9, *Claudius*, 1, où Zonaras a puisé. FALLMERAYER, dans l'écrit qui fit époque en son temps : *Welchen Einfluss hatte die Besetzung Griechenlands durch die Slawen auf das Schicksal der Stadt Athen und der Landschaft Attika ?* 1835, s'appuyant sur la *Chronique du couvent de Saint-Anargyri* (où du reste, à la façon d'autres Byzantins, on nomme le libérateur d'Athènes non pas Dexippos, mais Cléodamos, cf. ci-après) rapporta ce renseignement (p. 20 sqq.) que les Barbares brûlèrent dans l'Attique des arbres, détruisirent ou dévastèrent des temples, renversèrent dans le temple de Zeus Olympien en particulier six colonnes. ELLISSEN (1848), *loc. cit.* p. 124 sqq., avait encore accepté cette affirmation. Mais déjà FINLAY, *Griechenland unter der Römern*, trad. allem., p. 85, note 80, soulève en passant des doutes sur la sûreté de cette source et la possibilité de détruire facilement les colonnes de l'Olympiéon. Récemment on a démontré (FALLMERAYER en convient lui-même dans ses *Fragmente aus dem Orient*, II, p. 474) sur des points importants l'inexactitude absolue, ou plutôt l'inauthenticité des Fragments d'Anargyri. Ross (dans l'ancienne *Kieler Monatsschrift*, 1853, p. 594-603, dans la dissertation « *war Athen jemals vier Jahrhunderte verödet ?* » comme aussi dans ses *Archäologische Aufsätze*, II, p. 113 sqq. et 142 sqq.) et K. HOPF, *Griechenland im Mittelalter*, tom. LXXXV, sect. 1 de l'*Allgemeine Encyklopädie*, p. 108 sqq., ont prouvé d'une manière si triomphante la confection de cette soi-disant chronique, non au xe, mais au xviiie ou au xixe siècle, que même les notices plus anciennes ne peuvent plus prétendre à l'honneur d'être des sources. Sur l'immense richesse des Athéniens d'alors en livres, voy. encore ARISTID. ap. PHOT., *Bibl.*, p. 408 *a*. 29.

que les véritables hommes de science, par cela seul qu'ils ont consacré leur vie aux plus nobles études, ne sont pas forcément une race énervée et sans énergie. Cette fois, au moins, Athêné devait l'emporter sur le brutal Arès, ou sur leur Donar, comme purent le dire les Goths dans leur langage.

Peu à peu la défense des Romains et des Hellènes contre les envahisseurs commença pourtant à s'organiser. Selon toute vraisemblance, la nouvelle grande invasion des Goths en 267 avait aidé puissamment la reine Zénobie à Palmyre dans l'exécution de l'idée qu'elle avait eue dès son avènement au trône, de proclamer ouvertement le détachement de l'Orient de l'empire romain ; et on est assez porté à supposer que la plus grande partie des troupes avec lesquelles Héraclianus eut le dessous contre les soldats de Palmyre avaient été enlevés à la défense des provinces grecques contre les Goths par la nouvelle hostilité de Zénobie en face de l'empire. Comme le général Claude ne pouvait quitter le Danube sans les plus graves dangers, Gallien lui-même conduisit enfin, avec Marcianus, qui s'était déjà fait connaître en Achaïe, une armée d'Italie en Grèce, pendant que la flotte romaine du Bosphore, conduite apparemment par Cléodamos[1], se mit enfin en mouvement pour aider à dégager l'Achaïe.

Cependant on avait déjà commencé en Attique à se défendre soi-même. Il vivait à cette époque à Athènes un homme distingué qui jouissait de l'estime universelle aussi bien comme homme d'État pratique que comme savant de valeur, surtout comme historien d'un talent rare dans ce temps-là. C'était l'éminent Publius Hérennius Dexippos d'Hermos, fils de Ptolemæos Dexippos, de la famille des Céryces, dont le chef avait déjà reçu de l'empereur Commode le droit de cité romaine.

[1]) Pour l'approche de la flotte romaine, voy. Dexipp., *loc. cit.*, p. 27. Le récit de Zonaras (XII, 26, p. 635 *d.* P.) est particulièrement intéressant. Cléodamos y est un Athénien. (Les généraux byzantins Cléodamos et Athenæos de Trebellius Pollion [sup. p. 154, 1] sont fondus en un seul, l'Athénien Cléodamos). Celui-ci réussit à sortir d'Athènes et rassemble une armée, avec laquelle il attaque les Goths par mer. On pourrait tout concilier en admettant que Cléodamos se trouvait à Athènes au moment de l'attaque des Goths, et qu'il en sortit d'accord avec Dexippe pour amener au secours de la ville la flotte romaine de la mer Égée. Cf. Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 709.

Né à Athènes, probablement professeur à l'université de cette ville, il s'était fait depuis longtemps un nom comme rhéteur et comme philosophe dans le goût du temps. En sa qualité d'Athénien de famille ancienne, cultivée et riche, il avait exercé avec distinction les liturgies traditionnelles ; il avait, en particulier, dirigé la procession solennelle et les luttes dans les grandes Panathénées. Nous ignorons si c'est avant l'attaque des Goths ou après qu'il a revêtu dans la petite république les dignités d'archonte-roi et d'archonte-éponyme. Mais c'est surtout comme historien qu'il était devenu très populaire. Ce n'est pas seulement à l'histoire savante du passé, à celle des États « hellénistiques » issus de la monarchie d'Alexandre, ou au passé de la Grèce en général qu'il a consacré ses loisirs. Il a écrit l'histoire de son propre temps, et, dans un ouvrage spécial, celle des guerres gothiques de ce siècle : c'est dans ses ouvrages que les historiens romains de l'époque suivante et les historiens byzantins ont puisé leurs meilleurs renseignements sur ces guerres ; malheureusement, sauf quelques débris, ces ouvrages sont perdus pour nous[1].

[1]) Le nom complet de cet homme de valeur se trouve dans Böckh, *C. I. Græc.*, I, nº 380 : le nom de son père dans cette inscription est Ptolemæos; dans Suidas, *s. v.*, Dexippos. Sur la famille des Herennius et le sacerdoce héréditaire dont Dexippe était en possession, ainsi que du droit de cité romaine, voy. Böckh, *loc. cit.*, et les inscriptions nºs 190 et 353, avec le commentaire de Böckh, ainsi que Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, p. 257. Cf. aussi W. Vischer, dans le *N. Schweizer. Museum,* III (1863), p. 52, et Meier, *Comment. Epigr.*, II, p. 75, 2. La vie de Dexippe est résumée nº 380. Les indications des anciens se rapportent du reste surtout à la valeur de Dexippe comme savant, notamment comme historien. Sa valeur comme savant est caractérisée en général par Eunapius (éd. Boissonade), *Vit. Sophist. Vit. Porphyr.* fin. (p. 21). Ellissen, *Zur Geschichte Athens nach dem Verluste seiner Selbständigkeit*, p. 126, identifie l'historien Dexippe avec le péripatéticien du même nom. Sur Dexippe, cf. Eunapii *procemium* sur le livre I de sa propre ἱστορία μετὰ Δεξ. (Carl Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, IV, p. 11 sqq.). Evagr., *Hist. Eccl.*, V, 24. Suidas, s. v. Photius, *Biblioth.* cod. 82. Tzetz., *Chil. Hist.*, IX, 274 sqq., et de notre temps notamment Niebuhr dans sa dissertation sur Dexippe, dans la première partie de son édition du *Corpus Scriptorum historiæ Byzantinæ*, p. xiv sqq. Carl Müller, dans sa collection des *Fragmenta Historicorum Græcorum*, III, p. 666 sqq. Ellissen, *loc. cit.*, p. 126 sqq. Wietersheim, *Geschichte der Völkerwanderung*, II, p. 104. Les ouvrages historiques de Dexippe étaient : 1º une histoire du temps macédono-hellénistique après Alexandre

Comme son compatriote Xénophon, Dexippe ne fut pas seulement un héros la plume à la main. Il possédait lui-même des qualités militaires remarquables qui lui firent une place parmi les héros des guerres gothiques, et qui lui permirent, dans ce temps de fautes et de destructions, de cueillir pour lui-même et pour Athènes sa patrie une feuille dans l'immortelle couronne de lauriers des vainqueurs de Marathon et de Platée.

Dexippe, dans la force de l'âge à cette époque, n'étant chargé d'aucune fonction publique déterminée au service de Rome ou d'Athènes[1] au moment de la fuite en masse des Athéniens sur leur territoire rural, sut, par son influence personnelle, rassembler une troupe d'hommes résolus, composée sans doute de quelques soldats en activité, de vétérans romains, d'étudiants, de citoyens, de paysans de l'Attique : à leur tête, il se retira dans une position couverte non loin de la ville, pendant que les Goths et les Hérules se délectaient à Athènes dans toutes les jouissances méridionales. En même temps, il se mit en toute hâte en relation avec la flotte romaine de la mer Égée. Aussitôt que la petite armée du vaillant historien, deux mille hommes, d'après ses indications, fut suffisamment organisée et armée, il prit l'offensive. Dexippe nous a conservé lui-même le discours enflammé par lequel il sut électriser ses frères d'armes et les rendre capables d'effort et de constance. « C'est la bravoure, mes frères, leur dit le jeune capitaine, ce n'est pas le nombre des combattants qui donne la victoire. Notre nombre pourtant n'est pas à dédaigner, puisque nous sommes deux mille guerriers. Notre position est très forte. D'ici nous pouvons faire le plus grand

le Grand, en quatre livres; 2° une histoire universelle depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'empereur Claude le Gothique, apparemment en douze livres ; 3° une histoire des guerres gothiques du IIIe siècle ap. J.-C.

[1]) Si le fragment de la description par Dexippe des guerres scythiques (gothiques) dans Carl Müller, *Fr. Hist. Græc.*, III, p. 681, à la fin du n° 21. Dindorf, *Hist. Græc. Min.*, I, p. 188 (ὅτι ἀλγεινοτέρα ἀνδρὶ ἀρχὴν ἔχοντι κ. τ. λ) est à sa véritable place, il semble que Dexippe parle comme un homme en fonctions ; mais il s'agit sans doute seulement de sa nouvelle position de stratège, après qu'il a été choisi comme chef par les Athéniens fugitifs.

mal à l'ennemi, en attirant ses colonnes dans des embuscades et en surprenant des corps isolés. Si nous opérons de cette manière, chaque succès nous donnera des forces nouvelles et jettera l'inquiétude parmi les ennemis. S'ils viennent nous attaquer ici, nous résisterons bravement. Cela nous sera facile, grâce à la force de notre position et à la forêt voisine : en effet, ils ne pourront nous attaquer qu'en ordre dispersé ; protégés par la forêt et le terrain, nous pourrons, sans craindre leurs traits et leurs coups d'épée, les couvrir en toute sécurité de nos projectiles. Mais dussions-nous avoir à les combattre en rase campagne, n'oubliez pas que le courage grandit avec le danger et que, plus la décision est douteuse, plus la lutte devient ardente. N'oubliez pas surtout que la fortune sourit souvent inopinément à ceux qui, dans le comble du malheur, combattent pour les biens les plus précieux, enflammés par l'espérance et le besoin de vengeance ! Qui plus que nous a le droit d'être animé d'une juste colère, nous qui voyons nos familles, nos amis, notre ville au pouvoir des ennemis ? »

« Il est certain que ceux qui sont forcés de suivre nos ennemis, dès qu'ils pourront espérer de reconquérir la liberté, se précipiteront sur eux, en voyant que nous attaquons hardiment[1]. Je sais en outre certainement que la flotte impériale, qui arrive à notre secours, n'est pas loin : unis avec elle, nous sortirons victorieux du combat. Du reste, notre exemple excitera les autres Hellènes à se soulever de même. Quant à moi, je partagerai tous vos dangers ; votre sort sera le mien, je combattrai à côté de vous pour vos biens les plus chers et pour la gloire ; ce n'est pas par moi que sera souillé l'honneur de notre cité ! Nous sommes tous mortels, mais la mort pour la patrie est le sort le plus beau et le gage d'une gloire inflétrissable ! »

« Qu'aucun de vous ne se décourage parce que nous avons déjà perdu notre ville ! N'oubliez pas qu'à la guerre les villes

[1]) Cf. Dindorf, p. 187. On peut appliquer cela à des prisonniers romains et grecs, forcés par les Goths et les Hérules à les seconder dans les opérations contre leurs compatriotes de l'empire.

sont le plus souvent prises par ruse ou par surprise. En ce moment, les avantages du terrain sont tous de notre côté. Le succès s'y mettra aussi, car notre cause est la plus juste des causes, puisque ceux contre lesquels nous nous soulevons nous ont les premiers fait souffrir l'injustice ! Dans la direction des affaires humaines, la divinité aime à apporter un adoucissement aux plus grands maux et à leur donner une issue heureuse. Nous, Athéniens, ce qui nous sera utile, ce qui nous siéra, c'est de nous souvenir du grand passé de notre cité et de donner aux autres Hellènes un exemple éclatant de ce que peut la bravoure et l'amour de la liberté : par nos exploits, nous prouverons glorieusement à nos contemporains et à la postérité qu'aucun malheur ne peut briser le courage et l'énergie des hommes d'Athènes. Que notre cri de guerre soit : Sauvons nos enfants et tout ce qui nous est cher et précieux ! Invoquons l'assistance des dieux immortels[1] ».

Le discours de Dexippe, toute sa conduite, que nous pouvons comparer avec l'attitude de Xénophon encourageant les Grecs et les commandant avec habileté dans leur camp de la plaine d'Assyrie après l'arrestation de Cléarque par Tissapherne, exercèrent sur les siens l'effet enflammé qu'il en attendait[2]. C'est alors que le brave général mit son plan à exécution. Il avait sans doute pris position à l'ouest ou au nord-est d'Athènes[3], sous le grand bois d'oliviers ou dans la région de Céphisia. Il réussit sans doute à diriger sa troupe en petits détachements sur les différentes hauteurs qui dominent Athènes. Après que par une série de petits combats les Hellènes se furent habitués graduellement au terrible aspect, au choc impétueux, aux cris de guerre et aux masses d'armes des

[1]) Pour le discours de Dexippe, voy. dans Niebuhr, *Dexippi Fragm.*, *loc. cit.*, p. 26-28, ou dans Dindorf, *Hist. Græc. Min.*, I. *Dexippi fragm.*, 20, p. 186-189.

[2]) Dexippi *Fragm.*, *loc. cit.*, p. 28 fin. Dindorf, p. 188.

[3]) C'est ce que suppose avec raison sans doute Ellissen, *loc. cit.*, p. 127. Si dans Dexipp. *loc. cit.* p. 26, et dans Dindorf, p. 186, il est question d'une ὕλη, ce ne peut être que le bois d'oliviers ou la contrée de Céphisia ; car l'Hymette était alors complètement dépouillé d'arbres, et les forêts du Parnès étaient trop éloignées pour observer la ville et pour attaquer les partis de Goths qui parcouraient l'Attique.

Germains, après que les colonnes volantes des Goths eurent été partout rejetées sur Athènes avec de grandes pertes[1], les Hellènes finirent par chasser complètement les Goths de l'Attique. Comme, lorsque le dernier coup fut porté, la flotte romaine sous Cléodamos prit une part décidée à l'action[2], on peut supposer que l'attaque des Romains contre la flotte gothique du Pirée appela toute l'attention des Germains sur le port et facilita considérablement aux Hellènes la prise d'Athènes.

La flotte romaine a dû vraisemblablement alors prendre et détruire toutes les embarcations des Goths et des Hérules dispersés dans l'Achaïe. C'est pour cela, sans doute, que les Germains se virent forcés de commencer leur retraite vers le nord par la voie de terre, souvent sous la conduite de transfuges et d'esclaves grecs qu'ils avaient délivrés et qui augmentaient l'effectif des Barbares. Mais il est impossible de déterminer avec exactitude[3] la route que prirent alors

[1]) Syncell., p. 382 *d.* (P.) mentionne expressément des combats victorieux contre les Goths dans des positions montagneuses de l'Attique. La victoire des Athéniens sur les Goths sous Dexippe est brièvement mentionnée dans Trebell. Poll., *Gallien.*, 13, 8. (Une attaque des Goths contre Éleusis et son temple semble être indiquée dans Böckh, *C. I. Græc.*, I, p. 449, nº 401).

[2]) C'est le récit de Zonaras, XII, 26, p. 635 *d.* (P.) lequel, comme il a été observé plus haut, se rapporte évidemment à ce temps. Sur cet épisode de l'histoire athénienne, voy. Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 707-709.

[3]) Je ne puis pas me résoudre à tirer quelque conclusion certaine de l'ordre dans lequel Trebell. Poll., *Gallien.*, 13, 8, nomme les pays grecs traversés par les Goths et les Hérules dans leur retraite vers le Nord. La nouvelle leçon que H. Peter donne dans son édition de l'Histoire des empereurs, « *per Epirum, Macedoniam, Boeotiam vagati sunt* », ne permet aucune hypothèse certaine. Mais si l'on s'en tient à la leçon usuelle « *per Epirum, Acarnaniam, Boeotiam* », il faut bien se garder d'appuyer sur elle des combinaisons stratégiques comme celles de von Wietersheim, *op. cit.*, II, p. 329 sqq., qui fait aller les Germains d'abord en Épire, au nord de laquelle ils sont arrêtés par une armée, les fait reculer ensuite jusqu'en Béotie, d'où ils s'ouvrent un passage vers la Thessalie. Si l'on veut risquer une hypothèse, il n'y a que celle qui est donnée plus haut dans le texte: marche des Germains d'Attique en Béotie. Gallien avait peut-être dirigé Marcien vers la Grèce : pour l'éviter, les Germains se dirigent vers l'Épire, où, effrayés par la nouvelle de la présence de l'empereur en Illyrie, ils traversent les passages qui leur restent ouverts et pénètrent dans le nord de la Thessalie ou le sud de la Macédoine, jusqu'à ce qu'ils tombent pourtant dans les mains

les Goths. Il n'est pas invraisemblable qu'ils aient passé en Béotie, en Acarnanie et en Épire ; que la nouvelle de l'approche de Gallien les ait décidés à passer par les montagnes en Thessalie. Enfin, il est reconnu comme certain que c'est sur le Nestos que l'empereur Gallien les attaqua en personne. Une de leurs bandes fut forcée, sur ce point, de livrer une bataille dont l'issue fut complètement à l'avantage des Romains. Les Germains avaient perdu 3,000 hommes, et c'est à la suite de cette affaire que capitula un de leurs chefs, le roi des Hérules Naulobat, qui entra avec les siens au service de Rome[1]. Ce cours que prirent les événements permit sans doute d'arracher aux Germains de nombreux prisonniers de toutes les classes de la population des pays romano-grecs qu'ils aimaient à emmener en foule avec eux. Une partie des Germains échappa

de Gallien. L'inondation de l'Épire, de la Thessalie et de toute la Grèce, dont fait mention Ammien Marcellin (XXXI, 5, 17) dans son esquisse des guerres gothiques du IIIe siècle, se rapporte évidemment à la guerre de 267.

[1]) Une défaite considérable des Goths et consorts dans « l'Illyricum » par Gallien est mentionnée par Trebell. Poll., *loc. cit.*, 13, 9. Mais il est très difficile de désigner sûrement la localité, parce que nous en sommes réduits essentiellement à la pauvre notice de Syncell., p. 382 *d* (P.). Prise à la lettre, elle nous ferait admettre que les Athéniens seuls, avec la coopération de l'empereur Gallien, auraient décidé de la guerre, en dehors de leur première victoire « καὶ τρισχιλίους ἀνελόντες παρὰ τὸν Νέσσον ». Or, von Wietersheim, *op. cit.* II, p. 328, est le seul qui fasse franchir à Dexippe la frontière de l'Achaïe (ou bien faudrait-il admettre un soulèvement vengeur et victorieux de tous les Grecs contre les Goths ?) Les autres savants se tirent de ce passage en transformant ἀνελόντες en ἀνελόντος, et en rapportant ce mot à Gallien nommé immédiatement auparavant dans le texte grec. Quant au Nessos, localité qu'on ne trouve nulle part, à moins de conjectures tout à fait forcées, dans les pays grecs au sens étroit du mot, on a pris l'habitude d'y reconnaître le Nestos, fleuve connu comme la limite entre la Thrace et la Macédoine, en s'appuyant sur la donnée générale de Trébellius Pollion, comme aussi sur Zosime (I, 39 init et 40 init.) qui parle de la Thrace. D'autre part, Zinkeisen, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 590, me paraît contester sans raison le fait d'une lutte sur le Nessos ; car Syncelle ne parle pas du tout d'une bataille rangée, ce que Zosime met surtout en doute. Il n'y a pas non plus de raison majeure pour admettre avec Zosime que Syncelle ait entendu parler ici de la bataille de Claude à Naïssus et ait avancé de la sorte de plusieurs années la reddition de Naulobat. Zonaras (*Annal.*, XII, 24 init. P. p. 631 *c*) parle d'une manière très vague d'une victoire de Gallien sur les Hérules. Sur l'ensemble des événements, voy. Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, p. 224.

pourtant à l'épée vengeresse des Romains. En effet, à la nouvelle de la victoire de Gallien, les autres bandes germaniques se retranchèrent d'abord dans une forteresse formée par leurs voitures, puis réussirent à continuer leur retraite vers la Thrace, en s'ouvrant un chemin par le mont Gessax (que l'on cherche dans la chaîne du Rhodope). Mais pendant cette période de la guerre gothique, l'empereur Gallien reçut la nouvelle que son général Auréolus s'était révolté contre lui, qu'il avait pris la pourpre sur le point le plus dangereux pour Gallien, c'est-à-dire en Rétie, et était rentré en Italie. Dans ces conjonctures, il dut, naturellement avec une partie considérable de son armée, quitter aussitôt le théâtre de la guerre des Goths et retourner en Italie. Ce fut Marcien qui fut chargé d'achever l'extermination des Goths. Admirablement soutenu par l'éminent Claude, qui jusqu'ici avait tenu en échec les Goths du Danube, s'il dut renoncer à couper la retraite des Goths, ce qui n'était plus possible, il réussit du moins à en purger complètement le pays et s'occupa à garder avec Claude la ligne du Danube, où se livrèrent de rudes combats.

Les deux généraux s'aperçurent bientôt que les coups répétés qu'avaient reçus les Goths n'avaient fait qu'exciter ces valeureux guerriers du Nord à chercher la vengeance. Ils ne pouvaient pas ne pas voir que, dans l'immense territoire qui sépare le Don du Danube, il s'opérait un vaste mouvement qui faisait craindre non plus seulement l'invasion d'une nouvelle armée gothique, mais une véritable avalanche de peuples germaniques, en un mot, une colossale migration de peuples. Ce qui encourageait évidemment les Goths dans leurs espérances, c'était l'explosion de la nouvelle guerre civile, cette fois au cœur même de l'Italie. Ce fut avec une cruelle émotion que les habitants, si éprouvés jusqu'ici, des pays thraco-grecs virent partir les deux vaillants généraux du Danube, Marcien d'abord, selon toute apparence, puis aussi Claude, qui, au plus tard dans le printemps de 268 ap. J.-C., allèrent prêter leur concours aux efforts de l'empereur Gallien pour décider la victoire contre le rebelle Auréolus, déjà gravement affaibli. Par là, la crise de l'empire romain atteignit son comble. L'heure était proche où, après une longue période de

doute et de détresse, le soleil de la victoire et de la gloire allait se lever encore une fois sur les populations romanes. Mais le monde grec dut traverser une terrible année de misère et de terreur.

Malgré toute la bienveillance que Gallien avait témoignée aux Grecs, la Grèce dut partager le sentiment de tout l'empire et espérer que tout allait prendre enfin un meilleur essor lorsqu'arriva la nouvelle que Gallien avait été assassiné par un de ses officiers supérieurs, le 4 mars 268, pendant qu'il assiégeait Auréolus dans Milan, et que les chefs de l'armée réunis en conseil avaient placé à la tête de l'empire un homme aimé de tous : Marcus Aurelius Claudius. Tout le monde comprit d'instinct que l'heure était venue où le déluge de maux qui avait inondé l'empire allait être refoulé. Mais partout où le nouvel empereur n'était pas lui-même présent, on dut comprendre aussi que ce n'était qu'avec le temps qu'on pouvait espérer tous les bienfaits qu'on se promettait de la haute personnalité de Claude, idole de l'armée et du peuple, et de la direction nouvelle qu'il allait donner à la guerre et à la politique : il était nécessaire, en attendant, que chacun mît la main à la rénovation de l'empire. Car il fallait d'abord que Claude en finît avec Auréolus[1], ensuite qu'il repoussât au delà des Alpes, après des combats meurtriers, une forte armée d'Alamans qui avait envahi la Haute-Italie. Après cela venait le colossal travail nécessaire pour remettre rapidement sur un pied respectable l'armée romaine, décimée par la peste, les Germains, la guerre contre Zénobie et les massacres des guerres civiles. Il fallait aussi reconstituer les approvisionnements d'armes de toute sorte qu'avait épuisés l'insouciance et la prodigalité de Gallien. Et tout cela au milieu de la crise financière, tandis que les provinces à l'ouest des Alpes-Maritimes et à l'est du Sangarios gardaient une attitude d'hostilité décidée contre l'empire central. Dans ces conditions, le nouvel empereur n'eut d'abord, dans beaucoup de cas, que la ressource d'envoyer des officiers et des ingénieurs militaires de mérite dans un grand nombre de villes grecques ou autres que les Goths menaçaient de près, et même de se contenter souvent de leur faire parvenir

les instructions nécessaires pour la défense contre la nouvelle tempête qui s'annonçait du côté des Goths. Nous voyons néanmoins que cette conduite porta ses fruits, et que notamment les Grecs, instruits par les terreurs de l'année précédente, se hâtèrent de travailler de toutes leurs forces à rendre leurs villes capables de mieux résister qu'elles n'avaient pu le faire en 267 [1].

Malgré tout, le choc des Germains fut vraiment terrible. Nous apprenons que les Hérules et les Ostrogoths (pour lesquels nous trouvons la première fois le nom de Greutunges), mirent en mouvement toutes les bandes germaniques et toutes les tribus sarmates et gétiques des plaines pontiques qui obéirent à leur appel : Thervingiens ou Visigoths, Gépides, Peuciniens et beaucoup d'autres peuples partaient cette fois, paraît-il, non plus seulement pour piller, mais (au moins quelques-uns d'entre eux) pour faire des conquêtes sérieuses aux dépens du territoire de l'empire romain [2]. L'attaque devait avoir lieu par terre et par mer. Les Germains construisirent sur le Tyras ou Dniester 2,000 navires sur des modèles pontiques [3] ; toute la masse des guerriers (que suivaient encore de nombreux esclaves, beaucoup de femmes et d'enfants) a été évaluée par les Romains à 320,000 hommes [4]. Dès l'année 268, ou au moins au printemps de 269 [5], ces masses

[1]) Zosim., I, 43, 6.

[2]) Trebell. Poll., *Claud.*, 6, 1 et 2. Zosim., I, 42, 1. Cf. aussi Syncell., p. 384 *c*. (P.). Sur les Gépides, voy. encore Aschbach, *Geschichte der Gepiden*, p. 66, et Kropatscheck, *De Gepidarum rebus*, p. 12 et 18.

[3]) Pour la concentration de la masse et la construction des navires sur le Dniester, voy. Zosim., I, 42, 1, qui donne le chiffre exagéré de 6,000 vaisseaux ; le chiffre exact est vraisemblablement celui de 2,000, donné par Ammien Marcellin (XXXI, 5, 15) ainsi que par Trebellius Pollion (*Claud.*, 8, 1, 2 et 4).

[4]) Zosim., I, 42, 1, et notamment Trebell. Poll., *Claud.*, 6, 5 sqq.; 7, 3 ; 8, 2 et 4. Dexipp. *Fragm.* (éd. Bonn), p. 17. Dindorf, *loc. cit.*, p. 195. L'exagération supposée du nombre, qu'acceptent plusieurs modernes, provient notamment de l'assertion ou de l'hypothèse que tous les Germains ont combattu à Naïssus et ont trouvé leur perte dans cette expédition. Voy. Bernhardt, p. 131. Duncker, p. 31, veut que sur 320,000 Germains il y ait eu « plus d'un tiers » de combattants. Cf. aussi Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, p. 225.

[5]) Cf. Albert Duncker, *Claudius Gothicus*, p. 30. Bernhardt, p. 129. Il

énormes se mirent en mouvement du Dniester vers les provinces thraco-grecques de l'empire romain.

Les Germains se précipitèrent d'abord sur les forteresses mœsiennes de Tomi et de Marcianopolis, mais le courant fut arrêté par leurs murailles[1]. Alors, semble-t-il, les masses allemandes se divisèrent. Une fraction importante semble s'être répandue sur la Mœsie ; malgré la résistance que les troupes romaines leur opposèrent à Marcianopolis et dans la province en général, les Germains réussirent enfin à franchir le Balkan du côté de la Thrace et inondèrent cette contrée. Ce succès dut leur coûter cher, car Claude, outre son frère Quintillus, officier capable, avait mis l'énergique Aurélien, qui avait peut-être été déjà victorieux à Marcianopolis, à la tête de toutes les forces qui se trouvaient dans l'Illyricum et en Thrace[2]. Malheureusement ces généraux furent débordés, et l'arrivée de l'empereur lui-même avec des troupes fraîches devint de plus en plus nécessaire.

L'autre fraction des Germains partit de Marcianopolis sur des navires et se dirigea directement vers le sud. Mais cette fois la fortune fut infidèle aux hardis aventuriers. De violentes tempêtes hivernales ou d'équinoxe qui les surprirent sans doute près des îles Cyanées, où l'entrée dans le Bosphore n'est jamais sans danger, leur firent éprouver de grandes pertes. Un grand nombre de leurs légères embarcations, qui faisaient voile en ordre compacte, furent entraînées par le courant, perdirent leur direction malgré les efforts des pilotes et périrent en masse, soit heurtées les unes contre les autres, soit jetées contre les écueils du rivage où elles se brisèrent[3]. Après que la flotte, si cruellement éprouvée, se fut ralliée, elle pensa qu'une attaque contre les villes fortes du Bosphore serait

semble résulter de Zosim., I, 42, 3, que les autres expéditions maritimes tombèrent encore dans la rude saison de tempêtes de l'année 269 : le désastre des vaisseaux germaniques dans le Bosphore semble avoir eu en partie pour cause la rigueur des éléments.

[1]) Zosim., 42, 1 et 2. Cf. Trebell. Poll., *Claud.*, 9, 3.

[2]) Cf. Fl. Vopisc., *Aurelian.*, 17.

[3]) Zosim., I, 42, 2 sq. Trebell. Poll., *Claud.*, 9, 4. Syncell., p. 384 c. (P.), et voy. encore A. Duncker, *loc. cit.*, p. 35.

imprudente dans ces conditions et fit voile vers Cyzique. Mais les murailles de cette ville virent aussi échouer les attaques des Goths [1]. Aussi ces derniers se décidèrent-ils à aller tout droit dans la mer Égée et à appuyer les entreprises de leurs frères combattant sur le continent par de vigoureuses attaques contre la côte thraco-macédonienne du sud.

Les Germains débarquèrent d'abord dans le golfe Singitique, auprès du célèbre mont Athos. Là on s'occupa tout d'abord à remettre en état la flotte éprouvée par les derniers malheurs; puis on poussa plus loin. Les Goths se jetèrent alors sur les deux villes les plus importantes de la côte du golfe Thermaïque : Casandria et surtout Thessalonique. Cette dernière fut assiégée avec une grande énergie et une constance extraordinaire. Des prisonniers et des transfuges mirent les Germains en état d'attaquer les murailles gigantesques de cette ville avec des machines de siège; la force de résistance de la garnison et des habitants grecs fut mise à une rude épreuve. Car si, comme il semble, une grande partie des Germains, fatigués par la longueur du siège, quittèrent Thessalonique pour aller piller le sud de la Grèce[2], par contre, des masses de Goths, de ceux qui parcouraient la Thrace et dont une bande s'était essayée sans succès contre Byzance[3], semblent s'être tournées aussi vers Thessalonique. La vaillante ville était cette fois sur le point de succomber[4]. Mais le salut lui vint à la dernière heure.

En effet, l'empereur Claude avait poussé, dans l'intervalle, les préparatifs avec une énergie inouïe. Pourtant, semble-t-il, son armée n'était pas arrivée à la perfection qu'il eût désirée en sa qualité de soldat exigeant. Mais la détresse de la pres-

[1]) Zosim., I, 43, 1 et 2. Cf. Amnian. Marcellin., XXXI, 5, 16.

[2]) Une telle conduite est habituelle et naturelle chez ces peuples : mais la division des Germains sous les murs de Thessalonique semble positivement constatée dans Zonar., XII, 26 (p. 635 *c. d.* P.) : « τὴν δέ γε Θεσσαλονίκην ἐπολιόρκουν · — — ἀλλ' ἐκείνης μὲν τῆς πόλεως ἀπεκρούσθησαν · κ. τ. λ. » C'est moins précis dans Zosim., I, 43, 6.

[3]) Trebell. Poll., *Claud.*, 9, 7.

[4]) Pour le siège de Thessalonique : Zosim., I, 43, 2 et 3. Zonar., *loc. cit.* Trebell. Poll., *Claud.*, 9, 8 (on ne sait si Ammian. Marcell., XXXI, 5, 16, se rapporte à cette guerre). Tafel, *loc. cit.*, p. xl sqq.

qu'île du Balkan était trop grande pour qu'il fût possible d'hésiter plus longtemps. Il partit donc avec des forces considérables de la Pannonie pour la Mœsie Supérieure en remontant la vallée du Margus (auj. Morava). De la région la plus élevée de ce bassin, le grand général pouvait en même temps menacer les Germains qui parcouraient la Mœsie et dominer les communications les plus commodes avec la Macédoine et la Thrace au sud, c'est-à-dire les routes qui traversaient la Dardanie et les défilés célèbres qui conduisaient de Sardica à Philippopolis. La nouvelle de son approche produisit aussitôt un effet sensible sur tout le théâtre de la guerre continentale. Sans attendre que, soit en marchant sur Sardica, soit en prenant par le défilé de Skoupi et le haut du bassin de l'Axios, Claude s'insinuât entre leurs masses principales, les Germains accoururent au devant de lui de toutes parts, de la Mœsie, de la Thrace et de la Macédoine. Le siège de Casandria et de Thessalonique fut abandonné aussitôt, et les Goths qui y avaient été employés marchèrent vers le nord en dévastant de la manière la plus horrible le bassin de l'Axios [1]. C'est ainsi qu'on en arriva, dans la deuxième partie de l'année 269, dans le bassin du Margus, près de Naïssus (auj. Nisch ou Nissa, sur la Nissava, affluent de la Morava bulgare), à ces batailles meurtrières dans lesquelles Claude remporta la victoire la plus complète, et où plus de 50,000 Goths trouvèrent la mort. Après ce succès colossal, Claude continua avec ses généraux la guerre d'extermination contre les Germains en Macédoine et dans les contrées du Balkan, de sorte que la grande majorité de ses adversaires fut ou détruite, ou forcée à se soumettre et à entrer dans l'armée romaine, ou encore à s'établir comme paysans romains.

Les entreprises que les escadres parties de Thessalonique

[1]) Zosim., I, 43, 3 sqq. Eutrope (IX, 11) parle d'une manière tout à fait générale de la dévastation de la Macédoine dans ce temps ; Orose (VII, 22) et Eusèbe (*Chronic.*, éd. Schöne, II, p. 183), d'une manière plus générale encore. Le célèbre pays des cols entre la Macédoine et la Thrace d'une part, la Dardanie et la Mœsie de l'autre (notamment les cols de Succi), sont très exactement décrits pour la fin de l'ère impériale dans Ammian. Marcell., XXI, 10, 2 sqq. XXVI, 7, 12 et XXVII, 4, 5 sqq.

pour le sud hellénique tentèrent dans le même temps eurent une issue moins dramatique, mais non moins malheureuse pour les Goths. Car les Grecs, qui (ce trait les caractérise merveilleusement) n'avaient pas manqué au milieu des terreurs de ce temps de célébrer dans l'été de 269 = Ol. 262, 1, les jeux Olympiques, où cette fois Dionysios d'Alexandrie avait remporté la plus belle couronne [1], s'étaient de nouveau habitués peu à peu à manier les armes et défendirent partout avec courage et succès les murailles restaurées de leurs villes. C'est ainsi, à ce qu'il semble, qu'en Thessalie, dans la Grèce centrale, dans le Péloponnèse, échouèrent sans exception toutes les attaques des Goths contre les villes; il est vrai que le pays découvert n'en eut que plus à souffrir et que sa population fournit de nombreux captifs aux Goths, qui les emmenèrent avec eux [2]. Cette fois, les attaques des Goths ne se bornèrent pas à l'Achaïe. La flotte des hardis corsaires quitta les eaux de la mer de Myrto [3] pour se tourner vers le sud-est et dévaster les îles de Rhodes et de Crète, encore riches et puissantes ; bien plus, ils étendirent leurs entreprises jusqu'à la lointaine île de Cypre et attaquèrent les villes côtières de Pamphylie, Side, par exemple [4]. Mais leur mauvaise étoile accompagna partout les Goths pendant cette campagne. Partout leurs attaques furent repoussées avec résolution et succès [5], et bientôt entra en scène le troisième des grands capitaines romains de ce temps, pour chasser énergiquement leur flotte des eaux méridionales. C'était le vaillant Probus, l'énergique gouver-

1) Dexipp., *Fragm.* (Cram., *Anecd. Paris.*, II, p. 153, 20) dans C. Müller, *Fr. Hist. Græc.*, III, p. 674, n° 16ª. Dindorf, p. 178.

2) Zosim., I, 43, 6. Zonaras (XII, 26) a transporté à tort la prise d'Athènes de l'année 267 dans ce temps ; cf. ci-dessus, p. 157, 2.

3) Les Goths dans les Cyclades ; voy. Moïse de Chorène (éd. et trad. par Le Vaillant de Florival), II, 76.

4) Crète et Rhodes : voy. Zosim., I, 46, 1. Crète et Cypre : voy. Trebell. Poll., *Claud.*, 12, 1. Sur la dévastation des îles en général, en particulier sur les attaques contre la côte de Pamphylie, voy. Ammian. Marcellin., XXXI, 5, 16. Pour Side, voy. dans C. Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, III, p. 681, le fragment n° 23 de la « Guerre gothique » de Dexippe. Dindorf, p. 189 sqq.

5) Zosim., I, 46, 1. Trebell. Poll,, *Claud.*, 12, 1. C. Müller, *loc. cit.*

neur romain de l'Égypte [1]. Il avait reçu de Claude l'ordre de croiser contre les Goths avec la flotte stationnée à Alexandrie, et il les refoula en effet sans grands efforts vers la mer Égée [2]. La disette, la peste, qui fit encore une fois de grands ravages pendant les terribles luttes de cette année sur le vaste territoire de la guerre et frappa aussi les Germains, ruinèrent de plus en plus les corsaires goths [3]; de sorte que les débris de cette partie de leur grande armée durent évacuer les mers grecques dans un état déplorable [4].

C'est ainsi que prit fin le régime de terreur que les Goths avaient apporté dans les provinces grecques de l'empire. Les guerres contre les Germains, qui se continuèrent dans le Balkan et sur le Danube en l'année 270, après la mort prématurée du grand Claude [5], survenue dans la première moitié de l'an-

[1]) Que ce Probus soit identique avec le futur empereur de ce nom, que Zosim., I, 44, 5, qui parle du suicide de Probus, ne l'emporte pas contre Fl. Vopisc., *Prob.*, 9, 5, je le soutiens avec Oberdick, *loc. cit.*, p. 54. 61. 62 sq. contre A. Duncker, p. 41, et Bernhardt, p. 168 et 226. Par contre, Duncker a sans doute raison (p. 41) de reconnaître des Goths dans la personne des pirates nommés dans Zosim., I, 44, 3, contre lesquels Probus opère du côté de l'Égypte. (Bernhardt, p. 168, a pensé à des pirates de la Mer Rouge).

[2]) Zosim., I, 46, 1. Trebell. Poll., *loc. cit.* Syncell , p. 384 c. (P).

[3]) Zosim. I, 46, 2. Trebell. Poll., *loc. cit.* Syncell., *loc. cit.* Zonar., XII, 26 (p. 636 *a* [P.]).

[4]) Zosim., *ibid.* La perte de l'immense majorité des Goths qui avaient entrepris l'expédition de l'année 269 est très expressément rapportée aussi dans Dexipp., *ibid.*, et dans Ammian. Marcellin., XXXI, 5, 15. Sur des batailles navales éventuelles dans la mer Égée, voy. Duncker, p. 36. D'après O. Frick, dans Pauly, *R. E. d. klass. Alterth.*, I. 2, p. 2623, l'opinion de Dethiers, *Epigraphik von Byzantion und Constantinopel*, I, p. 72, n'est pas suffisamment fondée lorsqu'il revendique pour Claude II la colonne dite des Goths dans la cour du sérail à Constantinople, avec l'inscription : « *Fortunae reduci ob devictos Gothos* » (ordinairement attribuée à Théodose ou à Justinien Ier). Mommsen, *Corp. Inscr. Latin.*, III, 1 (1873), p. 135 sq., n° 733, la revendique pour Constantin le Grand et pour l'année 332. Sur ces expéditions, voy. Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, p. 225 sqq. et Schiller, *Gesch. der röm. Kaiserzeit*, I, 2, p. 847 sqq.

[5]) Une statue et une inscription honorifique furent consacrées en Grèce par la ville de Thèbes à ce grand homme; voy. Böckh, *C. I. Græc.*, I, n° 1622 (voy. aussi II, p. 957-960, n° 3747 et 3748 : inscriptions de Nicée). Remarquons encore que sous Claude, d'après Malalas, éd. Bonn. p. 299 (XII, O. p. 395. V. p. 128 *a*), Nicomédie fut gravement éprouvée par un tremblement de terre et une inondation de la mer, et secourue par Claude.

née 270, ne touchèrent plus le monde grec. Et lorsqu'enfin le puissant empereur Aurélien, en cédant la province de Dacie en l'année 270, eut conclu avec les Goths une paix solide et durable, les Hellènes virent revenir une époque de tranquillité longtemps et ardemment désirée. Ils finirent par jouir du spectacle de certaines conséquences des immenses agitations de l'horrible époque qu'ils avaient traversée. C'est ainsi que la ville grecque de Périnthe, sur la Propontide, devint le séjour des grandes dames gothiques que l'empereur Aurélien avait prises pour otages lors de la conclusion de la paix avec les Goths[1]. C'est ainsi que les Grecs apprirent avec stupéfaction que l'audacieuse Zénobie avait osé braver même un Aurélien, et que les drapeaux des Palmyréniens avaient paru en 271 devant les portes de Chalcédoine[2]. Mais déjà on savait là, comme dans les pays voisins, que le puissant Aurélien se préparait à entrer personnellement en campagne contre la reine de l'Orient : aussi tous les efforts des Palmyréniens échouèrent-ils contre la résistance résolue des habitants grecs et hellénistiques de cette région. Les légions d'Aurélien ne tardèrent pas à marcher vers l'Orient ; le Bosphore fut franchi près de Byzance[3], et bientôt la Grèce ravie entendit l'écho des coups énergiques par lesquels Aurélien abattit, dans la première moitié de l'année 272, l'empire de cette reine aussi ennemie des Hellènes que des Romains. Sans doute cette joie ne fut pas sans mélange. Si la clémence de l'empereur avait évoqué l'ombre de cet Apollonios toujours vénéré des adeptes des dieux de l'Olympe pour détourner des citoyens de Tyane le carnage promis aux soldats dans un moment d'entraînement[4], le monde cultivé, notamment à Athènes, apprit avec une profonde douleur qu'Aurélien, après la chute de Palmyre, avait fait exécuter avec une rigueur inexorable le célèbre Longin, qui avait si longtemps brillé comme le premier conseiller de Zénobie[5]. Mais la satisfaction des intérêts matériels compensa

[1]) Fl. Vopisc., *Bonos.*, 15, 6 sqq.
[2]) Zosim., I, 50. Oberdick, p. 83 sqq.
[3]) Fl. Vopisc., *Aurelian.*, 22, 3.
[4]) Vopisc., *Aurelian.*, 23 et 24.
[5]) Suidas, *s. v.*, p. 2331 *b*. Vopisc., *Aurelian.*, 30, 3. Zosim., I, 56, 5 sqq.

alors pour la Grèce le chagrin causé par des incidents de ce genre. On en était arrivé à pouvoir entreprendre avec zèle et espérance de succès le rétablissement de la prospérité cruellement éprouvée par la terrible époque qu'on venait de traverser. Les ennemis étaient domptés; la peste s'était enfin éteinte; la crise monétaire, qui avait atteint un degré d'intensité positivement dangereux sous Aurélien, fut arrêtée peu à peu par les énergiques mesures du grand empereur [1]. Malheu-

Syncell, p. 384 *d.* (P). Un certain nombre de captifs palmyréniens de distinction doivent avoir perdu la vie sur mer en passant de Chalcédoine à Byzance (Zosim., I, 59, 4).

[1]) Indiqué dans Zosim., I, 61, 6. Le nouveau système d'Aurélien consistait en une centralisation complète des affaires monétaires (Mommsen, *Geschichte des röm. Münzwesens*, p. 736). C'est ainsi qu'il ferma, à l'exception d'Alexandrie, toutes les fabriques monétaires non impériales, c'est-à-dire celles qui appartenaient aux communes et où les choses se passaient généralement encore plus mal qu'à Rome; il abolit (Mommsen, p. 747) le droit qu'avait le Sénat de frapper de la monnaie de cuivre, mit fin à Rome même au système trompeur du placage, et arrêta avec une énergie qui alla jusqu'au sang les criminels abus des fabriques monétaires impériales. Mommsen, *loc. cit.*, p. 832, et *Verfall des Röm. Münzwes.*, p. 210. 258 sqq. Finlay, p. 420 sqq. Il semble aussi que partout on abolit définitivement le droit ou privilège qu'avaient encore conservé quelques villes de frapper des monnaies à leur effigie. Mommsen, *Gesch. des röm. Münzwesens*, p. 727. 728. Aurélien avait pour but de ramener l'*aureus* au poids normal de 1/50 de livre (Mommsen, p. 778). Aurélien et Tacite n'allèrent pas au delà de l'essai de remplacer l'alliage sans valeur par un alliage plus réel (en écartant l'étain et le plomb, de manière à donner à l'*antoninianus* environ 6 0/0 d'argent). Le retrait de la monnaie de mauvais aloi, notamment de la monnaie de cuivre blanchi de Gallien, ne fut pas non plus opéré complètement (Mommsen, *R. M.*, p. 800. 829. *Verfall der R. M.*, p. 232. 259 sqq.). Mais Aurélien vint à bout d'introduire les monnaies de cuivre des provinces dans la circulation de l'empire après la fermeture des officines municipales : *Verf. d. R. M.*, p. 210. 248. 259 (à ce propos, scènes sanglantes à Antioche : Malalas [éd. Bonn.], p. 301. XII. O. p. 398. V. p. 129 *a*). L'*antoninianus* en cuivre blanc de Gallien tomba sous Aurélien et Probus à 1/3 de centime, de sorte que le denier de compte valut 20 ou 21, l'*aureus* à 21 francs, 500 à 525 de ces mauvaises pièces. Mommsen, *Verf.*, p. 260. Hultsch, *Metrol.*, p. 245. C'est après ces temps que s'élevèrent les hôtels impériaux des monnaies dans les provinces, qui continuèrent d'exister dans l'époque byzantine. Justinien Ier frappa des monnaies à Constantinople, Thessalonique, Cyzique, Nicomédie, Antioche, Alexandrie et Cherson, pour ne parler que des localités grecques (Marquardt, *Röm. Staatsverwaltung*, II, p. 36 sqq.). On frappait déjà des monnaies à Thessalonique et à Cyzique dans le premier tiers du IVe siècle ap. J.-C.

reusement, la tentative d'Aurélien de ramener l'*antoninianus* en cuivre blanchi de Gallien à sa valeur métallique entraîna, comme de raison, des pertes colossales; malheureusement aussi, dans cet état de repos du côté des ennemis extérieurs et des insurrections intérieures, on sentit dans toute leur étendue les suites de la banqueroute universelle, conjurées seulement plus tard par Dioclétien. Il fallait que la Grèce avisât aux moyens de se tirer de cette épreuve [1].

Lorsqu'enfin Aurélien (jusqu'en 274) eut réuni de nouveau toutes les parties de l'empire, le monde antique ressembla à un riant paysage des tropiques au lendemain troublé d'un terrible ouragan, ou à une ravissante côte du Nord après le passage d'une inondation dévastatrice. La pénible époque qui s'étend de la mort d'Alexandre Sévère aux grands travaux réparateurs d'Aurélien semble avoir complètement éteint l'éclat lumineux de la vie antique. Mais la Grèce présente un spectacle tout particulier. A l'exception peut-être des régions côtières de la Mœsie et de quelques cantons gaulois et pannoniens, la plupart des provinces de la moitié orientale de l'empire purent sans doute, grâce à la défense de leurs frontières, rétablir peu à peu dans une grande mesure leur prospérité d'autrefois, quoique dans le commencement le gouvernement d'Aurélien demandât de grands efforts à ceux qui avaient gardé une certaine aisance. Mais les deux nouvelles puissances qui absorbèrent graduellement et foncièrement la vie antique — d'une part, les peuples germaniques dont la force exubérante, surtout depuis l'apparition de Constantin le Grand, pénétra de plus en plus le Romanisme dans l'armée, dans les campagnes et peu à peu aussi dans les villes, d'autre part, le christianisme qui se répandait avec lenteur, mais d'une manière irrésistible, notamment dans la moitié orientale de l'empire — donnèrent graduellement mais sensiblement un tout

[1]) Inscriptions grecques en l'honneur de l'empereur Aurélien : de la ville d'Hermione (Böckh, *C. I. Gr.*, I, nº 1219, où il est célébré comme κύριος ἀήττητος, et vol. II *Addend.*, p. 1069); inscriptions d'Andros (nº 2349 *n*) en l'honneur du θειότατος empereur Aurélien, et (nº 2349 *o*) en l'honneur de son épouse Augusta Ulpia Severina. (Sur Hermione dans ce temps, voy. aussi Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 456 . 579).

nouveau caractère à l'empire restauré, en exceptant encore toutefois l'Espagne, l'Afrique et la péninsule italique Il n'en est pas de même pour la Grèce, et pour longtemps encore. Ici il fallait manifestement de grands efforts pour rétablir, même dans une certaine mesure, la situation supportable que nous avons constatée encore au temps d'Alexandre Sévère. Si les villes durement maltraités sur les limites extrêmes du monde grec, comme Trapézonte, Nicomédie et Chalcédoine (pour ne pas parler encore de la future grandeur de Byzance), effacèrent relativement avec plus de facilité les traces des dévastations gothiques, à la faveur de leur heureuse position militaire et mercantile, le problème de la restauration de l'Achaïe était infiniment plus difficile, quoique le séjour des Goths dans cette province n'ait pas été d'assez longue durée pour ruiner systématiquement des régions entières. Pour ne parler d'abord que de la physionomie extérieure du pays, les œuvres d'art détruites ne pouvaient être remplacées d'aucune façon. Des villages et des quartiers de villes en ruines pouvaient, avec de grands efforts, être rebâtis, ne fût-ce que très modestement. Mais il était plus difficile sans doute de remettre en état avec des ressources propres les monuments d'architecture ou dégradés ou détruits, parce que le pouvoir central impérial, occupé à résoudre les colossales dificultés du temps, restait aux mains des grands généraux illyriens, qui n'avaient ni le goût, ni le temps, ni l'argent nécessaires pour s'occuper des antiquités grecques. Plus difficiles encore à réparer devaient être les ruines économiques [1]. Malheureusement, personne ne nous apprend comment on eut raison graduellement des suites de la crise monétaire, des ravages moraux et éco-

[1]) L. Ross admet, entre autres faits (*Archäolog. Aufsätze*, I, p. 38 sqq.), qu'Athènes vit après cette époque le nombre de ses habitants baisser sensiblement, et que plus d'un édifice incendié ne fut pas reconstruit. (Bien des sinistres ne furent sans doute réparés que sous les Constantins, v. plus bas, et cf. Sievers, *Das Leben des Libanios*, p. 44). Le même savant admet que depuis cette époque gothique les empereurs cessèrent de construire des édifices somptueux avec des matériaux étrangers, et que par suite les travaux s'arrêtèrent subitement et pour longtemps dans beaucoup de carrières de marbres grecs, par exemple, dans les carrières de cipollin à Styra et à Carystos (*Griech. Königsreisen*, II, p. 29 sqq.).

nomiques de la peste; personne ne nous dit si ces calamités n'ont pas amené une concentration progressive des propriétés dans les mains des grandes familles. Nous ne pouvons que deviner la peine qu'eurent les paysans et propriétaires grecs, souvent accablés de dettes, à rendre de nouveau productifs leurs biens dévastés, leurs oliviers coupés, si longs à repousser, et leurs vignes. La perte de tant d'esclaves a-t-il rendu plus humain, comme on l'a supposé, le traitement des serviteurs conservés[1]? Le prix du travail libre a-t-il augmenté par là, et la société grecque a-t-elle ainsi pris une physionomie nouvelle? La décadence de plus d'une ville, comme Nicopolis, par exemple[2], date-t-elle de cette époque? Tout cela reste dans le domaine de l'hypothèse.

Il paraît néanmoins que le nouvel esprit, que l'épreuve gothique avait éveillé en Grèce, contribua à faire reconquérir à la Grèce au milieu du IVe siècle une prospérité au moins relative. Cette rudesse fâcheuse que chaque guerre produit d'habitude, même chez les peuples les plus intelligents, ne fut sans doute pas épargnée à la Grèce à la suite des dernières années de la funeste période gothique. Mais d'un autre côté, le génie hellénique en Grèce, où, autant que nous sachions, il avait très peu souffert du mélange d'éléments étrangers,

[1]) Finlay, p. 87.

[2]) La conquête de Dyrrhachion, brièvement mentionnée par Dexippe dans un fragment du xe livre de son Histoire universelle (voy. Niebuhr, *Corpus Byzant.*, Pars I, p. 36, et Carl Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, III, p. 672, n° 6. Dindorf, *loc. cit.* p. 174), ne peut guère être placée avec certitude dans l'époque gothique ou celle des guerres civiles du IIIe siècle, mais bien plutôt dans le temps des dernières guerres civiles de la République: mais la ville grecque de Nicopolis sur le golfe d'Ambracie semble avoir beaucoup souffert en l'année 267 (cf. H. Richter, *Das weströmische Reich*, p. 417). Il est possible pourtant que la déplorable dévastation de cette ville épirote, à laquelle plus tard l'empereur Julien remédia ou s'efforça de remédier (Mamertin., *Gratiarum actio Juliano*, 9, dans *Panegyr. Veter*, ed. Jäger, vol. II, p. 147), ait été la suite en partie d'un tremblement de terre, en partie d'une longue disette et de vices intérieurs chroniques qui nous sont inconnus : encore cela est-il étonnant, vu que (v. plus loin) Nicopolis fut érigée en capitale de la province d'Épire par Dioclétien et confirmée comme telle par Constantin. (La ville de Nicopolis mentionnée par Trebell. Poll., *Claud.*, 12, à propos des guerres gothiques après la mort de l'empereur Claude, n'est certainement pas la ville épirote, et doit être cherchée en Mœsie).

germaniques ou daco-sarmates, montra de nouveau combien il restait indestructible. N'est-il pas étonnant que, dans les limites de l'ancienne terre natale des Hellènes, les terribles catastrophes de ce siècle n'aient préparé le terrain au christianisme que d'une manière à peu près insensible? Athènes devient plus que jamais la forte citadelle des Olympiens et des représentants de l'antiquité en philosophie comme en sophistique. L'Université, qui arrive peu à peu à reconquérir son éclat, préside à une renaissance de la vie publique et de la prospérité partielle de la cité : pendant plus d'un siècle encore, le peuple grec restera en grande majorité, et partout avec une grande ténacité, fidèle à ses cultes locaux, à ses mystères, à ses oracles, aux dernières joyeuses manifestations de ses nombreux jeux nationaux dont nous avons vu plus haut la splendeur. Même quand les représentants de cette vie de l'esprit antique sur le sol hellénique s'aperçurent enfin que les dernières racines de leur force commençaient à se dessécher, ils s'accrochèrent encore aux antiques traditions de leurs sanctuaires avec une tendresse touchante et mélancolique, comme le lierre aux murailles tombant de vétusté d'un édifice voué à la ruine. Nous avons vu plus haut avec quelle merveilleuse ténacité les Hellènes, même pendant les tempêtes et les horreurs de l'époque gothique, étaient restés fidèles à la célébration de leurs jeux Olympiques, et que les Grecs du dehors affluaient aux luttes de la plaine de l'Alphée comme si la paix la plus profonde avait régné dans l'empire. Et pour le même temps, les monuments nous apprennent comment, sur le sol grec non mélangé, les excroissances mêmes et les dégénérescences de la vie artistique et morale étaient conservées comme pétrifiées, à l'instar des plus nobles traditions. Tout cela ne semble avoir disparu plus tard qu'avec la mort définitive ou avec la transformation totale du monde antique en monde chrétien. Bien instructive est dans ce sens une inscription de Smyrne, du temps des empereurs Valérien et Gallien. Nous y rencontrons[1], en dépit de la détresse, de la peste, de la

[1]) Cf. l'inscription de Smyrne dans MURATORI, VII, p. 650, 1. CLINTON, *Fasti Romani*, II, p. 56. MOMMSEN, *Corp. Inscr. Latin.*, III, 1 (1873), p. 79, n° 412.

guerre et des Barbares, les caractères bien connus de l'heureuse époque des Antonins. Smyrne y est toujours appelée la plus belle, la plus grande, la plus brillante des villes et la métropole de la province d'Asie ; le culte des empereurs s'y étale en pleine lumière : elle a trois fois exercé le néocorat des Augustes. Et l'on voit apparaître aussi à Smyrne, comme concitoyen respecté et bouleute, maître Aurelios Apollinarios de Thyatire, que les « brillantes » villes de Philadelphie et de Byzance comptaient aussi parmi leurs citoyens d'honneur et bouleutes, et dont la plus grande gloire était le souvenir des victoires qu'il avait remportées dans la course aux jeux Pythiques de Delphes et dans d'autres concours de l'Orient. Malheureusement, tout cet éclat nous apparaît plus que jamais comme une parure fausse et trompeuse d'un temps qui se déroulait dans son maigre prosaïsme [1].

Par contre, avec les grandes victoires d'Aurélien sur tous les ennemis de l'empire, l'histoire recommence à être pauvre en événements ayant des rapports immédiats avec la Grèce. Nous apprenons pourtant que le Sénat, après le meurtre d'Aurélien à Périnthe [2] (en octobre 275), se vit exceptionnellement appelé de nouveau à élire l'empereur et éleva à l'empire le vieux Marcus Claudius Tacitus. Athènes, Corinthe et Thessalonique furent au nombre des villes notables et illustres de l'empire auxquelles furent adressées les lettres solennelles du Sénat, dont le texte intéressant était à peu près celui-ci : « Le très auguste Sénat envoie son salut à la Curie de Thessalonique (ou aux Archontes, Stratèges et Conseil d'Athènes). Salut, fortune et bénédiction à l'État romain et aux peuples de l'empire ! Le droit de conférer l'empire (*imperium*), d'élire le

[1]) Cela n'empêche pas qu'un homme aussi réaliste que l'empereur Aurélien institua à Rome, en l'honneur du dieu Soleil, un *Agon* solennel, à la manière hellénique, cela va sans dire (Euseb., *Chron.*, éd. Schöne, II, p. 185. Friedländer, *Römische Sittengeschichte*, II, p. 439). Les visites incessantes de comédiens grecs, d'athlètes, d'artistes en tout genre, de musiciens, de jongleurs, etc., qui venaient à Rome pour amuser le peuple, continuèrent pendant toute cette époque et reprirent au temps de Carus et de Carin une fréquence exceptionnelle ; cf. Fl. Vopisc., *Carin.*, 19.

[2]) Zosim., I, 62. Vopisc., *Aurelian.*, 35, 5. Zonar., XII, 27 (P. p. 637 *a*). Schiller, *op. cit.*, p. 872.

chef de l'État et de nommer un empereur (*Augustus*) est rentré dans nos mains. Adressez-vous donc à nous dans toutes les affaires importantes. Tous les appels qui seront élevés contre les sentences du proconsul et les juges ordinaires doivent être adressées au *Præfectus Urbi*. De cette façon, pensons-nous, votre propre dignité regagnera son ancien éclat et son prestige, car le Sénat de la capitale Rome est le premier, et, en retrouvant sa considération, il maintiendra les droits de tous les autres[1] ».

On sait que le règne du vieux Tacite ne fut que d'assez courte durée, et la nouvelle splendeur que rêvait le Sénat resta un rêve. Le nouvel empereur fut de nouveau créé par l'armée. Heureusement pour l'empire, ce fut le grand Marcus Aurelius Probus, qui exerça le pouvoir sans contestation depuis juillet 276. Pendant son règne, qui fut du reste si brillant, la Grèce se vit subitement rappelée aux terreurs de l'ère gothique. En effet, après avoir vaincu sur le Bas-Rhin les Francs, peuple germanique, probablement en 278 ou 279, l'empereur Probus avait conduit une partie des prisonniers de ces Germains comme colons sur les côtes de la Thrace, dans la mer Noire. Mais les fils du Nord germanique ressentirent là le mal du pays. Ils se révoltèrent bientôt, réussirent à se mettre en possession d'un grand nombre de navires et cherchèrent à retourner par mer dans le delta du Rhin ; ce voyage étrange leur réussit quant au but principal, car les autorités militaires romaines, occupées partout à la protection des frontières de l'empire, ne furent qu'une fois en état de s'opposer victorieusement près de Carthage à leur expédition de corsaires à travers la mer Méditerranée. Néanmoins cette expédition ne fut pas aussi miraculeuse que plus d'un narrateur moderne a bien voulu le dire. Le chemin de la mer Noire à la mer Méditerranée était bien connu des Germains de ce temps-là. Ce furent sans doute des Germains du Pont qui donnèrent aux Francs l'idée de ce voyage et leur servirent peut-être personnellement de guides. Mais on peut se figurer quelles inquiétudes excita dans toute la Grèce la navigation de

[1]) Fl. Vopisc., *Tacit. et Florian.*, 18 (5).

ces audacieux guerriers francs. Ce que signifiaient ces expéditions de brigandage, il n'y avait pas un Hellène qui ne le sût parfaitement. Dans la première surprise, on dut éprouver en Grèce les soucis les plus graves. Ce n'était pas un Gallien que les Francs bravaient si audacieusement, mais un Probus, le digne successeur d'Aurélien et de Claude ! Quelle ne devait pas être la force d'un ennemi qui osait s'opposer à Probus! Et comme les Grecs ne connaissaient pas toute la témérité des Germains d'alors, ils crurent naturellement que ces Francs n'étaient que l'avant-garde d'une nouvelle inondation germanique comme celle de l'année 269, que les Barbares osaient essayer contre un homme comme Probus. Mais, en général, l'Achaïe en fut quitte pour la peur. Les Germains n'avaient pas le temps cette fois de s'arrêter longtemps en route. Ils se contentèrent sans doute de piller les plages sans défense, partout où ce fut nécessaire ou facile, mais n'attaquèrent pas de villes fortes. Une seule des villes grecques de l'Occident, Syracuse, tomba momentanément en leur pouvoir, et il y eut là certainement un horrible carnage[1].

Mais, sauf cette alerte, les Grecs purent, depuis Aurélien, se livrer pendant de longues années exclusivement aux travaux de la paix. Athènes surtout s'occupa avec prédilection de son Université et des savants distingués qui en faisaient partie. Malheureusement pour nous, les matériaux de l'histoire de la Grèce depuis Septime Sévère sont si rares que nous ne savons absolument pas comment, après le rétablissement de la paix, les Athéniens ont récompensé leur excellent Dexippe pour ses hauts faits. Nous ne nous résignerions qu'avec beau-

[1]) Zosim., I, 71, 3 sqq., et Eumenii *Panegyr. IV in Constantium Caesar.*, 18, 3 (Panegyr. Vet., éd. Jäger, vol. I, p. 301). Ces faits sont indiqués d'une manière générale (sans mention du nom de Francs) dans Vopisc., *Prob.*, 18, 2. On pourrait s'étonner que Vopiscus, qui était lui-même originaire de Syracuse, ne fasse pas mention de la partie de l'expédition qu éprouva si cruellement sa patrie. Mais il est possible qne, dans ce temps d'horribles massacres, une prise momentanée de Syracuse, où peut-être le voisinage du port fut seul maltraité et où un certain nombre de gens de peu furent tués, parut à Vopiscus un fait indigne de mention. (Je ne suis nullement convaincu par les objections que fait à la présence de ces Francs sur la mer Noire Julius Brunner, *Vopiscus' Lebensbeschreibungen*, dans Büdinger, *Untersuchungen zur Röm. Kaisergeschichte*, II, p. 92 sq.).

coup de peine à conclure de l'absence seule de renseignements que le Conseil et le peuple d'Athènes, toujours si prompts à célébrer par de pompeux décrets les événements gymniques les plus insignifiants à notre point de vue moderne et des incidents qui ne pouvaient être importants que pour des courtisans, se soient laissés guider par nous ne savons quelles considérations d'un ordre inférieur et n'aient consacré aucun monument officiel aux exploits de leur vaillant compatriote. Dexippe n'a-t-il été honoré qu'après la guerre des Goths des hautes fonctions politiques dont nous avons parlé plus haut[1] ? Nous ne pouvons l'affirmer. Mais le fait est que tous ceux qui se sont occupés de l'histoire grecque de ce temps ont été très frappés de voir que le seul monument à l'honneur de Dexippe dont nous ayons connaissance ne parle guère que de son mérite comme historien. Les contemporains non Athéniens et les anciens de l'époque postérieure avaient sans doute des motifs pour cela. Car nous voyons partout que, tandis que l'historiographie latine de ce temps et du temps suivant devient de plus en plus misérable et pour le fond et pour la forme, les provinces grecques ont produit alors toute une série d'historiens laborieux, qui devancent partout les pauvres travaux des écrivains romains contemporains[2]. Et de tous ces historiens, celui qui s'est fait le nom le plus brillant est ce même Dexippe, que l'admiration (nous ne disons pas le bon goût) des Byzantins a osé comparer dans la suite à Thucydide[3]. Malgré tout cela, nous nous étonnons au plus haut point que, du vivant, semble-t-il, de ce vaillant homme

[1]) Il faut encore remarquer à ce propos que, d'après Böckh (*C. I. Gr.*, I, nº 380, lig. 3 sqq. et p. 440), le nom de Thesmothètes a été usité alors généralement pour désigner le collège complet des archontes athéniens.

[2]) Il n'est sans doute pas nécessaire de donner une démonstration spéciale de ce fait, qu'un regard jeté dans les livres des *Scriptores Historiæ Augustæ* suffit pour établir amplement. Les Fragments de Dexippe chez les écrivains latins sont réunis dans Niebuhr, dans la première partie de son édition du *Corpus Byzantin.*, p. 36 sqq., et dans C. Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, III, p. 672 sqq., comme aussi dans L. Dindorf, *op. cit.*, p. 174 sqq. 189. 198.

[3]) Cf. notamment Photius, *Biblioth.* cod. 82. Eunape, le continuateur de son Histoire universelle, parle longuement de l'Historiographie de Dexippe; cf. Carl Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, IV, p. 11 sqq., dans l'introduction d'Eunape, au premier livre de l'Ἱστορία μετὰ Δεξ.

qui doit encore avoir vu le règne de Probus[1], ses propres enfants n'aient, dans un hommage public rendu à leur père, célébré que l'écrivain, sans faire la moindre mention de la plus grande action de sa vie. Car c'est à l'historien seul que s'adressait l'érection d'une statue d'honneur avec l'enthousiaste inscription poétique qu'ils élevèrent à leur père[2] avec l'assentiment du peuple, de l'Aréopage et du Conseil, lequel, chose étonnante, comptait alors 750 membres[3]. La Grèce proprement dite a produit un peu plus tard deux autres historiens supportables. L'un était le Spartiate Onasimos, qui brilla, selon toute apparence, à Athènes comme sophiste et historien au temps de Constantin le Grand et de Constantin II, et qui écrivit la vie de Probus[4]; l'autre, l'Athénien Praxagoras (peut-être un descendant d'un des puissants adversaires d'Atticos que nous avons déjà nommés): il vécut dans le même temps et écrivit, outre plusieurs parties anciennes de l'histoire antérieure à la conquête romaine, une vie de Constantin le Grand[5].

Mais à côté de Dexippe florissaient alors à Athènes, pour ne plus parler des sophistes et philosophes nommés plus haut et sur la fin desquels nous ne savons rien, toute une série de sophistes qui ne manquèrent pas de réputation dans leur temps. C'est ainsi que nous trouvons dans la compilation de Suidas les noms des sophistes Genethlios et Suetorius Callinicos. Ils étaient tous les deux de l'Arabie Pétrée; le premier,

[1]) Eunap. (éd. Boissonade) *Vit. Sophist.*, dans *Vit. Porphyr.*, s. fin., p. 11.

[2]) Böckh, *loc. cit.*, n° 380. Insuffisants sont les essais d'explication sur cette étonnante omission des actions guerrières de Dexippe (cf. Böckh, *loc. cit.*, p. 440. Niebuhr, p. xiv sqq. de son Introduction aux Fragments de Dexippe, dans la première partie de son édition du *Corpus Byzantinorum*). Il y a une traduction métrique de cette inscription dans Ellissen, *loc. cit.*, p. 131.

[3]) C'est ce qu'on voit dans l'inscription souvent citée dans Böckh, *C. I. Gr.*, I, n° 382, lig. 2. Cf. Böckh, *Bemerkungen*, p. 440, et *Addend.*, p. 902*a*. Hermann, *Griechische Staatsalterthümer*, § 176, 17.

[4]) Sur Onasimos, cf. Suidas, s. v. 'Ονάσιμος et s. v. 'Αψίνης, comme aussi Flav. Vopisc., *Procul.*, 13, 1, et C. Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, III, p. 728. Clinton, *Fast. Roman.*, I, p. 357, à l'année 309.

[5]) Photius, *Bibl.* cod. 62, p. 20, éd. Bekker, et C. Müller, *op. cit.*, IV, p. 2. D'après Clinton, *Fast. Roman.*, II, p. 311 sqq., il florissait entre 329 et 341 ap. J.-C.

élève de Minucianus et d'Agapetos, mourut à l'âge de 28 ans[1]; le second fut son rival dans l'art de la rhétorique et écrivit un discours à l'empereur Gallien[2]. On met en doute l'existence d'un jeune Apsines d'Athènes (peut-être parent d'un rhéteur de ce nom nommé plus haut, qui aurait été le père de l'historien Onasimos et le grand-père d'un troisième Apsines[3]). Eunape nous fait connaître deux autres contemporains de valeur de Dexippe : les rhéteurs Paulos et Andromachos, nés en Syrie[4]. Tous ces hommes ont du reste été surpassés en gloire par les professeurs du siècle suivant.

Le cours des événements politiques qui suivirent ne toucha que peu la Grèce. L'empereur Marcus Aurelius Carus, le successeur du grand empereur Probus assassiné en automne 282 dans une émeute près de Sirmium, n'eut guère, à notre connaissance, de rapports particuliers avec les Grecs[5]. Mais après sa mort, pendant l'expédition contre les Perses (sur la fin de 283), se déroulèrent les événements qui amenèrent dans l'empire romain une réforme profonde et lui donnèrent une constitution toute nouvelle. La Grèce commença par jouer en face de cette évolution historique un rôle tout passif. L'important réseau de routes qui sépare Chalcédoine de l'embouchure de l'Hèbre devient, dans ce temps et les temps suivants, le théâtre d'événements considérables. C'est dans ses quartiers de Périnthe (Heraclea) que l'armée qui revenait de Perse découvrit, vers le milieu de septembre 284, que le jeune empereur M. Aurelius Numerianus, le fils cadet de Carus, avait été mis à mort par Arrius Aper, son beau-père et

1) Suidas, *s. v.* et après lui Eudocia, p. 100. Hesych. Miles., *s. v.* Clinton, *Fast. Roman.*, I, p. 277, à l'année 255.

2) Suidas, *s. v.*. Eudoc., p. 268. Clinton, *op. cit.*, p. 277 et 295, à l'année 266.

3) Suidas, *s. v.* Westermann, dans Pauly, *R. E.*, I, 2, p. 1358, confond cet Apsines avec l'ancien, tandis que Ellissen, *loc. cit.*, p. 123, les distingue.

4) Eunap., *Vit. Sophist.*, dans *Vit. Porphyr.* s. fin., p. 11. Clinton, I, p. 287, à l'année 261. D'après Suidas, *s. v.*, un disciple d'Andromachos, Siricios de Palestine, a aussi enseigné quelque temps à Athènes.

5) Nous ignorons absolument ce qui détermina en particulier la ville de Delphes à élever à l'empereur Carus dans le temple d'Apollon une inscription honorifique (peut-être aussi une statue). Böckh, *C. I. Græc.*, I, n° 1714.

préfet de la garde[1]; c'est à Chalcédoine que l'état-major et l'armée proclamaient empereur, le 17 septembre 284, Gaius Aurelius Valerius Diocletianus[2]. Le règne de ce nouvel empereur ouvrit pour les Grecs en général et pour les provinces grecques de l'Europe en particulier une ère nouvelle. Car c'est à partir de ce moment que le siège du gouvernement de l'empire fut systématiquement éloigné de Rome et que les Grecs eurent à chercher le gouvernement central dans des villes de l'Orient (sans excepter même les courtes périodes du IVe siècle où la Grèce fut assignée aux empereurs d'Occident). On sait que le nouveau réformateur de l'empire gouverna d'abord de Nicomédie, qui effaça rapidement et brillamment les dernières traces de ses malheurs du temps des Goths et resta longtemps (alternant avec Sirmium et Antioche) le principal siège du gouvernement. Dioclétien réalisa peu à peu son plan de réforme. Pour obtenir une meilleure administration, pour mieux assurer la défense des différentes parties de l'empire et pour mettre définitivement fin aux incessants et violents changements de souverains, si périlleux pour l'empire, il eut l'idée de partager territorialement une grande partie des attributions impériales entre deux Augustes et deux Césars, au-dessus desquels il se réserverait un rôle prépondérant. Le 1er avril 286, l'empereur nomma Auguste de l'Occident le général Maximien, dont, en septembre 285, il avait déjà fait un César; le 1er mars 293, il institua deux de ses meilleurs généraux, Constance Chlore (petit-neveu de Claude le Gothique) et Galère, le premier comme César de l'Occident sous la direction de Maximien, l'autre comme César de l'Orient à ses côtés, à Nicomédie[3]. La première mission

[1]) Cf. BERNHARDT, *loc. cit.*, p. 252 sqq., et voy. CHRONICON PASCHALE, I, p. 510. (P. p. 274 *c*).

[2]) CHRONIC. PASCH., *loc. cit.* (p. 274 *d.*). BERNHARDT, p. 252. CLINTON, I, p. 324. 326.

[3]) Pour être complet, il faut mentionner ici les restes de deux inscriptions honorifiques : une en latin, de Mitylène, pour Dioclétien et les deux Césars, l'autre en grec, de la Chersonèse de Thrace, vol. II, p. 74, citées par CLINTON d'après MURATORI, IV, p. 257, 3, et VI, p. 257, 2 et p. 1994, 7. Pour l'inscription latine, voy. MOMMSEN, *Corpus Inscr. Latin.*, vol. III, 1 [1873], p. 84, n° 450. De plus, l'inscription thessalienne (latine) en l'honneur de Dioclétien

que reçut Galère fut de garder soigneusement la ligne du Bas-Danube et de protéger la péninsule thraco-grecque contre de nouvelles invasions des Sarmates, des Gètes et des Germains. Quoiqu'il fût forcé plus tard (en 296 et 297) de combattre longtemps les Perses, il resta néanmoins chargé de l'administration de la plus grande partie des pays qui s'étendent de Vienne jusqu'au cap Matapan.

Le but poursuivi avec un grand esprit de suite par Dioclétien dans la reconstitution de l'empire était de détruire tout ce qui restait de la République, de rendre impossible les incessantes révoltes de soldats et de généraux, et de créer dans l'État un gouvernement bureaucratique et rigoureusement absolu. Pour y atteindre, il avait travaillé énergiquement à une nouvelle organisation des provinces, laquelle, de même que la réorganisation de l'armée opérée par lui-même et par Constantin le Grand, n'est que le complément définitif d'un travail qui s'opérait lentement depuis Alexandre Sévère. En 285, on n'avait partagé l'empire qu'en deux grandes divisions administratives entre Dioclétien et Maximien : à partir de l'année 293, on créa quatre grands groupements de pays, qui, dans la suite (avec quelques changements territoriaux) formèrent les grandes « Préfectures », mais qui, sous Dioclétien, étaient administrées par l'un des quatre princes de l'empire. Dans la grande moitié orientale de l'empire, Dioclétien se réserva l'administration directe de l'Orient, avec l'Égypte, la Libye, la province des Iles grecques (v. plus bas) et la Thrace; Galère, sous la direction supérieure de Dioclétien, reçut l'administration des provinces illyriennes, de la Macédoine, de la Grèce et de la Crète [1]. Mais il n'était pas question

et de tous ses collègues (Mommsen, *op. cit.*, p. 126, n° 708; cf. n° 710). De même une inscription de Patræ, voy. Mommsen, *op. cit.*, vol. III, 1, p. 96, n° 502 et 2, p. 984.

1) Tel est le tableau du nouveau partage d'après les recherches les plus récentes: Preuss, *Kaiser Diokletian*, p. 88. principalement d'après Euseb., *De M. Pal.*, 13. Aurel. Vict., *Cæs.*, 39 (*Valer. Diocletian.*) et notamment Th. Mommsen, *Das (Veroneser) Verzeichniss der Römischen Provinzen, ausgesetzt um 297 n. Ch.;* voy. encore E. Kuhn, *Neue Jahrb. f. Philol. u. Pädagog.*, XCIII et XCIV [1866], p. 419 sqq. (von Wietersheim, tom. III, p. 59, est beaucoup moins affirmatif). A consulter, sur les nouvelles divisions de l'em-

d'un véritable *partage de l'empire*, c'est-à-dire d'une division de l'empire en quatre États *indépendants*. Les princes avaient sans doute chacun dans sa division la surveillance supérieure des affaires administratives et militaires, mais les Augustes, qui contribuaient à la nomination des fonctionnaires supérieurs des provinces, conservaient sur les Césars, et Dioclétien, en sa qualité d'empereur suprême, conservait sur tous la haute main; de sorte que les Césars notamment, malgré la grande latitude qui leur était laissée, ne devaient pas se sentir souverains indépendants. L'empire devait toujours former une unité dont Dioclétien restait la tête et l'âme : le pouvoir législatif notamment était tout entier dans sa main.

Dioclétien ne se borna pas à diviser administrativement l'empire en quatre grands groupes de pays. Dans l'intérieur de chacun de ces groupes, il opéra (selon toute apparence jusqu'en l'année 297 ap. J.-C. [1]) une division tout à fait nouvelle en circonscriptions administratives et en provinces. Il fut guidé en cela par le principe « que, dans l'intérêt d'une meilleure surveillance, le nombre des provinces devait être considérablement augmenté, de façon à diminuer l'importance des trop grandes circonscriptions, et que, par contre, un certain nombre de provinces devaient être soumises à un fonctionnaire supérieur, qui devenait un intermédiaire entre l'empereur et les autorités provinciales ». C'est pour cela que l'empire fut alors divisé en douze diocèses [2]. Pour ce qui est des Hellènes, dont l'histoire seule nous regarde ici, ils semblent avoir été partagés depuis lors entre plusieurs diocèses. Dans le troisième diocèse (*Asiana*), nous trouvons les provinces d'Asie (proconsulaire), capitale Éphèse; les Iles, c'est-à-dire les Sporades avec la plupart des Cyclades, capitale Rhodes, et l'Hellespont, capitale Cyzique (tous pays qui étaient sous

pire. H. Schiller, *Geschichte der römischen Kaiserzeit*, II, p. 45 sqq. Cf. aussi les notices de l'Athénien Praxagoras ; seulement, dans les extraits de Photius, *Cod.* 62, p. 20, éd. Bekker, la Thrace et l'Asie sont aussi attribuées à Galère (C. Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, IV, p. 2. Dindorf, *loc. cit.* p. 438).

[1]) Th. Mommsen, *op. cit.*, pp. 493 sqq. 500. 517.

[2]) Cf. les détails dans Preuss, *op. cit.*, p. 91 sqq., qui s'appuie sur le livre cité de Th. Mommsen (p. 491. 493 sqq. 499. 506 sqq. 516 sqq.).

l'administration immédiate de Dioclétien) ; ces trois provinces étaient habitées en majorité par les Hellènes[1]. Il en était de même dans le quatrième diocèse (*Thracia*) de la province d'« Europe », avec Byzance et la Chersonèse[2].

Le domaine particulier de Galère embrassait les diocèses V et VI, *Pannoniarum* et *Mœsiarum*. Parmi les dix provinces de ce dernier, étaient grecques : la Macédoine, capitale Thessalonique ; la Thessalie, capitale Larisse ; l'Achaïe, capitale Corinthe ; (*Epirus nova,* la partie méridionale de l'ancienne Illyrie, capitale Dyrrachion), *Epirus vetus*, l'ancienne Épire proprement dite, capitale Nicopolis (c'était la fixation définitive des partages des deux derniers siècles), et la Crète, qui fut enlevée alors à son union plus que séculaire avec Cyrène[3]. L'administration centrale de la portion de Galère, de même que dans la suite celle de la préfecture d'Illyrie, formée avec ces pays par Constantin le Grand, se trouvait alors, dans l'intérêt de la défense des frontières, à Sirmium en Pannonie, qui (excepté pendant un certain laps de temps à la fin du IVe et

[1]) Preuss, p. 94. Mommsen, *op. cit.*, p. 491. 506. Déjà E. Kuhn, *Die städtische und bürgerliche Verfassung des Römischen Reichs*, avait reconnu assez nettement (quoiqu'il ne soit réellement complété qu'aujourd'hui par Mommsen) que, d'une part, la division de plus en plus nécessaire des grandes provinces en plus petites avait été commencée déjà depuis Alexandre Sévère ; d'autre part, que les divisions rapportées ici avaient été opérées avant le règne de Constantin seul ; cf. dans son tome II, pour l'Asie et l'Hellespont, p. 201 sqq. 203 ; pour la province insulaire (qui fut sans doute appelée simplement plus tard νήσων Κυκλάδων, cf. Theodoret., *Eccl. hist.*, II, 8 init. *Collect. concil.*, I, p. 671 Harduin), voy. p. 201 sqq. 203. Orelli, *Inscr.* n° 1059. Mommsen, *C. I. L.*, III, 1 [1873], p. 84, n° 450. Rescrit de Dioclétien et Maximien au *præses insularum* de l'an 294. Cod. Justin., III, 22, 5. Marquardt, *Römische Staatsverwaltung*, I², p. 348 sqq.

[2]) Preuss, p. 94. Mommsen, p. 491.506. Kuhn, *op. cit.*, II, p. 207 spq.

[3]) Preuss, p. 94 sqq. Mommsen, p. 491. 508. Sur les contrées *Epirus nova* et *Epirus vetus*, voy. encore Kuhn (*N. Jahrb. f. Philol. u. Pädagog.*, XCIII et XCIV : suppléments à son livre souvent cité), p. 425, comme supplément à son tome II, p. 227. La province *Epirus vetus* embrassait aussi (aux dépens de l'ancienne étendue territoriale de l'Achaïe) toute la vallée de l'Acheloos, par conséquent l'Acarnanie, comme cela résulte des notices de l'*Itinerarium Antonin.*, p. 488 éd. Wessel, et du *Synekdemos* de Hierocles (p. 643, éd. Wessel ; p. 392 sq., éd. Bonn.) cf. tom. II, p. 115 sqq. 303 sq. D'après Hierocles, *loc. cit.*, parmi les îles Ioniennes, Ithaque et Corcyre restaient seules attachées à l'Épire. Pour la Crète, cf. aussi Kuhn, II, . 216.

à la fin du v[e] siècle) enleva la prééminence à Thessalonique en Macédoine jusqu'au temps d'Attila, roi des Huns[1].

Cette nouvelle division de l'empire (en 101 provinces) entraîna la création d'une nombreuse hiérarchie de fonctionnaires : deux provinces essentiellement helléniques, l'Asie et l'Achaïe, eurent l'honneur de voir leurs gouverneurs rangés au nombre des chefs provinciaux, peu nombreux, qui furent assimilés aux proconsuls, fonctionnaires du rang le plus élevé et qui portèrent plus tard le titre de *spectabiles*. Ces proconsuls étaient les égaux des vicaires des diocèses et ne leur étaient pas subordonnés, pas plus qu'ils ne furent placés plus tard sous l'autorité disciplinaire des préfets ; ils relevaient directement de l'empereur ou du César[2].

Nous n'avons pas à exposer ici d'autres mesures célèbres de Dioclétien, comme l'introduction de tout un système de titres pour les fonctionnaires ou la création d'une étiquette de cour solennelle, imitée de l'Orient et connue sous le nom d'étiquette de la cour byzantine. Nous n'avons, du reste, presque pas de renseignements qui nous permettent d'apprécier dans quelle mesure ses autres réformes ont eu de l'action sur la Grèce en particulier[3]. Mais il nous paraît très vraisemblable que, grâce à la paix prolongée dont ils jouirent, les Grecs tirèrent de grands avantages du système de gouverne-

¹) PREUSS, p. 95, et TAFEL, *De Thessalon.*, p. 38 sqq.

²) PREUSS, p. 99. MOMMSEN, *Das Edikt Diokletians de pretiis rerum venalium*, p. 51. SCHILLER, *ibid.*, p. 56 sqq. Plus tard (depuis Théodose I[er]), le proconsul d'Asie fait encore fonction de vicaire pour les provinces de l'Hellespont et des Iles. Cependant, le proconsul d'Achaïe n'a pas été soustrait à la haute surveillance du préfet d'Illyrie.

³) N'oublions pourtant pas (sans parler du voyage de Dioclétien dans toute la presqu'île des Balkans entre le 20 février et le 11 septembre 293 : MOMMSEN, *Zeitfolge der Verordnungen Diokletians*, Abhandl. der Berlin. Akad., 1860, p. 428 sqq.) que nous trouvons pour la Grèce, dans une inscription athénienne malheureusement mutilée, une trace des efforts que fit Dioclétien pour combattre la rapacité des employés du fisc, et de la tendance de ses successeurs, les empereurs Galère et Constance Chlore, à continuer ses efforts dans ce sens. Je veux parler de l'inscription rapportée dans BÖCKH, *C. I. Græc.*, I, n° 356, p. 427 sqq.. de l'année 305 ap. J.-C., où les nouveaux empereurs Galère et Constance Chlore revêtirent leur cinquième consulat ; c'est un rescrit ou édit de Galère (aussi au nom de son co-Auguste) rendu à Sirmium et adressé à la ville d'Athènes, qui donne une décision impériale

ment de cet empereur. On était débarrassé de l'anarchie soldatesque et des incessants pronunciamientos des généraux : aussi, malgré les dépenses occasionnées par la nouvelle bureaucratie, les impôts étaient-ils tolérables sous Dioclétien : on trouvait un allègement appréciable dans l'abolition de la capitation pour la plèbe et les esclaves des villes (que Galère rétablit lorsqu'il fut empereur, mais que Licinius supprima de nouveau[1]). Mais ce qui fut le plus grand bienfait pour la Grèce — où, pendant la détresse de l'époque gothique, la situation monétaire des villes qui frappaient encore du cuivre, comme Athènes, Corinthe, Patræ, Nicopolis, était devenue désastreuse sous Gallien au point d'enlever toute valeur à leur droit de battre monnaie, lequel avait été supprimé naturellement par la réforme d'Aurélien — ce fut la nouvelle réforme monétaire de Dioclétien, qui produisait déjà des résultats décisifs. L'immensité de la tâche d'Aurélien, plus tard la mort subite de Probus, n'avaient pas permis à leurs réformes monétaires de produire leur effet; notamment la grande monnaie d'argent, comme on l'appelait, l'*antoninianus*, ne parvenait toujours pas à se débarrasser de sa funeste parenté avec le cuivre. Mais Dioclétien s'attacha à établir un ordre de choses radicalement nouveau. Il réussit peu avec la monnaie d'or ; ce fut pourtant un progrès que la création d'une nouvelle pièce d'or de près de 6 gr., qui devait tenir la place de l'ancien *aureus* et redevenir la monnaie principale ; mais bientôt sa fabrication de monnaies d'or, comme celle de ses collègues, retomba dans l'ancien désordre et l'ancienne instabilité[2].

en matière de παρασημείωσις et a pour but de mettre des bornes à la cupidité éprouvée des Césariens ou employés du fisc impérial qui avaient été créés dans une bonne intention ; cf. COD. THEODOS., XII, 7. COD. JUSTINIAN., X, 1, [*De jure fisci*] 5 (paroles de l'empereur Dioclétien et Maximien), et NOVELL. JUSTINIAN., LXXXII, 5.

[1]) PREUSS, p. 111.

[2]) HULTSCH, *Griech. u. Röm. Metrologie*, p. 241. PREUSS, *Kaiser Diokletian und seine Zeit*, p. 113. Pour ce qui est de la fabrication de la monnaie d'or, MOMMSEN (*Geschichte des Röm. Münzwesens*, p. 778), d'après les matériaux qui sont aujourd'hui à notre service, ne constate pas une amélioration complète sous Dioclétien et ses collègues, mais trouve encore des restes considérables de l'ancienne confusion Ainsi, par exemple, « d'audacieux rognements, des demi-réformes, la fabrication simultanée par plusieurs sou-

Par contre, Dioclétien mit fin définitivement au trouble qui régnait dans le système de la monnaie d'argent. C'est sous son règne que, depuis 292 ap. J.-C., la fabrication des monnaies d'argent à plein poids fut reprise sur une grande échelle[1]. Les pièces en pseudo-argent du demi-siècle précédent, surtout du temps de Gallien (depuis Aurélien elles étaient tombées à leur valeur véritable, ce qui avait produit des pertes colossales), furent retirées et fondues pour d'autres usages : celles qui étaient moins mauvaises furent « laissées dans la circulation, comme monnaie d'appoint, avec une valeur nominale légèrement plus élevée »: en même temps, Dioclétien faisait frapper une pièce d'argent principale qui, sous un nom nouveau que nous ignorons, était égale à l'ancien denier de Néron, de 1/96 de livre. La fabrication des monnaies de cuivre fut remise sur un pied régulier pendant les années 296 à 302, en conservant toutefois la pratique du blanchîment des pièces qui ne comptaient plus que comme cuivre. Aussi le monde romano-grec put-il se remettre, autant que possible, des suites fâcheuses de la banqueroute publique et d'une crise financière qui avait duré plus de trente ans. Ajoutons, pour conclure sur ce point et en anticipant un peu sur les événements, que la complète réparation de l'épouvantable désordre économique de ce temps sera due à Constantin le Grand, qui se montra, à tant d'égards, réformateur et créateur. Le désordre qui continuait encore dans la fabrication de la monnaie d'or, et « qui non seulement changeait le poids normal, mais supprimait même toute règle pour le poids », conduisit enfin « à l'abolition complète de la monnaie d'or comme telle » : les pièces d'or ne pouvaient plus être acceptées que comme lingots, la balance à la main. C'est pour cela que dans sa réforme monétaire, inaugurée en 312, et dans

verains alliés ou ennemis d'après des systèmes différents, des fautes et des malversations des fonctionnaires » expliquent le désordre qui règne encore dans les émissions ; ainsi « la pièce d'or ordinaire de Dioclétien oscille environ, comme celle de Gallien, entre 5,93 grammes et 4,39 ».

[1]) Mommsen, *Gesch. des Röm. Münzwesens*, p. 784 sqq. 794 sqq. 836. Sur la monnaie de cuivre de Dioclétien, voy. p. 790. 801 sqq., et en général *Verfall des R. M.*, p. 262 sqq. Preuss, *Kaiser Diokletian und seine Zeit*, p. 113 sqq. Finlay, p. 421 sqq. Hultsch, *Metrologie*, p. 247 sqq. 250 sqq.

le nouveau système qui en fut la suite, Constantin en reviendra purement et simplement à la balance[1]. Ce n'est qu'ainsi que la confiance des citoyens dans la nouvelle monnaie de l'État pourra revenir, à la condition que celle-ci n'ait pas à craindre le contrôle permanent par la balance. C'est ainsi que la livre d'or deviendra l'unique critérium pour la fixation des valeurs, et la pièce d'or ne représentera qu'une fraction de cette unité monétaire, trop considérable pour l'usage journalier. C'est ainsi que Constantin créera son système, dont la nouvelle pièce d'or entière, le *solidus* (arrêté à 1/72 de livre = 4.55 gr.), formait la base (avec une valeur d'environ 16 francs). Une bonne frappe, le maintien scrupuleux du poids et du titre resteront le caractère de cette monnaie jusqu'à la fin de la dynastie des Comnènes byzantins. La frappe de l'argent, elle aussi, fut maintenue à un niveau convenable depuis Dioclétien et Constantin. Ce dernier ne conserva de la monnaie d'argent de Dioclétien que le nouveau bon denier, dont la fabrication ne cesse qu'en l'année 360. Pour faciliter la concordance de la monnaie d'appoint en argent avec le nouvel étalon d'or, cet empereur fit frapper une nouvelle pièce d'argent, le *miliarense* ou *miliaresion*, qui devait valoir le 1/1000e de la livre d'or (1 fr. 09), et dont 13 8/9 ou 14 faisaient la valeur d'un *solidus*. Lorsque plus tard l'empereur Julien réforma de nouveau le système de la monnaie d'argent, on commença à émettre une pièce d'argent plus petite (*siliqua* ou *keration*), dont 24 (à 0 fr. 53) faisaient la valeur d'un *solidus* : cette monnaie se conservera jusqu'au VIIe siècle. Seulement, cette sorte de monnaie n'était employée que pour les petits paiements, tandis que l'argent, pour les sommes considérables,

[1]) MOMMSEN, *Gesch. d. Röm. Münzwesens*, p. 778 sqq. 786 sqq. 802 sqq. 833 sqq. 837 sqq. *Verfall des Röm. M.* p. 263 sqq. FINLAY, p. 423 sqq. HULTSCH, *Metrologie*, p. 241. 245 sqq. Le cuivre, qui depuis Dioclétien eut cours à côté de bon or et de bon argent pour les gros paiements, était à l'origine d'assez bonne qualité ; mais il fut vite déprécié et jeté dans la circulation en si grande abondance qu'il perdit vraisemblablement beaucoup et dans une proportion croissante, jusqu'à ce qu'enfin, lors du partage de l'empire en 395, toute la grosse monnaie de cuivre fut démonétisée par ordre impérial : de cette façon, et aux dépens d'innombrables particuliers, l'ordre fut rétabli dans les affaires monétaires (MOMMSEN, *R. M.* p. 832. 838. 844 sqq.).

était ordinairement, comme l'or, pris au poids, et sa valeur, comparée à celle de l'or, était déterminée d'après le cours commercial du moment.

L'activité législative de Dioclétien et des princes ses collaborateurs, son travail acharné et la conscience avec laquelle il remplissait ses devoirs de souverain, furent favorables au bien-être des provinces grecques. Cette activité visait tout et touchait même à des objets qui ne servaient qu'à rendre la vie agréable, comme, par exemple, à l'institution des athlètes qui étaient restés si populaires en Grèce[1]. Elle commit sans doute aussi des erreurs considérables, comme lorsque cet empereur fit des tentatives aussi énergiques que stériles, notamment en Orient, dans la presqu'île des Balkans et en Grèce[2], pour atténuer la cherté qui se faisait cruellement

[1]) Nous rappelons ici l'ordonnance de Dioclétien et de Maximien sur les athlètes, qui (Cod. Justin., X, 53) ne doivent jouir du privilège fort ambitionné d'être dispensés d'exercer des fonctions communales honorifiques, très gênantes et effroyablement onéreuses, que quand ils ont à faire valoir de bons états de service, ou quand ils sont *coronis quoque non minus tribus certaminis sacri* (*in quibus vel semel Romæ* [c'est-à-dire dans les jeux Capitolins] *seu antiquæ Græciæ*) *merito coronati*, *non æmulis corruptis ac redemtis*.

[2]) Voy. Preuss, p. 114 sqq., qui fait remarquer aussi que Lenormant a trouvé en 1860, à Mégare, à Carystos et à Lébadée, de nouveaux fragments de l'*Edictum ad provinciales de pretiis rerum venalium*. Nous avons en vue ici essentiellement l'édition et le commentaire (1864) de W. H. Waddington, *Édit de Dioclétien établissant le maximum dans l'empire romain*, après Th. Mommsen, *Das Edict Diokletians de pretiis rerum venalium vom Jahre 301* (1851). Il résulte de cet écrit que des fragments considérables de la traduction grecque de l'édit ont été trouvés (sans parler de l'Asie-Mineure) dans la province d'Achaïe, dans la ville laconienne de Géronthræ, un marché fréquenté des Eleuthérolaconiens (Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 303 et 331. Bursian, *Geogr. Griechenl.*, II, 1, 136) p. 45. 47. 55. 81, et à Carystos : p. 45. 81. Les fragments de Géronthræ (p. 46) traitent surtout des bois façonnés et des tissus de lin ; ceux de Carystos (Supplément, p. 82. 86. 94), du prix des étoffes de laine et de soie (prix des marchandises confectionnées, salaires, notamment des tisseurs et des apprêteurs, prix des matières premières et des filés), où nous rencontrons de nouveau les manteaux de laine fabriqués dans l'ancien canton d'Achaïe, notamment à Pellène (tom. II, p. 448), et les articles de laine milésiens teints de pourpre syrienne, en vogue depuis l'antiquité. Il faut dire que l'industrie des manteaux de laine avait passé de l'antique Pellène dans une autre localité appelée aussi Pellène ; c'était, d'après Leake, *Morea*, III, p. 389 sqq., et Bursian, *Geogr. von Griechenland*, II, 2, p. 341, le bourg connu auparavant sous le nom de Phelloé, à quarante stades au-dessus d'Ægira. L'édit a été publié à nouveau

sentir à la suite de la réforme monétaire et d'autres causes secondaires, et rendit, en 301, un édit qui fixait certains prix maxima pour les objets nécessaires à la vie dans tout l'empire et punissait de mort les infractions.

En général, pourtant, sous son intelligente administration financière et sa politique bienveillante, sûre et soucieuse du bien public, la vie reprit un caractère heureux : la Grèce, par suite de l'énorme activité déployée par Dioclétien et Maximien dans les constructions, vit renaître partiellement la prospérité de ses précieuses carrières de marbre : elle recommença à exporter les plus nobles de ses matériaux, aussi bien pour l'architecture que pour la sculpture. Les carrières de Naxos et de Paros, comme aussi les marbres statuaires de Proconnèse et de Thasos, étaient alors particulièrement en vogue [1].

Mais ce fondement nouveau sur lequel Dioclétien, et après lui Constantin le Grand sur un plan encore plus large, reconstruisirent l'empire avait ses vices qui ne frappèrent les yeux que plus tard. Ce qui se fit probablement sentir tout d'abord, ce fut l'arbitraire et la cupidité de quelques-uns des hauts fonctionnaires : ceux-ci remplacèrent dans le martyrologe du IVe siècle les généraux qui, au siècle précédent, gouvernaient l'épée au poing. Puis, une nouvelle ère de misères pour l'empire tout entier commença, lorsque, après l'abdication volontaire de Dioclétien (1er mai 305), l'ordre de succession établi par lui se montra chancelant, et que toute une série de guerres de succession éclatèrent qui ne prirent fin que par

et complètement dans Mommsen, *Corp. Inscr. Latin.*, III, 2, pp. 801-841 et p. 1051-1058. Voy. les fragments de Lébadée (p. 812), de Thèbes (p. 823), de Carystos (p. 821 sqq.), de Mégare (p. 813 et 1056 sqq.), de Gytheion (p. 823) et de Géronthræ (p. 816 sqq.). Cf. aussi Friedländer, III, p. 194 et 259. Duruy, *Histoire des Romains*, VI, p. 584. Schiller, p. 151 sqq.

[1]) Cf. Bursian, *Geogr. Griechenl.*, II, 3, p. 487. Friedländer, *Röm. Sittengeschichte*, III, p. 282 sqq. ,et voy. Benndorf dans Büdinger, *Untersuchungen zur Röm. Kaisergeschichte*, III, p. 342 sqq. 346. 353. Pour les constructions à Mitylène, cf. Mommsen, *C. I. L.*, III, 1, p. 84, nº 450. Mentionnons enfin la force toujours jeune avec laquelle en Crimée la vieille colonie hellénique de Chersonesos, fidèle à l'empire en tout temps, put se développer sous la domination de Dioclétien et de Constantin le Grand : voir les textes dans Burckhardt, *Die Zeit Constantins des Grossen*, p. 92, et Marquardt, *Staatsverwaltung*, I, p. 307. Finlay, p. 131 sqq.

la réunion de tout l'empire dans la main de Constantin. Les eaux grecques et les limites extrêmes des pays grecs en Europe furent, à plus d'une reprise, le théâtre de ces guerres. Enfin, à côté de ce fléau, et souvent en connexion avec lui, la politique changeante des maîtres de l'empire à l'égard du christianisme. Malheureusement, nous ne possédons que de rares renseignements sur la part de la Grèce aux vicissitudes de cette politique religieuse.

Tout le monde sait que l'empereur Dioclétien, conformément à la logique inévitable de son travail de restauration, renonça enfin, vers la fin de son règne, à l'attitude tolérante qu'il avait si longtemps gardée en face des chrétiens. En effet, dans l'espoir de laisser après lui son nouvel édifice parfaitement ordonné et restauré au point de vue religieux, il ouvrit à Nicomédie, à partir du 23 février 303, la grande lutte d'extermination systématique contre le christianisme, qui depuis le règne de Gallien était devenue une Église puissante et grandiose. Il espérait que cette guerre à l'intérieur préserverait la vieille religion de l'État et l'empire restauré de toute altération ultérieure sous l'action de ce nouvel élément. Dévot et superstitieux adepte de l'antique religion [1], il ne pouvait ni concevoir ni comprendre la grande pensée de Constantin de confisquer cette puissance nouvelle, sûre de l'avenir, au bénéfice du pouvoir central et dans l'intérêt du renouvellement et du rajeunissement de la vie politique romaine. Il ne vit là qu'un danger perpétuel pour l'édifice qu'il avait reconstruit avec tant de peine. Le tableau de cette lutte terrible du pouvoir politique romain, et, dans beaucoup de parties de l'empire, de la hideuse fureur de la populace et des bourreaux en délire contre les citoyens chrétiens de l'empire, est d'au-

[1]) Dioclétien présida une fois entre autres, comme Alytarque, avec un véritable enthousiasme à la célébration des jeux olympiques d'Antioche, et y parut dans le costume de Zeus ; seulement, à la place de la longue robe blanche à manches brodées d'or, il en portait une de pourpre ; voy. la jolie narration dans Vogel, *Kaiser Diokletian*, p. 37 sqq. et 100 sqq., d'après Malalas, XII, édit. Bonn, p. 310 (O. p. 411-413. V. p. 133 *b-e*). Voy. aussi Bernhardt, *Diokletian in seinem Verhältnisse zu den Christen*, p. 59 sqq. Consultation de l'oracle d'Apollon Milésien avant le commencement de la persécution : Lactant., *De mort. persecutor.*, 11. Euseb., *Vit. Constantin.* (éd. Heinichen), II, 50 sqq.

tant plus en dehors de notre tâche que nos sources nous mettent moins en état de deviner seulement la part active ou passive prise par la Grèce proprement dite à cette grande tragédie historique. L'attitude des autorités provinciales, des Hellènes, des chrétiens des provinces grecques, d'abord pendant la période non sanglante, ensuite pendant les fureurs de plus en plus cruelles de la persécution à la fin du règne de Dioclétien, nous est complètement inconnue. Nous savons pourtant, par une inscription de Paros, que du temps de Dioclétien et de Maximien, même dans les îles de la mer Égée les plus fortement atteintes de christianisme, l'antique religion était encore dominante avec toutes ses modernes excroissances. Nous y voyons un sieur Marcos Aurelios Faustus, gymnasiarque et « premier citoyen » de la ville de Paros, revêtu de l'antique dignité (héréditaire sans doute) de Kabarnos, c'est-à-dire de prêtre de Démêter, et fonctionnant en même temps comme « grand-prêtre héréditaire et à vie des empereurs et des césars[1] ».

Toutes les railleries de la satire du IIe siècle et de la polémique chrétienne du temps suivant sur la célèbre statue de Zeus Olympien de Phidias, habitée par les souris et les rats[2], n'avaient pas empêché des milliers d'Hellènes d'y voir,

1) Böckh, *C. I. Gr.*, II, p. 346 sqq., n° 2384. Voici un détail moins essentiel pour notre sujet, mais intéressant pour l'histoire locale : la même inscription doit louer madame la gymnasiarque, l'épouse de Faustus, Aurelia Leite, à laquelle la ville de Paros dressa une statue de marbre dans le gymnase, à titre de remerciement pour des réparations que cette dame y avait faite à ses frais. Femmes grecques avec des fonctions semblables, notamment sacerdotales : cf. *Rheinisches Museum*, XX (1865), d'après des inscriptions (étudiées par K. Keil) du temps d'Hadrien jusqu'à Commode, p. 540-558 ; pour Samos spécialement, dans le culte de Julia Augusta comme Hêra ; (une dame y tenant aussi l'emploi de « Damiurge »), *ibid.*, XXII (1867), p. 314. De plus, E. Kuhn, *Die städt. u. bürgerl. Verfass.*, I, p. 8, avec des exemples de dames grecques, d'après Böckh, *C. I. Gr.*, III, n° 4266. Inscriptions du même genre pour Thasos (*C. I. Gr.*, n° 2162); pour Ténos (n° 2339); pour Phocée (n° 3415); pour Cyzique (n° 3665); pour Syros, dans Ross, *Inscr. Græc.*, II, n° 109.

2) Lucian., *Somn. s. Gall.*, 24. *Jup. Trag.*, 8. Arnob., VI, 16. Euseb., *Vit. Constant.*, III, 54. Intéressante aussi pour les sanctuaires particuliers à l'ancien pays des Hellènes est la polémique dans la *Præparatio Evangelica* d'Eusèbe (éd. Gaisford); ainsi, dans le tome I, p. 134 sqq., lib. II, 3 à 6, le passage emprunté à Clément d'Alexandrie contre les oracles, mystères,

comme avaient fait leurs pères, le plus précieux de leurs monuments sacrés nationaux. Mais une guerre inspirée par le fanatisme religieux ne semble pas, à vrai dire, avoir éclaté en Grèce, et s'il y a eu une accentuation de l'antagonisme religieux allant jusqu'à l'effusion du sang, cela ne semble pas avoir été très sérieux, même lorsque Galère, si rude, si fanatique et si passionné en dépit de ses sérieuses qualités, eut pris seul en main les rênes du gouvernement de la Grèce.

Après que Dioclétien et Maximien eurent abdiqué le 1er mai 305, que Constance Chlore pour l'Occident et Galère pour l'Orient eurent revêtu la pourpre [1], que l'Illyrien Flavius Valerius Severus fut devenu César pour l'Italie et l'Afrique, tandis que le neveu de Galère, Maximin Daïa ou Daza, le devenait pour l'Orient, tout le monde sait que l'empereur Galère, qui prit à partir de ce moment l'Illyricum sous sa direction immédiate [2], joua pendant plusieurs années un rôle prépondérant en Orient. Comme son César Maximin, homme capable du reste, mettait avec un zèle extrême au service de l'ancienne religion son fanatisme à la fois rusé et brutal, les chrétiens de tous les pays de langue grecque de l'empire situés à l'est de la mer Adriatique eurent à souffrir pendant plusieurs années de l'esprit sanguinaire de l'administration officielle, du farouche arbitraire des fonctionnaires et des horreurs commises par son complice, le peuple de toutes les classes. Pourtant, pendant que (pour ne pas parler des pays « hellénistiques ») Alexandrie, Antioche, Smyrne étaient témoins de nombreux martyres, pendant qu'en Crète, à Corcyre et à Thessalonique coulait le sang de nombreux chrétiens, pendant que dans cette dernière ville s'accomplissait notamment le martyre mémorable de S. Demetrios, un éminent fonctionnaire romain de rang consulaire, de famille sénatoriale,

jeux nationaux, fêtes orgiaques, mythes des Hellènes ; ainsi, dans le tome II, p. 41 sqq., lib. VI, 7, les commentaires (s'appuyant sur des développements d'OEnomaos) sur l'inanité des oracles grecs et des prédictions.

[1]) Inscription latine à Corcyre en l'honneur des empereurs Constance et Galère ; voy. Mommsen, *Corp. Inscr. Latin.*, III, 1 (1873), p. 112, n° 578 (année 305-6 ap. J.-C.).

[2]) Eutrop., X, 2. Zonar., XII, 32. (P.) p. 643 *a*. Anonym. Vales., 3. (ap. Ammian. Marcellin., ed. Wagner, vol. I, p. 610, 5).

un chrétien ardent d'origine macédonienne[1], la ville d'Athènes ne peut citer (encore le fait n'est-il pas certain) que la mort de l'évêque Léonide[2], et pour la Grèce en général, nous ne savons rien d'une action sanglante contre les chrétiens, à moins que nous ne placions à cette époque quelques-uns des martyrs nommés précédemment pour le temps de Dèce[3].

[1]) Finlay, p. 117. Zinkeisen, p. 604. Le martyre de saint Demetrios (tué par des soldats dans la prison, c'est-à-dire dans un souterrain des Thermes publics de Thessalonique, près du théâtre et du cirque) est placé par Tafel, *De Thessalon.*, p. xv et xlii à xlvii, et p. 114. 115. 163 sqq., dans l'année 303 ap. J.-C. : mais cet auteur consentirait à admettre avec Byeus l'année 306 ; d'après lui, les Latins célébraient la fête de ce martyr le 8 octobre, et l'Église orientale le 26 de ce mois ; d'après le *Menol. Græc. Basil.*, I, p. 143 et 145. Tafel, *op. cit.*, p. xliv, l'exécution de ce zélé missionnaire chrétien avait été provoquée par ce fait que son fougueux disciple Nestor avait tué dans un combat du cirque le célèbre gladiateur vandale Lyæus. Martyre (par le feu) à Nicée des saintes Agathe, Chionia, Irène et leurs compagnes, également de Thessalonique : *Menol. Græc.*, III, p. 41. II, p. 52. Cf. (d'après Ruinart, p. 392) Tafel, p. 137 sqq. ; Hunziker, *Diokletian und seine Nachfolger*, dans Büdinger, *Untersuchungen zur Röm. Kaisergesch.*, II, p. 229. Cf. en général *Act. SS. Octobris* tom. IV. (Bruxell. 1780), *ad VIII Oct.* p. 90. 96 ; Zonar., XII, 32. D'autres martyrs de Thessalonique sont encore colligés par Tafel, *op. cit.* ; c'est-à-dire, outre ce Nestor ou Nestorius, p. 152 (*Menolog. Basil.* ad 26 oct. Vol. I, p. 145), sainte Matrona, p. 151 sqq. (*Menolog. Basil.* ad 28 mart. Vol. III, p. 32) ; saint Alexandre, p. 145 (*Menol.* ad. 9 nov. p. 176.) ; sainte Anysia, p. 146 (*Menol.* ad 30 decembr.) ; saint Domninus, p. 148 (*Menol.* ad 1 oct. Vol. I, p. 83). D'une date indéterminée : le diacre Agathopus et l'anagnoste Theodule, p. 144 (*Menol.* ad 4 april. vol. III, p. 43), et saint Florentius, p. 149 sqq. (*Menol.* ad 13 oct. vol. I, p. 117), comme aussi sainte Thessalonique et les deux saints Auctus et Taurion, p. 154 sq. (*Menol.* ad 7 nov. Vol. I, p. 173). Pour la Crète, le martyre de l'évêque Cyrille (*Menol. Gr. Basil.*, vol. III, p. 133). Pour Corcyre, le martyre par le feu (28 avril) de Zénon, Eusèbe, Néon et Vitalios (*Menol. Gr.*, vol. III, p. 75).

[2]) C'est l'opinion d'Ellissen, *op. cit.* p. 132. Léonide serait alors ce martyr hellénique qui (cf. ci-dessus, p. 129, 1) fut brûlé avec Irène et Hadrien (ce dernier décapité) à Corinthe le 16 avril ; cf. *Menol. Græc.*, vol. III, p. 58. 59. Le martyre de l'évêque Léonide d'Athènes est mentionné expressément dans *Act. SS. Bolland.*, 15 avril, vol. II, p. 378.

[3]) Ce que Preuss, *Diokletian*, p. 154, dit par opposition à l'Orient et à l'Égypte est sans doute applicable au moins à la Grèce. « Ce ne peut être un hasard si dans les provinces (européennes) de Galère, le plus cruel ennemi des chrétiens, on ne cite pas du tout de martyrs (en nombre digne d'être cité). Sans aucun doute, les chrétiens d'Europe se contentèrent ici en général d'une résistance passive et évitèrent d'irriter l'autorité ». Clinton, vol. I, p. 343. 361. 363, montre que le martyre de l'évêque syrien Méthodius, qui appartient du reste à l'année 312, n'a pas eu lieu dans la ville de Chalcis en Eubée (Hieron., *Catal.*, 83), mais à Chalcis en Syrie.

Mais Galère ne put pas s'absorber trop longtemps dans ces luttes intérieures. Car dès l'année 306 commencèrent à se produire dans l'Occident les événements qui devaient bientôt renverser l'ordre établi par Dioclétien. La mort de l'empereur Constance à Eboracum le 25 juillet 306, l'élévation par l'armée à la dignité de César d'un homme de génie, son fils Flavius Valerius Aurelius Claudius Constantinus (né le 28 février 274), élévation que Galère ne reconnut qu'avec peine, la révolte du licencieux fils de Maximien, Maxence, (27 octobre 306) à Rome contre Sévère élevé par Galère à la dignité d'Auguste, la mort de Sévère dans cette lutte, l'échec des tentatives que fit Galère pour renverser Maxence par les armes : tels sont, comme l'on sait, les événements qui conduisirent à la révolution à la suite de laquelle le général illyrien Valerius Licinianus Licinius fut promu par Galère, à Carnuntum, avec l'assentiment du vieux Dioclétien, à la place de Sévère (11 novembre 307), tandis que les Césars antérieurs recevaient en dédommagement le titre de *filii Augustorum* et que, pour le moment, on laissait encore tranquille l'usurpateur Maxence. Il fallut bientôt que Galère consentît en 308 à reconnaître aussi bien Maximin que Constantin comme véritables Augustes. Lui-même, ne prenant plus de part immédiate aux mouvements de l'Occident, tomba dans une maladie effroyable, dont les souffrances le décidèrent, le 30 avril 311, à mettre fin, par un édit de tolérance, à la persécution contre les chrétiens. C'est ainsi que, pour la Grèce et la Macédoine, ainsi que pour les pays qui en dépendaient, se termina heureusement cette lutte horrible. Mais la violence des armes ne sévit alors que plus énergiquement dans les grandes guerres civiles. En effet, à peine Galère fut-il mort (le 5 mai 311), que Maximin marcha de conquêtes en conquêtes du fond de l'Orient vers l'Asie-Mineure. Cette fois pourtant, il parvint à s'entendre sur le Bosphore avec Licinius : en vertu de cette entente, Maximin obtint tous les pays d'Asie jusqu'aux détroits qui séparent l'Asie-Mineure de la Thrace et reconnut jusqu'à un certain point la suzeraineté de Licinius, qui garda la souveraineté sur la Grèce, la Macédoine et les provinces illyriennes. Mais la paix ne fut pas de longue

durée. De même que Maximin se défiait de Licinius, Maxence ne cessait de se défier de Constantin et de le voir d'un œil hostile. Enfin éclata la grande guerre dans laquelle (le 28 octobre 312) Maxence trouva une mort méritée, et où Constantin conquit l'Italie. Licinius, dont la politique avait déjà des affinités avec celle de Constantin, conclut à Milan, dans l'hiver de 312 à 313, une alliance solide avec le jeune vainqueur, épousa Constantia, la sœur de Constantin, et rendit, de concert avec ce dernier, le fameux édit de liberté ou de tolérance (janvier 313) qui laissa tomber en principe la religion de l'État comme telle, proclama, spécialement en vue du christianisme, une liberté générale de la religion et du culte, et réhabilita complètement les chrétiens.

L'empereur Maximin, qui seul avait continué de persécuter les chrétiens sur son territoire, comprit tout de suite que l'alliance des deux autres empereurs et leur nouvelle politique étaient dirigées contre lui. Aussi n'hésita-t-il pas à se jeter avec impétuosité sur l'empire de Licinius absent et ouvrit la guerre par la prise des importantes positions de Byzance et de Périnthe (Héraclée). C'est dans le voisinage de cette ville que se livra, le 29-30 avril 313, la décisive bataille où Licinius remporta la victoire la plus complète [1]. Bientôt après, Maximin en fuite (juillet 313) trouva la mort à Tarse. Toute l'immense étendue des pays de l'Asie tomba au pouvoir de Licinius, qui souilla sa victoire, entre autres massacres dans les familles des empereurs, en faisant décapiter, en 314, à Thessalonique [2], les deux impératrices, Prisca, la veuve de Dioclétien (mort à Salone avant Maximin, en 313), et Valeria, fille de Dioclétien et veuve de Galère. Bientôt après éclata à son tour la lutte entre Licinius et son beau-frère Constantin. Dans l'automne de 314, Constantin livra à son adversaire, près de Cibalis en Pannonie et près d'Andrinople, deux batailles très meurtrières, à la suite desquelles Licinius fut obligé de conclure une paix qui ajouta la presqu'île des Bal-

[1]) Lactant., *De morte persecut.*, 36. 45-47. Euseb., *Hist. Eccl.*, IX, 10. Hunzker, *op. cit.* p. 250.

[2]) Lactant., *De mort. persecut.*, 50. 51.

kans, sauf la Thrace, et toute la Grèce aux possessions qu'avait déjà Constantin[1].

Constantin, maître désormais des trois quarts de l'empire romain, entra en rapports étroits avec les Hellènes; il sut, avec une égale habileté, s'assurer aussi bien les sympathies des partisans de la vie antique que celle des chrétiens de la Grèce. Sous son gouvernement, qui favorisa de plus en plus l'Église chrétienne, le christianisme s'étendit en Grèce plus rapidement que jusqu'alors[2], et le nouveau souverain se montra extrêmement gracieux pour Athènes. Constantin, qui, depuis qu'il avait acquis la presqu'île danubienne, résida souvent dans les grands centres du pays macédono-grec[3], avait, comme tous les hommes considérables et cultivés de l'antiquité, les plus chaudes sympathies pour les souvenirs incomparables et pour l'université de la ville d'Athènes. Aussi eut-il à l'égard de la génération vivante des Athéniens une attitude semblable à celle que les plus bienveillants philhellènes avaient si souvent et si volontiers observée sur le trône de Rome : ce qui ne nous empêche pas de supposer qu'en cela Constantin n'ait eu quelque arrière-pensée politique[4]. Les Athéniens fu-

[1]) Eutrop., X, 5 fin. Zosim., II, 20, 1. Anonym. Vales., 5 (ap. Wagner, ed. Ammian. Marcellin., vol. I, p. 612 sq. 16-19). Praxagoras dans Photius, Cod. 62, p. 20, ed. Bekker (C. Müller, *op. cit.*, IV, p. 3. L. Dindorf, *op. cit.* p. 440). Cf. Oros., VII, 28 : « *universa Græcia potitus* ». Sozomen., *H. Eccl.*, I, 2. 6 fin. Manso, *Leben Constantins des Grossen*, p. 55 sqq. Burckhardt, *Die Zeit Constantins des Grossen*, p. 328 sqq.

[2]) Sur les nombreux et importants actes favorables aux chrétiens de Constantin à ce moment, cf. von Lasaulx, *Der Untergang des Hellenismus*, p. 25 sqq.; H. Richter, *Das weströmische Reich*, p. 68 sqq. Sur la situation des chrétiens en Grèce depuis cette époque, on lit dans Sozomen., *Hist. Eccl.*, I, 2 : « οἱ δὲ ἀνὰ τὴν δύσιν Ἕλληνές τε καὶ Μακεδόνες καὶ Ἰλλυριοὶ ἀδεῶς ἐθρήσκευον διὰ Κωνσταντῖνον ». Pour les chrétiens dans les Cyclades, voy. aussi Gelasius, *Act. Concil.*, II, p. 236. Clinton, *F. R.*, II, p. 558.

[3]) Cf. le résumé des lois de Constantin dans Clinton, II, p. 88 sqq. Rescrit daté de Thessalonique au commencement de mars 315 : Cod. Theod. vol. II, p. 573. Clinton, I, p. 369; un autre rescrit du commencement de 319 (Cod. Theod., vol. III, p. 4) envoyé à Corinthe; un autre de Sirmium, envoyé à Corinthe en février, Clinton, *loc. cit.* p. 89; un autre de Rome, envoyé à Thessalonique en juin 321 (Cod. Just., II, 45, 2). Julius Constantius, père de l'empereur Julien et frère consanguin de Constantin, vécut quelque temps à Corinthe (Liban., ed. Reiske, vol. I, p. 434).

[4]) Il faut considérer à ce propos l'importance que la Grèce, frontière pour

rent certainement reconnaissants à cet empereur de ce que, malgré toute la faveur qu'il témoignait aux chrétiens, il n'en honorait pas moins les représentants les plus respectables de leurs anciens cultes. Nicagoras (sans doute fils du sophiste Minucianus et plus tard gendre du professeur Himerios, célèbre en son temps [1]), homme issu d'une antique et célèbre famille d'Athènes, dadouque (porte-flambeau) aux mystères d'Éleusis et zélé platonicien dans l'esprit de ce temps, obtint de l'empereur Constantin ce que nous appellerions aujourd'hui une bourse de voyage pour les études à faire dans l'antique terre des merveilles, l'Égypte. Il pénétra jusqu'à Thèbes aux cent portes. Il y inscrivit son nom dans les antiques catacombes, dans les tombeaux des rois, en ajoutant cette intéressante inscription dans laquelle, d'une part, il adresse sa prière à Platon, que la nouvelle école platonicienne vénérait comme un saint, et de l'autre remercie les dieux et Constantin « qui m'a accordé cela [2] ». Mais ce qui, pour cette Athènes dont Constantin aimait à célébrer les louanges, fut encore plus précieux que le respect des anciens cultes et la protection accordée à l'humeur voyageuse encore vivante chez les Hellènes, c'est que l'empereur, imitant en cela la pratique des anciens bienfaiteurs, accorda à la ville, dans un moment de disette et d'écrasante cherté, un secours annuel de plusieurs milliers de médimnes de blé. Comme Hadrien et Gallien, Constantin rechercha même l'honneur d'ajouter à la liste de ses titres de gloire celui d'une magistrature athénienne. Seulement, il ne

ainsi dire, du côté de l'empire de Licinius, avait alors pour Constantin au point de vue militaire. Plus Licinius se montra insensé dans la suite en s'aliénant les chrétiens par le changement de sa politique ecclésiastique, plus Constantin se montra habile en gagnant la grande majorité non chrétienne des Grecs et en empêchant la Grèce de concevoir des sympathies pour Licinius.

[1]) Himer., *Eclog.*, VII, 4; Wernsdorf, commentaire de ce passage, p. 167. D'après ces textes (cf. *Orat.* XXIII, 21), la famille de Nicagoras semble avoir prétendu descendre du petit-fils du grand Plutarque, Sextus, peut-être par les femmes.

[2]) Voir l'inscription dans Böckh, *C. I. Gr.*, III, p. 387, n° 4770. Cf. Burckhardt, *Die Zeit Constantins des Grossen*, pp. 218 et 360. Ce dadouque athénien est considéré comme fils de Minucianus dans un article du *Philologus*, Suppl. II (1863), p. 590 sqq., où ce voyage est placé vers 315 ap. J.-C.

voulut pas se parer du nom d'archonte, mais de celui de stratège des Athéniens[1]. Pour le remercier de cette marque de faveur, les Athéniens, fidèles à la tradition, lui élevèrent une statue avec inscription honorifique. Enfin, l'empereur, qui aimait tant à bâtir, a-t-il laissé aussi à Athènes des traces de son activité? Nous l'ignorons, malheureusement.

Que Constantin ait reçu la dignité de stratège athénien avant ou après sa guerre décisive contre Licinius, la vérité est qu'il devint, dans le sens le plus sérieux et le plus complet du mot, le stratège des Athéniens. En effet, la paix de 314 ne fut en réalité qu'une trêve. Les provinces romaines de la Méditerranée, qui, ainsi que la Grèce, avaient beaucoup souffert de 307 à 313 dans les luttes tantôt indirectes tantôt ouvertes entre les potentats ennemis, aussi bien par les énormes armements et le poids des impôts que par le marasme et la surveillance méfiante du commerce[2], redevinrent, après quelques années de paix, d'abord des arsenaux, puis enfin le théâtre d'une violente guerre de succession.

On conçoit que les rapports entre Constantin et Licinius, vu leur situation réciproque et leur caractère, soient redevenus très froids après quelques années. Or, lorsque Constantin, entre 312 et 321 ou 322, eut combattu heureusement les Sarmates sur le Danube et établi sa résidence à Thessalonique, où il commença des préparatifs immenses (322) qui mirent à réquisition en grande partie toutes les forces de ses provinces grecques, Licinius comprit ce qu'il avait à attendre sous peu de son beau-frère[3]. A Thessalonique même, on

[1]) Cf. Zinkesen, *Gesch. Griechenl.*, I, p. 609 sq. et Finlay, p. 128 et 264, d'après Julian. Imper., *Orat. I in laud. Constant.*, I *Opp.* (ed. Petav. vol. I p. 14) ed. Spanheim, p. 8 *C.*; Spanhem. ad Julian., *Or.* I, p. 76; Julian., *Epist.* 35. Voy. Beutler, *De Athenarum fatis*, p. 13 sq. 29. 30. Kuhn, I, p. 64 sqq., qui établit un rapport immédiat entre l'envoi de grains fait par Constantin à Athènes avec sa stratégie, puisque c'était un des devoirs du stratège de pourvoir Athènes de vivres (Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 710 sqq.)

[2]) Cf. Euseb., *Hist. Eccl.*, VIII, 15. La Grèce et les îles doivent avoir beaucoup souffert dans ces circonstances, surtout à propos des rapports tendus qui existèrent de 311 à 313 entre Maximin Daïa et Licinius. (Un tremblement de terre, sans doute en 306, avait cruellement éprouvé Salamine de Cypre. Malalas, ed. Bonn., p. 313. XII. O. p. 415. V. 134 *c.*)

[3]) Cf. ci-dessus, p. 202, 3, et Anonym. Vales., 5 (ap. Wagner, ed. Ammian. Marcell.; vol. I, p. 613. 21).

creusa un port militaire considérable. Les villes maritimes de ses provinces grecques durent fournir à l'empereur Constantin une quantité de navires de guerre et de transport (il est vrai, relativement petits) qui furent rassemblés dans le Pirée. Licinius répondit par des préparatifs sur mer encore plus considérables, qui obligèrent les peuples maritimes de son empire, et parmi eux les Grecs d'Asie Mineure, lesquels fournirent soixante navires de guerre, à s'imposer des sacrifices non moins grands[1]. En même temps, les deux adversaires firent des levées de troupes dans des proportions telles, qu'on n'en avait vu de semblables qu'au temps des dernières compétitions entre Octave et Antoine, ou plus tard, du temps de Septime-Sévère. Lorsque la guerre éclata enfin, en 323[2], Constantin se trouvait à la tête de 200 vaisseaux de guerre et de plus de 2.000 transports, de 120,000 hommes d'infanterie et 10,000 cavaliers ou marins, auxquels Licinius opposait 350 vaisseaux réunis dans l'Hellespont, 150,000 hommes de pied et 15,000 cavaliers de l'Asie-Mineure[3]. Comme, depuis 313, Constantin avait adopté de plus en plus une politique favorable aux chrétiens, et que Licinius, dont les rapports avec son beau-frère avaient pris un caractère de plus en plus froid et méfiant, commit la grave faute de tourmenter et de vexer de toutes façons les chrétiens de son empire, cette guerre nouvelle prit la forme d'une lutte suprême entre le christianisme triomphant et l'ancienne religion[4]. Elle fut de courte durée, mais poussée avec une violence et un acharnement terribles.

Licinius avait réuni son armée de terre dans une très forte position près de la ville d'Andrinople, tandis que sa flotte, sous le commandement de l'amiral Amandus (ou Abantos), lui tenait ouverts l'Hellespont et les communications

[1]) Zosim., II, 22. Consultation de l'oracle d'Apollon Milésien par Licinius : Sozomen., *Hist. Eccl.*, I,7. Cassiodor. *H. E.*, I, 8 init. G. Wolff, *De ultima oracul. aetate*, p. 11.

[2]) Les preuves à l'appui de la chronologie adoptée ici pour la date de cette guerre et la perte de Licinius se trouvent dans Clinton, *Fast. Roman.*, I, p. 374 sqq.

[3]) Zosim., II, 22, 1-8.

[4]) Cf. von Lasaulx, *op. cit.*, p. 29; Richter, *op. cit.*, p. 69 sqq.

avec l'Asie. Mais Constantin, qui avait appelé à Thessalonique sa flotte sous le commandement de son fils aîné Crispus, un prince très capable, partit avec toutes ses forces de cette position, protégé et soutenu à sa droite par la flotte, gagna les passages qui donnent entrée en Thrace, et alla chercher son adversaire dans la vallée de l'Hèbre, près d'Andrinople. C'est là que fut livrée, le 3 juillet 323, une sanglante bataille dans laquelle 34,000 hommes mordirent la poussière, mais où, grâce à son génie de grand capitaine, Constantin infligea à Licinius une défaite désastreuse. Constantin lui-même avait été blessé ; mais Licinius, après des pertes énormes en soldats morts, prisonniers et disparus, se vit obligé de battre en retraite vers Byzance, avec les débris de son armée[1]. Arrivé là, il voulut, appuyé par les remparts de la ville et la mer, soutenir un siège. Mais Constantin appela sa flotte, et près de la ville de Callipolis, sur l'Hellespont, le brave Crispus remporta sur la flotte des adversaires une victoire si éclatante qu'Amandus n'osa sans doute pas continuer la lutte le lendemain. D'autant plus qu'une tempête fit subir à la flotte battue des pertes encore plus graves que le combat de la veille[2]. L'Hellespont et la mer étaient ainsi perdus pour Licinius, qui pensa que le meilleur parti à prendre était de quitter en personne Byzance et de prendre avec la plus grande partie de son armée une nouvelle et forte position à Chalcédoine, de l'autre côté du Bosphore : il fit de cette ville le lieu de rassemblement de nombreuses troupes nouvelles qu'il leva soit chez les Goths, soit dans les pays asiatiques, afin de reprendre la lutte avec Constantin. Il avait déjà réuni 130,000 hommes sous ses drapeaux lorsque son adversaire réussit, avec des forces supérieures, à forcer le passage du détroit dans le voisinage de l'embouchure du Bosphore dans la mer Noire, près du lieu appelé Hiéron. Dans la nouvelle bataille qui se livra le 18 ou le 20 septembre 323, près de

[1]) Zosim., II, 22, 7-13 et 23, 1 et 2. Anonym. Vales., 5 (dans Wagner, *op. cit.*, p. 613 sqq. 21-25). Aurel. Vict., *Cæsar.*, 41. *Epitom.* 41. Chronicon Paschale (ed. Bonn.), vol. I, p. 525. Schiller, p. 200.

[2]) Zosim., II, 23, 2 jusqu'à 24, 6. Anonym. Vales., *ibid.* (dans Wagner, p. 614, 25-27). Chronic. Paschale, *ibid.*

Chrysopolis, Licinius fut battu d'une manière si complète qu'il perdit 25,000 hommes, en ne comptant que les morts, et qu'avec 30,000 qui lui restaient il fut obligé de battre précipitamment en retraite jusqu'à Nicomédie. Byzance et Chalcédoine ouvrirent aussitôt leurs portes au vainqueur[1]. Telle fut la fin de cette guerre. Licinius, dont la position était complètement intenable, se rendit sans plus tarder, de Nicomédie, à son redoutable beau-frère. On sait qu'après avoir relégué son adversaire vaincu à Thessalonique, le terrible vainqueur, en dépit des promesses et des serments les plus solennels, après un court délai pour les convenances, le fit étrangler, dès 324, vers le mois de mai[2]. Les mânes de Prisca et de Valeria étaient vengés ; mais ce fut sous de sinistres auspices que Constantin débuta comme monarque du monde grec[3], de l'Orient, de l'empire tout entier.

[1]) Zosim., II, 25, 1 à 26, 5. Anonym. Vales., *loc. cit.* (dans Wagner, p. 714, 27. 28). Aurel. Vict., *Cæs.* 41. *Epitom.* 41. Socrat., *Hist. Eccl.*, I, 4. Sozomen., *H. E.*, I, 7; en général, Praxagoras dans Photius, *Cod.* 62. p. 20 ed. Bekker (C. Müller, *Hist. Græc.*, vol. IV, p. 3. Dindorf, *op. cit.* p. 440). Schiller (p. 201) place ces batailles en l'an 324.

[2]) Zosim., II, 28, 1-3. Euseb., *Vit. Constant.*, II, 18. Eutrop., X, 6. Aurel. Vict., *Epitom.*, 41. Gelasius (dans Mansi, *Concil. collect.*, II, p. 787) lib. I, 11. Anonym. Vales., 5 fin. (dans Wagner, p. 614, 28. 29). Socrat., I, 4. Sozomen., I, 7. Hieronym., *Chron.* dans Schoene, *Euseb. Chron.*, vol. II p. 191. Jornand., *De reb. get.*, 21. Cedrenus (P.), p. 284 *a*. Zonaras, *Annal* (ed. Par. vol. II) 1, p. 3. Schiller (*ibid.*) transporte la mort de Licinius en octobre 325.

[3]) Fonctionnaires provinciaux pour l'Achaïe depuis la mort de Septime-Sévère. Sous Caracalla, nous connaissons déjà Lucius Priscillianus dans Dio Cass., LXXVIII, 21 fin. A ajouter l'épanorthote d'Achaïe honoré d'une statue à Athènes (Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 713. Dittenberger, dans l'*Ephem. epigr.*, I, p. 248) Ti. Claudius Callippianus Italicus. En dehors des fonctionnaires romains de cette époque en Grèce qui ont été nommés dans le récit historique, et en dehors de plusieurs noms qui (comme, par exemple, Q. Villius Titianus Quadratus, légat d'un proconsul, qui a gouverné l'Achaïe pour celui-ci *prætoria potestate*, Mommsen, *C. I. Latin.*, III, 1 [1873], p. 99, n° 537) ne peuvent pas être chronologiquement classés, nous trouvons encore les suivants :

Sous Alexandre Sévère : le proconsul Gaius Cæsonius Macer Rufinianus (dans Marini, *Frat. Arvali*, vol. II, p. 793. Tab. 62. et Wilmanns, *Exempl. inscr. latin.*, n° 1217) ; ensuite, sous Gallien (avant l'année 264), le proconsul M. Æmilius Saturninus (Böckh, I, n° 1079). On ne sait si Flavius Hermogenes (ci-dessus, p. 74, 3, et Bursian, *Geogr. Griechenl*,

II, 1, p. 19) appartient à cette époque ou doit être reporté soit au IIe, soit au IVe siècle.

Comme fonctionnaires provinciaux de grade inférieur nous trouvons, du temps des Gordiens ou bientôt après, le légat Gaius Luxilius Sabinus Egnatius Proculus (dans Orelli, n° 3143); sous les empereurs Septime Sévère et Caracalla, le *procurator Aug. ad vectig. XX. heredit. per Cyclad.* Q. Cosconius Fronto (Wilmanns, *Exempl. inscr. latin.*, n° 1281); sous Valérien et Gallien (avant l'année 258), le procurateur d'Achaïe Aurelius Memmius (Tuscus ou Fuscus): Böckh, n° 1078. (La date pour le procurateur impérial à Rhodes, dans l'inscription du *Philologus*, XXIV [1866], p. 383 sq., est incertaine).

Pour la Macédoine, nous trouvons [encore sous Antonin le Pieux] le *quæstor pro prætore* L. Novius Crispinus (Wilmanns, *Exempl. inscr. latin.*, n° 1185), et sous Marc-Aurèle le proconsul P. Julius Geminius Marcianus (Wilmanns, *op. cit.*, n° 1191), et apparemment sous Caracalla le proconsul P. Ælius Cœranus (dans Orelli, n° 3351), comme aussi (sous Septime-Sévère ou sous Caracalla) le proconsul Gaius Vallius Maximianus (Wilmanns, *Exempl. inscr. latin.*, n° 667); sous Alexandre Sévère, le proconsul P. Julius Julianus Martialianus (Orelli, n° 6504); au temps de Balbin, le proconsul T. Clodius Pupienus Pulcher Maximus, fils de l'empereur Pupien (Wilmanns, *Exempl. inscr. latin.* n° 1219a), et le *legatus Augusti pro prætore* Quadratus (Muratori, 736, 4. Marini, *Frat. Arvali*, II, p. 771); de même, au temps de Gordien III ou peu avant, le *legatus Augusti pr. pr.* Sextus Tadius Lusius Nepos Paullinus (dans Orelli, n° 3658), et (n° 6923) un proconsul dont le nom manque *).

Pour la période de transition entre le IIIe et le IVe siècle, il faut considérer encore pour l'Achaïe : 1° Dans le récit légendaire (*Acta Sanct. Octobris.*

*) Supplément aux noms sénatoriaux et impériaux en Achaïe qui ont été réunis dans le second volume : à une époque indéterminée, le gouverneur Paulinus, que Bœckh, *C. I. Gr.*, vol. I, n° 1330, regarde comme né à Sparte. Bœckh, *loc. cit*, n° 1328, nous fait connaître sous Marc-Aurèle et L. Verus l'epitropos impérial Aurelius Alpheios. Comme épanorthote ou correcteur des villes libres, on rencontre sous Commode Egnatius Proclus: cf. Bœckh, *C. I. Gr.*, n° 1341. Mommsen, *C. I. Latin.* vol. III, 2, p. 985, n° 6103. Pour l'époque postérieure à Hadrien, mais sans date précise : le questeur d'Achaïe Lucius Annius Italicus Honoratus, dans une inscription de Tomi (Küstendje), voy. *Philologus*, XXVIII (1869), p. 751 sqq. d'après une lettre de E. Desjardins sur son voyage au Bas-Danube, n° 4 (avril) de la *Revue Archéologique*, 1868. Contre l'opinion de Bœckh (ci-dessus, t. II, p. 359, 8), L. Egnatius Victor Lollianus est énergiquement revendiqué pour le temps d'Hadrien par J. H. Mordtmann dans le *Rhein. Museum*, XXVII (1872), p. 150. 151. (Mommsen, *Corp. Inscr. Lat.*, III, 2, p. 976, n° 6058 et p. 985, prend au contraire parti pour Bœckh et Borghesi). On ajoute encore comme proconsul d'Achaïe Gaius Julius Scapula sous Hadrien, avant 135 ap. J.-C. Sur L. Albinius Saturninus (t. II, p. 404), voy. aussi *op. cit.* p. 156 sqq. (Pour la Macédoine, comme proconsul sous Hadrien, ce Q. Gellius Sentius Augurinus, qui [t. II, p. 44] régla la question des frontières entre Lamia et Hypata [Mommsen, *Corp. Inscr. lat.*, III, 1, p. 114, n° 586] et, comme « censeur », Terentius Gentianus [Wilmanns, *Ex. inscr. lat.*, n° 1177]). Le proconsul d'Achaïe L. Julius Marinus Cæcilius Simplex est attribué maintenant à l'année 101 à 102 ap. J.-C. par Stobbe dans Friedlænder, *Röm. Sittengeschichte*, III, p. 657 sqq. A titre de supplément aux noms et à l'histoire des hauts fonctionnaires romains, je nommerai encore comme proconsul en Achaïe sous l'empereur Auguste, avant la bataille d'Actium (d'après Bursian, *Berichte über die Verhandlungen der Kön. Sächsischen Gesellschaft d. Wissenschaften*, IX [1857], p. 218 sqq.), L. Aquillius Florus Turcianus Gallus, auquel l'Aréopage, le Conseil et le peuple d'Athènes érigèrent une statue. Cf. W. Teuffel dans Pauly, *R. E. d. klass. Alterth.*, I², 2, p. 1390. Voy. aussi Orelli-Henzen, *Inscr. lat. sel.*, n° 6456 *a*. Mommsen, *C. I. L.*, III, 1, p. 103, n° 551 et 2, p. 985. Le L. Æmilius Juncus cité sous Hadrien comme δικαιοδότης des Spartiates était, d'après Bursian (*loc. cit.* et p. 232), consul en l'an 127 ap. J.-C. et fut honoré en qualité de *legatus Augusti pro prætore* par la ville phénicienne de Tripolis d'une statue érigée, avec la permission des autorités athéniennes, dans le témenos du temple d'Athêna Polias à Athènes. Cf. *Ephemeris epigraph.*, 1873, p. 241-254. Dittenberger, *De titulis Atticis ad res Romanas spectantibus*, n° 6-12.

Tom. IV, p. 90; cf. Tafel, *De Thessalonica*, p. LXIV), on montre fonctionnant comme proconsul de Grèce le Macédonien Démétrios, martyrisé plus tard à Thessalonique sous l'empereur Galère. 2° Nous rencontrons encore au temps des quatre Augustes après la mort de Sévère, « vers l'an 308 ap. J.-C. », d'après l'opinion de Mommsen, le *proconsul sortito* de la province d'Achaïe, Gaius Vettius Cossinius Rufinus (qui fut dans la suite *Præfectus Urbi* en 315 et consul en 323). Th. Mommsen, *Inscr. Neapolit.*, n° 4550, p. 239. Orelli, n° 2285; cf. aussi Pauly, *R. E. des klass. Alterthums*, VI, 2, p. 2535. 3° En l'année 319 siège à Corinthe ce Symmachus auquel Constantin adressa de Sirmium un rescrit au commencement de février de cette année (Clinton, *F. R.* II, p. 89, lig. 2 et 3. Cod. Theodos., II, 4, 1). Enfin, 4° vers le milieu de 319, le proconsul Januarius succéda à Symmachus (Cod. Theod., IX, 1, 2).

CHAPITRE DEUXIEME

HISTOIRE DE LA GRÈCE DE CONSTANTIN LE GRAND JUSQU'AU DÉBUT DE LA DEUXIÈME GUERRE DES GOTHS

Constantin le Grand. — Groupement et bureaucratie des provinces grecques. — Bureaucratie de l'Achaïe. — Postes et voies romaines. — Nivellement des constitutions municipales en Grèce. — Les décurions. — Les impôts. — Diète provinciale d'Achaïe. — Fondation de Constantinople. — La nouvelle capitale considérée dans ses rapports avec le monde grec. — Constantinople parée des œuvres de l'art grec. — L'Université de Constantinople. — Christianisme, épiscopat et catholicisme unitaire en Grèce. L'empereur Constant. — La Grèce sous Constance II. — Proscription du culte païen. — La querelle des évêques à Constantinople. — Proconsuls d'Achaïe. — Le prince Julien à Athènes. — Révolte de Julien. — La Grèce sous Julien. — Julien restaure le paganisme. — Julien considéré comme bienfaiteur de la Grèce. — Argos et Corinthe. — Julien et les chrétiens. — L'empereur Jovien. — L'empereur Valentinien Ier. — Liberté de conscience. — Les gouverneurs de la Grèce. — Tremblements de terre. — Les Grecs au service de l'État romain. — Anciens cultes en Achaïe. — L'Université d'Athènes. — Sa situation générale au point de vue extérieur et financier. — Nomination des professeurs de sophistique. — Le proconsul-curateur. — Appréciation du professorat athénien. — Les professeurs considérés comme champions de l'hellénisme. — Le professeur Julianus. — Le professeur Proæresios. — Le professeur Himerios. — Attitude des Athéniens à l'égard de leur Université. — L'Université depuis le règne de Julien. — Les néoplatoniciens : Priscus. — Les étudiants. — Les corporations. — Les brimades. — Traits de mœurs de la vie des étudiants.

L'ère nouvelle, qu'ouvrait pour la Grèce la victoire définitive de Constantin sur tous ses rivaux politiques et sur les derniers champions armés de l'ancienne religion, assura à ce pays pendant les cinquante premières années les bienfaits d'une paix et d'une tranquillité ininterrompues. C'est donc au point de vue de l'histoire de la civilisation que la Grèce nous intéressera surtout pendant cette période. L'influence sur la situation des Grecs, d'une part, de l'accomplissement par Constantin des réformes de Dioclétien, d'autre part, de la fondation de Constantinople ; les conséquences du triomphe décisif du christianisme; enfin l'état florissant de l'Université

d'Athènes pendant le IVe siècle : tels sont les points dont nous aurons à nous occuper surtout dans cette étude.

C'est un fait généralement reconnu aujourd'hui dans le monde savant, qu'il faut attribuer à l'activité universelle et créatrice de Dioclétien la plus grande part, et de beaucoup, dans l'établissement des formes nouvelles sous lesquelles se présente à nous l'empire romain dans le premier quart du IVe siècle. Néanmoins la tradition historique rattache toujours cette grande révolution au nom de Constantin. Et cela non seulement parce que ce grand homme, par les ruses terribles de sa diplomatie et son génie militaire, a rétabli l'unité dans l'empire tombant en ruines sous les coups des nouvelles guerres dynastiques, et que, par l'abolition totale de l'ordre de succession si peu pratique de Dioclétien, il introduisit dans l'empire le nouveau principe des dynasties permanentes et de la légitimité dans la succession au trône ; mais aussi parce qu'il acheva systématiquement et dans les plus petits détails le système de gouvernement et d'administration imaginé par Dioclétien, et que, par la création de la nouvelle capitale de l'empire, Constantinople, il donna une base solide et permanente à ces réformes ainsi qu'à la révolution ecclésiastique, si importante dans l'histoire de l'humanité et qui exerça son influence sur toutes les affaires de ce temps. Mais comme l'histoire de la Grèce dans cette période ne s'élargit pas, ainsi qu'au temps de la première guerre des Goths et plus tard au temps d'Alaric, jusqu'à devenir le cadre de toute l'histoire de l'empire ; comme, au contraire, la Grèce n'attire notre attention, jusqu'à la bataille d'Andrinople contre les Goths, que par le côté ecclésiastique et académique de son histoire ; nous pourrons nous borner à faire ressortir les points trop peu nombreux où, dans l'état actuel de nos connaissances, le nouveau système de Constantin a laissé pour la Grèce des traces observables.

La grande innovation de ce temps, la plus considérable de toutes, qui aboutit à la séparation complète de la puissance militaire et de la puissance civile dans les provinces, n'a eu évidemment qu'une petite importance pour la Grèce, étant donnée sa situation intérieure et extérieure. Après

comme avant, dans les temps ordinaires, la Grèce n'avait qu'une importance militaire médiocre aux yeux du gouvernement de l'empire. Tandis que Thessalonique faisait partie vraisemblablement des grandes villes de l'empire qui, dans l'organisation nouvelle, reçurent une forte garnison [1], il n'y avait évidemment aucune raison d'augmenter notablement la garnison en tout temps peu nombreuse de provinces comme la Crète, l'Achaïe, l'Épire et la Thessalie, du moment où la situation n'était plus la même que du temps des empereurs Dèce, Valérien, Gallien et Claude. D'un autre côté, les changements que Constantin apporta à plusieurs reprises dans le détail au nouveau groupement des provinces romaines par Dioclétien eurent aussi leur contre-coup en Grèce. Que l'empire fût entre les mains d'un seul ou administrativement partagé entre plusieurs empereurs, la base fixe du nouveau régime impérial resta la division prescrite par Dioclétien en quatre grands organismes territoriaux, qui prirent l'appellation technique de Préfectures. Les Hellènes, qui nous intéressent seuls ici, restèrent partagés entre les différentes provinces que nous avons appris à connaître sous Dioclétien, auxquelles étaient attribuées les nombreuses îles des mers grecques, quelques-unes d'une manière très originale. Les pays orientaux, avec la Thrace, étaient, en cinq diocèses, soumis à la direction supérieure du préfet du prétoire pour l'Orient, dont la résidence et la chancellerie étaient à Byzance (plus tard Constantinople). Nous n'avons à nous intéresser ici d'abord qu'aux provinces grecques du diocèse d'Asie. Ainsi l'Asie (c'est-à-dire le littoral, du cap Lecton au Méandre) avec les anciens pays coloniaux des Grecs d'Éphèse (maintenant capitale) jusqu'à l'Ida ; l'Hellespont, dont la capitale était Cyzique, avec les pays coloniaux de la Troade jusqu'à la fron-

[1]) La force de cette garnison n'est donnée nulle part ; elle était naturellement plus ou moins considérable selon les évènements. On ne peut tirer aucune conclusion certaine de la situation au temps de Théodose, parce que à ce moment la détresse gothique avait de nouveau transformé en camp la péninsule des Balkans jusque dans l'intérieur de la Grèce. Zosime (II, 34, 3) parle du transfert des garnisons dans de grandes villes, même de l'intérieur, sans aucun examen et avec ce ton haineux et exagéré qu'il apporte à ses jugements sur les innovations de Constantin.

tière bithynienne, en comprenant l'île de Proconnèse, et la province des Iles. Cette dernière comprenait cinquante-trois îles, avec Rhodes pour métropole, et comptait parmi les îles les plus connues celles de Cos, Samos, Chios, Lesbos, Ténédos, Andros, Ténos, Naxos, Paros, Siphnos, Mélos, Ios, Théra, Amorgos et Astypalée. Du diocèse de Thrace [1], la province d'Europe est la seule que nous aurons à considérer ici.

Si nous exceptons les villes grecques de la Thrace, les pays grecs de l'Occident, ou plutôt de la presqu'île du Balkan et de ses continuations au sud, appartenaient tous à la préfecture d'Illyricum, divisée en deux diocèses, celui de Dacie et celui de Macédoine, dont l'un, le grand diocèse de Macédoine, renferma pour des siècles le monde grec proprement dit [2]. Car ses six provinces étaient et restaient en général, à l'exception de la Nouvelle-Épire, le domaine du peuple grec de l'Europe, avec toutes ses tribus anciennes et plus récentes. Nous y trouvons d'une manière permanente depuis Dioclétien la masse de l'ancienne Macédoine, avec sa capitale fortifiée

[1]) Pour la formation des préfectures sous Constantin, voy. Zosim., II, 33, où, dans le § 3, la province des Cyclades est nommée comme appartenant à la préfecture d'Orient, tandis que Lemnos, Imbros et Samothrace n'étaient pas attribués à cette préfecture. Constantinople comme résidence du préfet du prétoire d'Orient, voy. *Notitia Dignitatum* éd. Böcking, vol. I (*Orient.*) p. 164. Sur la nouvelle province d'Asie, cf. Hierocles, *Synecdem.*, éd. Bonn., p. 393. Marquardt, *Staatsverwaltung*, I, p. 348. Kuhn, *Die städtische und bürgerlicke Verfassung des Römischen Reiches*, II, p. 201 sqq. 210. 276 sqq. Sur la province d'Hellespont, voy. Ruf., *Breviarium*, 10. Hierocl., p. 394. Marquardt, *ibid.* Kuhn, p. 201 sqq. 203 sqq. 273 sqq. Le détail sur la province des îles est donné par Hierocles, p. 395. Cf. Marquardt, *ibid.* Kuhn, p. 201 sqq. 210. 277 sqq. Rhodes capitale de cette province ; voy. Wesseling sur Hierocles, éd. Bonn., p. 481, et Kuhn, p. 278. Sur l'Europe, voy. *Notit. Dignit.*, I, p. 10 et 133 sqq. Ammian. Marcellin. ,XXVII, 4, 12. 13. Ruf., *Breviar.*, 9. Hierocl., p. 390. Kuhn, p. 201 sq. 206. 209.

[2]) Voy. Zosim., II, 33, 4, qui donne ici exactement, sans oublier l'Épire, l'étendue des pays grecs du diocèse de Macédoine, et qui d'autre part restreint déjà pour le temps de Constantin l'étendue de la préfecture d'Illyrie à l'Illyrie orientale, à laquelle il n'attribue en plus que le territoire des Pannoniens jusqu'à la province Valeria. C'est aussi dans ce sens que Mommsen (cf. ses écrits sur Polemius Silvius, p. 262. 260, et sur la liste de Vérone (*Verzeichniss der Römischen Provinzen*, p. 494. 495. 497 sqq. 499. 516) admet que l'ancien diocèse de Mœsie sous Dioclétien était exactement l'Illyricum oriental, qui, depuis Constantin le Grand, fut partagé en diocèse de Dacie et diocèse de Macédoine, et que le diocèse de Dacie était placé immé-

Thessalonique, avec les îles de Thasos et de Samothrace[1]; ensuite la Thessalie, à laquelle appartenaient les îles de Scopelos, Sciathos et Peparethos[2]. Puis l'Achaïe ou Hellade, à laquelle étaient adjointes les îles d'Eubée, Égine, Céa, Cythnos, Délos, Scyros, Lemnos, Imbros, Cythère, les Strophades, Zacynthe et Céphallénie[3]. Ensuite l'Ancienne-Épire, avec Ithaque et Corcyre[4], et la Crète, avec sa capitale Gortyne[5]. Dans cette dernière province subsistait toujours (et

diatement sous l'autorité des préfets d'Illyrie; de plus, que l'ancien diocèse de Pannonie était exactement l'Illyricum occidental, et que ce diocèse (créé par Constantin) était immédiatement placé sous l'administration du préfet d'Italie (cf. Preuss, *Kaiser Diocletian*, p. 96); de plus, que la séparation administrative de l'Illyricum oriental et de l'Illyricum occidental n'a pas commencé seulement avec la division définitive de l'empire sous Théodose, comme on le croyait généralement, mais appartenait déjà à l'organisation de Constantin. (L'opinion que Constantin n'a pas encore divisé le territoire de l'Illyricum, et que cette division n'a eu lieu qu'en 395, est défendue notamment par Böcking, sur la *Notitia Dignitatum*, II, 1, p. 141). Sur le nom d'Illyrie, Illyricum, et sa signification politique de plus en plus étendue depuis Auguste, ainsi que sur la circonscription financière d'Illyrie, voy. Marquardt, p. 299, et Kuhn, *op. cit.*, II, p. 222 sqq. Toutefois, ses remarques à la page 225 n'ont aucune application à la question qui nous occupe ici.

1) Zosim., *loc. cit.* Sext. Ruf., *Breviar.*, 8 fin. Hierocl., *Synecdem.* (ed. Bonn.) p. 391. Comme les successeurs de Constantin continuèrent l'œuvre de morcellement des provinces, jusqu'au moment où le nombre en monta au chiffre que nous donne à la fin du IVe siècle la *Notitia Dignitatum*, on détacha dans la suite de la province de Macédoine sa partie septentrionale, qui prit le nom de *Macedonia secunda* ou *salutaris* avec Stobi comme capitale. Kuhn, p. 228 sq. ne veut admettre cette séparation comme certaine que pour le ve siècle; d'après Mommsen, *Verzeichniss der Provinzen*, p. 509. 517, cette séparation eut lieu vers 386. Cf. Tafel, *De Thessalon.*, p. 37 sqq. et Marquardt, p. 320 sqq.

2) Zosim., *loc. cit.* Ruf., *loc. cit.*, Hierocl., *Synecdem.* (éd. Bonn.) p. 391. Cf. Bursian, *Geographie Griechenlands*, II, 3, p. 385.

3) Zosim., *loc. cit.* Ruf., *loc. cit.* Hierocl., p. 392. Voy. Kuhn, I, p. 76, qui cite Suidas, s. v. Σικυών et Isidor., *Origin*, XIV, 4, 11, pour la limitation définitive de l'Achaïe aux frontières désignées ci-dessus. A Céphallénie existait alors la capitale du même nom, qui avait été sans doute élevée dans l'ère impériale sur le sol de Same, en ruines au temps de Strabon.

4) Zosim., *loc. cit.* Ruf., *loc. cit.* Hierocl., p. 392 sq. Kuhn, p. 227 sq. Marquardt,, p. 331.

5) Zosim., II, 33, 4. Ruf., *loc. cit.* Hierocl., p. 392 (22 villes en Crète). Bursian, *Geogr. Griechenl.*, II, 3, p. 538. Böckh, *C. I. Gr.*, n° 2592. Kuhn, p. 216. Inscriptions depuis ce temps en Crète : Böckh, *C. I. Gr.*, II, n° 2562, p. 420 sqq. pour Hierapytna; nos 2588, 2592, 2593, pp. 429, 431-432, pour Gortyne.

sans doute encore à la fin du IVe siècle, 383 ap. J.-C.) cette antique fondation de l'empereur Auguste, d'après laquelle le pays de Gnossia avait à payer à la colonie de Capoue, fondée par cet empereur, une rente considérable (1,200,000 sesterces ou 326,280 francs par an)[1].

Pour ce qui est des provinces grecques, voici comment le nouveau système hiérarchique des fonctionnaires impériaux s'appliquait à elles. Les provinces grecques de la préfecture d'Orient, quant aux troupes qui y étaient installées, étaient sous les ordres des commandements militaires respectifs, dont nous n'avons pas à nous occuper ici autrement. La plus haute autorité était, comme nous l'avons dit, aux mains du préfet de Constantinople. A la tête du diocèse d'Asie, le vicaire n'était, pour les Hellènes asiatiques, qu'un chef nominal, dont le ressort ne comprenait que des provinces dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Car le proconsul d'Asie, qui avait de son côté la surveillance du « consulaire » d'Hellespont et du « président » de la province insulaire, n'était pas subordonné au préfet, et administrait son domaine, la province d'Asie, immédiatement au nom de l'empereur[2]. L'Hellespont et les îles étaient pour le reste directement sous l'autorité du préfet d'Orient, et non pas sous celle du vicaire d'Asie. Pour ce qui regarde la province d'Europe, elle était sous l'autorité d'un consulaire qui ressortissait du vicaire du diocèse de Thrace[3].

[1]) Böckh, *C. I. Gr.*, II, n° 2597. Kuhn, I, p. 63. Sur les riches propriétés possédées par Capoue près de Gnosse, voy. Marquardt. p. 118. p. 463 sqq.

[2]) Sur le proconsul gouverneur d'Asie : en particulier Anicius Paulinus, consul de l'année 334, voy. Orelli, nos 1082. 1090, 19. Borghesi, *Bulletin. Inst. arch.*, 1858. p. 22 sq. *Notit. Dignit.*, I, p. 51 et 168. Eunap., (ed. Boissonade) I, p. 60. Walter, p. 564 sqq. Sur sa surveillance de l'Hellespont et des Iles, *Not. Dign.*, I, p. 52. 168. 167. 285. Le gouverneur d'Hellespont consulaire, v. Hierocl., p. 394. Le gouverneur de la province insulaire est *præses* : voy. Orelli, *Inscr.*, n° 1059, lig. 5. Cod. Just., *Ubi causa*, III, 22, 5, où l'on nomme pour l'année 294 le *præses* Diogenes; VII, 62, 23. Cf. Justin. Nov., CLXIII, 2. *Notit. Dignit.*, I, p. 145.

[3]) Cf. *Notitia Dignit.*, p. 134; il semble que l'Europe ait été d'abord sous un proconsul, jusqu'à ce que, dans la suite, la nouvelle capitale de l'empire, Constantinople, fût placée à part sous la direction d'un préfet particulier. C'est alors que Périnthe devint le chef-lieu de la province d'Europe. (Sievers, *Leben des Libanios*, p. 211 sqq, pense qu'il y eut des proconsuls indépendants de Constantinople avant la nomination du *præfectus Urbi*).

Le commandement général, par contre, et la chancellerie du préfet du prétoire (*vir illustris*) d'Illyricum, c'est-à-dire les plus hautes autorités militaires et administratives pour les Grecs d'Europe, se trouvaient à Sirmium [1]. Le chef du diocèse essentiellement grec, le vicaire de Macédoine — qui, comme ses collègues en général, appartenait à la deuxième classe, celle des *spectabiles* (Excellences) — dont la fonction était aussi parfois exercée par un *comes* ou comte [2], avait sous son autorité disciplinaire et surveillance spéciale les gouverneurs des cinq provinces de son vaste ressort, qui appartenaient à la troisième classe, celle des *viri clarissimi*. C'étaient : le consulaire de la province de Macédoine ramenée à des dimensions relativement petites [3] ; le président de la Thessalie [4] ; le consulaire de l'île de Crète [5], qui était revenue à la situation qu'elle occupait 390 ans auparavant, au lendemain de la conquête romaine, quand elle était purement et simplement attribuée au grand « commandement macédonien » d'alors ; le président de l'Ancienne-Épire [6] ; le consulaire de la Nouvelle-Épire [7]. Par contre,

[1]) WALTER, *op. cit.*, p. 537. *Notitia Dignitatum*, II, 1, p. 145. TAFEL, *De Thessalonica*, p. 39.

[2]) Cf. *Notitia Dignitatum*, I, p. 65 sq. 289 sq., où on trouve des détails sur les insignes de sa fonction et son bureau. On rencontre par exception le nom d'un de ces comtes, Acacius de Macédoine, COD. THEOD., *Sine censu* (XI, 3, 2) pour l'année 327 ; KUHN, *Nachträge* de son ouvrage *Die städtische und bürgerliche Verfassung des Römischen Reiches*, dans les *N. Jahrb. f. Philol. und Pädagog.*, XCIII et XCIV (1866), p. 419 sqq., supplément à son tome I, p. 194 sqq. CLINTON, *F. R.*, II, p. 93. Le *comes rei militaris Macedoniæ* et *Asianæ*, etc., est un fonctionnaire d'un autre ordre, qui n'apparaît que dans les dernières guerres gothiques (Voy. *Notit. Dignit.*, I, p. 126).

[3]). *Notit. Dignit*, I, p. 135. HIEROCL., éd. Bonn., p. 391. MARQUARDT, p. 320.

[4]) *Notit. Dignit.*, I, p. 7 et 151 sq. HIEROCL., p. 391. MARQUARDT, *ibid.*

[5]) HIEROCL., p. 392. *Notit. Dignit.*, p. 135. 137. GRUTER, 1090, 20. 1094, 4. BÖCKH, *C. I. Gr.*, II, n[os] 2592 et 2593. Voy. aussi MARQUARDT, p. 462. On trouve mentionné dans les inscriptions le gouverneur OEcoumenios Dositheos Asclepiodotos ; cf. WESSELING sur HIEROCL., *op. cit.* (éd. Bonn.), p. 426.

[6]) HIEROCL., p. 392. *Notit. Dignit.*, I, p. 152. Pour Paulinus, *præses* de l'Ancienne-Épire sous Valentinien I[er] et Valens en 372, voy. C. THEOD., *De episc.*, XVI, 2, 22.

[7]) HIEROCL., p. 393 et *Notit. Dignit.*, I, p. 152. Pour Zosimus, gouverneur (*præses*) de la Nouvelle-Épire en 373, voy. COD. THEOD. *De stratorib.*, VI, 31. = COD. JUSTIN., XII, 25 et COD. THEOD., *Ne praefectianus exactor* XII, 10. = COD. JUSTIN., *De apparitor.*, XII, 53, 2.

l'ancienne mère-patrie des Hellènes garda une situation honorifique toute particulière. L'Achaïe, en effet, reçut, comme l'Asie et l'Afrique, un proconsul indépendant qui, comme ses collègues d'Asie et d'Afrique, appartenait à la classe des *spectabiles* et occupait avec eux le premier rang de cette classe. Pourtant, le proconsul d'Achaïe avait sur un point une situation inférieure à ses deux collègues : c'est qu'il n'était pas comme eux placé immédiatement sous l'empereur, mais que, tout en ne ressortissant pas du vicaire le plus rapproché, il administrait sa province sous l'autorité supérieure du préfet d'Illyrie [1]. Parmi les fonctionnaires impériaux placés auprès du proconsul d'Achaïe, nous trouvons, outre le questeur et ses acolytes, un fonctionnaire de police très considérable, à savoir un *princeps* des *ducenarii* ou officiers de la *schola* des *Agentes in rebus,* ce corps organisé militairement qui remplissait les fonctions de la gendarmerie impériale et qui avait la surveillance de haute police dans les provinces. De plus, un certain nombre de fonctionnaires de l'ordre judiciaire. Parmi ces derniers, un *cornicularius,* à qui incombait l'expédition des sentences en matière civile, la décision en matière administrative et la publication des ordres impériaux, et le *commentariensis*, qui avait la présidence de la section criminelle ; de plus, l'*actuarius* (ou *ab actis*) qui avait à conduire la procédure en matière civile et les expéditions, pendant que les *numerarii*

[1]) Cf. HIEROCL., p. 392 et COD. THEOD., *De accus.*, IX, 1, 2. *Notitia Dignitatum,* I, p. 4. 13. 53 sqq., où l'on trouve des renseignements détaillés sur les insignes de ce proconsul et le personnel de son bureau à Corinthe. De même plus loin, p. 167 sq. 277 sqq. 290. WALTER, *Geschichte des Römischen Rechts,* I, p. 564 sq. Quant aux insignes, chaque fonctionnaire supérieur, en entrant en fonctions, recevait une ou plusieurs tablettes de bois ou de métal sur lesquelles les principaux attributs de sa charge étaient représentés en couleurs : on peut voir une reproduction en couleurs de ces tablettes dans les manuscrits de la *Notitia Dignitatum*; l'édition de BÖCKING en donne des gravures sur bois. Sur celles des autorités territoriales, les diocèses des provinces respectives étaient représentés par des figures féminines. Ces sortes d'enseignes étaient suspendues dans les locaux des fonctionnaires, et on les portait devant eux dans les occasions solennelles. Cf. VON WIETERSHEIM, *Geschichte des Völkerwanderung*, III, p. 134 sqq. Les insignes du proconsul d'Achaïe représentent l'Achaïe sous les traits d'une femme richement vêtue, la tête entourée de rayons, tenant à la main une coupe remplie de fruits.

fonctionnaient comme comptables et les *exceptores* comme greffiers. Enfin la chancellerie du proconsul d'Achaïe possédait un fonctionnaire *a libellis*, qui avait sans doute à s'occuper des écritures en matière fiscale. Ajoutons à cela le nombre nécessaire d'appariteurs ou fonctionnaires subalternes et des serviteurs publics en tout genre[1].

Enfin le proconsul d'Achaïe avait un privilège particulier en matière postale. On sait que c'est surtout à cette époque que le système des postes impériales romaines fut développé d'une manière remarquable. Malheureusement, cette institution grandiose, grâce à son organisation particulière, devint justement une corvée et un fardeau financier formidable pour les habitants des provinces; elle ne servait qu'aux intérêts du gouvernement et à ceux d'un certain nombre de hauts fonctionnaires et d'une quantité de particuliers privilégiés par l'arbitraire impérial, notamment de personnages militaires voyageant, allant en congé ou rentrant dans leurs foyers avec un congé honorable, et, depuis Constantin, à de nombreux évêques. La coutume s'était introduite que différents gouverneurs de provinces obtinssent pour leurs voyages de service un certain nombre d' « évections ». C'étaient des diplômes ou permissions de l'empereur qui, comme les firmans actuels de l'empire ottoman, donnaient au porteur le droit de jouir gratuitement pendant leurs voyages personnels, dans des formes prévues par la loi et pour un temps déterminé, d'attelages fournis par les provinciaux. Les prescriptions impériales en cette matière furent modifiées à plusieurs reprises dans le cours du IV[e] siècle. Vers la fin de ce siècle, la pratique s'était fixée de la sorte : le vicaire de Macédoine recevait pour son année d'exercice dix diplômes pour autant de voyages dans son diocèse, tandis que, pour le même temps, le proconsul d'Achaïe jouissait de quatre évections[2].

[1]) Sur les bureaux du proconsul d'Achaïe, voy. *Notitia Dignitatum*, I, p. 54. Cf. VON WIETERSHEIM, III, p. 92 sqq. 102 sqq. WALTER, p. 569. 584 sqq. sur les différentes catégories de fonctionnaires mentionnés ici. Les anciens questeurs et procurateurs provinciaux sont remplacés désormais partout par de nouveaux fonctionnaires fiscaux, les *rationales sacrarum largitionum*.

[2]) Pour le nombre d'évections des vicaires de Macédoine et du proconsul

L'ancienne pratique consistant à donner tous les ans une nouvelle nomination ou une nouvelle destination aux gouver-

d'Achaïe, voy. la *Notit. Dignitat.*, I, p. IV et 54. 290. Sur les affaires postales, voy. HUDEMANN, *Das Postwesen der Römischen Kaiserzeit*, I, p. 12 sqq. MARQUARDT, *Römische Staatsverwaltung*, I, p. 558 sqq. PAULY, *Realencyclopädie d. klass. Alterth.*, V, p. 1946 sqq. WALTER, p. 538 sq. 540 sqq. 584. Des chaussées à la manière romaine avaient été construites pendant l'ère impériale en Achaïe; seulement, vu la configuration géographique du pays au sud de la *Via Egnatia*, cette province ne communiquait avec les principales routes nationales de l'empire qu'à la façon d'un appendice. Nous n'avons pas, malheureusement, de renseignements précis sur la date et le détail de ces travaux. La célèbre Table de Peutinger, parmi les itinéraires, doit être consultée aussi pour cette province. Pour le Péloponnèse, on y trouve marquées huit localités principales, à savoir Corinthe, Argos, Épidaure, Lacédémone, « Boas » (Bœæ), Méthone, Olympie, Patræ. On y trouve ensuite (cf. l'édition de cette table par C. MANNERT, Segm. VII), pour relier ces places avec des localités plus petites, douze routes stratégiques, avec les stations, relais et quartiers nécessaires; ainsi, par exemple, sur la grande route d'Olympie par la vallée de l'Alphée (vers Mégalopolis), la ville arcadienne de Mélæneæ, conservée seulement comme station de relais, du reste complètement en décadence, au sud-est de Héræa, dont, sans doute, on a oublié de faire mention; ainsi, entre autres, Cyllène, l'ancien port d'Élis, lequel, quoiqu'il ne fût plus qu'un bourg médiocre, était célèbre par son Asclépios, œuvre de Colotès, et était, sur la chaussée d'Olympie à Élis et à Patræ, une station aussi importante que Dyme (Cf. CURTIUS, *Peloponnesos*, I, p. 127 sq. 357-395. II, p. 37. 102 sqq.). D'après cette Table, il y avait donc, dans le Péloponnèse à partir de Corinthe, outre la ligne de Cenchrées, des routes se dirigeant: sur Patræ par Lechæon, Sicyone, Ægira, Ægion; ensuite sur Olympie par Dyme, Cyllène, Élis; de là sur Sparte par Samicon, Cyparissia, Pylos, Mothone, Asine, Messene; de Sparte sur Asopos et Bœæ, et au nord sur Mégalopolis, qui était aussi reliée à Olympie par la route de l'Alphée. De Mégalopolis, la route se dirigeait sur Tégée, et de là une ligne sur Epidauros Limera, la ligne principale allant à Argos, qui était reliée à Corinthe par Némée et Cléonæ. Dans le N. de la Grèce, une chaussée suivait la côte de l'Épire, d'Apollonie à Nicopolis. De là une ligne principale se dirigeait au N.-E., par le Pinde, sur Larissa et se continuait, par la vallée de Tempé, sur les routes de la Macédoine. La route à travers la Grèce Moyenne partait d'Action, suivait la côte d'Acarnanie et d'Étolie, et se dirigeait sur Mégare par Calydon, Naupacte, OEanthe, Anticirrha, Crissa. A Mégare débouchait une autre ligne qui venait de Larissa par Crannon, les Thermopyles, Scarphée, Élatée, Chéronée et Platée, jetait un embranchement à l'E. par Éleusis sur Athènes, et se dirigeait par Mégare sur la capitale Corinthe. Le savant consciencieux qui a écrit sur les voies romaines, NIC. BERGIER, *Histoire des grands chemins de l'empire romain* (voy. la traduction latine de HENNIN dans GRÆVIUS, *Thesaur. Antiquit. Roman.*, X, p. 33 et 59), ne connaît pas de donnée spéciale sur la date de la construction des voies stratégiques romaines en Grèce, mais il admet que les routes construites en Grèce après la *Via Egnatia* ne doivent leur origine qu'à la période qui commence à Auguste.

neurs continua d'être observée, du moins en règle générale : les nominations étaient maintenant faites par l'empereur. L'administration provinciale des provinces grecques, de l'Achaïe en particulier, ne différait sans doute pas essentiellement de celle des autres provinces civilisées de l'empire. Le pouvoir des gouverneurs, dans les limites du nouveau fonctionnement des instances, embrassait comme auparavant toutes les branches de l'administration civile : la justice civile et criminelle, la perception des impôts, le soin de la sûreté et de la prospérité publiques. Les provinces, divisées en territoires urbains dans les contrées grecques très avancées (ailleurs en cantons), avaient une métropole, comme en Achaïe Corinthe, qui était la résidence du gouverneur et le centre de l'administration. Les anciennes assises (*conventus*) où se rendait la justice en divers lieux ne furent plus tenues maintenant que l'étendue des provinces était fort diminuée. A leur défaut, les voyages d'inspection des gouverneurs, dont nous avons déjà parlé, prennent une plus grande importance [1].

Nous ne pouvons, du reste, rien trouver dans la situation générale des provinces grecques, dans la préfecture d'Illyrie et sur la mer Égée, qui diffère notablement de celle des autres pays civilisés de l'Orient sous le nouveau système. Seulement, les pays grecs proprement dits (l'« Asie » et l'« Europe » ainsi que la Macédoine naturellement exceptées) jouissaient de l'inappréciable privilège, que leur position géographique les laissait en dehors du théâtre des grands événements historiques qui, depuis la dernière victoire de Constantin jusqu'à la dernière bataille d'Andrinople avec les Goths, remplissent l'histoire de la nouvelle ère des Constantins et des empereurs pannoniens. Malheureusement, nous sommes dans une ignorance presque complète sur la marche de l'importante évolution au cours de laquelle, au IVe siècle et dans la première moitié du Ve, les constitutions particulières des villes grecques, qui remontaient pour la plupart à l'antiquité la plus

[1]) Cf. WALTER, p. 567 sqq. et 564. L'inscription latine d'Amphissa dans MOMMSEN, *C. I. L.*, III, 1, p. 110, n° 568, nous initie aux détails de l'immixtion des gouverneurs dans l'administration locale, financière notamment, des villes grecques.

reculée, furent définitivement abolies et remplacées par des organisations municipales de forme essentiellement romaine. La nouvelle forme d'organisation municipale romaine, inaugurée par Dioclétien, achevée pour le fond par Constantin, modifiée, pendant les cent années suivantes et au delà, par la transformation progressive de la vie antique sous l'influence des idées chrétiennes, renforça au plus haut degré le caractère niveleur inhérent au système impérial depuis son origine.

Dans la situation générale si profondément transformée depuis l'extension par Caracalla du droit de cité à tout l'empire, en face des exigences financières nouvelles et impérieuses du pouvoir central, sous le régime d'une administration systématiquement ordonnée et servie par une armée de fonctionnaires aux allures despotiques, les privilèges des villes libres, qui n'étaient plus que l'ombre de ce qu'ils avaient été, les immunités d'impôts de plusieurs villes privilégiées, enfin les débris pour ainsi dire archéologiques des constitutions des villes helléniques ne purent se maintenir à la longue. Mais nous ne savons que d'une manière extrêmement incomplète le détail de ces changements pour la Grèce. Les Romains, en étendant leur domination sur la Grèce, avaient, dans un intérêt oligarchique, établi partout le cens électoral, c'est-à-dire avaient fait du droit de citoyen actif (électeur et éligible) dans les villes grecques un privilège des classes possédantes; dans ces limites, les différents sénats des villes et les différentes autorités des Grecs ont dû se maintenir sans grands changements jusqu'au siècle de Constantin. Il est vrai qu'on avait vu naître toutes sortes de nouveaux emplois municipaux, indispensables après les changements apportés à la situation des communes. Il y eut sans doute aussi en Grèce des censeurs, sous quelque nom que ce soit, chargés d'estimer la capacité contributive des citoyens et d'autres affaires de ce genre. La commission du sénat municipal, connue sous le nom de *Decem primi* dans les communes organisées à la romaine, nous la retrouvons sous le nom de δεκάπρωτοι dans les communes grecques, du moins en Asie, par exemple, à Smyrne, mais aussi à Amorgos. Chez les Hellènes, c'est une commission de la *Boulé*, renouvelée tous les ans, qui est

chargée de faire rentrer les impôts et répond personnellement des non-valeurs[1].

Le nivellement plus accentué qui commença, comme il a été dit, au temps de Dioclétien et de Constantin, et la dureté des procédés fiscaux qui caractérisa la pratique gouvernementale byzantine depuis lors jusqu'à la fondation de l'empire latin en Romanie, mirent fin sans aucun doute et pour toujours aux immunités dont jouissaient encore quelques villes grecques. Et naturellement, à une exception près sans doute, la catégorie des villes appelées villes libres en Grèce, ne concordant plus avec la situation générale de l'empire, disparut purement et simplement[2]. Mais nous n'apprenons pas par quels changements graduels l'ancien système grec céda la place au nouveau système municipal uniforme sur le modèle romain. On peut admettre que, justement en Grèce, où le nombre des villes libres avait été si grand, il continua d'exister partout, même sous les formes romaines, des magistratures propres et bien organisées, et que le nombre des villes privées de magistrats particuliers fut fort peu considérable[3]. Beaucoup des modifications du système administratif dans les villes grecques ne sont plus facilement reconnaissables pour nous, puisque parfois d'anciennes dénominations grecques furent conservées pour de nouveaux fonctionnaires : ainsi des Duumvirs durent être désignés par le nom d'Archontes, ou même de Stratèges comme à Corinthe, et l'expression de « Stratégie », si fréquente dans les villes grecques de ce temps et qui depuis longtemps n'avait plus rien de commun avec la guerre, fut appliquée à

1) Cf. MARQUARDT, *Staatsverwaltung*, I, p. 212 sqq., et BÖCKH, *C. I. Græc.*, nos 3201 et 2264.

2) Cf. WALTER, p. 477. MARQUARDT, p. 328, où l'opinion erronée se fondant sur JULIAN., *Epist.*, 35, d'après laquelle Argos était encore « ville libre » au temps de Julien, est magistralement réfutée. Sur la soumission muette et graduelle de la Grèce au système municipal romain, cf. aussi le développement de FINLAY, p. 97 sqq. (Sous Dioclétien encore, apparaît pour la dernière fois un correcteur des villes libres, L. Turr. Gratianus, dans une inscription d'Athènes : MOMMSEN, *C. I. Lat*, III, 2, p. 985, no 6103).

3) Cf. WALTER, *Geschichte des Römischen Rechts*, I, p. 571 sqq., qui pense que partout les anciennes *liberæ civitates*, primitivement fédérées, conservèrent des magistrats indépendants.

bien des fonctions nouvelles à la façon romaine et qui ne se rapportaient qu'à la police [1]. D'un autre côté, sans parler déjà de l'empereur Julien, la maison des Constantins semble du moins n'avoir pas, jusqu'à un certain point, renié l'ancienne prédilection du monde antique pour la Grèce. Il peut donc être arrivé qu'au moins en Achaïe les vénérables métropoles du passé, comme Athènes et Sparte, réussirent à conserver encore longtemps les inoffensives reliques de leurs constitutions, qui ne paraissent avoir disparu entièrement qu'à la fin et à la suite de la deuxième tempête gothique et après l'inauguration du système gouvernemental uniforme et rigide du second Théodose. Athènes, qui n'avait pas été jusqu'ici légalement une ville provinciale et qui avait été fédérée librement avec Rome, a même conservé des restes reconnaissables de sa constitution jusqu'en plein ve siècle. Sans doute, on y reconnaît aussi les différentes classes supérieures civiles du temps nouveau depuis Constantin [2]. Mais il existait encore un Aréopage dans la deuxième moitié du IVe siècle, et il était si respecté qu'un proconsul romain ne crut pas indigne de lui de devenir membre de ce tribunal [3]. Jusque dans le même

[1]) Marquardt, p. 212 sqq. Böckh, *C. I. Gr.*, n° 3151. Nous trouvons un Stratège-Duumvir à Corinthe, voy. Libanius, I, p. 429 R. A Trœzène (où dans les temps anciens, cf. Bursian, *Geogr. Griech.*, II, 1, p. 90, il semble y avoir eu à la tête de l'administration urbaine des Prytanes changeant tous les mois), nous voyons dès le temps de Caracalla (v. Böckh, *C. I. Gr.*, I, n° 1185) un Stratège éponyme de la ville; en outre le Conseil et un médecin en chef de la ville, qui faisait en même temps fonctions d'Agoranome; cf. *C. I. Gr.*, n° 1186 et *Bulletin.*, 1854, p. xxxiv^a^. De plus le Curateur, Défenseur de la commune (distinct des *defensores* ultérieurs); ainsi à Amphissa, Mommsen, *C. I. L.*, III, 1, p. 110, n° 568. Sur ces Curateurs, qui (ils ne sont pas identiques avec les *quinquennales*), transitoirement depuis Nerva, constamment dès le IIe siècle, étaient nommés par l'empereur parmi les citoyens, plus tard par les décurions, pour diriger dans les villes les affaires du cens financier, voy. Marquardt, *Römische Staatsverwaltung*, I, p. 213.

[2]) Sur ce point, voy. Walter, *op. cit.*, p. 550. 582 sqq. von Wietersheim, III, p. 133, et, pour Athènes, Böckh sur l'inscription *Corp. Inscr. Græc.*, I, n° 372, p. 435-437, où (sans doute en 372 ap. J.-C.) le dadouque Flavius Pompeius est désigné comme διασημότατος *(perfectissimus)* καὶ ἀπὸ τῶν κομίτων (Cf. Euseb., *Vit. Constant.*, IV, 1).

[3]) Cf. l'inscription citée tout à l'heure dans Böckh, *loc. cit.*, où l'Aréopage est encore compétent comme par le passé, et qualifié comme souvent autrefois, au premier rang, à côté du Conseil et du Peuple, pour décider de l'érection de statues honorifiques; voy. aussi Beutler, *De Athenarum fatis*, p. 14. 37 sqq.

temps, l'existence de la *Boulé*, comprenant maintenant trois cents membres, est démontrée par les inscriptions[1]. Et de même que la Stratégie[2] (tandis que l'Ekklesia d'autrefois disparaît presque sans laisser de traces[3]), l'Archontat est conservé à cette époque dans sa forme ancienne[4]; bien plus, nous rencontrons encore ce dernier bien avant dans le v[e] siècle[5].

En réalité, il semble qu'une uniformité réelle et complète de la constitution municipale dans tout l'empire vieillissant, y compris la Grèce, n'ait été réalisée qu'au v[e] siècle, notamment à la suite de l'introduction du « Code Théodosien » (438 ap. J.-C.)[6]. Par contre, le gouvernement de l'État avait sans aucun doute, dans l'intérêt de sa fiscalité, favorisé énergiquement la formation, dans les provinces de la Grèce comme ailleurs, de la classe héréditaire des *curiales* ou décurions, l'ordre sénatorial des villes de province auquel fut abandonnée peu à peu toute l'autorité municipale avec le droit électoral

[1]) Sur ce point, voy. Böckh, I, n° 372 et 380. (Cf. *Addend.*, p. 902 *a*). Je supposerais volontiers que ces 300 membres du Conseil d'Athènes représentent pour cette époque le nombre des propriétaires athéniens, sur qui pesaient à Athènes les charges supportées partout dès lors par les curiales ou décurions dans les villes de constitution purement latine.

[2]) Cf., outre le passage cité ci-dessus p. 202, Julian. *Orat.*, I, p. 8 *C*. (Spanh.) et Spanheim, vol. II, p. 76, notamment Libanius, I, p. 427 R. Hesych. *s. v.* πνύξ.

[3]) Une coopération de la commune dans l'érection d'une statue d'honneur à un proconsul, avec le Conseil et l'Aréopage, est encore une fois mentionnée dans l'inscription (*C. I. Gr.*, n° 372) de l'année 372 ap. J.-C., à moins que la mention du « Démos » ne soit ici une simple formule archaïque; il est difficile d'en conclure l'existence de l' « ecclesia », si l'on entend par là autre chose que la corporation bien réduite des riches.

[4]) Cf. Beutler, *op. cit.* p. 26.

[5]) Cf. Marin., *Procl.*, 36. Ainsi se maintenaient encore des restes appréciables de l'ancienne constitution; cependant Athènes n'était pas pour cela légalement une véritable ville libre dans l'ancien sens. Le droit romain avait pris la place des « lois des ancêtres », et, tandis que l'Aréopage recevait pendant longtemps encore quelque prestige de ses fonctions au point de vue de l'éducation, de l'instruction, des statues d'honneur, du droit civil, les anciennes cours de justice commençaient à disparaître. Theodoret., *Therapeut.*, IX. tome IV (éd. Schultze), p. 928. Liban., *Orat.*, II, p. 288. Julian., *Or.* III, p. 114 (éd. Spanheim, et ed. Petav. Vol. I, p. 213). L'intrusion du proconsul d'Achaïe dans les disputes académiques (cf. Eunap. ed. Boissonade, vol. I, p. 69 sqq. 80 sqq.) est une conséquence (voy. ci-après) de la situation de l'Université d'Athènes.

[6]) Marquardt, *loc. cit.*

actif et passif. La disette de renseignements historiques sur la Grèce, pendant la période qui nous occupe, ne nous permet pas de constater dans le détail ce que durent souffrir les familles et les individus qui, précurseurs des primates grecs dont le sort fut si cruel sous les Osmanlis, avaient le malheur d'être les plus riches et d'appartenir par conséquent à la classe redoutée des décurions. Ceux-ci étaient obligés de garantir de leur fortune les charges et les obligations de la commune, de couvrir le déficit de l'impôt foncier perçu par la curie, de supporter tout le poids de la fiscalité impériale, et de se charger, quand l'élection les désignait, des fonctions et des prestations municipales les plus onéreuses[1]. La question des impôts depuis le règne de Constantin, le grand novateur, habile à augmenter le pouvoir absorbant du fisc, se place tellement au premier plan aux yeux des populations, qu'à côté de la supputation des années par consulats et olympiades, elle sert de base à un nouveau système chronologique. La réforme des impôts par Constantin, tout en conservant soigneusement tous les monopoles, tous les droits existants de l'État sur n'importe quelle recette, avait, en matière de contributions directes, perfectionné l'ancien système de capitation et divisé cette cote personnelle en deux espèces, dont l'une, désignée maintenant sous le nom de patente, frappait les marchands et les fabricants, et dont l'autre, la capitation proprement dite, pesait sur les classes inférieures et peu aisées (à l'exception de la basse plèbe et des esclaves dans les villes). D'un autre côté, l'ancienne contribution foncière, en argent ou en nature, était perçue avec une rigueur plus grande et pesait de plus en plus lourdement sur les propriétaires[2]. Alors s'in-

[1]) En ce qui concerne le décurionat de cette époque et la hiérarchie des classes dans les villes pendant les dernières années de l'empire, voy. les détails dans Walter, p. 573 sqq. Finlay, p. 98 sqq. (Je ne comprends pourtant pas clairement sur quels faits particuliers s'appuie Finlay, p. 101, pour constater dès lors en Grèce la dissolution des grandes propriétés foncières et la multiplication des petits propriétaires par suite des nouvelles conditions politiques. Voy. ensuite les amples développements de Kuhn, *op. cit.*, I, p. 245-256. Puchta, *Institutionen*, I, p. 598 sqq. O. Gerhard, *Der Streit um den Altar der Victoria*, p. 15 sqq.

[2]) Finlay, p. 95 sqq., se trompe quand il trouve que l'impôt appelé chrysargyre est quelque chose d'absolument nouveau. Marquardt, *Staatsverwal-*

troduisit une pratique parfaitement calculée, qui avait du reste ses racines dans d'anciennes habitudes du fisc romain [1], celle de renouveler tous les quinze ans le cens, sur lequel reposait la répartition périodique de la contribution foncière, de même que le cadastre. Ce sont ces périodes de quinze ans appelées « Indictions », qui, calculées du 1er septembre de l'année 312, forment désormais, à côté, de la chronologie antique et de l'ère chrétienne, la nouvelle mesure du temps pour le monde ancien dont le déclin est arrivé [2].

Aux charges que faisait peser sur le peuple cette hiérarchie nouvelle de fonctionnaires ainsi que la lourde fiscalité par laquelle on s'efforçait de sauver l'existence de l'empire pour plusieurs générations, l'âge de Constantin opposa de dures lois pénales contre les exactions illégales et un certain nombre de droits accordés aux diètes provinciales. Ces assemblées connues depuis Auguste, notamment les nombreux « Koina » des provinces grecques, réorganisées probablement par Constantin avec une certaine uniformité, durent cesser d'être des

tung, II, p. 235 sqq. Puchta, *Institutionen*, I, p. 588 sq. Walter, p. 587 sqq. Kuhn, I, p. 284 sqq. La capitation, au sens étroit du mot, fut plus tard remise, dans les provinces illyriques et thraciques, à la classe des colons de la campagne (Cod. Just., III, 11, 51 et 52); cette contribution avait cessé d'exister dans la presqu'île des Balkans au moins jusqu'à Justinien Ier (cf. Kuhn, p. 285. Walter, p. 594). L'espèce de patente commerciale et industrielle qui exista jusqu'à l'empereur Anastase Ier, avec son extension singulière à d'autres classes et à d'autres objets, portait le nom de *lustralis collectio*, *aurum et argentum*, et notamment *chrysargyrum*.

[1]) Finlay, p. 37. Marquardt, p. 217 sqq. La distinction entre le Trésor public (*ærarium*) et le fisc avait cessé d'exister depuis Septime-Sévère; à partir d'alors, on commença à entendre sous le nom de *fiscus* l'unique caisse de l'État qui était entre les mains de l'empereur et de ses fonctionnaires; depuis, la *res privata Cæsaris* eut son administration particulière et indépendante sous un *procurator rationis privatæ*. La séparation du Trésor impérial et de la fortune domestique et privée de l'empereur (qui avait été auparavant administrée avec le fisc) se conserva même depuis Constantin. Le *comes sacrarum largitionum* gère le Trésor public, dans lequel sont versés les *tributa* des provinces; le *comes rei privatæ* administre les biens de la couronne, c'est-à-dire les domaines publics et patrimoniaux. Sous Anastase Ier, ces derniers reçurent de nouveau une administration distincte et furent confiés à un *comes patrimonii*. Marquardt, II, p. 311 sqq. Puchta, *Institutionen*, I, p. 588. Walter, p. 586.

[2]) Cf. Finlay, p. xxiii, et p. 37. 96. 205. 267. Marquardt, II, p. 244 sqq. Schiller, p. 71 sqq. Clinton, *Fast. Roman.* Vol. II, p. 210 sqq. Von Wietersheim, III, p. 491 sqq. Voy. *Chronicon Paschale* (éd. Bonn.), I, p. 522.

réunions uniquement solennelles et religieuses et prendre une plus grande importance politique. C'était du moins le dessein des Constantins et des empereurs pannoniens que les diètes provinciales, et, à partir de 382, les diètes des diocèses, eussent le droit de se réunir ordinairement et extraordinairement, complètement indépendantes des gouverneurs, pour délibérer sur les besoins et les griefs de la province et faire parvenir leurs pétitions et doléances, par l'intermédiaire de députés voyageant gratuitement en poste, au préfet du prétoire et, par lui, à l'empereur lui-même. Toute entrave apportée à ce fonctionnement par les gouverneurs, toute mutilation des résolutions étaient formellement interdites. L'empereur répondait par des rescrits qui étaient adressés sans intermédiaire à la diète. Ces diètes ou *concilia*, qui se composaient des notables de la province et des députés des districts urbains envoyés par les sénats des villes et qui paraissent avoir délibéré publiquement, nous apparaissent — notamment en Achaïe, où les anciennes fédérations cantonales et l'institution des Panhellénies d'Hadrien retombent pour nous dans l'ombre, et, grâce à l'expansion croissante du christianisme, sont remplacés probablement de plus en plus par des synodes chrétiens locaux — ces assemblées, dis-je, nous apparaissent dans ces derniers siècles du monde antique épuisé et mourant comme le dernier souffle de cet esprit fédératif qui, depuis la plus haute antiquité, avait été la vie même des Hellènes. En Achaïe, le lieu de réunion de cette diète avait été longtemps Argos, ville où la vie grecque et la vie romaine[1] n'avaient pas cessé de s'épanouir côte à côte avec éclat. Après le règne d'Hadrien, Athènes paraît avoir été substituée sous ce rapport à l'ancien chef-lieu. On ne nous dit pas de quelle utilité dans des cas déterminés furent pour les Grecs ces diètes et leur intervention. Nous savons seulement qu'à plusieurs reprises les empereurs prirent des décisions pour que ni les gouverneurs (qui ne devaient même pas prendre connaissance des actes de la diète), ni les préfets ne pussent opposer la moindre difficulté aux résolutions de l'assemblée ; parfois pourtant, les préfets reçurent la dangereuse autorisation de

[1]) Cf. Bursian, *Geogr. Griechenl.*, II, 1, p. 48. 51-53.
[2]) Marquardt, *Röm. Staatsverwaltung,* I, p. 513.

faire droit directement à certaines doléances et de ne faire parvenir à l'empereur que ce qu'ils jugeaient opportun. L'histoire documentaire de ces diètes en général ne peut pas être poursuivie sûrement au delà de l'année 426, en tous cas, au delà de la publication du Code Théodosien[1]. Leur utilité effective pour les sujets des autocrates de ce colossal empire vis-à-vis des despotiques gouverneurs, même si nous supposons avec beaucoup d'optimisme qu'il y eût de la bonne volonté à la cour, aura été à peu près celle des nouveaux magistrats municipaux que créa Valentinien Ier en 364 : les « défenseurs » comme on les a appelés, qui, élus pour cinq ans, plus tard pour deux ans par les décurions et les autres citoyens parmi les personnes indépendantes et qualifiées pour cela, ne faisant pas partie du cercle des décurions, devaient défendre le commun des citoyens et la cité contre l'oppression des gouverneurs, des fonctionnaires, des notables et des percepteurs des contributions, et présenter les doléances au gouverneur, au préfet et à l'empereur lui-même[2].

Si, comme nous l'avons fait remarquer plusieurs fois, l'influence qu'exerça le nouveau système administratif de l'empire sur la Grèce en particulier échappe en grande partie dans ses détails à notre connaissance, nous sommes beaucoup plus favorisés quand nous voulons étudier les effets, constatés par l'histoire de génération en génération, que produisit sur les Grecs un autre acte mémorable de Constantin. Cet acte, dont les conséquences dans l'histoire du monde sont encore sensibles aujourd'hui, c'est la fondation d'une nouvelle capitale de l'empire sur le Bosphore et la Corne d'Or.

Lorsque Constantin, voulant rompre définitivement avec le passé dix fois séculaire de Rome, eut inauguré une ère nou-

[1]) L'histoire de ces diètes depuis Constantin le Grand jusqu'à Théodose II est reconstituée notamment d'après le *Cod. Theodos.*, XII, 12. *De legatis e decretis legationum,* par Karl Menn, *Ueber die Römischen Provinziallandtage* (1852), p. 3 à 12. Voy. encore Marquardt, *Römische Staatsverwaltung,* I, p. 512 sqq. Walter, *op. cit.* p, 568. Pour la Crète, voy. les témoignages épigraphiques sur les diètes du temps postérieur à Constantin, dans Böckh, *C. I. Gr.*, II, n°s 2695-2597, p. 433-434. Voy. encore Wesseling ad Hierocl. *Synecdem.* (éd. Bonn.) p. 426.

[2]) Puchta, p. 595 sq. Walter, p. 572. Finlay, p. 100.

velle dans l'administration, dans la guerre, dans les rapports de l'État avec la religion, il résolut de créer une nouvelle capitale « sans préjugés et sans traditions historiques », digne en tous points de cet empire renouvelé au dedans comme au dehors. Il hésita quelque temps, car il avait pensé à Sardica, à Thessalonique, à la région d'Ilion et à Chalcédoine[1] : enfin, son choix se porta sur l'emplacement où Byzance, ville d'importance moyenne, terminait une carrière qui n'avait pas été sans gloire. C'était une idée de génie, comme autrefois la fondation d'Alexandrie en Égypte par le grand capitaine macédonien. Mais la transformation en ville universelle de l'ancienne place marchande hellénique et de la moderne forteresse des empereurs Gallien et Licinius était, vu l'incomparable situation de ce point, un des plus merveilleux de la terre[2], un évènement infiniment plus fécond en conséquences que la fondation de la nouvelle métropole égyptienne.

Voici les faits historiques qui nous intéressent tout d'abord à propos de cette fondation. L'empereur Constantin ne pouvait ni ne voulait se contenter pour la nouvelle capitale du modeste territoire occupé par l'ancienne ville sur la partie orientale du triangle obtus formé par la Propontide, le Bosphore et la Corne d'Or. Des agrandissements comme ceux de Nicomédie depuis Dioclétien ne lui suffisaient pas. La ville universelle devait être fondée à nouveau, c'est-à-dire étendue de la manière la plus grandiose, ce qui, étant donnée la nature du terrain, ne pouvait se faire que du côté de la Thrace. On abattit donc les puissantes murailles de circonvallation à l'ouest. La nouvelle ville devait occuper l'espace qui s'étendait de l'ancienne limite à quinze stades (quarante-cinq minutes) vers l'ouest sur une largeur rapidement naissante entre les flots de la Propontide et de la Corne d'Or. Le nouveau rempart du côté de la Thrace fut avancé jusqu'au territoire

[1]) Cf. Zosim., II, 30, 2. 4. Zonar., XIII, 3, p. 6. Sozomen., II, 3. Theophanes éd. Bonn. p. 34. Nicephor. Callist., VII, p. 48. Cedren., p. 283 P.

[2]) Dans ces derniers temps, l'importance de la situation géographique de Constantinople pour l'histoire du monde a été systématiquement traitée (1874) par J. G. Kohl, *Die geographische Lage der Haupstädte Europas*, p. 1 à 38. Cf. aussi Schiller, *Gesch. d. röm. Kaiserzeit*, II, p. 223 sqq.

du moderne Vlangabostan[1] (avec la douzième des quatorze régions de la ville).

Le 4 novembre 328 ap. J.-C.[2] est regardé comme le jour de la fondation de la nouvelle capitale du monde. C'est en ce jour que, après l'accomplissement de diverses consécrations et actes symboliques, l'empereur en personne traça, la lance à la main, la ligne du nouveau rempart et posa la première pierre des fondations. Il s'agissait de la nouvelle muraille qui fermait la ville vers l'ouest et qui devait continuer, au nord et au sud, les anciennes murailles côtières de la vieille ville de Byzance[3]. La circonférence que l'ancienne et la nouvelle ville ensemble devaient remplir avait été fixée par cette promenade symbolique de l'empereur à environ dix à onze milles romains, quatre-vingt à quatre-vingt-huit stades, à peu près seize kilomètres. Comme la Ville Éternelle sur le Tibre, dont elle devait être sous tant de rapports l'image, le pendant et la copie, la nouvelle capitale du monde devait couvrir sept collines et être partagée en quatorze régions ou quartiers : de ces sept collines, qu'elle couvrit en effet depuis le v[e] siècle, cinq appartenaient déjà au Constantinople du iv[e] siècle[4]. Cons-

[1]) O. Frick, article *Byzantium* dans Pauly, *Realencyklopädie d. klass. Alterth.*, I, 2, p. 2620. Zosim., II, 30, 5 et 11.

[2]) D'après *Chronicon Paschale*, éd. Bonn. Vol. I. p. (517 et) 527, et Codinus, *Antiquit. Constant.* éd. Bonn. p. 14, 18. et 17, 13, avec Hesych. Miles. *fragm.*, lib. VI, 4 (C. Müller, *Hist. Græc.*, IV, p. 147). Müller, *op. cit.* a calculé l'année de la fondation et démontré en même temps que la leçon correcte dans Codin., *op. cit.* 17, 13, est non pas le 26 septembre, mais le 4 novembre (Burckhardt, *Die Zeit Constantins d. Gr.* p. 415, s'était décidé pour l'année 326 ; le 26 nov. 326, suivant Schiller, p. 224 ; von Wietersheim, III, p. 212, opine au contraire comme nous pour l'année 328). En général, les écrivains anciens qui parlent de la fondation de Constantinople par cet empereur, sont : Praxagoras dans Photius, *Cod.* 62, p. 20. éd. Bekker (C. Müller, *op. cit.*, p. 3. Dindorf, *loc. cit.*, p. 440). Eutrop., X, 8. Zosim. II, 30, 3 sqq. Socrat., I, 16. Sozomen., II, 3. Euseb., *Vit. Constant.*, III, 48.

[3]) Philostorg., II, 9. Pour la consécration et ses cérémonies légendaires, voy. Burckhardt, p. 414 sqq. et E. von Lasaulx, *Der Untergang des Hellenismus*, p. 44.

[4]) La sixième et la septième de ces collines (à l'O. des remparts) se couvrirent peu à peu de maisons, mais seulement après la mort de Constantin. Des cinq collines de la ville du fondateur, la première possédait le nouveau palais impérial sur le Bosphore ; la seconde (en allant toujours vers l'O.), qui faisait partie de l'ancien sol de la ville, s'étendait jusqu'à l'endroit où s'éleva plus tard le Forum de Constantin ; la troisième et la plus grande partie de

tantin, qui fut peut-être de tous les empereurs celui qui se plaisait le plus aux constructions, poussa avec tant d'énergie et une ardeur si fiévreuse celle du rempart et d'un grand nombre d'édifices publics somptueux, que la consécration de la nouvelle capitale, qui pendant tous ces travaux avait déjà pris le nom populaire de Constantinople, put être célébrée solennellement dès le 11 mai de l'année 330[1]. Malheureusement, les nouveaux bâtiments, dont l'achèvement réel n'eut lieu que plusieurs années plus tard (en partie seulement sous son successeur), avaient été construits avec une telle précipitation, que l'on fut obligé, bientôt après la mort de l'empereur, de procéder à de grandes et coûteuses réparations[2]. Pourtant, ce fut le 11 mai qui fut le jour de naissance officiel de la nouvelle ville ; et, conformément à une ordonnance de Constantin, à laquelle on se conforma volontiers, la population de Constantinople célébra ce jour par des solennités annuelles[3]. La consécration elle-même, à laquelle présida l'empereur en personne, consista en une série de grandes solennités dans lesquelles les formes païennes, les cérémonies magiques et les rites chrétiens se trouvèrent mêlés d'une manière qui caractérise bien cette époque de transition et la position particulière que prenait Constantin entre l'hellénisme

la quatrième et de la cinquième colline étaient dans la ville neuve. Jusqu'à la construction de la nouvelle muraille de Théodose II, la ville avait atteint une longueur de 14.075 pieds (environ cinq quarts d'heure), tandis que sa plus grande largeur était de 6.150 pieds (environ une demi-heure). Frick, p. 2620. Byzance, avant Constantin, occupait environ la sixième partie de la ville nouvelle, ou de la ville actuelle; cf. Frick, p. 2619. Sur le périmètre de la ville de Constantin. voy. Gibbon, trad. Sporschil, p. 472, et Fallmerayer, *Gesammelte Werke*, I, p. 18.

1) *Chronicon Paschale,* p. 529. Hesych. Miles., VI, 4, 39-42 (Müller, *op. cit.*, p. 153 sqq.). Malalas, éd. Bonn., p. 319 sqq. Philostorg., *H. E.*, II, 19. Codin., *loc. cit.* Hieronym., *Chronic.* dans Schöne, *Euseb.* Vol. II, p. 192. Cf. aussi Eutrop., X, 8. Oros., VII, 28. Aurel. Vict., *Cæsar.*, 41. *Epitom.*, 41. Anonym. Vales., 6. init. (Wagner, *loc. cit.*, p. 614 sq. 30). Sozomen., II, 3. Cedren., p. 284. Zonar., *loc. cit.* Clinton, *Fast. Roman.*, I, p. 384 à 387.

2) Cf. Zosim., II, 32, 2. Themist., *Orat.* III, p. 47. Julian., *Orat. in Constant.*, p. 41.

3) *Chronicon Paschale*, p. 529. Hesych. Miles., *loc. cit.* 42. (p. 154.) Malalas, *loc. cit.* Cedren., p. 284.

et le christianisme[1]. Le tout se termina naturellement par de grandioses jeux de cirque : ces jeux, qui étaient devenus un besoin pour la curiosité des païens et aussi de la majorité des chrétiens, prirent à Constantinople en particulier une énorme importance politique[2]. La morale chrétienne, d'accord sur ce point avec le sentiment des plus nobles esprits chez les Grecs, avait pourtant obtenu dès 325 que l'empereur, sans persister, il est vrai, dans sa résolution, se déclarât pour la suppression au moins des luttes sanglantes des gladiateurs[3]. Conformément à cet esprit, cet empereur construisit à côté d'une série d'églises splendides un certain nombre de temples païens.

Le caractère architectonique de la nouvelle cité a été sans doute très mélangé. La nature elle-même, par l'étonnante beauté du paysage à cet endroit où l'Asie touche à l'Europe, avait donné à la nouvelle capitale de l'empire un charme que seize siècles n'ont ni effacé ni même diminué; mais le goût était loin d'être original ni pur à l'époque où s'élevèrent les splendides édifices que Constantin plaça à côté des anciens grands monuments construits par Septime Sévère sur le sol de l'antique Byzance. Le paganisme et le christianisme y exerçaient leur influence côte à côte, et ces deux éléments semblent s'être conjurés pour donner au style et à la décoration quelque chose de chargé, de tourmenté et de confus. Ces circonstances défavorables durent nuire de plus d'une façon à la pureté de l'effet produit par les trésors artistiques que l'on alla chercher dans toutes les parties du monde antique pour la parure de la nouvelle capitale.

[1]) Pour la dédicace, voy. BURCKHARDT, p. 416 sqq., 421 sqq., qui suit notamment l'Anonyme de BANDURI, *Imperium Orientale*, I, p. 3 sqq. et ses suppléments, p. 98 sqq. Cf. aussi V. LASAULX, *loc. cit.* p. 44 sqq.

[2]) HESYCH. MILES., *loc. cit.* 42 (p. 154). *Chronicon Paschale*, p. 529.

[3]) EUSEB., *Vit. Constant.*, IV, 25. COD. THEODOS., XV, 12. SOCRAT., I, 18 init. SOZOM., I, 8. CLINTON, *F. R.*, I, p. 379. Mais l'empereur n'avait pas réussi partout à réaliser pratiquement cette résolution. Dans la Grèce proprement dite, Corinthe au moins resta attachée longtemps avec obstination aux grossières réjouissances du romanisme, aux combats de gladiateurs et de bêtes féroces ; elles étaient en pleine vogue encore au temps de Julien ; cf. JULIAN., *Epist.* 35. FRIEDLÄNDER, *Röm. Sittengeschichte*, II. p. 378. Libanios seul fait exception dans cette aversion des gens cultivés pour les combats de gladiateurs ; cf. LIBAN., *De vita sua*, 3 (Vol. I, p. 6, éd. Reiske).

Indépendamment des formidables ouvrages défensifs dont Constantin fortifia la nouvelle capitale[1] et qui furent tellement augmentés dans la suite que, grâce à eux et à la situation naturellement forte de la ville qui commandait l'entrée du Bosphore et de l'Hellespont, tous les assauts des peuples échouèrent pendant neuf siècles contre la capitale du monde, l'empereur fit de la partie méridionale de l'angle obtus qui termine à l'est le triangle byzantin la base de son nouveau palais impérial, qui était une véritable citadelle[2]. Ce lieu resta d'une importance capitale pour les destinées d'une moitié du monde sous la domination romaine, gréco-byzantine, française et ottomane. Sur ce même sol de l'antique Byzance furent construits encore d'autre édifices importants, car c'est sur ce terrain historique que s'élèvent en grande partie les monuments où se déroulèrent les événements des plus considérables de l'histoire de la fin du monde antique, c'est-à-dire, jusqu'au commencement du VIIe siècle. De la citadelle impériale — que nous devons nous figurer comme un vaste système de constructions diverses et splendides (parmi lesquelles l'antique temple d'Apollon restauré par Sévère et orné à nouveau par Constantin[3]) avec nombre de cours et jardins intérieurs et extérieurs, avec résidences officielles de nombreux hauts fonctionnaires, de grandes galeries avec salles pour les différentes divisions de la garde du corps, de la police du château et de la domesticité de la cour — il fallait presque cinq quarts d'heure pour atteindre la porte occidentale des fortifications, celle qu'on appelait la Porte d'Or. Le centre architectonique (qui n'était pas exactement le centre mathématique) de la ville était le Forum de Constantin, s'étendant jusqu'au huitième des quatorze quartiers de la ville totale et situé au milieu de la ligne que formaient jadis les anciennes fortifications démolies sur

[1]) *Chronicon Paschale*, p. 528. MALALAS, p. 319.

[2]) *Chronicon Paschale*, *ibid.*, ZOSIM., II, 31, 1. Cf. Jules LABARTE, *Le palais impérial de Constantinople et ses abords*. Paris, 1861.

[3]) D'après MALALAS, éd. Bonn. p. 324, le temple d'Apollon était ce sanctuaire de l'ancienne acropole de Byzance que Constantin laissa subsister, avec ceux d'Artémis et d'Aphrodite, mais sans lui laisser ses anciens revenus.

le côté continental de l'ancienne Byzance[1]. Trois voies splendides conduisaient du château à cette place. Pour gagner la voie du sud, on quittait l'intérieur du château dans la direction de la Propontide par une porte latérale appelée « porte du Limaçon » (*Cochlias*)[2]; on arrivait par les terrasses appelées *Pulpita* au *Triclinium*, cour entourée de galeries, pour gagner aussitôt la troisième région de la ville, où s'élevait, sur des substructions puissantes couvrant une partie de la deuxième colline, la masse imposante de l'immense Cirque ou Hippodrome, commencé sous Sévère, terminé par Constantin : de ce monument, qui englobait dans une de ses parties un sanctuaire des Dioscures, on avait une vue admirable sur la Propontide et ses rives. C'est aujourd'hui l'Atmeidan des Ottomans[3]. Ensuite la grande voie du sud traversait la ville par une grande courbe jusqu'au Forum de Constantin. La voie médiane, la plus courte, partait du grand portail principal du château auquel était attenante la *Chalké* ou cour d'Airain : c'était une cour destinée aux gardes et aux fonctionnaires de de la cour, avec des galeries et des édifices couverts de tuiles d'airain dorées[4]. De là, en traversant le portique Impérial et passant entre l'église de Sainte-Irène construite par Constantin au nord (laquelle, sous Constance II, céda son nom à l'église attenante, élevée depuis 343 en l'honneur de « sainte Sophie », c'est-à-dire la sagesse du Christ) et le palais du Sénat et de la Justice au sud[5], on arrivait à l'*Augustæum* dans le quatrième quartier. C'était une grande place entourée de portiques à colonnes, avec la statue en porphyre d'Augusta, mère de l'empereur, la vieille Hélène. Au milieu d'un carré allongé se trouvait le *Millium*, c'est-à-dire la nouvelle borne itinéraire en or, d'où partaient les numéros des milles des grandes voies de l'empire, comme depuis Auguste on les comptait à partir de

1) Cf. Themist., *Orat.* VI, p. 162. Zosim., II, 30, 9. 10.

2) *Chron. Paschale*, p. 528. Malalas, p. 319.

3) Ad. Schmidt, *Der (Nika-) Aufstand in Constantinopel unter Kaiser Justinian*, I, p. 7 sqq. O. Frick, *op. cit.* p. 2620 et 2621. Zosim., II, 31, 1. *Chronicon Paschale*, p. 528. Malalas, p. 319.

4) Schmidt, p. 7. Frick, p. 2621.

5) Socrat., II, 16 fin., et I, 16. Hesych. Miles., *loc. cit.* 40 (p. 154). Zosim., V, 24, 8 sqq. *Chronicon Paschale*, p. 528 sq. et Cedren., p. 284 *b*,

celle de Rome[1]. De l'Augustæum, qui s'étendait à peu près au milieu de l'ancienne Byzance, la voie médiane conduisait à l'Octagone, quartier entouré de huit portiques voûtés à colonnes, et passait enfin devant les galeries des changeurs et la préfecture urbaine de la capitale, construite plus tard (voir ci-dessous)[2]. Enfin la voie septentrionale quittait le portique Impérial vers le nord, dans la direction de la Corne d'Or, et touchait sur son long parcours à courbe plate d'abord l'hôpital de Sampson ; puis, près du port, la maison appelée maison des Lampes, magnifique bazar, dont les trésors étaient exposés à la curiosité et à l'envie de la foule jusque bien avant dans la nuit, dans un éclairage féerique qui surpassait encore le magnifique éclairage de la ville[3]. Près du bazar étaient les vieilles constructions de Sévère, brillamment restaurées par Constantin : d'abord les Thermes de Zeuxippe, richement aménagés (dans la deuxième région) près du port ; un musée artistique infiniment riche y était attenant ; enfin, les superbes portiques à colonnes de Sévère, qui conduisaient jusqu'au Forum de Constantin[4].

Ce vaste marché lui-même[5], qui s'ouvrait à l'est sur les trois grandes voies venant du château par un arc de triomphe,

[1]) Schmidt, p. 5 sqq. Frick, p. 2621. Von Lasaulx, p. 44 sqq. A propos de la grande borne milliaire en or, il faut pourtant faire avec Hultsch (*Griech. u. röm. Metrologie*, p. 66) cette restriction, que, pour parler exactement, les grandes routes y avaient seulement leur point d'attache : la supputation des milles ne commençait qu'à la première borne, laquelle était pour chaque voie à la porte d'où partait réellement la chaussée.

[2]) Schmidt, p. 5. Frick, p. 2621.

[3]) Schmidt, p. 4. Frick, *loc. cit.*

[4]) Zosim., II, 30, 6 et 9, 10; d'après ce passage, ces portiques conduisaient avant Constantin à la partie occidentale ou continentale de l'ancienne Byzance. Frick, p. 2620. Sur les Thermes de Zeuxippe, cf. Cedren., p. 648 (éd. Bonn.). Codin., éd. Bonn. p. 14. 24. 36. Hesych. Miles., § 37. Malalas, p. 319 sqq. *Chronicon Paschale*, p. 529 sq. Suidas, s. v. *Severus*. Frick, p. 2620. Schmidt, p. 3 sqq.

[5]) Ce n'est pas ici, mais à l'extrémité d'un des côtés des galeries qui entouraient l'*Augustæum*, que nous devons sans doute chercher les temples que, d'après Zosim., II, 31, 2-4, Constantin fit construire en cet endroit : d'une part, celui qui possédait la statue de la Tyché romaine, d'autre part celui de Rhéa, mère des dieux : seulement, l'image colossale de cette dernière, enlevée de Dindymos et dépouillée de ses lions, avait été transformée en divinité priant et bénissant la ville.

en face duquel s'élevait un autre arc de triomphe à l'ouest, formait un ovale allongé, entouré d'un portique à colonnes de deux étages : le tout était construit en marbre de Proconnèse[1]. Au centre de ce Forum s'élevait vers le ciel une colonne monolithe de porphyre de cent pieds, originaire de Thèbes en Égypte et récemment enlevée de Rome ; cette colonne, existant encore aujourd'hui sous le nom de « Colonne brûlée », était la plus grande pièce de porphyre connue. A l'érection de ce monument avaient collaboré d'une manière tout à fait étrange la magie, l'hellénisme, le christianisme et la vanité princière. Car, d'après une légende conservée fidèlement par les Byzantins postérieurs, Constantin avait caché sous cette colonne le Palladium enlevé par lui secrètement à Rome. La colonne elle-même, qui s'élevait sur un piédestal de marbre blanc de vingt pieds, portait sur son sommet vertigineux une statue d'Apollon (soi-disant un ouvrage de Phidias enlevé à Athènes, d'autres disent à Ilion). Mais l'empereur avait fait remplacer la tête du dieu du Soleil par son propre portrait entouré de rayons, et avait caché dans le colosse un morceau de la vraie croix du Christ. Ce furent des raisons suffisantes pour que ce point devînt l'objet d'un culte fantastique[2].

Mais ce ne sont pas, il s'en faut de beaucoup, toutes les constructions de Constantin. Car, outre l'église de Sainte-Irène et la préparation de l'église de Sainte-Sophie, outre d'autres sanctuaires, il éleva dans le onzième quartier de la ville une autre église en l'honneur des Apôtres. Cette église, construite en marbres de couleur, aux hautes voûtes, formant sans doute une croix grecque avec coupole, avec un plafond couvert tout entier en or, revêtue à l'extérieur d'airain doré,

[1]) Schmidt, p. 2 sqq. Frick, p. 2620-2621. Zosim., II, 30, 9-10.

[2]) Schmidt, p. 3. Frick, p. 2621. Voy. encore Hesych. Miles., 41. (p. 154). *Chronicon Paschale*, p. 528. Anonym. Banduri, p. 14. Malalas, p. 320. Zonar., XIII, 3, p. 7 sqq. Leo Grammat., *Chron.*, p. 87. Cedrenus, p. 518. (p. 296 *d.* P.) et p. 564. Socrat., I, 17. 22. Philostorg., II, 18. Cf. Burckhardt, p. 268. 415. 416 sqq., 420. Von Lasaulx, *op. cit.* p. 47 sqq. Dethier, *Le Bosphore et Constantinople,* p. 42 sqq. (La statue de l'empereur fut brisée le 5 avril 1101 par une violente tempête et par la foudre ; mais la plus grande partie de la colonne de porphyre subsiste encore aujourd'hui à la même place).

richement ornée dans toutes ses parties, s'élevant librement au milieu d'une grande cour entourée de toutes parts de portiques, de galeries impériales, de bains, de demeures pour les gardiens, cette église, dis-je, où se trouvait le trône de l'empereur à côté du siège de l'évêque, devint le mausolée des empereurs chrétiens, les Constantins en tête, et celui des évêques de la capitale. Elle se trouvait à peu près dans la partie la plus occidentale de la ville neuve proprement dite, dans le parc nouvellement créé à l'ouest du Forum de Constantin[1], à l'endroit où plus tard (1463-1469) fut bâtie la mosquée du sultan Mohammed II. Dans cette nouvelle partie se trouvaient encore de nombreux et importants édifices. C'est là que s'élevait le *Stratégion*, remontant au temps de Sévère (mais situé alors hors des murs de Byzance), dans la cinquième région de la ville. C'était le quartier-général de la garde impériale de Constantinople[2], dans le voisinage du port; ensuite, à côté de beaucoup d'autres édifices, comme des thermes et des théâtres, dans le nord-ouest de la ville neuve proprement dite, près du port et des Blachernes, le palais Hebdomon ou Magnaura[3]. Parmi les innombrables édifices d'utilité publique, il faut citer avant tout les greniers colossaux, les gigantesques conduites d'eau et les immenses citernes[4]. N'oublions pas, outre la Corne d'or, les nouveaux ports, parmi lesquels le port Éleuthérique, sur la Propontide (près du moderne Vlangabostan), achevé par le patrice Éleutherios[5]; du château

[1]) Cf. Manso, *Leben Constantins d. Gr.*, p. 74 sq., 316 sq. Euseb., *Vit. Constant.*, IV, 58. 59. 60. Socrat., I, 16. Sozomen., II, 34. Cedren., p. 284 *b*. Cette église, ainsi que l'ancienne église Sainte-Sophie et d'autres édifices chrétiens de ce temps, doit être regardée comme une basilique, ou classée au moins parmi les constructions allongées. Cf. aussi Anonym. Banduri, p. 65, 32. Le style chrétien des basiliques faisait peser des arcs et de grandes et lourdes murailles supérieures sur leurs colonnades; les églises à coupoles avec des galeries inférieures et supérieures ou des chapelles latérales tout autour « sont la négation complète de l'idée d'entablement, et n'emploient plus les colonnes que pour leur effet agréable à l'œil ». Burckhardt, *op. cit.*, p. 263 sqq.

[2]) Frick, *loc. cit.*, p. 2618. 2619.

[3]) Frick, p. 2622.

[4]) Frick, p. 2620. 2623. Manso, p. 317 sq.

[5]) Codin. éd. Bonn., p. 49 et 104. Frick, p. 2622.

impérial, entre de luxuriants jardins plantés sur de splendides terrasses de marbre, on descendait jusqu'au port du palais, sur le Bosphore, entouré de digues (à l'extrémité du promontoire du Bosphore) ; ce port était réservé exclusivement au service de la cour et du château [1].

L'importance en général de la nouvelle capitale du monde, pour l'empire et tout le monde grec, ne se fit naturellement sentir que peu à peu. Pendant que les successeurs de Constantin, comme nous allons le voir, ne cessaient d'augmenter la splendeur de la ville par de nouveaux monuments ; pendant que les environs, du côté du continent et jusqu'au delà de la Corne d'or, se couvraient de faubourgs et de maisons de campagne, ce ne fut pourtant qu'au moment du partage de l'empire, après la mort du premier Théodose, que les empereurs se décidèrent à faire de Constantinople leur résidence permanente. Et ce ne fut qu'à l'époque de la nouvelle détresse gothique, plus encore à partir d'Attila et du roi des Ostrogoths Théodoric, que l'Orient comprit que sa force défensive avait été prodigieusement accrue par la nouvelle et colossale forteresse. Quant aux Grecs d'Europe, ils ne sentirent qu'à l'époque d'Arcadius que le monde baigné par la mer Égée avait une nouvelle capitale et que le centre de gravité de l'hellénisme européen s'était déplacé ; que, comme le Midi grec et hellénistique avait trouvé depuis des siècles son centre à Alexandrie, celui de l'Orient, dans des temps plus récents, à Antioche, le temps était arrivé pour l'Europe où (et cela est vrai jusqu'aujourd'hui) l'hellénisme mourant devait reléguer désormais Athènes et Sparte dans le domaine des ombres du passé, et où le Bosphore devait voir naître la forme nouvelle de la Grèce byzantine. Constantinople n'avait pourtant pas été créée pour être une ville spécifiquement grecque. Malgré sa sympathie pour les Hellènes, Constantin était absolument Romain, ou du moins Romain avec une nuance illyrienne [2]. Grâce à la nouvelle organisation de l'empire et à

[1]) Schmidt, p. 9. Frick, p. 2621.

[2]) Cf. entre autres Euseb., *Vit. Constantin.*, III, 13. Mommsen, *Das Edikt Diocletians vom Jahre* 301, p. 55. Bernhardy, *Gesch. d. Griech. Litteratur*, I, p. 640.

l'importance croissante du droit romain et de la langue latine [1], l'esprit romain remporta encore une fois la victoire sur l'hellénisme, au IVe siècle, jusqu'en Syrie. Ainsi des hommes issus de familles parlant grec, comme l'historien du IVe siècle, Ammien Marcellin d'Antioche, et plus tard Claudien d'Alexandrie, le poétique admirateur de Stilicon, ce grand Vandale romanisé, furent des écrivains latins : ce qui forme un contraste singulier avec le temps et l'esprit d'un Fabius Pictor et d'un Postumius Albinus. Mais, tandis que jusqu'à Justinien Ier le latin resta essentiellement la langue de la cour et des rapports officiels; tandis qu'il fallut attendre jusqu'à l'empereur Maurice et jusqu'à Héraclius pour que l'empire romain oriental fût devenu intimement un empire réellement grec (ou plutôt romaïque ou byzantin), la ville de Constantinople est devenue beaucoup plus tôt une ville essentiellement de langue grecque, sous l'influence de l'Église, dont la langue était alors principalement le grec, et de l'invasion paisible et constante d'hommes parlant grec.

Mais c'est à l'époque de Constantin et plus tard jusqu'à Arcadius que la Grèce européenne en particulier ressentit l'influence de la nouvelle cité du Bosphore sur sa situation sociale, influence généralement peu favorable. En effet, elle n'eut à s'applaudir que d'une seule circonstance : l'énorme consommation que l'on y fit de marbres grecs, qui, sans aucun doute, ne profita pas seulement aux carrières de Proconnèse [2], et l'essor que Constantin, par le grand nombre de constructions qu'il provoqua à Byzance, donna (sans parler ici de la décadence du goût, très sensible à cette époque) aux métiers et aux arts architectoniques grecs, et dont ceux qui les exerçaient profitèrent pour leur situation personnelle [3].

[1]) Cf. aussi Marquardt, I, p. 515 sqq. et Kuhn, *Städt. u. bürgerl. Verf. d. Röm. Reiches*, I, p. 103. Sievers, *Das Leben des Libanios*, p. 17 sq. Bernhardy, *op. cit.*, p. 618.

[2]) Le commerce de marbre proconnésien, notamment pour la construction des églises, devient très prospère; cf. Ullmann, *Gregor von Nazianz*, p. 204.

[3]) Pour les immunités de ces artistes et ouvriers d'art, au point de vue des prestations communales, et les autres privilèges dont ils jouissent depuis 334 et 337 en vertu d'un édit de Constantin, voy. Friedländer, *Darstellung. aus der Römischen Sitengeschichte*, III, 5, p. 194 sqq. et Burckhardt,

Par contre, la dépense de tant de millions de pièces d'or sur un seul point du Bosphore et exclusivement au profit des nouveaux travaux doit avoir épuisé jusqu'à un certain point la Grèce [1]. Mais il y eut pour la Grèce trois autres causes réelles d'épuisement, qui se révélèrent très énergiquement dès que la nouvelle ville commença à vivre et continuèrent d'agir dans la suite.

Constantinople devait devenir, à tous les points de vue, le parfait pendant de l'ancienne Rome. De même qu'elle s'était étendue progressivement sur sept collines, la ville fut divisée dès l'origine, comme Rome, en quatorze régions ou quartiers, en y comprenant les faubourgs occidentaux. Avec le mécanisme complet de toutes les fonctions municipales de Rome, on établit aussi à Constantinople un Sénat. Ce Sénat, qu'on ne manquait pas d'exhiber dans les théâtrales représentations impériales fut, par rapport aux curies des provinces orientales, ce qu'était celui de Rome, avec des traditions plus imposantes, par rapport à celles de l'Occident : c'était la plus brillante, la plus haute et la plus considérée des assemblées urbaines de l'Orient, avec des honneurs plus grands et des charges moins onéreuses que les malheureux décurions des villes de province. Une certaine mesure de juridiction municipale, le fardeau des hautes fonctions urbaines, la plaie qui en était inséparable des liturgies, des jeux publics, le privilège honorifique de recevoir le premier, comme le Sénat romain, en sa qualité de représentant du peuple entier, la com-

p. 474. Clinton, *F. R.*, I, p. 395, d'après le Cod. Theod., XIII, 4, 2 et 4. Le monde grec prit naturellement une grande part à l'industrie de la mosaïque nécessaire à la décoration des églises chrétiennes (Burckhardt, p. 265 sqq.); sur l'existence d'une famille de mosaïstes à Périnthe, voy. les détails rassemblés par Friedländer, III, p. 188. 189, et qui démontrent que l'art et l'industrie d'art se transmettaient parfois dans les familles : ce qui répond à d'autres coutumes du temps, comme l'hérédité obligatoire de la profession militaire, du décurionat, etc., etc.

[1]) Cf. en général Anonym. Vales., 6 (dans Wagner, *op. cit.*, p. 615, 30). D'après Codinus, *Antiquit. Const.* éd. Bonn, p. 23 (P. p. 11 *c*), Constantin dépensa pour l'établissement et l'embellissement de sa capitale 600 quintaux ou 60,000 livres d'or, ce qui ferait d'après Gibbon, trad. Sporschil., p. 473, deux millions et demi de livres sterling ; d'après Burckhardt, p. 418 environ 60 millions de francs.

munication des lois nouvelles de l'empereur [1] : telles étaient les prérogatives de ce Sénat. La situation d'honneur de Constantinople reçut son couronnement lorsque, en 359, la ville fut séparée du domaine de la province d'Asie et placée, avec une banlieue, sous un *Præfectus Urbi*. Cette dignité fut revêtue d'abord par Honoratus [2], qui, comme le préfet de Rome, fut affranchi de tous rapports avec les chefs de provinces, placé comme *Vir Illustris* immédiatement sous l'empereur, et gratifié des mêmes droits et compétences que son collègue de Rome.

Mais il s'agissait maintenant de donner à la « nouvelle Rome » une nombreuse population. Aussi Constantin employa-t-il tous les moyens et toutes les faveurs possibles pour attirer vers le Bosphore le flot de l'immigration. Non seulement la nouvelle ville, dotée de tous les droits et privilèges de l'ancienne capitale Rome, bénéficia avec le *jus italicum* de l'exonération des contributions d'État, mais encore les particuliers furent attirés par des avantages considérables. L'effet de ces mesures fut produit bientôt et sur une grande échelle. Sans doute, l'importance historique de Constantinople n'a pas amené (avant les derniers temps de l'agonie des Paléologues) la nouvelle capitale à représenter l'empire dans le sens où aujourd'hui Paris représente la France. Même la prodigieuse influence morale et matérielle que Paris exerce aujourd'hui sur la France, Berlin sur la Prusse, la nouvelle cité ne put l'exercer avant l'existence indépendante de l'empire romain d'Orient, jusqu'aux limites de la sphère d'action d'Antioche et d'Alexandrie. Mais, dès ce moment, l'attraction exercée par la nouvelle capitale fut très préjudiciable pour les pays voi-

[1]) Puchta, *Institutionen*, I, p. 601 sqq. Walter, p. 545 sqq. Le Sénat de Constantin (Sozomen., II, 2. III, 3. Anonym. Vales., 6, dans Wagner, *op. cit.*, p. 615, 30) reçut dans la suite de l'empereur Julien tous les privilèges et droits essentiels du Sénat romain. Zosim., III, 11, 5. Libanius, *Orat. ad Theodos.* (éd. Morell.) Vol. II, p. 393. Cf. Sievers, *Libanios*, p. 58, note 8, et Kuhn, I, p. 179 sqq.

[2]) Puchta, p. 601. Walter, p. 551, sqq. Schiller, p. 64. Cf. Hieronym., *Chron.* dans Schöne, *Euseb.* vol. II, p. 195. Chronic. Paschale, p. 530, et Malalas, p. 323 (V. p. 6 et O. p. 9), d'après l'autorité douteuse duquel Constantin aurait aboli les dernières traces de dépendance des Byzantins à l'égard de Périnthe. Cf. Zonar., XIII, 3, p. 8.

sins, par conséquent aussi pour la Grèce. Cette attraction, qui ne fit qu'augmenter avec le temps, à mesure que la nouvelle « ville d'or » ouvrait un plus large champ à l'ambition et à la cupidité, à mesure aussi que, dans les temps de grandes guerres avec les Barbares, tout le monde accourait pour trouver la sécurité dans ses murs. L'afflux de la population vers Constantinople dut, dès l'origine, agir sur les pays grecs d'une manière d'autant plus funeste que le temps était passé depuis des siècles où la puissance de colonisation de la Grèce résultait d'une sorte de pléthore. Car, depuis le mouvement de recul, ou au moins d'arrêt, dans le progrès de la population après les grands ébranlements de l'empire qui commencèrent sous le règne de Philippe, les vides produits dans les provinces par le départ des paysans et des bourgeois appelés à peupler une ville bâtie pour cinq cent mille habitants ne pouvaient plus être comblés, si ce n'est par l'hospitalité donnée à des Barbares du Nord. Pour le moment, l'entrée de nombreux décurions dans le Conseil de la nouvelle capitale fut notamment ressentie d'une façon très désagréable dans les provinces[1].

Ce système de peupler la ville de Constantinople avec des immigrants que l'on attirait eut encore d'autres et très graves inconvénients économiques, aussi bien pour la nouvelle ville elle-même que pour la Grèce. On croira que nous voulons faire une mauvaise plaisanterie si nous disons que Constantin poussa l'imitation de l'antique ville aux sept collines sur le Tibre jusqu'à se hâter de créer artificiellement une nombreuse populace : c'est pourtant la pure vérité. Pour parler en historien, nous dirons que, dans son impatience de voir sa ville promptement peuplée, il ne put pas éviter de

[1]) Sur l'augmentation de la population de la nouvelle capitale, qui croissait rapidement à chaque génération, notamment depuis l'établissement à demeure de la cour d'Orient à Constantinople (cf. HIMERIUS, *Or.*, VII, 12), par l'immigration du dehors, voy. ZOSIM., II, 35. En général : ANONYM. VALES., VI (dans WAGNER, *op. cit.* p. 615, 30). HIERONYM. *Chron.* dans SCHÖNE, *Euseb.*, vol. II, p. 192 : « *Dedicatur Constantinopolis omnium paene urbium nuditate* ». EUNAP., *Vit. Sophist.*, (éd. Boissonade) p. 22 sq. Cf. SOZOMEN., I, 3. Sur le courant qui attirait les décurions à Constantinople, cf. encore SIEVERS, *Das Leben des Libanios*, p. 7.

prendre pour Constantinople les mesures économiques qui avaient été les plus funestes à la Rome impériale. Entre autres avantages offerts aux immigrants, Constantin ouvrit à la population pauvre la perspective des distributions de grains, de vin, de viande et d'huile, comme elles étaient usitées à Rome. Ces distributions fonctionnèrent d'une manière régulière à partir du 18 mai 332, et atteignirent peu à peu un tel développement que l'on compta plus tard quatre-vingt mille personnes qui recevaient tous les jours du pain aux frais de l'État[1]. C'est ainsi qu'à côté de la cour, des grands de l'empire, de nombreux citoyens aisés et d'une classe ouvrière gagnant de bons salaires, il se forma bientôt une population de parasites qui transplanta sur le Bosphore l'antique cri romain : *Panem et Circenses,* et fut toujours prête (comme elle l'était à Rome, comme elle le sera à l'époque byzantine et à l'époque ottomane) à traduire son mécontentement en sauvages émeutes ou en incendies formidables. Pour la Grèce, les conséquences furent d'une autre nature. La création de la grande ville et le rapide accroissement de sa population attira vers le Bosphore un commerce colossal de denrées de tout genre. Les parties avoisinantes de l'Asie, des îles et de la Thrace, firent naturellement avec leurs expéditions journalières des bénéfices énormes. Le commerce en gros des grains fut alimenté, outre l'Asie et la Syrie, par Alexandrie, qui était le grand marché des céréales de l'Égypte. Mais tout cela fut au grand détriment des Grecs proprement dits. De même que l'approvisionnement des masses toujours turbulentes de Rome avait été le principal souci des empereurs, de même ce fut pour les souverains de l'Orient une besogne essentielle et pas toujours facile que de nourrir le peuple de Constantinople. Or, comme les arrivages du Pont-Euxin avaient cessé depuis les horreurs de la guerre des Goths, et que plus tard même ils ne se dirigèrent plus que sur Constantinople[2] ; comme dans les pro-

[1]) Zosim., II, 32, 1. Socrat., II, 13. Sozomen., II, 3. III, 7. Malalas, p. 322 (O. p. 8 et 9. V. p. 5 *d-e*). Cf. Walter, p. 556 sqq. Finlay, p. 106 sq. et, pour le commencement des *congiaria,* voy. Manso, p. 372, d'après le *Chronicon Paschale,* p. 531 et 533, et Codin. (éd. Bonn.) *De origin.*, p. 16.

[2]) Socrat., IV, 16.

vinces helléniques les produits de l'agriculture depuis longtemps suffisaient à peine aux besoins ordinaires, les mêmes places maritimes de la Grèce qui s'alimentaient depuis des siècles à l'aide des greniers de l'ancienne Byzance se trouvèrent, après la fondation de la nouvelle capitale Constantinople, réduites à une situation économique de toutes façons difficile [1].

Enfin, la fondation de la nouvelle capitale exerça encore une autre influence sur ce qu'il y avait de plus délicat dans la vie intellectuelle des Hellènes. L'empereur Constantin voulut parer sa nouvelle ville de la façon la plus grandiose avec des œuvres d'art authentiques. Comme il n'existait plus de moyen pour les faire naître, il eut recours d'une manière vraiment barbare aux procédés des anciens proconsuls de la République et de l'empereur Néron. Il envoya ses agents dans les provinces, de préférence naturellement dans les pays grecs et hellénistiques, surtout à Delphes, Athènes, Rhodes, Smyrne, Éphèse, Chios, en Crète, à Cyzique, pour chercher dans les temples abandonnés ou devenus inutiles, dans les régions autrefois sacrées, dans les villes grecques riches en œuvres d'art de toutes les époques, les innombrables trésors qui s'y trouvaient et les expédier en masse à Constantinople, où ils furent employés à la décoration des nouvelles places ou des monuments d'apparat, quelquefois avec des transformations arbitraires, d'autres fois en les laissant tels quels [2]. Dans

[1]) Sur l'Égypte, devenue le grenier de Constantinople de par Constantin, qui destina à l'approvisionnement de la nouvelle capitale une partie des contributions en nature de cette province, voy. Socrat., II, 13. Sozomen., III, 7. Walter, p. 556. Marquardt, II, p. 233. Effets fâcheux de cette situation pour la Grèce, particulièrement pour Athènes. Voy. Eunap., *Vit. Sophist.*, (éd. Boissonade), p. 22 sqq. Cf. Themist., *Orat.*, VI, p. 161.

[2]) Cf. Euseb., *Vit. Constantin.*, III, 54. Sozomen., II, 5. Zosim., V, 24, 9 sqq. Malalas, XIII, p. 319 (O. 5. V. 4 *d*). Codinus, pp. 9 *d*. 20, 1. 30 *b*. 43, 4. 53, et notamment l'Anonyme dans Banduri, *Imperium Orientale* (éd. Paris, 1711, t. I), p. 4 A. B. lib. III, p. 41 A. sqq. et p. 66, et dans la même collection, p. 135-174, les épigrammes de l'Anthologie qui se rapportent à ces œuvres d'art. Cedrenus mentionne à l'occasion (éd. Bonn., vol. I, p. 564 sqq.) une statue en émeraude d'Athênê venant de Lindos ; l'Aphrodite cnidienne de Praxitèle ; une Hêra de Samos ; un Éros de Myndos ; une Amphitrite de Rhodes. Cf. aussi Buckhardt, p. 419 sqq.

ces opérations, cet empereur fut fidèle à sa tendance et à celle du temps, qui visait au colossal, fût-ce aux dépens du goût et de l'effet propre à chaque objet d'art, ainsi qu'à la neutralisation des œuvres antiques par combinaison avec ce qui était alors l'esprit moderne, c'est-à-dire le christianisme. A ces deux points de vue, il est à noter, entre autres, qu'on fit entrer dans la décoration de l'église de Sainte-Sophie quatre cent vingt-sept statues de toutes espèces et de tous les temps[1]. Mais ce qui dut être le plus douloureux pour les Hellènes, qui étaient attachés d'une manière si touchante à leurs trésors artistiques, ce fut de voir leurs antiquités les plus saintes, les vieux trophées de leur gloire nationale, les statues érigées en l'honneur des grands hommes de leur sublime passé, victimes d'une véritable profanation, servir à l'ornementation d'une ville neuve cosmopolite et à la distraction d'une foule oisive, indifférente, étrangère, venue de tous les bouts du monde : et cela bien avant l'époque où, l'hellénisme étant mort, la tradition byzantine des temps chrétiens transforma en saints du christianisme les antiques images des dieux et des héros, dont on ne connaissait plus depuis longtemps la signification[2]. Ce devait être une cruelle émotion pour un Hellène cultivé de l'Achaïe lorsque, venant à Constantinople, il retrouvait au milieu de la bruyante agitation de l'Hippodrome la célèbre « Colonne des Serpents », formée de serpents d'airain triplement enlacés sur les têtes desquels reposait le trépied d'or. C'était l'ex-voto des États grecs qui avaient pris une part glorieuse à la deuxième guerre médique ; déposé à Delphes après la victoire de Platée, il portait sur les enroulements inférieurs des serpents le catalogue nominatif des alliés grecs de cette époque mémorable[3]. Il en était de même lorsque les Hellènes

[1]) Cf. Buckhardt, *loc. cit.* Codin., p. 16 et 64.

[2]) Nous doutons fort que Constantin ait poursuivi personnellement le dessein qui lui est attribué dans Euseb., *Vit. Const.*, III, 54. Socrat., I, 16. Sozomen., II, 5. Cedren., p. 284 *c.*, de rabaisser consciemment et de dégrader les anciennes images des dieux aux yeux des païens.

[3]) Euseb., *Vit. Constant.*, III, 54, 2. Socrat., I, 16. Sozomen., II, 4-5. Zosim., II, 31, 1-2. Cassiodor., *Hist. Eccles.*, II, 20. Anonym. Banduri, pp. 3-42. Cf. pour ce monument et pour la discussion soulevée de nos jours sur l'authenticité des restes qui en subsistent encore, (d'après Gibbon, trad.

de vieux style, arrivant à Constantinople comme fonctionnaires, savants, négociants, ou simplement voyageant pour leur plaisir, retrouvaient les images des héros et des dieux de leur patrie, la parure vénérable et grave de leurs temples, de leurs places publiques, de leurs portiques et de leurs hôtels de ville, dans un milieu étranger et enjolivés contre toutes les lois de la beauté avec des motifs d'un autre art. Ils apercevaient dans cette moderne Constantinople, aux portes du brillant palais du Sénat, les statues d'airain de la Pallas Athênê de Lindos et du Zeus de Dodone, et, dans l'intérieur du superbe édifice, les images des Muses, arrachées à la paisible solitude des bois de l'Hélicon[1] ! Malgré cela, c'était un moyen, le plus cruel de tous, tant qu'il régnait encore en Grèce un souffle de l'ancien hellénisme, d'attacher les Hellènes avec le sang de leur cœur au nouvel et gigantesque musée du Bosphore. Dans la suite, lorsque Alaric, Gaïnas et Attila désolèrent de nouveau, par le fer et le feu, les pays grecs entre le Balkan et le Taurus, lorsque le fanatisme des moines victorieux chassa l'antiquité des provinces avec la torche à la main, ils purent du moins se consoler par la pensée qu'une partie de l'héritage artistique de leurs ancêtres trouvait un asile derrière les murailles de la capitale, tant que là aussi les incendies politiques ne détruiraient pas cette précieuse matière à butin.

Mais Athènes fut atteinte aussi, au moins dans ses intérêts matériels, par une autre entreprise que Constantin inaugura dans sa capitale. En sa qualité d'ami zélé des sciences, il créa aussi une Université sur le nouveau Capitole byzantin[2]. Cet

Sporschil, p. 475), notamment O. Frick, *Das platäische Weihgeschenk zu Constantinopel* (Leipzig, 1859), en particulier p. 513 sqq. et Frick dans Pauly, *R. E.*, *loc. cit.*, p. 2624, où la littérature de ce débat est colligée en détail. Voy. aussi Wieseler, *Ueber den Delphischen Dreifuss* (Göttingen, 1871, 4°).

[1]) Pour les Muses de l'Hélicon, les statues de Zeus et d'Athênê, voy. Zosim., V, 24, 9-11. Sozomen., II, 5, qui mentionne aussi une statue d'Apollon provenant de Delphes ; cf. Zosim., II, 31, 2. D'après Euseb., *Vit. Const.*, III, 54, 2, les statues des Muses auraient d'abord été placées dans le palais impérial. Sur l'antique sanctuaire et les œuvres d'art de l'Hélicon, cf. encore Bursian, *Geogr. Griechenl.*, I, p. 239.

[2]) Ce Capitole était situé dans la partie septentrionale de la nouvelle ville

institut fut organisé sur le modèle de l'Université romaine siégeant au Capitole de Rome, où cinq rhéteurs et dix grammairiens à la solde de l'empereur enseignaient la propédeutique grecque et la langue latine ; il y eut en plus des chaires de philosophie et de jurisprudence [1]. Les Athéniens n'eurent, du reste, guère de motifs de craindre la concurrence de cette nouvelle haute école pour leur antique et célèbre Université. La gloire d'Athènes ne s'éclipsa qu'après que la seconde guerre gothique eut couvert toute l'Achaïe de ruines, lorsque la dernière sève de l'hellénisme cultivé à Athènes se dessécha et qu'il ne fut plus possible de rivaliser avec le nouvel essor que prit le Capitole byzantin depuis Théodose II. Au contraire, ce fut précisément au ɪᴠᵉ siècle, comme nous le montrerons plus loin, que l'Université d'Athènes resplendit encore une fois du plus brillant éclat. Même dans la superbe capitale, il fut de mode de renier la descendance des Byzantins issus de la petite ville de Mégare, et de faire parade d'une colonisation de Byzance par les Athéniens [2].

En général, la paix extérieure [3] et la sécurité qui régna en Grèce depuis la fin de Licinius contribua encore une fois à rétablir la prospérité des Hellènes. Quelque lourde que fût pour le pays la nouvelle hiérarchie des fonctionnaires, quelles que fussent les exigences du fisc, dont la fausse politique lésa plus d'une fois les populations [4], la Grèce resta longtemps encore indemne de plus d'une souffrance de ce temps, sans

qui s'étendait à l'O. de l'ancien rempart, autrement dit, au N.-N.-O du grand Forum de Constantin.

[1]) Sur la nouvelle Université byzantine de Constantin, cf. Bernhardy, *Grundriss der Griech. Litteratur* (3. Bearb.), I, p. 631. Walter, p. 560 sqq. Finlay, p. 158. 175.

[2]) Cf. Wernsdorf, p. 513 ad Himer. *Orat.*, VII, 3. Ammian. Marcellin., XXII, 8, 8.

[3]) Parmi les mesures qui furent prises pour relever le chiffre de la population dans le pays, il faut noter encore qu'une province grecque, la Macédoine, fut aussi une des contrées de l'empire où Constantin le Grand établit une partie des 300.000 Sarmates (sans doute plus exactement Vandales), qui passèrent (probablement en 334) à l'empire et furent distribués dans la péninsule des Balkans et en Italie. Anonym. Vales., VI (dans Wagner, p. 615, 32). Cf. Von Wietershe m, III, p. 201 à 206. Clinton, *F. R.*, I, p. 388.

[4]) Ici se rapporte notamment ce que dit Finlay, p. 104 sq., du monopole

parler même de la sécurité infiniment moins grande des provinces qui s'étendaient aux frontières de l'empire. Ce fut justement l'insécurité des communications dans les provinces frontières de l'empire qui semble avoir rendu aux villes grecques une partie de leur ancienne activité commerciale, grâce à l'emploi plus fréquent des voies maritimes [1]. Le développement religieux de l'époque s'accomplit ici beaucoup plus pacifiquement qu'en Orient et dans les pays plus agités de l'Occident. Selon toute apparence, si la Grèce ne resta pas étrangère à la guerre d'extermination qui commençait contre le paganisme [2], ainsi qu'à la guerre confessionnelle entre les chrétiens catholiques et ariens, ces luttes n'eurent pas chez elle l'acharnement que l'on constate ailleurs.

On sait que, depuis la défaite de Licinius, l'empereur Constantin, avec une résolution lente mais ferme, avait fait de

et des fabriques impériales, ainsi que des étranges et funestes restrictions (cf. Cod. Theodos., IX, 23, 1) qui pesaient sur le petit commerce.

[1]) Cf. Finlay, p. 105-128, lequel donne ensuite des renseignements étendus (cf. p. 133) sur le commerce de toutes les contrées orientales de langue grecque avec l'Orient, en dehors de la Perse.

[2]) Nous n'avons pas de détails sur l'extension positive du christianisme en Grèce dans ce temps. Mais la tradition nous apprend, entre autres choses, qu'Hélène, la mère de Constantin, édifia la célèbre église d'Hekatontapyliani, près de Naussa et Paroikia à Paros (où du reste, comme en général dans les îles, le paganisme s'est maintenu jusqu'au ve siècle). L. Ross, *Griech. Inselreisen*, I, p. 46. Peut-être est-elle aussi de cette époque l'antique église de Saint-Pierre à Argos, dont parle Bursian, *Geogr. v. Griech.*, II, 1, p. 56. Mais on ne saurait préciser le temps où M. Lollius Epinicos consacra à la *Stata Mater* le monument dont il ne reste plus que le marbre avec fronton dans l'église de Kato-Achaïa (dans les ruines d'Olenos), trouvé par Le Bas (cf. *Revue archéol.* Juillet 1843, p. 280 sqq.). Les inscriptions chrétiennes suppléent mal à la disette de renseignements sur les premiers siècles du christianisme en Grèce avant le partage de l'empire. Ajoutons, pour être complets, que, parmi les inscriptions chrétiennes (la plupart funéraires) qui peuvent nous servir ici jusqu'à un certain point dans le tome IV de Böckh, *Corp. Inscr. Græc.*, le n° 9439 appartient au IIe ou IIIe siècle et vient de Thessalonique; les n°s 9288 et 9289, p. 470, du IIIe ou du IVe siècle, se rapportent à Mélos et à ses catacombes; que le n° 9319 (Athènes) et le n° 9303 (Salamine) sont du IVe, peut-être même du Ve siècle. Mais nous voyons par le n° 9294, p. 472 sqq., que jusqu'à la fin du IIIe siècle le christianisme avait gagné au moins sporadiquement des adeptes à Élis, et par le n° 9301, p. 474 sqq., qu'il en avait aussi à Sicyone au IVe siècle. Pour Thasos, dans la deuxième moitié du IVe siècle, cf. Ullmann, *Gregor von Nazianz*, p. 204.

plus en plus de la cause des chrétiens sa propre cause. Nous ne chercherons pas à résoudre ici le grand problème du secret psychologique de ce grand homme, la question de ses sentiments intimes vis-à-vis de la religion chrétienne. Ce qui suit suffira pour le but que poursuit notre travail. Quoiqu'on l'ait dit souvent, l'empereur Constantin ne fit pas encore du christianisme la religion de l'État. Mais il aplanit les voies qui conduisirent bientôt à ce résultat. Jusqu'à la fin de son règne, il chercha à établir en toutes choses une parité extérieure entre l'ancienne et la nouvelle religion : notamment dans les services de l'État, il ne fut pas encore question d'une préférence pour l'un ou l'autre parti. Seulement, les gouverneurs furent choisis de préférence dans les rangs des fonctionnaires chrétiens. Mais c'est un fait indéniable que l'empereur s'intéressa, d'une part, personnellement avec une sympathie croissante aux affaires de l'Église chrétienne et ne cessa d'accorder de nouvelles faveurs au christianisme, tandis que, d'autre part, non seulement il abolit certains abus horribles du polythéisme, mais, tout en restant toujours le *Pontifex Maximus* romain, il dépouilla, avec une irrévérence toute fiscale, de nombreux temples de leurs œuvres d'art et de leurs trésors, supprima des sanctuaires désertés par leurs fidèles, et montra clairement qu'il était bien résolu à laisser peu à peu tomber la cause de l'hellénisme. Il arriva donc naturellement que, parmi les gens qui se laissent diriger par les tendances de la cour, quelles qu'elles soient, il y en eut chaque jour davantage qui se tournèrent vers le christianisme, avec plus ou moins de conviction intérieure, ce que nous n'avons pas à rechercher. La force offensive de l'hellénisme s'était épuisée pendant la persécution de Dioclétien. La masse de la population païenne, comprenant encore plus des deux tiers des citoyens de l'empire, devant l'indifférence croissante à l'égard de l'ancienne foi, laissa passivement les choses aller comme elles voulaient. Le temps des martyrs païens n'était pas arrivé encore : nous ne les verrons que peu avant la chute définitive du monde antique. En attendant, la décomposition tranquille du polythéisme semble s'être opérée avec le plus de lenteur dans les anciens pays des Hellènes, où les antiques cultes et

les antiques fêtes étaient pour ainsi dire incarnés d'une manière presque indestructible dans la nationalité grecque restée inébranlable et sans mélange, où l'impétuosité chrétienne se montrait avec plus de ménagements, où l'Université athénienne, par essence, conservait toujours vivants les souvenirs du passé classique. C'est justement sur ce terrain que les rapports entre les fils chrétiens et païens du même pays subsistèrent encore longtemps, sans bruit et sans hostilité. Ce fut, en tout cas, au grand profit moral des communautés chrétiennes de la Grèce — qui, tout en n'ayant plus dans l'Église chrétienne la prépondérance dont elles avaient joui jusqu'à Septime-Sévère, étaient l'objet d'une piété constante, elles qui remontaient pour la plupart indubitablement par leurs origines jusqu'aux apôtres, comme Thessalonique, Athènes, Corinthe, et qui, par le dévouement avec lequel leur pauvreté avait soutenu les chrétiens de Jérusalem [1], s'étaient conquis une gloire immortelle — car elles furent ainsi, semble-t-il, heureusement à l'abri de la dangereuse et funeste tentation, à laquelle succombèrent les églises d'Orient, de rendre haineusement aux païens les mauvais traitements dont elles avaient souffert dans le passé.

Une autre circonstance ne fut pas moins heureuse pour le christianisme en Grèce, c'est que la terrible querelle confessionnelle qui, au lendemain de la victoire de Constantin sur Licinius, avait divisé l'Église, principalement en Orient, jeté la discorde dans le sein des communautés et des familles et sapé de la manière la plus désastreuse la puissance morale de l'Église pendant les siècles suivants, s'arrêta sur le seuil des pays grecs européens et ne réussit pas à le franchir. On sait que l'Église d'Orient, à peine échappée aux terreurs de la persécution, se divisa aussitôt sur la grande question dogmatique qui se rattache au nom d'Arius. Lorsque Constantin convoqua, en 325, à Nicée en Bithynie, le premier grand Concile œcuménique pour mettre fin aux dissensions de l'Église, parmi les évêques d'Orient, qui y vinrent presque tous, ceux des provinces grecques furent représentés en grand nombre [2]. Et,

[1]) II *Cor.*, 8, 2-3. *Ad Roman.*, 15, 25 sq.

[2]) Des évêques d'Asie, de Crète, de la Grèce européenne, sont mentionnés

circonstance féconde en conséquences importantes pour les Grecs, ce furent justement les évêques de la Grèce euro-

en général dans Euseb., *Vit. Constant.*, III, 7, 8; en outre, évêques macédoniens et épirotes dans Socrat., I, 8, et Gelasius ap. Mansi (*Concil. collect.*, t. II), p. 806, lib. II, 5. Il est difficile de donner un aperçu complet de l'épiscopat grec d'alors en Europe. Pour Thessalonique, on connaît l'évêque Alexandre (cf. Euseb., *Vit. Constant.*, IV, 43, 3 et Harduin., *Act. Concil.*, t. I, p. 319 sqq. et Gelasius dans Mansi, *op. cit.*, p. 882, lib. II, 27 et p. 390, c. 36), lequel, dans Gélase, représente tout le clergé du diocèse de Macédoine. Tafel, *De Thessalon.*, p. 45 sqq. Sur Alexandre et son successeur Jean, voy. aussi Le Quien, *Oriens Christianus*, t. II, p. 27-29. En 342, on voit apparaître ici l'évêque Aétius ; cf. Mansi, t. III, p. 17 et 18. Tafel, *De Thessalon.*, p. xv et xlvii sqq. Cf. aussi, sur Aétius et son successeur Herennius, prédécesseur d'Ascholius, Le Quien, t. II, p. 29. En outre, nous connaissons, pour le temps de Constantin le Grand en Thessalie, l'évêque très actif Achillios de Larissa (voy. ci-après, p. 252, 2); de plus, Hardouin, dans son grand ouvrage (*Act. Concil.*, t. I) a réuni divers noms d'évêques grecs du temps du concile de Nicée. On y voit encore (p. 319 sqq.) un évêque Claudianus de Thessalie; cf. Mansi, VI, p. 1138; de plus, pour Thèbes (sans doute en Phthiotide), un évêque qui est nommé tour à tour Boudion, Dionios, Chionios; pour Athènes, l'évêque Pistos; et à côté d'Aristæos « de l'Hellade », sans autre indication de localité, et de l'introuvable Festius de Strategis, on rencontre encore (p. 317 sqq.) Apollodore de Corcyre; Mansi, VI, p. 1138. (Pour le milieu du ive siècle, les *Act. SS. Bolland.* 15 avril, Vol. II, p. 378, connaissent un évêque Maximus de Cythère; pour le même temps, l'évêque Épictète de Corinthe dans Mansi, t. V, p. 830. Hardouin, I, p. 1541. 1635). De « la province des îles », où les chrétiens des Cyclades étaient dès lors déjà assez nombreux (cf. Gelasius dans Mansi, *op cit.*, p. 882, lib. II, 27), Hardouin, I, p. 317 sqq. connaît, pour l'époque de Constantin, Euphrosynos de Rhodes et Méliphron de Cos. A Lemnos, l'évêque Stratégios. Mansi, VI, p. 1138. (En Crète, jusque par delà le milieu du ive siècle, l'évêque Myron Thaumatourgos de Cnosse. *Act. SS. Boll.*, 8 août, Vol. II. p. 344 sqq.*)

Nous avons un tableau plus complet du monde grec de la côte occidentale de l'Asie Mineure, où le christianisme était déjà beaucoup plus répandu. Ici nous rencontrons des évêques d'Éphèse**, de Smyrne***, d'Ilion ou de Troade****; et, pour le temps de Constantin et de Constance II, des évêques

*) Dans l'*Oriens Christianus*, Le Quien, t. II, donne encore plusieurs autres indications, et cite encore plusieurs noms même pour les temps postérieurs, ainsi pour le concile de Sardica (en 347), cf. Théodoret., *Hist. Eccl.*, II, 8, et pour le règne de Constance II. En Epire, il nomme (pour Sardica) l'évêque Héliodore de Nicopolis, p. 133 sq. En Thessalie, il nomme (pour Nicée) l'évêque de Thèbes en Phthiotide, Cleonius ou Claudius, son successeur (pour Sardica) Moschos, p. 121 sq; en Achaïe viennent après Epictète de Corinthe, jusqu'au temps de l'empereur Théodose II, les évêques Dorotheos et Alexandre, p. 159 sq.; Patræ est représentée à Sardica par l'évêque Plutarque, Thèbes (en Béotie) par Julius; p. 179 sq. 210. (Par contre, c'est sur des indications très douteuses qu'on appuie les noms de quelques évêques, qui représentaient soi-disant à Sardica des villes grecques, lesquelles ne réapparaissent comme évêchés qu'au ve siècle, comme Dionysios Ed'lis [p. 195], Alexandre de Messène [p. 195], Athénodore d'Élatée et Alypios de Mégare [p. 205 sqq.]).

**) Harduin., *op. cit.*, p. 315 sqq. Gelas dans Mansi, *op. cit.*, p. 828, lib. II, 7. Sozomen., III, 12.

***) Harduin., p. 315 sqq. Gelas., *op. cit.*, p. 882, lib. II, 27.

****) Harduin., *ibid.* Gelas., *ibid.*

péenne, ceux de l'Achaïe (parmi eux, Hésiodos de Corinthe), ceux d'Épire, de Thessalie, de Macédoine[1], qui se déclarèrent, Achillios Thaumatourgos, évêque de Larissa, à leur tête[2], les adversaires énergiques de l'arianisme. Depuis cette époque, les chrétiens de la Grèce européenne, avec l'immense majorité des chrétiens d'Occident, furent des adeptes déclarés du symbole de Nicée[3]. Ce fait (indépendamment de tout jugement sur le côté dogmatique de la question) eut les conséquences les plus favorables pour le développement de l'Église en Grèce. La Grèce resta étrangère aux haines épouvantables qui depuis lors ébranlèrent et déchirèrent l'Église des provinces orientales et celle de Constantinople et nuisirent profondément à l'influence victorieuse de la nouvelle religion au dehors, comme à son efficacité morale à l'intérieur des communautés. La Grèce, où l'Université d'Athènes était encore toujours l'énergique foyer de l'hellénisme, où le christianisme n'avait pas encore été imbu de l'esprit subtil, antithétique, rationaliste et dialectique des philosophes et des savants helléniques, la Grèce, dis-je, ne fut pas touchée immédiatement par les luttes acharnées des partis confessionnels. De cette façon, la religion chrétienne put, jusqu'à nouvel ordre, travailler lentement, mais efficacement, et gagner tous les jours du terrain sans rien perdre de son antique pureté. Et lorsque, plus tard, à l'époque de Constance II et sous l'empereur Valens, le parti

de Chalcédoine*, de Cyzique**, de Lampsaque***, de Mitylène****, et de Périnthe*****. Cf. en général aussi Kuhn, *Die städt. und bürgerl. Verfass. d. Röm. Reiches*, II, p. 201 sqq. 203. 209. 228.

1) Euseb., *Vit. Constant.*, III, 7, 1; 19, 1. Zinkeisen, *Gesch. Griechenl.*, I, p. 611.

2) Inscrit au 15 mai dans le grand *Menologium* de Basile, III, p. 99. Voy. Zinkeisen, *op. cit.* Sur Achillios et son successeur Alexandre, voy. aussi Le Quien, t. II, p. 103.

3) Euseb., *Vit. Constant.*, III, 19. Theodoret., *Hist. Eccles.*, I, 10. Socrat., I, 9. II, 2, 27 fin. Voyez aussi Merleker, *Achaïc.*, p. 465 sqq. Cf. en général Hefele, *Geschichte der Concilien*, I, p. 255 sqq.

*) Sozomen., I, 21. Socrat., I, 8. III, 25. Philostorg., (éd. Gothofred.) I, 9. II, 15. Gelas., *op. cit.*, p. 828, lib II, 7.

**) Socrat., II, 38. 40. Sozomen., IV, 13. Harduin., *op. cit.*, p. 315 sq. Gelas., *op. cit.*, p. 882, lib. II, 27.

***) Socrat., V, 8. Sozomen., VI, 7.

****) Socrat., II, 40.

*****) Socrat., II, 12. Sozomen., II, 25. III, 3. Harduin., p. 319. Le Quien, t. II, p. 1101 sqq.

orthodoxe eut été refoulé à Constantinople et que l'arianisme fut devenu l'objet de toutes les faveurs, l'Église de Grèce, grâce à son attitude particulière, échappa aux funestes tentations inséparables de l'élévation de l'arianisme à la dignité d'une espèce de religion de cour.

La situation du paganisme, au contraire, dans la Grèce proprement dite, devint essentiellement défavorable sous les premiers successeurs de Constantin. C'en fut fait de la tolérance consciente du gouvernement à l'égard de la vieille foi lorsque ce Constantin, « égal des apôtres », que les écrivains chrétiens postérieurs n'hésitèrent pas à célébrer par les mêmes noms[1] dont se servaient autrefois les païens pour leurs empereurs vivants et encore plus pour les défunts, tombé gravement malade dans la semaine de Pâques de l'année 337, fut formellement reçu dans le sein de l'Église chrétienne par le baptême et mourut à Nicomédie le dernier jour de la Pentecôte de la même année (22 mai).

La nouvelle capitale, Constantinople, devint aussitôt le théâtre de terribles violences et de ces scènes de carnage dynastiques qui se sont répétées cent fois depuis, avec une horrible régularité, sous les régimes romain, byzantin, musulman, jusqu'en plein XIXe siècle. Dès l'année 335, l'empereur Constantin avait fait, de cet empire auquel son épée venait seulement de rendre l'unité, un nouveau partage entre les princes de sa maison arrivés à la majorité ; de sorte que ses fils, les césars Constantin II, Constance II et Constant, et ses deux neveux, les césars Dalmatius et Hannibalianus, prirent tout de suite l'administration de leurs parts de l'empire. Il avait décidé, de plus, qu'à sa mort ces cinq jeunes princes (nous ne savons pas avec quelle hiérarchie ni sous quelles formes) gouverneraient leurs territoires en souverains indépendants. Ainsi Constantin II avait reçu les pays de la préfecture des Gaules ; Constant, l'Afrique, l'Italie et les provinces illyriennes proprement dites ; Dalmatius, la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe ; Constance, tout l'Orient au-delà de la Propontide

[1]) Cf. Θειότατος dans le *Chronicon Paschale*, p. 518, 8 et p. 530 ; ἰσαπόστολος dans Euseb., *Vit. Constant.*, IV, 60.

et des détroits ; Hannibalianus enfin, l'Arménie et le Pont[1]. Mais la race maudite du grand empereur ne fut pas satisfaite de ce partage. Aussi, dès que les pompeuses funérailles et la sépulture du corps de Constantin dans l'église des Apôtres, à Constantinople, furent terminées, l'astuce du jeune Constance et de ses misérables conseillers réussit à faire massacrer par l'armée presque toute la maison de Constance Chlore. Dalmatius et son frère, attirés dans la capitale, furent supprimés de la même façon[2]. Après cela, les trois césars Constantiniens furent proclamés officiellement Augustes par le Sénat, le 9 septembre 337. Le sanglant butin fut partagé par les frères dans l'été de l'année 338, dans une conférence à Sirmium, de sorte que la Thrace avec la capitale échut finalement à Constance II, tandis que Constant obtenait toute la préfecture d'Illyrie, avec la Crète, la Macédoine et l'Achaïe[3].

Le jeune empereur Constant, qui, comme l'on sait, était devenu le maître de toutes les provinces occidentales de l'empire après la mort de Constantin II, tué en 340 dans la guerre si follement entreprise pour spolier ses frères[4], était

[1]) C'est ainsi que ce partage est exposé dans Aurel. Victor, *Epitom.*, 41, 18-20. Voy. aussi Anonym. Vales., VI (dans Wagner, p. 615, 35). Cf. Zosim., II, 39, 3-4. Burckhardt, *op. cit.*, p. 337 sqq. s'en tient exactement à cet exposé; seulement, il attribue à tort l'Illyrie proprement dite à Dalmatius. Wietersheim, III, p. 491 et 214, 255, exprime l'idée, inexplicable pour moi, que Dalmatius ne reçut que le diocèse de Dacie, et que vraisemblablement la Macédoine avec l'Achaïe fut donnée à Constance. Cette opinion de Wietersheim est aussi celle de H. Richter, *Das weströmische Reich*, p. 100. 671, qui restreint la dénomination de *ripa Gothica* dans Vales. Anonym., *loc. cit.*, à la région du Bas-Danube; mais ses idées sur la subordination relative de Dalmatius et d'Hannibalien aux Constantins sont très tentantes. Cf. aussi Schiller, p. 234 sqq.).

[2]) Sur la sépulture de Constantin à Constantinople : Aurel. Vict., *Cæs.*, 41. *Epitome*, 41. Anonym. Vales., VI (dans Wagner, p. 616, 35). Euseb., *Vit. Constant.*, IV, 66. 67. 70. Chronic. Paschale (éd. Bonn), Vol. I, p. 533. Socrat., I, 40. Sozom., II, 34. Sur le massacre : Aurel. Vict., *Epitome*, 41. Zosim., II, 40. Julian., *Ad. S. P. Q. Athen.*, I, p. 496 sqq. (éd. Petau). Burckhardt, p. 340 sqq.

[3]) Julian., *Orat.* I, p. 33. Cf. Eunapius, *Vit. Sophist.*, p. 89 sq. (éd. Boissonade). Cedrenus, p. 297 *a*. P. Zonar., XIII, 4, p. 11. Burckhardt, p. 342. Schiller, p. 239.

[4]) Malalas, chez qui abondent les assertions étranges, prétend que l'empereur Constantin II trouva la mort à Mothone (XIII, p. 325 [O. p. 11 fin. V. p. 6 fin.]).

donc désormais le souverain des Hellènes. Comme Constan était un zélé catholique, la paix ecclésiastique en Grèce ne fut pas troublée pour le moment. Par contre, les beaux jours du paganisme étaient passés. Car le fanatisme chrétien assaillit de ses ardentes sollicitations les fils de Constantin; des pamphlets incendiaires réclamaient leur énergique intervention pour supprimer l'exercice des cultes païens de toute espèce. Cette politique n'était pas sans danger, car, malgré les progrès de l'indifférence chez la plupart des païens, ces derniers formaient pourtant encore l'immense majorité de la population. Néanmoins, plusieurs mesures furent réellement prises alors contre l'ancien culte, mesures auquel Constantin le Grand n'avait jamais consenti à se résoudre. Ainsi Constance II, dans l'empire duquel les chrétiens étaient déjà fort nombreux, commença la guerre contre le paganisme, en 341, par une énergique proclamation dirigée notamment contre les sacrifices; mais Constant n'osa pas imiter l'énergie de son frère dans ses provinces, où, comme en Grèce et en Italie, le nombre des païens était de beaucoup supérieur et où le paganisme était plus fortement organisé qu'en Orient. Pourtant, dans son empire comme partout, l'Église fut désormais l'objet de préférences voulues, et l'on y ferma les temples partout où ce fut possible.

En général, il semble pourtant que l'empereur Constant fut toujours en bonne intelligence avec les Grecs. La Grèce était une province qui avait alors une grande valeur aux yeux des Constantins. On semble s'y être remis peu à peu des suites des dévastations du IIIe siècle et avoir retrouvé une certaine prospérité. La détresse des pays de frontières donnait d'autant plus de valeur aux pays de l'intérieur. Comme jusqu'aux derniers jours du monde antique, le charme de la Grèce eut le privilège d'adoucir les adversaires systématiques du paganisme. Constant — dont les rapports politiques et religieux devinrent bientôt tendus avec son frère Constance, de plus en plus favorable aux ariens — ménagea la Grèce comme une province frontière de la plus haute importance, que l'on ne pouvait traiter avec trop de prudence. La faveur que le jeune empereur accorda aux catholiques grecs alla sans doute aussi dis-

crètement et jusqu'à un certain point aux Grecs païens. Ce changement dans la situation de la Grèce se reflète dans cette circonstance qu'au milieu de la disette d'inscriptions grecques depuis le temps de Caracalla, on trouve justement que c'est la maison de Constantin qui fut célébrée relativement par le plus grand nombre de documents monumentaires dans la Grèce proprement dite[1]. Les Hellènes mirent beaucoup de finesse à entrer dans cette situation. Constant était très fier de l'éclat que l'Université d'Athènes avait retrouvé depuis le règne de son père. Pendant qu'il résidait en Gaule et sur le Rhin (dans les années 343 à 346)[2], il fit venir Proæresios, le plus célèbre professeur athénien de sophistique de cette époque et en même temps le seul chrétien notable de l'Université, afin qu'il lui donnât des preuves de son talent. Proæresios sut gagner les bonnes grâces du jeune prince au point que non seulement on lui conféra personnellement les honneurs les plus distingués, mais que sa pétition en faveur de la ville d'Athènes fut aussitôt agréée. Il s'agissait d'assigner les tributs de plusieurs îles considérables de la Grèce à la caisse de la ville d'Athènes, au profit de son approvisionnement[2]. Il faut dire

[1]) Le noble ancêtre immédiat de la nouvelle dynastie, l'éminent Flavius Valerius Constantius Chlorus, est déjà célébré à Ægion, où la ville éleva une statue avec inscription honorifique au κύριος κλεινότατος καὶ ἀνείκητος (Fr. Lenormant, *Inscriptionum Graecarum ineditarum centuria secunda et tertia*, n° 268, in *Rhein. Mus.*, N. F. XXI [1866], p. 399). Le même est célébré comme César ἐπιφανέστατος (avant l'année 305) par la ville de Tégée. Böckh, *C. I. Graec.*, I, n° 1522 *a*. Le grand Constantin (Flavius Valerius) est célébré comme μέγιστος καὶ θειότατος αὐτοκράτωρ, également à Tégée. Böckh, *op. cit.*, n° 1522 *b* (avec ses fils, en latin, à Lesbos : Mommsen, *C. I. L.*, Vol. III, 1, p. 84, nos 451. 452). Dans les restes d'une inscription de Sparte on reconnaît un décret de cette commune, sans doute après la mort du grand empereur, en l'honneur des fils qu'il a eus de Fausta, savoir : Constantin II, Constance II, et Constant (Böckh, *loc. cit.*, n° 1324). Après l'année 337, les Tégéates célèbrent Constant (Flavius Julius) comme μέγιστος καὶ θειότατος αὐτοκράτωρ (Böckh, *loc. cit.*, n° 1523) ; de même les Pariens pour Constantin II (*Addend.* Vol. II., p. 1076, n° 2384 *d*).

[2]) Cf. Clinton, *Fast. Roman.*, I, p. 405, et Sievers, *Studien zur Geschichte der Römischen Kaiser*, p. 234. Sous Constant, gouvernait en Achaïe — (il n'est pas certain que le proconsul Decimius Secundinus, Mommsen, *C. I. L.*, III, 1, p. 110, n° 568, appartînt déjà à son temps) — le proconsul Cerbonius ou Cironius (cf. Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 712), qui fit de grandes dépenses pour réparer les dégâts architectoniques des monuments d'Athènes.

qu'en revanche, grâce à l'éloignement de l'empereur, Eugenios, un de ses favoris, put se permettre à Corinthe des prévarications fort graves dans des procès en matière de propriété[1].

La situation ne devint fâcheuse pour toute la Grèce qu'à partir du moment où Constant, à la suite du soulèvement de Magnence, eut trouvé la mort (janvier 350) dans les Pyrénées et où l'empereur Constance II, à la fin de la guerre terrible qu'il eut à soutenir contre cet usurpateur franc, fut devenu (en août 353) le maître absolu de tout l'empire romain, par conséquent aussi de la péninsule grecque. La guerre contre Magnence, si nous faisons abstraction du trouble apporté dans les communications, avait à peine touché les pays helléniques. Mais les sept années du règne de Constance II seul furent une période pénible pour les Hellènes. Aussi bien les catholiques que la majorité païenne du peuple grec eurent, sans aucun doute, beaucoup à souffrir de l'hostilité déclarée de cet empereur pour leurs religions. Il est vrai que l'Université d'Athènes, qui (en 355) compta parmi ses plus brillants disciples les futurs coryphées des deux partis, Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze et le prince impérial Julien[2], fut, de même que l'imposante majesté de l'antique capitale des bords du Tibre, peu touchée par la défaveur du dur, sombre et bigot Constance[3]. Mais l'énergie avec laquelle cet empereur procéda depuis

Peut-être s'agit-il de ruines du temps des Goths (p. 178), ou des ruines faites par un tremblement de terre comme celui qui éprouva Athènes en 348 (cf. Gregor. Nazianz., éd. Colon. Tom. II. *Carmin.* 2, v. 324 sqq., p. 37). Wernsdorf ad Himer., p. 454. Voy. aussi Himer. [ed. Wernsdorf], *Orat.* IV, 1. 9. D'après une supposition de Wernsdorf, le proconsul Scylacios, qui semble avoir aussi été membre de l'Aréopage d'Athènes, gouverna l'Achaïe auparavant, peut-être vers 347 (ad Himer., p. 164 et *Orat.* XXVII, 1, p. 830. Voy. aussi Sievers, *Das Leben des Libanios*, p. 279). — Pour les tributs des îles, voy. Eunap., *Vit. Sophist.* (éd. Boissonade), p. 89 sqq.

1) Liban. (éd. Reiske) Vol. I, p. 427 sqq. Eugenios semble avoir été *magister officiorum* ou chancelier impérial de Constant.

2) Socrat., III, 23 et IV, 26. Sozom., VI, 17. Gregor. Nazianz., *Or.* V, p. 161 c. Ammian. Marcellin., XV, 2, 8; 8, 1. Zosim., III, 2, 1. Clinton, *F. R.*, Vol. I, p. 431. 433. Ajoutons que Grégoire de Nazianze et Basile sont restés, longtemps avant et après le court séjour de Julien à Athènes, les auditeurs de l'Université.

3) A moins que l'on ne veuille appliquer à une tentative de ce genre le passage dans Himerius, *Orat.* XIII, 2 (cf. Wernsdorf, p. liv).

l'année 353 [1] contre le culte païen frappa durement en Grèce, sans en excepter Athènes, les brillantes manifestations extérieures du polythéisme qui s'étaient maintenues jusqu'ici. Sans doute, quoique les païens fussent menacés de la peine de mort dans certains cas, une persécution effective et énergique du paganisme ou des païens comme tels n'était pas encore venue s'ajouter à la suppression de la liberté religieuse. Il est vrai que l'empereur était trop souvent et trop longtemps occupé au dehors, tantôt sur l'Euphrate, tantôt en Italie, pour pouvoir mener énergiquement la campagne contre l'hellénisme. Il est vrai aussi que, chez les Grecs nés en Grèce, il pouvait à peine être question de fanatisme chrétien contre la majorité païenne, qui était du reste trop molle pour produire de véritables martyrs. Néanmoins, c'en était fait de l'ancien éclat du culte en Grèce. Les sacrifices publics cessèrent ; les processions, les grandes fêtes des dieux, les oracles publics tombèrent en décadence. Les prêtres, qui semblent en majorité s'être découragés plus vite et plus profondément que les professeurs académiques d'Athènes, s'effacèrent. Les temples furent fermés, çà et là même profanés. Les mystères enfin, ce dernier refuge des païens pensants, qui, outre ceux d'Éleusis, étaient encore très nombreux en Grèce, furent obligés de s'envelopper d'un secret de plus en plus profond [2], au moins

[1]) Cf. V. Lasaulx, *op. cit.* p. 55. Richter, *Das Weströmische Reich*, p. 123 sqq.

[2]) Sievers, parmi les écrivains modernes, suppose (*Leben des Libanios*, p. 45 et 115, d'après Liban., *Epist.* 1080) qu'il y eut à Sparte des dévastations commises par les chrétiens. Il est question dans ce passage de l'enlèvement du tombeau de l'ancien traître Pausanias. J'avoue que cette hypothèse de Sievers me semble très invraisemblable. Sur la suppression des pompes, évidemment aussi de l'ancien culte, il est dit plus tard sous Julien par son panégyriste, le consul Fl. Claudius Mamertinus, dans sa « *Gratiarum actio Juliano Augusto pro consulatu* » de l'année 362 (*Panegyrici veteres*, éd. Jäger, Vol. II, p. 147, c. ix) : « *ipsæ illæ bonarum artium magistræ et inventrices Athenæ omnem cultum publice privatimque perdiderant* ». Sans doute que le panégyriste, parlant de Julien et de ses tentatives de restauration du monde antique, prend un ton très emphatique. C'est certainement une forte exagération lorsqu'il ajoute, « *in miserandam ruinam conciderat Eleusina* »*!* Mais le fait mentionné auparavant que la célébration des jeux Actiaques près de Nicopolis n'avait plus lieu alors est certainement exact. La décadence de la ville de Nicopolis elle-même doit en avoir été

pendant qu'à Corinthe, à Nicopolis, à Larissa, à Rhodes, à Thessalonique et à Gortyne régnaient des gouverneurs et des bureaux qui prenaient au sérieux le fanatisme de l'empereur.

La position des catholiques était pénible d'une autre façon. Pendant le règne de l'empereur Constant, les chrétiens helléniques avaient suivi avec intérêt les efforts que faisait ce souverain, en face de Constance qui était arien, pour faire triompher dans tout l'empire les intérêts des partisans du symbole de Nicée, homoousiens résolus, et pour soutenir notamment le hardi Athanase d'Alexandrie. De toute façon, la lutte violente des deux confessions avait rendu affligeante au plus haut degré la situation de l'Église dans les contrées orientales de l'empire, soumises alors à l'empereur Constance II. L'épisode des élections épiscopales à Constantinople eut toutes sortes d'incidents douloureux pour les Hellènes en particulier. Parmi les sièges épiscopaux des pays grecs de l'Europe, qui sont les seuls dont nous ayons à nous occuper essentiellement, celui de Byzance, grâce à la grandeur nouvelle de l'antique ville de la Corne d'or, gagna la plus grande importance [1]. Les

cause pour une grande part. Comme preuve de la suspension du culte public des anciens dieux à Athènes et en Grèce en général, pendant le règne intolérant de Constance II, on peut citer le passage dans Libanius, *In Julian. Imperat. necem* (éd. Reiske, Vol. I, p. 560) : « ἀφίστατο δ' ἡ Ἕλλας, καὶ τὸν καιρὸν ἥρπαξεν, ὃν ᾔτει παρὰ τῶν θεῶν κ. τ. λ. » Sur la disparition des oracles (cf. Ammian. Marcellin., XIX, 12, 15), notamment de celui de Delphes dans ce temps, v. encore Cedrenus, *Histor. compend.* éd. Bonn., Vol. I, p. 532. (p. 304 *a*. P.); G. Wolff, *De ultima oraculorum aetate*, p. 9 sqq., lequel, sans nécessité (cf. Julian. ap. Cyrill., VI, 198 *c*), fait taire l'oracle de Delphes au moment déjà où Constantin fait transporter à Constantinople (p. 245) le célèbre trépied panhellénique. D'après Wolff, *op. cit.*, la Pythie avait rendu ses derniers oracles en l'honneur des néoplatoniciens Porphyre et Jamblique (cf. p. 115). L'oracle de Dodone (cf. Himer., *Ecl.* 20, 5, Wolff, p. 13) avait cessé de fonctionner de fait depuis longtemps, pourtant seulement après les Antonins. Sous Constantin le Grand (Wolff, p. 30 sqq. d'après Euseb., *Vit. Constant.*, II, 56) s'était tu celui d'Amphiaraos à Oropos. Mais l'oracle du Ténare subsistait encore au milieu du IVe siècle. Cf. Wernsdorf ad Himer., p. 15.

[1]) Parmi les évêchés grecs d'Europe, je ne trouve que pour Byzance une liste d'évêques qui, quoique pleine de lacunes et en partie légendaire, remonte jusqu'aux origines du christianisme; à savoir (cf. Le Quien, *Oriens Christianus*, tom. I, p. 9. 197 sqq.) dans Nicephor., *Chronogr. compendiar.* (éd. Bonn.), où (dans le vol. I de l'édition du Syncelle, après la Chronogra-

traditions des Byzantins connaissent, pour le temps où leur ville tomba aux mains de Constantin le Grand (323), le vieux Métrophane, qui gouverna encore pendant plusieurs années son église sous le nouveau souverain et qui eut pour successeur, vers 326, Alexandre, lequel fonctionna jusqu'en 336, où il mourut à l'âge de 98 ans [1]. Or lorsque, comme nous l'avons dit, cet Alexandre, évêque homoousien de Constantinople, mourut en 336, on eut à choisir son successeur entre deux candidats recommandés par lui, le diacre Macédonius, déjà d'un certain âge, et le jeune prêtre Paulus. Le parti athanasien fit passer l'élection de ce dernier, et Macédonius continua de vivre en communion avec son rival. Mais bientôt Paulus dut céder devant la puissance de l'empereur Constance II, qui en 338 éleva sur le siège de Byzance l'évêque Eusèbe de Nicomédie. Lorsque celui-ci mourut en 341, Paulus et Macédonius posèrent de nouveau leur candidature pour le siège de la capitale. Les évêques du parti anti-nicéen consa-

phie de ce dernier) p. 771 sqq., on trouve ce qui suit. Avant le règne de Constantin seul empereur, 22 évêques. D'après la légende, l'apôtre André aurait prêché l'évangile à Byzance et y aurait consacré comme évêque ce Stachys que l'apôtre Paul mentionne dans son Épître aux Romains (c. XVI, v. 9). On cite ensuite comme évêques : ce même Stachys pour 16 ans, Onésime pour 14, Polycarpe pour 17, Éleuthérios pour 7, Félix pour 5, un second Polycarpe pour 17, Athénodore pour 4 années. Les trois évêques suivants sont inconnus. On nous cite ensuite : Euzoïos pour 16 ans, Laurentius pour 11 1/2, Alypios pour 13, Pertinax (de rang sénatorial et personnage consulaire) pour 19, Olympiodore pour 11, Marcos pour 13, Cyriacos pour 16, Castinus pour 7, Titus pour 35 années et demie. Viennent ensuite trois évêques que la légende byzantine place personnellement très près du grand empereur Probus, savoir : pour 21 années et demie Domitius, lequel aurait été le frère de Probus; ensuite Probus, fils de ce Domitius, pour 12 ans; et enfin le deuxième fils de Domitius, l'évêque Métrophane, pour 10 années; ce dernier (que le *Chronic. Paschal.*, Vol. I, p. 522, place à la date de 313) appartient à l'époque des luttes de Constantin avec Licinius. Cf. ZONAR., XIII, 3, p. 8.

[1]) NICEPHOR., *loc. cit.* p. 773. L'avènement d'Alexandre, que le *Chronicon Paschale*, vol. I, p. 524, place en 323, est reculé par CLINTON, *F. R.*, II, p. 558 sqq., jusqu'en 326 ap. J.-C., notamment d'après EUSEB., *Vit. Constant.*, III, 7; sur sa mort, CLINTON, *loc. cit.* Voy. aussi la note suivante. Cf. SOCRAT., *H. E.*, II, 5. 6. SOZOM., I, 18. III, 3. THEOPHANES, p. 26 *d.* THEODORET., *H. E.*, I, 2 sqq. ZONAR., XIII, 4, p. 10. W. MÖLLER dans HERZOG, *Real-Encyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*, VIII, p. 638.

crèrent Macédonius comme évêque de Constantinople. Là-dessus, les partis prirent feu, et bientôt l'empereur intervint avec violence dans leur lutte. Le général Hermogène, que Constance envoya d'Antioche pour chasser le nicéen Paulus, ayant été massacré par la populace fanatisée pour l'orthodoxie (342). Constance parut lui-même à Constantinople, chassa Paulus, punit les meurtriers, mais ne se décida pas à reconnaître comme évêque Macédonius, parce qu'il avait été élu sans son consentement : il le laissa du reste dans son église sans l'inquiéter. Ce ne fut qu'après une nouvelle tentative que fit Paulus pour s'établir à Constantinople que Macédonius fut reconnu par l'empereur et intronisé par des soldats : ces soldats, s'abandonnant à leur fureur vindicative, firent un massacre épouvantable de la foule qui remplissait la place sans avoir, paraît-il, la moindre envie de résister (343). Mais, vers 349, Macédonius fut obligé encore une fois de céder la place à son rival orthodoxe, et cela, par l'effet des mêmes influences occidentales qui réussirent alors à faire revenir Athanase de l'Occident. Après la mort de l'empereur d'Occident Constant (350), il reprit le dessus. Allié avec des évêques voisins du même parti, sur lesquels le siège épiscopal de la capitale prit bientôt, cela va sans dire, la plus grande influence, et avec les moines des couvents fondés par lui qui travaillaient avec ardeur à donner de la popularité à son parti, appuyé par le bras séculier, il exerça, dit-on, des violences et des cruautés indignes contre les orthodoxes de la capitale et des environs, auxquels, pour ne parler que de cela, il ne resta plus qu'un asile précaire dans trois églises de Constantinople, abandonnées aux Novatiens, comme on les appelait. Mais Macédonius ne réussit pas à conserver la faveur de l'empereur. Il la perdit en 356. En effet, c'est en cette année qu'il transporta dans une autre église les cendres de Constantin qui reposaient dans l'église des Apôtres, laquelle menaçait ruine et que l'on reconstruisait. Il y eut une échauffourée à propos de cette prétendue profanation, et, comme l'évêque avait agi en cette circonstance à l'insu de l'empereur, il s'attira par là sa disgrâce. Mais la véritable raison de cette insécurité progressive de la position de Macédonius doit être cherchée sans

doute dans la scission qui s'opérait alors dans les partis de l'Église orientale que la commune opposition au symbole de Nicée avait tenus unis jusque-là, scission en semi-ariens ou homoousiens et en purs ariens. Comme il combattit énergiquement les progrès de l'arianisme pur, et que, notamment à Séleucie en 359, il prit une attitude hostile aux Acaciens, il fut chassé en 360 de son siège par l'influence que ces derniers possédaient à la cour et remplacé par l'arien Eudoxios, qui avait été jusque-là évêque à Germaniceia et à Antioche. Lui-même mourut bientôt après dans les environs de la capitale ; mais son nom lui survécut pour désigner le parti des semi-ariens dans la capitale, dans la Thrace et l'Asie-Mineure [1].

L'impression que firent les troubles de Byzance sur les chrétiens de la Macédoine et de la Grèce ne pouvait manquer d'être défavorable et n'était pas de nature à les bien disposer en faveur de l'arianisme et de Constance [2]. Constance II eut beau transporter en 356 et 357 les reliques des apôtres Luc et

[1]) Socrat., II, 6. 7. 12. 13. 16. 27. 38. 42. 43. 45. Sozomen., III, 3. 4. 5. 7. 8. 9. 24. IV, 2. 3. 20. 21. 24. 26. 27. Hieronym., *Chronic.* ap. Schöne, *Euseb.* Vol. II, p. 193. 195. Chronic. Pasch., p. 543 sq. Cedrenus, p. 528 sqq. Clinton, *F. R.*, I, p. 404. W. Möller, dans Herzog, *Real-Encyklopädie für protestant. Theologie*, VIII, p. 638 sqq. Sur Macedonius, ses adversaires et son successeur Eudoxios, cf. encore Philostorg., V, 1. Nicephori *Chronogr. compendiar.* (éd. Bonn.) p. 773. Zonar., XIII, 11, p. 23. Clinton, *Fast. Roman.*, II, p. 559. L'évêque Eudoxios occupa le siège de Constantinople pendant 10 ans; il eut pour successeur à sa mort, en 370, l'arien Demophilos, de Berrhœa, en Thrace : mais les homoousiens lui opposèrent comme anti-évêque Evagrios, qui fut chassé bientôt par l'empereur Valens; cf. Socrat., IV, 14. 15. Sozomen., VI, 13. Nicephor., *loc. cit.* p. 773; voy. encore Clinton, p. 559. A la fin de l'année 380 (cf. Clinton, p. 536. Socrat., V, 67), Demophilos fut contraint par Théodose le Grand de se retirer en faveur de l'évêque orthodoxe Grégoire de Nazianze (Sozomen., VII, 5. Nicephor., *loc. cit.*, p. 774). Lorsqu'en juin 381, Grégoire renonça à cette dignité, le préteur Nectarius devint évêque (Socrat., V, 8. Sozomen., VII, 7. 8) et en même temps le premier patriarche de la capitale. Lorsque celui-ci mourut, à la fin de septembre 397, Jean, qui devint célèbre dans la suite sous le nom de Chrysostome, jusque-là prêtre à Antioche, devint évêque de Constantinople à la fin de février 398 (Socrat., VI, 2. Sozomen., VIII, 2. Cf. d'ailleurs Ullmann, *Gregorius von Nazianz*, p. 161-264, sur les affaires ecclésiastiques à Constantinople depuis Constance et sur la vie de Grégoire à Constantinople, d'abord à partir de 379 comme prédicateur de la communauté catholique-homoousienne à l'église de la Résurrection, puis comme évêque de la capitale.

[2]) Cf. Socrat., II, 27 fin.

André, comme précédemment déjà celles de Timothée, dans l'église des Apôtres de la capitale [1]; il eut beau agrandir la vieille église de sainte Irène, à Constantinople, en y ajoutant une splendide construction nouvelle, l'église Sainte-Sophie, dont son père avait déjà préparé les parties essentielles, et en faire une « grande cathédrale » (343 à 360) [2] : pour les homoousiens grecs, Constance II resta toujours l'adversaire religieux, toujours prêt à intervenir dans la vie intime de l'Église avec une grande confiance en lui-même et avec plus d'énergie que de bienveillance. On peut donc regarder comme certain qu'à partir du moment où il régna seul, l'Église, dans la péninsule grecque, fut jusqu'à un certain point une *ecclesia pressa*. Nous manquons toutefois sur ce point de renseignements précis [3]. Le premier gouverneur, du moins, que Constance, après la défaite de Magnence (peut-être déjà après la bataille de Mursa, en septembre 351), envoya en Achaïe, Strategios (appelé ordinairement Musonianus) d'Antioche, qui s'était fait un nom comme interprète sous Constantin-le-Grand, était un homme capable sans doute, mais cupide et facile à corrompre, et de plus, arien. Il fut, du reste, un protecteur zélé de l'Université d'Athènes, comme probablement aussi un de ses collègues, le Grec Musonios, homme de grands talents et très cultivé, qui, après avoir été lui-même

[1]) *Chronic. Paschal.*, p. 542. HIERONYM., *loc. cit.* p. 195. PROSPER. AQUITAN., *Chronic.* (éd. Roncalli), I, p. 626. 627. ZONAR., *loc. cit.* CEDRENUS (p. 296 *a*. P.) attribue le fait à Constantin. D'après PHILOSTORG., III, 2, on alla chercher en Achaïe les reliques de Luc et d'André, à Éphèse celles de Timothée. La légende ecclésiastique fait de Luc l'apôtre de l'Achaïe, où il doit avoir séjourné environ pendant cinq ans (après la mission de Paul en Macédoine et en Achaïe); elle fait d'André l'apôtre de l'Épire (Cf. GREGOR. NAZIANZ., édit. Colon. Vol. I, *Orat.* XXV, p. 438). La légende fait mourir Luc comme martyr en Achaïe (entre 75 et 100 ap. J.-C.), ou bien avec ou comme André à Patræ, ou à Thèbes. On montrait notamment à Thèbes un tombeau de l'apôtre, auquel on consacra plus tard une église. Pour ces faits ainsi que pour la translation des reliques des deux apôtres d'Achaïe et de celles de Timothée d'Éphèse à Constantinople, voy. notamment ACT. SANCT. BOLLAND., 18 octobr. VIII, p. 287. 290. 295. 300 sqq. 311 sqq.

[2]) SOCRAT., II, 16 fin. SOZOMEN., IV, 26. CHRONICON PASCHALE, p. 543 et 544. PHILOSTORG., III, 2. HIERONYM., *loc. cit.*, p. 196. CEDRENUS, p. 530 (éd. Bonn.)

[3]) Cf. SOZOMEN., IV, 8 fin.

professeur à Athènes, semble avoir gouverné l'Achaïe dans l'une des années qui précèdent 357, peut-être même plus tôt, pendant la guerre entre Constance et Magnence [1].

Ce règne fut pourtant bienfaisant par certains côtés, au moins pour l'Achaïe. Ainsi, le proconsul d'Achaïe Ampélius (né à Antioche) s'est efforcé, non sans succès, de lutter à grands frais contre la ruine des édifices, à la façon de Cerbonius, aussi bien à Athènes, où le quartier Colyttos notamment était dans une décadence affreuse, qu'à Sparte et dans d'autres parties de la Grèce [2]. Dans tous les cas, le gouvernement de l'empereur Constance II ne se fit ainsi aimer ni en Grèce, ni en Macédoine. Il paraît du reste aussi que, du côté des fonctionnaires, les actes arbitraires ne firent pas défaut. Ainsi, les Épirotes eurent à se plaindre de terribles vexations financières [3]. Il n'est donc pas étonnant que la nouvelle évolution politique, qui commença au printemps de l'année 361, ait été saluée dans ces pays avec la joie la plus vive.

[1]) Sur Strategios, voy. LIBAN. (éd. Reiske) vol. I p. 58. Cf. CLINTON, *F. R.*, vol. I. p. 423. PAULY, *R. E.*, V, p. 280. SIEVERS, *Das Leben des Libanios*, p. 61. 222. Sur Musonios, cf. WERNSDORF ad HIMER., *Eclog.* XXI, p. 274, et p. 472, ad *Orat.*, V, 1 et 9 sqq. LIBAN., *Epist.* 472. SIEVERS, p. 220 sqq. et *Studien z. Gesch. d. Röm. Kaiser*, p. 235.

[2]) Cf. HIMER. (éd. Wernsdorf) *Eclog.* 31, 8 et 9. WERNSDOBF, *ad loc.*, p. 286. 287, fait gouverner Ampelius (AMMIAN. MARCELLIN., XXVIII, 4, 3) en Grèce encore en 361. En ce cas, une partie des nouvelles constructions de Julien (v. ci-dessous) en Grèce peut bien tomber encore sous son gouvernement (cf. HIMER., *loc. cit.*, 8 fin.). Sur Ampelius, voy. aussi SIEVERS, *Libanios*, p. 241. Pour le règne de Constance II, WERNSDORF, ad HIMER. *Orat.* III et XIII, p. 426 sqq. et 588 sqq., revendique aussi comme proconsul d'Achaïe un Basilios ; mais SIEVERS, p. 225, place « avant l'été de 358 » cet Hermogène (cf. p. 207) qui est célébré dans HIMER., *Orat.* XIV.

[3]) Cf. MARCELLIN., *Gratiar.act. Julian.* 9, p. 145. Quant aux graves dévastations qu'un affreux tremblement de terre exerça en août 358 à Nicomédie, à Nicée, à Constantinople et à Périnthe (cf. SOCRAT., II, 39. SOZOMEN., IV, 16. HIERONYM., *op. cit.*, p. 195. CHRONIC. PASCH., p. 543. AUREL. VICT., *Cæsar.*, 16. AMMIAN. MARCELLIN., XVII, 7, 1. CLINTON, *F. R.*, I, p. 439. 440), elles touchèrent, d'après AMMIAN. *loc. cit.*, en Europe la Macédoine, mais cette fois la Grèce fut épargnée. Par contre, d'après THEOPHAN., p. 31 *b.* et CEDRENUS, p. 298 *c.* P., Rhodes fut dévastée par un tremblement de terre, du temps encore de l'empereur Constant, dans la huitième année du règne de Constance II (345), et Dyrrhachion dans la neuvième (346). Cf. HIERONYM. *Chronic.* ann. 2362 (dans SCHÖNE, *Euseb.*, vol. II, p. 193). HISTOR. MISCELL. (éd. Eyssenhardt) XI, 19, et CLINTON, *F. R.*, I, p. 408.

Le prince impérial Julien, doué des plus hautes facultés, un des peu nombreux princes de la famille de Constantin échappés au terrible massacre de la famille en 337, né en 331 à Constantinople d'un frère consanguin du grand Constantin et cousin de l'empereur Constance II, était déjà, dans le temps de ses études juvéniles à Constantinople sous le professeur Nicoclès de Laconie, grammairien chrétien et homériste distingué [1], entré en relations personnelles avec un homme de cette nation hellénique à laquelle il devait donner dans la suite toutes les affections de son cœur. En 355, il avait pour la première fois appris à connaître la Grèce, l'objet de ses ardents désirs. On sait, en effet, qu'en butte à la surveillance haineuse de son soupçonneux cousin Constance, après un séjour forcé en Cappadoce (344-351) et des études reprises à Constantinople et à Nicomédie, enfin après les angoisses du temps qui suivit l'exécution de son frère Gallus (354), il avait obtenu, par l'entremise de la noble impératrice Eusébie (une Grecque de distinction, de Thessalonique en Macédoine), la permission de se rendre en Grèce et d'y vivre tout entier à ses études, en toutes choses comme un Grec [2]. Probablement en mai (d'autres disent au commencement de juillet) 355, il était arrivé à Athènes où, passionné comme il l'a toujours été pour le grandiose passé de la Grèce et avant tout d'Athènes, pour les grands génies de ce pays, pour toute la race encore vivante des Hellènes [3], il s'adonna avec ferveur à tout ce qui était capable d'attacher son esprit et son imagination à cette terre chère entre toutes à tous les fidèles de la vie antique et de l'hellénisme. Un seul homme s'était trompé sur le compte du jeune Julien : c'était l'empereur Constance lui-même. Celui-ci, dans sa jalousie toujours éveillée contre la

[1]) Socrat., III, 1. Cf. Libanius (éd. Reiske), vol. I, p. 459.

[2]) Julian. (éd. Petav. vol. I.) *Epistol. ad Atheniens.*, p. 503. 504. 505. et Orat., III, p. 220 sqq. 225. Libanius (éd. Reiske), vol. I, p. 410, et *In necem Julian.*, p. 531. Ammian. Marcellin., XV, 2, 8; 8, 1. Zonar., XIII, 10, p. 20. Sur l'origine de l'impératrice Eusébie, voy. Julian., *Orat.* III, p. 205. 206. Socrat., III, 1 et 23. Sozomen., V, 2. Cedrenus (éd. Bonn.), p. 524.

[3]) Cf. entre autres Julian., *loc. cit.*, p. 221. 222 et 496, vol. II, p. 74. Liban., *loc. cit.*

supériorité de son jeune cousin, ne l'avait en effet laissé aller à Athènes que dans l'espoir de le voir s'adonner entièrement dans ce demi-exil aux jouissances de ses études favorites et devenir ainsi un savant, sans valeur dans la vie pratique. Mais Constance ne savait pas que le jeune prince, dont toutes les facultés étaient celles qui faisaient les héros antiques, après les terribles impressions de sa jeunesse et plus tard les non moins sombres impressions de l'histoire du temps, était devenu depuis des années infidèle à ce christianisme dont il n'avait appris à connaître que la caricature, et qu'il admirait l'hellénisme avec un ardent enthousiasme. Gagné aux doctrines des néo-platoniciens pendant son séjour à Nicomédie, le prince revint secrètement au paganisme à Athènes, en se faisant initier aux mystères d'Éleusis par un hiérophante néo-platonicien : non sans que (comme le racontèrent plus tard les chrétiens), dans un moment de surprise, devant les spectacles terribles qui devaient éprouver le néophyte, il eût involontairement fait le signe de la croix. Quant à l'hiérophante d'Éleusis, il resta toujours un de ses familiers les plus influents[1].

Mais il ne fut pas donné à Julien de rester longtemps dans sa chère Grèce, où, en observateur bienveillant jusqu'à l'illusion comme il l'était, il avait reçu les impressions les plus favorables sur l'antique piété, l'humanité, l'amabilité envers les étrangers des Hellènes et particulièrement des Athéniens[2]. La situation sur la frontière germanique du Rhin était devenue tellement défavorable que l'empereur Constance fut obligé d'appeler, en octobre 355, son neveu à Milan et de lui confier un commandement en Gaule. On sait que Julien fut élevé à la dignité de César le 6 novembre 355 ; et, quoique dans un moment d'irritation, une grossière soldatesque l'eût une fois appelé par dérision « Grec écervelé » ou « maître d'école grec[3] », l'his-

[1]) Eunapius, *Vit. Sophist.* (éd. Boissonade), p. 52 et 53. Voy. Gregor. Nazianz., (éd. Paris, 1730) *Orat.* III, p. 71. Cedren., *op. cit.*, p. 524. 525. Les révélations de Julien lui-même sur ces mystères sont pleines d'intérêt. Julian. (éd. Petav. vol. I), *Orat.* V, p. 324 sqq. Cf. aussi Liban., vol. I, p. 450.

[2]) Julian. (éd. Petav. vol. II) *Misopogon*, p. 74.

[3]) Ammian. Marcellin., XVII, 9, 3.

toire nous apprend que, contre l'attente de la camarilla, il déploya en Gaule un tel génie militaire et politique, qu'il déjoua victorieusement toutes les intrigues de l'empereur et de la camarilla et conquit l'ardente affection de l'armée et du peuple. Pourtant, lorsqu'à la fin les intrigues impériales eurent poussé Julien (hiver 360-361) à se révolter ouvertement contre Constance, occupé alors à la frontière de la Perse ; lorsqu'il partit enfin, au printemps ou au commencement de l'été 361 de la Gaule pour l'Illyrie, il songea à faire usage des moyens moraux dont il disposait et à provoquer en sa faveur un mouvement parmi les habitants de la Macédoine et de la Grèce, contrées d'une si grande importance stratégique dans le cas éventuel d'une guerre avec Constance. Avant de se mettre en marche contre Constance, il avait déjà appelé auprès de lui en Gaule l'hiérophante d'Éleusis [1] ; et quand il atteignit les frontières des provinces Illyriennes et pénétra en Pannonie, il envoya (comme du reste à d'autres provinces et même à Rome) des messages de longue haleine aux diètes grecques [2] et particulièrement aux communes de Sparte, de Corinthe et d'Athènes — ce dernier est arrivé jusqu'à nous — dans lesquels il rappelait aux Grecs ce qui restait encore chez eux d'antique énergie et de sentiments helléniques, leur développait, sous forme de manifeste, les motifs qui avaient dicté sa conduite actuelle, et les invitait à se joindre à lui [3]. Il ne fut pas trompé dans son attente. Les homoousiens grecs, surtout comme Julien n'avait pas encore ouvertement répudié le christianisme, n'avaient aucun intérêt à se sacrifier pour l'arien Constance. Quant à la grande majorité païenne, qui attendait de Julien les plus grands services pour sa cause et qui était certainement instruite depuis longtemps de ses vrais sentiments par l'hiérophante d'Éleusis et l'ami du prince,

[1]) Eunapius, *loc. cit.* p. 53 sq.

[2]) Cf. Zosim., III, 10, 6, et Julian. (ed. Petav., vol. I) *Ad Atheniens.*, p. 527 init., ainsi que Liban. (éd. R. vol. I) *In Julian. imperat. consul.*, p. 389.

[3]) Julian., *Ad Athen.*, p. 496 et 527. Pour Athènes, cf. encore Liban., vol. I, *In necem Julian.*, p. 560, et pour Corinthe, Liban., *loc. cit.*, p. 431. Clinton, *F. R.*, I, p. 445. 447.

le néoplatonicien Maxime[1], elle l'accompagna de tous ses vœux. Lorsque donc Julien (à la fin de l'été ou dans l'automne 361) se fut emparé de l'importante capitale de Sirmium, d'où il occupa sans peine les cols qui séparent la Mœsie de la Thrace, il vit arriver à lui des députations de toutes les parties de la Grèce, qui toutes reçurent de lui des réponses habiles, des promesses et des dons[2]. Dès lors, toute la Macédoine et toute la Grèce embrassèrent avec enthousiasme sa cause[3], laquelle triompha bientôt sans combat, puisque l'empereur Constance II mourut de maladie le 3 novembre 361 à Mopsoucrène. Julien reçut cette nouvelle à Naïssus.

C'est le 11 décembre 361 que Julien fit son entrée comme empereur dans Constantinople, dont les habitants étaient venus pour la plupart au devant de lui jusqu'à Périnthe[4]. La plupart de ses actes ultérieurs, comme tout d'abord les sévères arrêts exécutés à Chalcédoine[5] contre la criminelle camarilla de son prédécesseur, n'entrent pas dans notre sujet. Nous ne poursuivrons pas davantage en détail la lutte sans espoir de Julien, qui proclama publiquement à Constantinople son retour au paganisme, contre le christianisme. Il nous faut pourtant remarquer que la Grèce était de toutes les parties de l'empire la seule où, si Julien avait vécu plus longtemps, son plan de refoulement du christianisme et de restauration de la religion hellénique aurait probablement pu compter sur un succès effectif. C'est grâce à cette circonstance, jointe à la vieille sympathie de Julien pour tout ce qui était hellénique, que l'Achaïe put voir briller encore une fois, pendant les deux années à peine que dura son règne, l'éclat rayonnant de l'époque d'Hadrien.

Dès le retour de Sirmium des ambassadeurs grecs, les Hellènes pleins d'enthousiasme avaient rouvert partout leurs

1) Eunapius, *loc. cit.* p. 53. Julian. (ed. Petav.) vol. II. *Epist.* 38. *Ad Maxim.*, p. 181.
2) Zosim., III, 11, 1.
3) Libanius (éd. R.), vol. I, *In necem Julian.*, p. 560.
4) Zosim., III, 11, 4. Ammian. Marcellin., XXII, 2, 1-4. Zonar., XIII, 12, p. 24.
5) Ammian. Marcellin., XXII, 3.

temples fermés, renouvelé leurs antiques cultes, et institué des sacrifices et des prières pour Julien[1]. L'empereur Julien lui-même s'efforça partout en Grèce de réorganiser le paganisme et de venir en aide par sa munificence et par des règlements pleins de sagesse aux difficultés de toute nature qui se présentaient partout. De même qu'en Asie les amis néoplatoniciens de l'empereur, Maxime d'Éphèse et Chrysanthios de Sardes, l'hiérophante d'Éleusis que nous connaissons apparut en Grèce les mains pleines de dons du souverain et muni de pleins pouvoirs pour rétablir partout les anciens cultes, les sacrifices, les fêtes, les sanctuaires, les antiques droits et privilèges du clergé païen[2], et aussi sans doute pour inaugurer les nombreuses réformes par lesquelles, dans son enthousiasme peu pratique, Julien voulait infuser dans l'hellénisme mourant une vie nouvelle, à l'exemple du christianisme, et le renouveler moralement et dogmatiquement. Un des plus intimes confidents de Julien, le médecin impérial Oribase de Pergame, fut envoyé, dit-on, à Delphes pour y faire revivre l'oracle. Ce fut naturellement sans résultats durables. Mais un Byzantin postérieur nous a conservé la prétendue dernière réponse d'Apollon à Oribase[3]. Cette réponse, évidemment sans authenticité — qu'elle soit l'œuvre mélancolique d'un païen portant plus tard le deuil de son culte ou d'un chrétien du temps suivant plein de sympathie pour la douleur de ceux qui pleuraient la mort du monde antique — est l'expression symbolique

1) Libanius, *In necem Julian.*, p. 560 sq.

2) Eunapius, *loc. cit.*, p. 54 sqq.

3) Cedrenus (éd. Bonn.) p. 532 (p. 304. *a*. P.) « εἴπατε τῷ βασιλεῖ, χαμαὶ πέσε δαίδαλος αὐλά » ... « οὐκέτι Φοῖβος ἔχει καλύβαν, οὐ μάντιδα δάφνην, » « οὐ παγὰν λαλέουσαν, ἀπέσβετο καὶ λάλον ὕδωρ ». (D'après Euseb. et Cedren. p. 320 [p. 182 *c*. P.], le même oracle aurait déjà répondu quelque chose d'analogue à Auguste). Cf. Julian. ap. Cyrill., VI, 198 *c*. G. Wolff, *De novissima oraculorum aetate*, Berolin. 1854, p. 9. et le passage de Prudence sur les oracles après la victoire complète du christianisme sous Théodose Ier, que cite W. Götte, *Das delphische Orakel*, p. 310. En réalité, l'oracle de Delphes (que Julien consulte encore une fois, comme ceux de Délos et de Dodone, à l'occasion de sa guerre contre les Perses, cf. Theodoret., *Hist. Eccl.*, III, 16) ne fut complètement supprimé que sous Théodose Ier. Cf. encore Ruf. Fest. Avien., *Orb. terrar.*, v. 603 sqq. Claudian., *De sexto consulat. Honor.*, 25. Finlay, p. 74. O. Frick, *Das Platäische Weihgeschenk zu Constantinopel*, p. 516. *Philologus*, XXIV (1866), p. 215.

de ce qu'il y avait de désespéré dans le travail de restauration de Julien. Mais pour le moment, le paganisme sembla prendre en Achaïe un brillant essor. Certes, ni les ordres, ni les ressources financières, ni le court règne de Julien ne suffirent pour donner aux communes décadentes d'Achaïe, d'Épire et de Macédoine une aussi rapide et aussi durable renaissance qu'un panégyriste de l'empereur veut nous le faire croire[1]. Il n'en est pas moins vrai que la nouvelle évolution réussit du moins à rétablir en plusieurs lieux des sanctuaires tombant en ruines, comme à Éleusis, à Nicopolis, peut-être même à Athènes, et pour donner une impulsion nouvelle aux études antiques, objet du culte de Julien, telles qu'elles étaient cultivées encore avant tout à Athènes, et même dans des localités peu littéraires, comme à Corinthe, à Sparte, à Argos et à Sicyone, où régnait le néoplatonisme[2]. Et avant tout, on vit éclater encore une fois sur ce sol hellénique la splendeur des jeux nationaux, cette antique passion des Grecs. C'est grâce à l'argent et aux encouragements de Julien que l'on vit ressusciter encore une fois les jeux Actiaques près de Nicopolis, alors tombés en désuétude[3]; les quatre antiques et principales fêtes des Grecs et les jeux locaux de quelques grandes villes furent aussi l'objet de sa sympathie religioso-politique et de ses secours matériels. Si Julien, uniquement pour remplir les devoirs d'un souverain bien intentionné et humain, avait mis fin à la misère et aux charges financières intolérables dont souffraient les Épirotes[4], ce fut par un effet

[1]) Mamertin., *Gratiarum actio Julian.*, 9 (*Panegyr. vet.* éd. Jäger, Vol. II), p. 147 sqq. Cf. aussi ci-dessus, p. 264, 2.

[2]) Mamertin., *loc. cit.* Eunap., *Vit. Sophist.*, p. 92, et Himer. (éd. Wernsdorf) *Orat.* VII, 2. Sur les villes d'études de la Grèce, cf. encore Julian. (ed. Petav., vol. I) *Orat.* III, p. 222; pour Corinthe, voy. Himer., *Orat.*, XIV, 20. Liban., Vol. I, p. 427. 435; sur Sparte, voy. ci-dessus, p. 265, 1, et Liban., *Epist.* 1179; sur Argos, voy. Julian. (ed. Petav. vol. II) *Epist.* 35, p. 174; sur Sicyone, Liban. *Epist.* 84. Themist. *Or.*, XXIII, p. 295.

[3]) Cf. Mamertin., *Gratiar. act. Julian.*, 9, p. 147 sq. et Friedländer, *Darstellungen aus d. Röm. Sittengesch.* II[5], p. 434. 584 sqq.

[4]) Mamertin., *loc. cit.* 9 init., p. 145 sq. Il y a une inscription plus indifférente par sa nature, mais intéressante comme preuve de l'activité gouvernementale de Julien : c'est celle d'Amorgos, qui contient un décret impérial (daté d'Antioche, août 362) sur le droit pour les gouverneurs de nommer

de son intérêt passionné pour le caractère sacré des autres grands jeux nationaux de la Grèce que, contrairement à la sévérité fiscale qui était la loi du gouvernement romain, surtout depuis Constantin, il accorda ou restitua aux Éléens et aux Delphiens l'immunité si précieuse en matière d'impôts [1]. Et tandis que partout le goût des Grecs pour leurs antiques fêtes ressuscitait ces solennités avec éclat, tandis que les Hellènes instituaient de nouvelles fêtes en l'honneur de leur cher Julien, tandis que le culte des anciens dieux si longtemps gêné reprenait un nouvel éclat [2], Julien s'empressait de saisir une occasion pour régler, sur ce même terrain, un conflit local qui depuis de longues années troublait profondément une des principales villes helléniques d'alors.

Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de faire remarquer que, comme autrefois au temps de l'indépendance, les grandes villes de la Grèce, sous la domination romaine, étaient divisées par des dissentiments et des questions irritantes dont la cause remontait souvent loin dans le passé. Avant Mummius, la solution était demandée à l'épée ; sous les Romains, elles donnaient lieu à des procès de longue durée et cruellement envenimés. Or des dissentiments de ce genre semblent avoir existé aussi entre Corinthe et Argos. Corinthe, alors la plus florissante, la plus riche et la plus puissante de toutes les villes de l'Achaïe, avait fait valoir contre Argos certains droits, fondés nous ne savons sur quoi, fort anciens sans doute, dont elle se souvint à la faveur d'une occasion qu'elle crut favorable. Sept ans avant l'élévation de Julien sur le trône impérial, elle avait obtenu enfin un arrêt favorable des autorités romaines (probablement du proconsul d'alors, car il n'est pas à supposer que la cause ait été portée jusqu'au préfet d'Illyrie ou jusqu'à l'empereur Constance II lui-même). A la suite de cet arrêt, la commune d'Ar-

les *judices pedanei* ou juges des petites causes; voy. Mommsen, *C. I. Lat.*, III, 1, p. 86, n° 459. Cf. Cod. Theod., I, 16, 8. Cod. Just., III, 3, 5.

[1]) Julian. (ed. Petav. vol. II) *Epist.* 35, p. 170. 171. 323. Cf. E. Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 16 et 96.

[2]) Cf. Mamertin., *loc. cit.* p. 148. Liban. (R.) Vol. I, *In necem Julian.*, p. 560 sqq. 564 sqq. Cf. aussi l'expression enthousiaste de la joie dans Himer., *Orat.*, VII, 9.

gos, bien plus pauvre que sa rivale, avait été forcée de payer pendant sept années des sommes considérables aux Corinthiens, qui employaient ce tribut, avec les contributions de plusieurs autres villes intéressées à cet usage, à couvrir les frais de ces fêtes immorales dont d'horribles combats de bêtes et de gladiateurs étaient l'élément principal et le bouquet. Les Grecs d'Argos, fatigués enfin de supporter cette charge accablante, envoyèrent à l'empereur Julien (sans doute dans les premiers mois de l'année 362 qu'il passa à Constantinople) une ambassade qui devait solliciter une révision du procès ; car il semble que sept ans auparavant ce procès avait été perdu pour Argos par la maladresse et le découragement de son représentant, comme aussi grâce à la partialité du proconsul. Les envoyés de la ville avaient été très heureusement choisis. Argos avait alors la chance de posséder parmi ses nobles décurions deux hommes, Diogène et Lamprias, fort riches, qui avaient conservé un goût devenu de plus en plus rare, celui d'employer leurs ressources matérielles et leurs talents au service de leur patrie, et qui, par conséquent, à plusieurs reprises, avaient conduit des procès de la ville et accepté des ambassades. Ce qui les recommandait encore puissamment à la bienveillance de l'empereur, c'est qu'ils n'étaient pas seulement des hommes éloquents et de haute culture, mais encore des philosophes zélés. Bien plus, lorsqu'il apprit que dans Argos l'ancienne gymnastique était encore florissante et que les Argiens, outre les doubles jeux Néméens, en entretenaient de plus deux autres accompagnés de pompeux sacrifices, de sorte que cette ville avait tous les ans un grand *Agon*, l'empereur s'intéressa très énergiquement à leur affaire et recommanda le procès et l'ambassade au nouveau juge constitué pour cela (peut-être le nouveau proconsul d'Achaïe, Prætextatus, ou le nouveau préfet d'Illyrie) avec une telle chaleur que la décision ne put sans doute pas manquer d'être prise en faveur d'Argos[1].

[1]) La lettre de recommandation de l'empereur, à laquelle nous empruntons tout cet épisode, est la célèbre *Epistola* 35 (JULIAN. ed. Petav. vol. II, p. 169 sqq. et p. 322 sqq.). Sur la date de cette lettre, que (contrairement à PETAU, p. 174 et p. 328 de son commentaire) nous devrons placer au temps

Il n'y avait donc alors en Grèce qu'une minorité qui ne pouvait pas partager la satisfaction générale sous le gouvernement de Julien : il va sans dire que c'étaient les chrétiens. Il faut dire pourtant que les homoousiens helléniques se sentirent aussi soulagés lorsque Julien les débarrassa de l'oppression des ariens; et, grâce à l'union qui n'avait pas cessé jusqu'alors de régner parmi elles, les communautés grecques ne furent pas troublées autant que celles d'Orient par la révocation des bannissements et autres mesures violentes auxquelles s'était complu le gouvernement précédent. Mais les homoousiens grecs partagèrent avec les ariens la défaveur du nouvel empereur. La suppression de tous les privilèges du clergé, la restitution à leurs premiers propriétaires des biens des villes et des temples qui depuis Constantin avaient été donnés à l'Église, tout cela fut certainement pénible aux chrétiens grecs : mais nous manquons absolument de renseignements sur les détails. Nous n'avons non plus qu'une indication isolée qui nous fait connaître d'une manière fugitive l'existence d'une excitation populaire contre les chrétiens, provoquée par les champions philosophiques de l'hellénisme et le réveil passager de préjugés surannés[1]. Mais l'Université d'Athènes fut très douloureusement frappée par l'ordre donné par Julien (29 juillet 362) d'exclure les savants chrétiens des chaires académiques. Le célèbre sophiste Proæresios était, en sa qualité de chrétien, aussi antipathique à l'empereur Julien qu'il avait été agréable autrefois à l'empereur Constant. Lorsque cet édit fut rendu, Proæresios renonça aussitôt à son enseignement à Athènes, et, avec la ténacité si caractéris-

du règne de Julien, voy. aussi CLINTON, *Fast. Roman.*, I, p. 450. II, p. 108. Les jeux solennels des Argiens étaient les deux Néméens, les Héræens, et l'une des deux fêtes instituées sous les empereurs (cf. ci-dessus, Vol. II, p. 357 sq.) qui étaient célébrées avec tant de pompe encore sous Hadrien (BÖCKH, *C. I. Græc.*, I, n° 1124); nous ne savons si c'étaient les Antinoées ou (ce qui est plus probable, cf. BÖCKH, *loc. cit.* p. 580), les Sébastées qui formaient la quatrième fête célébrée à Argos; cf. CURTIUS, *Peloponnesos*, I, p. 83. II, p. 560. Sur la longue durée des gymnases à Argos, cf. BURSIAN, *Geogr. Griechenl.*, II, 1, p. 55. Sur la question corintho-argienne sous Julien, voy. encore MARQUARDT, *Röm. Staatsverwaltung*, I, p. 328. FRIEDLÄNDER, *Röm. Sittengesch.*, II, p. 552.

[1]) SOCRAT., III, 13 fin.

tique de la plupart de ses contemporains chrétiens, il refusa de profiter de l'exception qu'en fin de compte Julien voulut faire personnellement pour lui [1]. L'Université d'Athènes fit une autre perte, très flatteuse du reste pour elle, dans la personne d'Himérios, que Julien appela auprès de lui, dans l'été de 362, à Antioche, pour en faire, dit-on, son secrétaire [2]. Mais en tout cas, les Hellènes d'Achaïe durent se trouver l'objet d'une grande faveur lorsque (au commencement de 362) Julien leur donna comme proconsul un des hommes les plus distingués de ce temps, le riche et noble Romain Vettius Agorius Prætextatus, sénateur, un des représentants les plus intelligents et les plus modérés de l'antique religion, fonctionnaire du plus noble caractère [3]. Le préfet d'Illyrie sous Julien, Mamertinus, et le nouveau vicaire de Macédoine, Musonius [4], étaient également des amis très cultivés de l'hellénisme.

Mais la joie des fidèles de l'hellénisme ne fut pas de longue durée. Après quelques mois de grande activité à Constantinople, où il entreprit d'importantes constructions sur le port et où il fonda au château une bibliothèque à laquelle s'intéressa aussi activement dans la suite l'empereur Valens [5], Julien s'était rendu (mai 362) à Antioche pour ouvrir, le 4 mars 363, la grande guerre contre les Perses. Après un brillant début, cette guerre eut, contre toute attente, une fin humi-

[1]) Hieronym., *Chronic.* ann. 2376 (362/3 p. Chr.) dans Schöne, *Euseb.* Vol. II, p. 196. Prosper. Aquitan., *Chronic.* (éd. Roncalli, I), p. 628. Eunap., *Vit. Soph.* (éd. Boisson.) p. 92. Clinton, *F. R.*, I, p. 449. Cf. Sievers, *Studien zur Geschichte der Röm. Kaiser*, p. 235. et *Libanios*, p. 105.

[2]) Cf. Himer., *Orat.* V init., *Orat.* VI init., *Orat.* VII init.; et Wernsdorf, p. lii. Tzetzes, *Chil.*, VI, 327, p. 361. cf. Clinton, *F. R.*, Vol. I, p. 449.

[3]) Ammian. Marcellin., XXII, 7, 6. Photius, *Cod.* 165, p. 353. Pauly, *R. E.*, VI, 2, p. 2536. Wesseling ad Hierocl. *Synecd.* (éd. Bonn.) p. 418. Voy. Orelli-Henzen, n° 2354 (Gruter, p. 1102, 2).

[4]) Himerius, *Orat.* V.

[5]) Zosim., III, 11, 5; cf. O. Frick, dans Pauly, *R. E.*, I, 2, p. 2622. Ammien Marcellin (XXII, 9, 2) parle d'une manière générale des grandes choses faites par Julien pour sa ville natale. Julien semble aussi avoir introduit alors les mystères de Mithra à Constantinople; cf. Himer. (éd. Wernsdorf) *Orat.* VII init. et c. 9. Au sujet de la bibliothèque, cf. encore Cod. Theodos., XIV, 9, 2. et Bernhardy, *Griech. Litter. Gesch.*, I, p. 641.

liante par suite de la blessure et de la mort du vaillant empereur dans les plaines du Tigre (26 juin 363).

Jovien, le nouvel empereur, un homoousien modéré, inaugura personnellement un système fort intelligent de liberté religieuse universelle. Mais le temps était passé où la Grèce, forte du caractère sacré et de la beauté de son antiquité, était l'objet des faveurs des souverains romains. Les villes qui, comme Nicopolis, étaient tombées en décadence à la suite des invasions, des tremblements de terre et de la disette, furent réduites à chercher à se tirer d'affaire par leurs faibles ressources[1]. Les païens, cruellement frappés par les événements, durent se trouver heureux que l'intelligent empereur Jovien leur accordât la libre pratique de leur culte, à l'exception des sacrifices magiques[2]; le temps où un empereur leur accordait sa faveur illimitée était également passé. Quant aux Hellènes catholiques, le moment était enfin arrivé où ils purent jouir en paix d'une entière liberté. L'histoire de l'ancienne Église grecque, si pleine de lacunes, est heureusement complétée par un renseignement épigraphique qui, tout en nous fournissant de nouvelles énigmes à résoudre, nous apprend que Jovien donna de Syrie, en 363, l'ordre de construire dans l'île de Corcyre une nouvelle église avec les débris d'un temple démoli. Cette église, la plus ancienne de celles qui existent encore dans l'île de Corfou (église de la Panagia dans la Palæopolis), fut en effet construite avec des restes d'antiquités helléniques[3].

[1]) Nous trouvons, dans les derniers temps du IVe siècle, Nicopolis retombée dans une complète décadence; voy. ci-dessous, et cf. FINLAY, p. 54, note 53.

[2]) Cf. H. RICHTER, *Das Weströmische Reich*, p. 171, et v. LASAULX, *Der Untergang des Hellenismus*, p. 82 sqq., d'après SOCRAT., III, 25. THEMISTIUS, *Or.* V, p. 80-83.

[3]) Pour cette inscription (cf. BÖCKH, *C. I. Græc.*, IV, p. 278, n° 8608) qui se trouve sur la façade occidentale de l'église, où est la porte, cf. W. VISCHER, *Epigraphisches. Inschriften aus Kerkyra*, dans le *Rhein. Mus.*, XXII, p. 622. Pour être complet, ajoutons encore ici que la coutume grecque d'origine antique, existant encore aujourd'hui, qui fait bénir par un prêtre des fruits de la terre (Sperna, Kolyba) offerts en action de grâces à la divinité, aujourd'hui à un saint patron, aurait été, d'après une interprétation bizarre de NICEPH. CALLIST., *Ecclesiast. Hist.*, X, 12, et autres, introduite dans l'église comme souvenir d'une protestation des chrétiens contre une vexation

Le règne de Jovien fut de très courte durée : ce prince mourut en effet, comme l'on sait, le 16 février 364, à Dadastana, un bourg de Bithynie. Son successeur, l'empereur pannonien Valentinien I[er], lorsqu'il partagea l'empire avec son frère et collègue Valens, en juillet 364, à Naïssus ou à Sirmium, garda dans sa puissante main les trois préfectures occidentales, tandis que Valens n'obtint que la préfecture d'Orient avec la Thrace et Constantinople[1]. Les Grecs d'Occident étaient donc soumis à Valentinien I[er]. Ils trouvèrent à cela des avantages essentiels. Car, tandis que l'empereur Valens, baptisé en 367 par l'évêque de Constantinople Eudoxios[2], en sa qualité d'arien zélé, prenait une part énergique à la guerre ecclésiastique contre les homoousiens et même contre des partis intermédiaires et fournissait un prétexte à de longues hostilités au sein des communautés chrétiennes de sa préfecture; tandis que, sans songer du reste à persécuter systématiquement les païens, il punissait avec une sévérité terrible les arts magiques quand ils prenaient une couleur politique : l'empereur Valentinien I[er], en homme d'État inébranlable sur ce point, magnanime et prévoyant, maintint avec une grande énergie le principe de la liberté religieuse universelle. Le monde ne devait plus pendant de longs siècles assister à ce spectacle. Catholique zélé comme il l'était, il ne voulut admettre que les moyens moraux dans la lutte des confessions et des cultes. Les Grecs homoousiens purent donc enfin vivre paisiblement dans son empire, et le bienfait d'une piété pure, de la pratique fidèle et simple de toutes les vertus chrétiennes, ne fut pas plus troublé que précédemment en Grèce par les honteuses explosions de la haine religieuse qui ébranlèrent alors de nouveau l'Orient. Comme détails sur ce point, nous ne pouvons citer que l'abolition, en juin 364, de l'édit de Julien sur les savants chrétiens et la réinté-

de l'empereur Julien. Cf. B. Schmidt, *Das Volksleben der Neugriechen u. d. hellenische Alterthum*, p. 59.

1) Sozomen., VI, 6 fin. Zosim., IV, 3, 1. Ammian. Marcellin., XXVI, 5, 1 sqq. et Philostorg., VIII, 8.

2) Cf. Oros., VII, 32 init. Socrat., IV, 1. Sozomen., VI, 6 fin. Hieronym. ap. Schöne, *Euseb.*, p. 197.

gration du vieux Proæresios dans sa chaire d'Athènes[1]. Quant aux païens, dont le nombre ne diminua pas en Grèce dans la même proportion que partout ailleurs après la mort de Julien, ils jouirent, de la part de Valentinien, de la même tolérance sage et consciente que les ariens. Et lorsque, le 11 septembre 364, il voulut étendre aux mystères de la Grèce la défense des sacrifices magiques nocturnes, défense qui visait notamment la dangereuse magie politique, il suffit de l'intelligente intervention du proconsul Prætextatus pour décider l'empereur à laisser libre la célébration des mystères, à condition que l'on y respecterait scrupuleusement les antiques coutumes[2]. Du reste, la Grèce, qui ne fut pas touchée par les mouvements insurrectionnels excités à Constantinople et à Chalcédoine, en septembre 365, par un parent de l'empereur Julien, le général Procope[3], eut le bonheur d'avoir des gouverneurs animés d'une vive sympathie pour les charmes de ce pays, pour ses beautés de paysages et d'antiquités, pour son culte et la vie grecque en général. Tel fut notamment en 372 un proconsul païen d'Achaïe, Rufius Festus (c'est sans doute ce Rufius Festus Avienus connu comme poète de talent et commentateur des poésies d'Aratos), qui devint membre de l'Aréopage et dont la statue (un portrait-buste placé selon la déplorable coutume du temps sur une base antique) fut érigée sur l'acropole par l'Aréopage, le peuple et le Conseil (les Trois-Cents) d'Athènes comme hommage à sa popularité[4].

Il ne faut pas croire pourtant que le lot de toutes les pro-

[1]) Cf. Sievers, *Studien zur Gesch. der Röm. Kaiser*, p. 235 sqq. Himerios ne revint à Athènes qu'en 368 (Clinton, *F. R.*, I, p. 471).

[2]) Cod. Theodos., IX, 16, 7. Zosim., IV, 3, 2-5. Cf. v. Lasaulx, p. 83 sqq. Sievers, *Das Leben des Libanios*, p. 47.

[3]) Ammian. Marcellin., XXVI, 6 sqq. Socrat., IV, 3 sqq. Sozomen., VI, 8 sqq. Philostorg., IX, 5 sqq. Zosim., IV, 4 sqq. Hieronym, *op. cit.*, p. 197. Cette insurrection finit le 27 mai 366, par la mort de Procope en Phrygie.

[4]) Cf. Böckh, *C. I. Græc.*, I, nº 372, p. 435-437. Sur la personne de ce Festus, voy. aussi W. Teuffel, *Geschichte der Röm. Litteratur*, p. 945 sqq. et dans Pauly, *R. E.*, I, 2, p. 2152. Merleker, *Achaïc.*, p. 464. On se demande si le proconsul Alexandre célébré par Himer., *Orat.* XXXII, p. 864 sqq., ainsi que le proconsul Severianus (Liban., *Epist.* 918) doivent être placés à cette époque ; de même, si c'est dans cette période qu'a été élevée la statue en l'honneur du déclamateur M. Aurelius Musæos (*Ephem. Arch.*, nº 4096. *Philistor*, I, p. 329. Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 713).

vinces grecques d'alors ait été aussi heureux. On sait que l'administration intérieure[1] n'était pas ce qu'il y eut de meilleur dans le gouvernement de Valentinien, dévoué à ses devoirs, sévère jusqu'à la cruauté, mais singulièrement aveugle en face des abus de pouvoir de ses hauts fonctionnaires. Les Épirotes, au moins, furent parfaitement en droit de se plaindre amèrement à Valentinien, en 376, à Carnuntum, par l'organe de leur envoyé, le courageux philosophe cynique Iphiclès, aussi bien de l'exagération des charges qui pesaient sur eux que des crimes abominables commis à leur égard par l'atroce et cruel Probus[2], l'un des successeurs du puissant Mamertinus, qui avait autrefois présenté éloquemment à

[1]) Avec ses habitudes fiscales, Valentinien I[er] avait, comme on sait, remis la main sur tous les biens des temples que Julien avait revendiqués, et les avait cette fois assignés au fisc. Nous connaissons encore sur l'histoire de l'administration des provinces helléniques un autre détail, pour le temps immédiatement consécutif, et qui concerne la « province des Iles » : les empereurs Gratien et Valens (plus tard aussi Théodose I[er]), dans l'intérêt des habitants et sur leur pétition, décidèrent que le gouverneur de cette province, prenant en considération les difficultés et les dangers de la navigation en hiver pour les nombreuses personnes qui avaient à s'adresser au gouvernement provincial, ne passerait pas l'hiver exclusivement dans le chef-lieu Rhodes, mais séjournerait à tour de rôle dans l'une des cinq principales îles de la province. Cf. Cod. Just., I, 40 (*De off. rect. prov.*), 6. Voy. Wesseling, p. 480 sq. ad Hierocl. *Synecd.* (éd. Bonn. p. 395) et Notit. Dignit. (éd. Böcking), I, p. 145 sqq. Kuhn, *Städt. u. bürgerl. Verf. d. Röm. Reiches*, II, p. 278. Ajoutons à cette occasion que l'ancienne vanité grecque subsistait alors et plus tard sous les formes chrétiennes. La ville asiatique de Nicée en Bithynie, qui avait déjà, sous Trajan, disputé à Nicomédie le titre de « πρώτη », obtint par la faveur des empereurs Valens et Valentinien I[er], à côté de son antique rivale Nicomédie, le titre très ambitionné de « Métropole » (p. 65). Et dans la suite, le concile de Chalcédoine en 451 dut, en opposition aux prétentions de la ville de Nicée, faire laborieusement la preuve que ces empereurs n'avaient accordé à Nicée que la dignité de métropole, sans les droits y afférents, de manière qu'il ne s'y rattachait pas une modification des diocèses ecclésiastiques. Marquardt, *Röm. Staatsverwaltung*, I, p. 344.

[2]) Pour la nomination comme chef de deux grandes préfectures de Claudius Mamertinus, qui avait obtenu déjà la préfecture d'Illyrie (361) lors de l'entrée de Julien à Sirmium, voyez Ammian. Marcellin., XXI, 12, 20 et 25. XXVI, 5, 5 (Notit. Dignit. éd. Böcking, II, 1, p. 141); pour sa chute, XXVII, 7, 1 sqq. Du reste, Valentinien I[er], par une mesure intelligente, lui avait commandé en 365 d'avoir soin que les résolutions des diètes provinciales fussent transmises sans mutilations par les gouverneurs à la chancellerie prétorienne (Cod. Theod., XII, 12, 4. Menn, *Die römischen Provin-*

Julien les doléances des Épirotes opprimés, mais qui, après avoir géré en même temps les deux préfectures du prétoire d'Illyrie et d'Italie depuis 364 jusqu'à l'été 367, avait été destitué pour cause de concussions. Quant au terrible tremblement de terre qui, de concert avec la mer soulevée, exerça de si grands ravages le 21 juillet 365 à Alexandrie, en Sicile, en Crète, en Épire, sur la côte méridionale du Péloponnèse, surtout en Argolide et en Messénie[1], il fallut supporter avec la résignation traditionnelle cette marque de la défaveur de Poseidon, le dieu toujours agité; ainsi, à Nauplie, un citoyen patriote restaura à ses frais une basilique écroulée.

Néanmoins les Grecs eurent plus tard toutes les raisons possibles pour regretter le temps qui dura jusqu'à 375 ap. J.-C., comme la dernière époque heureuse de leur histoire[2]. Car c'est avec la mort de Valentinien Ier que commença la période néfaste qui brisa la Grèce antique pour toujours. Jusqu'à ce temps de terribles catastrophes, le pays n'avait pas été tout à fait sans joies et sans prospérité. Sans doute, le nombre des Grecs de l'ancien territoire occupant alors des positions brillantes au service de l'État était, autant que nous pouvons en juger, peu considérable. Nous y trouvons, depuis la mort de Constantin le Grand, des hommes comme l'excellent Parnassios de Patræ, qui exerça avec distinction sous Constance II (de 357 à 359) les fonctions de préfet d'Égypte. Il fut impliqué dans l'enquête criminelle ouverte en 350, à Scythopolis en Palestine, par le redoutable secrétaire d'État

ziallandtage, p. 5. Pour les crimes de Probus, voy. Ammian. Marcellin., XXX, 5, 4-10 (Cf. XVII, 3 et XIX, 11, 3). Valentinien lui-même avait autrefois fait décapiter un prêtre chrétien d'Épire pour une faute politique (Ammian. Marcellin., XXIX, 3, 1).

[1]) Peut-être faut-il aussi rapporter à ce temps le renseignement donné dans Cedren. (éd. Bonn.) p. 550 sqq. (p. 314 *c-d.* P.) Voy. Liban. (éd. Reiske), I, p. 621. Ammian. Marcellin., XXVI, 10, 15 à 19. Ammien raconte lui-même, comme témoin oculaire, que les vagues avaient lancé au loin sur la terre un navire près de Mothone, en Messénie. Cf. Curtius, *Peloponnesos*, I, p. 47 et II, p. 171. Cf. Clinton, *F. R.*, I, p. 464. Pour Nauplie, voy. Böckh, *C. I. Gr.*, I, n° 1166.

[2]) Inscription de Thespies en l'honneur des Augustes Valentinien Ier, Gratien et Valens, dans Keil, *Syll. inscr. Boeot.*, p. 111, n° 27 *b. c. d.* D'Attique : v. encore Mommsen, *C. I. Latin.*, III, 1, p. 111, n° 572.

Paullus, contre un grand nombre d'hommes haut placés, accusés du crime de lèse-majesté ou de haute trahison, à propos de questions politiques adressées à l'oracle égyptien de (This) Abydos; cette poursuite aboutit, pour Parnassios ainsi que pour Simplicius de Thessalonique, à une sentence d'exil de longue durée. Ajoutons encore un Corinthien de distinction, Aristophane (fils de Ménandre, homme de rang sénatorial), décurion patriote, qui, après avoir rendu bien des services à ses concitoyens, cédant devant les intrigues d'Eugenios, lequel s'attaquait à ses titres de propriété, se rendit (avant l'année 350) en Syrie, obtint sous Constance II une position dans la gendarmerie impériale et devint plus tard le collaborateur de Parnassios. Au moment où il était chargé, en 359, de la liturgie de la « stratégie » corinthienne, il fut impliqué avec ce dernier dans le procès de haute trahison mentionné plus haut, condamné à l'internement et finalement réhabilité en 362 par l'empereur Julien. N'oublions pas non plus ce Cléarchos de Thesprotide, d'abord au service de la ville de Constantinople sous Julien, qui rendit plus tard, en qualité de vicaire d'Asie, de grands services à l'empereur Valens dans la lutte contre Procope, devint ensuite proconsul de la province d'Asie (366) et enfin (372) *præfectus Urbi* à Constantinople[1].

Cependant le nivellement intérieur continuait de faire des progrès en Grèce, entre les chrétiens et les païens[2], et plus

[1]) Sur Parnassios, cf. Ammian. Marcellin., XIX, 12. Sievers, *Das Leben des Libanios*, p. 94 sqq. 254 sqq. Parnassios fut réhabilité plus tard, sans doute aussi par Julien ; cf. Liban., *Epist.*, 734. Sur Aristophane, voy. Liban., (éd. Reiske) I, p. 426 sqq. 428-442, et Sievers, *op. cit.* p. 57. 80 sqq. 93 sqq. 238. (Sur un autre Corinthien de ce temps, Flavianus, voy. Wernsdorf ad Himer., p. 206 sqq.). Sur Cléarchos, cf. Eunap., *Vit. Sophist.*, (éd. Boisson.) p. 59 sqq., et Sievers, *Das Leben des Libanios*, p. 259.

[2]) Le goût de l'époque pour la magie, la sorcellerie, la divination, se mêlait quelquefois à la piété chrétienne d'une manière vraiment grotesque. Nous donnerons pour exemple l'étrange histoire de l'évêque Spiridion ou Spyridon, de Trimythonte en Cypre, au temps de Constantin le Grand, qui poussa l'aberration jusqu'à conjurer un cadavre, c'est-à-dire jusqu'à essayer de rendre momentanément la vie à un cadavre pour l'amener à parler. Irène, sa fille, avait reçu d'un ami de la famille un dépôt précieux qu'elle enfouit dans la maison pour mieux le garder. La jeune fille mourut, et personne ne savait où était caché le trésor. Alors l'évêque, qui devait restituer le dépôt,

encore entre les différentes tribus de la nation. L'hellénisme était toujours le terrain sur lequel s'opérait ce dernier nivellement. La plupart des cultes, rites et mystères que nous avons étudiés subsistaient encore[1]. Éleusis était notamment le centre consacré de tous les païens pensants et enthousiastes de la Grèce et du monde civilisé hellénique[2]. La rude Épire produisait alors dans la personne de Priscos, l'ami de l'empereur Julien, un philosophe notable de l'école néoplatonicienne, et, dans celle du cynique Iphiclès, un philosophe d'une trempe tout à fait originale[3]. Sparte elle-même possédait une école de rhéteurs[4]. L'Université d'Athènes, dont nous allons résumer l'histoire au IVe siècle ap. J.-C., était en

eut recours à la méthode païenne de conjurer la morte, jusqu'à ce que, dit la légende, elle donnât du fond de son tombeau la réponse désirée. Cette aberration pouvait à peine être excusée alors par la formule, « il pria Dieu de vouloir bien donner d'avance un exemple de la résurrection promise! » SOCRAT., *Hist. Eccl.*, I, 12. SOZOMEN., I, 11. Cf. BURCKHARDT, *op. cit.* p. 240 sqq.

[1]) Par exemple, le culte d'Achille sur l'île pontique de Leuké, AMMIAN. MARCELLIN., XXII, 8, 35, et la « fête des fouets » pour les enfants à Sparte; cf. THEMIST., *Orat.* XXI, p. 250 *a.* LIBANIUS, I, p. 18. Voy. HAASE ad XEN., *Rep. Lac.*, p. 83. EUNAP., *Vit. Sophist.*, (p. 101) p. 73, et SYNES., *Epist.* 56. Culte de Sarapis à Corinthe : LIBAN., I, p. 427. La Théorie des Athéniens à Délos : HIMER. (éd. Wernsdorf) *Orat.* IV, 10. Procession des Panathénées avec la trière sacrée et les riches liturgies des particuliers d'Athènes : HIMER., *Orat.* III, 12 sqq. *Ephem. Archaeol.*, n° 2257. *Rhein. Mus.*, XXIII (1868), p. 54. 55. Mystères à Argos mentionnés dans LIBAN., I, p. 18. Mystères de Lerne : LIBAN., I, p. 427. *Philologus*, Suppl. II (1863), p. 590 sqq. Mystères de Mithra à Thespies et Athènes : EUNAP., *V. S.* (éd. Boissonade) p. 52. SCHÖMANN, *Gr. Alterth.*, II, p. 554; à Constantinople, PRELLER, *Röm. Mythologie*, p. 758 sqq. Le fanatique J. Firmicus Maternus, *De errore profanar. religion.* (éd. Bursian) p. 9, c. VI; p. 12 sqq. c. VII; p. 15 et 16, c. XI. XII, avait parlé avec colère vers 343, en outre des mystères d'Éleusis, de la continuation des mystères de Crète et de Thèbes en l'honneur de Dionysos et des *Sacra* des Corybantes. Mystères grecs en Gaule : AMMIAN. MARC., XVI, 12, 25.

[2]) Sur la persistance des Éleusinies (cf. SCHÖMANN, *Griech. Alterth.*, II, p. 383), voy. encore pour l'année 372 BÖCKH, *C. I. Gr.*, I, n° 372, où apparaît le dadouque Flavius Pompeius; cf. n° 190. Voy. de plus VON LASAULX, *op. cit.* p. 84. *Philol.*, Suppl. II (1863), p. 590 sqq. LEAKE, *Demen von Attika*, trad. Westermann, p. 151. ASTERIUS, *Homil.* p. 193 *c.* EPIPHANIUS, *Adv. Hæres.*, III, p. 1092 *a.*

[3]) Priscus: voy. EUNAP. *Vit. Sophist.* p. 48. Iphiclès : AMMIAN. MARCELLIN., XXX, 5, 8 sqq. et JULIAN. (éd. Spanhem.) p. 198.

[4]) LIBAN., *Epist.* 1179. Cf. SIEVERS, *Das Leben des Libanios*, p. 18.

même temps le joyau du monde hellénique et plus que jamais la dernière citadelle de l'antique hellénisme, qui se résignait partout ailleurs à une défensive sans espoir.

Les innovations profondes de Constantin le Grand ont eu manifestement aussi à plusieurs égards de l'influence sur la constitution de cette université. Sans doute, au IVe siècle pas plus qu'au IIIe, il ne peut être question, à Athènes, d'institutions dans le genre de celles qui groupent aujourd'hui en corporations les professeurs des universités : il n'y a à Athènes ni recteur, ni sénat, ni conseil général, ni facultés, ni doyens, ni juridiction universitaire spéciale. Le corps enseignant forme une agglomération de savants d'origine extrêmement disparate, où nous pouvons apercevoir sans doute une certaine organisation des différentes écoles philosophiques qui existent encore, mais où le véritable centre de gravité, à l'époque que nous avons racontée jusqu'ici, est du côté des professeurs de sophistique. S'il y a quelque analogie avec les universités du moyen-âge et de nos jours, c'est dans la vie des étudiants athéniens qu'il faut la chercher. Pourtant l'ère de Constantin, au point de vue de la nomination, de l'installation et des honoraires des professeurs, de la tutelle, de l'exercice de la police et de la justice parmi les étudiants, semble avoir établi à Athènes aussi une sorte de conformité, dont on se souciait peu jusque-là, avec les autres grands centres d'études de l'empire.

La situation de l'Université d'Athènes pendant le IVe siècle est au fond celle-ci : tandis que les écoles philosophiques, qui pour le moment échappent de plus en plus à notre observation[1], se recrutent dans leur propre sein, l'intérêt universitaire se concentre dans la nomination régulière et la dotation des professeurs de sophistique et des facultés similaires : en effet, on ne cherchait guère qu'auprès d'eux l'éducation humaniste et pratique de la jeunesse, jusqu'au moment où les études professionnelles prirent le dessus. Or, depuis les grandes secousses politiques qui avaient commencé à se faire sentir vers

[1]) Il est probable que, jusqu'à l'apparition des néoplatoniciens à Athènes, l'école platonicienne fut la seule qui conservât quelque importance (ZUMPT *Ueber den Bestand der philosoph. Schulen in Athen*, p. 50 sqq.).

le milieu du III[e] siècle, l'argent impérial avait pour longtemps cessé d'arriver à Athènes, et les empereurs ne s'étaient plus occupés de pourvoir par eux-mêmes aux principales chaires de sophistique. Mais lorsque Dioclétien et Constantin donnèrent une nouvelle forme à l'empire ; lorsque l'empire depuis la fin du III[e] siècle eut recommencé à vivre d'une manière normale, les universités, particulièrement celle d'Athènes, virent revenir à elles à un haut degré la sympathie des empereurs. Pourtant, à l'exception de Constant et de Julien, les empereurs n'eurent pas avec Athènes ces rapports personnels auxquels se plaisaient autrefois les souverains amis des lettres. Constantin le Grand, qui organisa et dota brillamment l'exercice de la médecine dans les grandes villes de l'empire[1], était aussi un grand ami des rhéteurs et de leurs travaux. Ce fut lui qui, au milieu des innombrables préoccupations de son règne, confirma à nouveau et compléta les droits, exemptions et privilèges dont avaient joui autrefois les professeurs, surtout ceux de rhétorique, ainsi que leurs femmes et leurs fils[2]. Dans le même temps, on réorganisa ce qui concernait la nomination et le traitement des professeurs. L'ancienne distinction entre chaires impériales et municipales disparut ; les professeurs officiels de rhétorique et des facultés similaires à Athènes furent nommés dès lors par les autorités

[1]) Cf. les faits rassemblés par Manso, *Leben Constantins d. Gr.* p. 239 sqq. Voy. aussi Kuhn, *Die städt. u. bürgerl. Verf. d. Röm. Reiches*, I, p. 89. Sur la situation considérable des médecins chez les Grecs de la dernière période impériale (cf. Dig., L, 5 [*De vacat. et excusat. muner.*] ; 13, 1, § 1), voy. les textes dans Bernhardy, *Grundriss d. Griech. Litterat. Gesch.*, I, p. 625 sqq. Un médecin très considéré à Athènes dans la deuxième moitié du IV[e] siècle fut Eschine de Chios : Eunap. (éd. Boissonade) *Vit. Sophist.*, p. 76.

[2]) Ces décisions, qui coïncident partout avec celles qui furent prises en faveur des médecins, sont du 1[er] août 321, du 20 juin 326, et du 28 octobre 333; voy. Cod. Theod., XIII, 3, 1. 2. 3. Manso, *loc. cit.* Cf. Burckhardt, *Die Zeit Constantins*, p. 279 sqq. Bernhardy, *op. cit.* p. 631. 640. Clinton, *F. R.*, II, p. 91. Sur les exemptions accordées aux professeurs et médecins en ce qui concerne bien des charges dispendieuses de ce temps (y compris le service militaire), v. aussi Kuhn, *loc. cit.* p. 116 sqq. Les exemptions et immunités furent étendues par Constantin aux objets et propriétés que les médecins, grammairiens et autres savants possédaient dans les villes. Cod. Theod., VI, 1, 1 et Cod. Just., X, 52, 6.

municipales, avec le concours très effectif du pouvoir impérial; leurs appointements (quand les empereurs ne daignaient pas dans des cas particuliers contribuer de leur argent et de leurs distinctions) furent le plus souvent mis par ordonnance impériale à la charge du fisc municipal ; c'était du reste conforme à l'esprit de l'administration de l'État quand il s'agissait des villes et de leurs revenus.

A Athènes continuait de régner l'usage très intelligent, que de très nombreux jeunes hommes qui y avaient fait leurs études et avaient formé l'entourage intime de professeurs célèbres prenaient eux-mêmes, les uns après les autres, le titre d'agrégés, comme le font les privat-docenten allemands. Plus leur enseignement avait de succès auprès des étudiants, plus ils avaient de chances d'être pris en considération lors des élections pour le remplacement d'un professeur défunt. Comme nos auteurs ne font que rarement pour cette époque une distinction nette entre les privat-docenten et les professeurs ordinaires rétribués, on ne peut fixer avec certitude le nombre de professeurs proprement dits qui existaient en même temps à l'Université [1]. Mais l'Université avait maintenant un grand avantage, c'est que, avec le nouveau régime, Rome ne lui enlevait plus ses personnages les plus distingués, et que Constantinople (quoique cette nouvelle création impériale reçût sans doute des subsides puisés dans le trésor de l'État) n'avait pas encore la force d'attraction suffisante pour attirer sur le Bosphore des savants distingués d'Athènes [2]. Aussi, comme maintenant il était rare que l'un ou l'autre des sophistes athéniens quittât sa chaire pour entrer au service de l'État, ce n'était qu'en cas de décès que l'on procédait à de nouvelles élections. Celles-ci excitaient dans la ville et dans l'Université une tout autre émotion qu'au IIe et au IIIe siècle de notre

[1]) Le nombre des professeurs à Athènes n'était pas sans doute fixé ; pourtant il n'y eut que rarement moins de trois sophistes, ni plus de cinq; mais à côté des professeurs et agrégés de rhétorique, il y avait encore des grammairiens, des mathématiciens, des astronomes, des géographes, des médecins, des musiciens, etc., etc. Cf. WEBER, *De academ. litterar. Athen.*, p. 10. 35. (*Florid.*, IV, 20, p. 97). Voy. encore KUHN, *op. cit.* p. 97.

[2] Cf. sur ce point les premières négociations entre Nicoclès et Libanios dans l'année 340 (LIBAN., vol. I, p. 24 sqq. SIEVERS, *Libanios*, p. 50 sqq.).

ère. Car, à l'époque actuelle et dans celle qui suit, Athènes, quand ses intérêts commerciaux ne la préoccupaient pas et quand le Pirée ne recevait pas de la présence d'une flotte impériale, appelée par quelque incident de guerre civile, une animation passagère, Athènes, dis-je, s'identifiait avec son Université à un degré inconnu même au temps des Antonins. Athènes, au IV[e] siècle, puisait dans son Université sa dernière vitalité et en même temps la plus grande partie des ressources nécessaires à son existence. L'élection d'un professeur était donc un événement, comme plusieurs siècles auparavant les luttes historiques du Pnyx ; et les Athéniens du IV[e] siècle prenaient aux luttes académiques qui s'agitaient autour du nom d'un sophiste comme Apsines et Julien, Epiphanios, Diophantos, Proæresios et Himerios, le même intérêt passionné que leurs ancêtres aux compétitions de Thémistocle et d'Aristide, de Thucydide et de Périclès pour le gouvernement de l'État. Voici comment les choses se passaient dans la pratique. Si, par exception (comme le fit Strategios, qui s'efforça, vers 352, de gagner Libanios pour Athènes et décida les autorités athéniennes à appeler ce jeune rhéteur de Constantinople à leur Université[1]), le proconsul d'Achaïe ou les autorités athéniennes ne cherchaient pas à attirer à Athènes un savant illustre du dehors, alors il se produisait d'ordinaire au moment de la mort d'un professeur une ardente compétition, d'autant plus vive que c'était un immense honneur d'occuper à Athènes une chaire de sophistique. La décision dépendait nominalement du Conseil d'Athènes, mais ses résolutions subissaient toutes sortes d'influences. Quand le nombre des compétiteurs était très considérable[2], il s'agissait d'abord de former un groupe plus petit dans lequel on devait choisir définitivement. Ensuite, les candidats ainsi privilégiés devaient (ordinairement au théâtre), devant les membres du Conseil et toute l'aristocratie intellectuelle de la ville, très souvent devant le proconsul d'Achaïe, qui au IV[e] siècle nous

[1]) LIBAN. (éd. Reiske) Vol. I, p. 58 sqq. Cf. SIEVERS, *Libanios*, p. 61.

[2]) D'après EUNAP. *Vit. Sophist.* (éd. Boissonade), p. 79, une des prescriptions imposées par l'État aux Athéniens et à l'Université était que le nombre des concurrents pour une chaire ne devait pas être trop restreint.

apparaît comme le curateur de l'Université, donner des échantillons décisifs de leur talent, non pas comme d'ordinaire par des improvisations brillantes, mais par des discours d'apparat bien préparés sur des thèmes proposés d'avance. Mais on comprend, sans qu'il soit besoin de le démontrer, que l'ardent désir d'occuper une chaire à Athènes poussa souvent les rivaux à chercher à influencer énergiquement en leur faveur le curateur ou les conseillers athéniens par des moyens occultes et de nature peu scientifique, sans exclure la corruption grossière et directe par de bons dîners, des cadeaux et de jolies esclaves. Quand enfin, d'accord avec le proconsul (dont l'assentiment n'était probablement pas indispensable), le choix était fait, on devait encore faire une enquête sur la valeur morale et la conduite du nouveau professeur : cette dernière épreuve ne fut pourtant pas prise très au sérieux, jusqu'au moment où l'empereur Julien, avec une sévérité nouvelle qu'il puisait dans ses efforts pour réformer l'hellénisme et combattre le christianisme, tenta de renouveler les prescriptions anciennes[1]. Le choix du nouvel élu devait être confirmé ensuite par l'empereur ; mais, lorsqu'il ne s'agissait pas de cas exceptionnels ou de noms d'une grande signification, cela devait se passer comme aujourd'hui en Allemagne quand le gouvernement signe le brevet d'un professeur ordinaire de l'Université. Il en était de même de la confirmation impériale donnée au renvoi ou à la retraite d'un professeur. Quand il s'agissait de congés de longue durée, dont la demande devait être adressée directement à l'empereur, il est probable que dans la pratique il suffisait de l'approbation du proconsul d'Achaïe[2].

Quoique la dépendance matérielle de tous les professeurs à

[1]) Sur le mécanisme des nouvelles nominations, cf. KUHN, *op. cit.*, I, p. 98. WEBER, *De acad. litter. Athen.*, p. 15 sqq. BERNHARDY, *Grundriss der Griech. Litter. Gesch.*, I, p. 588-597. SIEVERS, *Das Leben des Libanios*, p. 18 sqq. Parmi les anciens, en général, LIBAN. (éd. Reiske), I, p. 19, 11 sqq., 73, 13. 176, 14, et spécialement pour Athènes : EUNAP. *Vit. Sophist.* (éd. Boissonade), p. 79 sqq. Cf. p. 84 sqq. Sur la loi de Julien (COD. THEODOS., XIII, 3, 5, et COD. JUSTIN., X, 52, 7. Cf. JULIAN, *Epist.* 42), voy. encore WEBER, *loc. cit.*, p. 17. BERNHARDY, *loc. cit.*, p. 641. Haute valeur de la chaire athénienne pour le monde des sophistes de ce siècle : LIBAN. (éd. Reiske), I, p. 19, lig. 10.

[2]) Cf. KUHN, p. 98 sqq. 100. 101. BERNHARDY, *loc. cit.* p. 644. C. WACHS-

l'égard de l'empereur eût été étendue à ceux d'Athènes, la liberté d'enseigner et d'apprendre y resta longtemps illimitée. Elle ne fut gênée, pour les professeurs d'éloquence, que par le terrorisme scandaleux exercé par les corporations d'étudiants (voy. ci-après). Probablement aussi les empereurs chrétiens s'opposèrent à la dotation officielle des chaires de philosophie païenne, qui subsistaient encore[1]. Pour ce qui est du traitement officiel des sophistes, à l'époque où l'empire vécut sous l'organisation de Constantin, on est d'accord sur ce point, que les empereurs avaient généreusement accordé aux professeurs diverses immunités extrêmement précieuses, et qu'ils firent de temps à autre à certains d'entre eux des présents de valeur, qui étaient à la fois un honneur et une allocation pécuniaire ; mais que, pour le principal, les professeurs étaient rétribués sur les caisses des villes. Les empereurs, qui se réservaient expressément l'approbation de tous traitements payés sur ressources municipales, agirent aussi dans certaines circonstances de manière à faire accorder aux savants des augmentations d'appointements[2]. On ne nous dit pas expressément de quelle manière étaient payés les appointements à Athènes. Dans la nouvelle capitale de l'empire et dans d'autres grandes villes, l'usage s'était introduit de payer aux professeurs leurs émoluments sous forme de rations ou « diètes » ; les vivres assignés étaient fournis en nature. Une diète simple de cette espèce était appelée *annona*, et était évaluée tantôt à quatre, tantôt à cinq *solidi* (60 et 80 francs) par mois. Pourtant il y eut une augmentation sur ce point, et les « diètes » purent être, selon les circonstances, élevées à une valeur bien plus forte[3]. A-t-on pris la même habitude à Athènes, dont les pro-

MUTH, *Die Hochschule von Athen*, p. 13. LIBAN., I, p. 27. 62. 67. II, p. 601, 8.

[1]) Sur ce dernier point, cf. encore KUHN, *loc. cit.* I, p. 98 sq. C.G. ZUMPT, *Ueber den Bestand der philos. Schulen in Athen*, p. 23.

[2]) Cf. KUHN, *loc. cit.* p. 100 sqq. (Voy. aussi COD. THEOD., XII, 2. COD. JUST., X, 36). C.G. ZUMPT, *Ueber den Bestand der philos. Schulen in Athen*, p. 21 sq. WEBER, *De acad. litter. Athen.*, p. 20. Distinctions et faveurs pécuniaires accordées à quelques rhéteurs par les empereurs : LIBAN. (éd. Reiske), vol. I, p. 27 sqq. 57.

[3]) Cf. SIEVERS, *Das Leben des Libanios*, p. 37. KUHN, p. 101 sqq.

fesseurs passaient du reste à cette époque comme particulièment bien rétribués[1], au lieu de leur payer, comme autrefois aux sophistes, un traitement fixe? Nous ne savons. Nous ne savons pas non plus si les professeurs avaient à lutter ici aussi avec la lésinerie, la ténacité et l'irrégularité des autorités locales, comme cela se passait notamment à Antioche. Ils ne pouvaient probablement pas arriver à la richesse, même à Athènes, à moins qu'ils ne fussent en état de mener des affaires judiciaires, et ce n'est que dans les cas les plus rares qu'ils pouvaient se faire un grand revenu avec les honoraires des étudiants, avec lesquels on passait un traité au commencement du cours d'études; les étudiants pauvres étaient exemptés de ces honoraires, qui étaient payés ordinairement au 1er janvier et, même chez de plus fortunés, n'étaient pas toujours aisés à faire rentrer[2]. Même à l'époque qui nous occupe, le professeur de l'Université devait trouver le plus solide de son salaire dans sa situation honorable et brillante, dans la gloire à laquelle il pouvait prétendre : les natures les plus généreuses le cherchaient dans l'exercice même de leur profession. Il est vrai que pour nous, modernes, la gloire que l'on atteignait ainsi avait un caractère bien vain et bien frivole : un grand nombre de ces maîtres étaient incapables de mettre un fond solide sous leur phraséologie sophistique : ils auraient, du reste, été fort malheureux s'ils avaient eu conscience de l'inanité de leurs exercices. Mais, en majorité, ce qu'ils recherchaient avant tout, c'était la satisfaction de leur vanité et le lustre extérieur de leurs fonctions.

La situation des professeurs athéniens n'avait en réalité pas cessé à cette époque d'être des plus brillantes. Ils ne dépendaient que très peu du curateur proconsulaire[3]; le carac-

[1]) Cf. LIBAN. (éd. Wolf) *Epist. ad Celsum*, 627. *Ad Gerontium*, 1499.

[2]) SIEVERS, *Liban.*, p. 38 sqq. Cf. KUHN, *loc. cit.* p. 103.

[3]) Le proconsul-curateur (cf. BERNHARDY, *loc. cit.* p. 644. C.F. WEBER, *De Academia litteraria Atheniensium*, p. 7 sqq.) était le représentant naturel de l'empereur à l'égard de l'Université et de son administration. En dehors de son concours pour l'examen et la nomination des professeurs ; en dehors des hommages personnels que les professeurs avaient coutume de lui rendre, notamment après son installation, et des rapports personnels qui se nouaient souvent entre des proconsuls qui s'intéressaient particulièrement à

tère de l'Université d'Athènes, qui était une université impériale avec des masses d'étudiants venus de toutes les parties du monde antique, donnait aussi aux professeurs en face des autorités athéniennes une situation bien plus indépendante que celle des rhéteurs d'autres villes de province. Il y avait plus : après la restauration de l'empire romain par Dioclétien et Constantin, jusqu'à l'époque désastreuse qui suivit la mort de Valentinien Ier, l'Université d'Athènes joua encore une fois un rôle important dans la vie de l'hellénisme mourant. La tendre prédilection que le monde cultivé de la fin de l'antiquité portait à ce foyer intellectuel du monde antique ne se démentit ni chez les païens, ni chez les chrétiens de ce temps. Nous connaissons déjà l'ardent enthousiasme de Julien pour sa chère Athènes. Libanios, le plus fidèle des champions grecs du paganisme expirant, célèbre avec enthousiasme cette ville comme la « mère de Platon, de Démosthène et de la sagesse sous mille formes » et la désigne par la splendide métaphore « l'œil de la Grèce[1] ». Le grand Grégoire de Nazianze, lui aussi, quoique chrétien ardent, ne pouvait se séparer qu'avec une amère douleur de son Athènes « d'or », que dans son souvenir reconnaissant il a appelée « le séjour et l'asile hospitalier des sciences[2] ». C'est à Athènes que le savant qui avait le bonheur d'enseigner devant une jeunesse

la science et des professeurs illustres, la mission de ce fonctionnaire auprès de l'Université était avant tout une mission de police, et avait pour but principal (ce n'était pas le plus facile à atteindre) de maintenir dans l'Université la paix publique, laquelle n'était que trop souvent mise en question par les rivalités furieuses des professeurs entre eux et par les querelles des corporations d'étudiants qui s'entretenaient par ces rivalités. Dans des cas de ce genre, le proconsul intervenait d'une main brutale, avec une énergie toute romaine : outre les pénalités nécessaires à l'égard des étudiants, il pouvait, dans certains cas, aller jusqu'à exiler un professeur de la ville (Eunap., *Vit. Soph.*, p. 80), ou même le suspendre, le révoquer (cf. Liban., éd. Reiske, vol. I, p. 19), ou lui interdire pendant quelque temps les leçons publiques (Cf. Himer., *Orat.*, XIII, 2, 3 et Wernsdorf, *ad. loc.* p. LIX et 588). Ces décisions étaient prises tantôt à Corinthe (cf. Liban., vol. I, p. 16), tantôt à Athènes. Naturellement, le proconsul aimait mieux se faire donner paisiblement à Athènes des échantillons de l'art oratoire des sophistes.

[1]) Liban., (éd. Reiske. Vol. I) Ἐπιταφ. ἐπὶ Ἰουλιαν., p. 530. Sur la Grèce en général, Vol. II, p. 587.

[2]) Gregor. Nazianz., *Orat.*, XX, p. 326 init. XLIII, 14-15.

enthousiaste la science et l'art considéré comme le premier de tous par les contemporains voyait affluer de jeunes hommes de toutes les parties de l'empire (au IVe siècle pourtant, les auditeurs de l'Occident étaient moins nombreux que ceux qui venaient des provinces situées à l'orient de la mer Adriatique). Athènes, à qui l'Université de Rome, comme nous l'avons dit, ne faisait plus une concurrence aussi énergique que dans les siècles précédents, Athènes était toujours considérée comme le séjour sacré des sciences à un titre bien plus haut que Constantinople[1]. Tandis que dans la nouvelle capitale prévalait de plus en plus la tendance vers ce qu'on appelle les études professionnelles et les « connaissances corporatives », à Athènes régnait encore davantage l'esprit scientifique, dans les limites où le permettaient la sophistique et les sciences voisines, notamment la jurisprudence et la médecine, avec leur base indispensable, les études libérales[2]. Pour la masse des étudiants, Athènes était, avec toutes ses jouissances intellectuelles et ses mœurs légères et folles, la haute école du « Commentum » de ce temps, comme au moyen-âge Paris ou Bologne ; comme, dans les siècles modernes, Wittenberg, Iéna et Heidelberg aux jours de leur splendeur.

Les professeurs d'Athènes, même les sophistes avant le moment où le néoplatonisme occupa au pied de l'acropole sa dernière forte position, avaient conscience qu'ils étaient les véritables champions de l'hellénisme. On ne sait pas si d'autres sophistes athéniens que le célèbre Proæresios ont été chrétiens. Mais comme toutes les études de ces hommes s'appuyaient sur le riche héritage intellectuel de l'antiquité

Cf. BERNHARDY, *Griech. Litt. Gesch.*, I, p. 634.643 sqq. Malgré son enthousiasme pour Athènes, Grégoire de Nazianze (*Orat.*, XX, p. 325 sq.) convient du reste (cf. SIEVERS, *Libanios*, p. 58) que Constantinople possédait plusieurs professeurs capables de philosophie et de rhétorique. A Constantinople, les rhéteurs principaux (sur Themistios, voy. ci-après) étaient le sophiste spartiate Nicoclès et le Cappadocien Bemarchios (Cf. SIEVERS, *Libanios*, p. 50 sqq. CLINTON, *F. R.*, II, p. 309-310). Du reste, à Constantinople, les auditeurs, qui affluaient sans avoir toujours un plan d'études arrêté, s'occupaient aussi beaucoup de philosophie. Jugements sur Constantinople : HIMER., *Orat.*, VII, 13. THEMIST., *Or.*, XXIII, p. 355. 379. 386.

[2]) Cf. entre autres BERNHARDY, p. 634 sqq., 643 sqq.

classique de la Grèce, comme toute leur activité aboutissait à exploiter avec une ardeur toujours nouvelle ces trésors littéraires et à faire briller l'auguste passé de la Grèce d'une splendeur toujours nouvelle, leur vie ne cessait d'être, d'une manière plus ou moins consciente, une lutte contre l'expansion du christianisme dans la Grèce. Bien plus, il est de fait que beaucoup de familles chrétiennes de ce siècle voyaient avec de vives inquiétudes leurs fils vivre dans cette Athènes qui restait païenne par la majorité de ses habitants et par l'esprit qui y régnait ; c'est un fait aussi que, sous l'action de l'attrait d'Athènes, de ses souvenirs, de l'influence des études rhétoriques, plus d'un jeune chrétien était reconquis par les anciens dieux et par l'hellénisme[1]. Les empereurs chrétiens jusqu'à Théodose I[er] gardèrent sur ce point une neutralité remarquable. Avant que la rude main de cet empereur espagnol et homoousien ne portât ses coups destructeurs sur ce qui restait de l'hellénisme, on retrouvait dans toutes les cours de ce siècle l'attrait qu'exerçait souverainement l'art des sophistes même après qu'il eut dégénéré de plus en plus en une vaine et pompeuse phraséologie. C'est précisément parce qu'ils étaient sûrs de trouver à la cour des faveurs et des admirateurs, c'est parce qu'ils savaient que la chaire d'Athènes pouvait, à l'occasion, leur servir de tremplin pour s'élever aux plus hautes situations politiques, que les savants du temps ambitionnaient si ardemment l'honneur d'être professeurs à Athènes. Nous verrons bientôt comment des professeurs athéniens non seulement furent gratifiés de titres militaires élevés, mais réussirent même à s'élever aux plus hautes fonctions de l'État. Ajoutons enfin que, de même qu'au IIe et au IIIe siècle, messieurs les sophistes du IVe atteignirent, sauf de rares exceptions, un âge très avancé.

Jusqu'en 360 (ou peu auparavant), époque où les néoplatoniciens prirent pour la première fois un pied solide à Athènes, l'histoire extérieure de cette Université, autant qu'elle nous est connue, se confond pour ainsi dire entièrement avec celle d'une série de professeurs éminents de sophis-

[1]) Cf. GREGOR. NAZIANZ., *Orat.*, XX, p. 331.

tique que nous allons esquisser brièvement. Nous ne pouvons que très imparfaitement établir la filiation avec les professeurs du temps de l'empereur Claude II et d'Aurélien dont nous avons parlé dans cet ouvrage. Nous trouvons pourtant dès les premières années du IVe siècle à Athènes une vie académique très agitée. Plus encore que dans les siècles précédents, la fécondité en professeurs semble avoir diminué parmi les Grecs de l'ancienne Grèce proprement dite. Des contrées hellénisées de l'Orient, qui avaient passé jusqu'alors comme absolument étrangères aux lettres, comme l'Arménie, la Cappadoce avec le Pont, la Bithynie, fournissent maintenant (comme sur le terrain du mouvement intellectuel chrétien), à côté des pays civilisés comme la Syrie, la Phénicie et l'Arabie, un contingent appréciable au corps des professeurs d'Athènes. Justement dans la première période du IVe siècle, c'est un professeur hellénique, un Péloponnésien et même un Lacédémonien, qui se montre en rivalité acharnée avec un professeur cappadocien. Le « Lacédémonien » était Apsines, probablement le fils de cet Onasimos[1] que nous avons eu l'occasion de mentionner comme sophiste et historien spartiate à Athènes. Le professeur cappadocien était un certain Julien de Césarée, qui ouvre au IVe siècle la série des grands professeurs asiatiques à Athènes. Ses antécédents ne nous sont pas connus. Mais nous voyons que cet homme, qui avait sans doute conquis dès l'année 306 après J.-C. une situation distinguée à Athènes et qui vécut jusque vers la fin du règne de Constantin le Grand[2], atteignit par la puissante éloquence de sa parole, par sa valeur intellectuelle et par le prestige de toute sa personne[3], une telle supériorité qu'il conserva pendant la dernière partie de sa carrière à Athènes une sorte d'hégémonie

[1]) EUNAP., p. 68.69 sqq. Sur Apsines, cf. encore CLINTON, *Fast. Roman.*, I, p. 357. SIEVERS, *Studien zur Geschichte der Römischen Kaiser*, p. 233.

[2]) Julien, fils de Domnos (ou Dominus) ; SUIDAS, *s. v.*, p. 1776 B. Cf. EUNAP. *Vit. Sophist.*, p. 68 init. La date de son enseignement et de ses succès à Athènes est fixée par CLINTON, *Fast. Roman.*, I, p. 355, à la période de 306 à 340 environ ap. J.-C. Par contre, SIEVERS (*Studien zur Geschichte der römischen Kaiser*, p. 232 sqq.) la fixe de 307 environ jusque vers 337. SIEVERS, p. 231, incline aussi à rapporter à Julien le passage de LIBAN., vol. I, p. 210, lig. 1 sqq.

[3]) EUNAP., *loc. cit.*, p. 68 sqq.

dans l'Université. Il faut dire que cette situation avait été difficile à conquérir et à conserver. La rivalité de plusieurs de ses collègues, notamment d'un certain Épagathos, et plus encore celle d'Apsines [1], prit un moment un caractère extrêmement haineux et violent. Des amitiés personnelles et une émulation sans jalousie n'avaient jamais été fréquentes entre les sophistes d'Athènes. Mais au IV[e] siècle, et notamment dans sa première moitié et un peu au-delà, les différends esthétiques, artistiques et surtout personnels entre les professeurs d'Athènes dégénérèrent en luttes d'une grossièreté extrême et détruisirent les dernières traces de confraternité universitaire. Et si la compétition pour les chaires vacantes prenait au sein des cercles académiques et notables d'Athènes un caractère de perfidie et de haineuse méchanceté, qui jette sur la décadence morale des hautes couches de la société une ombre digne du pinceau de Lucien, la rivalité constante entre les professeurs eux-mêmes faisait des rues d'Athènes, de ses places et de ses jardins, le théâtre fréquent de combats acharnés : en effet, les bourgeois et les étudiants croyaient devoir prendre parti, même les armes à la main, pour l'honneur et les théories des professeurs qu'ils préféraient. L'ardent fanatisme des partisans de ces sophistes et les scènes violentes qu'il provoquait souvent en vinrent au point que les professeurs durent renoncer à faire, selon l'antique coutume, leurs cours dans les salles publiques destinées à cet usage, et se virent forcés d'installer dans leurs demeures ou à côté de chez eux des auditoires privés : cette situation s'aggrava même plus tard à l'époque d'Himerios [2]. La haine des partis éclatait en mêlées sanglantes auxquelles les corporations d'étudiants étaient toujours prêtes à prendre part. Une des plus grotesques de ces scènes violentes, dans lesquelles les jeunes compatriotes spartiates d'Apsines s'oublièrent jusqu'à tomber à grands coups de poing sur Julien, aboutit enfin à un procès célèbre devant le tribunal du proconsul d'Achaïe [3]. La brillante

[1]) Eunap., p. 68. 69 sqq.

[2]) Eunap., *Vit. Sophist.*, p. 69. Cf. Wernsdorf, p. 750 sqq. ad Himer., *Orat.* XXII.

[3]) Eunap., p. 69 sqq., p. 73. Sievers, *Studien,* p. 232, place ces scènes en 311 ap. J.-C.

victoire que Julien remporta alors semble avoir enfin assuré sa position d'une manière durable.

En exerçant ainsi pendant de longues années à Athènes, au milieu de rivaux inférieurs, une prééminence que ne purent lui disputer plus tard des hommes comme le rhéteur et philosophe platonicien Nicagoras d'Athènes [1], Tlépolémos et Aristodémos [2], Julien forma pour l'avenir toute une série de rhéteurs distingués. Les plus considérables furent le Syrien Épiphanios, l'Arabe Diophantos, le Lydien Tuscianos qui fut longtemps son ami, et les jeunes Arméniens Hephæstion et Proæresios [3]. Ce fut ce dernier qui, après la mort de Julien, fut appelé à exercer comme lui l'hégémonie de l'Université ; et comme lui, il n'arriva à ce résultat qu'après avoir triomphé des plus grands obstacles.

Les rapports amicaux du roi Dertad Mezd ou Tiridate III le Grand d'Arménie avec l'empire romain et tout ce qui était hellénique eurent, semble-t-il, pour résultat d'amener la jeunesse arménienne à se rendre en foule à Athènes. De beaucoup le plus considérable de ces jeunes hommes fut Proæresios, d'une famille noble mais sans fortune. Fils de Pancratios, du pays de Coucousos dans l'Arménie romaine, ce jeune homme, né sans doute en 276 ou 277 [4], chrétien comme (depuis 302) le roi Dertad lui-même, avide de science, mais disposant de peu de moyens pécuniaires, s'était rendu d'abord à l'école de rhétorique d'Antioche [5]. Mais le grand nom

[1]) Wernsdorf ad Himer., *Eclog.*, VII, 4, p. 167.

[2]) Cf. Liban., vol. I, p. 11 et 14.

[3]) Eunap., p. 68. 71 sqq. 93. Suidas, *s. v.*, fait de Tuscianos un Phrygien.

[4]) Sur la naissance et l'origine de Proæresios, voy. Suidas, *s. v.* p. 3088, qui en fait un Cappadocien de Césarée ; la vérité se trouve dans Eunap., *Vit. Sophist.*, p. 75 et 78 init. Sievers, *Libanios*, p. 41 Sur Coucousos, voy. aussi Liban. (éd. Wolf) *Epist.* 278 et Pauly, *R. E. d. klass. Alterth.*, II (*Cocusus*), p. 474. Ce différend géographique est élucidé dans Sievers, *Studien zur Geschichte der römischen Kaiser*, p. 231, et *Libanios*, p. 210. Sur l'année de sa naissance, voy. Clinton, *Fast. Rom.*, I, p. 313, et Sievers, *Studien*, p. 231. Sur Tiridate III et sur l'attrait d'Athènes pour la jeunesse arménienne (déjà au milieu du IIIe siècle, nous trouvons ce Grégoire l'Illuminateur qui fut à partir de 279 le missionnaire chrétien de l'Arménie), voy. Cless dans Pauly, *R. E. d. Klass. Alterth.*, VI, 2, p. 1993 sqq.

[5]) Suidas, *loc. cit.* Eunap., *Vit. Sophist.*, p. 78. Cf. Evagr., I, 20. Sievers, p. 231.

d'Athènes et la réputation de Julien finirent par l'attirer irrésistiblement vers la ville de Périclès et de Démosthène. Indigent jusqu'à la misère, il trouva cependant le moyen de subsister à Athènes, où il se rendit probablement dès l'an 308, à l'âge d'environ 32 ans. On raconte que Proæresios, lorsqu'il commença ses études à Athènes avec son ami Héphæstion, aussi pauvre que lui, était tellement dépourvu, qu'à eux deux ils ne possédaient que trois ou quatre couvertures et quelques vêtements de dessous ; ils n'avaient même pour deux qu'un seul surtout râpé et un seul manteau d'étudiant qui ne valait pas mieux. Dans cette détresse, ils eurent recours au moyen suivant : le premier jour, Proæresios revêtu du surtout et du manteau se rendait au cours de Julien, tandis que Héphæstion travaillait à la maison ; le second jour, c'est Héphæstion qui allait au cours avec le manteau, laissant son ami étudier à domicile les dictées et le cahier des leçons de la veille[1]. Cette énergique application appela sur les deux jeunes gens l'attention particulière de Julien, dont Proæresios devint bientôt le favori décidé[2]. C'est Proæresios qui, lors de la vilaine querelle avec Apsines et les jeunes étudiants de Laconie, remporta la victoire pour Julien devant le proconsul[3]. C'est lui aussi qui, parmi tous les élèves de Julien, l'emportait de beaucoup par l'intelligence, l'habileté, l'esprit, la force dans la discussion. Avec cela, il montra un caractère aimable, d'une honnêteté absolue; son mérite et son amabilité étaient telles que, dans ce pandemonium universitaire de l'envie, de la jalousie et de la vanité, il se fit parmi ses camarades des amis passionnés, qui, comme Héphæstion et Tuscianos[4], lui cédèrent le pas avec empressement dans la compétition pour le but suprême des sophistes. L'envie n'en était que plus passionnée chez d'autres. Cette

[1]) Eunap., *loc. cit.* p. 78. Sur le temps de l'arrivée de Proæresios à Athènes, voy. Clinton, *F. R.*, I, p. 355, et cf. Sievers, *Studien*. p. 232. En ce temps, l'ancienne méthode d'enseignement dialogué avait fait place progressivement au cours acroamatique avec dictées et rédactions.

[2]) Eunap., p. 78.

[3]) Eunap., p. 71 sqq.

[4]) Eunap., p. 79 et 81. Sur Tuscianos. voy. aussi Sievers, *Studien*, p. 232, et *Libanios*, p. 278.

envie, naturellement, ne s'en acharnait que davantage contre lui quand on voyait que, outre ses qualités intellectuelles et la faveur marquée de son maître, il se distinguait par les avantages extérieurs les plus flatteurs. Il était de taille colossale et d'une majesté imposante, et il sut, avec les années, développer de plus en plus la dignité et l'élégance de sa tenue[1], qualités qui le servirent puissamment dans la suite dans ses rapports avec les souverains de l'empire romain.

Lorsque Julien mourut enfin (vers 337 ap. J.-C.), il désirait et espérait que Proæresios lui succéderait dans sa chaire. Il léguait à son favori sa maison, richement décorée d'œuvres d'art et de bustes de grands hommes, et sa magnifique salle de cours[2] : mais il se trouva que le chemin qui conduisait à la chaire ou plutôt à la dignité de professeur fut justement alors pour Proæresios le plus semé d'épines. En effet, après la mort du célèbre rhéteur, un nombre extraordinaire de rivaux se présentèrent dans la lice à côté de Proæresios. Lorsque l'on procéda au choix parmi les concurrents définitifs, son ami Héphæstion et ses anciens condisciples Épiphanios et Diophantos, comme aussi les professeurs Sopolis et Parnasios, comparurent avec Proæresios devant les autorités athéniennes et le proconsul-curateur. Les luttes, les agitations et les intrigues qui éclatèrent alors firent époque dans l'histoire de cette université. Héphæstion, par affection pour son vieil ami, céda la place, il est vrai, et quitta même la ville. Mais les autres rivaux du professeur arménien n'en travaillèrent que plus énergiquement contre lui. L'agitation gagna profondément la bourgeoisie : elle fut encore plus vive parmi les étudiants ; la masse des élèves du Pont, de l'Arménie, de la Cappadoce se déclarèrent avec enthousiasme pour Proæresios et entraînèrent la jeunesse de l'Hellespont, de la Bithynie, de l'Asie-Mineure occidentale en général, comme aussi de l'Égypte en grande partie, tandis que les Syriens et leurs voisins ne prenaient pas moins passionnément parti

[1]) Valeur intellectuelle et oratoire de Proæresios : EUNAP., p. 73. 74. 77. 89. Pour le reste, voy. EUNAP., p. 77. 89.

[2]) EUNAP., p. 68 sq.

pour Épiphanios, et les Arabes pour Diophantos. Il y eut sans doute à Athènes de graves tumultes, qu'on exploita habilement au détriment de Proæresios. Bref, ses adversaires se coalisèrent en définitive contre lui; ils surent faire agir en temps opportun l'argent et d'autres moyens, de sorte que non-seulement Proæresios n'obtint pas la chaire, mais encore, accusé sans doute d'être l'objet et la cause de continuelles agitations, il fut contraint de quitter Athènes sur l'ordre du proconsul[1].

L'exil du nouvel Aristide ne fut néanmoins pas de longue durée. Ses amis furent infatigables à travailler en sa faveur. Lorsqu'un nouveau proconsul eut fait son entrée à Corinthe, le fidèle Tuscianos notamment obtint que Proæresios, qui avait dû lutter contre la misère, pût rentrer à Athènes avec une permission spéciale de l'empereur (sans doute le jeune Constant). Il y eut alors sous les yeux du nouveau gouverneur un nouvel examen de Proæresios, qui fut conduit cette fois par le proconsul avec la plus grande impartialité et aboutit au triomphe célèbre du grand orateur sur les intrigues obstinées et ardentes de ses adversaires. Le tour de force de répéter immédiatement et littéralement, avec une présence d'esprit et une force de mémoire étonnantes, la même improvisation brillante qu'il avait fait sténographier, ce tour de force, dis-je, si caractéristique pour le goût du temps, excita parmi les auditeurs stupéfaits un enthousiasme extraordinaire : ses adversaires eux-mêmes, oubliant tout devant ce triomphe de leur art, furent entraînés par les bruyantes acclamations d'une foule en délire, auxquelles le proconsul et son entourage prirent eux-mêmes une vive part[2].

C'est ainsi que Proæresios (probablement vers 339 ap. J.-C.)[3]

[1]) Eunap., p. 79 à 80. 93 sqq.

[2]) Eunap., p. 80 à 84.

[3]) Clinton, *F. R.*, I, p. 401, s'arrête aussi à peu près à cette date, quoiqu'il place Julien entre les années 306 et 340 (p. 355). Bernhandy, *loc. cit.*, place la compétition qui suivit la mort de Julien « vers l'année 340 ». Si l'on admet (cf. ci-dessus, p. 292,2) avec Sievers que Julien n'a pas vécu au-delà de 337, on trouve complètement justifiée notre hypothèse sur la date de la conclusion des luttes qu'eut à soutenir Proæresios pour la possession de sa chaire.

conquit la chaire dans laquelle il régna près de trente ans avec une gloire presque égale à celle de son maître Julien. Disons pourtant que les intrigues et les hostilités de ses rivaux ne cessèrent pas de longtemps[1]. Au contraire, les froissements entre les professeurs et les batailles qui en résultèrent entre les bourgeois et les étudiants atteignirent alors leur point culminant. Une rixe terrible sous les vénérables platanes du Lycée, souvent profanés à l'époque par des scènes de cette nature, rixe qui devint célèbre sous le nom de « bataille des rhéteurs », caractérise la surexcitation passionnée de cette époque[2]. Le désordre finit par arriver au point que (en 339 ou 340 ap. J.-C.)[3] un nouveau proconsul, homme énergique d'origine italienne, résolut de destituer purement et simplement trois des sophistes les plus turbulents et de les remplacer par d'autres savants. Pour cela il pensa notamment à un homme qui, par ses rapports avec Athènes et la Grèce et par sa lutte passionnée contre le christianisme, est devenu pour le IVe siècle un personnage aussi caractéristique que le fut pour la belle mort de l'hellénisme à Constantinople le doux philosophe Thémistios[4], le disciple de Platon et d'Aristote. Nous voulons parler de Libanios, devenu plus tard si célèbre à Antioche comme la perle des rhéteurs. Né à Antioche dans l'automne ou l'hiver de l'année 314, d'une famille riche et distinguée, et attiré à Athènes par le même ardent désir qu'avant lui Proæresios, il partit dans l'été de 336 pour cette université où, après quatre années d'études, âgé à

[1]) Cf. Eunap., p. 84 sqq.

[2]) Liban., vol. I, p. 17 et *Epist.* 627. Le Lycée, champ de bataille des étudiants : Liban., *Epist.* 627. Cf. Sievers, *Libanios*, p. 34.

[3]) Cf. aussi Sievers, *Libanios*, p. 51, note 3.

[4]) Cet homme distingué (né peut-être vers 317), fils du philosophe Eugenios, était Paphlagonien, et, après un court séjour à Rome, vécut constamment, à partir d'une année qui se place entre 344 et 347, à Constantinople, où, plutôt philosophe que rhéteur, il devint un des ornements du monde savant de la capitale, l'ami des littérateurs chrétiens et païens, de Grégoire de Nazianze comme de Libanios, et jouit d'une grande faveur auprès des empereurs. Constance le fit sénateur et, d'après Sievers (cf. p. 237), proconsul de la capitale (358-359) ; nous verrons plus loin d'autres marques de faveur (en dehors de l'amitié des empereurs Julien et Valens). Cf. Sievers, *Libanios*, p. 214.249 sqq. Bernhardy, p. 637 sqq.

peine de vingt-cinq ans, il eut l'honneur d'attirer l'attention du proconsul, qui voulait lui confier la périlleuse dignité dont il a été question[1]. Le proconsul s'en tint néanmoins encore à la menace, et Libanios en fut pour ses vaines espérances.

Ce coup d'alarme rétablit-il effectivement l'ordre à Athènes? Il est permis d'en douter. Ce qui est certain, c'est que la position de Proæresios se consolida peu à peu : la faveur des souverains y contribua. Nous avons raconté plus haut que le grand rhéteur fut invité par l'empereur Constant, dans une des années de 343 à 346, à une visite à son camp en Gaule et sur le Rhin. Là, Proæresios enchanta le jeune prince à ce point que celui-ci, entre autres marques de sa faveur, lui accorda la dignité (et sans doute aussi les émoluments) de général commandant[2] ! Lors de son retour à Athènes, Proæresios visita aussi, sur le désir de l'empereur, la ville de Rome ; il sut tellement charmer le public romain si gâté, auquel il dut plus tard envoyer comme professeur un de ses élèves d'Athènes, l'Alexandrin Eusébios, que l'on honora le brillant rhéteur par l'érection de sa statue en bronze[3]. Ce fut

[1]) Année de la naissance de Libanios : Clinton, *Fast. Rom.*, I, p. 313. p. 367. Origine et jeunesse : Eunap., *Vit. Sophist.*, p. 96 init. Histoire de son départ d'Antioche pour Athènes : Liban., vol. I, p. 12 et 13. Ses études à Athènes jusqu'à sa première nomination comme professeur, p. 15-21. 60 sqq. ; pour celle-ci, voy. aussi vol. I, p. 176. (Peut-être Libanios vit-il en ce temps-là le marchand de poisson Héliodore à Corinthe se faire avocat, profession qui le conduisit dans la suite à une haute et puissante situation. Cf. Liban., III, p. 450 sqq. et Ammian. Marcellin., XXIX, 2, 6 sqq.). Cf. sur Libanios, Bernhardy, *op. cit.*, p. 638. Sievers, *Aus dem Leben des Libanios*, p. 6. 32 sqq. 34 sqq., et du même auteur : *Das Leben des Libanios*, p. 8 à 16. 42-49. 207 sqq. De plus, Lothholz, *Beiträge zur Geschichte der Bedeutung Athens*, p. 21 sqq. et Petersen, *De Libanio*, p. 3 sqq.

[2]) Eunap., *Vit. Sophist.* (p. 157 sq.), p. 89 sq. La nomination de Proæresios comme « Stratopédarque » ou *magister militum* fut, d'après Eunap., *loc. cit.*, rattachée de fait à l'assignation des îles pour l'approvisionnement d'Athènes (p. 256 sq.) faite sur la prière de Proæresios qui, par suite de cela, remplit pour Athènes une fonction semblable à celle des Stratèges athéniens (p. 204). Cf. Sievers, *Libanios*, p. 41 et *Studien*, p. 234, lequel dit : « Peut-être P. obtint-il *honorarios magistri equitum codicillos* », selon les termes de Cod. Theod., VI, 21 ; 22, 4 et XVI, 8, 22 ; cf. encore Clinton, *F. R.*, I, p. 400 et 405.

[3]) Eunap., p. 89 sq. ; la statue portait cette inscription : « *Regina rerum Roma regi eloquentiae* » ; cf. auss. Liban. (éd. Wolf.), *Epist.* 278. Sur le professeur Eusébios, voy. Eunap., p. 91 sq.

plus tard non seulement le prestige de la faveur souveraine, mais en réalité sa supériorité intellectuelle et oratoire selon l'esprit du temps (lequel, il faut le dire, trouvait son idéal bien plus dans un Aristide de Smyrne que dans les grands orateurs politiques de l'antiquité classique d'Athènes)[1] qui lui procura l'admiration d'un autre personnage puissant. Nous voulons parler d'Anatolios de Béryte, célèbre comme jurisconsulte, comme fonctionnaire éminent et ami passionné de la civilisation grecque et de l'antiquité, qui fut nommé préfet d'Illyrie vers 346 et qui, dans son enthousiasme, visita Athènes et ses grands professeurs. Proæresios, qui venait de retourner à Athènes après son voyage en Occident, l'emporta à ses yeux sur tous ses collègues[2]. Il existait donc déjà de bons rapports entre le sophiste et l'homme d'État lorsque Proæresios dut débattre devant Anatolios les détails d'exécution de la donation que l'empereur Constant avait faite à la ville d'Athènes sur la prière du sophiste[3].

La générosité avec laquelle Proæresios avait usé de sa faveur auprès de Constant à l'avantage des Athéniens acheva sans doute de consolider sa position à Athènes d'une manière définitive. Athènes lui témoigna sa reconnaissance selon la tradition, c'est-à-dire en lui élevant une statue de bronze avec inscription honorifique[4]. Quant à l'Université, il y régna, sans rivaux réels, jusqu'à la fin de sa longue vie. Ses anciens condisciples et concurrents — tels que son ami, l'excellent Tuscianos[5], Épiphanios[6], estimé plutôt pour la force de son

[1]) Cf. Sievers, *Das Leben des Libanios*, p. 11 sq.

[2]) Sur Anatolios (Ammian. Marcellin., XIX, 11, 2 sqq.) voy. Sievers, *Studien*, p. 234, et *Das Leben des Libanios*, p. 235 sqq. Clinton, *F. R.*, II, p. 307-308. Anatolios fut chargé jusqu'à sa mort, en 360, sauf quelques interruptions, de l'administration de la préfecture d'Illyrie, qui fut donnée après sa mort à Florentius, et, après l'entrée de Julien à Sirmium, en 361, à Mamertinus. Sur la lutte des rhéteurs devant Anatolios à Athènes, voy. Eunap., p. 85 à 88 ; Sievers, *Libanios*, p. 237.

[3]) Eunap., p. 90-91.

[4]) Eunap., p. 91. Voy. Liban., *Epist.* 278.

[5]) Sur Tuscianos, voy. Suidas, *s. v.*, p. 3579 A. ; Eunape (après 362 ap. J.-C.) le connut encore personnellement (p. 72 et 81 ; Clinton, *F. R.*, I, p. 403). D'après une indication de Sievers, *Libanios*, p. 278, Tuscianos fut attiré au service de l'État par Anatolios, après 346.

[6]) Eunap., p. 88 et 93. Épiphanios n'atteignit pas l'année 362 ; d'après

intelligence que pour son éloquence, l'Arabe Diophantos, qui, selon la phrase piquante d'Eunape, était à Proæresios « à peu près ce que Callimaque était à Homère[1] », Sopolis, homme de goût et laborieux[2], Parnasios, homme capable, mais peu suivi par les étudiants[3] — ne purent soutenir sa concurrence et acceptèrent peu à peu et de bonne grâce sa supériorité. La jeune génération, celle du milieu de ce siècle, s'inclina aussi devant lui. Musonios, homme de grande valeur, un noble esprit et très cultivé, probablement élève de Proæresios, puis professeur à Athènes, chercha pendant quelque temps, vers 350, à lui faire une sérieuse concurrence. Mais, s'apercevant qu'il n'y réussirait pas, il entra dans l'administration, où il eut les succès les plus brillants. Car il ne devint pas seulement proconsul d'Achaïe, mais parvint (jusqu'en 357) à l'éminente position de *magister officiorum* ou chancelier de l'empire. Il a été encore dans la suite (362) vicaire de Macédoine, enfin vicaire d'Asie : c'est dans ce dernier poste qu'il périt, en 368, dans un combat avec des bandes de brigands isauriens[4]. Ce n'est pas cette voie que suivit Libanios. Il était professeur à Constantinople lorsque, en 352, le proconsul d'Achaïe Strategios et, à son instigation, les autorités athéniennes cherchèrent à l'enlever à la capitale pour lui confier une chaire à Athènes. Sans doute, Libanios était un admirateur fanatique d'Athènes; mais la situation académique de la ville et probablement aussi la position prépondérante de Proæresios le décidèrent à refuser prudemment cette offre honorable[5].

EUNAP., p. 93, il était mort assez longtemps auparavant, dans un âge peu avancé. Sur ce personnage, cf. encore SOCRAT., *Hist. Eccl.*, II, 46. SOZOMEN., VI, 25.

[1]) EUNAP., p. 93 sq.

[2]) EUNAP., p. 94.

[3]) EUNAP., p. 95. CLINTON, *F. R.*, II, p. 311.

[4]) EUNAP., p. 92. AMMIAN. MARCELLIN., XXVII, 9, 6. ZOSIM., V, 5, 3. HIMER., *Eclog.*, 21. *Orat.*, V, 9, 10. Cf. LIBAN., *Epist.*, 472. Voy. SIEVERS, *Studien*, p. 234 sqq., et *Leben des Libanios*, p. 219 sqq. CLINTON, *Fast. Rom.*, II, p. 307.

[5]) LIBAN., vol. I, p. 58 et 59 61 et 73. (Concours de Celsus, *Liban.*, vol. III, p. 457. *Epist.* 1050). Voy. encore d'autres jugements très malicieux (de l'an 360) sur les professeurs athéniens (*Epist.* 627). En général, cf. SIEVERS, *Libanios*, p. 19 et 61 sqq. Libanios (p. 330 sq.) s'était éloigné d'abord d'Athènes vers 340, et avait fonctionné, non sans succès, à Cons-

Il n'y eut, à vrai dire, qu'un seul des jeunes sophistes qui, en ce temps, conquit et garda avec un véritable succès sa place à côté du grand Arménien : c'est Himerios de Prusias en Bithynie[1], dont le genre et la vie rappellent plutôt les sophistes du temps de Philostrate que ceux du temps de Julien et de Proæresios. Himerios, fils du rhéteur Aminias, descendant d'une famille riche et distinguée, était né à Prusias vers l'année 315[2]. Après avoir reçu, de son père probablement, la première culture littéraire, et bien que la richesse de sa famille lui eût permis une existence plus facile, il suivit l'attrait irrésistible qui poussait alors à la rhétorique tant de jeunes gens des classes éclairées de l'hellénisme et courut à Athènes où il se voua, probablement sous Proæresios, aux études du futur professeur; avec ses riches facultés et sa facilité, il se fit d'assez bonne heure une brillante réputation[3]. Il saisit aussi l'occasion, à la manière des anciens sophistes, de visiter d'autres villes grecques et d'y prononcer des discours qui aboutissaient ordinairement à une pompeuse glorification des localités. C'est ainsi qu'il alla à Constantinople, à Corinthe et à Sparte[4], avant de prendre enfin[5] position vers 345 comme professeur de l'Université à Athènes, où il était en droit d'essayer, avec plus de succès que ses contemporains, de rivaliser avec Proæresios. Il ne réussit pourtant pas, lors

tantinople comme privat-docent. Mais des intrigues de ses adversaires le forcèrent à quitter la ville en 343 ; après cela, nous le trouvons (probablement dès la fin de 344) comme sophiste acclamé à Nicomédie, où il vécut jusqu'en 350 et fit concurrence même aux Athéniens. Appelé ensuite comme professeur à Constantinople, il enseigna dans la capitale jusque vers 353. Depuis cette année (ou depuis 354) il se fixa définitivement dans sa patrie, à Antioche, où il vécut avec une grande réputation comme professeur, peut-être jusqu'en 395 ap. J.-C. Cf. Sievers, *Libanios*, p. 48 à 71, et 202. 215 sqq., et Clinton, *Fast. Rom.*, I, p. 409. 411. 415. 422. 423. 425.

[1]) Cf. en général les développements de Wernsdorf dans sa biographie d'Himerios en tête de l'édition des œuvres de ce sophiste, p. xl sqq.

[2]) Wernsdorf, *loc. cit.*, p. xli sqq., xliii. Suidas, *s. v.* Clinton, *F. R.*, II, p. 310. 311.

[3]) Himer., *Eclog.*, X, 16. *Orat.*, VII, 2, 3. Wernsdorf, p. lxiii.

[4]) Constantinople : Himer., *Orat.*, VII, 3, et XVI, 2. 6. 7. Corinthe : Photius, *Cod.* 29. 66. 71, et Himer., *Eclog.*, XI. Sparte : Phot., 68. Voy. Wernsdorf, p. xliv.

[5]) Sur la date de son établissement à Athènes comme professeur, cf. Wernsdorf, p. xlvi.

de la célèbre dispute des rhéteurs athéniens devant Anatolios, à vaincre son grand rival et à conquérir la faveur du savant préfet[1]. Du reste, la malice d'un fonctionnaire romain lui joua dans ce temps-là un tour cruel. Lorsqu'en effet (vers 350) il visita sa patrie, la Bithynie, le gouverneur Pompeianus Favonius le décida à prononcer un discours à Nicomédie. Or, ce fonctionnaire était né à Antioche et admirait passionnément son compatriote Libanios, qui enseignait alors la rhétorique à Nicomédie avec un brillant succès. Pompeianus, pour humilier devant Libanios le rhéteur athénien avec sa vanité, son orgueil, son pompeux apparat, réussit à amener pour Himerios un fiasco complet devant le public de la grande ville bithynienne[2].

Mais les désagréments de ce genre étaient les épreuves inévitables par lesquelles devaient passer les grands sophistes de ce temps. Elles nuisirent d'autant moins à Himerios dans Athènes, qu'il était devenu complètement Athénien lui-même. Il avait acquis le droit de cité et était devenu propriétaire d'une campagne à proximité de la ville, non loin d'Éleusis. Il épousa une femme appartenant à une des familles les plus considérées d'Athènes, fille, à ce qu'il paraît, du dadouque des mystères d'Éleusis, le rhéteur Nicagoras, qui non seulement descendait d'une famille renommée d'hiérocéryces et sophistes athéniens, mais faisait remonter sa généalogie à la meilleure noblesse intellectuelle des derniers temps de l'hellénisme, jusqu'à Sextus et à Plutarque[3]. Le jeune fils d'Himerios, Rufinus, qui n'avait pas tout à fait trois ans, par conséquent longtemps avant son entrée dans l'adolescence, fut admis dans les rangs des jeunes citoyens libres d'Athènes par l'Aréopage, qui décidait alors de toutes les questions relatives aux droits civiques. Himerios avait

[1]) Là-dessus, voy. Eunap., p. 87 sqq. Wernsdorf, p. xlvi. Sievers, *Liban.*, p. 237. C'est alors que Himerios prononça le discours dont nous avons encore l'*Eclog.*, 32.

[2]) Photius, 49. Liban., *Epist.* 654. Cf. Wernsdorf, p. xlv et p. 14 et 692. Sievers, p. 54.

[3]) Cf. Himer., *Eclog.*, VII, 2. 3. 6. Sur Nicagoras, vraisemblablement le beau-père d'Himerios, et ses ancêtres, voy. Himer., *Eclog.*, VII, 4, et *Orat.*, XXIII, 21. Wernsdorf, p. xli sqq. et 167.

lui-même prononcé pour cet enfant un discours très heureux devant l'Aréopage[1], dont le sophiste était probablement un des membres. En effet, d'après une hypothèse donnée avec beaucoup d'assurance, Himerios aurait été admis dès 347 dans le conseil de l'Aréopage d'Athènes par la faveur et l'influence de Scylacios, proconsul romain d'Achaïe, qui semble avoir appartenu lui-même à cette vénérable corporation[2].

Toutes ces circonstances, son initiation aux mystères d'Éleusis[3], son zèle pour les anciens cultes[4], lui permirent d'entrer en lice avec succès même contre Proæresios. Cela n'était naturellement possible que parce que Himerios, qui devint probablement professeur en 348[5], était, dans l'esprit de ses contemporains, un rhéteur dans toute la force du mot. En effet, la critique de notre temps elle-même, qui connaît en partie ses œuvres, dit de lui qu'à côté d'une érudition immense, il a possédé « une diction correcte et un grand souffle oratoire ». Les contemporains, qui savaient qu'Himerios avait, outre les œuvres du divin Aristide de Smyrne, étudié les discours du grand Démosthène, louaient surtout l'abondance facile, agréable, gracieuse et souple de son discours, l'élégance et la structure aisée de ses périodes, bien plus que la force de son éloquence, qui cependant avait atteint parfois l'élévation et la dignité d'Aristide et tendu en général vers le pathétique et la solennité, le sérieux et le style orné des discours judiciaires et politiques. Le lecteur moderne est frappé de la riche palette d'Himerios, mais aussi du ton exagéré et maniéré, de la forme coquette de beaucoup de ses discours, et plus encore de la terrible prédominence de la « phrase », laquelle — ce qui était certes le principal motif de l'admiration de ses contemporains — avec sa luxuriante abondance d'images

1) Cf. Himer., *Eclog.*, VII. Voy. aussi *Orat.*, XXIII, 9. 15, et Cf. Photius, *Cod.*, 165 et 243, p. 365; voy. encore p. 366 *a.* 23 sqq. éd. Bekker. Wernsdorf ad Himer., p. xlii et p. 162 sqq.

2) Cf. Wernsdorf, p. liii, et ad Him., *Eclog.*, VII, p. 162 sq. et ad *Orat.* XXVII, 1 et 11, p. 829 sqq.

3) Himer., *Orat.*, XXIII, 18.

4) Cf. Wernsdorf, *loc. cit.*, p. liii sqq.

5) Wernsdorf, *loc. cit.*, p. lxviii.

et de couleurs, sa pompe, sa riche parure poétique, allégorique et mythologique, prenait trop souvent la place des pensées, et malheureusement aussi s'étale parfois au premier plan aux dépens des sentiments, comme lors de la mort de son fils chéri [1]. Il ne nous est malheureusement pas possible de comparer ses œuvres avec celles de Proæresios. Il est tout aussi difficile de nous prononcer sûrement sur la haute valeur morale de l'un des deux rivaux, puisque nous n'avons sous les yeux que le portrait enthousiaste de l'Arménien par la plume d'Eunape, chez lequel la reconnaissance et l'admiration ont triomphé même de la répulsion que lui causait le christianisme de Proæresios. Toutefois la nature et le caractère de ce dernier semblent avoir eu plus de grandeur. Ce qui leur était commun, c'est l'orgueil colossal propre aux grands professeurs de ce temps, ainsi que le goût pour tous les tours de force sophistiques de l'époque. Du reste, Himerios ne paraît pas s'être élevé beaucoup au-dessus du niveau moyen de ses collègues. Moins mordant et moins irritable, beaucoup plus bienveillant que Libanios notamment ; assez inoffensif dans son opposition au christianisme, il vit tout entier dans son éternelle petite guerre contre ses rivaux [2] et participe, par une coupable connivence ou une satisfaction souriante, aux passe-temps de ses partisans parmi les étudiants, quand ceux-ci manifestent leur enthousiasme pour lui à la mode attique, c'est-à-dire à coups de bâton, de pierres et d'épée [3]. Ses auditeurs étaient extrêmement nombreux ; dans son orgueil de sophiste, il compare son école non seulement à celle de l'antique Isocrate, mais même à l'ancien oracle de Delphes, « car chez lui aussi affluaient des gens du monde entier ! » Il est certain qu'outre un grand nombre de personnages qui jouèrent dans la suite

[1]) Voyez sur lui le jugement d'Eunape (p. 95). Cf. Photius, *Cod.*, 165, 4. Voy. encore Wernsdorf, p. lviii sqq. Bernhardy, *Griech. Litterat. Gesch.*, I, p. 638.

[2]) Si, comme c'est probable, le passage dans Himer., *Orat.*, XIII, 2 sqq. se rapporte à des circonstances privées de la vie du sophiste, il faut que ses querelles aient eu parfois un caractère très haineux et aient, à l'occasion, amené même l'intervention du proconsul et la suspension momentanée ou des restrictions de son rôle public. Cf. encore *Orat.*, XXXIII, comme aussi *Orat.* IV et *Orat.* XXII.

[3]) Cf. Wernsdorf, p. lv sqq.

un grand rôle dans la vie publique, dans l'État et dans l'Église, comme le prince Julien, Basile de Césarée et Grégoire de Nazianze, il vit longtemps à ses pieds de nombreux étudiants de Cappadoce, de Bithynie, de Galatie, de Mysie, d'Ionie, d'Égypte[1].

C'est ainsi que se déroulait la dernière période vraiment brillante des sophistes athéniens. Quoique, dans ce siècle, l'enseignement et la culture de la technique rhétorique proprement dite eût pris à côté de l'éducation humaniste une place plus grande que dans les siècles précédents, l'opinion publique s'intéressait encore extrêmement à l'art pompeux des grands professeurs, aussi bien dans leurs discours d'apparat soigneusement étudiés que dans les improvisations si aimées sur des sujets proposés séance tenante, exercices dans lesquels les sophistes donnaient des échantillons de leur savoir-faire, notamment à propos de visites de rhéteurs étrangers ou de la présence d'un nouveau proconsul ou d'autres hauts fonctionnaires romains. La ville d'Athènes était fière de ces hommes dont la bouche éloquente savait constamment ranimer le grand passé de l'État, dont la réputation universelle faisait de la ville de Périclès le rendez-vous préféré d'une masse de brillants jeunes gens et de nombreux étrangers lettrés. Les bourgeois d'Athènes trouvaient leur bonheur dans la présence de ces sophistes qui donnaient à leur ville une animation pittoresque avec leur allure fière, leurs magnifiques vêtements de pourpre brodés d'or, quand ils fendaient la foule ou à cheval ou en voiture[2]; leurs querelles passionnées donnaient aux Hellènes, habitués depuis des siècles aux luttes animées des partis, même dans d'autres parties de la province d'Achaïe, autant d'occasion de s'enflammer pour ou contre que, dans

[1]) Cf. en général Wernsdorf, p. xlix sq. Voy. Himer., *Orat.*, XXII, 8, 9, XXXII, 1, et *Orat.*, XXVIII, 1. Les deux amis chrétiens, Grégoire de Nazianze et Basile de Césarée en Cappadoce, pendant leur long séjour à Athènes, furent aussi les auditeurs de Proæresios, comme notamment Ullmann, *Gregor von Nazianz*, p. 31 sqq. le montre avec assez de vraisemblance ; cf. encore Socrat., *Hist. Eccl.*, IV, 26, et Sozomen., *Hist. Eccl.*, VI, 17 init.

[2]) Allure splendide des professeurs : Libanius, *Epist.*, 654. Themist., *Orat.*, XXVIII, p. 341. Cf. encore Agathias, II, 29. Leur tenue : Gregor. Nazianz., *Epist.* 131.

Antioche, Alexandrie, Constantinople, les funestes luttes dogmatiques entre les confessions chrétiennes, et plus tard les guerres ardentes entre les partis du cirque[1]. Enfin il ne manquait pas dans ce temps-là, pour ne pas revenir sur les historiens Onasimos et Praxagoras (première moitié du IVe siècle), d'autres hommes qui à côté des sophistes représentaient d'autres arts, sans pour cela monter dans une chaire. Des poètes comme l'ami de Proæresios, le spirituel Milesios de Smyrne[2], et le célèbre peintre de portraits Hilarios de Bithynie[3] achèvent le tableau de la vie athénienne et lui donnent un attrait qui fait accourir encore à Athènes et en Grèce une une foule de voyageurs étrangers[4].

Nous savons déjà que l'empereur Julien s'était proposé de donner aussi à Athènes un essor nouveau à la rhétorique qu'il était si habile à manier lui-même. Mais nous avons vu aussi qu'il eut le malheur d'enlever pour le moment à Athènes ses plus brillants professeurs. Rappelons-nous que sa lutte contre le christianisme tint éloigné de sa chaire, officiellement tout au moins, depuis août 362 jusqu'en juin 364 le vieux Proæresios, qui, du reste, lui était peu sympathique. Quant à Himerios, qui jouissait de toute sa faveur, il fut invité par l'empereur à se rendre à son camp au milieu de l'année 362, lorsqu'il venait de célébrer par un discours magnifique l'éminent Prætextatus, le proconsul nouvellement nommé. Himerios produisit ses talents pendant le voyage, d'abord à Thessalonique devant le vicaire de Macédoine, Musonios, ensuite devant la ville de Philippes; de même à Constantinople, où il fut initié aux mystères de Mithra. Il rejoignit enfin l'empereur à Antioche, où il fut reçu avec une grande distinction et incorporé dans la suite de Julien (comme secrétaire de l'empereur, d'après un témoignage)[5]. Lorsque la mort prématurée de Julien eut anéanti toutes les espérances

[1]) Participation des bourgeois : GREGOR. NAZIANZ., *Orat.* XX, p. 327. EUNAP., p. 78 sqq.

[2]) EUNAP., p. 88 et 91.

[3]) EUNAP., p. 67.

[4]) Cf. LIBAN., *Epist.*, 330. 627. 711. 1228. 1467. HIMER., *Eclog.* 36, 1. WERNSDORF, p. 208. SYMM., *Ep.* V, 35.

[5]) Cf. CLINTON, *Fast. Rom.*, I, p. 449. WERNSDORF, p. LI sqq. A ce fait se

du parti païen, Himerios, frappé de la défaveur qui atteignit beaucoup des amis personnels de Julien, se tint longtemps à l'écart; peut-être résida-t-il en Arménie et en Cappadoce, où il fut accablé encore par un affreux malheur, la mort de son fils Rufinus [1].

C'est ainsi qu'à partir de 363 ou 364, le vieux Proæresios put encore une fois exercer l'hégémonie, en dépit de son âge avancé, sans trouver un rival de sa valeur ou simplement dangereux. Eunape a été témoin oculaire et nous rapporte que le vieux maître avait conservé sa fraîcheur, sa force, son activité intellectuelle, lorsqu'il mourut enfin (367 ap. J.-C.) à l'âge d'environ quatre-vingt-onze ans. Son ancien adversaire, condisciple et collègue pendant de longues années, Diophantos, prononça son oraison funèbre [2]. Peu de temps après (environ en 368), Himerios revint à Athènes [3], pour y exercer à son tour pendant de longues années l'hégémonie académique. Mais le vieux professeur bithynien, pour peu qu'il aimât son Université, dut souffrir dans sa sérénité. Car de tous côtés s'accumulaient les signes fâcheux annonçant que c'en serait fait bientôt de l'éclat de l'université des sophistes. Il y avait à cela deux causes, en liaison intime l'une avec l'autre : d'un côté, le manque de recrutement, de l'autre le changement qui depuis le temps de Valentinien I[er] et de Valens se dessinait avec une évidence croissante dans le goût du grand public cultivé. Dans le nouvel âge d'airain signalé après la mort de Valen-

rapportent dans Himer., l'*Orat.* V (à Thessalonique), *Orat.* VI (à Philippes) et *Orat.* VII (à Constantinople). Voy. en général Eunap., p. 95. Io. Tzetz., *Chiliad.*, VI, 327, p. 361.

[1]) Eunap., p. 95. Cf. Wernsdorf, p. lii sqq. (Le fleuve Mélas, sur les rives duquel Himerios écrivit la monodie sur Rufin, *Orat.* XXIII, voy. § 22, est pour moi, malgré Wernsdorf, p. 803 sqq. et p. l, non celui de Béotie, mais celui de Cappadoce ou de Pont).

[2]) Sur la verdeur et la force de Proæresios à 87 ans, en 362 : Eunap., *Vit. Soph.*, p. 74. Clinton, *F. R.*, II, p. 314. Libanios (*Epist.* 627) parle en langage venimeux de sa prétendue décrépitude en 360. Sur sa mort : Eunap., p. 93. Sur l'année de sa mort : Clinton, *F. R.*, I, p. 449 et 469. Sievers, *Studien*, p. 236, la place « entre 367 et 370 » ; dans son « *Leben des Libanios* », p. 210, en 367. Oraison funèbre de Diophantos, voy. Eunap., p. 94. Une épigramme de Grégoire de Nazianze sur la mort de Proæresios est mentionnée dans Wyttenbach, *Annotat. ad Eunap.*, p. 267 sqq.

[3]) Eunap., p. 95. Clinton, *F. R.*, I, p. 449. 471.

tinien Ier par les désastres accumulés par les Huns et les Goths, et pendant la guerre d'extermination ouverte par Théodose Ier contre l'hellénisme, des hommes comme Libanios voyaient avec une profonde douleur que les grossières études pratiques prenaient de plus en plus le dessus, et que le monde « sans dieux », né des orages de la crise qui renouvelait l'histoire, n'était plus capable de se complaire à la pompe et à la splendeur de la rhétorique antique et païenne [1]. Pendant ce temps, Himerios vieillissant était là seul, sans un successeur éventuel digne de lui, du moins pour Athènes. Nous sommes frappés de voir que pour Athènes la série des grands professeurs se termine brusquement avec Himerios. Il restait sans doute à côté du vieil aréopagite des professeurs et des « privat-docenten » de sophistique. Le professeur Sopolis laissa un fils qui occupa aussi sa chaire avec quelque distinction [2]. On nomme encore Eustochios, le camarade d'études et l'ami de Grégoire de Nazianze [3], son rival Stagirios [4], comme aussi l'Athénien Héracléon [5], le maître de Lacharès (v. ci-dessous). Mais ils forment déjà la transition à l'époque où même l'Université d'Athènes ne fut plus, en matière de rhétorique, qu'une école de dressage professionnel, de technique scolastique ayant pour but la pratique vulgaire. L'avenir de l'Université d'Athènes, ou plutôt la possibilité de la continuation de l'existence d'une académie qui a fait d'Athènes, même dans ce dur ve siècle, un séjour brillant de la science, n'était imaginable dès le temps où Himerios s'approchait de sa fin que parce que, après 360 (ou peu avant cette date), l'école néoplatonicienne avait pris sérieusement pied à Athènes [6].

[1]) Les avant-coureurs de cette révolution sont notés dans Bernhardy, *Griech. Litter.*, I, p. 634 sqq. 639 sqq., 646 sqq. Sievers, *Libanios*, p. 155. 162 sqq.

[2]) Cf. Eunap., p. 95. D'après Sievers, *Studien z. Gesch. d. röm. Kaiser*, p. 233, le fils de Sopolis serait ce jeune rhéteur Apsines, nommé dans Liban. *Epist.*, 881 ; peut-être (selon l'hypothèse de Sievers) le vieux Sopolis aurait-il épousé la fille de cet Apsines qui avait été le rival de Julien (p. 323 sqq.).

[3]) Cf. Gregor. Nazianz., *Epist.* 61, p. 817. *Epist.* 111, p. 852. Wernsdorf ad Himer., p. xlix.

[4]) Gregor. Nazianz., *loc. cit.*

[5]) Cf. Suidas, s. v. *Lachares*, et Beutler, *De Athen. fatis*, p. 86.

[6]) Zumpt, *Ueber den Bestand der philosoph. Schulen in Athen*, p. 31.

Bien que depuis le temps de l'empereur Aurélien les écoles philosophiques à Athènes échappent à notre observation, bien que la philosophie scientifique dans le goût ancien se réfugie surtout à Constantinople, Athènes n'en a pas moins été, pour les grands philosophes néoplatoniciens « théurgiques » de l'Asie-Mineure et de la Syrie, le point vers lequel se portaient leurs sympathies et leurs désirs, comme ceux de tout le monde lettré d'alors. On sait que les représentants de la deuxième époque du néoplatonisme (comme le disciple et successeur de Porphyre, le Syrien Jamblique, qui brilla jusqu'en 329 ap. J.-C., et après lui ses élèves [1]), suivant une tendance inconnue à Porphyre, accentuèrent de plus en plus leur opposition au christianisme triomphant et rattachèrent à leurs doctrines philosophiques et théologiques tout un monde d'éléments orientaux, cabalistiques, « mystico-théurgiques », notamment ce qu'on appelle la « théurgie ». Cet amalgame des doctrines secrètes égyptiennes, de la démonologie alors très développée, avec la magie, la mantique renaissante, avec tout un système de spiritisme, d'évocation d'esprits, de thaumaturgie et d'oracles tirés des songes, cette dégénérescence finale du néoplatonisme, cette théorie ou ce système qui, par le moyen de cérémonies extérieures, met l'homme en communication avec les dieux ou les esprits supérieurs et attache une importance extrême aux mystères et aux secrètes initiations, la théurgie, disons-nous, prit une extension croissante, quoique la moralité et l'ascétisme ne cessassent pas de rester les bases inébranlables de l'école. Les néoplatoniciens du IVe siècle, comme leurs derniers successeurs, étaient d'une part les représentants de la dernière philosophie, de l'autre les champions les plus résolus et en même temps les prêtres secrets du paganisme mourant : ce sont eux qui regagnèrent

Apparition isolée et prématurée d'un élève de Jamblique à Sicyone : voy. THEMIST., *Or.*, XXIII, p. 295 *b*. Cf. LIBAN., *Epist.*, 84. Voy. SIEVERS, *Libanios*, p. 62.

[1]) Sur le temps de Jamblique, cf. CLINTON, *F. R.*, I, p. 361 ; 363. Parmi ses élèves figurent aussi deux Hellènes d'Achaïe, Theodoros et Euphrasios. EUNAP., *Vit. Sophist.*, p. 12. Theodoros semble être identique avec le « philosophe d'Asine », que mentionne PROCL., *Theol.*, IV, 16, p. 215. Cf. BOISSONADE ad EUNAP., *loc. cit.* p. 178.

notamment le prince Julien à l'hellénisme religieux. On sait que, depuis Jamblique, ce fut l'Orient avec l'Asie-Mineure qui devinrent le siège principal de la nouvelle école. On connaît assez le rôle que des hommes comme Sopater d'Apamée, Chrysanthios de Sardes et Maxime d'Éphèse, jouèrent dans l'histoire, au milieu et dans la seconde moitié du IVe siècle. Le plus raisonnable de ces hommes fut peut-être l'intelligent Ædesios de Cappadoce († 355 ap. J.-C.), le plus considérable des disciples de Jamblique : ce fut du moins lui qui se tint le plus éloigné de la superstition sans bornes, du goût pour le merveilleux et de la tendance théurgique exagérée. Aussi son principal disciple, Priscus, un Grec épirote du pays des Molosses ou des Thesprotes [1], réussit-il à prendre pied dans cette Athènes qui avait été de tout temps rebelle aux exagérations mystiques, lorsqu'il y vécut après avoir quitté l'école d'Ædesios à Pergame [2]. Tout cela se passait avant l'avènement de Julien au trône. Après l'entrée de Julien à Constantinople, Priscus, sur l'invitation formelle de ce prince, vécut auprès de lui jusqu'à sa mort [3]. Il alla ensuite enseigner à Athènes [4]. Le sombre rigorisme de cet homme, sa rude franchise, son amour de la vérité, ses manières imposantes, quoique d'une grande simplicité, son antipathie pour la loquacité des philosophes qu'il poussait jusqu'à une réserve taciturne, tout cela en fit même pour les Athéniens une personnalité extrêmement

[1]) Sur la chronologie de ces néoplatoniciens, cf. Clinton, *F. R.*, I, p. 363. 430 sqq. II, p. 307 sqq. Voy. aussi Bernhardy, *op. cit.* p. 636 sqq., 648 sqq. Zumpt, *op. cit.*, p. 51 sqq. Sievers, *Studien*, p. 236 sqq. Origine de Priscus : voy. Eunap., p. 48. Liban., vol. I, p. 435. Pour la deuxième partie du IVe siècle, Eunap., p. 120, mentionne le Lacédémonien Epigonos comme successeur de Chrysanthios.

[2]) Sur l'immigration de Priscus à Athènes, voy. Zumpt, *loc. cit.*, p. 31 ; il ne s'y établit définitivement qu'après la mort d'Ædesios, placée par Clinton, *F. R.*, I, p. 430 et 431, vers la fin de 355, et par Sievers, *Studien zur Gesch. der röm. Kaiser*, p. 237, seulement après l'année 358. Priscus semble avoir déjà séjourné longtemps en Grèce dans la première moitié de la sixième décade de ce siècle. Eunap., p. 49. Après la mort d'Ædesios, le philosophe Maxime vécut aussi en Grèce jusqu'à l'élévation de Julien ; cf. ci-dessus, p. 268.

[3]) Cf. Ammian. Marcellin. XXV, 3, 23. (Cf. Julian., *Epist.*, III). Eunap., p. 56 à 58. Liban., vol. I, p. 435. 574.

[4]) Eunap., p. 57 et 58. Zumpt, *op. cit.*, p. 53.

intéressante[1]. Son éloignement enfin pour les pratiques théurgiques ne le protégea pas seulement lors de la persécution qui frappa, en 371, sous l'empereur Valens, le célèbre Maxime[2], mais probablement lui permit de sauver l'avenir de l'école néoplatonicienne à Athènes jusqu'après les sombres temps de Théodose Ier et de la deuxième invasion des Goths.

Pour achever le tableau de l'Université d'Athènes au IVe siècle, il nous reste à donner une petite esquisse de la vie des étudiants de cette époque. Quoiqu'elle ait bien certainement ses raisons dans le train académique que nous avons étudié plus haut, elle diffère cependant en beaucoup de points de ce qu'elle a été au temps d'Hérode Atticos et de Philostrate l'Ancien; de sorte que pour l'observateur moderne elle a un cachet vraiment étrange. L'existence de ces étudiants se déroulant au milieu des monuments les plus purs de l'antiquité, dans la ville qui avec Rome a conservé encore la tradition vivante du temps antérieur au christianisme ; développée au sein d'une civilisation saturée d'éléments antiques, et néanmoins pénétrée de plus d'un apport d'une barbarie à la mode ; rappelant tantôt les scènes de Bologne, Padoue, Paris au moyen-âge et plus tard au temps de la Renaissance, tantôt la discipline des universités anglaises du vieux style ; évoquant tantôt les souvenirs de Wittenberg et d'Iéna à l'époque de la Réformation, tantôt ceux des universités allemandes de la fin du XVIIIe siècle et même de notre époque, cette existence n'en conserve pas moins une intéressante originalité.

La première impression qu'elle nous fait est celle d'une extrême variété. Le monde studieux d'Athènes nous représente vraiment toute la mosaïque ethnographique de l'empire romain. La trame et la couleur de fond sont néanmoins tout helléniques. Mais au stock des étudiants athéniens, péloponnésiens, grecs du centre et du nord, byzantins et insulaires, à celui des étudiants des colonies grecques, vient s'ajouter d'abord la fleur de la jeunesse hellénistique qui affluait en foule

[1]) EUNAP., p. 57 et p. 65 à 67.

[2]) Cf. AMMIAN. MARCELLIN., XXIX, 1, 42 sqq. SOZOMEN., VI, 35. ZOSIM., IV, 15. EUNAP., *Vit. Sophist.*, p. 58-64. 66 sq. et p. 110.

de tous les pays de l'Orient, depuis l'Égypte jusqu'à la Mysie, et, depuis la fin du IIIe siècle, la vigoureuse élite des jeunes montagnards de l'Arménie[1], pour laquelle pendant plusieurs dizaines d'années la chaire de Proæresios fut le fanal de la science. L'appoint des provinces latines est visiblement diminué dans ce siècle ; néanmoins les étudiants de Rome, d'Italie et des autres contrées de l'Occident ne font nullement défaut[2]. Si donc le caractère fondamental de la jeunesse académique n'est pas trop changé, sa composition intime a subi dans ce temps une modification essentielle, ce qui augmente précisément l'impression de variété dont nous avons parlé. En effet, c'est aujourd'hui un monde surtout très jeune qui afflue à Athènes. L'usage s'est introduit dans les classes cultivées d'envoyer leurs enfants dès l'âge de quinze ans dans la haute école des sophistes, et l'on y passe en moyenne cinq ans (quelquefois davantage[3]) ; comme en outre il vient encore un certain nombre de jeunes gens plus mûrs, par exemple Basile de Césarée, qui avait de vingt-trois à vingt-cinq ans, la physionomie du monde scolaire prend aussi de ce fait un caractère d'exceptionnelle variété.

De ce fait que de très jeunes gens formaient alors la majorité des étudiants à Athènes, résulta une situation qui nous paraît fort étrange. Par une coutume qui se rattache aux anciennes formes de l'éducation, la plupart des étudiants, en quittant la maison paternelle, étaient accompagnés par des pédagogues qui devaient être à la fois les serviteurs, les censeurs, les sur-

[1]) Cf. ci-dessus, p. 294.

[2]) Cf. LIBAN., *Epist.*, 956. SYMM., *Epist.*, V, 35. Voy. SIEVERS, *Liban.*, p. 46.

[3]) Eunape, dans ses *Vit. Soph.*, p. 74, parle lui-même entre autres de son âge de 15 à 16 ans (pour Grégoire de Nazianze, on trouve au contraire, d'après le calcul d'ULLMANN, *Gregorius von Nazianz*, p. 12 et 552, l'âge de 18 ans et même plus). En général, cf. WACHSMUTH, *Die Hochschule von Athen*, p. 12. SIEVERS, *Aus dem Leben des Libanios*, p. 15 et 20 sqq. 31 sqq. Grégoire de Nazianze et Basile restèrent d'ailleurs, surtout Grégoire, beaucoup plus longtemps à Athènes que de coutume. Grégoire doit être venu entre 348 et 350, et être resté jusque vers 360 ; ULLMANN, *loc. cit.*, p. 552. Il quitta l'Université d'Athènes à l'âge d'environ 30 ans (GREGOR. NAZIANZ., vol. II, *Carmen de vita sua*, p. 2 et 4, vers 112 et 239). Sur ces deux hommes, voy. encore SIEVERS, *Libanios*, p. 20. CLINTON, *F. R.*, I, p. 431. 433.

veillants, les répétiteurs, les précepteurs et les amis paternels de leurs élèves. Ils les secondaient dans les batailles académiques : porter la main sur eux passait pour un acte de sauvagerie extraordinaire [1]. Mais ce qui nous semble tout à fait nouveau et difficile à comprendre, c'est le droit disciplinaire très étendu des professeurs sur les étudiants. Comme il n'y avait pas à Athènes de juridiction académique spéciale pour les étudiants; comme le proconsul-curateur de Corinthe n'intervenait que lorsque les choses prenaient un caractère criminel; comme aussi le système des corporations d'étudiants combiné avec l'absence de toute entente entre les professeurs forçait les disciples, à peu d'exception près, à s'attacher exclusivement à un seul professeur, l'étudiant (excepté quand il était d'un âge assez mûr à son arrivée) était régulièrement placé sous la tutelle et la discipline de son professeur. Celui-ci combinait merveilleusement l'intérêt paternel qu'il portait à son pupille avec la sévérité du maître, surtout s'il savait montrer du caractère et conquérir sur lui une véritable autorité. Le professeur se chargeait de placer ses élèves dans des familles convenables, s'occupait de leurs intérêts moraux et matériels. S'il était d'un caractère affectueux et d'une bonne situation de fortune, comme Proæresios et Himerios, il s'inquiétait d'eux en cas de maladie [2]; il était toujours prêt, non seulement à renoncer à ses honoraires, mais encore à aider de ses deniers les plus pauvres [3]. Pour ce qui est de la discipline, elle s'étendait d'abord au maintien de l'ordre dans la salle de cours, où le professeur décidait lui-même de l'admission de ses auditeurs [4], mais où l'on voyait souvent des scènes tumultueuses et de lourdes grossièretés contre le professeur. Dans

1) Cf. Liban., vol. III, p. 255 sqq. *Epist.*, 829 et tout le discours περὶ τοῦ τάπητος, vol. III, p. 252-271. Bernhardy, p. 598. Sievers, *Aus dem Leben des Libanios*, p. 16. 26, et *Leben des Libanios*, p. 21. 29 sqq. 35.

2) Cf. en général Wachsmuth, *Die Hochschule von Athen*, p. 13 sqq. Sievers, *Aus dem Leben des Libanios*, p. 16 sqq. 23, et *Das Leben des Libanios*, p. 21 sqq. Sur Proæresios, voy. Eunap., p. 76. 77. 92. Sur Himerios, voy. Wernsdorf, p. LVI.

3) Wernsdorf, *loc. cit.* Sur les sentiments de Themistios à Constantinople, cf. son *Orat.*, XXIII, p. 289 *c*.

4) Cf. Olympiodor. ap. Phot. *Bibl.*, 80, p. 60 *b* et Weber, *De academ. litterar. Athen.*, p. 11.

ces circonstances, Himerios fut, dit-on, très débonnaire, et ne blâma que bien doucement les coupables[1]. D'autres professeurs, notamment le sévère Libanios à Antioche, prononçaient souvent de mordantes mercuriales contre la mauvaise tenue dans la salle de cours et au dehors, contre les excès des étudiants qui avaient coutume de suivre la ligne de conduite des « Burschen » viveurs de tous les temps et de tous les pays : ils parlaient, pour des raisons faciles à comprendre, d'un ton bien plus doux contre les folles batailles que se livraient les corporations[2]. Nous croyons être en Angleterre quand on nous dit que de mauvais devoirs étaient punis même par des coups. Et si la discipline académique (qui connut aussi la relégation) n'excluait pas de douloureuses flagellations ordonnées soit par les professeurs, dans les délits graves de violence[3], soit par le proconsul, il ne faut pas oublier que nous sommes arrivés à une époque dans laquelle se développait cette société cultivée byzantine où, sans excepter les femmes, la cour et la famille impériale, les coups infligés par punition n'avaient rien de déshonorant.

Mais ce qui donne à la vie athénienne de cette époque son cachet caractéristique, c'est le système des corporations d'étudiants. Nous ne pouvons suivre exactement le développement des origines déjà mentionnées de ce système ; mais dès le commencement du IVe siècle, nous le voyons complètement organisé. Ce qui caractérise essentiellement ces corporations, appelées chœurs (χοροί) et présidées par un *senior* (ou prostate)[4], c'est d'une part qu'elles sont composées de gens

[1]) Cf. HIMER., *Orat.* IV, 9. *Orat.* XV, 1, 2. *Orat.* XX, 22, 7. *Eclog.* XVII et XIX. WERNSDORF, p. LV sqq.

[2]) LIBAN., vol. I. p. 203. SIEVERS, *Aus dem Leben des Libanios*, p. 26.

[3]) Cf. en général THEMIST. *Orat.* XXI, p. 305. 308. LIBAN., vol. IV, p. 868. Les ἱμάντες, ῥάβδοι, μάστιγες, qui étaient en grand usage, nous sont connus surtout par la sévère discipline de Libanios à Antioche : LIBAN., I, p. 178. II, p. 425. III, p. 253. 436. *Epist.* 1119. Pour Athènes, voy. HIMER., *Orat.* XV, 2. EUNAP., p. 73. LIBAN., vol. I, p. 16. Cf. BERNHARDY, *Griech. Litt.*, I, p. 635. 647. SIEVERS, *Aus dem Leben des Libanios*, p. 19. 22 sqq. et *Libanios*, p. 25 sqq.

[4]) LIBAN., vol. I, p. 16. Ces corporations sont aussi appelées « phratries » : GREGOR. NAZIANZ., *Carm. de vita sua* (T. II), p. 4, v. 215. Le *Senior* : cf. LIBAN., Vol. I, p. 16. Dans OLYMPIODOR. *fragm.* (C. MÜLLER, *Fr. Hist. Græc.* IV, p. 64, c. XXVIII), les prostates sont aussi appelés « acromites ».

d'une province déterminée se réunissant à Athènes (ce qui n'excluait pas en principe les étudiants nés ailleurs), et d'autre part qu'elles s'attachaient comme des clans à un professeur qui généralement appartenait à la corporation par son origine[1]. A ces institutions se rattachaient des habitudes originales et parfois d'un caractère extrêmement fâcheux. Il s'était établi une pratique de farces plus ou moins grotesques, dans lesquelles on tourmentait avec plus ou moins d'esprit le « novice » avant de le porter dans le bain purificateur et de le revêtir ensuite du petit manteau de l'étudiant, pour être conduit en joyeuse procession chez le professeur, et de là à un banquet[2]. Ces épreuves étaient quelquefois abrégées sur le désir du professeur, comme pour Eunape sur la prière de Proæresios[3]; d'autres fois, des personnalités particulièrement respectées, comme le sévère chrétien Basile, en étaient complétement dispensées[4]. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que ce système de corporations détruisit toute liberté dans le choix du maître. Les étudiants d'une corporation étaient formellement voués à leur professeur. Ils formaient la garde enthousiaste de leurs maîtres, leurs claqueurs bruyants dans les exhibitions oratoires et les improvisations des sophistes. Les querelles entre professeurs, les discussions sur la supériorité de tel ou tel maître, la tentative faite par un élève de passer d'une école ou d'une corporation dans une autre, les conflits résultant des brimades, tout cela conduisait à des combats meurtriers entre les corporations, qui ne demandaient ni au duel ni au stylet la réparation d'une offense personnelle, mais

[1]) Cf. la description dans Ullmann, *Gregor von Nazianz*, p. 30 sqq. et les rapprochements dans Sievers, *Aus dem Leben des Libanios*, p. 24 sqq. et *Libanios*, p. 32 sq.

[2]) Cf. la description détaillée dans Gregor. Nazianz., *Orat.* XX, p. 327 sq. avec moins de développement dans Olympiodor. (C. Müller, *Fr. Hist. Græc.*, vol. IV, p. 63 sq.) c. xxviii. Le fait est mentionné brièvement dans Eunap., p. 75 et 77. Liban., *Epist.* 1071. 1086. Le manteau réservé aux étudiants : Olympiodor. apud Phot. *Bibl.* 80, p. 60 *b*, et C. Müller, *Fragm. Hist. Græcor.*, vol. IV. (Olympiodor. *fragm.* c. xxviii), p. 63 sq. Liban. (vol. II.) *Orat.* XLIV init. p. 432. Weber, *loc. cit.*, p. 13. Bernhardy, *op. cit.*, p. 645. Sievers, *Libanios*, p. 34 sqq.

[3]) Eunap., *Vita Sophist.*, p. 77.

[4]) Gregor. Nazianz., *Orat.* XX, p. 328.

s'assommaient en l'honneur du corps, à coups de trique ou de sabre ou de pierres : les professeurs, comme Julien et Himerios, ne s'en tiraient pas toujours sains et saufs, surtout quand une corporation hostile expulsait de force de la salle de cours (publique sans doute) le professeur avec les auditeurs, comme cela arriva à Himerios! D'autres violences, de la nature la plus brutale, ne manquaient pas non plus[1]. A la suite de combats comme la bataille des rhéteurs dans le Lycée, où les corporations s'étaient précipitées les unes sur les autres avec toutes leurs troupes[2], et notamment à la suite de la bataille déjà citée qui fut livrée par le corps des Lacédémoniens commandé par son *senior*, l'Athénien Thémistocle (lequel fut plus tard professeur à Constantinople vers le milieu du IVe siècle), en l'honneur de son professeur Apsines, contre les étudiants cappadociens et pontiques du professeur Julien, à la suite de ces combats, disions-nous, le proconsul venait de Corinthe à Athènes ; les intrépides combattants passaient au banc des accusés ; les professeurs reconnaissants accouraient au palais pour assister comme défenseurs leurs courageux vassaux. Dans la guerre contre Apsines, Proæresios, encore étudiant, avait parlé si brillamment pour sa corporation que même ses adversaires l'applaudirent, ce qui ne les empêcha pas d'être finalement condamnés à la fustigation par le proconsul[3].

Mais ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est non seulement que les étudiants des corporations recrutaient dans les différentes parties de la Grèce et d'autres provinces de langue grecque de nouveaux auditeurs pour leurs professeurs, mais que, secondés par des partisans sympathiques pris dans la

1) LIBAN., vol. I, p. 14. 16 sqq. p. 60. 61. II, p. 433. EUNAP., p. 69. WERNSDORF, p. 750 sqq. ad HIMER., *Orat.* XXII, dont le sujet se rattache à des scènes de ce genre ; cf. encore *Eclog.* XXII. *Orat.* IX et XIX. Autres brutalités, voy. LIBAN., vol. I, p. 436.

2) LIBAN., vol. I, p. 17 et *Epist.* 627. SIEVERS, *Aus dem Leben des Libanios*, p. 25, rapporte aussi à ce fait HIMER., *Orat.* XIX.

3) LIBAN., vol. I, p. 16. EUNAP., p. 69 sqq. Voy. le récit humoristique de cet épisode dans le charmant petit livre de TH. VON LERBER, *Professoren, Studenten und Studentenleben vor 1500 Jahren*, p. 21 sqq. Sur Thémistocle professeur à Constantinople, voy. encore SIEVERS, *Libanios*, p. 60. (Cf. LIBAN., *Epist.* 408. 1032. 1175).

population, ils occupaient systématiquement, à l'époque où arrivaient de nouveaux étudiants, tous les abords de la ville d'Athènes, par terre et par eau, ou établissaient des gardes même à Sounion ou sur des points encore plus éloignés, pour recruter ou capturer par la persuasion ou la violence des « nouveaux » pour leur professeur ou pour leur corporation. Lors même qu'un jeune homme arrivait avec des intentions toutes différentes, on le forçait à se vouer au professeur dans la corporation duquel le hasard l'avait fait tomber! C'était d'autant plus facile que les jeunes gens arrivaient au Pirée ou sur un point quelconque de l'Attique épuisés par une navigation pénible dans la saison rude de l'automne, et incapables de résister. Par exemple, lorsque Libanios arriva un soir à Athènes en 336, il avait l'intention de suivre le cours du professeur Aristodemos; mais il tomba entre les mains d'une corporation qui le confisqua au profit de son professeur. Le lendemain matin, il fut arraché à cette corporation par une autre, celle des Arabes, fourré dans un petit tonneau et retenu prisonnier jusqu'à ce qu'il se fût voué à leur professeur, l'Arabe Diophantos. Il obtint pourtant la permission d'entendre aussi d'autres rhéteurs, et de se tenir éloigné des batailles de la rue[1]. Si l'on arrivait à Athènes sans être adulte et si l'on voulait se tracer un plan d'études à sa guise sans entrer en relations avec la masse des étudiants, si l'on voulait suivre les cours de plusieurs professeurs, il fallait déployer une prudence et une ruse extraordinaire pour ne pas tomber dans les mains des « chasseurs de renards ». On s'en tirait le mieux quand on était dans la situation d'Eunape. Lorsque ce jeune homme vint à Athènes de la Lydie, sa patrie, il était accompagné (362) d'une troupe de parents et de compatriotes, parmi lesquels quelques vigoureux gaillards qui voulaient étudier avec Eunape chez Proæresios. Le capitaine du navire était de plus l'hôte et l'ami de Proæresios. Lorsqu'on arriva le soir au Pirée, le capitaine forma avec les jeunes étudiants, leur suite et les matelots, une colonne d'as-

[1]) Cf. LIBAN., vol. I, p. 16 et *Epist.* 1071. EUNAP., p. 74 sqq. GREGOR. NAZIANZ., *Orat.* XX, p. 327. Sur Libanios en particulier, voy. EUNAP., p. 96. SUIDAS, *s. v.*, p. 2314. LIBAN., vol. I, p. 13 sqq.

saut défiant toute attaque : aussi les « chasseurs de renards » durent-ils la laisser arriver sans combat à Athènes et à la maison de Proæresios[1]. Les auditeurs nouveaux, forcés ou volontaires, étaient sûrs d'une chose, c'est que, à quelque heure que ce fût du jour ou de la nuit, ils étaient admis chez le professeur et salués avec effusion par lui. Aussi Eunape et ses amis étaient-ils certains d'être reçus vers minuit chez Proæresios, âgé alors de 87 ans (362), et accueillis par lui avec bienveillance[2].

S'il arrivait parfois que le caractère sauvage de la vie des corporations était adouci par des traits de profonde sympathie entre professeurs et étudiants, il est néanmoins hors de doute que le terrorisme par lequel ces corporations avaient rendu si difficile l'exercice de la liberté des étudiants dans le choix de leurs cours était devenu un danger mortel pour la prospérité intérieure de cette université, en corrompant maîtres et élèves mêlés à ces brutales luttes de partis. Car les étudiants prenaient parti pour un maître célèbre, moins à cause de sa valeur scientifique qu'à cause de sa réputation et des légendes qui couraient sur son éloquence, et se laissaient entraîner par la puissance de la mode. D'un côté, les professeurs, éblouis de plus en plus par le succès d'argent et les acclamations bruyantes de leurs fidèles, s'habituaient à tous les tours de force possibles, montraient une indulgence extrême pour les excès de leur clan et se livraient à une jalousie furieuse vis-à-vis de leurs collègues : d'un autre côté, la jeunesse se passionnait de jour en jour davantage pour les luttes de partis et les désordres qui en étaient inséparables. Et cela d'autant plus que la masse des citoyens athéniens, jusqu'aux matelots, aux portefaix et aux ouvriers du port, prenaient une part ardente à ces luttes, comme dans les villes chrétiennes aux dissensions nées de la rivalité des sectes ariennes, monophysites ou monothélites.

Comme la prospérité de la ville d'Athènes dépendait alors essentiellement de celle de l'Université, les bourgeois suppor-

[1]) EUNAP., p. 74 sqq. Parmi les modernes, BURCKHARDT, *loc. cit.*, a raconté tous ces faits avec beaucoup de verve : p. 442 sqq.
[2]) EUNAP., p. 74. 75.

taient avec beaucoup de patience les vexations et les excès de l'insolente jeunesse studieuse, même les attaques à main armée contre des maisons sans défense[1]. Naturellement, les meilleurs éléments de cette jeunesse ne se dépensaient pas uniquement dans les jeux de paume, les banquets, les jeux de hasard, le commerce avec le « demi-monde », et les dettes qui en étaient le résultat[2]. De nobles et studieuses natures, comme ce Basile souvent cité, organisaient des sociétés d'amis sérieux unis par les mêmes ambitions[3]; les fidèles enthousiastes de l'antique hellénisme, après avoir étudié les monuments et les antiquités de la ville, par exemple les maisons de Démosthène et de Socrate[4], aimaient à visiter les jeux nationaux helléniques et les points de la Grèce les plus intéressants au point de vue historique, artistique ou pittoresque, ainsi que l'ont fait des étudiants devenus célèbres comme Libanios[5]. Les études pratiques, la technique si détaillée et le dressage scolastique des rhéteurs[6], leur apportaient, à côté d'une culture formelle se rattachant aux traditions des grands hommes de l'antiquité, une masse de connaissances positives: en s'appliquant sérieusement, ils emportaient de l'Université

[1]) Part prise par les citoyens : Gregor. Nazianz., *Orat.* XX, p. 327. Les vexations contre les bourgeois et autres excès sont dépeints dans Libanius, vol. I, p. 14-24, et dans le discours περὶ τοῦ τάπητος, Vol. III, p. 254.

[2]) Liban., vol. I, p. 16 et 18.

[3]) Sur Basile, sa vie sérieuse à Athènes, son intimité avec Grégoire de Nazianze, ses compagnons d'études, voy. le beau tableau dans Gregor. Nazianz.. *Orat.* XX, p. 328 à 332.

[4]) Cf. Himer., *Orat.* X et XI, 1. XVIII, 3.

[5]) Liban., vol. I, p. 18. Cf. *Epist.* 672 *b*. D'après Himer., XVIII, 3, on montrait encore à Sparte la soi-disant maison de Lycurgue.

[6]) Le genre, l'organisation et les spécialités des études rhétorico-humanistes, telles qu'elles se pratiquaient au ɪvᵉ siècle, et dont le détail ne peut entrer dans notre récit historique, se trouvent développées plus ou moins dans Bernhardy, *Griech. Litteraturgesch.*, I, p. 596 sqq. 650. Sievers, *Aus dem Leben des Libanios*, p. 12 à 31 sqq. et *Das Leben des Libanios*, p. 16-42. Voy. encore, Weber, *loc. cit.*, p. 33 sqq. et les développements détaillés dans l'ouvrage de Th. von Lerber, *Professoren, Studenten and Studentenleben vor 1500 Jahren*, p. 26 à 41, et Wachsmuth, *op. cit.*, p. 15 sqq. Les grandes vacances avaient lieu en été; cf. Weber, *loc. cit.*, p. 12. Wachsmuth, *loc. cit.*, p. 12. Sievers, *Aus dem Leben des Libanios*, p. 17 sqq. et *Leben des Libanios*, p. 23 sqq. Sur l'importance des études rhétoriques pour cette époque, voy. encore l'élégant passage dans Burckhardt, *loc. cit.*, p. 278 sqq.

beaucoup de résultats utiles[1]. Naturellement le nombre des étudiants était relativement petit, de ceux qui puisaient dans leurs études le désir de se poser en amis ou en rivaux de leurs maîtres, ou de se produire plus tard à leur tour comme professeurs de rhétorique soit à Athènes, soit à Constantinople, soit à Antioche et dans les villes de l'Asie-Mineure[2].

Telle se déroula la vie de l'Université athénienne de cette époque jusqu'au temps de Théodose Ier, où les renseignements précis commencent à nous faire défaut[3]. Un album d'Athènes nous montrerait — à côté d'Eunape[4] et des contemporains de Julien que nous avons plusieurs fois mentionnés, et auxquels nous pouvons ajouter encore le Cilicien Celsus[5] fils d'Hesychios, élève et ami de Libanios, de 352 à 355 à Athènes, plus tard gouverneur de Cilicie sous Julien, et Flavianus de Bithynie[6], disciple favori d'Himerios, ainsi que pour la fin du IIIe siècle ou pour le commencement du IVe le néoplatonicien Ædesios[7] — un album d'Athènes, disons-nous, nous montrerait, outre un grand nombre de personnages sans intérêt pour nous, tels que Libanios les a connus personnellement comme étudiants[8], une liste très considérable et très variée d'hommes d'État, d'épée, de lettres et d'Église, qui avaient tous fait leurs études à Athènes.

Notons, pour terminer, un sentiment bien vivant alors et que nous retrouvons de nos jours parce qu'il est inhérent à la

[1]) Libanios cite l'étudiant carien Eustathios comme un exemple de labeur gigantesque et d'éloignement « philistin » pour la vie bruyante des étudiants (LIBAN., vol. II, p. 432 sqq).

[2]) LIBAN., vol. I, p. 21.

[3]) Cf. ci-dessous notre chapitre final.

[4]) Cf. EUNAP., p. 58. 74 sqq. et 92 sq.

[5]) Cf. ci-dessus, p. 301,5, et voy. LIBAN., Vol. I, p. 532. 575. III, p. 456 sqq. *Epist.* 84. 648. 1585. AMMIAN. MARCELLIN., XXII, 9, 13, et SIEVERS, *Libanios*, p. 61. 62. 90 sq. 294.

[6]) Sur ce Flavianus, cf. WERNSDORF, p. 207 sqq. ad HIMER., *Eclog.* XIII, et p. 196.

[7]) C'est ce qu'on peut conclure d'après EUNAP., p. 19.

[8]) Parmi ces derniers, on connaît entre autres Ecdicius (LIBAN., *Epist.* 147. 1529); Dynamios (*Ep.* 324); Chromatius (*Ep.* 393); Mygdonios (*Ep.* 471); Ausonios — probablement Lacédémonien (*Ep.* 1080) — et Severus (*Ep.* 1145 cf. aussi *Ep.* 605); Crispinus d'Héraclée dans le Pont (LIBAN., Vol. I, p. 21).

nature même du cœur humain : c'est l'amour que le monde antique expirant portait à Athènes, amour qui a permis à l'évêque Héliodore de Tricca en Thessalie, né à Émèse, auteur d'un roman très lu à la fin du IV[e] siècle, de mettre dans la bouche d'une Athénienne prisonnière chez des brigands égyptiens ces paroles : « la haine athénienne même vaut mieux que l'amour des Barbares[1] » ! Cet amour était surtout ardent dans le cœur des hommes qui avaient vécu là les plus belles années de leur jeunesse et y avaient contracté des amitiés pour la vie. Même le sévère Grégoire de Nazianze ne pense pas sans complaisance aux folies juvéniles des étudiants athéniens[2]. La tristesse avec laquelle l'étudiant allemand voit pour la dernière fois le soleil disparaître derrière l'Alhambra germanique des bords du Neckar ou derrière les rochers grotesques de la vallée de la Saale près d'Iéna et le Giebichenstein; cette même tristesse était ressentie par les jeunes gens grecs et hellénistiques lorsqu'ils devaient s'arracher à leur Athènes chérie[3], lorsque le navire les emportait loin de leur jeunesse, et que les créneaux de l'acropole et les blanches colonnes de marbre du temple de Sounion s'enfonçaient derrière eux dans les flots bleus de la mer Égée. Nous comprendrons la colère furieuse et l'horreur du monde civilisé lorsque, dans les dernières années du IV[e] siècle, une nouvelle et épouvantable catastrophe changera l'antique pays des Hellènes en un champ funèbre couvert de ruines fumantes et de cadavres.

[1]). HELIODOR., *Aethiopic.*, II, 10 fin.

[2]) Cf. GREGOR. NAZIANZ., *Orat.* XX, p. 327 sqq. De même LIBANIUS, *Epist.* 10. 627. 876. 881. 1071. 1086. 1511 et ci-dessus, p. 321,8.

[3]) GREGOR. NAZIANZ., *Orat.* XX, p. 333. XLIII, 14, 15. Cf. (Vol. II.) *Carmen de vita sua*, p. 4 (v. 242 sqq.) D. sqq.

CHAPITRE TROISIÈME

LA DEUXIÈME GUERRE DES GOTHS

L'empereur Gratien. — Grand tremblement de terre en Grèce. — Fritigern et les Visigoths en Thrace : bataille d'Andrinople. — La Grèce sous le règne de Théodose I[er]. — Guerre de Théodose contre les Goths en Grèce et en Macédoine. — La lutte contre les ariens. — Les Juifs. — Persécution dirigée contre l'hellénisme. — Interdiction des jeux Olympiques. — L'invasion gothique en Grèce. — Partage de l'empire. — Alaric et les Visigoths. — Politique de Rufin. — Marche d'Alaric sur l'Épire et la Thessalie. — Alaric dans la Grèce moyenne : Athènes sauvée, Éleusis détruite. — Alaric ravage le Péloponnèse. — Mort de Rufin. — Eutrope. — Campagne de Stilicon dans le Péloponnèse. — Alaric s'échappe par l'Épire et est nommé général commandant dans l'Illyricum.

La première des catastrophes qui, dans le dernier quart du IV[e] siècle, détruisirent pour toujours la dernière floraison de l'hellénisme en Grèce arriva l'année même où l'empereur Valentinien I[er] descendit dans la tombe. On sait que ce puissant prince mourut le 17 novembre 375 à Bregetio en Pannonie, pendant une expédition contre les Quades. Par la mort de son frère, l'empereur Valens devint enfin Auguste indépendant de l'Orient, mais son territoire ne reçut aucun accroissement. Par contre, Gratien, le jeune fils de Valentinien, se vit forcé de céder au vœu de l'armée et de reconnaître, le 22 novembre, l'élévation inévitable de Valentinien II, son frère consanguin, comme co-empereur. Cet enfant de quatre ans reçut pour sa part les préfectures d'Illyrie et d'Italie[1]. Les provinces grecques de la préfecture d'Illyrie furent donc nominalement dans la dépendance de la cour de Valentinien II et de sa mère Justine, qui se formait à Milan.

Dans le fait cependant, Gratien et ses ministres exerçaient de Trèves sur la politique de la cour de Milan une suprématie de même nature, mais beaucoup plus considérable encore,

[1]) ZOSIM., IV, 19, 3. Cf. RICHTER, *Das Weströmische Reich*, p. 293 sq. VON WIETERSHEIM, *Geschichte der Völkerwanderung*, IV, p. 93. SCHILLER, *op. cit.*, p. 389 sqq.

que celle que Valentinien Ier avait exercée sur l'empereur Valens. Mais les Grecs, après la mort de Valentinien, furent, à vrai dire, à peu près ignorés du gouvernement lointain de Trèves. Il est probable pourtant qu'ils bénéficièrent aussi de la grande remise des impôts en retard par laquelle Gratien inaugura sa domination. Quant à Gratien personnellement, quoiqu'il fût l'élève du classique Ausone, il avait de tout autres préoccupations que la sympathie pour le caractère propre des Grecs. Ce zélé homoousien, qui, dès le commencement de 376, rompit pour toujours avec le principe de la liberté religieuse, ne se contenta pas de la satisfaction de voir que ses sujets grecs chrétiens appartenaient sans exception à la confession catholique; il ne cessa de s'intéresser, avant tout, à la lutte ouverte dans les pays situés à l'ouest de l'empire de Valens contre les Ariens et les Donatistes. Et bientôt le danger dont les Germains menaçaient l'empire se déclara sur plusieurs points, et si menaçant, que Gratien et Justine purent à peine songer à guérir les plaies dont un terrible événement naturel frappa les Grecs bientôt après la mort de Valentinien Ier.

En effet, peu de temps après la mort de Valentinien Ier et dans la même année (375), les provinces grecques furent dévastées par un des plus terribles entre les nombreux tremblements de terre relatés dans les annales de la Grèce. L'île de Crète, le Péloponnèse, une grande partie du continent furent cruellement éprouvés[1]. Il est probable que non seulement plusieurs villes furent complètement détruites, comme Nicopolis, qui reçut alors le dernier coup[2], mais que nous devons

[1]) Zosim., IV, 18, 2. V, 6, 5. Si (cf. ci-dessus, p. 279,1), ce qui est, du reste, difficile à établir, le passage de Cedrenus, éd. Bonn, vol. I, p. 550 sqq. (P. p. 314 *c. d*) doit être appliqué à ce tremblement de terre, (Alexandrie, la Sicile), l'Épire, la Béotie, le Péloponnèse et la Crète éprouvèrent alors des secousses particulièrement violentes.

[2]) « Dans la dernière moitié du ive siècle ap. J.-C., la plus grande partie de Nicopolis se trouvait dans la possession de Paula, une ces pieuses dames romaines qui sont connues par leur dévouement à saint Jérôme. » Ainsi parle Finlay, *op. cit.*, p. 54, d'après Milman, *History of Latin Christianity*, I, 73. (Selon saint Jérôme, la mère de Paula, Blæsilla, était de la famille des Gracques et des Scipions, tandis que son père Rogatus se faisait descendre d'Agamemnon. Son époux Toxotius se vantait de descendre d'Énée et des Jules, ce qui explique pourquoi sa fille Eustochium s'appelait

aussi attribuer à ce tremblement de terre (à moins qu'il ne faille accuser les fautes du gouvernement de Constantinople et de Corinthe) la destruction des fortifications de nombreuses places de guerre et l'absence presque complète de défenses que vingt ans plus tard les Goths d'Alaric trouvèrent dans la malheureuse Achaïe. Car les ressources des Grecs ne suffisaient plus dans ce temps pour réparer rapidement les suites d'une calamité aussi générale, et nous ne trouvons pas de trace que Justine, ou Gratien, ou Valens, soient venus en aide aux Hellènes avec les ressources de l'État.

Une seule ville, un seul canton de l'Achaïe échappa au désastre : Athènes et le territoire de l'Attique. Les poètes et les historiens païens ne manquent pas d'attribuer ce fait à un miracle et à cette faveur toute particulière des dieux qui se montre dans l'histoire d'Athènes jusqu'à l'invasion des Goths d'Alaric. En effet, les païens expliquent la conservation d'Athènes par cette circonstance, que le vieil hiérophante Nestorios, obéissant à un songe, sans se soucier du refus glacial que lui opposèrent les autorités, éleva à ses propres frais une petite statue d'Achille dans le Parthénon et offrit au héros les sacrifices et les prières qui lui revenaient[1].

Les empereurs n'avaient guère le temps de s'occuper spécialement de la Grèce[2]. Car c'est en ce moment que s'opérait au nord-est de la frontière romaine du Danube, et bientôt dans la presqu'île du Balkan elle-même, cette formidable migration de peuples qui devait, dans l'espace d'un petit nombre d'années, entraîner une grande partie de l'empire dans une catastrophe totale et ébranler peu à peu l'empire

aussi Julia, tandis que son nom propre se rapporte à l'ancêtre Æmilius Paulus, le célèbre vainqueur de Pydna. Sa naissance tombe dans l'année 347; elle mourut en janvier 404; elle passa ses vingt dernières années à Bethlehem). Cf. Marianus Victorius Reatinus dans son édition des Lettres de saint Jérôme, t. I, dans sa Biographie de Jérôme, p. 32. Voy. la lettre 27 à Eustochium sur la mort de sa mère Paula, p. 249. 250 sqq.

1) Zosim., IV, 18, 3-8 : à propos d'un hymne que le philosophe néoplatonicien Syrianos (v. ci-dessous) avait composée en l'honneur d'Achille.

2) Cf. cependant pour l'année 378 (avant l'expédition que fit Gratien pour se joindre à Valens et la bataille d'Andrinople), une loi de Gratien sur l'exploitation des marbres en Macédoine et en Illyrie; voy. Pauly, *R. E. d. klass. Alterth*, VI, 2, p. 2310.

tout entier dans ses fondements. On sait que c'est en 371 que la masse des Huns asiatiques avaient commencé sous leur chef Balamer leur mémorable invasion en Europe. Romains et Hellènes apprirent avec un étonnement croissant comment, sous les sabots des chevaux de ces noirs et laids cavaliers de la steppe, s'étaient écroulés dans les plaines arrosées par les grands fleuves de l'Europe qui se déversent dans la mer Noire le royaume des Alains d'abord, ensuite le puissant empire des Ostrogoths en 373 ; comment, en 375, les Visigoths avaient succombé à leur tour. Bientôt la terrible nouvelle courut par toute la presqu'île du Balkan que la masse totale des Visigoths du duc Fritigern, alliés avec les Romains dès l'année 372 et en grande partie conquis à l'arianisme, étaient apparus sur le Bas-Danube, pour chercher (à la fin de l'été de 376) auprès des Romains une protection contre les horribles Huns ; parmi eux, deux cent mille guerriers dans la force de l'âge. Bientôt aussi les Romains et les Grecs de l'intérieur apprirent que les honteux forfaits, la perfidie et la sottise des fonctionnaires et généraux romains à la frontière du Danube avaient réussi en peu de temps à amener ce résultat, que ces mêmes Visigoths, dont l'intelligente politique de l'empereur Valens voulait faire des sujets utiles et des défenseurs de l'empire, étaient devenus de dangereux et furieux ennemis. Dès la fin de 376, entre les Balkans et le Bas-Danube, les Romains ont à se battre avec Fritigern à la tête de ses Visigoths et de quelques corps ostrogoths qui avaient suivi : c'était l'introduction à un retour des terribles scènes que la génération vivante des Romains et des Grecs ne connaissait que trop bien par les récits des écrivains du IIIe siècle. A Constantinople, à Thessalonique, en Thessalie, en Achaïe, en Asie et à Antioche, on apprit bientôt avec un sentiment croissant d'horreur que les masses gothiques franchissaient le Balkan, qu'elles dévastaient partout la plaine par le fer et le feu, que partout les esclaves, les prolétaires, les mécontents, les habitants écrasés d'impôts se rangeaient sous les drapeaux des Goths et aidaient à achever le pillage des florissantes contrées entre le Danube et les côtes du nord de la mer Égée et de la Propontide ; que la frontière ouverte du Danube livrait sans cesse passage à de

nouvelles bandes de Goths, de Huns, de Sarmates. Peu de temps après, des colonnes de Barbares pénétrèrent en Macédoine, jusqu'aux frontières de la Thessalie[1].

C'est avec angoisse que, pendant l'été de l'année 377 et après, on suivit dans les pays grecs les mouvements des troupes romaines qu'on appelait d'Asie et des auxiliaires de l'Occident, qui s'efforçaient avec peu de succès de localiser la guerre et de retenir au moins les ennemis au pied de l'Hæmus. Mais tout sembla perdu lorsque la principale armée romaine d'Orient, sous l'empereur Valens, qui, jalousant les lauriers gagnés par son neveu Gratien, n'avait pas voulu attendre l'arrivée de l'armée d'Occident parvenue déjà à Sardica, essuya le 9 août 378 près d'Andrinople cette terrible défaite dans laquelle l'armée d'Orient fut absolument anéantie[2]. Ce fut le « Cannes du IVe siècle ».

Valens lui-même était tombé; il ne restait de troupes romaines orientales pour les pays grecs d'Illyrie et de Thrace que dans les forteresses; Gratien, à la nouvelle du désastre, avait reculé jusqu'à Sirmium. Les bandes de Fritigern purent donc exploiter leur victoire sans être arrêtées. On n'osa pas se risquer contre les remparts d'Andrinople, de Périnthe et de Constantinople; mais tout le pays, jusqu'aux Alpes Juliennes, était momentanément ouvert aux Goths et à leurs alliés, et bientôt une partie des pays grecs devait être entraînée elle-même dans le sanglant tourbillon. Du reste, l'empereur Gratien s'était enfin résolu à Sirmium à un grand acte de salut public et avait élevé à la dignité de collègue, comme empereur d'Orient, le 19 janvier 379, le jeune et énergique Espagnol Théodose de Cauca (né en 246 ap. J.-C.), le vaillant fils, souvent éprouvé déjà, du grand général de l'empire d'Occident, Flavius Theodosius. Par une mesure commandée par les nécessités militaires, une partie de la préfecture d'Illyrie, à

[1]) Zosim., IV, 20, 10. Eunap., *Fragm.* 42. 46. (C. Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, IV, p. 32. 37. (Dindorf, *Hist. Græc. minor.*, I. Eunap., *Fragm.*, 42 et 46, p. 240. 242). Theophanes, éd. Bonn., p. 101.

[2]) On reçut la première nouvelle à Rome par le général Victor, qui s'enfuit en Macédoine et en Thessalie avec une partie de la cavalerie (Zosim., IV, 24, 5).

savoir la Macédoine, l'Épire, la Thessalie et la Grèce, fut ajoutée au territoire de Théodose[1]. Mais cette mesure si sage et le génie militaire de Théodose ne purent arrêter aussitôt la perte de la presqu'île du Balkan. Théodose, avec son coup d'œil, fit de la grande forteresse centrale de Thessalonique la base de toutes ses opérations ultérieures contre les Goths et leurs alliés[2]. Mais il ne put recommencer énergiquement la guerre que lorsqu'il eut réussi, par des efforts gigantesques, à créer une armée nouvelle en recrutant des masses de Barbares et de provinciaux, en appelant des légions des parties les plus éloignées de l'empire, en ralliant les débris dispersés de l'armée battue à Andrinople et en s'adjoignant une grande partie des troupes d'Occident : enfin cette nouvelle armée dut s'habituer graduellement à combattre les Goths. Tout cela demanda du temps. Dans l'intervalle, les chefs des Goths trouvèrent de leur côté l'occasion de frapper de nouveaux coups, et cette fois sur les provinces intérieures de Théodose, jusqu'en Épire et en Achaïe.

Ce n'est que dans l'été de l'année 379 que Théodose put procéder sérieusement à l'attaque des bandes ennemies dispersées de tous côtés. La fortune fut dès lors pour quelque temps du côté de ses drapeaux, de sorte que, à la fin de l'année 379, les Goths avaient été obligés de reculer partout devant ses manœuvres jusqu'à l'Hæmus. Mais alors Théodose, qui avait déjà amené par une diplomatie habile et heureuse plusieurs chefs goths à son service, fatigué de ses immenses efforts, tomba, sans doute à Thessalonique, au commencement de 380, dans une maladie dangereuse et longue, qui permit aux Goths de se rassembler sérieusement pour une campagne nouvelle, pour laquelle ils se mirent en marche de la Dardanie, de la Mœsie supérieure et de la Pannonie méridionale. Les Ostrogoths avec les Huns et les Alains

[1]) Cf. sur les formes de ce nouveau partage : Tillemont, *Hist. des empereurs*, tom. V, *Note* XIV *sur Gratien*. R. Nitzsche, *Der Gothenkrieg unter Valens und Theodosius d. Gr*, p. 12. H. Richter, *Das Weströmische Reich*, p. 498 et 692. Schiller, p. 399.

[2]) Zosim., IV, 25, 1 ; 27, 2. Cf. Socrat., V, 6 et Sozomen., VII, 4. Themist., *Orat.* XIV. Cf. encore Sievers, *Studien zur Geschichte der römischen Kaiser*, p. 295 sqq.

se dirigèrent au printemps de 380 vers la Pannonie et le Norique ; Fritigern avec les Visigoths vers l'Épire, la Thessalie et le nord de l'Achaïe [1]. La défense contre les Ostrogoths incombait aux troupes de l'empire d'Occident; la guerre avec Fritigern, le soin de couvrir l'Épire, la Thessalie et l'Achaïe furent confiés aux troupes qui opéraient dans ces provinces; c'est sur cette partie du théâtre de la guerre qu'un général d'origine grecque (peut-être athénienne), du nom de Théodore, semble s'être couvert de gloire [2]. Théodose lui-même, qui était enfin guéri, se vit en juillet 380 en face d'une nouvelle masse de Visigoths, qui (sous le commandement, semble-t-il, du duc païen Athanaric) venait du Danube et marchait sur la Macédoine et la Thessalie [3]. Il n'était pas possible à l'empereur de réussir par les armes seules contre de telles masses. Mais lorsque Gratien eut, de son côté, fait la paix dans l'automne 380 avec les Ostrogoths et leur eut accordé des établissements en Pannonie et dans la Mœsie supérieure, Athanaric recula vers la Mœsie et le Bas-Danube : c'est là que la sage diplomatie de Théodose sut faire un ami et allié des Romains de ce chef qui était sur un pied hostile avec le parti de Fritigern. L'empereur avait fait son entrée à Constantinople le 14 novembre 380 [4]; le 11 janvier 381, il reçut dans cette ville le vieux guerrier goth, qui mourut peu de jours après son arrivée et fut enseveli avec des honneurs royaux [5].

[1]) Cf. von Wietersheim, *op. cit.*, IV, p. 119. 520 sqq. Richter, p. 507. Köpke, *Die Anfänge des Königthums bei den Gothen*, p. 115 sqq. et Nitzsche, *Der Gothenkrieg*, p. 15 sqq. 31 sqq., d'après Jordan. (éd. Closs) *De Get. reb.*, 27. Zosim., IV, 34. (Cedrenus, dont les indications chronologiques ne sont pas très sûres, nomme d'une manière générale comme objet des dévastations des Goths : la Mœsie, la Thrace, la Macédoine, l'Achaïe, même toute l'Hellade. Cedrenus (éd. Bonn. Vol. I), p. 548 (P. p. 313 *a*).

[2]) Cela ressort des inscriptions de Trœzène (Böckh, *C. I. Græc.*, I, n° 1187) et d'Athènes (n° 373. *C. I. Att.*, *III*, 636. Schiller, p. 403) ; on érigea à Athènes une statue de marbre à cet homme qui semble avoir eu aussi sous ses ordres les milices grecques : (il fallait l'autorisation de l'empereur pour l'érection de statues de bronze). Wachsmuth (*Die Stadt Athen*, p. 713) considère ce Théodore comme étant l'ancien gouverneur d'Afrique.

[3]) Cf. Zosim., IV, 31 et voy. Nitzsche, *op. cit.*, p. 16. 28 sqq.

[4]) Cf. Zosim., IV, 32, 33, 1. Socrat., V, 6, et voy. Clinton, *Fast. Roman.*, I. p. 496.

[5]) Cf. Jordan., 28. Zosim., IV, 34, 4 sqq. Socrat., V, 10. Idat., *Chron.* s. a. 381. Clinton, I, p. 498.

Mais comme les guerriers du vieux duc restèrent fidèles à Théodose, comme Gratien s'entendit sérieusement avec l'empereur d'Orient pour en finir avec les Goths, comme le redoutable duc Fritigern était mort sur ces entrefaites, l'année 381 fut signalée par des succès véritables des armes romaines et de la diplomatie impériale.

En ce moment, le danger le plus menaçant venait de ces Visigoths qui, depuis 380, avaient dirigé leurs attaques contre l'Épire, la Thessalie et le nord de l'Achaïe. Cependant, ébranlés par la mort de Fritigern, ils ne purent résister aux généraux francs Baudo (ou Bauto) et Arbogast, que Gratien envoya en Épire au printemps de 381 (probablement par mer ou par la Dalmatie). Lorsque ces généraux eurent franchi le Pinde et que de Gomphi ils s'avancèrent contre les Goths en Thessalie, ceux-ci durent se hâter d'évacuer la Thessalie pour entrer en Macédoine, où, menacés par Théodose, ils furent obligés de commencer sans retard leur retraite vers le nord de la Thrace[1].

Le 3 octobre 382, la paix était partout rétablie avec les Visigoths, qui restèrent sujets de l'empereur sous le nom de « fédérés » dans les provinces septentrionales de la presqu'île du Balkan, c'est-à-dire dans la Pannonie méridionale et les pays mœso-thraces du Danube. La Grèce goûta de nouveau le repos et put essayer de relever les villages et hameaux détruits par les Goths dans les cantons septentrionaux, de se remettre des cruelles souffrances de la guerre (même dans les villes de la Macédoine et de la Thessalie, on avait dû lever pendant la guerre de lourdes contributions[2]), enfin de réparer dans le sud les désastres du dernier tremblement de terre. Mais la coupe des misères que les dernières années du IVe siècle devaient apporter à la Grèce était loin d'être épuisée. On ne devait pas jouir complètement de la paix rétablie après le départ des Goths de Thessalie. Les terribles compé-

[1]) Zosim., IX, 33, 2 sqq. Voy. l'ordre adopté par Nitzsche, p. 19. 26-27; groupement fort peu différent dans G. Kaufmann, *Kritische Untersuchungen zu dem Kriege Theodosius des Grossen mit den Gothen 378-382*, p. 429 sqq.

[2]) Cf. Zosim., IV, 32. D'après Themist., *Or.* XXXIV, 24. Sievers, *Studien*, p. 302, quelques Goths furent aussi établis en Macédoine.

titions pour le trône et les guerres civiles eurent leurs contre-coups sur les Hellènes. On sait que l'empereur Gratien, contre lequel s'était révolté en Bretagne, au printemps de 383, l'Espagnol Magnus Clemens Maximus, fut assassiné à Lyon le 25 août de cette année. Tout l'Occident au delà des Alpes tomba dans les mains de l'usurpateur, et Théodose ne put sauver, par une intervention diplomatique en 384, que la préfecture d'Italie pour Valentinien II. Mais lorsqu'éclata, en 387, la grande guerre pendant laquelle Maxime gagna (jusqu'à l'automne) l'Italie et l'Afrique et força Valentinien II à fuir avec sa mère jusqu'à Thessalonique[1]; lorsqu'enfin, en juin 388, Théodose tourna lui-même ses armes contre Maxime, les Grecs souffrirent très cruellement, comme dans les grandes guerres dynastiques du début du IVe siècle, de la suppression de tous les rapports commerciaux entre leur pays et les provinces voisines outre-mer de l'empire d'Occident. Quelques mouvements militaires s'étendirent même bien près des provinces grecques. Car la nouvelle erronée du prétendu dessein de Théodose d'attaquer l'Italie par mer détermina Maxime à envoyer son général Andragathius avec une flotte nombreuse et bien montée pour observer la mer Ionienne[2]. Mais ce général croisa inutilement dans tous les golfes et autour des îles de ces eaux, tandis que Maxime lui-même trouvait sa perte, au plus tard le 27 août 388, dans une guerre continentale dans les pays de la frontière italo-illyrienne. La nouvelle guerre dynastique enfin que Théodose dut entreprendre, lorsque le général franc et ministre d'État Arbogast se fut débarrassé, le 15 mai 392, de l'empereur Valentinien II à Vienne et eut élevé sur le trône d'Occident le rhéteur Eugène, notaire ou chancelier de la cour[3]; cette guerre, qui fut déclarée et commencée seulement en juin 394 et se termina dès septembre de la même année par un grand coup en faveur de Théodose,

[1]) Cf. Zosim., IV, 43. Sozomen., VII, 13. Socrat., V, 11. 12. Philostorg., X, 8.

[2]) Zosim., IV, 46, 1 sqq. 47, 1 sqq.

[3]) Dans les négociations qu'Eugène essaya de nouer avec Théodose, lors de son avènement au trône, il se servit, d'après Zosim., IV, 25, 7, d'un Athénien du nom de Rufin. Cf. Sievers, *Studien*, p. 321.

lequel réunit pour la dernière fois tout l'empire dans une main unique ; cette guerre, elle aussi, dut peser lourdement sur les provinces épuisées de la Grèce, par les levées de recrues et de lourdes contributions de guerre, comme auparavant déjà lors des armements de Théodose. Un autre fléau, plus ancien notamment dans les pays septentrionaux de la Grèce, le brigandage, avait repris de grandes proportions après la catastrophe de l'année 378 et les horreurs de la guerre des Goths. La Macédoine et la Thessalie surtout étaient dangereusement infestées dans leurs districts montagneux à cette époque (encore en l'année 391) par ces bandes, qui étaient grossies sans cesse par des habitants réduits à la misère et par des Goths déserteurs [1].

Mais ce qui jeta un trouble infiniment plus grave dans la vie de la grande majorité des Grecs pendant toute la période qui s'étend de la fin des guerres avec les Goths jusqu'à celle de l'année 394, ce fut l'attitude hostile que l'empereur Théodose prit personnellement vis-à-vis de l'hellénisme. Depuis la fin de l'année 380, on voyait déjà clairement que Théodose était décidé à assurer au catholicisme orthodoxe des adhérents au symbole de Nicée une domination exclusive dans l'empire. Époux d'une femme pieuse, zélée catholique, le jeune empereur était aussi, lors de son avènement, partisan de la doctrine homoousienne, quoiqu'il ne fût pas encore baptisé. Sa grande maladie, en 380, le mit en rapports intimes avec l'évêque de Thessalonique, Ascholios ou Acholius, prélat très admiré de son temps et ardent confesseur du symbole de Nicée. C'est par lui qu'il fut baptisé : c'est de lui qu'il reçut la dernière impulsion vers la politique ecclésiastique qu'il poursuivit dès lors avec une ardeur et une violence tout espagnoles [2]. Aussitôt après son baptême, il rendit (28 fé-

[1]) Cf. Eunap., *Fragm.* 58. (C. Müller, *Fr. Hist. Græc.*, IV, p. 40. Dindorf, *Hist. Græc. min.*, I, p. 251). Zosim., IV, 45, 5 et 48-49. Néanmoins, les contrées de la Macédoine, favorisées de la nature, surent encore se tirer d'affaire dans une certaine mesure : du moins, lorsque la mauvaise récolte de l'année 383 en Afrique amena une grande disette en Italie, l'empereur Théodose put subvenir aux besoins en faisant venir des blés de la Macédoine : cf. O. Gerhard, *Der Streit um den Altar der Victoria*, p. 24 (d'après Symmach., lib. II, *epist.* 7. III, 82. VIII, 19. IV, 21. III, 55).

[2]) Sur Acholius, voy. Ambros., *Epist.* 15 ; il semble être mort dans

vrier 380) le célèbre édit de Thessalonique[1], par lequel ce fanatique Espagnol proclamait dans les termes les plus absolus la doctrine de Nicée comme la seule catholique et la seule vraie et toutes les autres manières de croire comme des hérésies insensées, et vouait tous les hérétiques à la vengeance du ciel et à des peines non encore déterminées. A peine fut-il arrivé à Constantinople, au milieu de novembre 380, qu'il contraignit l'évêque arien de la capitale, Démophile, à se retirer; on sait que l'énergique Grégoire de Nazianze exerça alors pendant quelque temps les fonctions épiscopales. Ensuite commença — dans l'esprit de cette époque, où dans les persécutions ecclésiastiques on n'attaquait pas encore la personne

l'hiver de 382 à 383. Le Quien, *Oriens Christianus*, t. II, p. 30. Sievers, *Studien*, p. 302. Sur l'évêque Paulin de Thessalonique, voy. Theodoret., *Hist. Eccles.* V, 10. Après lui, l'évêque Anysios de Thessalonique : Ambros., *Epist.*, 15. 16. 59. 60. 79. Le Quien, t. II, p. 8 et 31. Baptême, attitude orthodoxe et lutte de Théodose contre les ariens, voy. aussi dans Prosper Aquitan., *Chronic.*, 2 (éd. Roncalli, I, p. 636). Cedren., éd. Bonn. Vol. I, p. 552 (p. 315 *d.* P.) et notamment : Cod. Theod., XVI, 1, 2 et Theophan., p. 106. Sozomen., VII, 4. 5. Socrat., V, 6. 7. Clinton, *Fast. Roman.*, I, p. 496 sqq. Nitzsche, p. 15. — Parmi les évêques de la Grèce proprement dite (en dehors de l'évêque Donatus d'Eurœa en Épire, Sozomen., VII, 26) nous n'en connaissons qu'un d'une manière particulière; c'est Héliodore, romancier aimé de son temps, né à Emèse en Syrie, descendant des prêtres du Soleil de cette ville. Auteur dans sa jeunesse du roman *Aethiopica*, très lu alors, il fut plus tard évêque de Tricca en Thessalie et champion ardent du célibat des prêtres consacrés. Cf. Pauly, *Real-Encykl. d. klass. Alterth*, III, p. 1099 sqq. Burckhardt, *Zeitalter Constantins*, p. 274 sqq. Socrat., V, 22, p. 287. Photius, *Cod.*, 73. Le Quien, II, p. 118. Clinton (*Fast. Roman.*, II. p. 312 sqq.) le place comme évêque vers 380 ap. J.-C. D'après Socrat., *loc. cit.*, les prêtres de Thessalie consacrés à partir de ce moment avaient coutume de se séparer de leurs femmes après l'ordination : cette coutume existait aussi en Macédoine, à Thessalonique et en Achaïe. En Thessalie, c'était (d'après Socrat., *loc. cit.*) l'usage des chrétiens de ne baptiser qu'au temps de Pâques : aussi beaucoup de personnes mouraient-elles sans avoir reçu le baptême. On trouve en Thessalie et en Achaïe des prières du soir originales (semblables à celles des Novatiens à Constantinople).

[1]) Édit de Thessalonique, voy. Cod. Theodos., XVI, 1, 2. Synode de Constantinople ; élévation du siège épiscopal de cette ville au deuxième rang dans tout l'empire ; chute de Démophile, les évêques Grégoire et Nectaire : voy. Prosper., *loc. cit.*, p. 637. Chronicon Paschale (éd. Bonn. Vol. I) p. 562. Socrat., V, 6. 7. 8. Sozomen., VII, 4. 5 et 7. 8. Theodoret., *H. E.*, V, 8. Cedren., p. 553 sqq. (p. 316 P.). Clinton, I, p. 498 sqq. Sur les commencements de ces luttes, voy. aussi Ullmann, *Gregor von Nazianz*, p. 220-238; sur le synode lui-même, p. 238-263.

du parti adverse, où la question confessionnelle n'exerçait pas encore son influence sur la nomination des fonctionnaires civils et militaires, mais où l'on se contentait de fermer les églises et les chaires épiscopales aux adversaires — alors commença dans l'empire de Théodose la lutte religieuse pendant laquelle on enleva partout, à l'exception des districts occupés par les Goths, les églises et les sièges ecclésiastiques aux ariens, habitués depuis quarante ans à dominer dans l'Église, et où l'on s'efforça de rendre impossible tout exercice commun du culte aux chrétiens de cette confession destinée à être complètement supprimée. Aussitôt que la paix générale eut été conclue avec les Goths, ces mesures furent partout mises en œuvre, sous la menace du bannissement et de la confiscation. Il y eut probablement de durs actes de violence : la résistance la plus opiniâtre à l'empereur vint de la population remuante de la capitale, attachée en grande majorité à l'arianisme. Il y eut à plusieurs reprises des désordres, chaque fois que l'empereur, dans ses luttes avec les usurpateurs de l'Occident, tombait dans une situation critique[1].

La paix complète, au point de vue ecclésiastique, ne régna que dans les contrées helléniques à l'ouest de Périnthe et au sud de Thessalonique, où il n'y avait pas d'ariens à faire disparaître. Un fait a lieu de nous étonner, c'est que dans le deuxième Concile œcuménique, que Théodose avait convoqué en 381 à Constantinople, nous ne trouvions pas de chefs d'églises de la Grèce parmi les cent cinquante évêques réunis depuis le mois de mai jusqu'au mois de juillet de cette année. Acholius de Thessalonique semble avoir porté la parole pour tous. C'est dans ce concile décisif que le symbole de Nicée fut confirmé et complété. L'anathème fut prononcé contre les ariens et autres hérétiques; enfin, on y prit une série d'autres mesures d'organisation rendues nécessaire par l'aug-

1) Notamment en 388, lorsque la fausse nouvelle s'était répandue à Constantinople que Théodose avait perdu la victoire et la liberté dans sa guerre avec Maxime. Il y eut un soulèvement, où la populace arienne brûla même le palais du patriarche Nectaire. L'intercession du prince Arcadius obtint ensuite une amnistie pour les coupables. Cf. SOCRAT., V, 13. SOZOMEN., VII, 14. Voy. SIEVERS, *Studien*, p. 315.

mentation croissante de l'église chrétienne, notamment en ce concerne les diocèses. Ce qui intéresse particulièrement notre sujet, c'est que plusieurs des évêchés de l'empire romain d'Orient, grecs et hellénistiques, furent érigés en patriarchats, c'est-à-dire en postes centraux de l'Église. Depuis cette époque, notamment les métropolitains d'Asie à Éphèse et ceux de Thrace à Constantinople portèrent le nom de patriarches; ce dernier avait le second rang après celui de Rome, et le premier parmi les évêques de l'empire d'Orient[1]. L'évêque de Thessalonique[2] devint le métropolitain supérieur du diocèse de Macédoine; plus tard, il est aussi appelé archevèque.

Mais la guerre confessionnelle qui venait d'éclater, surtout dans l'empire de Théodose, ne resta pas longtemps isolée. Une vive poussée d'intolérance se faisait jour; il s'agissait de réaliser l'unité de croyance qui était le vœu énergique du temps et de contraindre enfin à embrasser le christianisme la masse des habitants qui s'y étaient refusés jusqu'alors. Les juifs n'eurent d'abord à souffrir que des hostilités de multitudes fanatisées. Il y eut sans doute en plus d'un endroit des scènes terribles. Dans les diocèses de Macédoine et de Dacie, l'empereur Arcadius dut, en 397, interdire très sérieusement à plusieurs reprises d'inquiéter les juifs et leurs synagogues[3]. Dans ce genre d'excès, ce furent surtout les masses de la capitale qui se distinguèrent par leur sauvagerie. Lorsque l'empereur Théodose Ier séjournait, vers 390, à Milan, les juifs de Constantinople, avec l'autorisation du préfet de la ville, un païen nommé Honoratus, avaient construit une synagogue sur la place qui avait emprunté son nom de « Chalcopratie » à leurs ateliers. Cette synagogue fut brûlée par le peuple. Et lorsque le préfet demanda très justement à l'empereur de punir sévèrement les coupables, celui-ci eut la fâcheuse faiblesse de

[1]) Sur le détail des actes de ce concile, voy. notamment Hefele, *Conciliengeschichte*, II, p. 3 à 32; (sur les patriarchats, voy. aussi I, p. 374) et Gieseler, *Lehrbuch der Kirchengeschichte*, I[4], 2, p. 23. 74. 187. Sozomen., VII, 7 sqq. Theodoret., *H. E.*, V, 8 et 9. Socrat., V, 8.

[2]) Sous Justinien Ier; cf. Tafel, *De Thessalonic.*, p. 47, où il est expliqué que le titre de « patriarche » n'a guère pu lui être attribué.

[3]) Cod. Theodos., XVI, 8, 12 et 21. Paulus Cassel, *Juden* (*Geschichte*) dans l'*Allg. Encyclopädie* de Ersch-Gruber, p. 121. Clinton, *F. R.*, I, p. 540.

céder aux prières non moins funestes de l'évêque Ambroise et de laisser sans répression cet acte de honteuse violence[1].

Mais bien plus grave, naturellement, que ces effervescences momentanées des masses contre les juifs fut la grande campagne intérieure que Théodose, à côté de sa guerre contre les ariens, mena contre l'hellénisme; ce fut le commencement de la grande catastrophe de la vie antique en Grèce. Le monde païen de l'empire[2] s'était fié en toute sécurité à la proclamation de Valentinien Ier qui assurait de nouveau la liberté générale des cultes. On croyait de plus en plus que les voix de ces zélateurs chrétiens que scandalisait l'existence des temples, des antiques cultes et des mystères, finiraient par se taire, maintenant que l'Église était occupée de la lutte entre ariens et homoousiens. Et, dans le fait, c'eût été pour tous le meilleur parti à prendre, si l'Église avait su abandonner les cultes expirants du paganisme à leur mort naturelle et inévitable, et si l'empire et l'épiscopat avaient eu la sagesse de renoncer à vouloir accélérer le succès de la mission et de la persuasion par des mesures de rigueur, de violence ou même de sanglante répression. Malheureusement, avec la déclaration de guerre de Théodose contre l'arianisme commença une période où non les personnes, mais le culte et les sanctuaires du monde païen, notamment de l'hellénisme, allaient devenir l'objet d'interdictions et d'une persécution bien plus sérieuse et plus énergiquement menée que la première du temps de l'empereur Constance II.

Il est vrai que des savants célèbres, comme Themistios et Libanios[3], malgré leur situation dans l'hellénisme, jouirent d'une grande faveur auprès de Théodose; que, pendant long-

[1]) Cedrenus, éd. Bonn. I, p. 571 (P. p. 326). Zonar., *Annal.*, XIII, 18 (éd. Par. vol. II, p. 35).

[2]) Sur la sécurité parfaite des païens grecs de ce temps, à qui l'on n'avait interdit, en somme, que les sacrifices sanglants et la magie, voy. encore Theodoret., *H. E.*, IV, 24. Theophanes, *Chronogr.*, p. 92, 1. Hist. Miscell., XII, p. 81 A. Cedrenus, p. 544.

[3]) Citons encore, pour être complet, un Grec Domnus de Larissa, jurisconsulte et administrateur fameux, qui était devenu citoyen de Constantinople et fut en correspondance avec Libanios de 388 à 392. Liban., *Epist.*, 871. 872. Sievers, *Liban.*, p. 261.

temps encore, les personnes désireuses de haute culture ne purent se passer des savants maîtres païens; que (sans parler même des Germains païens) Théodose et ses successeurs ne firent pendant longtemps aucune différence entre les hommes qui les servaient dans l'État ou à la guerre, quelle que fût leur religion. Mais tout cela n'infirmait pas le fait que Théodose, par son édit de Thessalonique en 380, avait supprimé théoriquement l'égalité entre l'hellénisme et l'Église. Dès le 4 mai 381, un autre édit décida que celui qui désertait le christianisme pour le paganisme perdrait, *ipso facto*, le droit de disposer de sa fortune par un testament[1]; à moins que ses enfants ne fussent ou devinssent chrétiens, la fortune était attribuée au fisc. La même année vit interdire aux païens les sacrifices, les festins, les processions, tous les rites et fêtes, pompes et réjouissances de leur religion; la proscription frappait tous les sacrifices privés, de jour et de nuit, dans les temples ou hors des temples ; cette mesure frappait aussi les offrandes et les sacrifices d'encens, faits en vue de connaître l'avenir. Enfin, les temples devaient être fermés partout, dans les villes comme dans la campagne[2].

La difficulté qui se présentait toujours quand il s'agissait d'exécuter partout, dans les provinces de l'empire romain, des ordres aussi tranchants, fut d'autant plus grande qu'il s'agissait cette fois du domaine religieux et ecclésiastique. Ce ne fut que bien avant dans le v[e] siècle que le paganisme disparut extérieurement du théâtre de la vie publique dans l'empire d'Orient (pour ne parler que de ce dernier), et ce ne fut que beaucoup plus tard que la masse du peuple des villes et des campagnes, dans les plaines et dans les pays montagneux, embrassa enfin réellement le christianisme. Ce fut avec une ténacité toute particulière, quoique sans que leur opposition éclatât extérieurement d'une manière bien vive, que les Hellènes de l'ancienne Grèce (parmi lesquels un fort petit nombre seulement désespéraient de l'avenir de leur reli-

[1]) Sur ce point et sur les aggravations du 20 mai 383, voy. Cod. Theodosian., XVI, 7, 1. 2. 3; 10, 7.

[2]) Cod. Theodosian., XVI, 10, 7. Voy. Chronicon Paschale, (ed. Bonn. Vol. I) p. 561. Richter, *Weströmisches Reich*, p. 542.

gion autant que l'hiérophante d'Éleusis lors de la mort de Julien[1]) opposèrent une résistance passive à cette énergique tentative de détruire pour toujours ce qui restait de leur antique nationalité. Ils devaient pourtant sentir que c'en était fait définitivement de l'esprit antique et de sa puissance sur les cœurs au delà de l'Olympe et de la vallée de Tempé. Pendant que dans la Grèce elle-même, selon le plus ou moins d'énergie ou de conviction du proconsul de Corinthe et des petits gouverneurs de Crète, de Rhodes, de Thessalie et d'Épire, on fermait ceux des temples qui se trouvaient directement sous les yeux des autorités impériales; pendant que le vieil Himerios, gravement malade depuis des années, enfin devenu aveugle, mourait en 385 ou 390[2], et que disparaissait ainsi le dernier grand vétéran de la sophistique; pendant que l'éclat de l'université d'Athènes commençait à pâlir pour longtemps [3] — on pouvait observer parfaitement, même à Athènes et à Éleusis, avec une anxiété croissante, comment le paganisme dans les pays de la Méditerranée était frappé au cœur par des coups toujours nouveaux, et avec quelle énergie croissante Théodose continuait sa lutte contre le paganisme. Le jeune et ardent empereur Gratien, lui aussi, fut le premier de tous les empereurs chrétiens qui, au grand scandale du monde païen, déposa la dignité de grand pontife en 375, et, en dépit de l'opposition de la majorité païenne, fit éloigner l'antique et célèbre autel de la Victoire de la salle des séances du Sénat à Rome (376 ou 382)[4]. Mais en Orient, Théodose fit systématiquement fermer les temples depuis 384, notamment en Égypte et en Syrie, par le fanatique Espagnol Cynegios, préfet du prétoire d'Orient (384-388). Et tandis que Théodose

[1]) EUNAP., *Vit. Sophist.* (éd. Boissonade) p. 52 sqq.

[2]) EUNAP., *Vit. Sophist.*, p. 95. SUIDAS, s. *v.* Cf. WERNSDORF ad HIMER., p. LVI sqq. (p. XLIII, Wernsdorf dit d'une manière générale : « vers l'année 386 »).

[3]) D'après la supposition très vraisemblable de WACHSMUTH (*Hochschule von Athen*, p. 17), l'institution des Éphèbes (dont il a parlé avec détail, p. 6 sqq.) a dû disparaître dès le IVe siècle ap. J-C.

[4]) Sur ce fait, voy., outre les ouvrages généraux souvent cités sur cette époque, l'intéressante monographie de O. GERHARD, *Der Streit um den Altar der Victoria*, p. 4 sqq.

lui-même sécularisait, à Constantinople, les trois temples de l'antique acropole que Constantin le Grand avait respectés, de façon que le temple d'Hélios fut transformé en un hôpital annexé à l'église de Sainte-Sophie, celui d'Artémis en une maison de jeu, et celui d'Aphrodite, avec ses dépendances, en une remise et une série de maisons de prostitution[1], en Syrie et en Égypte, les évêques, les moines et la multitude commençaient l'œuvre fanatique de la destruction des temples et des chapelles des païens. Les scènes les plus terribles se passèrent, comme l'on sait, dans cette Alexandrie si tristement célèbre par ses sanglantes émeutes. Ces scènes de terreur atteignirent leur comble (389 ou 390-391 ap. J.-C.) dans le siège et la destruction finale du splendide temple de Sérapis par les moines, le peuple et la garnison impériale, destruction qui fut suivie de celle des autres temples de la ville et de la province. Enfin, on connaît aussi l'horrible assassinat, commis également à Alexandrie en 415 sur la femme philosophe Hypatie par les moines et la populace du port; vengeance tardive et épouvantable des martyrs chrétiens mis à mort autrefois dans cette ville hellénistique.

La Grèce, heureusement, ne vit pas ces horreurs. Mais chacune des nouvelles de ce genre qui y parvenait ébranlait naturellement de plus en plus la confiance des adeptes grecs de l'ancien culte, et leur enlevait toute espérance. Du reste, chaque succès de sa politique étrangère rendait l'empereur Théodose plus énergique et plus assuré dans la voie de sa politique religieuse. Après la chute de Maxime, l'administration de l'Occident subit, elle aussi, la direction de Théodose. C'est ainsi qu'un édit de Milan, daté du 24 février 391, interdit en Occident, sous peine d'amendes considérables, les sacrifices de toute espèce et l'utilisation des temples pour le culte, et excita partout le zèle des fonctionnaires impériaux. Enfin, le 10 novembre 392, on publia à Constantinople ce décret par lequel, dans les termes les plus

[1]) Malalas, XIII, p. 345 (O. p. 40, V. p. 16 *b*). Cf. Moïse de Chorène (éd. Florival), III, 33, et von Lasaulx, *Der Untergang des Hellenismus*, p. 106 sq.

absolus, tous les sacrifices, en quelque lieu et sous quelque forme qu'ils se fissent, furent interdits, l'inspection des entrailles assimilée au crime de lèse-majesté, le culte des images des dieux menacé de confiscation, et les juges négligents effrayés par la perspective de lourdes amendes[1].

Il semble qu'en Grèce on se soit contenté jusqu'alors de fermer un nombre plus ou moins grand de temples, d'effacer les restes des oracles célèbres et de mettre de plus en plus des entraves à la célébration des mystères[2]. Mais lorsque Théodose eut mis heureusement fin à la guerre contre Arbogast et Eugène, la Grèce reçut (probablement) un coup qui fut cruellement ressenti au loin, et qui était destiné à préparer la destruction d'un vénérable débris de la plus haute antiquité hellénique. En effet, les jeux nationaux d'Olympie n'avaient pas cessé d'être célébrés. Dans l'été de l'année 393, des masses de Grecs et d'étrangers s'étaient encore réunis devant l'antique Zeus de Phidias. Le dernier vainqueur d'Olympie que connaisse l'histoire a été l'Arsacide (Archaguni) Varaztad ou Ardavazt[3], fort comme un géant, magnifique exemplaire de la chevalerie de ce pays alpestre de l'Asie, vivant comme fugitif ou comme prétendant à la cour de Théodose, qui (étant peut-être étudiant d'Athènes), à l'exemple de Dertad, remporta à Olympie la victoire du pugilat; il régna pendant quelques années en Arménie, comme successeur de Bab II. C'est en ce moment qu'arriva l'ordre impérial de cesser définitivement de célébrer les jeux[4]! C'est probablement

[1]) Cod. Theodos., XVI, 10, 10. 11. 12.

[2]) Nous pouvons du moins tirer cette conclusion d'Eunap., (éd. Boissonade) *Vit. Sophist.*, p. 52 sq.

[3]) C'est ainsi que les faits sont présentés dans Moïse de Chorène (éd. Florival), III, 40. Comme, ainsi que le fait déjà remarquer Vaillant de Florival dans le *Dictionnaire* attenant à son édition, p. 49 sqq., la chronologie de Moïse de Chorène pour cette époque diffère absolument de la chronologie occidentale, il n'est pas possible de déterminer exactement celle des olympiades tombant dans le règne de Théodose-le-Grand qui vit la victoire de Varaztad. (Pour être complet, citons encore ici l'allusion aux jeux Olympiques et aux honneurs des vainqueurs dans Auson., *Profess.*, V, 5 sqq., et l'inscription du vie siècle en l'honneur de l'athlète Cl. Apollonios Rufus, issu d'une famille sénatoriale. Böckh, *C. I. Gr.*, n° 5910. Cf. Kiessling, *Bull. d. Inst.*, 1862, p. 157).

[4]) Suppression des jeux Olympiques; voy. dans Cedrenus (éd. Bonn.),

alors aussi que la statue de Zeus de Phidias fut enlevée d'Olympie et transportée à Constantinople, où on put la voir encore pendant de longues années dans le palais du puissant Patricius Lausus[1], situé sur l'une des trois grandes voies (celle du milieu) de la partie orientale de la ville, entre la façade orientale du Forum de Constantin et la Préfecture urbaine.

On ne nous dit pas que les Hellènes aient opposé quelque résistance à cette cruelle révolution opérée dans leurs antiques habitudes, laquelle abolissait définitivement la chronologie consacrée par l'histoire, la poésie et la religion au profit d'une chronologie d'un réalisme grossier, celle des indictions. Mais en ce moment l'ami le plus ardent de l'antiquité eût craint de faire opposition à Théodose. En effet, depuis quatre ans les Grecs ne savaient que trop bien de quel poids était la colère du puissant empereur. La capitale grecque du diocèse de Macédoine, Thessalonique, en avait fait terriblement l'épreuve. C'est en effet dans cette ville qu'en 390, le commandant de la garnison (en même temps général de l'Illyrie orientale), le Germain Botheric, s'était trouvé en conflit avec la populace, parce qu'il n'avait pas voulu rendre la liberté à un conducteur de chars, favori de la foule, qu'il avait fait arrêter pour des motifs sérieux. Il y eut une émeute dont la garnison, très faible pour le moment, n'avait pu venir à bout, et Botheric fut massacré par le peuple avec plusieurs de ses officiers. Lorsque Théodose, alors à Milan, en reçut la nouvelle, il entra dans une colère terrible, qui n'était que trop justifiée. Craignant l'irritation des troupes germaniques, il resta sourd aux sages conseils de l'évêque Ambroise, et, excité par son cruel chancelier Rufin, il poussa la répression bien au-delà de ses justes limites. Car, au lieu de rechercher les coupables

p. 573 (P. p. 327 *a*). La dernière olympiade, celle qui commença avec l'été de 393 ap. J.-C., était la 293[e]; cf. KRAUSE, *Olympia*, p. 50. CLINTON, *Fast. Roman.*, I, p. 528 et FINLAY, p. 267.

[1]) CEDRENUS, p. 564 (P. p. 322 *d*). Cf. VON LASAULX, *Untergang des Hellenismus*, p. 110 sqq. Le Zeus d'Olympie était encore dans son temple en 384. THEMIST., *Orat.* XXXIV, p. 455, 17. Voy. VON LASAULX, *loc. cit.* FINLAY, *loc. cit.*

et de venger son général dans leur sang, il fit marcher une division de Goths sur Thessalonique. Ceux-ci pénétrèrent (avril 390) dans le cirque, où le peuple avait été rassemblé par ordre, et massacrèrent coupables et innocents, habitants et étrangers, au nombre d'au moins 7.000 : d'après les calculs les plus élevés, il y en aurait eu 15.000[1].

Après cet horrible carnage, Théodose s'était soumis sans doute à la célèbre et rigoureuse pénitence ecclésiastique que le grand évêque de Milan, Ambroise, lui avait imposée comme expiation d'un tel crime. Sans doute il avait rendu ou renouvelé une loi d'après laquelle il devait désormais s'écouler un laps de trente jours entre la proclamation d'un arrêt extraordinairement rigoureux et son exécution. Mais ni tout cela, ni le souvenir de ses hauts faits de guerre, ni le spectacle de sa politique aussi habile qu'heureuse et ferme vis-à-vis des Goths, ni son administration intelligente[2], ni toutes ses brillantes qualités ne furent sans doute capables de l'emporter chez les Hellènes sur la crainte qu'il leur inspirait. Peut-être espéraient-ils pourtant qu'il viendrait un temps où à Constantinople on les laisserait tacitement restaurer les jeux Olympiques. En effet, les Hellènes auraient pu peut-être célébrer encore quelque temps leur antique fête, aussi bien que la ville d'Antioche, qui conserva ses jeux Olympiques jusqu'en plein sixième siècle, sans l'épouvantable catastrophe que la mort de Théodose appela sur la Grèce l'année suivante.

Lorsque se répandit en Orient la nouvelle de la fin de ce grand homme, mort à Milan le 17 janvier 395, les millions d'ariens et de païens si durement traités par lui durent sentir

[1]) Rufin., *H. E.*, II, 18. Ambros., *Epist.*, 51, 6 (*Ad Theodos.*) Augustin., *De civit. Dei*, V, 26. Theodoret., *Hist. Eccl.*, V, 17. 18. Zonaras, *Annal.*, XIII, 18 (éd. P. Vol. II, p. 34 sq.). Sozomen., VII, 25. Malalas, XIII, p. 347 sq. (O. p. 43. V. p. 17 *b*). Theophanes, éd. Bonn. p. 113 sq. Cedrenus, (éd. Bonn.) p. 556 et 571 (P. p. 317 sqq. et 325). Tiron. Prosper., *Chronic.* (éd. Roncalli. I, p. 742). Tafel, *De Thessalonic.*, p. xlviii sqq. et p. 147. C. Schmidt, *Die bürgerliche Gesellschaft in der altrömischen Welt und ihre Umgestaltung durch das Christenthum*, trad. A. V. Richard, p. 241. Clinton, *Fast. Roman.*, I, p. 520 sqq.

[2]) Il faut dire pourtant qu'en fait d'administration, aucune loi ni aucune ordonnance de lui se rapportant spécialement à l'Achaïe ne nous a été conservée. Cf. ci-dessus, p. 278.

un certain soulagement. On apprit que l'Occident allait être gouverné par Honorius, le plus jeune fils de l'empereur, sous la direction du Vandale romanisé Stilicon, chef supérieur de l'armée depuis 392 ou 393 ; l'Orient, d'autre part, par son fils aîné Arcadius (né vers 377), ou plutôt par Rufin, un Gaulois d'Elusa dans le canton aquitain de Novempopulanie, préfet du prétoire d'Orient depuis 392. Les deux princes étaient connus comme parfaitement insignifiants. Mais Stilicon était complètement libre de fanatisme religieux : Rufin, comme nous l'avons dit, Gaulois romanisé d'Aquitaine, passait sans doute pour un dangereux intrigant parmi les hommes de son rang, pour un cœur dur enclin à la cruauté, mais — en dépit de son catholicisme avéré et de celui de sa famille — pour un homme peu disposé à la persécution ecclésiastique et un politique expérimenté et habile selon l'esprit du temps. On était fondé à attendre de sa part pour le moins plus de ménagements envers les ariens et les païens qu'on n'en avait eu jusqu'ici à leur égard. Étant donné du reste l'avarice connue de Rufin, des présents faits en temps opportun pouvaient être d'un bon effet dans ce sens. Néanmoins le nouvel ordre de choses amena d'une part, comme on sait, une séparation durable entre l'Occident et l'Orient [1], séparation qui n'était ni désirée ni prévue par Théodose ; d'autre part et d'une manière non moins inattendue, cet effroyable anéantissement de la Grèce qui mit fin définitivement dans ce pays au paganisme et détruisit la force vitale de l'esprit antique sur ce vieux sol classique.

Ce qui amena cette brusque révolution dans la situation des Grecs, ce fut la condition des Visigoths dans l'empire. Un grand nombre des Goths « fédérés » n'étaient nullement contents

[1]) Pour ce qui regarde le partage au point de vue géographique (après que, très probablement depuis la fin de Gratien et de Maxime, le diocèse de Dacie eut fait retour à l'Orient), l'Illyricum fut définitivement disloqué. Les contrées de l'Illyrie occidentale, c'est-à-dire la Dalmatie, la Pannonie et le Norique, appartinrent à l'empire d'Occident. Or, il est probable que Thessalonique resta le siège central de la préfecture d'Illyrie dans l'empire d'Orient, ainsi que le siège du préfet et du général commandant, comme elle l'avait été depuis la nomination de Théodose I[er] comme empereur d'Orient. Cf. Sozom., VII, 25. Theodoret., V, 17. Tafel, *loc. cit.*, p. 38 sqq. Nitzsche, p. 12.

de la position présente faite à leur peuple. Beaucoup de chefs n'avaient accepté qu'à contre-cœur en 382 la paix avec Rome. Ce sentiment s'était fait jour à plusieurs reprises. Quoique la condition des Goths établis fût aussi libre que possible, beaucoup d'entre eux la considéraient néanmoins comme une sorte d'esclavage. Plus d'un reconnaissait qu'à la longue la nationalité gothique se dissoudrait lentement, mais irrésistiblement, et se fondrait dans le romanisme du temps. Quant aux soldats goths qui servaient dans l'armée romaine, ils voyaient clairement quelle haine les Romains et les Grecs nourrissaient contre eux. L'orgueilleux monde cultivé du Midi pouvait bien vivre sympathiquement avec tel Germain remarquable par sa beauté ou son intelligence ; il arrivait même que, par un caprice de mode, on adoptait le costume et les fourrures des Goths ; mais on ne pouvait pardonner à ce peuple les terribles coups qu'il avait portés à l'empire depuis 376, ni la catastrophe d'Andrinople. La fureur concentrée et la terreur qu'inspiraient les Goths à un peuple supérieur en civilisation, mais vieilli et devenu impropre au métier des armes, qui ne pouvait plus se passer de ces soldats étrangers et qui voyait journellement ces Goths détestés dans toutes les situations les plus hautes comme les plus humbles de la vie civile, cette fureur s'était fait jour souvent par des actes perfides ou sanglants. A cette haine des Grecs et des Romains pour les Barbares sans culture, les Goths répondaient par un orgueil plein de bravade et le désir à peine dissimulé de voir se renouveler le temps du duc Fritigern. L'énergie, la personnalité imposante, la politique favorable aux Goths de l'empereur Théodose avait pu jusqu'ici éviter un éclat des hostilités. Mais au moment de sa mort et pendant les semaines qui suivirent, il n'y avait malheureusement pas sur le Danube et dans la presqu'île du Balkan des forces suffisantes pour s'opposer à une explosion subite de l'énergie des Goths. La masse des troupes de campagne de l'empire d'Orient se trouvait en Italie depuis la guerre contre Arbogast. Le ministre dirigeant à la cour d'Arcadius, Rufin, était parti pour un long voyage à Antioche. Et justement en ce moment, au milieu des Goths fédérés s'était révélé un homme jeune, le

chef dont ce peuple avait besoin pour risquer une nouvelle passe d'armes avec les Romains et les Grecs.

Cet homme était Alaric, de la noble famille des Balthes, qui depuis longtemps déjà avait acquis parmi les siens un renom glorieux et rang de prince [1]. Alaric était né dans l'une des années de 370 à 375 : grâce à sa naissance distinguée, il était bien connu parmi son peuple comme un noble, un chef de clan, et appartenait sans doute à ce parti qui ne supportait qu'avec peine la situation des Goths comme sujets de l'empereur romain. Lorsqu'enfin Théodose ramassa, pour la guerre difficile contre Arbogast, toutes les forces grecques, romaines et gothiques, Alaric partit aussi pour l'Italie. Malgré sa jeunesse, sa haute naissance l'avait fait officier romain, c'est-à-dire chef d'une bande gothique [2]. Lorsqu'il fut renvoyé chez lui avec une division de troupes gothiques, probablement tout de suite après la mort du grand empereur [3], lorsqu'il vit l'émotion profonde produite par la mort de Théodose dans tous les cantons des Goths, des pensées ambitieuses s'élevèrent dans l'esprit du courageux jeune homme, qui du reste avait regardé son congé comme une injure [4]. Appuyé sur la faveur de ses compatriotes, dont la rancune contre les Romains était prête à faire explosion, rancune qu'il entretenait sans doute activement lui-même, il voyait deux voies s'ouvrir devant lui. Peut-être lui serait-il possible d'arriver, comme plus d'un des siens, notamment Gaïnas, à un commandement supérieur dans l'armée romaine. C'était la voie pacifique. Mais si ce but ne devait pas être facile à atteindre, une autre voie lui était ouverte : c'était de recommencer à la façon de Fritigern la guerre nationale contre les Romains.

[1]) D'après Dahn, *Die Könige der Germanen*, fasc. V, p. 22 et 24 sqq.

[2]) Zosim., V, 5, 5. Socrat., VIII, 10. Cf. Dahn, *op. cit.*, p. 21. 22. 25, qui a dépouillé la riche littérature des dissertations sur Alaric.

[3]) Sievers, *Studien zur Geschichte der Römischen Kaiser*, p. 240 sq., est le seul qui conteste, avec des preuves insuffisantes, qu'Alaric ait combattu en Italie et ait été congédié à cette époque; il admet qu'Alaric, après la chute d'Eugène et la mort de Théodose, a été simplement congédié avec une troupe de Goths, et qu'irrité, il a excité un soulèvement.

[4]) Cf. H. Richter, *De Stilichone et Rufino*, p. 27 sq. Cf. aussi, en général, Köpke, *Anf. des Königthums bei der Gothen*, p. 123 sq.

Alaric essaya d'abord de suivre la première de ces voies. Il réclama à Constantinople un commandement supérieur, soit comme général d'armée, soit comme général commandant une grande province. Lorsque, ce qui est facile à comprendre vu sa jeunesse, on eut repoussé ces prétentions ; lorsque, devant l'attitude peut-être un peu raide du Goth, Rufin (avant son voyage à Antioche) eut prononcé la menace irréfléchie de réduire le chiffre annuel de la solde des Goths, en cas d'attitude insoumise de leur part[1], Alaric s'engagea aussitôt dans l'autre voie, qu'il poursuivit dès lors avec une netteté et une résolution croissantes. Les Goths, excepté ceux qui appartenaient à l'armée ou à l'ancien parti païen d'Athanaric et de Fravitta, ou aux « petits Goths » de la Dobroudja, s'empressèrent d'obéir à son appel à l'insurrection. Il se forma bientôt une agglomération d'un nouveau peuple goth libre, à laquelle vinrent se joindre des bandes nombreuses de Barbares trans-danubiens. Alaric fut élu roi du peuple[2], et lorsque Rufin revint en Europe vers le milieu d'avril 395, il trouva les Goths en marche à travers la Thrace, dévastée avec fureur, se dirigeant vers Constantinople.

L'indignation des contemporains et de la postérité, provoquée par cette destruction de la Grèce par les Goths, et la haine de certains contemporains puissants pour Rufin, ont amené les écrivains de cette époque et de l'époque suivante à formuler contre ce dernier une accusation qui a souvent été reproduite jusqu'à nos jours : c'est Rufin qui, par un égoïsme criminel et un fanatisme sauvage, aurait poussé Alaric à la révolte et lui aurait livré la Grèce[3]. Cette idée

[1]) Cf. Zosim., V, 4, 4; 5, 5. Socrat., VII, 10. Dahn, *loc. cit.* p. 28 et 30. Ce que nous avons dit dans le texte de la question des soldes annuelles est à peu près le résumé de ce qu'il y a d'exact dans ce que rapporte Jordan., *De reb. Get.*, 29 init.

[2]) Jordan., *De reb. Get.*, 29. Probablement en avril 395; cf. Sievers, *Studien*, p. 341. Dahn, p. 28 et 31. 24 sqq.

[3]) Zosim., V, 5, 5 sqq. Marcellin., *Chronic.* (ad ann. 395) ed. Roncalli, II, p. 272. Claudian., *In Rufin.*, I, 306-322 et 501. II, 7 sqq. Socrat., VI, 1. Sozomen., VIII, 1. Oros., VII, 37 et Joann. Antiochen., *Fragm.* 190 (dans C. Müller, *Fr. Hist. Græc.*, IV, p. 610). Cf. par contre notamment Richter, *loc. cit.*, p. 30 sqq.

est inadmissible; malheureusement, nous en sommes réduits généralement aux suppositions quand il s'agit d'apprécier les plans politiques que Rufin poursuivait à cette époque.

La cause de tous les malheurs du temps que nous allons étudier était que Rufin se trouvait en rapports très tendus avec Stilicon, le nouveau grand ministre de l'Occident. Grecs et Romains, ceux qui avaient traversé la période qui commence avec la mort de l'empereur Jovien pouvaient supposer que l'armée qui venait de battre Arbogast se hâterait de venir d'Italie, pour punir d'une manière sanglante l'insurrection d'Alaric. Ils auraient trouvé naturel que le vaillant Stilicon se jetât personnellement sur les Goths. Le grand Vandale n'avait-il pas été un intime ami de Théodose? N'était-il pas marié avec une princesse impériale, la nièce de Théodose? Sa fille Marie n'était-elle pas fiancée avec le jeune Honorius, empereur d'Occident? Bien plus, ne disait-on pas que Théodose mourant avait confié à Stilicon une sorte de surveillance générale sur l'empire tout entier?

Ceux qui pensaient ainsi étaient parfaitement en droit de le faire; seulement on vit bientôt que les nouveaux maîtres de Constantinople n'avaient pas les idées des derniers empereurs, mais bien celles des princes de la famille de Constantin, et que ce qui dominait chez eux ce n'était pas le désir d'une union durable de l'empire, mais l'ambition la plus grossière et la plus personnelle. Rufin tenait avant tout à ne pas se subordonner au Vandale ou à ne pas être évincé par lui : il voulait régner dans l'empire d'Orient indépendant comme un ministre tout-puissant à côté du faible Arcadius. Ce but ne pouvait être atteint que si Stilicon était empêché de paraître en personne sur le Bosphore et d'assurer son influence sur son impérial cousin Arcadius. Si, quelques semaines plus tard, à l'étonnement de tous, Stilicon arrêta sa marche sur le Bosphore, ce fut par l'ordre d'Arcadius. Rufin savait bien que le Vandale n'obtempérerait pas à ses ordres à lui. A son retour d'Orient. Rufin n'était pas aussi maître du jeune empereur qu'il le fut quelques semaines plus tard, lorsqu'il l'amena à donner à Stilicon l'ordre de s'arrêter en Thessalie. Mais en ce moment, le rusé chambellan Eutrope, qui passait encore pour être

l'ami de Stilicon, avait joué un tour à Rufin ; il avait gagné une grande influence sur le jeune empereur.

L'armée gothique d'Alaric sous les murs de la capitale ; dans la ville, la populace rendue furieuse par le blocus et sans doute aussi par la crise monétaire de cette année ; à la cour, un parti puissant qui désirait sa chute : voilà les circonstances dans lesquelles Rufin eut à déployer des talents diplomatiques. Or il nous semble qu'il prouva que l'art achevé de l'intrigue byzantine, une sévérité allant jusqu'à la cruauté, de grands talents administratifs, ne suffisaient pas pour le rendre capable de réussir dans la politique extérieure. Sur ce terrain, Rufin nous apparaît comme un de ces hommes d'État qui « vivent au jour le jour », à la façon des négociants qui ont recours aux billets de complaisance. En d'autres termes : tandis que Rufin tramait, avec toute l'habileté de la politique de cour byzantine, de vastes plans contre Alaric et Stilicon, — trames que déchira plus tard la lourde main des Goths, — il ne songeait pour le moment qu'à éloigner les Goths de la capitale, sans prévoir qu'après des succès aussi éclatants, ils deviendraient bientôt encore plus embarrassants pour lui.

On travailla donc dans deux directions différentes. Pour Milan partent des dépêches [1] qui réclament au nom d'Arcadius le renvoi de l'armée romaine d'Orient à Constantinople. Rufin se rend en personne dans le camp d'Alaric, pour chercher, par des négociations, à décider le roi à se retirer. Des formes amicales à la façon de Théodose, de riches présents, des paroles séduisantes, une habileté rusée obtiennent le succès désiré ; les Goths s'en vont dans la direction de l'ouest [2].

Notre opinion est que Rufin, avec l'orgueil du Romain, n'a pas jugé alors à sa valeur le Germain, le jeune Alaric. Nous trouvons très vraisemblable [3] l'hypothèse que Rufin chercha alors à persuader Alaric d'envahir l'Italie. La haine commune pour Stilicon dut être le point de départ de la négociation.

[1]) Cf. von Weitersheim, *Geschichte des Völkerwanderung*, IV, p. 187. 532.
[2]) Zosim., V, 5, 6. Socrat., VII, 10.
[3]) Elle est exprimée et développée par H. Richter, *De Stilichone et Rufino*, p. 48 sqq.

Alaric lui-même pouvait risquer alors, comme il le fit plus tard, de se mesurer avec le grand Vandale, à condition que celui-ci ne fût pas à la tête des troupes romaines orientales, qui lui étaient dévouées depuis longtemps. Mais même avec celles-ci on pouvait faire espérer le succès à Alaric, puisque les Goths formaient une grande partie de l'armée encore stationnée en Italie et que Stilicon se trouvait alors sur le Rhin. Si donc Rufin réussissait à décider Alaric à une marche sur l'Italie, il pouvait allumer l'incendie dans le domaine de Stilicon, et probablement pousser en même temps Alaric à une perte certaine. Seulement, le rusé Gaulois s'était trompé sur le compte du roi, qui évidemment ne donna son approbation à tous ces plans qu'avec la réserve qu'il n'irait que jusqu'où son intérêt et celui des Goths le commanderaient.

Le fait est que les bandes d'Alaric se répandirent alors dans la direction du nord-ouest en dévastant le pays. Alaric se dirigea à travers la Thrace et la Macédoine vers la Dalmatie et la Pannonie. Il se disposait à pénétrer plus loin vers l'ouest [1] lorsqu'il apprit que Stilicon s'avançait vers lui avec toute l'armée impériale réunie en Italie vers 394. En effet, Stilicon, à la nouvelle des dévastations des Goths en Orient, était revenu en toute hâte des pays de la Gaule rhénane sur Milan. Qu'il eût été alors animé ou non de sentiments d'ambition personnelle, il restait dans les traditions de la politique théodosienne en marchant avec toutes les forces de l'empire sur l'Orient, pour abattre Alaric et conduire ensuite en personne l'armée d'Orient à Arcadius. Naturellement, Alaric n'attendit pas que Stilicon vînt se heurter contre lui avec des forces supérieures, mais il obliqua vers le sud et se dirigea, à travers les pays côtiers de la Dalmatie et de l'Illyrie, vers l'Épire jusqu'à Nicopolis. Arrêté par la mer, il résolut de chercher un champ de bataille aussi favorable que possible pour sa lutte désormais inévitable avec l'armée romaine. Or ce champ de bataille ne pouvait être trouvé qu'en Thessalie. Il suivit donc la grande route du côté du Pinde vers Gomphi. Cependant l'annonce de l'arrivée de Stilicon avait ranimé le

[1]) Socrat., VII, 10.

courage des Grecs. Nous ne savons pas qui gouvernait alors en Thessalie. Mais nous apprenons que les milices de cette province furent rassemblées et se placèrent sur le chemin des Goths, aux passages de la vallée supérieure du Pénée. Il y eut un combat sanglant, dans lequel Alaric perdit 3 000 hommes ; il força néanmoins l'entrée de la plaine thessalienne, où il se mit à piller, jusqu'au moment où il fut arrêté par la nouvelle que l'armée de Stilicon était arrivée (probablement) près de Thessalonique et marchait sur la Thessalie [1].

Alaric prit alors en Thessalie, probablement sur le Pénée, une forte position retranchée [2]. Si Stilicon s'était jeté sur lui avec toutes ses forces, les Goths étaient certainement perdus. Mais le roi fut sauvé par la politique de Rufin, quoiqu'il n'y eût pas eu de nouveaux rapports immédiats entre Alaric et le ministre gaulois. Rufin avait fait dans l'intervalle de tels progrès dans la faveur d'Arcadius, qu'il réussit à gagner entièrement le jeune empereur à une politique qui regardait l'empire romain d'Occident comme un État complètement étranger. Arcadius donna donc à Stilicon l'ordre formel d'évacuer immédiatement avec ses troupes occidentales le territoire romain oriental, et d'envoyer l'armée romaine d'Orient à Constantinople. Le Vandale, qui ne voulait pas prendre l'attitude d'un rebelle vis-à-vis d'Arcadius, le fils de son ami Théodose, obéit, quoiqu'il fût déjà sur le point d'attaquer les Goths en Thessalie. Il reprit la direction du nord ; à Thessalonique, il partagea l'armée. L'armée d'Orient, sous la conduite de son ami, le général goth Gaïnas, marcha vers le Bosphore; Stilicon conduisit lui-même le corps occidental

[1]) Marche de Stilicon vers l'Orient par les Alpes : CLAUDIAN., *In Rufin.*, II, 101 sqq. 124 sqq. 171 sqq. 179 sqq. Marche d'Alaric de Constantinople sur la Thessalie : SOCRAT., VII, 10, et HISTOR. MISCELL. (éd. Eyssenhardt) XIII, 26. C'est le passage principal sur lequel s'appuie RICHTER, que je suis ici. Le passage de PHILOSTORG., XII, 2 init. ne peut être invoqué, avec certitude du moins, en faveur de cette opinion; plutôt CLAUDIAN., *In Rufin.*, II, 36-46. (S. Jérôme, *Epist.* [éd. Marian. Victor Reatin.] Vol. I, *Epist. III ad Heliodor.*, p. 36, ne nomme que par une énumération générale les pays dévastés par les Goths).

[2]) CLAUDIAN., *In Rufin.*, II, 124 sqq. 171 sqq. Sur le séjour ultérieur d'Alaric en Thessalie, voy. encore *De bell. Getic.*, 180 sqq.

vers les frontières les plus voisines. La Grèce était perdue[1].

A son point de vue, Rufin avait remporté un beau succès. Nous n'avons aucune raison de croire qu'il ait voulu lui-même la dévastation de l'Achaïe, devenue inévitable après le départ de Stilicon. Nous pouvons peut-être admettre que le rusé politique, dont le cœur naturellement insensible s'était cuirassé par l'habitude contre les souffrances du peuple sous les coups des Barbares, prévoyait parfaitement que l'Achaïe, épargnée depuis l'empereur Claude II, allait recevoir la terrible visite d'Alaric; mais peut-être caressait-il la pensée de prendre « comme dans une souricière » et d'anéantir les Goths en Grèce, à l'aide de l'armée romaine d'Orient que Stilicon avait renvoyée à Constantinople. Des ordres dans ce sens furent-ils envoyés alors aux fonctionnaires civils et militaires de la Grèce ? Ou bien les fonctionnaires impériaux de l'Achaïe ont-ils dans la suite cherché à excuser leur propre lâcheté par des ordres de ce genre ? Ou l'indignation des contemporains vit-elle dans les chefs de l'Achaïe, incapables de repousser les Goths, des complices de Rufin dans une prétendue trahison de la Grèce ? Nous ne pouvons répondre à ces questions. Mais la mort subite de Rufin, qui amena un complet désarroi à Constantinople, a très probablement contribué à mettre le comble aux malheurs de la Grèce.

Aussitôt que Stilicon eut évacué le territoire de l'empire romain d'Orient, vers la fin de l'automne de l'année 395, Alaric avec ses Goths partit de la Thessalie pour marcher contre l'Achaïe. La situation militaire de l'empire était telle qu'il n'y avait alors évidemment dans cette province qu'une très faible garnison romaine, commandée par un certain Gerontius. Ce général et le proconsul Antiochos, fils du célèbre Musonios[2],

[1]) Claudian., *In Rufin.*, II, 143 sqq. 161 sqq. 169. 170-187. 195-200 206-219. 247-251. 278-280. *Laud. Stilich.*, II, 95 sqq. C'est à cette tournure désespérée que prirent les événements que le traducteur allemand du livre de Finlay, p. 146, rapporte un mélancolique poème en onze vers ïambiques trimètres dans Brunck, *Anal. gr.*, II, p. 421, la 69e des épigrammes de Palladas de Chalcis (ou Alexandrie).

[2]) Zosim., V, 5, 3-5. Cf. Sievers, *Das Leben des Libanios*, p. 220. 264. De l'époque que nous racontons ici, nous ne connaissons que très peu de noms

se trouvèrent dans une situation extrêmement difficile. Avec une poignée de soldats, et avec le concours des milices grecques locales, ils devaient arrêter un ennemi cent fois supérieur par le nombre, la bravoure, l'impétuosité, et qui était très bien commandé. Et cela dans un pays où il n'y avait pas de places tenables en dehors de Thèbes (qui avait, probablement après 379, reçu des retranchements nouveaux), en dehors d'Athènes et peut-être de Mégare (voy. ci-dessous) : c'était la conséquence du tremblement de terre qui avait eu lieu vingt ans auparavant, et peut-être de nouveaux tremblements de terre dans l'automne de 394 [1]. L'exemple récent des Thessaliens n'était guère encourageant; en effet, leur bravoure avait été inutile; de plus maintenant l'armée de Stilicon était loin, et, dans les circonstances les plus favorables, on ne pouvait attendre de secours de Constantinople avant plusieurs semaines : ajoutons à cela que, vu les habitudes du rusé Rufin, les ordres venus de la capitale devaient être passablement contradictoires.

Nous le répétons : nous ne décidons pas si, avec plus de résolution ou de capacité, Gerontius et Antiochos auraient pu détourner des Grecs une partie des calamités qui les frappèrent. Qu'il nous suffise de dire que l'Achaïe est tombée en général sans combat! Gerontius n'eut pas le courage ou ne fut pas en mesure militairement de défendre sérieusement les Thermopyles; peut-être aussi a-t-il été tourné par l'antique sentier de l'Anopæa. La Grèce moyenne était donc ouverte jusqu'aux cols de la Mégaride à l'inondation des Goths, qui marchèrent contre Thèbes et Athènes, sur l'ancienne route militaire qui part des Thermopyles [2]. La bravoure des Goths

d'autres fonctionnaires et proconsuls d'Achaïe. Ainsi (WILMANNS, *Exempl. inscr. latin.*, nº 1238) Acilius Glabrio Sibidius, légat en Achaïe sous Théodose Ier; cf. ORELLI-HENZEN, nº 6910). Pour le temps des deux empereurs Arcadius et Honorius, le proconsul Eusebios. MOMMSEN, *Corp. Inscr. Latin.*, III, 1, p. 111, nº 572 sqq. Mais le nom du *Vicarius provinciae Achaiae* Q. Turanius Maximus est très douteux (MOMMSEN, *op. cit.*, p. 105, nº 556).

[1]) MARCELLIN., *Chron.* ad. ann. 394, p. 272 (éd. Roncalli, II) mentionne ces tremblements de terre, sans pourtant nommer positivement la Grèce. Sur les milices grecques et leur insuffisance militaire, voy. notamment PROCOP., *De ædific.* IV, 2, et *Hist. Arcan.*, 26.

[2]) ZOSIM., V, 5, 6-8. D'après EUNAP., *Vit. Sophist* (éd. Boissonade),

ne se brisa que contre les murailles solides et bien défendues de Thèbes, derrière lesquelles s'étaient peut-être retirés en partie les guerriers de Gerontius[1]. Cette même heureuse étoile qui a brillé si souvent sur Athènes depuis les temps les plus reculés sauva cette fois encore de la dévastation la splendide ville de Périclès; elle échappa même aux maux qu'elle avait soufferts des Goths et des Hérules de Naulobat au temps de Dexippe. De la masse des renseignements contradictoires que nous avons sur le sort des Athéniens au temps d'Alaric, il semble qu'il résulte pour l'essentiel ce qui suit. La bourgeoisie d'Athènes, renforcée peut-être par une poignée de soldats romains et les étudiants, était très bien en mesure de résister longtemps aux Goths derrière ses murailles et dans sa forte acropole, à supposer toutefois qu'on ne tarderait pas trop à envoyer enfin des secours de Constantinople. Alaric, de son côté, dut trouver qu'il était dangereux de s'engager avec ses ressources dans le siège d'une ville forte, au milieu de l'Attique épuisée, où il pouvait être pris à chaque instant à revers par une armée de secours romaine. Il semble donc s'être borné à bloquer la ville et à l'affamer en dévastant le pays et en occupant le Pirée. Les Athéniens, voyant s'évanouir peu à peu toute espérance de secours et ne pouvant plus défendre à la longue qu'avec la plus grande peine la ville basse très étendue, n'auront pas attendu le péril mortel d'un assaut et auront à la fin, par d'habiles négociations, obtenu une capitulation qui leur imposait sans doute une énorme contribution de guerre, mais préservait du moins la ville des horreurs du massacre, de l'incendie et d'un pillage désordonné. La ville basse reçut, pour peu de temps, la visite d'Alaric, qui put avec sa suite apprendre à connaître paisiblement toute la splendeur de la vie antique, qu'il avait détruite impitoyablement partout ailleurs par le fer et le feu[2].

p. 52 sq., Alaric gagna les Thermopyles presque sans combat (peut-être un de ses moines grecs [v. plus bas] lui indiqua-t-il l'Anopæa). D'après Claudian., *De Bell. Getic.*, 187 sqq., Alaric gagna les Thermopyles : « *primo conamine ruptae* ».

[1]) Zosim., V, 5, 9.

[2]) Zosim., V, 5, 10 jusqu'à 6, 5; d'après lui, Alaric et les Goths, par crainte

D'après les rapports de païens croyants, les anciens dieux firent alors leur dernier miracle en faveur d'Athènes. Suivant Zosime, qui de tous est celui qui fait des rapports entre Alaric et les Athéniens le récit le plus adouci possible, Achille devant les murs, Athênê Promachos sur le rempart, avaient apparu menaçants, couverts de leurs armures, pour arrêter les Goths, et avaient tellement effrayé le roi, qu'il se montra aussi clément que possible à l'égard de la ville et de son territoire[1]. Malheureusement, l'histoire véridique de ces jours de misère ne nous dit rien des ménagements qu'on eut pour le territoire de l'Attique[2]; malheureusement aussi, les anciens dieux dans les autres contrées de la Grèce durent payer d'autant plus durement pour les sanctuaires d'Athènes épargnés.

Un écrivain moderne[3] pense que « les dévastations et les débordements d'Alaric ne semblent guère avoir dépassé la mesure des violences ordinaires des généraux romains rebelles ». C'est de toute façon une erreur, en tant qu'il ne s'agit pas d'Athènes. Alaric, sans être particulièrement enclin à la cruauté, était alors dans le premier feu de l'ardeur démoniaque d'un homme qui se sentait appelé par les destins à

d'Athênê et d'Achille, se comportèrent très-convenablement; le roi fit la paix avec la ville et l'honora momentanément de sa visite. Au fond, il doit être vrai qu'Alaric ne prit pas Athènes de force, mais par une capitulation dans des circonstances qui le forcèrent à plus de ménagements que de coutume : la ville fut donc traitée d'une manière supportable. Philostorge (XII, 2), lui aussi, dit seulement que le roi posséda Athènes. Dans S. Jérôme (*Epist. III. ad Heliodor.*, p. 36), nous voyons que les Athéniens eurent aussi à souffrir de l'invasion des Goths en Grèce. Cf. Bessel (Allgem. Encyklopäd.), *Die Gothen*, p. 198. Sievers, *Studien*, p. 347. Aschbach, *Gesch. der Westgothen*, p. 68. Finlay, p. 144 sq. C. Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, IV, p. 43. (Nous reviendrons plus tard sur ce que dit Synésios [*Epist.* 136. ed. Petav., p. 272] sur la situation d'Athènes peu après l'invasion d'Alaric. Finlay, p. 260 sq. a déjà montré qu'il n'en faut pas conclure trop vite des choses trop défavorables pour Athènes; cf. Zinkeisen, *Gesch. Griechenlands*, I, p. 639). L'écrivain grec moderne Dionys. Surmelis (Κατάστασις συνοπτικὴ πόλεως Ἀθηνῶν, p. 20 sqq.) ne suit au fond que le récit de Zosime. Cf. aussi Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 715 sqq.

1) Zosim., V, 6, 1-5. Une explication rationaliste de cette histoire ne nous semble ni possible ni nécessaire.

2) Prétendus ménagements pour le territoire de l'Attique : Zosim., V, 6, 5-6. Voy. par contre : Claudian., *In Rufin.*, II, 191.

3) Finlay, p. 144 sqq.

détruire le monde romain. Il y avait plus : ses Goths étaient alors de fougueux ariens, animés d'une part de la fureur de destruction des guerriers germaniques, accompagnés d'autre part par de nombreux moines ou prêtres[1], qui dirigèrent leur fureur contre les sanctuaires des Hellènes. Beaucoup de ces hommes avaient dû se réfugier dans le pays des Goths fédérés, pendant la persécution de l'arianisme dans leurs provinces sous le règne de Théodose. Comme chrétiens, ils excitaient les Goths d'Alaric à achever la destruction de l'antique hellénisme ; comme ariens, ils se vengeaient par le fer et le feu des catholiques grecs pour les longues souffrances de leurs frères ariens en Orient et à Constantinople. Le premier grand coup contre l'hellénisme fut frappé à Éleusis. C'est là en effet que s'abîma dans les flammes, avec d'autres sanctuaires, le magnifique et mystérieux temple de Déméter et de Perséphone, le centre des mystères d'Éleusis. Et avec ce grand sanctuaire périt aussi, semble-t-il, le dernier hiérophante avec tout son clergé. Mais de même que Zosime, dans son orgueil de païen, croit fermement à la délivrance miraculeuse d'Athènes par Athêné et Achille, de même le contemporain immédiat de ces scènes de terreur, le non moins fidèle païen Eunape, dans son récit malheureusement très obscur de cette catastrophe, nous laisse voir quelle était longtemps avant l'invasion d'Alaric la résignation sans espoir de plus d'un païen grec plus perspicace et plus profond que les autres. D'après son récit, le désastre de l'hellénisme après la mort de Julien dut ébranler plus d'un des prêtres jusque là les plus déterminés. L'hiérophante d'Éleusis, confident de Julien pendant de longues années, celui qui initia aux mystères Eunape,

[1]) Cet élément fatal de la catastrophe de la Grèce est indiqué très nettement dans Eunap., *Vit. Sophist.* (éd. Boissonade) p. 53 init. Seulement, il ne faut pas croire, comme on l'a fait souvent, que ces moines si amèrement stigmatisés aient été des moines homoousiens de Thessalie et d'Achaïe : en effet, ceux-ci avaient autant à craindre des ariens que les païens eux-mêmes. Nous croyons ne pas nous tromper en admettant que c'étaient des moines grecs ariens de Constantinople et d'Asie qui se trouvaient dans le camp des Goths et qui, dans leur haine contre les catholiques et les païens, excitèrent encore davantage les Goths en Thessalie à marcher contre l'Achaïe. Cf. Finlay, p. 145.

alors âgé de vingt ans et étudiant à Athènes dans les premières années de Valentinien I[er] (vers 367), n'hésita pas à faire à l'oreille du jeune néophyte la sinistre prédiction de la chute prochaine du sanctuaire et de la ruine de la Grèce. Ce malheur, dans l'esprit de ce païen, devait résulter naturellement du fait que le monde se détournait des dieux antiques et que les païens eux-mêmes commençaient à ne plus s'astreindre rigoureusement aux anciennes formes du culte. Le hiérophante lui-même prévoyait qu'il serait le dernier grand prêtre d'Éleusis authentique et légitime : après lui on introduirait dans le sanctuaire un homme, dévoré d'une criminelle ambition, qui n'étant pas même Athénien, prêtre d'autres divinités, usurperait les fonctions saintes contre tout droit et en profanant les serments! Et tout se passa de la sorte, raconte Eunape, d'après le rapport duquel le dernier hiérophante de fait à Éleusis ne fut pas un Athénien, mais, semble-t-il, un prêtre de Thespies, qui avait présidé jusque là aux mystères de Mithra[1].

Mais les Goths ne s'en tinrent pas à la destruction d'Éleusis; ils poursuivirent leur marche furieuse vers l'ouest, dans la direction du Péloponnèse. Mégare fut prise et dévastée sans peine[2]. De là on se dirigea vers l'isthme de Corinthe. On vit se renouveler en cet endroit les scènes des Thermopyles. Les passages de la Geraneia, les retranchements de l'isthme lui-même, puis les passages de l'Oneia auraient pu donner l'occasion d'une résistance virile à un général capable, qui aurait disposé d'une armée sûre et pu compter sur un prompt secours de la part du gouvernement de l'empire. Mais Gerontius et Antiochos se trouvaient moins que jamais en mesure de risquer une conduite aussi énergique. C'est sans doute en ce moment qu'arriva à Corinthe la nouvelle du meurtre de

[1]) Eunap., *Vit. Sophist.* (éd. Boissonade) p. 52 sqq. Cf. Keil, *Syll. inscript. Boeot.*, p. 203, et C. Müller, *loc. cit.* (Beutler, *De Athen. fatis*, p. 54, croit que Nestorios, le père du philosophe néoplatonicien Plutarque, dont nous aurons à parler plus tard, est probablement le même que ce vieil hiérophante prophétique dont nous avons souvent fait mention. Cf. Zosim., IV, 18, 3).

[2]) Zosim., V, 6, 6.

Rufin (v. plus bas) par les soldats de Gaïnas, et le désarroi produit à Constantinople par cet événement enleva sans doute aux fonctionnaires de Corinthe le peu d'énergie qu'ils pouvaient encore avoir. Bref, Antiochos et Gerontius ne firent pas le moindre effort pour tenir l'isthme et ses retranchements : ils se retirèrent sans doute dans l'imprenable acropole et abandonnèrent le Péloponnèse à sa terrible destinée[1]. Les Goths, franchissant l'isthme sans encombre, trouvèrent partout des villes ouvertes ou intenables : mais l'absence de toute résistance digne de mention ne calma pas leur fureur de massacre, ni celle de leur alliés barbares, pas plus que leur rage de destruction. Une considération importante, en dehors de ce que nous avons déjà dit, peut avoir eu encore son influence dans le Péloponnèse. En effet, dans la voie de dévastation qu'il suivait, Alaric sentit de plus en plus mûrir en lui la pensée de conquérir pour son peuple une belle région du Midi où, loin du contact gênant et dissolvant de la vie romaine et grecque, les Goths pourraient vivre sans obstacles et en pleine sécurité d'une vie nationale. Cette région pouvait fort bien être le Péloponnèse, avec son isolement presque complètement insulaire. Il fallait donc pousser avec plus d'énergie que jamais l'œuvre de l'anéantissement de toute l'existence antérieure, y compris celui des monuments de l'architecture.

Après la prise et la destruction de Corinthe, Alaric se dirigea par Némée sur Argos; cette ville ainsi que Tégée et Sparte se rendirent aussitôt, pour être également ruinées. Toute la vallée de l'Eurotas jusqu'au golfe de Laconie fut la proie de la dévastation; enfin la masse principale des Goths se jeta sur l'Arcadie et l'Élide, où ils purent exercer impunément leurs ravages pendant plusieurs mois[2]. La dévastation du Péloponnèse suivit systématiquement son cours : rien n'échappa à la cruauté des Barbares. Comme avant cela en

[1]) Zosim., V, 6, 6-7.

[2]) Zosim., V, 6, 8-9. Les détails de l'expédition des Goths à travers le Péloponnèse sont empruntés ordinairement à Claudian., *In Rufin.*, II, 188-190. *Consul. Honor.*, 471, et *De bell. Getic.*, 188-193 et 611-630. Cf. Hieronym, *Epist. III ad Heliodor.*, p. 36. Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 214.

Phocide, en Béotie et dans l'Attique, les villes et les villages furent partout livrés aux flammes, le bétail et les objets de valeur emmenés, la population mâle en partie massacrée, en partie obligée à fuir, en partie réduite en esclavage, ainsi que la masse des femmes et des enfants[1]. La terrible catastrophe qui anéantit la contrée favorite du monde antique, le séjour paisible de tant d'hommes cultivés, enleva aussi à la Grèce plus d'un de ses savants ou de ses artistes les plus distingués. Le vieux philosophe néoplatonicien Priscus, dont la destruction des sanctuaires helléniques brisa le cœur, mourut de chagrin à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans. Beaucoup d'hommes notables succombèrent à la même douleur, ou se tuèrent de désespoir. Plusieurs tombèrent entre les mains des Goths et furent tués par eux; ainsi (en Attique, paraît-il) un homme très aimé dans son temps, Proterios de Céphalonie; ainsi le célèbre peintre Hilarios, qui fut massacré avec toute sa famille dans une maison de campagne près de Corinthe[2].

C'est surtout sur les antiques sanctuaires et les grands monuments de l'architecture du Péloponnèse que s'exerça une dévastation à outrance. La science moderne croit pouvoir donner des détails sur quelques points particuliers. La destruction complète du temple de Zeus à Némée[3], qui tombait déjà en ruines, il est vrai, là où aujourd'hui encore s'élèvent dans une verte forêt de chênes trois colonnes élancées à côté d'une allée de fûts renversés, est attribuée par les voyageurs allemands non pas à un tremblement de terre, mais à la fureur des Goths d'Alaric. D'autre part, la destruction tout aussi complète et systématique des antiques sanctuaires arcadiens sur l'acropole de Lycosoura, au sud-ouest de l'Arcadie (du grand sanctuaire de Despœna et de l'Akakesion), où les vieux cultes s'étaient maintenus avec une force de résistance parti-

[1]) Zosim., V, 5, 8. Claudian., *In Eutrop.*, II, 200 sqq. *De bello Getic.*, 611 sqq. 629 sq. Hieronym., *loc. cit.*

[2]) Eunap., *Vit. Sophist.*, p. 67. Cf. Sievers, *Studien*, p, 236 et 347, qui pourtant s'exprime sur la mort de Priscus d'une manière étonnamment incertaine. C. Müller, *Fr. Gr. Hist.*, IV, p. 43 sq. Cf. Clinton, *Fast. Roman.*, I, p. 533.

[3]) Cf. Ross, *Archäol. Aufsätze*, II, p 451 sqq.

culière, est attribuée au fanatisme chrétien[1], qui trouva dans les Goths des instruments terribles et toujours prêts à frapper. La ville de Clitor, dans le nord de l'Arcadie, semble avoir été alors désertée pour toujours par ses habitants, qui s'étaient enfuis dans la montagne voisine devant l'invasion des Goths[2]. Enfin les Goths ont, sans aucun doute, commencé la destruction des plus précieux souvenirs sacrés et nationaux des Hellènes dans le Péloponnèse, en dévastant le splendide musée des monuments artistiques et historiques d'Olympie. Il est vrai que le grand temple de Zeus ne semble pas encore avoir été détruit alors[3]; mais sans doute le pillage et l'incendie ont anéanti pour toujours tous les objets précieux de ce sanctuaire du monde grec, et les Goths donnèrent leur terrible sanction à l'ordre si dur de Théodose, qui avait interdit la célébration des fêtes olympiques[4].

C'est de cette épouvantable façon que disparut pour toujours l'antique sérénité, la splendeur, la dernière floraison du pays des Hellènes. Chaque fois que, depuis l'époque de Mummius, la Grèce eut le fatal honneur de voir pour un moment son histoire se confondre avec la grande histoire de l'empire romaine, chaque fois les horreurs de la dévastation furent déchaînés sur ce malheureux pays. Mais jamais le peuple grec n'avait moins mérité son malheur que cette fois : jamais la catastrophe n'avait été aussi dure, aussi terrible que celle des années 395 et 396 ap. J.-C., avec laquelle prend fin sinon le dernier souffle de la vie antique, du moins l'histoire de la Grèce dans le sens le plus élevé du mot. Une autre considération encore nous fait paraître sous un jour tout particulièrement triste le spectacle de l'expédition des Goths en Achaïe. Lorsque les Athéniens de Démosthène furent réduits par la défaite de Chéronée à devenir une puissance de troisième ordre, au moins ils avaient baissé pavillon devant

[1]) Curtius, *Peloponnesos*, I, p. 297.
[2]) Curtius, *op. cit.*, p. 381 sqq.
[3]) Cf. von Lasaulx, *Der Untergang des Hellenismus*, p. 110. Finlay, p. 267.
[4]) Rathgeber, *Olympia*, dans *Encykl. Hall.* p, 161. Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 16 et 96.

un grand homme de sang grec; les Grecs étaient victimes d'une grande nécessité historique, et la colossale grandeur d'Alexandre et de l'hellénisme, avec le monde grec comme base, pouvait encore d'une certaine façon réconcilier avec leur sort les générations grecques suivantes. Lorsque Mummius écrasa la dernière armée de la ligue achéenne, les derniers chefs équivoques des Grecs libres avaient du moins cherché à payer de leur personne la faute de leur politique; dans la longue période de paix qui suivit la bataille de Leucopetra la Grèce put du moins se refaire d'une certaine façon sous l'autorité romaine. Mais l'horrible impression que fait la misérable fin des Hellènes sous le pitoyable gouvernement d'Arcadius n'est adoucie par rien. Cette génération d'épigones est descendue dans l'Hadès sans bruit et sans gloire. Aucun acte viril d'un Grec, pas un trait de dévouement ou d'héroïsme ne brille dans la nuit de cette misère : nous cherchons en vain une dernière poignée de héros grecs sous les armes; pas une figure d'airain ne s'élève au-dessus des flots de sang et de la fumée de l'incendie qui luit sur la Grèce mourante! La Grèce appartient désormais tout entière aux grands morts, aux souvenirs immortels du passé. Après avoir été pendant plus de quatre cents ans le splendide musée de la fin de l'antiquité, la Grèce devient maintenant la terre des ruines.

A Constantinople, on avait observé passivement la cruelle détresse de la Grèce. Voici la succession des faits qui expliquent cette indifférence inouïe. Les chefs de l'armée romaine d'Orient, que Stilicon avait été obligé d'envoyer dans la capitale, étaient animés des sentiments d'une haine ardente contre Rufin. Nous ignorons s'ils agirent de complicité ouverte avec Stilicon et le rusé Eutrope, comme on l'a prétendu alors et plus tard : le fait est que lorsque l'empereur Arcadius et Rufin reçurent, le 27 novembre 395, en dehors de la ville, près du palais d'Hebdomon, les guerriers qui revenaient, Rufin fut massacré sur l'ordre de Gaïnas par les Goths qu'il commandait[1]. Ce fut la perte de la Grèce. En effet, les plans de

[1]) Claudian., *In Rufin.*, II, 336-340. *Bell. Gildon.*, 304. Zosim., V, 7, 7-12.

défense contre Alaric que Rufin peut avoir eus ne pouvaient plus être mis à exécution. Eutrope, ce grand chambellan et le personnage le plus puissant de la cour, ne valait pas mieux que Rufin, et de plus lui était très inférieur en capacité. Ce n'était qu'un courtisan rusé et intrigant, qui abandonna la Grèce à ses destinées. Personne, à la cour, ne se fiait au sauvage Gaïnas ; on n'osait évidemment employer cet homme et ses Goths contre leur compatriote Alaric ! On était, en outre, fort occupé en Asie avec les Huns, sur le Danube avec les Germains. On avait eu beau ensevelir avec pompe, le 8 novembre 395, le corps de Théodose dans l'église des Apôtres à Constantinople : de la politique de son illustre père, Arcadius n'avait hérité que la fanatique hostilité contre les païens. Par un édit du 9 août 395, Honorius et Arcadius renouvelèrent, sous les peines plus sévères, les défenses antérieures qui interdisaient la visite des temples et les sacrifices ; le 11 décembre 396, tous les privilèges encore subsistants des prêtres païens et du personnel occupé au culte furent absolument supprimés, et, le 1er novembre 397, il fut décidé que dans l'Orient les matériaux des temples ruinés seraient employés à la réparation des routes, des ponts et des aqueducs[5]. Quant à la Grèce, pendant les longs mois où à Constantinople on assistait sans prendre de résolution à l'épouvantable désastre, les Goths y procédèrent bien plus radica-

Socrat., VI, 1. Sozomen., VIII, 1. Philostorg., XI, 3. Marcellin., *loc. cit*; Chron. Paschale (éd. Bonn.) I, p. 566 init. Joann. Antiochen., *Fragm.* 190. (dans C. Müller, *Fr. Hist. Græc.*, IV, p. 610). Clinton, *Fast. Rom.*, I, p. 534. En général, on est d'accord sur la date de la mort de Rufin; mais les opinions sont très diverses sur la chronologie des expéditions de Stilicon. Sur la base de la narration de Zosime, qui confond les deux expéditions, quelques modernes font rentrer dans l'espace d'une année tous les événements racontés jusqu'ici : ainsi, von Wietersheim, *loc. cit.* p. 186 à 189. 530 sqq. Par contre, l'opinion qui admet deux campagnes de Stilicon, d'après Tillemont et la comparaison de toutes les sources, et qui les place en 395 et 396, est représentée par Sievers, *Studien*, p. 342 sqq. Chr. F. Schultze, *Stilicho*, p. 44 et 47 sqq. Dahn, *loc. cit.* p. 32 et 33. Pallmann, *Geschichte der Völkerwanderung*, I, p. 209 sqq. Clinton, *Fast. Rom.*, I, p. 534 et 536-537. Finlay, p. 143 sqq.

[1]) Socrat., VI, 1. Cf. Chronic. Paschale (éd. Bonn.), I, p. 566 init. Cod. Theod., XVI, 10, 13. 14. 16. 18 et XV, 1 (*de operibus publ.*) 36. Cedren., ed. Bonn.) p. 574.

lement encore à la persécution des païens et à la destruction des temples. Aussi, dans tout le monde civilisé de ce temps, il y eut une explosion de colère et d'indignation. Les chrétiens et les païens de ce temps étaient d'accord au moins sur un point, l'amour de la Grèce et la haine des Goths. De même que chez les derniers écrivains païens de ce temps, sans en excepter le soldat Ammien Marcellin, nous trouvons plus que jamais en abondance les souvenirs antiques de tout genre, de même les écrivains chrétiens, eux aussi, comme Grégoire de Nazianze, ne cessent pas, ne fût-ce que par leur polémique, de vivre au milieu des images et des souvenirs du passé classique. Ils étaient nombreux les hommes de toute condition et de toute confession qui avaient étudié en Grèce, qui l'avaient au moins visitée (comme saint Jérôme avant ou après sa vie ascétique dans le désert, 374-378)[1], qui y avaient passé une heureuse jeunesse, qui aimaient ce pays, véritable île fortunée ou enchantée, asile de la paix au milieu des flots agités du temps. Et voilà que, par la misérable politique de la cour byzantine, tous les malheurs du siècle avaient fondu justement sur cette Grèce avec une intensité inouïe. Aussi la joie fut elle générale lorsqu'on apprit que l'héroïque Stilicon était parti avec une armée considérable de terre et de mer, pour chasser les Goths de l'Achaïe.

Devant cette inactivité et cette incapacité de la cour byzantine, l'héroïque Stilicon était naturellement appelé et autorisé à s'inspirer de la politique théodosienne pour combattre avec les ressources de l'empire d'Occident cette situation de l'Achaïe, aussi honteuse que funeste au point de vue politique et matériel, et pour réprimer enfin l'insurrection des Goths. Rien ne pouvait, du reste, mieux répondre à ses vœux personnels ; rien ne pouvait, pensait-il sans doute, mieux le recommander à Constantinople que s'il réussissait à chasser les Goths des provinces grecques. Nous ne savons pas quelles négociations eurent lieu entre lui et la cour du Bosphore

[1]) Cf. La *Vita Divi Hieronymi* de MARIANUS VICTORIUS REATINUS dans son édition des *Epistolæ Hieronymi*, Vol. I, p. 16. Voy. encore W. S. TEUFFEL, *Gesch. der Röm. Litteratur*, 2e éd., p. 987 sqq.

avant sa prise d'armes ; il est probable qu'il aura d'abord offert ses services pour la forme, services qu'Eutrope ne pouvait oser refuser en face de la situation faite par la mort de Rufin.

Soit donc que Stilicon eût encore son armée principale en Dalmatie et mît à la voile dans un port de la Dalmatie — ce qui est de beaucoup l'hypothèse la plus vraisemblable, — soit qu'il entrât en campagne en partant de Ravenne[1], c'était une idée de génie que d'amener par mer l'armée italique dans le Péloponnèse. Un général ordinaire aurait probablement conduit ses troupes dans l'Isthme par le chemin traditionnel, à travers la Dalmatie et la Thessalie. Au contraire, en amenant d'un seul coup, vers le commencement de l'été de 396, toute son armée sur la flotte dans le port de Lechæon près de Corinthe, Stilicon s'assura un avantage énorme. D'abord, cette armée arriva sur le théâtre de la guerre beaucoup plus tôt et avec bien moins de fatigues que si elle avait eu à exécuter une marche longue et pénible à travers les contrées récemment épuisées de la presqu'île du Pinde. En outre, il fut possible de cette façon de surprendre absolument Alaric. Bien plus, sitôt qu'Alaric aurait appris l'entrée de Stilicon en Achaïe, il aurait pu occuper avec ses Germains les passages de l'Isthme ; et certes il les eût beaucoup mieux défendus que Gerontius. Mais en surprenant par son débarquement à Corinthe les Goths, qui ne l'attendaient pas de si tôt et à qui il était en tout cas impossible de surveiller toute l'étendue des côtes de Péloponnèse, il put aussitôt se mettre en travers de l'Isthme et leur couper leur unique ligne de retraite. De cette façon, Stilicon fut en état de commencer contre les Goths une battue militaire de grand style.

C'est en effet par ce terme de chasse que l'on peut caractériser le mieux la stratégie pratiquée par Stilicon contre les Goths. Ses troupes réussirent bientôt, dans l'été et l'automne de l'an 396, à chasser les bandes gothiques des cantons du

[1]) Campagne maritime de Stilicon : Zosim., V, 7, 3. Claudian., *IV Cons. Hon.*, 461 sqq. *De nupt. Hon. et Mar.* 178 sqq. *Laud. Stil.*, I, 172 sqq. Joann. Antiochen., *loc cit.* Cf. von Wietersheim, *loc. cit.* p. 533. Pallmann, *loc cit.* p. 216.

Péloponnèse inondés par elles, et, au prix de nombreux et vifs combats, à les refouler enfin dans le coin nord-ouest de l'Arcadie. Peu de temps après, Alaric avec tout ce qui lui restait de troupes se vit, à la frontière de l'Arcadie et de l'Élide septentrionale, sur les plateaux de la montagne de Pholoé, enfermé dans une vallée par les corps d'armée d'un adversaire de génie. Le plan de Stilicon était évidemment d'anéantir complètement les Goths. Les positions de ces derniers furent prises, par un système ingénieux de retranchements, comme dans un filet presque impénétrable : les bandes d'Alaric, parmi lesquelles les maladies faisaient de nombreuses victimes, furent affamées : on finit même par leur couper l'eau [1].

Le moment semblait être proche où la Némésis frapperait les bandes gothiques. Aussi est-ce avec stupéfaction que le monde apprit une nouvelle inouïe : Alaric avait échappé à l'étreinte du fer des Romains ; il était arrivé heureusement en Étolie et en Acarnanie avec tout le butin fait sur les Grecs, et il marchait sur l'Épire [2].

On s'est demandé à toutes les époques : comment cela a-t-il été possible ? Le Grec Zosime trouve la question facile à résoudre. Il raconte que Stilicon n'avait pas su mettre des bornes à son goût pour les jouissances de la vie ; qu'il avait quitté l'armée pour se livrer, loin de son camp, à tous les plaisirs de la vie du Midi ; que l'armée perdit la discipline et la vigilance ; que les soldats quittaient en masse leurs positions pour piller à leur tour la Grèce, ce qui permit aux Goths de faire un mouvement hardi pour percer l'ennemi qui les entourait, mouvement qui leur réussit parfaitement [3]. Cette opinion est pourtant invraisemblable au plus haut degré. On peut admettre sans discussion que l'armée de Stilicon soit

[1]) Zosim., V., 7, 3-4. Claudian., *IV Cons. Honor.*, 462-471. 478-483. *Laud. Stilich.*, I, 94. 112. 180-188. *Bell. Getic.*, 513 sqq. 575 sqq. Cf. encore *In Rufin.*, II, præf. 9 sqq.

[2]) Zosim., V, 7, 4.

[3]) Zosim., V, 7, 4. Parmi les modernes Chr. F. Schultze est le seul, autant que je sache, qui dans son « *Flavius Stilicho* » se soit rangé sans hésitation à l'avis de Zosime (p. 52 sqq.).

devenue à son tour une lourde charge pour le Péloponnèse; on peut admettre aussi que (avec ou sans la faute de Stilicon), Alaric soit parvenu à se dégager momentanément. Mais c'est tout. Si Alaric voulait se sauver, il ne pouvait s'ouvrir un passage que vers le détroit de Rhion ou vers Corinthe : c'est la dernière hypothèse (à tort, croyons-nous) qui est acceptée généralement. Or, Alaric avait alors non pas une troupe peu nombreuse de fantassins alertes et de cavaliers aux chevaux rapides, mais une armée de 30 à 40,000 hommes, épuisée par la famine et les maladies, qui avait sans doute perdu ou mangé la plupart des chevaux, et qui était embarrassée par de nombreux prisonniers et une masse de butin. Et c'est avec une telle armée qu'il aurait pu gagner l'Isthme à marches forcées, ou bien par Tritæa et Ægion, ou par Psophis, Clitor et le passage de Cynætha qui conduit dans l'Achaïe orientale, ou enfin par la vallée de Ladon et les cols de Cyllène ! Il faut supposer que l'armée de Stilicon s'est retirée presque tout entière en Messénie et en Laconie, ou bien que Stilicon et tous les officiers supérieurs romains, grecs et germains de son armée ont poussé à un degré vraiment inouï l'incapacité, la paresse ou l'oubli du devoir, si l'on veut trouver admissible qu'ils n'aient pas pu rattraper les Goths sur aucun point de ces routes si difficiles. Mais en supposant même que le désespoir ait donné des ailes aux Goths, il était toujours facile de les arrêter sur la route pénible le long de la côte septentrionale du golfe de Crissa, depuis la Mégaride jusqu'en Étolie; il suffisait à Stilicon de faire passer son armée par le moyen de la flotte dans la Locride Ozole ou dans la Phocide, et de choisir là le point où il arrêterait la marche des Barbares. Il était tout aussi impossible à Alaric, dans les conditions que nous dit Zosime, de franchir le golfe à Rhion. La nécessité où auraient été les Goths de conquérir Patræ, ou de passer plusieurs jours à Rhion pour s'emparer des vaisseaux nécessaires au passage en Étolie, leur aurait certainement fait perdre assez de temps pour que Stilicon eût pu les prendre entre sa flotte et son armée. La narration de Zosime nous force à choisir entre une situation de l'armée et de l'état-major qui ne s'accorde pas avec ce que nous savons du

caractère du grand Vandale, ou une trahison voulue, dont Zosime ne dit pas un mot.

Quant à nous, nous croyons que le récit de Zosime n'est autre chose que le résidu des propos malveillants sur la guerre grecque de Stilicon qui eurent cours dans la suite à Constantinople (et, après l'assassinat du Vandale, en Italie même), et qui avaient pour but de décharger, aux yeux des contemporains indignés, la cour orientale de sa faute et de sa honte sur les épaules de ce Stilicon détesté. Mais quelque obscure et incomplète que soit la tradition des faits, pour nous c'est un fait évident que, cette fois encore, la Grèce fut frustrée de son salut par la faute d'une politique de cabinet étroite et égoïste, et par la misérable hostilité qui régnait entre la cour du Bosphore et Stilicon.

Quelques passages de nos sources parlent, au moins par allusion, de négociations qui furent nouées entre Alaric et la cour de Byzance[1]. Pour nous, voici l'hypothèse que nous risquons. Lorsque la soumission d'Alaric semblait imminente, le ministre byzantin Eutrope, qui, malgré son amitié d'autrefois avec Stilicon, continuait l'ancienne politique de Rufin vis-à-vis de l'Occident, aura élevé par ses commissaires ou ceux d'Arcadius auprès de l'armée de Stilicon la prétention de faire participer de quelque façon le gouvernement de l'empire romain d'Orient à la conclusion de la paix avec les Goths dans le Péloponnèse. Des dissentiments désagréables auront éclaté entre Stilicon et les fonctionnaires romains d'Orient; peut-être le rusé Alaric, ou même l'initiative déloyale des Byzantins auront-ils profité de cette occasion pour nouer des relations plus immédiates entre les Goths et les Romains orientaux. Alors Stilicon, irrité des intrigues byzantines ,aura pensé qu'il pouvait être de son intérêt d'épargner le jeune roi des Goths, en vue de la politique à venir de l'empire d'Occident. Tout ce qui pouvait être fait pour le salut de l'Achaïe (pouvait-on dire dans son camp), le Vandale l'avait fait; Alaric était enfermé dans un coin de la montagne, où il

[1]) Claudian., *Bell. Getic.*, 516 sq. Orose (VII, 37) donne à entendre que Stilicon laissa partir sciemment les Goths.

ne pouvait plus être dangereux pour les Hellènes. Il n'était pas nécessaire de l'anéantir complètement, pour les beaux yeux des ingrats Orientaux. Stilicon aura donc habilement manœuvré de façon à ce qu'Alaric pût facilement trouver un passage pour s'échapper, sans que l'honneur militaire de l'armée romaine d'Occident eût trop à souffrir. Mais le libre départ des Goths par Corinthe aurait été un acte d'hostilité non déguisée de Stilicon vis-à-vis de Constantinople, une trahison ouverte. Aussi, pour toutes sortes de raisons militaires, géographiques, diplomatiques, est-il fort probable que Stilicon laissa habilement les Goths s'échapper dans la direction du nord, et leur laissa le temps de s'assurer des moyens pour passer le détroit à Rhion [1]. Alaric poursuivit ensuite sa route par l'Étolie et l'Acarnanie [2], pour continuer ses brigandages en Épire [3].

Quoique la cour byzantine, dans ces misérables conjonctures, ait la honteuse responsabilité de l'anéantissement de la Grèce, il ne faut cependant pas nous laisser égarer jusqu'à défendre la conduite de Stilicon. Ce dernier, du reste, expia suffisamment plus tard sa faute politique dans les nouveaux troubles causés par les Visigoths en Occident. Pour le moment, il dut comprendre parfaitement que l'on devait à la cour du Bosphore le considérer comme un ennemi déclaré, et que sa conduite improvisée et inattendue avait rendu irrémédiable pour le moment la scission entre l'Orient et l'Occident. Aussi lorsque, peu de temps après le passage d'Alaric en Épire, Arcadius envoya de Constantinople à Stilicon l'ordre péremptoire de quitter sur le champ le territoire de l'empire d'Orient, le général transporta sans retard par mer son armée en Italie [4]; son premier soin fut dès lors de réprimer les mouvements germaniques à la frontière du Rhin. Mais à peine le

[1]) Cette opinion qu'Alaric s'est échappé par Rhion est admise avec raison, notamment par Gibbon (trad. Sporschil), p. 978, et par Pallmann, *loc. cit.* p. 217.

[2]) Cf. Zosim., V, 26, 1. Voy. en outre Claudian., *De bell. Getic.*, v. 185 sq.

[3]) Claudian., *In Eutropium*, II, 215. *De bell. Getic.*, 185 sqq. Zosim., V, 7, 4 et 26, 1.

[4]) Cf. Zosim., V, 7, 5, qui, comme on sait, place par erreur la mort de Rufin à ce moment.

Vandale eut-il évacué la Grèce, qu'Arcadius le fit déclarer ennemi de l'empire par le Sénat à Constantinople et confisqua ses biens situés sur le territoire de l'empire d'Orient[1].

C'est ainsi que le roi Alaric, en 397, retira finalement de cette guerre les meilleurs bénéfices. Après avoir dévasté encore l'Épire et d'autres parties de l'Illyrie orientale, il obtint de la cour de Byzance une paix qui lui accorda le territoire de l'Épire (particulièrement le territoire des Molosses et des Thesprotes, et les régions s'étendant au nord jusqu'à Dyrrhachion) et le grade et la position d'un général romain commandant en Illyrie[2]. Il tira ensuite à lui une partie même de l'Illyrie occidentale. Ainsi, à la fin de cette guerre, l'état des affaires gréco-gothiques était le suivant : Alaric n'avait, il est vrai, pas fondé d'empire gothique indépendant, mais il tenait une belle province et un grade élevé dans l'état militaire romain ; il s'étendait à la limite des deux empires romains comme un nuage plein de tempêtes, et, comme chef militaire dans la préfecture d'Illyrie, il pouvait exploiter pendant plusieurs années, au profit de ses desseins futurs, les dernières ressources qui restaient aux débris de ce malheureux peuple[3] que l'histoire avait connu jusqu'alors sous le nom d'Hellènes.

1) Zosim., V, 11, 2. Claudian., *De laud. Stilich.*, I, 297 sqq. Cf. Pallmann, p. 218 sqq. 220.

2) Claudian., *In Eutrop.* II, 214 sqq. *Bell. Gildon.*, 453. *Bell. Getic.*, 535 sqq. Zosim., V, 26, 1. Dahn, p. 35. Köpke, *Das Königthum bei den Gothen*, p. 124.

3) Cf. Claudian., *Bell. Getic.*, 536 sqq. Voy. encore Hieronym., *Epist. III ad Heliodor.*, p. 36 sqq.

QUATRIÈME PARTIE

HISTOIRE DE LA GRÈCE DEPUIS L'INVASION D'ALARIC JUSQU'A LA FIN DE L'EMPEREUR JUSTINIEN Ier (397-565 ap. J.-C.)

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE DE LA GRÈCE, DE L'EMPEREUR ARCADIUS A JUSTIN Ier

La Grèce sous Arcadius. — Triste situation de la Grèce. — Tribigild et Gaïnas. — Alaric marche sur l'Italie. — Éclat de la ville de Constantinople. — Caractère et moralité des Grecs byzantins. — Disgrâce de Chrysostome. — L'empereur Théodose II. — Théodose bienfaiteur des Grecs. — Romainsation des constitutions municipales de type hellénistique. — Persécution dirigée, même en Grèce, contre l'hellénisme et l'esprit antique. — Histoire de l'impératrice Eudocie. — Le christianisme. — L'archevêque de Thessalonique. — Synode de Corinthe. — Les conciles d'Éphèse et l'épiscopat hellénique. — Les monophysites. — Le concile de Chalcédoine et l'épiscopat hellénique. — L'esprit antique déguisé sous des formes chrétiennes. — État des choses en Grèce. — Règne de Théodose II. — Attaques des Huns. — Les empereurs Marcien, Léon Ier et Zénon. — Les Vandales menacent la Grèce : Zénon fait la paix avec Genseric. — Les Isauriens. — Grands incendies et tremblements de terre à Constantinople. — Guerre des Ostrogoths sous le roi Théoderic contre l'empereur Zénon. — Les empereurs Anastase Ier et Justin Ier. — Le christianisme. — Décadence de l'hellénisme : le médecin Jacob. — Le couvent de religieuses à Pagæ. — L'*Henoticon*. — Anastase et les patriarches de la capitale. — L'orthodoxie épirote. — Justin Ier et le triomphe de l'orthodoxie. — Les patriarches de Constantinople. — Les trithéites. — Conflit au sujet de l'élection de l'évêque de Larissa. — L'épiscopat hellénique.

La situation morale et matérielle du petit nombre des Grecs existant encore en Achaïe, en Thessalie et en Épire lors de

la conclusion de la paix entre Alaric et la cour de l'empire d'Orient était déplorable. La dernière floraison de la Grèce était détruite. A l'exception des plus grandes villes de la Thessalie, à l'exception de Thèbes, d'Athènes et des villes moins gravement éprouvées dans la moyenne Grèce occidentale, à l'exception peut-être dans le Péloponnèse des villes du territoire du Parnon et du Ténare, de la Messénie et de l'ancien canton d'Achaïe, les centres de la population hellénique étaient transformés en monceaux de ruines. Notamment dans le Péloponnèse, la durée extraordinairement longue de la dévastation, d'une part, et de l'autre la charge que faisaient peser sur cette péninsule deux armées en guerre, avait complètement anéanti la prospérité des Grecs. Les misérables habitants, tous ceux du moins qui avaient échappé à la mort ou à une captivité éternelle en fuyant dans les îles voisines, dans les cantons moins menacés, dans quelques ports de mer [1] ou sur les sommets les plus éloignés, dans les gorges et forêts de la montagne, tous ceux qui n'avaient pas succombé à la misère, au désespoir et aux maladies, durent se rallier, après le départ des Goths et de Stilicon, autour des ruines fumantes de leurs villages et de leurs villes et entreprendre l'œuvre difficile de la reconstitution de leur pays. Mais longtemps encore de grands obstacles arrêtèrent ce travail. Devant la révolution religieuse de l'époque, on ne pouvait naturellement plus penser à restaurer les antiques sanctuaires détruits. Ces monuments restèrent à l'état de ruines, ainsi que tous les autres édifices lézardés que la misère générale empêchait de réparer. Il ne restait pour le moment rien autre chose à tenter que de restaurer tant bien que mal, avec la ténacité traditionnelle de la race grecque, les chefs-lieux détruits des cantons les plus éprouvés. Nous voyons que ce travail a été fait, en lisant l'histoire des époques suivantes, dans laquelle il est fait mention à plusieurs reprises de villes comme Argos, Sparte, Tégée. Il est probable pourtant que le gouvernement central de Constantinople ne contribua qu'à la reconstruction de la

[1]) ZINKEISEN (*Gesch. Griechenl.*, I, p. 741) incline même à placer à ce moment les commencements de Monembasia, bâtie sur l'écueil de Minoa, près d'Epidauros Limera.

capitale, Corinthe [1]. Il paraît néanmoins que le commerce corinthien s'était porté en grande partie à Constantinople. Plus d'une cité, outre celle de Clitor, recula sans doute devant les énormes dépenses du régime urbain et préféra abandonner l'ancienne ville, pour continuer de vivoter comme village. Mais même dans ces proportions modestes, il dut être extrêmement difficile de renaître à une nouvelle vie. Dans le cours de cet exposé historique depuis le temps de Mummius, nous avons eu l'occasion à plusieurs reprises de montrer que, par la nature même du système de culture des Grecs et avec le manque relatif de capitaux qui en était le résultat, il avait toujours été difficile aux Hellènes de réparer avec leurs propres ressources les dommages d'une dévastation faite sur une grande échelle. Mais cette fois la dévastation avait été étendue et plus profonde que jamais. Ajoutez à cela que la diminution de la population, tant en hommes libres qu'en esclaves, avait été énorme : aussi, à partir de cette époque, notamment les parties intérieures du pays, comme l'Arcadie et la Béotie, devinrent de plus en plus un désert, et ce qui restait de la vie hellénique se retira de plus en plus dans les régions voisines de la mer.

Si nous manquons des renseignements nécessaires pour résoudre plus d'une question intéressante, celle notamment de savoir si la catastrophe commune a amené un rapprochement entre les catholiques et les païens, d'autres points de l'histoire du temps sont en pleine lumière. Ainsi, il est incontestable que l'histoire politique de la Grèce est finie avec l'invasion d'Alaric. Excepté pour l'histoire de l'université d'Athènes, que nous pouvons suivre jusqu'au commencement du règne de Justinien Ier, nous en sommes réduits à ramasser le petit nombre de faits qui rendent témoignage de la persistance de l'existence purement provinciale de l'antique race hellénique non mélangée, jusqu'au commencement du grand mouvement ethnologique qui amène les Slaves jusque dans

[1]) Dans une inscription honorifique dédiée par le philosophe athénien Plutarque au préfet d'Illyrie Herculius (402-412), il est parlé des murailles, tours et aqueducs que ce fonctionnaire a restaurées à Mégare (Böckh, *C. I. Gr.*, I, n° 1081, p. 569).

les régions intérieures de la presqu'île du Danube. La Grèce n'était plus qu'une province à peine nommée dans la capitale du Bosphore, traitée avec peu de sympathie, considérée comme à peu près sans valeur matérielle, en un mot, une province morte.

En second lieu, il est évident que la situation politique qui pesait sur toute la péninsule danubienne, depuis le départ d'Alaric pour l'Épire, était tout particulièrement défavorable à la résurrection de la Grèce. Nous ne savons pas jusqu'à quel point Alaric, en sa qualité de général commandant de la préfecture d'Illyrie, exploita dans l'intérêt de ses desseins particuliers les ressources des provinces grecques proprement dites. Mais nous voyons clairement que la cour byzantine n'a rien fait pour la Grèce jusqu'à la fin du règne d'Arcadius. Les Grecs durent être particulièrement indignés de l'enlèvement par un proconsul du célèbre tableau de Polygnote dans le Pœcile sur l'agora d'Athènes — chef-d'œuvre décrit une dernière fois par Himérios — et de son envoi à Constantinople [1], probablement dans les premiers temps qui suivirent les dévastations des Goths. On allégua sans doute que, dans la situation incertaine de la Grèce, cet enlèvement était une œuvre de salut ; mais les Grecs n'auront vu dans cet acte qu'un nouveau pas en avant dans la lutte du gouvernement contre les souvenirs et les habitudes favorites du monde païen, lutte qui fut continuée par les empereurs Arcadius et Honorius au milieu des conjonctures politiques les plus difficiles.

Mais quelque pitoyable que fût le gouvernement d'Arcadius, quelque peu de sympathie que l'on témoignât alors à Constantinople pour l'hellénisme et les parties païennes de la population grecque, on aurait pourtant fait quelques efforts pour soutenir les Grecs, si, jusqu'à la mort d'Arcadius, on n'avait pas été occupé presque exclusivement par la grande politique et par les conflits à la cour elle-même. La question

[1]) Himer., *Orat.* X, 3. Synes., *Epistol.* (éd. de Paris) n° 136, p. 494 sq. et *Epist.* 51, p. 146. Cf. aussi Zinkeisen, *Gesch. Griechenl.*, I, p. 638. Bursian, *Geogr. von Griechenl.*, I, p. 286. Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 715. 717 sqq.

gothique se présentait au premier plan. Il est vrai qu'on s'était arrangé avec Alaric. Mais voilà qu'au printemps de l'année 398 éclata en Asie Mineure, en Phrygie, un dangereux soulèvement des Ostrogoths établis dans ce pays comme colons, en partie enrégimentés comme soldats sous le commandement de Tribigild. Le soulèvement devint surtout terrible parce que le puissant général visigoth Gaïnas, qui devait combattre Tribigild, se conduisit d'abord (peut-être excité secrètement par Stilicon) d'une manière très ambiguë, fit tomber en janvier 399 le ministre Eutrope (qui fut tué ensuite à Chalcédoine), et finit enfin par faire cause commune avec le général des Ostrogoths. Gaïnas, qui cherchait sans doute à s'arroger sous une forme quelconque le pouvoir dirigeant dans l'empire d'Orient, mais qui voulait opérer plutôt par la ruse que par la violence, était rentré à Constantinople avec son armée au printemps de 399. Puis il s'était établi avec une partie de ses troupes en quartier dans les environs. Une insurrection de ses guerriers goths laissés dans la ville devait, dit-on, l'amener à prendre en main le pouvoir suprême, sans l'obliger à jeter le masque avant le dernier moment. Mais Gaïnas avait commis la faute de prendre trop tôt la défense des intérêts ariens, et d'enflammer ainsi le fanatisme des Byzantins orthodoxes. Au moment où, avant que ses partisans dans la ville ne fussent prêts, il voulut porter prématurément du dehors le coup décisif, il y eut au commencement de juillet un soulèvement terrible. Peut-être vaudrait-il mieux admettre simplement que le soulèvement éclata lorsque Gaïnas sortit de Constantinople pour ne pas être engagé à livrer une bataille dans les rues, et qu'une partie des Goths de la ville fut cernée. Les Goths de la ville furent donc en partie séparés de Gaïnas : toute la fureur de la haine religieuse et nationale contre les Germains ariens fut alors déchaînée : les soldats romains et les citoyens de la capitale entourèrent les Goths, les exterminèrent, et tirèrent une éclatante vengeance des journées sanglantes d'Andrinople et de Thessalonique et de la dévastation de l'Achaïe. Gaïnas, de son côté, qui voulait continuer ouvertement la guerre en rase campagne, fut empêché par son compatriote païen Fravitta, fidèle à l'empereur, de franchir

l'Hellespont, et trouva enfin sa perte sur le Danube au commencement de l'année 400 [1].

L'énergie inattendue avec laquelle les Byzantins s'étaient si heureusement débarrassés alors de Gaïnas et de ses Goths eut une influence évidente sur les entreprises ultérieures d'Alaric. Sa position en Épire devenait intenable, dangereuse même, du moment que les Romains d'Orient et d'Occident s'entendraient honnêtement ensemble ; elle devenait difficile dès maintenant si seulement les Byzantins et Fravitta se jetaient vigoureusement sur lui. Il semble donc que, poussé certainement par quelqu'un de la cour de Constantinople, il ait conçu le projet de se jeter sur l'Italie dans un moment où Constantinople était encore assez bien disposée pour lui et où le grand Stilicon était occupé avec d'autres adversaires sur les frontières de la Rétie. C'est ainsi que le roi Alaric commença vers la fin de l'année 400 (ou 401) son expédition d'Épire en Italie. Les Hellènes furent affranchis pour le moment de l'oppression des Goths. Il se passa cependant plusieurs années avant qu'ils fussent débarrassés de toute crainte du côté d'Alaric [2] et n'eussent plus à souffrir des rapports entre les Goths

1) Cf. Zosim., V, 13-22. Socrat., VI, 5 et 6. Sozomen., VIII, 4. 7. Theodoret., *Hist. eccl.*, V, 32 sq. Philostorg., XI, 6 et 8. Cf. Chronic. Paschale, I, p. 567, où, comme dans Zosime, les combats dans Constantinople sont placés dans l'année 400. Marcellin., *Chronic.*, p. 275 sq. Eunap. (C. Müller, *Fr. Hist. Gr.*, IV, p. 47 sqq.) *Fragm.*, n° 75 à 82 (Dindorf, *Hist. Gr. Min.*, I, p. 260 sqq.) Joann. Antiochen., (dans C. Müller, *Fr. Hist. Græc.*, IV, p. 610-612) n° 189-190. Voy. là-dessus les récits des modernes, notamment dans Rich. Volkmann, *Synesius von Cyrene*, p. 20 sqq., et p. 43 à 76. von Wietersheim, *Gesch. d. Völkerwanderung*, IV, p. 194 sqq. Sievers, *Studien z. Gesch. d. Röm. Kaiser*, p. 356 à 368. Clinton, *Fast. Roman.*, I, p. 542. 544. 545. 546. 548. Les employés supérieurs de l'État, dont Gaïnas avait exigé l'éloignement (Zosim., V, 18, 16) lors de son entrée dans la capitale, semblent (cf. Reitemeier ad Zosim., V, 23, 2-3) avoir été exilés en Épire.

2) Ce n'est que dans les dernières années d'Arcadius, lorsqu'Alaric, en prévision d'une autre guerre, négocia dans les Alpes avec Stilicon, qu'apparurent de nouveau en Achaïe les officiers impériaux romains. Les inscriptions nous font connaître pour cette époque un *præpositus militum limitaneorum*, c'est-à-dire le commandant des milices provinciales grecques pour l'Eubée et la Grèce moyenne, ayant son quartier général à Scarpheia, près des Thermopyles (Böckh, *C. I. Græc.*, I, n° 1086, p. 571). Magasins de grains à Scarpheia; v. Keil dans le *Rhein. Mus.*, N. F. XIV, p. 497 sq.

et l'Italie. On sait, en effet, que les premières tentatives d'Alaric pour s'établir solidement en Italie ne furent nullement couronnées par le succès. En 403, il fut même obligé de revenir sur l'Épire, sa base d'opération [1]. Et dans l'état de tension qui existait notamment depuis 406, à la suite de l'attitude ambiguë d'Alaric vis-à-vis des deux cours romaines, Stilicon avait même arrêté toutes communications entre l'Italie et l'Orient, ce qui fut certainement très préjudiciable aux Grecs [2].

Les provinces grecques ne retrouvèrent une situation régulière qu'après la mort d'Arcadius (le 1er mai 408), le meurtre stupide de Stilicon par ordre d'Honorius (23 août 408) et l'établissement définitif en Italie des Visigoths, dont une partie assez importante, du reste, était restée fixée dans le nord de l'Épire, notamment près de Dyrrhachion [3]. Car pendant les huit années qui suivirent le premier départ d'Alaric pour l'Italie, le gouvernement de Byzance, à côté de la grande politique et des compétitions de la cour, n'avait eu de sollicitude que pour les intérêts et la sécurité de Constantinople. Depuis la mort de Jovien, les empereurs avaient déployé un très grand zèle pour embellir par de nouveaux monuments la capitale déjà si splendide. De même que Constance II avait élevé à partir de 345 de grands Thermes à côté de l'église des Apôtres [4], de même l'empereur Valens fit construire notamment un aqueduc colossal, qui alimenta les nouveaux Thermes élevés par lui dans la sixième région ; ces derniers reçurent en 375 les noms

Bursian, *Geograph. Griechenlands*, I, p. 189. Mais on ne fit longtemps encore rien de sérieux pour la restauration de la plupart des forteresses grecques, à l'exception peut-être de Mégare (voy. ci-dessus, p. 371, 1).

[1]) Cf. sur l'Épire comme base d'opération d'Alaric, même pour les années suivantes, Sozomen., VIII, 25. IX, 4. Zosim., V, 20, 1. 7. 11. Pallmann, *op. cit.*, I, p. 273. Les Grecs qui faisaient partie des prisonniers faits par Stilicon dans l'armée des Visigoths en 402 et 403 en Italie, retournèrent probablement dans leur patrie.

[2]) Cf. Cod. Theodos., VII, 16, 1.

[3]) Cf. C. Müller, *Fr. Histor. Græc.*, IV (Malchi *fragm.*, 18), p. 126. Dindorf, *Hist. Græc. Min.*, I, p. 411. D'un autre côté, Attale, le préfet de la ville de Rome qu'Alaric opposa en 409 comme anti-empereur à Honorius, était un Ionien (Philostorg., XII, 3).

[4]) Chronic. Paschale, I, p. 534 sq.

de ses filles Anastasie et Carosie [1]. Théodose, de son côté, s'était aussi efforcé de suivre l'exemple de ses prédécesseurs et d'embellir magnifiquement la ville. Comme Constantin, il accumula dans la ville une quantité d'œuvres d'art anciennes et modernes[2]. Parmi ces dernières était une colonne érigée en souvenir de ses victoires sur les Goths, et, après la défaite de Maxime, un obélisque en pierre thébaïque avec bas-reliefs et inscriptions, élevé en 390 par le préfet urbain Proclos dans l'Hippodrome[3]. A l'exemple des empereurs chrétiens, comme Constance II, il amena à Constantinople de nouvelles reliques: ainsi notamment (en 384 ou 391) la tête de Jean-Baptiste, qui devint le trésor le plus précieux de la chapelle de ce saint [4]. En l'année 393 ou 394, il inaugura lui-même sur la troisième colline de la ville le Forum appelé de son nom Théodosien, sur lequel avait déjà été érigée la statue de l'empereur [5].

Dans l'intervalle, le nombre des habitants de la nouvelle capitale n'avait cessé de s'accroître. La cause n'en est pas seulement dans ce fait que, depuis Théodose, Constantinople était devenue la résidence habituelle des empereurs d'Orient. Ce qui y contribua le plus activement, c'est évidemment la déplorable situation de l'empire, causée par les expéditions dévastatrices des Goths depuis le temps de Fritigern jusqu'à la fin de Gaïnas. Constantinople était toujours le centre principal où l'on était au moins à l'abri du contact immédiat avec les peuples du Nord. C'est ainsi que se peupla de nouveaux immigrants non seulement la ville de Constantin, qui se créa de nouveaux terrains à bâtir en comblant de petites baies inutiles [6]; la cam-

[1]) Cf. Socrat., IV, 8 et 9. Sozomen., VI, 9. Chronic. Paschale, p. 556. Idat., *Descr. consul.* (ed. Roncalli, vol. II, p. 93). Zonar., *Annal.*, XIII, 16 (vol. II p. 32). Theophan., ed. Bonn., p. 88.

[2]) Cedren. (ed. Bonn.) p. 565 sqq. Ornements de la Porte d'Or après 388: Mommsen, *C. I. Latin.*, III, 1, p. 136, n° 738.

[3]) Cf. p. 173, 4. Voy. Cedren., p. 566. Frick dans Pauly, *R.-E.*, I, 2, p. 2623. Böckh, *C. I. Gr.*, IV, p. 280, n° 8612. Mommsen, *C. I. Latin.*, III, 1, p. 135 à 137, n°s 733. 737 sqq.

[4]) Cedren., p. 554-562 sq. Chronic. Paschale, p. 564 sq. Sozomen., VII, 21. 26. Prosp. Aquit., *Chronic.* (ed. Roncalli. Vol. I), p. 639.

[5]) Chronic. Paschale, p. 565 Frick dans Pauly, *R.-E.*, I, 2, p. 2621.

[6]) Sur cet accroissement considérable du nombre des habitants, cf. Zosim., II, 35, 2-4. Agathias (ed. Bonn.) V, 3, p. 283.

pagne de l'ouest de la ville et la partie occidentale et septentrionale de la Corne d'Or se couvrirent aussi peu à peu de faubourgs[1], qui conduisaient aux nombreux palais et maisons de campagne des environs. C'était une ville gigantesque, dont l'approvisionnement devenait de plus en plus difficile[2]. Mais étant donné la faiblesse et l'insécurité qui caractérisent les deux premiers règnes de cet empire byzantin plus tard si tenace et si durable (comme elle caractérisent les dernières décades du xve siècle), la cour orientale, au moins dans les premières décades du ve siècle, ne s'appliquait qu'à couvrir la la capitale, le cœur de l'empire. Ainsi, tandis que la Grèce restait en ruines pour une bonne moitié, Arcadius ne pensait qu'aux nouveaux embellissements de Constantinople. Il érigea dès 390 à son père Théodose Ier une statue d'argent dans le voisinage de l'église de Sainte-Sophie[3]. Il construisit aussi de nouveaux Thermes splendides qui prirent son nom, et établit sur la (septième) colline de Xerolophos le marché connu sous son nom. Là il éleva encore une autre colonne en l'honneur de son père, et son fils lui fit dresser à lui-même une statue colossale (en 421). Pendant les premières années de l'empereur Théodose II, sous la direction de l'excellent ministre Anthémios, les nouvelles et immenses constructions en dehors de la partie occidentale de la ville furent mises sous la protection de puissants ouvrages de fortification par une extension considérable de l'enceinte en 413, qui donna à la ville un pourtour de 111 stades (5 1/2 lieues)[4]. Nous ne touchons

[1]) Dès le temps de Rufin existait déjà le faubourg de Sykæ (ou ἐν Συκαῖς) Zosim., IV, 52, 6. Voy. pour plus amples détails Frick dans Pauly, *R. E. d. kl. Alt.*, I, 2, p. 2620.

[2]) Il y eut même en 409 une grande famine qui fut cause de sanglants soulèvements et de la destruction de la préfecture urbaine (Chronic. Pasch., p. 571. Marcellin., *Chron.*, p. 277). On dut faire, pour subvenir à la disette, de puissants efforts (Cod. Theodos., XIV, 16, 1). L'importation par mer fut alors enlevée aux armateurs orientaux et passa aux flottes d'Alexandrie et de Carpathos, ainsi qu'aux armateurs de la province insulaire (Cod. Theod., XIII, 5, 32).

[3]) Marcellin., *Chron.*, p. 270.

[4]) Socrat., VII, 1. Nicephor. Callist., XIV, 1, p. 845. Codin. (ed. Bonn.) *De signis*, p. 47. Mommsen, *C. I. Latin.*, III, 1, p. 136, n° 734, p. 139, n° 739. Marcellin., *Chron.*, p. 272. 281. Chronic. Pasch., p. 579. Frick, p. 2620. 2621. 2623.

pas ici aux nouveaux agrandissements de la ville par Théodose II et ses successeurs ; mentionnons seulement, pour finir, le zèle actif et constant des empereurs et de la cour pour enrichir la capitale de nouvelles reliques, et les tentatives incessantes pour créer de nouveaux ouvrages d'art dans le goût du temps.

C'est une tentative de ce genre qui, sous l'empereur Arcadius, provoqua une guerre acharnée entre la cour et le plus grand orateur grec de la chaire de ce temps, l'illustre disciple de Libanios, ancien desservant de l'église principale d'Antioche, depuis la mort de Nectaire (26 mars 398) patriarche régnant de la capitale, Jean Chrysostome[1]. L'érection, entourée des pompes les plus brillantes de la cour, de la statue d'argent de la belle impératrice Eudoxie dans le voisinage de l'église Sainte-Sophie donna occasion au grand évêque de châtier par des paroles acerbes, terriblement dures, la vanité de cette belle dame, qui, comme on sait, était la fille de Bauto, un général franc très estimé de son temps. En général, la corruption toujours croissante des mœurs nuisait beaucoup à l'action pratique du christianisme sur le Bosphore comme sur le Tibre. Le caractère grec, tel qu'il se développait avec une netteté croissante sous la forme spécifique du « byzantinisme », prenait une forme tout à fait originale. L'afflux du sang italique et romain occidental était coupé. Le temps était encore éloigné où le slavisme pénétrerait dans la constitution de la population grecque. Les pays du Balkan, nouvellement romanisés, remplis de Germains de toutes tribus et des restes thraco-illyriques de l'ancienne civilisation, avaient bien aussi leur part dans la nouvelle population byzantine, mais l'élément grec prenait de plus en plus la prépondérance sur le Bosphore.

Ces Grecs étaient mous, inaptes à la guerre, d'une fine culture littéraire, souples, extrêmement propres aux affaires. Mais si leur civilisation raffinée les défendait en général contre la grossièreté personnelle, elle ne les protégeait pas contre les explosions passagères d'une terrible cruauté. Leur attitude vis-à-vis de la cour était servile : des temps de l'hellénisme

[1]) Guldennpening, *Gesch. des oströmischen. Reiches*, p. 85.

expirant ils avaient gardé la manie des titres, le goût pour l'éclat extérieur et un cérémonial compliqué. Les anciens vices de la race, l'amour de l'or, la rancune, le mensonge étaient plus vivants que jamais : dans la politique étrangère, une astuce insondable devenait leur procédé favori et dangereux. La couleur chrétienne qu'avait prise la vie n'empêchait pas l'esprit de parti le plus sauvage de se manifester dans la passion inextinguible de toutes les classes pour le théâtre et les jeux du cirque. Cependant les masses faisaient éclater de préférence leurs passions religieuses sous la forme du fanatisme dogmatique. L'intelligence subtile des Grecs se jetait avec une satisfaction et une énergie intarissables sur les arguties théologiques toujours nouvelles dans lesquelles les partis cherchaient leurs « schiboleths » ou mots d'ordre. La morale sublime du christianisme était presque impuissante dans la lutte éternelle contre l'improbité et l'arbitraire du corps tout-puissant de l'administration. Les prédicateurs enthousiastes de l'Évangile, comme Chrysostome, avaient beau lutter avec une charité infatigable contre la corruption de toutes les classes de la population ; l'amour du plaisir, la corruption effrénée des mœurs, notamment dans les classes les plus élevées — qui avaient, entre autres abus, forcé les communes voisines, même les communes de la Grèce, à contribuer de leur argent aux plaisirs publics de la capitale — leur opposaient une résistance passive dont il était difficile d'avoir raison[1]. Chrysostome lui même dut céder définitivement devant l'irritation de l'impératrice, qu'il avait déjà blessée à diverses reprises, et fut exilé en 404 à Coucousos, ville arménienne de Cappadoce, où il mourut (à Comane) le 14 septembre 407[2].

[1]) Exposition des difficultés morales avec lesquelles avait à lutter Chrysostome dans Gibbon, p. 1084. Sur les contradictions morales dans le monde chrétien grec de ce temps, cf. aussi C. Schmidt (trad. A. V. Richard), *Die bürgerl. Gesellschaft in der altrömischen Welt und ihre Umgestaltung durch das Christenthum*, p. 171 sq. 247. 413. Sur le goût des dames byzantines pour la natation dans les réservoirs publics, voy. Finlay, p. 269. Sur les charges qui pesaient sur les communes grecques, voy. Cod. Theodos., XV, 5, 4 et Gothofred. *ad. loc.*

[2]) Sur le sort de Jean Chrysostome, cf. Socrat., VI, 2. 3. 4. 15 à 21.

Mais ces luttes se compliquèrent, à Constantinople, de très graves désordres au cours desquels les partisans indignés du patriarche exilé eurent recours à la torche incendiaire, l'arme préférée des révolutions byzantines. Les splendides édifices sur l'Augustæum, notamment l'église de Sainte-Sophie et le palais du Sénat, devinrent la proie des flammes. A cette occasion, les nombreuses œuvres d'art grecques que Constantin le Grand avait rassemblées sur ce point, y compris les Muses de l'Hélicon, furent détruites. Mais à leur colère réveillée contre le premier empereur chrétien, sur le compte duquel ils mirent ce malheur, se mêla chez les païens helléniques la joie secrète de voir — heureux présage — que, lors de la destruction du

Sozomen., VIII, 2. 3. 13-23. 28. Theodoret., *Hist. Eccles.*, V, 27 sqq. et 34. Marcellin., *Chron.* p. 275. Theophanes (ed. Bonn.) p. 122 sqq. Nicephor. Callist., XIII, 18. Cedrenus (ed. Bonn.), p. 576. 580-585. Clinton, *Fast. Rom.*, I, p. 541. 554. 556 à 561. Sur l'histoire antérieure à sa chute, sur le synode convoqué dès 403 pour sa perte dans la maison de campagne *ad quercum* près de Chalcédoine, sur l'échec de ce synode et sur le synode de 404 à Constantinople qui amena astucieusement sa disgrâce, cf. Hefele, *Conciliengeschichte*, II. p. 76-84. Guldenpenning, p. 139-170. Sur la statue d'Eudoxie, voy. encore Böckh, *C. I. Gr.*, IV, p. 288 sqq., n° 8614. Mommsen, *C. I. Lat.*, III, 1, p. 136, n° 736. Frick dans la *R.-E.* de Pauly, I, 2 p. 2623. Le successeur de Chrysostome sur le siège patriarcal de la capitale fut l'archiprêtre Arsace, âgé de quatre-vingts ans, frère du défunt patriarche Nectaire, un des adversaires de Chrysostome à l'église de la capitale, qui mourut le 11 novembre 405, après un épiscopat de moins de deux ans. Socrat., VI, 19. 20. Sozomen., VIII, 23. 27. Cedren. (ed. Bonn.), p. 585. Theodoret., *H. E.*, V, 34 fin. Nicephor., *Chronog. Compend.*, (ed. Bonn.), p. 774. Chronicon Pasch., I, p. 568. Clinton., *F. R.*, I, p. 561. 563. Après lui, ce fut le prêtre Atticos (de février 406 au 10 octobre 425), né en Arménie, mais depuis longtemps dans la capitale. Socrat., VI, 20. VII, 2 et 25. Sozomen., VIII, 27. Cedren., p. 587. Theodoret., V, 34 fin. Nicephor., *loc. cit.* Clinton, p. 567. 605, à qui succéda, à la fin de février 426, le prêtre Sisinnios († 24 décembre 427). Socrat., VII, 26. 28. Marcellin., p. 282. Cedren., p. 590. Nicephor., *loc. cit.* Clinton, p. 607. 608. Son célèbre successeur, Nestorios de Germanicia en Syrie (à partir du 10 avril 428), formé à Antioche et prédicateur de grande réputation à la cathédrale, a provoqué, comme l'on sait, la grande lutte dogmatique, si riche en conséquences, sur le rapport des deux natures dans la personne du Christ, qui le mit en opposition marquée avec l'orthodoxie d'alors, lui qui avait été jusque-là un zélé adversaire des anciens hérétiques, et qui lui fit perdre enfin (voy. ci-dessous) sa position dans l'Église. Socrat., VII, 29. Clinton, p. 611. Marcellin., p. 282. Cedren., p. 592. Evagrius, *Hist. Eccl.*, I, 2. Idat. *Chronic.* (ed. Roncalli, vol. II), p. 26.

palais du Sénat, les statues colossales de Zeus et d'Athênê était restées saines et sauves [1].

Ces scènes contribuèrent, avec d'autres causes, à enlever une partie de sa force vivifiante et réparatrice au christianisme, qui depuis l'invasion d'Alaric ne rencontrait plus en Grèce les grands obstacles suscités par l'esprit antique. Le développement de l'épiscopat pendant les décades qui suivent semble prouver positivement que le christianisme fit alors, notamment dans les villes de la Grèce, des progrès matériels considérables.

Mais on ne constate un peu de sollicitude effective pour le bien matériel des provinces grecques que sous le règne de l'empereur Théodose II (né le 10 avril 401), de 408 à 450. Sans doute, le fils d'Arcadius n'avait que huit ans à la mort de son père. Sans doute, ce prince, lui aussi, quoiqu'il soit loin d'avoir été aussi insignifiant que son misérable prédécesseur, fut dominé toute sa vie par des femmes et des ministres puissants. Cependant, jusqu'à l'apparition du roi des Huns Attila, l'empire byzantin, bien différent sur ce point de l'empire d'Occident, ne fut plus menacé des mortelles attaques des peuples du Nord. On put de nouveau penser à la misère des provinces, et, parmi les personnalités qui dominèrent immédiatement l'empereur, il s'en trouva quelques-unes qui avaient de la tête et du cœur, une surtout qui était animée pour la Grèce d'une vive sympathie personnelle. Dans ces conditions, la voix des Hellènes si cruellement éprouvés put du moins se faire entendre à Constantinople, et nous apprenons que toute une série de décrets impériaux furent rendus pour le soulagement de la misère en Achaïe [2]. Ces dé-

[1]) SOCRAT., VI, 18. SOZOMEN., VIII, 22. 23. 24. ZOSIM., V, 24, 5-14. CHRONIC. PASCH., I, p. 568. MARCELLIN, p. 276. THEOPHAN., p. 123. GULDENPENNING, p. 162.

[2]) Comme l'histoire de la Grèce, depuis Alaric, se réduit à une sèche chronique provinciale, il n'est plus possible de l'encadrer comme précédemment dans les grands traits de l'histoire générale. Aussi nous nous contenterons de rappeler que, pendant les premières années du jeune Théodose II, le gouvernement fut dirigé d'une manière très distinguée par l'excellent Anthémios, un homme de haute noblesse administrative, qui fut chancelier de l'empire en 404, consul en 405, préfet du prétoire d'Orient du 10 juil-

crets nous renseignent en style vraiment lapidaire sur les terribles conséquences des dévastations des Goths.

Tandis que les conséquences de la mollesse du règne d'Arcadius se faisaient sentir même dans le voisinage de la capitale, à tel point qu'en 412 la Propontide et l'Hellespont étaient inquiétés par des pirates [1], les Grecs du diocèse de Macédoine, notamment les Hellènes d'Achaïe (malgré le grand édit général de 414 [2], qui les fit bénéficier eux aussi de la remise de tous les impôts en retard de 368 à 407), avaient à lutter avec la difficulté d'acquitter les seules contributions de l'État qui leur étaient réclamées après le départ définitif des Visigoths pour l'Italie et la fin des réquisitions probablement très arbitraires d'Alaric. On nous dit, entre autres choses, que les Grecs du diocèse de Macédoine, sans doute par leurs diètes ou par des ambassades envoyées à Thessalonique et à Constantinople, déclarèrent au préfet d'Illyrie Isidore et à la cour l'impossibilité absolue d'acquitter plus de la moitié, en Achaïe spécialement, plus que le tiers de leurs contributions. La détresse du pays parlait sans doute avec tant d'éloquence que, cette fois, les personnages bienveillants de la cour l'emportèrent sur les exigences de l'impitoyable fiscalité byzantine. En octobre 424, les vœux des Grecs du diocèse de Macédoine et de l'Achaïe reçurent enfin complète satisfaction [3]. La rentrée totale de l'impôt foncier, notamment avec les contributions en nature qui s'y rapportaient, était complètement impossible.

let 405 à 414, patrice depuis 408, et garda le pouvoir jusqu'à sa retraite. La sœur aînée de l'empereur, Pulchérie (née le 19 janvier 399), était une princesse de hautes capacités et dont l'intelligence fut très précoce; lorsque, le 4 juillet 414, elle fut élevée à la dignité d'*Augusta*, elle saisit les rênes du pouvoir avec une telle énergie qu'elle les garda jusqu'à la mort de son frère, contre toutes les autres influences ministérielles et féminines. Cf. Sievers, *Studien*, p. 424 sqq. Guldenpenning, p. 197-219.

[1]) Suidas, s. v. *Theodosius jun.*, Cf. Karl Hopf, *Griechenland im Mittelalter*, p. 74. Pirates dans l'Hellespont encore en 438. Finlay, p. 153. Clinton, I, p. 622.

[2]) Cod. Theodos., XI, 28, 9.

[3]) Cf. Cod. Theodos., XI (*De annona et tributis*), 33, où il est dit de l'Achaïe : « *Sed Achivi, qui protestati sunt nihil a se ultra tertiam partem posse conferri, illud exsolvant, ad quod se indubitanter fore idoneos pollicentur* ».

Car, après la dépopulation partielle de l'Achaïe, causée par la terreur gothique et à laquelle on n'obvia par aucune colonisation, de très grandes étendues de pays cultivables restaient sans propriétaires. Pour remédier à cette grave situation et pour en atténuer de quelque façon les conséquences, un édit impérial fut rendu en octobre 435 [1], pour régler du moins les questions de droit qui se posaient à ce propos. On devait éviter la confiscation, faite à la légère ou prématurément, des biens paraissant vacants, ainsi que l'autorisation hâtive donnée à des tiers de mettre la main sur ces propriétés : une procédure régulière (c'est tout ce qu'on pouvait faire) devait précéder la déclaration de vacance et la confiscation par le fisc ou l'attribution à des tiers. Ce que nous venons d'indiquer concorde parfaitement avec ce que nous dit l'historien Zosime, peut-être pour l'avoir constaté de ses yeux, à savoir qu'au milieu du ve siècle la Grèce n'avait pas triomphé des suites de la dévastation gothique, et que notamment la Béotie et le Péloponnèse présentaient encore d'immenses déserts [2]. C'était aussi parfaitement dans l'esprit de la loi de 424 lorsque, sur la plainte de la commune ruinée de Delphes, un édit impérial fut rendu le 22 avril de la même année qui déchargeait les décurions et les magistrats de la préfecture d'Illyrie de l'obligation de donner des jeux en dehors de leurs propres villes, et spécialement de contribuer aux réjouissances publiques de la capitale Constantinople [3]. Et ce ne fut pas un moindre bienfait pour les Grecs lorsqu'un nouvel acte gracieux de l'année 433 les rédima d'une manière générale de tous les impôts en souffrance des années 408 à 428 [4].

Néanmoins, tous les actes du gouvernement de Théodose II se rapportant à la Grèce n'eurent pas l'approbation de cette

[1]) Cf. Cod. Theod., X, 8 (*De bonis vacantibus*), 5. En 435, Hesychios gouvernait comme proconsul d'Achaïe à Corinthe : Cod. Theod., VI, 28, 8. Également sous Théodose II, il y eut comme gouverneurs d'Achaïe Probus et (évidemment avant Hesychios) cet Anatolios si souvent nommé dans la suite ; tous deux eurent des statues honorifiques à Athènes. Cf. Köhler dans l'*Hermes*, IV (1869), I, p. 133.

[2]) Cf. Zosim., V, 5, 9.

[3]) Cod. Theodos., XV, 5, 4, et Gothofred., *ad loc.*

[4]) Cod. Theod., XI, 28, 16.

fraction des Hellènes qui tenait encore par toutes les fibres du cœur aux anciennes institutions. Car c'est probablement sous Théodose II que disparurent les derniers restes de la vie constitutionnelle en Grèce et que s'établit partout le type monotone du municipe romain, tel qu'il régnait dans toutes les villes du grand empire. Les derniers souvenirs de l'antique constitution et des institutions « de Lycurgue » disparurent maintenant dans cette Sparte autrefois volontiers ménagée par les Romains [1] ; à Athènes aussi, l'Aréopage, ce qui restait sans doute encore des autres cours de justice, sans doute aussi le collège des anciens archontes ou thesmothètes, disparurent pour toujours [2]. La publication de la grande codification du droit romain qui porte le nom de *Codex Theodosianus*, en 438, semble marquer l'achèvement essentiel du grand travail de nivellement des empereurs [3].

[1]) Cf. (texte écrit vers l'année 427) THEODORET., *Therapeutic.* (éd. Gaisford) *de legibus*, p. 343 sqq. (p. 126). K. FR. HERMANN, *Griech. Staatsalterth.* (5e édit.), § 50, 19. MANSO, *Sparta*, III, 1, p. 446.

[2]) Cf. THEODORET., *loc cit.* HERMANN, *op. cit.*, § 176, 22 sqq. Sur l'Aréopage et le reste, voy. encore BEUTLER, *De Athenarum fatis*, p. 22. 37. Nous avons déjà fait remarquer (p. 224) que le conseil des Cinq-Cents mentionné ici par Théodoret avait déjà été modifié précédemment. A propos des archontes, dont le dernier connu par les inscriptions est de 387 (C. I. ATT., I, n° 173. HERMANN, p. 709, n° 24), il se présente une difficulté. Les sources nous font connaître encore, pour le temps qui précède 485, deux archontes-éponymes. L'un est Théagène, SUIDAS, *s. v.*, dans la seconde moitié du ve siècle, bienfaiteur respecté de l'Université, dont on aura l'occasion de parler plus loin. L'autre est Nicagoras le Jeune (probablement un descendant de l'ancienne grande maison athénienne de ce nom) en 485, l'année de la mort du philosophe Proclos. Cf. MARIN., *Procl.*, 36 init. CLINTON, *Fast. Roman.*, I, p. 701. WESTERMANN dans PAULY, *R.-E. d. kl. Alt.*, I, 2, p. 1480, et MEIER, *Comm. epigr.*, s. v. et p. 74 et 75, dont les doutes, du reste, ne sont pas partagés par K. FR. HERMANN, *Griech. Staatsalterth.*, § 176, 25, p. 709. Si l'on ne veut pas combattre sans nécessité l'indication de Théodoret, ou, avec BEUTLER, *loc. cit.*, p. 26, risquer l'hypothèse grave d'un rétablissement de l'archontat, il reste deux suppositions possibles. Ou bien les Athéniens ont donné le nom d'archonte, qui servait à leur chronologie, aux magistrats de système romain fonctionnant chez eux ; ou bien — comme pour leur université de philosophes — on toléra, jusqu'au nivellement définitif de Justinien Ier à Byzance (peut-être sur l'intercession de l'impératrice Eudocie, voy. ci-dessous), que, malgré la suppression du collège des archontes, l'archonte-éponyme fût conservé quelque temps à Athènes comme dernier vestige de l'antiquité.

[3]) Cf. MARQUARDT, *Röm. Staatsverwaltung*, I, p. 212 sqq.

La politique byzantine du temps, sous l'inspiration de Pulchérie, la sœur aînée non mariée de l'empereur, la véritable souveraine du palais, bigote et fanatique malgré ses hautes facultés, ne se contentait pas de faire disparaître de la vie civile les derniers vestiges de l'antiquité; elle continua également de poursuivre la destruction du paganisme hellénique. Car de même que, dans l'intérieur de l'Église, avec la vitalité ardente et passionnée du nouveau culte grandissait aussi la fatale manie des partis religieux de se traiter réciproquement d'hérétiques, de même l'intolérance et la haine fanatique pour les restes du paganisme mourant faisaient d'incessants progrès. Déjà lors de l'intrigue politico-ecclésiastique menée en 403 contre le patriarche Jean Chrysostome, le parti hostile à ce grand homme lui avait reproché, entre autres méfaits, de se servir dans ses sermons d'expressions poétiques païennes[1]: reproche que l'on aurait pu faire à toute la littérature chrétienne de transition depuis le grand Constantin! Mais d'autres mesures très énergiques frappèrent rudement les Hellènes. Sans doute, à Byzance comme à Rome, on était encore bien éloigné de persécuter et de repousser systématiquement les fidèles de l'hellénisme païen à cause de leur foi. Tant que le christianisme n'avait pas encore pénétré toutes les classes, tant que l'hellénisme n'était pas relégué encore dans un petit nombre de pays de montagnes reculés (ce qui n'arriva en Grèce qu'au milieu du VIe siècle), tant que pour le choix des sujets les plus capables pour le service de l'État et pour l'armée on était obligé encore de s'adresser à de nombreux partisans déclarés de l'hellénisme, des lois comme celles d'Honorius en 408 et de Théodose II en 416 restèrent stériles et sans résultats pratiques. Il n'était pas même possible d'exclure complètement les païens des services supérieurs de la cour. Mais l'impulsion du gouvernement central n'en était que plus énergique, quand il s'agissait de faire disparaître les souvenirs matériels de la vieille religion.

La situation générale étant ce que nous avons dit, les édits des empereurs qui recommandaient d'épargner les antiques

[1]) Cf. Hefele, *Conciliengeschichte*, II, p. 81.

édifices sacrés furent naturellement beaucoup moins obéis que les excitations à la suppression des anciens temples et chapelles. En Grèce, les Goths avaient fait leur œuvre avec assez de succès pour qu'Arcadius n'eût pas besoin de prendre des résolutions du moins pour ce pays. Avec la suppression de l'oracle de Delphes, les derniers vestiges de certaines institutions, comme l'ombre de l'ancienne Ligue amphictyonique, durent s'évanouir sans faire de bruit. Mais Théodose II et les personnalités qui le gouvernaient, lesquelles depuis le commencement menaient avec énergie une guerre systématique contre les sectes du paganisme, rendirent le 11 avril 423 un édit péremptoire, ordonnant de procéder avec toute la rigueur des lois existantes contre les païens qui subsistaient encore et leurs tentatives de perpétuer l'exercice des anciens cultes [1]. Ces excitations officielles durent aussi provoquer à des violences contre les païens en Grèce, aussi loin que s'étendait le bras du gouvernement, et dans les cantons où la grande majorité de la population était déjà chrétienne. Et il reste toujours à savoir si les ordres impériaux du 10 juin 423 [2], qui interdisaient sous des peines sévères les violences contre les païens et les juifs vivant tranquillement et dans l'obéissance aux lois, furent plus efficaces que la première loi de 423 contre les païens et celle du 13 novembre 426 [3], par laquelle étaient interdits de nouveau, sous les peines les plus sévères, tous les sacrifices païens, et qui ordonnait aux autorités de détruire tout ce qui restait de sanctuaires, de temples et de chapelles, ou de les purifier par l'érection de la croix.

Il saute aux yeux que, notamment en Grèce, même en dehors de la ville d'Athènes, ces ordres ne furent exécutés que partiellement, et que bien souvent on dut se contenter de purifier les anciens sanctuaires par l'érection de la croix. Néanmoins ils furent l'occasion de nombreux actes de violence. Nous ne manquons pas complètement de renseignements sur ce point pour l'Achaïe, car c'est sans doute dans ce temps que

[1]) Cod. Theodos., XVI, 10, 22.
[2]) Cod. Theodos., XVI, 10, 23. 24.
[3]) Cod. Theodos., XVI, 10, 25.

tombe la dévastation du temple de Zeus à Olympie, qu'une notice perdue [1] place sous l'empereur Théodose II. L'œuvre de destruction fut achevée par des tremblements de terre, ceux du VIe siècle notamment, et par les débordements de l'Alphée et du Cladios désormais livrés à eux-mêmes. Athènes, dont on continua même alors d'épargner les sanctuaires païens, fut néanmoins assez éprouvée sous Théodose II, puisque, à l'exemple de Constantin-le-Grand, on la dépouilla de plusieurs de ses plus précieuses œuvres d'art pour l'embellissement de Constantinople. L'agent de l'empereur fut alors Patricius Proclos (ou le patrice Proclos) : c'est sous sa direction [2] qu'on enleva au temple d'Arès sur l'Aréopage plusieurs colonnes qui servirent à embellir la « Porte d'Or » de la capitale, et que différents autres ouvrages furent conduits hors d'Athènes et de l'Attique pour ajouter un nouveau charme à la résidence déjà si riche. C'est ainsi qu'une colonne monolithe de proportion colossale fut érigée sur l'Hippodrome. Mais ce qui dut être bien plus sensible encore aux Athéniens, c'est qu'on transporta dans la capitale (sans doute sous Théodose II) un deuxième chef-d'œuvre de Phidias. C'était l'admirable image d'Athênê sur l'acropole (probablement la statue colossale d'Athênê Promachos) [3]. Peut-être faut-il attribuer à cette époque la construction d'une bâtisse placée à l'entrée des Propylées, qui devait barrer le chemin aux processions païennes. Conformément à l'esprit du temps, un temple après l'autre fut fermé à Athènes. Nous ne savons pas si la destruction du sanctuaire d'Asklepios [4] près du théâtre fut

[1]) Chez le scholiaste de LUCIAN., *Rhet. præcept.*, 9, dans l'édition de Jacobitz, tome IV, p. 221. Cf. VON LASAULX, *Der Untergang des Hellenismus*, p. 110, et CURTIUS, *Peloponnesos*, II, p. 111. FINLAY, p. 267.

[2]) CODINUS (ed. Bonn.), *De signis*, p. 47. 48. D'autres œuvres d'art, transportées peut-être seulement plus tard hors de l'Attique, sont mentionnées p. 60. WACHSMUTH, *Die Stadt Athen*, p. 720.

[3]) Cf. MARINUS (ed. Boissonade), *Vit. Procli*, 29 et 30, d'après lequel on peut aussi penser à la statue du Parthénon (ou supposer que les deux œuvres d'art ont été enlevées en même temps). FINLAY, p. 267. MICHAELIS, *Der Parthenon*, p. 45 sqq. WACHSMUTH, *Die Stadt Athen*, p. 714, note 5, et p. 720 sqq., note 4. Dans le premier passage, WACHSMUTH montre que la Promachos était encore à Athènes au commencement du Ve siècle.

[4]) MARINUS, *op. cit.*, 29.

causée par la cupidité byzantine ou par le fanatisme des chrétiens d'Athènes. Nous savons pourtant que de même qu'autrefois le fanatisme païen contre les chrétiens, celui des chrétiens contre ce qui restait de philosophes païens pouvait à l'occasion dégénérer en violences [1]. Malgré tout, chez ce peuple grec si tenace, à la ville et à la campagne, l'antique religion ne mourut que très lentement. Beaucoup de gouverneurs furent sans doute accessibles aux présents et auront fermé les yeux sur plus d'une manifestation de la vie antique, pourvu qu'elles ne fussent pas trop hostiles à la croix. Cela s'applique notamment aux restes, bien dégénérés pour le fond et la forme, des anciens jeux solennels et des réunions de fêtes, qui se sont manifestement conservés, avec d'autres débris de l'hellénisme, jusque bien avant dans la période chrétienne [2].

Cependant, en opposition avec cette attitude hostile de Théodose II à l'égard de l'hellénisme, il y avait dans le palais de Constantinople une influence qui modéra sans doute plus d'une fois l'empereur, et qui, du moins, se montrait favorable au plus haut degré aux besoins et aux intérêts matériels des Hellènes, en particulier à ceux d'Athènes. C'était celle de l'épouse de l'empereur, la belle et jeune impératrice (Ælia Licinia) Eudocie, princesse d'une haute culture et dont l'histoire ressemble à un roman. Un des derniers professeurs de sophistique à Athènes, qui représentèrent non sans gloire la rhétorique jusqu'en plein ve siècle, nommé Léontios, homme fort riche, avait une fille aussi belle que bien douée, nommée Athénaïs. La jeune fille était née vers 393 (suivant d'autres calculs, en 400 ou 401 seulement), et avait été élevée par Léontios dans toutes les sciences du temps. Après la mort de son père, elle fut impliquée avec ses frères Valérius et Genesios dans un procès au sujet de l'héritage paternel et se rendit à Constantinople, à l'effet d'y gagner, par l'intermédiaire d'une sœur de son père, la protection de la jeune princesse Pulchérie :

[1]) Marin., *op. cit.*, 15.

[2]) C'est ainsi que même des écrivains chrétiens, comme l'historien ecclésiastique Socrate, ont gardé en plein ve siècle l'habitude personnelle de compter par olympiades.

c'était vers 414 [1] (suivant d'autres, en 420 seulement). Les espérances primitives ne furent pas réalisées. Mais par contre, Athénaïs, qui par sa gracieuse beauté, par l'élégance de sa parole en pur attique et en latin de choix, par sa culture intellectuelle et l'élégance de ses manières, plut infiniment à Pulchérie, devint dame de la cour de la princesse. Et lorsque, plusieurs années après, Théodose songea à se marier, Pulchérie, qui ne voulait pas partager sa toute-puissance avec une fière dame de grande maison, sut diriger l'inclination de son frère vers la modeste fille du professeur athénien. Athénaïs fut donc baptisée par le patriarche Atticos et mariée ensuite, le 7 juin 421, avec l'empereur alors âgé de vingt ans, sous le nom d'Ælia Licinia Eudocia [2].

Le couple impérial vécut longtemps dans une très heureuse union. La jeune princesse, qui célébra poétiquement les dates heureuses du règne de son époux, notamment les succès remportés contre les Perses (420-423) [3], exerça par sa beauté et son amabilité personnelle une grande et heureuse influence sur Théodose. Cette influence fut sans doute plus d'une fois profitable à ses compatriotes grecs, quand il ne s'agissait pas précisément des mesures contre le polythéisme auxquelles la dynastie espagnole tenait avant tout. Le pardon gracieux

[1]) Theophan. (ed. Bonn.), p. 123 sq. Chronic. Pasch., I, p. 576 sqq., où le père est appelé Héraclite. Cedrenus (ed. Bonn.), p. 590-602. Nicephor., *Hist. Eccl.*, XIV, 23. Malalas, *Chronog.* (ed. Bonn.), XIV, p. 353 sqq. Zonar., XIII, 22 (ed. P., vol. II, p. 40). Finlay, p. 160. Parmi les traits étranges dont la postérité byzantine a accoutré l'histoire de cette femme intéressante, il faut mentionner l'arrivée avec elle, dans la capitale, de sept philosophes athéniens (Cranos, Carus, Pelops, Nerva, Silvanus, Apelles et Curvus), et leurs bizarres entretiens avec l'empereur. Codinus (ed. Bonn.). *De signis*, p. 56 sqq.

[2]) Parmi les écrits des modernes sur cette intéressante Athénienne, celui de W. Wigand, *Eudoxia* (1871) a malheureusement tourné au demi-roman. Cf. l'ouvrage plus récent de F. Gregorovius, *Athenaïs, Geschichte einer byzantinischen Kaiserin*, 1882, et Guldenpenning, p. 243 sqq. 253 sqq. 318-326. Quelques ouvrages plus anciens sont mentionnés par Finlay, p. 160 sqq. Cf. encore Clinton, II, p. 136. Le mariage est raconté par Socrat., VII, 21, et par Evagrius, *Hist. Eccles.*, I, 20 init. Marcellin., *Chronic.*, p. 281. Chronic. Pasch., p. 575 sq. et 577 sq. Cedren., p. 590. 602. Malal., XIV, p. 355. Zonar., *loc. cit.* Theophan., *loc. cit.* Nicephor., *Hist. Eccles.*, XIV, 23. 50. Codin., *loc. cit.*

[3]) Socrat., VII, 21.

qu'Eudocie accorda à ses frères pour leur dureté est célèbre : en effet, elle usa de son pouvoir pour les faire élever à de hautes dignités[1]. Quant aux mesures en faveur des Grecs que nous avons mentionnées ci-dessus, il est probable que c'est à elle surtout qu'elles sont dues : personnellement elle resta toujours sympathique pour les Grecs, la science grecque et ses représentants.

Peu à peu Théodose II accorda, dans toute sa conduite politique et ecclésiastique, à son intelligente épouse presqu'autant de confiance qu'à sa sage et énergique sœur. Il est très probable qu'il y eut de bonne heure des conflits entre les deux princesses, conflits qui furent dissimulés d'abord au monde extérieur par l'éclat de la vie de la cour[2]. L'étoile d'Eudocie brilla longtemps d'un éclat croissant. Après la naissance d'une fille, elle fut élevée le 2 janvier 423 à la dignité d'Augusta[3]. La considération dont elle jouissait était montée à son comble, lorsque cette fille Eudoxie avait été mariée, le 29 octobre 437, avec Valentinien III[4], le jeune empereur d'Occident. Peu de temps après, Eudocie, pour accomplir un vœu fait par son époux et par elle-même, fit en 438 ou 439 un pèlerinage à Jérusalem, au cours duquel[5] elle combla de riches présents toutes les églises qu'elle vit en passant, comme celles de Jérusalem elle-même : à Antioche, elle prononça devant la curie et le peuple un discours qui témoignait autant du talent de l'impératrice que de son orgueil d'être descendue d'une famille grecque authentique[6].

1) Chronic. Pasch., p. 578 sq. Malal., *loc. cit.* Zonar., *loc. cit.* Nicephor., XIV, 23. Cf. Sievers, *Studien*, p. 432.

2) Une tentative pour grouper toutes ces intrigues éventuelles (racontées sans souci de la chronologie, notamment par Nicephor., XIV, 47-49, et Theophan., ed. Bonn., p. 151 sqq.) est faite par Sievers, *Studien z. Gesch. d. Röm. Kaiser*, p. 426 sqq et 433 sqq.

3) Chronic. Pasch., p. 580.

4) Socrat., VII, 44. Evagr., I, 20. Prosp. Aquitan., *Chronic.*, p. 659. Marcellin., p. 285. Cassiodor., *Chronic.* (ed. Roncalli, vol. II), p. 229. Chronic. Pasch., I, p. 582. Cedren., p. 598. Malalas, p. 356. Clinton, I, p. 622. Sievers, p. 461.

5) Socrat., VII, 47. Evagr., I, 21. 22. Marcellin., p. 285. Theophan., p. 143. Clinton, I, p. 624.

6) Evagr., I, 20. Chronic. Pasch., p. 585.

Depuis son retour de Jérusalem, la puissance d'Eudocie à Byzance déclina peu à peu. Sa rivalité avec Pulchérie s'envenima, et cette dernière finit par l'emporter. Enfin, les ennemis et les ennemies de l'impératrice, grâce à une imprudence personnelle de celle-ci, réussirent à éveiller chez l'empereur Théodose II la jalousie et le doute sur la fidélité conjugale d'Eudocie[1]. Quelque peu vraisemblable que soit la faute de l'impératrice pour ceux qui pèsent tous les éléments de cette histoire (elle-même a nié toute faute de ce genre sur son lit de mort)[2], Théodose prêta l'oreille à partir de ce moment à la voix de ses ennemis. Les amis d'Eudocie, jusqu'alors très influents à la cour, notamment son prétendu amant Paulinus, un beau Grec de haute culture, ami de jeunesse de l'empereur et alors chancelier de l'empire, ainsi que Cyros, homme distingué, alors préfet urbain de Constantinople, mais suspect à l'empereur au point de vue politique et ecclésiastique, furent renversés. Le premier fut banni en 440 en Cappadoce, puis décapité ; le second, forcé en 442 ou 443 à se faire prêtre et à accepter l'épiscopat de Smyrne, la ville aux émeutes, ou de Cotyæon[3]. Dans ces conditions, la position d'Eudocie était intenable. Elle préféra s'exiler volontairement en 444 à Jérusalem, où elle vécut occupée d'œuvres pieuses et de travaux littéraires jusqu'au 20 octobre 460, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de soixante-sept ans[4].

[1]) L'histoire romanesque de la pomme qui fut, dit-on, la cause de la chute d'Eudocie, est racontée longuement dans Chronic. Pasch., I, p. 584 à 586. Cedren., p. 590 sq. Nicephor., XIV, 50. Malalas, p. 356 sqq. Zonar., XIII, 23, p, 44. Theophan., p. 153. Codin. (ed. Bonn.), *De ædif.*, p. 111 sq. Cf. Finlay, p. 161 sq.

[2]) Cf. Chronic. Pasch., p. 585 sq. Cedren., p. 591. Malalas, p. 358.

[3]) Chute de Paulinus (que Clinton, p. 630, aime mieux placer en 444) : Marcellin., p. 286. Chronic. Paschal., p. 585. Cedren., p. 591. 601. Malal., p. 357. Codin., *loc. cit.* Zonar., *loc. cit.* Theophan., *loc. cit.* Nicephor., *loc. cit.* Sur Cyros, voy. Chronic. Paschal., p. 588 sq. Theophanes, ed. Bonn., p. 149. Cedren., p. 599. Malalas, XIV, p. 362, qui le fait finir comme évêque de Cotyæon en Phrygie. Suidas, *s. v.* et *s. v. Theodos. min.* Clinton, I, p. 629, à l'année 441.

[4]) Chronic. Pasch., p. 585 sq. Cedren., p. 591 et 601. Malalas, p. 357 sq. Zonar., *loc. cit.*, p. 45. Cf. Evagr., I, 22. Nicephor., *Hist. Eccl.*, XIV, 50 (p. 559 B.), XV, 12 et 13. Voy. Clinton, II, p. 136. Finlay, p. 162. On dit qu'Eudocie, même exilée à Jérusalem, fut poursuivie par la haine de ses

Avec la personnalité la plus aimable de la cour disparut en même temps un des principaux facteurs qui, dans le développement original de l'empire byzantin d'alors, exerçaient leur influence sur le cours et la destinée des querelles dogmatiques, notamment dans la chrétienté orientale. Fidèles au plan que nous avons suivi jusqu'ici, nous n'essaierons pas de pénétrer dans l'histoire intime et le fond de ces questions. Il s'agit seulement pour nous de prendre et de développer, dans l'histoire de ces luttes et de ces mouvements théologiques, les faits qui peuvent jeter quelque lumière sur la marche de l'histoire ecclésiastique de la Grèce depuis le partage de l'empire romain.

Nous n'avons pas le moyen de savoir si et jusqu'à quel point les représentants de la mission chrétienne ont su relever moralement ce peuple des Hellènes si cruellement frappé par Alaric. Mais nous pouvons affirmer, sans crainte de nous tromper, qu'après la ruine des principaux sanctuaires antiques et sous l'action constante du gouvernement de l'État, la masse du peuple se laissa gagner aussi de plus en plus rapidement à la nouvelle religion. Cette évolution a dû s'accomplir particulièrement vite dans les grands centres du pays grec, qui avaient été depuis longtemps le siège de communautés chrétiennes, et qui, comme Corinthe, Sparte et autres, venaient de se relever de leurs ruines pour une vie toute nouvelle. C'est Athènes qui, parmi les villes, fit la résistance la plus opiniâtre, à cause de sa situation académique toute particulière ; ailleurs, c'est dans les contrées de forêts et de montagnes les plus retirées que le vieux culte se maintint avec

ennemis byzantins. Deux ecclésiastiques protégés par elle, le prêtre Severus et le diacre Jean, doivent avoir été décapités par un ordre spécial venu de la capitale (Cf. Marcellin., p. 287. Cedren., p. 601 sq.). Au grand chagrin de ceux qui voient avec peine l'image de cette femme souillée par un trait sanglant, la mort violente du comte Saturninus, commandant des troupes du palais à Constantinople, qui avait exécuté la sentence de mort, est attribuée à Eudocie, à laquelle l'empereur aurait ensuite enlevé les honneurs princiers. Cf. Marcellin., *loc. cit.* Priscus dans C. Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, IV, p. 94), fragm. 8. Cf. sur ce point Gregorovius, p. 194 sqq. Travaux littéraires d'Eudocie, voy. dans Clinton, II, p. 136. Finlay, p. 162. Sur ses poésies, voy. Gregorovius, p. 251 sqq.

la plus grande ténacité. Ce qui nous prouve l'expansion relativement rapide du christianisme en Grèce depuis le commencement du ve siècle, c'est d'abord le grand nombre de sièges épiscopaux grecs qui sont mentionnés dans les actes des grands conciles du ve siècle ; ce grand nombre de sièges fut peut-être aussi la cause de ces succès du nouveau culte. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il nous devient possible d'observer la refonte, pour nous servir d'un terme emprunté à la langue des monnayeurs, à l'aide de laquelle un assez grand nombre de coutumes antiques et de cérémonies du culte (dans le sens le plus large du mot) ont continué de subsister sous une empreinte chrétienne, en partie même jusqu'à nos jours.

Si nous faisons abstraction des patriarches de la capitale de Constantinople, dont l'influence (pour ne pas parler de Rome) était contenue encore pour longtemps par l'importance de chefs d'églises comme ceux de Thessalonique d'un côté, d'Alexandrie, Jérusalem et Antioche de l'autre, le plus considérable de beaucoup parmi les évêques des provinces proprement dites de la Grèce européenne continuait d'être l'archevêque de Thessalonique, qui était le métropolitain supérieur des évêques de la préfecture d'Illyrie et qui jouissait même en Occident d'une estime toute particulière. Lorsque l'évêque Bonosus de Sardique eut contesté la « constante virginité de Marie » et prétendu qu'elle avait eu plusieurs fils en dehors de Jésus, un synode de Capoue qui s'occupait de cette affaire en 391 résolut de renvoyer l'examen ultérieur et le jugement de la cause de Bonosus à ses voisins, les évêques de Macédoine, sous la présidence de leur métropolitain Anysios, à Thessalonique [1]. A côté de Larissa, depuis longtemps siège

[1]) Cf. HEFELE, *Conciliengeschichte*, II, p. 49. LE QUIEN, *Oriens Christianus*, II, p. 32. Pour ce qui est de la situation ecclésiastique de Thessalonique, son importance a été la conséquence de causes différentes. Jusqu'à Constantin le Grand, la communauté chrétienne de Thessalonique était beaucoup plus considérable que celle de Byzance ; elle n'était sans doute égalée en Macédoine que par celle de Philippes, dont l'évêque était aussi revêtu de la dignité de métropolitain et représenta à plusieurs reprises l'archevêque de Thessalonique dans les conciles du ve siècle. Il est vrai que, jusqu'au temps de Théodose le Grand et jusqu'au partage de l'empire, l'archevêque de

central et renommé de la Thessalie, et à côté de Patræ, c'est l'église et le siège épiscopal du métropolitain de Corinthe qui jouissait d'une situation privilégiée dans la Grèce proprement dite. C'est à Corinthe que se tint en 419 un synode qui ne manqua pas d'importance ; cet épisode est pour nous comme une oasis — au point de vue ecclésiastique — dans le désert de l'histoire grecque du v[e] siècle. En effet, il y avait dans l'église de Corinthe, exerçant les fonctions de prêtre, dans les premières années de Théodose II, un certain Périgène, homme respecté pour sa moralité et ses hautes facultés. Le siège épiscopal de Patræ étant devenu vacant, cet homme fut sacré évêque de la ville par l'évêque de Corinthe, alors métropolitain d'Achaïe ; c'était peut-être Alexandre. Mais comme la communauté de Patræ protestait contre cette nomination, Périgène aima mieux rester tranquillement à Corinthe. Lorsque son protecteur l'évêque mourut, sa propre église voulut lui conférer l'évêché de Corinthe. Et comme ce passage à un nouveau siège d'un évêque déjà consacré pour une autre église était contraire à la tradition ecclésiastique, on convoqua dans l'Isthme un synode, composé sans doute des évêques d'Achaïe ; ce synode décida qu'il fallait se rendre aux désirs de l'église de Corinthe. Boniface I[er], évêque de Rome, à qui on s'adressa dans cette affaire (en effet, à cette époque, l'autorité de l'évêque de Rome dans la préfecture d'Illyrie contre-balançait encore celle des patriarches d'Alexandrie et de Constanti-

Sirmium fut le métropolitain supérieur de la préfecture d'Illyrie. Mais lorsque, dans la suite, Sirmium fut attribué à l'empire d'Occident, si hostile à l'Orient depuis Rufin, et lorsque Thessalonique devint le siège permanent (cf. ci-dessous) de la préfecture d'Illyrie, la domination spirituelle passa de même aux princes de l'église de Thessalonique. Jusqu'à Justinien I[er] (v. ci-dessous), Thessalonique put se maintenir dans sa supériorité, même contre les patriarches de la capitale sur le Bosphore : ce fut surtout possible parce que les archevêques de Thessalonique cultivaient avec zèle les rapports avec les évêques de Rome, accueillaient avec empressement leurs prétentions papales et s'habituaient à figurer dans l'Orient grec comme les légats ou les vicaires des papes ; cf. Tafel, *De Thessalonica*, p. 46 à 49, qui remarque (p. 47) que Théodose II a conféré l'immunité aux archevêques de Thessalonique et à leur église; voy. la loi d'octobre 424 dans Cod. Theodos., XI, 1 (*De annona et tributis*), 33. L'archevêque Anysios de Thessalonique eut pour successeur Rufus (v. ci-dessous), dont l'épiscopat est placé seulement après 410 environ par Le Quien, *Oriens Christianus*, II, p. 31-33.

nople), approuva complètement l'élévation de Périgène sur le siège de Corinthe. Comme les évêques de Thessalie élevèrent des objections, lorsque notamment ils réclamèrent une décision par un plus grand synode (probablement par tous les évêques du diocèse de Macédoine), l'évêque de Rome repoussa leur proposition, et chargea le vieil archevêque Rufus de Thessalonique d'examiner de nouveau la question avec quelques évêques choisis. Le siège de Rome sut aussi faire échouer une tentative du patriarche Atticos de Constantinople pour placer l'Église grecque sous son sceptre, en se mêlant de cette affaire avec l'aide de l'empereur Théodose II. Périgène resta évêque de Corinthe, sans être troublé davantage dans sa possession [1].

Quoique nous ne soyons pas en état de suivre pas à pas le développement ecclésiastique en Grèce, nous apprenons pourtant par les actes du troisième grand concile œcuménique d'Éphèse (du 22 juin à septembre 431) que, pour ne parler ni de la Macédoine, ni des nombreux sièges anciens et nouveaux des pays grecs voisins de la capitale de l'empire, sur la côte occidentale et les îles du littoral de l'Asie-Mineure, où nous trouvons maintenant aussi un évêque pour Ténédos [2], — nous apprenons, disons-nous, que le nombre des anciens sièges épiscopaux en Crète, en Achaïe, en Thessalie, en Épire et sur les îles, s'est augmenté d'une manière considérable. Indépendamment de la Macédoine et de Thessalonique, dont l'archevêque Rufus se fit représenter à Éphèse par Flavianus de Philippes, nous voyons figurer pour la Thessalie le métropolitain de ce pays, l'évêque Basilios de Larissa, Pausianos d'Hypata, Secundianus de Lamia, Dion de Thèbes phthiotique, Théodore d'Echinæos (ou Echinos en Phthiotide), et Maximus de Demetrias. De l'Épire, nous trouvons Eucharios de Dyrrhachion, Théodore de Dodone et Donatus de Nicopolis, ce der-

[1]) Tout cela d'après Mansi, *Concil. collect.*, IV, p. 435. Voy. Socrat., VII, 36. 40, et Le Quien, *Oriens Christianus*, I, p. 23 sqq. II, p. 160 et p. 9 sqq. Mais Rome, dans la suite, déjoua résolûment une tentative de Périgène pour braver l'autorité de l'archevêque de Thessalonique (II, p. 160 et I, p. 24 sqq.).

[2]) Cf. Harduin, *Collect. Concil.*, I, p. 1351. 1579.

nier maintenant métropolitain de l'ancienne Épire, comme l'évêque de Dyrrhachion occupait la même situation pour la nouvelle Épire. L'Achaïe, outre son métropolitain Périgène de Corinthe, avait envoyé les évêques Agathocle de Corone, Domninus d'Oponte, Anysios de Thèbes, Callicrate de Naupacte, Nicias de Mégare. De Crète, où le christianisme faisait alors de grands progrès, notamment parmi les juifs, étaient venus les évêques de Gortyne (métropolitain), de Gnosse, de Lampa et de Cherronesos, tandis que les Iles (où l'évêque Jean de Lesbos présidait aux villes de Mitylène, de Méthymne et de Pordosélène ou Prosélène) avaient envoyé Hellanicos de Rhodes et Hesychios de Paros (dont le successeur fut Athanase)[1]. Nous ne savons pas pour quel motif on ne nomme pas les représentants spirituels de localités aussi considérables que Sparte, Patræ et Athènes au concile

[1]) Cf. notamment les statistiques dans Le Quien, *Oriens Christianus*, II, p. 103 à 274. Mansi, *op. cit.*, IV, p. 1123 sqq. 1211 sqq. et 1363 sqq., comme aussi p. 1215. 1270 (et V, p. 714), et Harduin, I, p. 1351 sqq. 1425 sqq. 1528 sqq. 1578 sqq. Une liste plus courte de noms et de sièges d'évêques grecs qui prirent part aux conciles et synodes du v[e] siècle est donnée aussi par Wesseling (ed. Bonn. ad Hierocl. *Synecd.*), où sont cités pour le concile d'Éphèse, en dehors de Thessalonique, l'évêque Théodore d'Echinæos (p. 416. ad p. 391), de plus l'évêché de Thèbes en Béotie (p. 421 sq. ad p. 392), comme aussi Corinthe, siège métropolitain (à côté duquel, p. 425, Patræ est nommé aussi comme siège d'un métropolite, naturellement à titre honorifique, avec le droit pour cet évêque d'avoir le pas sur les autres suffragants de la province). Pour la Crète, p. 427. 428, les évêchés de Lyttos et de Subritos, ainsi que Gortyne. Pour l'Épire sont mentionnés aussi ici le métropolitain de Nicopolis et Théodore de Dodone. L'évêque des Achéens, Cyrus, mentionné dans Mansi, *loc. cit.*, dans une version douteuse, nous paraît très discutable, à moins que ce ne soit un évêque de Patræ. L'évêché de Théoctistos, Césarée en Thessalie (Harduin, p. 1351 sq.), doit être cherché sans doute dans la ville nommée par Procop., *De ædif.*, 4, 3. L'évêché des montagnes boisées thessaliennes ou thessaloniciennes de Perrhebios, dans Mansi et Harduin, *ibid.*, est cherché dans Pharsale par Wesseling, p. 417 (ad p. 391), ainsi que par Le Quien, II, p. 116. Wesseling, p. 418, nomme aussi, au deuxième concile de Nicée, qui eut lieu beaucoup plus tard, pour les îles thessaliennes, l'évêque Ruben de Scopelos; comme aussi [ad p. 395], p. 481. 483, l'évêché de Méthymne, de même que Mansi, p. 1123 sqq., cite pour Éphèse l'évêque Jean de Proconnèse. Socrat., VII, 36. (Pour les nouveaux chrétiens juifs de Crète, voy. Socrat., VII, 38. Sur la Crète en général, voy. Le Quien, II, p. 255 à 274). Enfin on n'est pas certain que les évêchés de Corone et de Coronée dans Le Quien, II, p. 193 sqq., ne soient pas identiques.

d'Éphèse ; nous ne savons pas davantage si ces sièges étaient alors inoccupés pour un motif ou un autre.

La lutte au sein du concile d'Éphèse, à laquelle tant d'évêques helléniques prirent une part si active, était engagée entre les partisans de la doctrine qui avait été orthodoxe jusqu'alors sur les rapports de la nature divine et de la nature humaine dans la personne de Jésus-Christ, et ceux de la nouvelle théorie du patriarche de Byzance, Nestorios. La victoire du parti catholique orthodoxe eut pour conséquence l'éloignement du patriarche Nestorios de son siège de Constantinople (au commencement de septembre 431)[1]. Il eut d'abord pour successeur un vieux moine, le prêtre Maximien (25 octobre 431), né à Rome : ce n'était pas précisément un savant, mais un homme paisible et sans prétentions[2]. Lorsque ce dernier mourut, après un épiscopat de deux ans et demi, le 12 avril 434, on éleva sur le siège patriarcal (434) un ancien et ardent adversaire de Nestorios, le prêtre Proclos, qui avait dû être autrefois évêque de Cyzique, mais que cette église avait repoussé ; c'était un homme considérable et de grandes capacités[3]. A la mort, en 447, de cet évêque très célèbre dans son temps, son successeur fut Flavianus, qui avait été jusque-là prêtre et skeuophylaque (ou conservateur des vases sacrés) dans l'église principale ou Sainte-Sophie de Constantinople[4].

Les évêques helléniques sont restés alors en général fidèles à l'attitude dogmatique qui depuis Constantin le Grand caractérise les chrétiens de la Grèce. Fidèles à l'antique orthodoxie

[1]) Nestorios (Socrat., VII, 34. Cedren., p. 595. Clinton, *F. R.*, I, p. 615. Marcellin., p. 283. Prosp. Aquitan., *Chronic.*, p. 657. Evagr., I, 4. 5. 7) fut relégué d'abord dans son ancien couvent, celui de Saint-Euprepios, près Antioche ; mais il fut exilé en 435 dans une des oasis de l'Afrique orientale, où il vécut encore plusieurs années, jusqu'à ce qu'il fût encore forcé de changer de lieu d'exil. Outre ces oasis, les îles et les récifs de la mer Égée, en particulier, étaient alors et plus tard des lieux de relégation pour les condamnés politiques, ecclésiastiques, et pour ceux dont la condamnation avait eu le double caractère politique et dogmatique : cf. Jean d'Éphèse, *Histoire de l'Église*, I, 29, trad. Schönfelder, p. 30.

[2]) Nicephor., *Chronogr. compend.* (ed. Bonn.), p. 774. Socrat., VII, 35. 37. Evagrius, I, 4-8. Marcellin., p. 283. Cedren., p. 599.

[3]) Nicephor., *loc. cit.* Socrat., VII, 40. 41. Evagr., I, 8. Cedren., *loc. cit.*

[4]) Nicephor., *loc. cit.* Evagr., *loc. cit.* Cedren., p. 601.

et à l'unité de foi de leurs ancêtres d'Achaïe et des autres provinces grecques qui résistèrent avec énergie à l'arianisme, les Hellènes furent en général inébranlables en face du nestorianisme ; plusieurs de leurs évêques, notamment ceux de Corinthe et de Naupacte, prirent personnellement à Éphèse la défense du dogme ancien. Il y eut pourtant une exception éclatante. Le métropolitain de Thessalie, Basile de Larissa, adhéra aux actes favorables à Nestorios de l'anti-synode ou « conciliabule[1] » qui s'était groupé à Éphèse autour du patriarche Jean d'Antioche, en opposition contre la majorité du synode dirigée par Cyrille d'Alexandrie. Basile, avec ses suffragants Pausianos d'Hypata et Maximinus (Maximus) de Demetrias, ainsi qu'Anastasios de Ténédos et Theosebios de Chios, appartint dès lors au parti de ces évêques qui (sans perdre immédiatement leurs charges, ce qui n'eut lieu qu'en 434) gardèrent en partie jusqu'à leur fin une attitude d'opposition haineuse au parti victorieux de Cyrille et aux essais de pacification tentés dans l'Église, et ne purent pardonner l'injustice commise à l'égard de Nestorios[2].

Du reste, l'état des affaires de cette époque ne pouvait qu'affaiblir la suprématie de fait des patriarches byzantins ; nous ne devons donc pas nous étonner si l'évêque de Rome, notamment quand c'était un homme de la valeur de Léon Ier le Grand, prenait de plus en plus d'influence dans les diocèses de Macédoine. Il est intéressant de voir comment ce grand homme, dans ses lettres, donnait de véritables ordres dans les affaires de la Grèce, dont il s'efforçait avec zèle à maintenir les évêques dans la ligne orthodoxe. C'est ainsi que, dans une lettre du 6 janvier 446 entre autres, il se déclare très énergiquement contre la conduite du métropolitain de Corinthe, Érasistrate, qui imposait au clergé et à l'église de Thespies un évêque qui était personnellement inconnu et antipathique

[1]) Cf. Mansi, IV, p. 1259 sqq. Harduin, I, p. 1447 sqq. Hefele, *Conciliengeschichte*, II, p. 179.

[2]) Cf. Mansi, V, p. 951 sqq. 959 sqq. 965. 966. Hefele, *Conciliengeschichte*, II, p. 193. 267. Basile ne semble pas avoir trouvé en Thessalie une grande sympathie pour sa cause : cf. aussi ce qui semble ressortir au fond des indications données par Hefele, *op. cit.*, p. 181, note 1.

au diocèse, et interdit avec beaucoup de fermeté ce genre de nominations imposées. Dans une lettre de 445/6 ou 449, il prend aussi très énergiquement parti pour le métropolitain Atticos de Nicopolis, contre lequel l'archevêque Anastase de Thessalonique avait appliqué avec une grande exagération les règles de la discipline ecclésiastique [1].

Mais pour ce qui, aux yeux des chrétiens de ce temps, était l'intérêt capital, c'est-à-dire une inflexible orthodoxie dogmatique, l'église grecque suivit, comme nous l'avons dit, constamment l'antique ligne droite. L'esprit de parti, si naturel à la race grecque, n'apparaît pas dans les choses ecclésiastiques, si ce n'est dans les grandes cités cosmopolites de l'Orient, où il éclate avec une terrible fureur. Telle était en général la situation lorsque, au grand scandale du patriarche byzantin Flavianus, un prêtre de son église nommé Eutychès, archimandrite d'un couvent de la capitale, inaugura en 447 « l'hérésie monophysite » par l'exagération d'une des faces de la doctrine orthodoxe contre les anciennes idées de Nestorios. Sa théorie, qui aboutissait à prétendre que tout ce qu'il y avait d'humain en Jésus a disparu dans l'essence divine du Christ et s'est confondu avec lui en une seule nature, trouva d'abord un adversaire fougueux dans le patriarche Flavianus, qui provoqua sa condamnation et sa destitution par un synode réuni à Constantinople en 448. Mais Eutychès, qui faisait les plus grands efforts pour se maintenir, réussit à gagner la faveur de personnages puissants. D'une part, le successeur (depuis 444) de Cyrille à Alexandrie, l'ambitieux et violent Dioscure, s'intéressait vivement à la théorie de l'abbé byzantin ; d'autre part, l'eunuque Chrysaphios devint son puissant protecteur à la cour impériale, où les ministres étaient les maîtres. Par cet eunuque, Eutychès parvint à gagner pour lui la cour et l'empereur Théodose II lui-même, au point que Flavianus se vit enfin réduit non seulement à défendre sa propre orthodoxie, mais encore à consentir à une révision des actes de son synode et à la convocation d'un grand concile à

[1]) Mansi, V, p. 1274 et 1279. Cf. Le Quien, II, p. 105. 133 sqq. 161 sqq. Clinton, I, p. 633. 639.

Éphèse, qui devait décider des questions soulevées et prononcer dans la querelle personnelle de Flavianus et d'Eutychès. Ce concile, qui se réunit au commencement d'août 449, tristement célèbre sous le nom de « brigandage d'Éphèse » (auquel prit part, soit dit en passant, parmi les évêques d'Achaïe, le métropolitain Érasistrate de Corinthe, comme partisan de Dioscure)[1], aboutit sous l'action énergique et violente de Dioscure à la réhabilitation d'Eutychès et à la destitution de Flavianus. C'était une victoire complète du parti monophysite. Flavianus fut aussitôt conduit en exil et mourut peu de temps après l'issue du concile, peut-être par le crime de son escorte, dans la petite ville lydienne d'Épipa. Sa place fut prise dans la capitale par un partisan du fougueux Dioscure, un diacre nommé Anatolios[2], jusqu'alors prêtre à Alexandrie et apocrisiaire de Dioscure à Constantinople.

Bien que l'empereur Théodose II eût confirmé les résolutions du « synode de brigands », ces résolutions et les idées monophysites rencontrèrent une forte et constante opposition à Rome et en Italie (en grande partie aussi dans les pays gréco-illyriens), en Asie-Mineure, en Syrie et dans le Pont, tandis que l'Égypte, la Palestine et la Thrace se rangèrent du parti de Dioscure et de l'empereur. L'exaspération montait de toutes parts, et même dans la capitale l'orthodoxie prit une attitude très raide vis-à-vis de l'empereur. Lorsque donc Théodose II mourut subitement le 28 juillet 450, à la suite d'une chute de cheval, et que la princesse Pulchérie accorda sa main et la couronne byzantine au général Marcien, qui fut couronné le 25 août 450, cet homme d'État distingué crut que la situation exigeait impérieusement le rétablissement de la concorde dans l'Église par la convocation d'un nouveau et grand concile, délibérant en pleine liberté. Ce concile, le

[1]) Mansi, V, p. 1274. Outre Érasistrate, on vit venir des pays grecs à ce synode notamment Luc de Dyrrhachion, Atticos de Nicopolis, Eutychios d'Hadrianopolis, Jean de Messène, Athanase d'Oponte, Vigilantius de Larisse, Constantin de Demetrias et Jean de Rhodes. Le Quien, II, p. 105. 111 sqq. 133 sqq. 143 sqq. 196. 207. 242. I, p. 923 sqq.

[2]) Nicephor., *Chronogr.*, p. 774. Evagr., I, 10. II, 4. Prosper. Aquitan., *Chronic.*, p. 669 sq. Marcellin., *Chron.*, p. 288. Cedrenus, p. 602. Zonar., XIII, 23, p. 43 sq. Hefele, II, p. 366 sqq.

quatrième œcuménique, fut réuni, comme on sait, à Chalcédoine, du 8 octobre au 1er novembre 451.

Sur les 600 membres environ qui prirent part à ce célèbre concile, il y eut de nouveau de très nombreux évêques grecs. Néanmoins, en dehors d'Anastasios, archevêque de Thessalonique depuis 435 et à qui succéda Euxitheos, la Thessalie, de toutes les provinces grecques celle qui après l'Épire avait développé son épiscopat de la manière la plus complète, n'envoya cette fois que trois représentants: le métropolitain Vigilantius de Larissa, et les évêques Constantin de Demetrias et Pierre d'Echinos. Par contre, il était venu de Crète une députation renforcée : tous les évêques de Gortyne, Gnossos, Lampa, Eleutherna, Subritos et Apollonia. Il vint aussi d'Épire beaucoup plus de représentants que vingt ans auparavant à Éphèse, car là aussi le système hiérarchique avait pris de grands développements. Indépendamment de Luc de Dyrrhachion et d'Eusèbe d'Apollonie, l'ancienne Épire proprement dite envoya outre son métropolitain Atticos de Nicopolis, outre Soterichos de Corcyre, les évêques Marcos d'Eurœa, Peregrinus de Phœnice, Claudius d'Onchesmos ou Anchiasmos, Eutychios d'Hadrianopolis, Philocteos de Dodone et Jean de Photice. Pour l'Achaïe, Athènes et Sparte brillèrent encore cette fois par leur absence ; mais tandis que des localités comme Amphissa, Élis, Hermione et Trœzène semblent n'avoir pas eu encore d'évêques, le nouveau système ecclésiastique de cette province nous apparaît néanmoins complet pour l'essentiel. Autour du métropolitain d'alors, Pierre de Corinthe, se groupent, outre le vieux Nicias de Mégare, plusieurs nouveaux évêques péloponnésiens: Jean de Messène, Ophelimos de Tégée, Onesimos d'Argos (dont le prédécesseur Genethlios avait déjà collaboré à la condamnation d'Eutychès à Constantinople en 448 [1]), comme aussi Jean de Patræ. Pour la Grèce moyenne nous trouvons, outre Irénée de Naupacte et Athanase d'Oponte, le nouvel évêque Domninus de Platée ; dans les îles les plus voisines, Délos présente un nouvel évêché représenté par Sabinus. Pour les îles plus éloignées

[1] Le Quien, II, p. 183 sq.

nous trouvons encore Florentius de Ténédos, Julien de Cos, Jean de Rhodes, Tryphon de Chios, et Honoratus de l'île macédonienne de Thasos. On voit combien, de décade en décade, les contrées helléniques font des progrès vers le système qui devint la règle dans le temps du développement complet de l'église orientale, c'est-à-dire l'existence d'un évêché dans toute ville quelque peu notable [1].

Les résolutions et les discussions de cet important concile où se distinguèrent, parmi les Hellènes, notamment les évêques de Nicopolis, Corinthe et Naupacte, aboutirent bientôt (d'autant plus que Chrysaphios était depuis longtemps renversé et que le patriarche Anatolios était rentré depuis longtemps dans l'orthodoxie) à une cassation formelle du synode de brigands, à l'isolement complet de Dioscure et à l'adhésion expresse à la majorité orthodoxe des évêques helléniques de Crète, d'Achaïe, de Thessalie, de Macédoine, d'Épire, qui pouvaient encore être hésitants pour des raisons faciles à comprendre. Non pas qu'ils eussent partagé les idées monophysites : mais ils avaient cru pour la plupart que Flavianus était hétérodoxe, et que, par conséquent, il avait été justement condamné par Dioscure à Éphèse [2]. Néanmoins, ni la

[1]) Cf. les listes dans Harduin, I, p. 1799 sqq. et II, p. 51 sqq. 55 sqq. 59. 66. 174. 175. 275 sqq. 283. 366 sqq. 399. 446 sqq. 458 sqq. 467 sqq. 495 sqq. Mansi, VI, p. 566 sqq. 750 sqq. 871 sqq. 927 sqq. 939 sqq. 978 sqq. 1081 sqq. VII, p. 27 sqq. 119 sqq. 135 sqq. 185 sqq. Le Quien, II, p. 103 à 269. Wesseling, *op. cit.*, nomme (p. 416 ad p. 391) Pierre d'Echinos ; (p. 430 ad p. 392) Marcos d'Eurœa ; (p. 431 ad p. 393) Luc de Dyrrhachion : sur Atticos de Nicopolis, voy. aussi Evagr., II, 18. Sur l'épiscopat hellénique du temps de l'empereur Marcien et du concile de Chalcédoine, voy. aussi Kuhn, *Städt. und bürgerl. Verf. des Röm. Reiches*, II : d'une part (ce qui ne nous touche plus ici), sur les évêchés de la province *Asia proconsularis*, p. 276 sq. ; d'autre part, p. 281 sq., sur ceux de la province des Iles. Ici nous trouvons dans la suite, au temps du concile de Constantinople sous Justinien Ier, pour la première fois des évêques de Naxos et de Carpathos, tandis que Siphnos et Amorgos dépendaient spirituellement de Paros ; plus tard encore, des évêques particuliers de Mitylène, Méthymne, Tenos, Thera, Melos, Leros, Samos, Andros.

[2]) Mansi, VI, p. 679 à 683. Harduin, II, p. 130 sq. Hefele, p. 415. Enfin, fait important seulement pour l'histoire du Bas-Empire byzantin, c'est par ce concile (malgré l'opposition constante du Siège romain) que le pouvoir du patriarche de Constantinople fut étendu non seulement sur le diocèse de Thrace, mais encore sur les diocèses d'Asie et du Pont.

destitution de Dioscure du siège d'Alexandrie, ni la nouvelle formule de la foi orthodoxe qui fut le dernier acte de ce concile, ni les décrets de l'empereur Marcien qui défendirent (en 452) toutes discussions sur la question monophysite et eurent pour but, en dehors des mesures violentes ordinaires contre les hérétiques, d'empêcher par des pénalités sévères la formation d'un clergé monophysite, rien de tout cela ne réussit à écraser la nouvelle hérésie et à rétablir l'unité de l'Église. Et tandis que se manifestaient déjà les commencements de cette évolution si dangereuse au point de vue politique grâce à laquelle le nestorianisme devint pour ainsi dire la religion nationale des chrétiens mésopotamiens, et le monophysitisme, celle des chrétiens égyptiens et de beaucoup de chrétiens palestiniens, le monophysitisme conservait même dans d'autres parties de l'empire de nombreux adhérents, et fut, comme nous le verrons, pendant longtemps encore la cause de mouvements très importants dans les contrées helléniques.

Mais il y a dans l'histoire de la christianisation de la Grèce une autre question qui présente des difficultés toutes particulières : comment les mœurs antiques et les institutions même de l'antiquité se sont-elles revêtues de formes chrétiennes ? Il est à peu près impossible de déterminer d'une manière spéciale comment et à quel moment tel ou tel usage antique a commencé à s'effacer, ou à prendre un caractère nouveau, le caractère chrétien[1]. On peut seulement appeler l'attention sur ce fait, qu'à travers l'histoire obscure et sanglante des invasions slaves, à travers l'époque encore si peu expliquée où le peuple grec sut se retrouver au milieu de la confusion hétérogène qui fut le résultat du mélange avec les Slaves, on a pu voir se conserver d'une manière vraiment merveilleuse et avec une ténacité vraiment grecque, dans beaucoup de parties de la Grèce et jusqu'à nos jours (pourvu que nous fassions abstraction de la couche albanaise, la plus récente de toutes),

[1]) Pour les détails qui suivent, cf. comme sources principales les travaux de : CURT WACHSMUTH, *Das alte Griechenland im neuen;* ainsi que BERNHARD SCHMIDT, *Das Volksleben der Neugriechen und das hellenische Alterthum,* première partie; enfin AUGUST MOMMSEN, *Athenae Christianae.* Cf. encore FRIEDLÄNDER, *Röm. Sittengesch.*, III, p. 605 sqq.

des restes très considérables des anciennes mœurs, notamment de la religion, toujours pourtant amalgamée d'une manière bizarre avec des formes chrétiennes. Il est facile de comprendre comment ces rapports entre les deux cultes ont pu s'établir. En effet, comme le pense un homme qui connaît parfaitement le peuple grec ancien et moderne [1], lorsque pendant le v[e] et le vi[e] siècle on s'occupa sérieusement de christianiser le peuple hellénique, les prêtres chrétiens, voyant que le christianisme ne pénétrait qu'avec une certaine difficulté dans les masses, se virent forcés de traiter l'antique foi avec les plus grands ménagements. On établit donc des parallèles entre les doctrines chrétiennes et les idées analogues de l'hellénisme ; on commença à substituer pour le peuple aux anciens dieux et héros des saints chrétiens dont le caractère s'en rapprochait, ou qui même ne présentaient avec eux d'autre analogie que la consonnance du nom. On conserva (lorsqu'on renonça à les détruire) des temples et d'autres lieux consacrés à l'ancien culte pour l'usage du culte chrétien, en leur donnant des noms nouveaux. Il arriva souvent que, malgré le changement de nom, la signification essentielle de l'être vénéré restait la même, et que le peuple, sans en avoir bien conscience, adora longtemps encore les anciennes divinités sous des noms nouveaux. Le cycle de légendes qui ne tarda pas à entourer les plus populaires des nouveaux saints s'enrichit d'une bonne partie de l'ancienne croyance mythologique sous une forme très peu modifiée. De même une bonne part de l'esprit ancien, dans les fêtes, le cérémonial, les agréables superstitions, fut traduite en style chrétien, et, souvent

[1]) Cf. Wachsmuth, *op. cit.* p. 22 sqq. B. Schmidt, I, p. 45 sqq. Mais à ce propos, Schmidt (p. 47) fait remarquer avec raison que, si la mission chrétienne rattachait de préférence le culte nouveau à des lieux consacrés depuis des siècles par la religion, cependant beaucoup de sanctuaires antiques, sur la signification desquels il n'y a pas le moindre doute, sont aujourd'hui occupés par des saints qui n'ont aucune ressemblance avec les divinités qu'on y adorait, pas même celle du sexe. « C'est ainsi, entre autres, qu'à la place d'un ancien temple d'Athêné à Titane s'élève maintenant une chapelle de saint Tryphon; à la place de Zeus Ithomatas a été mise la mère de Dieu, de même que cette dernière a remplacé à Corfou Zeus Casios; dans le village de Melinado à Zacynthe s'élève l'église de Saint-Demetrios à la place d'un sanctuaire d'Artémis, etc., etc. » Cf. encore A. Mommsen, p. 5.

ennoblie, souvent telle quelle, passa dans la nouvelle vie de l'époque, pour subsister jusqu'à nos jours.

C'est de cette façon qu'à cette époque (probablement sous Justinien I[er]) le Parthénon sur l'acropole d'Athènes fut transformé en église de sainte Sophie d'abord, c'est à dire de la Sagesse chrétienne ou divine, et plus tard de la Panagia (la vierge Marie), et devint l'église principale d'Athènes avec le siège de l'évêché. Le temple de Thésée à Athènes fut consacré au chevalier saint Georges de Cappadoce, le tueur de dragons ; l'Olympiéon devint le sanctuaire de saint Jean[1]. Le dieu du soleil promenant à travers le ciel son char de feu, Hélios (ou Ilios comme on disait sûrement déjà alors), dut, comme beaucoup d'autres vieilles divinités vénérées dans des sanctuaires situés sur les cimes des hautes montagnes, céder la place à Élie (saint Ilias), qui s'éleva au ciel dans un char de feu[2]. Le rôle de l'antique dieu du vin, Dionysos, fut pris par un saint particulièrement aimé, saint Denys (Dionysios[3]), tandis que le dieu de la mer, Poseidon, fut remplacé par saint Nicolas, le patron des nautoniers[4].

La masse nouvellement convertie des Hellènes transporta de même sur le Dieu chrétien une partie des idées mythologiques qu'elle avait de Zeus, le dieu suprême du polythéisme[5]. Quant aux saints, que le peuple priait comme de vraies divinités, ils prirent bientôt la première place dans la croyance, parce qu'ils avaient quelque chose de plus familier que le

[1]) Cf. Wachsmuth, p. 23. K. Hopf, *Griechenland im Mittelalter*, p. 88. A. Mommssen, *loc. cit.* p. 4. 33-40. p. 54 sqq. 99. Schmidt, p. 45 sq. Michaelis, *Der Parthenon*, p. 45 sqq. Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 720 sqq.

[2]) Wachsmuth, *Das alte Griechenland*, p. 23. Voy. Schmidt, p. 48.

[3]) Wachsmuth, p. 24.

[4]) Wachsmuth, p. 23. Schmidt, I, p. 37.

[5]) Cf. les développements dans B. Schmidt, I, p. 26 sqq. Des restes positifs de l'antique culte de Zeus se sont conservés notamment dans l'île de Crète, où Schmidt (p. 27) mentionne entre autres l'exclamation encore usitée aujourd'hui : « ἠκοῦτέ μου Ζῶνε θεέ », de même que (p. 28) la locution employée comme une expression mêlée d'admiration, d'étonnement, de colère, de dérision : « θεὲ τῆς Κρήτης » ou « γιὰ τὸ θεὸ τῆς Κρῆτης ». Schmidt croit que cette phrase a été employée par les chrétiens des premiers siècles pour se moquer des adhérents de la vieille croyance : ç'aurait été une invocation ironique au dieu suprême des païens enterré en Crète.

Dieu souverain, et parce que le culte des images qui s'y rapportait permettait une dévotion plus matérielle. C'est ainsi surtout que le culte de la « mère de Dieu », la Panagia Maria, jeta de profondes racines dans la vie nouvelle du peuple grec. La Panagia ainsi que les autres saints eurent bientôt, ainsi que les dieux olympiens, à côté de leur culte général des cultes locaux spéciaux. De même qu'avant le christianisme il y avait eu un Apollon de Delphes, une Artémis d'Éphèse, une Hêra de Samos, un Poseidon de Ténare, les Grecs connaissent maintenant une Panagia d'Amorgos, un Jean (Theologos) de Paros, un Taxiarque (saint Michel) de Syme, etc. C'est ainsi qu'en développant le système des missionnaires, qui adaptaient les anciennes divinités à des idées chrétiennes, les Grecs convertis attribuaient à leurs saints des compétences spéciales et des domaines propres, qui les assimilaient de plus en plus aux anciennes figures de l'hellénisme. Mentionnons encore, après ce qui a déjà été dit, une quantité de renseignements spéciaux qui nous apprennent que saint Georges était le patron du métier des armes ; que Cosmas et Damianos (les principaux des SS. Anargyroi) devinrent parmi les saints grecs les représentants de la médecine; que, notamment en Crète, saint Eleutherios prit la place d'Eileithyia ; que les surnoms et les spécialités des nouveaux saints de ce pays ne le cédèrent guère pour la variété à ceux des anciennes divinités et furent imaginés d'après les mêmes principes ; qu'ils devinrent les patrons de professions, de villages, de villes, d'îles et de régions entières. Et de même que le culte des reliques était pratiqué avec ardeur depuis longtemps dans l'hellénisme vieillissant, il se développa de plus en plus par le culte des saints chrétiens. De sorte que telle localité ou tel pays passaient pour tout particulièrement bénis, parce qu'ils possédaient ou bien le corps entier ou des parties du corps d'un saint. A Thessalonique, le culte de saint Démétrios avait déjà pris tout son développement dans le temps de Justinien I[er] : mais, dès la fin du IV[e] siècle, la vénération de ce saint (dont le tombeau et les reliques opéraient des cures miraculeuses déjà sous Constantin-le-Grand) l'emportait sur le culte de tous les autres saints, en exceptant Paul, le Christ et

la Panagia[1]. Saint Spyridon ou Spyridion de Trimithonte, que nous connaissons déjà, est le patron de Corfou depuis l'année 1453, où ses cendres ont été sauvées de la capitale et transportées dans cette île. Et jusqu'au départ définitif des Vénitiens, saint Tite, dont on possédait la tête, fut le patron des Crétois chrétiens, tandis que l'apôtre saint Paul avait hérité des attributions bienfaisantes d'Héraclès et défendait le pays contre les ours, les loups et les serpents venimeux. Avec la passion du merveilleux, qui dominait également dans ce temps les païens et les chrétiens, le peuple grec s'attacha avec prédilection à la vertu miraculeuse qui était attribuée aux nouveaux saints, à leurs images et à leurs reliques, tout à fait comme dans l'antiquité ; l'image de la Panagia de la main de l'apôtre Luc, qui fut dans la suite l'objet d'un culte empressé de la part des pèlerins dans le Peloponnèse (dans le couvent de Megaspelæon), ne fut pourtant découverte qu'en 315 dans un fourré d'une forêt du Péloponnèse[2]. A ce goût pour le merveilleux se rattache encore un double usage, qui a été purement et simplement traduit de la vie antique dans la vie chrétienne. D'une part, la coutume des malades de dormir la nuit dans les églises. De même que l'Hellène païen attendait d'une nuit passée dans le sanctuaire d'Asklepios le rétablissement de sa santé ou au moins la révélation dans un rêve des remèdes nécessaires, de même le Grec chrétien gravement malade va se coucher le soir dans l'église d'un saint connu comme guérisseur et s'endort sous son image après avoir prié l'intercesseur dans lequel il met sa confiance : cela se passe surtout aux fêtes annuelles de ces saints. L'espoir d'une révélation prophétique pendant le sommeil amène aussi les malades dans ces églises, par exemple, dans celle de la Panagia. D'autre part, la pratique de gagner la faveur des puissances célestes par des présents a passé tout simplement des dieux aux saints, et nous voyons des quantités de dons offerts aux églises, dons de toute nature, la plupart acquittés pour l'accomplissement

[1]) Tafel, *De Thessalon.*, p. XLVI sq. et p. 112 sqq. Voy. sur les églises de Demetrios à Thessalonique, p. 112 à 136.

[2]) Cf. Schmidt, *loc. cit.*, p. 35 à 55. Wachsmuth, p. 24. L. Ross, *Griech. Inselreisen*, II, p. 132.

d'un vœu conditionnel. Ainsi la fondation de lampes précieuses ou de flambeaux dans les sanctuaires a directement passé de l'hellénisme au christianisme; de même encore la coutume d'offrir, après la guérison d'une grave maladie, une imitation en métal précieux ou en cire du membre guéri à l'église ou à la chapelle du saint qu'on a invoqué avec succès[1]. Enfin, si les anciennes panégyries ou fêtes religieuses populaires sont entrées profondément dans la vie chrétienne, si elles se célèbrent dans la suite et aujourd'hui encore particulièrement aux anniversaires des saints et des patrons des diverses localités : de même l'héritage de l'antiquité se manifeste dans bien des usages solennels autrement encore que dans la forme extérieure. Ainsi la procession lugubre si originale qui traverse la moderne Athènes dans la nuit du vendredi saint, en accompagnant à la lueur de mille cierges et au chant de cantiques plaintifs le corps en cire du Christ à son sépulcre, a été comparée avec quelque vraisemblance aux grandioses processions avec flambeaux que les anciens Athéniens entreprenaient aux grandes Éleusinies. Il était naturel de transporter à la semaine pascale les solennités et les cérémonies d'une fête qui repose sur les mêmes antithèses de sentiments que la fête antique : c'est ici comme chez les Grecs le brusque passage de la douleur à la joie, d'un jeûne sévère et ascétique à la joie de vivre la plus désordonnée[2].

[1]) Cf. Schmidt, p. 65 à 82. Wachsmuth, p. 29. Tafel, *De Thessalonica*, p. 118 sqq.

[2]) Wachsmuth, p. 26 sqq. Schmidt, p. 55, et p. 83 à 88. A ces réminiscences de l'antiquité revêtues de formes chrétiennes et autres semblables, il faut encore ajouter d'innombrables coutumes, usages, idées de tout genre dans lesquelles la vie antique continue jusqu'à nos jours, en dépit (pour ne pas parler ici des invasions slaves) de la révolution qui, dans les premières années de l'empereur Justinien Ier, rejeta tout ce qui restait d'antique dans la vie publique, en Grèce comme ailleurs, et fit prédominer partout ce que l'on peut appeler le caractère byzantin du moyen-âge grec. Sans nous appesantir davantage sur ce sujet, mentionnons sommairement ici le champ infini de la superstition grecque ancienne et moderne, ainsi que les contes populaires; les pratiques variées et en partie superstitieuses dans les naissances, les mariages, les funérailles (Cf. Wachsmuth, p. 35 sqq. 70 sqq. et Schmidt, p. 210 sqq.), et, se rattachant à ces dernières (outre quantité de génies et de démons), cette figure si originale dans la forme où elle survit à l'ancienne mythologie, celle de Charon, le nocher bourru des âmes trépassées, le

Tels sont les faits qui permettent jusqu'à un certain point de nous faire une idée des circonstances originales au milieu desquelles, dans le cours du v[e] et en partie pendant le vi[e] siècle ap. J.-C., l'âme du peuple grec subit le passage de l'antique hellénisme au christianisme. Ce passage ne dut se faire que graduellement. S'il est vrai que la prudence de la mission chrétienne et la souplesse des Grecs réussirent à opérer une réconciliation, dans les formes que nous avons dites, entre le monde antique et le monde nouveau, et à sauver par de sages ménagements le plus possible ce qui restait de l'antique et heureuse vie populaire, il reste néanmoins douteux que vers le milieu du v[e] siècle le nombre des Grecs conquis réellement au christianisme ait dépassé beaucoup la moitié de la population, et cela notamment dans le Péloponnèse. Ce qui est pourtant certain, c'est qu'en Grèce comme ailleurs le nombre des païens, des « Hellènes », diminuait tous les jours lentement mais sûrement ; que les « Rhoméens » ou Grecs chrétiens prenaient lentement le dessus, appuyés sur la hiérarchie épiscopale, qui s'organisait de plus en plus efficacement, et sur les couvents, qui prenaient en Grèce aussi un grand développement. Nous croyons aussi pouvoir affirmer que c'est sur le sol de la Grèce que la force morale du christianisme se déploya de la manière la plus variée et la plus heureuse : car on ne trouve pas ici ces causes nombreuses qui dans les grandes villes du reste du monde grec ne favorisaient que trop la corruption, et ce fut la Grèce qui resta constamment le plus à l'abri de la dissolution causée par l'esprit de parti dogmatique, de cet esprit qui ailleurs, notamment sur le Nil et le Bosphore, amena les désordres intérieurs les plus effrayants. A Athènes, avec son université, la rivalité entre le clergé chrétien et les professeurs académiques fut probablement très féconde au point de vue moral. Car tandis que la sophistique avec sa pompe et son éclat se desséchait de plus en plus, on vit dominer dans les chaires l'école des néoplatoniciens,

Charos des Grecs modernes, avec son cycle de fables sur la mort et la vie après la mort ; cf. Wachsmuth, p. 19 sqq. Schmidt, p. 222 à 251. A tout cela se rattache la persistance de sacrifices d'actions de grâce et de sacrifices pour les morts. Schmidt, p. 57 sqq.

qui attachaient la plus grande importance à une morale extrêmement sévère. C'est grâce à cette rivalité morale entre chrétiens et Hellènes que dans beaucoup des grandes villes grecques on put combattre avec succès les mauvaises mœurs dans lesquelles, comme s'exprime un écrivain moderne [1], le paganisme, après avoir perdu la domination sur les esprits, continuait de vivre surtout au sein des masses urbaines.

Les débris, peu nombreux, de l'histoire ecclésiastique de la Grèce, depuis le concile de Chalcédoine jusqu'à l'avènement du premier Justinien, sont mêlés à l'histoire des événements historiques intéressant la Grèce, surtout des derniers qui nous restent à raconter. Quoique certains graves abus, auxquels la sage régente Pulchérie se laissa elle-même entraîner, comme la vente à prix d'argent [2] (abolie seulement en 451 par l'empereur Marcien) des places de gouverneur, notamment des provinces les plus riches de l'empire, aient eu

[1]) Finlay, p. 268.

[2]) La valeur intellectuelle et les talents peu ordinaires de Pulchérie comme régente sont généralement reconnus ; mais son ambition son goût pour les intrigues et les violences, sa bigoterie ne sont pas non plus mis en doute. Finlay (p. 163) trouve la preuve de sa capacité politique surtout dans ce fait qu'elle réduisit en un système arrêté l'absolutisme byzantin et qu'elle régla la machine administrative de l'empire. « Elle s'efforça de renfermer dans des limites bien calculées l'exercice arbitraire de la puissance despotique de l'empereur par des institutions fixes, des formes de procédure bien réglées et un corps de fonctionnaires civils bien dressé et bien organisé ». Pour les attaques violentes d'Eunape (un païen passionné, il ne faut pas l'oublier) contre les pratiques de Pulchérie, voyez Eunap., *fragm.* n° 87 (dans C. Müller, *Fr. Hist. Gr.*, IV, p. 52. Dindorf, *Hist. Gr. Min.*, I, p. 268). Enfin la chronique des tremblements de terre (pour ne pas mentionner toutes les secousses ressenties dans la capitale) nous apprend que, probablement après 415, la Crète notamment avec les îles voisines fut gravement éprouvée, et que Gortyne particulièrement fut fortement dévastée ; ces malheurs furent atténués par Théodose II d'une main libérale. Malalas. *Chronogr.* (éd. Bonn.) XIV, p. 359 sq. Il fut pris dans ce temps une de ces mesures de prohibition économique, assez ordinaires dans l'antiquité, mais qui ne nous est connue que d'une manière très fugitive et dont les effets sur la Grèce proprement dite nous échappent presque entièrement. En effet, Valentinien III, probablement vers la fin de son règne, ému des intérêts des négociants italiques, avait exclu de Rome les négociants de la Grèce. Walter, *Gesch. d. Röm. Rechts*, I, p. 562, d'après Nov. Valentinian., III, 5 (*De pantapol. pr.*), § 1.

certainement sur la Grèce elle aussi de fâcheuses conséquences, ce malheureux pays était néanmoins, comme nous l'avons vu, en voie de se refaire jusqu'à un certain point sous Théodose II. Mais ses efforts, non moins que ceux que dut faire le gouvernement impérial en faveur de l'Achaïe, furent paralysés par un tour nouveau que prit l'histoire du monde après 440 et qui fit courir à tout l'empire romain les plus graves dangers. Car parallèlement aux violentes luttes dogmatiques, nous voyons les ennemis barbares de l'empire faire des progrès à pas de géant. L'établissement définitif des Vandales (à partir de 439) sous le roi Genséric (Geiserich) en Afrique et à Carthage mit les côtes méridionales de l'Occident dans un état de blocus permanent, et devint bientôt une terrible menace pour la Grèce. De plus, l'avènement du terrible roi des Huns, Attila, d'abord avec son frère Bleda (depuis 434), puis comme seul souverain de son peuple sauvage (depuis 445), et bientôt comme le créateur d'un immense empire du Nord, exerça une pression terrible sur l'empire byzantin. Sans doute, les cruelles dévastations exercées par les Huns (qui dès avant Attila étaient des voisins incommodes sur la frontière septentrionale de l'empire), dans une suite d'incursions dans les pays au sud du Danube à partir de 441, ne furent pas immédiatement un danger pour les provinces grecques de la presqu'île du Balkan [1]. L'effort principal des guerres d'Attila était toujours dirigé vers le Bosphore. Or Théodose II avait considérablement augmenté la force de résistance de sa capitale en établissant à partir de 439 une muraille colossale s'avançant du côté de la terre vers l'ouest, et des retranchements considérables sur la côte [2]. Mais cela

[1]) Le passage de Marcellin., p. 288, pour l'année 447, d'après lequel Attila aurait pénétré alors « *usque ad Thermopolim* » était autrefois et est encore quelquefois appliqué aux Thermopyles. Par contre, Zinkeisen, p. 649 sq. et Hopf, *Griechenland im Mittelalter*, p. 75 sqq. ont démontré que cette interprétation est insoutenable, et qu'il faut chercher plutôt Thermopolis dans une des provinces septentrionales de l'empire, près du Balkan.

[2]) Cf. Chronic. Pasch., p. 583 et 717. Voy. encore Zosim., II, 35, 3. Cedrenus, p. 598 sq. Theophan., ed. Bonn. p. 148, et Hopf, *op. cit.*, p. 75. Il est vrai que les nouvelles murailles furent fortement endommagées dans la suite par un terrible tremblement de terre en 447, mais on les restaura

n'empêcha pas les pays de la Chersonèse d'être cruellement dévastés en 442 et en 447 [1]. Et comme la conduite de la guerre par les Rhoméens fut misérable, comme la politique du ministre Chrysaphios ne fut que rusée et intrigante, mais rien moins qu'heureuse, les Byzantins se virent forcés, notamment après l'année terrible de 447, d'acheter de nouveau la paix aux Huns au moyen de sommes énormes, qu'il ne fut possible de se procurer qu'aux dépens des provinces odieusement pressurées.

Ce ne fut enfin que lorsque l'empire byzantin reprit quelque vigueur, d'abord sous l'éminent empereur Marcien, à partir de l'été de 450, puis surtout sous Justinien Ier, que des dangers immédiats menacèrent peu à peu la Grèce. Il est vrai que la paix continua d'y régner tant que Marcien régna. On était en bons rapports avec Genséric, et on sait que depuis l'avènement de Marcien, Attila se désintéressa de l'Orient, pour porter

bientôt au prix de travaux énormes (Chronic. Pasch., p. 586. Evagrius, I, 17, et Marcellin., p. 288. Nicephor., *H. E.*, XIV, 46. Parmi les contemporains, voy. notamment Priscus, *fragm.* 43 dans C. Müller, *Fr. Hist. Græc.*, IV, p. 110, d'après lequel l'Hellespont, l'Ionie, Cnide, Cos et les Cyclades éprouvèrent de grands dommages ; à moins que ce tremblement de terre de Priscus ne tombe dans le temps des luttes entre Léon Ier et les princes ostrogoths ou hunniques). Les murailles de la capitale furent, d'après Marcellin., *op. cit.*, restaurées en trois mois.

[1]) Prisci *fragm.* n° 5 (dans C. Müller, *op. cit.*, p. 74. Dindorf, p. 282). Theophan., éd. Bonn. p. 159. Hopf, p. 75. Sievers, *Studien*, p. 429. Le tremblement de terre de 447 avait aussi ruiné les vieilles murailles (Zosim., V, 21, 1) qui protégeaient la Chersonèse. Evagr., I, 17. C'est dans ce temps que le siège de la préfecture d'Illyrie fut transporté de Sirmium, intenable en face des Huns, à Thessalonique. Novell. Justin., XI. Tafel, *De Thessalonica*, p. 38 sq. Sievers, *Studien*, p. 429. Sous Théodose II, les préfets d'Illyrie ont de nouveau résidé pendant longtemps à Sirmium. On peut admettre ou bien que, grâce aux rapports particulièrement bons qui s'établirent entre les deux empires à la suite de l'intronisation par Théodose II de Valentinien III comme empereur en Italie (en 425), l'ancienne situation ait été tout naturellement rétablie, — ou bien que Sirmium et une partie de la Pannonie aient appartenu à ces cantons illyriens que Valentinien III céda aux Romains orientaux en 424, en reconnaissance pour les secours fournis en partie, en partie à fournir encore contre l'usurpateur Jean ; cf. Gibbon, p. 1103. Böcking, *Notit. Dignitat.*, II, 1, p. 141. Pallmann, I, p. 220. Sievers, *Studien*, p. 461 sq. Seulement, la Pannonie ne fut reprise aux Barbares par les Romains qu'en 427 (cf. Hopf, *op. cit.* p. 74. Sievers, *Studien*, p. 427 et 457. Marcellin., p. 282. Clinton, I, p. 608).

ses coups contre les Romains et les Germains de l'Occident, et trouver en 453, dans ces luttes terribles, une fin rapide. Quant aux Gépides et aux Ostrogoths, qui établirent leur puissance sur les ruines de l'empire hunnique, aux frontières septentionales de l'empire byzantin, ils n'étaient pas encore un danger pour l'Orient.

Mais lorsque le redoutable Marcien fut mort, dans les premières semaines de l'année 457, et qu'un chef thrace fut devenu empereur en février 457 sous le nom de Léon Ier (honoré du nom de Grand par les Grecs, parce qu'il donna la main à l'élément hellénique avec plus de décision encore que Théodose II, dont il partageait les sentiments, et reçut le sceptre et la couronne des mains du Sénat et du patriarche de la capitale), alors commencèrent les rencontres, finalement si fatales aux Hellènes, de l'empire d'Orient avec les Vandales. Après plusieurs années de rapports diplomatiques tendus, puis d'entente supportable, l'empereur Léon, qui au commencement de 467 avait donné à l'empire d'Occident marchant à la dissolution un nouveau maître dans la personne du patrice Anthémios (gendre de l'empereur Marcien), menaça Genséric d'une guerre sérieuse s'il ne mettait fin à ses attaques contre l'Italie, la Sicile et les autres côtes romaines d'Occident. Genséric fut enchanté de ces paroles menaçantes. Elles lui donnaient l'occasion souhaitée d'entrer en guerre aussi avec les Byzantins, et d'envoyer ses escadres à des expéditions hardies et fructueuses contre les côtes grecques que les Vandales n'avaient pas encore pillées[1]. Et en effet, les côtes occidentales et celles du sud-ouest de la péninsule grecque, c'est-à-dire la province d'Épire, la côte méridionale de la Grèce moyenne et les rives du Péloponnèse jusqu'au Ténare, furent exploitées longtemps par ces Germains d'Afrique avec autant de cruauté que de rapacité[2]. Mais lorsque les Vandales voulurent aussi visiter le sud de la Laconie, on vit des scènes qui rappelèrent le temps de Dexippe d'Athènes et ne furent pas

1) Cf. Prisc., *fragm.* n° 40 (dans C. Müller, *Fr. Hist. Græc.*, IV, p. 109, et Dindorf, p. 349).

2) Cf. Procop., *De bell. Vandal*, I, 5 s. fin. et voyez Papencordt, *Geschichte der Vandalischen Herrschaft in Afrika*, p. 100.

moins glorieuses pour les descendants des anciens Lacédémoniens que la victoire de Dexippe sur les Goths ne l'avait été pour les Athéniens. Le roi Genséric s'attaqua d'abord à la ville éleuthérolaconienne de Tænaron ou Cænopolis. Mais il trouva chez les Grecs une telle résistance, qu'après un sanglant combat et de grandes pertes, il dut se résoudre à une retraite qui ressemblait à une fuite [1]. Il ne semble pas qu'il ait pénétré plus avant dans ces contrées, d'autant plus que l'empereur Léon faisait de grands préparatifs pour aller tirer vengeance des Africains. Le roi vandale céda à la tentation de se venger par un brutal acte de cruauté sur des Hellènes sans défense. En effet, lors de son retour à Carthage, Genséric aborda encore une fois sur l'île de Zacynthe. Après le pillage et les massacres, il fit traîner environ cinq cents des habitants les plus notables sur sa flotte. Puis lorsqu'il eut gagné la haute mer, comme ses prisonniers le gênaient d'une façon quelconque, il fit couper les malheureux en morceaux et semer leurs membres dans la mer [2].

Les Hellènes ne virent que soixante-six ans plus tard l'expiation de ces forfaits. Car la grande entreprise que tenta contre les Vandales en 468 l'empereur Léon, après d'immenses préparatifs et en épuisant les forces financières de l'empire, échoua par la maladresse voisine de la trahison de l'amiral Basiliscos, son propre beau-frère. Comme on ne fit pas de traité de paix avec Genséric, les côtes grecques [3] restèrent encore longtemps exposées aux brigandages éventuels des Vandales. Nous n'en savons pas davantage là-dessus, pas plus que sur des tentatives que commença peut-être Léon pour mieux protéger ces côtes par de nouvelles fortifications [4]. Une sécurité durable du côté de ces navigateurs africains ne fut assurée aux

[1]) Procop., *De bell. Vandal.*, I, 22 fin.

[2]) Procop., *ibid.*

[3]) La chose est vraisemblable en soi, et, du reste, indiquée, bien qu'en termes vagues, dans Procop., I, 5 et 7 s. fin. et Victor. Vit., *De pers. Vand.*, I, 17. Voy. Papencordt, *op. cit.* p. 104 sq.

[4]) On n'est pas, du moins, parfaitement certain que l'inscription grecque qui, dans Böckh, *C. I. Græc.*, IV, p. 291, n° 8620, parle d'un fort côtier construit pour défendre le Péloponnèse contre les Barbares, doive être rapportée à Léon Ier et à son temps.

Hellènes que par l'empereur Zénon, gendre de Léon et son successeur (depuis novembre 474). En effet, Zénon, qui avait amplement à faire au milieu de difficultés intérieures et extérieures, voulut au moins être tranquille du côté de la mer. Il envoya donc en 475 en Afrique un des hommes les plus capables de son entourage, le patrice Severus, pour traiter de la paix avec Genséric. Mais le rusé Vandale, pour pouvoir exploiter le plus possible dans son intérêt la situation politique, avait, avant l'arrivée de l'ambassadeur à Carthage, fait occuper par un coup de main la ville épirote de Nicopolis. Néanmoins Severus, qui possédait au plus haut degré la fermeté personnelle et l'habileté diplomatique, sut négocier si heureusement que Genséric accorda aux Romains d'Orient une paix solide et avantageuse[1]. Ce traité et la mort de Genséric, en janvier 477, mirent fin de ce côté à la détresse des Grecs.

Les pays grecs au sud des Thermopyles continuèrent d'être épargnés par les nouvelles calamités qu'appelèrent sur les autres parties de la presqu'île du Balkan, d'un côté, les désordres intérieurs qui signalèrent l'avènement de Zénon, d'autre part, une nouvelle guerre gothique. Parmi tous ces mouvements, la fin définitive de l'empire romain d'Occident et la transmission à la cour byzantine des droits sur les provinces occidentales ne semblent avoir causé que peu d'émotion en Grèce. Lorsque l'empereur Léon mourut en janvier 474, son gendre Zénon, alors patrice et général commandant, fut d'abord régent pour son propre fils mineur Léon le Jeune, ensuite son collègue à l'empire ; ce n'est qu'à la mort de ce dernier, en novembre 474, qu'il apparaît comme seul souverain. Or, pour son physique et les défauts de son caractère, mais plus encore pour sa nationalité, Zénon était détesté d'une grande partie de la population. Car il était Isaurien, et les Grecs et les Romains éprouvaient pour les Isauriens un éloignement bien fondé. Ces sauvages montagnards du Taurus moyen (entre la Pisidie et la Cilicie) avaient été jusqu'à ces

[1]) Malchi *fragm.* n° 3 (dans Müller, p. 114 sq. Dindorf, p. 388 sq.). Cf. Procop., *De bell. Vandal.*, 7. Vict. Vit., *loc. cit.*

derniers temps des bandits redoutés dans l'Asie Mineure, la Cilicie et la Syrie ; même après que récemment on les eut gagnés aux intérêts romains orientaux, ils ne surent pas conquérir la sympathie des Grecs et des Romains. Depuis les dernières années de Théodose II, les hommes d'État de l'empire romain d'Orient, récemment encore les empereurs Léon Ier et Zénon lui-même, avaient travaillé avec ardeur et succès à créer une armée nationale à côté des armées gothiques, qui devenaient de plus en plus incommodes et dangereuses. On attira donc au service impérial des Isauriens en masse : mais quoiqu'ils fussent d'excellents soldats, ils déplurent décidément, notamment dans la capitale, par leur extérieur, leurs coutumes, par tout leur caractère national. Ajoutons à cela que l'uniforme impérial lui-même ne put pas toujours avoir raison du banditisme inné de ces montagnards. Il arriva, entre autres, qu'un détachement isaurien, nouvellement enrôlé sans doute au service de Zénon et en route pour Constantinople, à l'arrivée des navires qui le portaient devant Rhodes, ne put pas résister à la tentation de se livrer dans cette ville (en 469 ou 470) à des scènes de tuerie et de pillage, et dut être repoussé vers les vaisseaux par la garnison, obligée de se servir de ses armes. Ces mêmes sauvages essayèrent dans la suite, sans doute dans la capitale elle-même, de piller les boutiques des marchands, méfait que le peuple châtia à coups de bâton dans une rixe terrible [1]. Les Byzantins reportèrent sur le nouvel empereur Zénon l'antipathie qu'ils avaient pour ses compatriotes. C'est ainsi qu'il fut possible que dès novembre 475, Zénon, sérieusement brouillé avec la famille de son beau-père défunt, vît éclater d'abord à Périnthe, puis à Constantinople un soulèvement qui, appuyé par d'influents généraux goths, le força à s'enfuir en Asie Mineure et enfin en Isaurie. Il s'ensuivit un épouvantable massacre des Isauriens dans la capitale et l'élévation au trône de ce déplorable Basiliscos, qui était le frère de la puissante impératrice-veuve Verina. Le court règne de cet usurpateur fit époque à

[1]) Cf. Joann. Antiochen., *fragm.*, n° 206 (dans C. Müller, IV, p. 616) et Sievers, *Studien*, p. 497.

cause d'un événement extrêmement fâcheux pour les Grecs eux aussi. En effet, après que sous Léon I[er] déjà (le 2 septembre 465) un terrible incendie eut gravement éprouvé huit quartiers, notamment les parties centrales de la capitale[1], Constantinople vit éclater, dans la première moitié de l'année 476, un incendie plus épouvantable encore, qui, allumé sans doute par des incendiaires politiques, dévora les plus beaux quartiers de la ville. Dans ce désastre périrent, outre la grande bibliothèque de 120,000 volumes, une grande quantité des plus splendides œuvres d'art que Constantin et la maison de Théodose avaient transportées de la Grèce sur le Bosphore ; on eut à déplorer notamment la destruction du palais de Lausus. Des œuvres comme l'*Aphrodite* de Cnide, la *Hêra* de Samos, l'*Athêné* de Lindos, et, selon toute vraisemblance, le *Zeus* d'Olympie, furent perdues à jamais pour les Hellènes[2].

Ces terribles calamités et l'hostilité déclarée de Basiliscos contre l'orthodoxie de Chalcédoine rendirent bientôt l'usurpateur très impopulaire. Sa maladresse politique et sa brouille avec ceux qui avaient été jusqu'alors ses alliés permirent à Zénon, en faveur duquel les Ostrogoths se soulevèrent sur le Danube, de rentrer au pouvoir en juillet 477. Par là la capitale retrouva une période de tranquillité, qui fut néanmoins gravement troublée en 480 par les ravages meurtriers d'un tremblement de terre d'une violence extraordinaire, qui dura quarante jours, en septembre et en octobre[3]. L'empereur Zénon se vit, de son côté, au grand détriment des pays de la pres-

[1]) Chronic. Paschale, I, p. 595. 598. Marcellin., *Chron.*, p. 295. Evagrius, II, 13. Zonar., XIV, 1, p. 50. Cedrenus, ed. Bonn., p. 609 sqq. Malalas, XIV (ed. Bonn.) p. 372. Theodor. Lect., p. 555 B. Cf. Clinton, I, p. 666. et 672. Niceph. Callist., XV, 21.

[2]) Zonar., XIV. 2, p. 52 sq. Cedrenus, p. 616 sq. Voy. encore von Lasaulx, *Der Untergang des Hellenismus*, p. 111. Finlay, p. 267.

[3]) Marcellin., *Chron.*, p. 299. Les habitants de la capitale solennisèrent longtemps encore dans la suite le terrible jour, le 24 ou 25 septembre, où entre autres, la statue de Théodose le Grand s'effondra; voy. encore Theophanes, p. 194 sq. et Cedren., p. 618. Cf. Clinton, I, p. 692. Avant cela, des tremblements de terre avaient cruellement éprouvé la ville de Cyzique en 460 (Marcellin., *Chronic.*, p. 294) et, vers 462 ou 463 (ou d'après Clinton, I, p. 673, vers 468/9), la Thrace et l'Hellespont, l'Ionie, les Cyclades, surtout Cos et Cnide. Evagr., II, 14. Prisc., *Fragm.* n° 43 (Müller, p. 110. Dindorf, p. 351), et ci-dessus, page 412, 2.

qu'île du Balkan au nord des Thermopyles, impliqué dans une série de luttes et de combats avec les Ostrogoths dont l'issue eut des conséquences importantes pour l'histoire ultérieure de l'empire.

Les Ostrogoths pannoniens (c'était, depuis la dissolution de l'empire hunnique et la bataille sur le Netad en 454, l'ensemble de ce peuple, que l'empereur Marcien avait accueilli en Pannonie) s'étaient engagés déjà en 462 avec l'empereur Léon dans une guerre à l'issue de laquelle le fils de Théodemir, Théoderic, à peine âgé de huit ans (dans la suite le roi le plus illustre du monde germanique), fut conduit comme otage à Constantinople. De cette situation était résultée une grande animosité entre les princes des Goths de Pannonie et un autre chef ostrogoth nommé aussi Théoderic, fils de Triarius, qui, sans être de la famille des Amales, mais proche parent du puissant général Aspar, un Goth byzantin, occupait comme général germain au service de l'empire d'Orient une situation semblable à celle de ces grands généraux germaniques d'Italie qui purent procéder en 476 à la suppression de l'empire romain d'Occident. Or la jalousie des Ostrogoths de Pannonie à l'égard des Goths serviteurs de l'empire fut exploitée par Zénon, averti par l'exemple d'Odoacre (Odavakar), pour sauver l'empire d'Orient en usant les deux partis gothiques l'un par l'autre. En effet, après une nouvelle attaque du vieux Théodemir contre l'empire en 473, à savoir contre Naïssus et la vallée du Strymon, attaque qui fut arrêtée par la mort de ce roi en 474 ou 475, son fils Théoderic, devenu roi des Ostrogoths, se retira vers le Danube de Mœsie, et Zénon fut assez heureux pour voir le jeune roi prendre parti pour le gouvernement légitime de l'empire romain d'Orient, lors du retour offensif de l'empereur isaurien contre Basiliscos. Il résulta de là une longue lutte entre le roi Théoderic et son homonyme le vieux Théoderic, qui tenait toujours la campagne en Thrace contre Zénon.

Cette lutte, dans les détails de laquelle nous n'entrons pas, eut des alternatives bizarres. Comme d'un côté Zénon n'avait d'autre but que d'user l'un contre l'autre les deux partis gothiques, comme de l'autre côté le vieux Théoderic était en

fin de compte plutôt un insurgé romain qu'un chef gothique, il se déroule, à côté de la guerre ouverte, un jeu de ruses diplomatiques qui finit par amener le jeune fils de Théodemir à faire à Zénon une guerre acharnée et de longue durée. D'une manière générale, voici comment les choses se sont passées. Il est probable que le jeune roi, comblé par Zénon en 477 de distinctions de toute nature et de riches dons, était retourné en 478 sur le Bas-Danube. Or lorsqu'après des tentatives réitérées de Théoderic, fils de Triarius, pour se réconcilier avec Zénon, on n'eut abouti qu'à des dissentiments plus profonds, et que le jeune roi eut été amené à combattre le fils de Triarius, ce dernier sembla devoir prendre le dessus. Aussitôt Zénon pensa à laisser succomber le jeune Amale ; mais lorsque (à la fin de 478 ou au commencement de 479) les négociations avec le fils de Triarius eurent échoué, l'empereur excita son jeune allié goth à une lutte énergique, mais négligea traîtreusement d'envoyer aux passages du Balkan les troupes romaines promises qui devaient le soutenir. Alors, resté seul en face du puissant et rusé fils de Triarius, qui faisait valoir auprès des Goths de son adversaire la fraternité du sang, il ne resta au jeune Théoderic, témoin des dispositions de son peuple, qu'à s'allier avec son adversaire. Ensuite les deux Théoderic entrèrent en négociations avec Zénon ; le rusé empereur chercha à rompre cette alliance dangereuse pour lui, et en effet, tandis que le jeune roi des Goths s'appuyant sur le Rhodope dévaste la Thrace et que ses avant-gardes s'avancent vers la capitale, Théoderic fils de Triarius s'accommode avec Zénon traîtreusement et aussi complètement que possible.

Devenu dès lors l'ennemi déclaré de l'empereur byzantin, mais subitement isolé, le roi des Goths Théoderic dut se retirer de Thrace en Macédoine, devant la marche des troupes romano-grecques. Il dut bientôt reconnaître que, sous les assauts de l'invasion, il s'était formé dans cette province parmi les Romains et les Grecs une génération nouvelle et énergique, qui ne permettait pas aux « Barbares » d'espérer des succès rapides ni des conquêtes sûres dans des pays dont la population était encore assez nombreuse. Il put, il est vrai, prendre

et ruiner la ville de Stobi. Mais ailleurs il voyait fermenter le courage de la résistance. Les habitants de Thessalonique, qui se voyaient menacés et qui se méfiaient de l'empereur Zénon et du préfet d'Illyrie, se soulevèrent, renversèrent les statues de l'empereur et ne furent détournés de mesures violentes contre le préfet que par l'entremise énergique du clergé et de ses chefs. Le préfet fut obligé pourtant de remettre les clefs de la ville à l'évêque, et la bourgeoisie s'organisa pour une résistance énergique [1]. Leur bravoure ne fut cependant pas cette fois sérieusement mise à l'épreuve. En effet, le roi Théoderic se jeta sur la ville d'Héraclée (probablement de Lyncestide), qui se prépara aussi, sous l'impulsion d'un évêque énergique, à une défense résolue et obtint par son attitude que son territoire fût épargné par les Goths. Pendant ce temps se nouaient de doubles négociations. Tandis que Zénon cherchait par des offres habiles à obtenir la paix en trompant les Goths, le roi réussit à mettre dans ses intérêts le prince goth Sidimund, officier au service des Romains et chef de la colonie gothique près de Dyrrhachion. Lorsque Sidimund lui manda que tout était prêt pour prendre Dyrrhachion par surprise, le roi détruisit la ville basse d'Héraclée, qui était intenable et dont les habitants s'étaient retirés dans l'acropole, et s'avança ensuite à marches forcées vers la mer Adriatique, où en effet Dyrrhachion fut pris au premier choc (479) [2].

Théoderic néanmoins, avec son armée nationale en Épire, n'était pas dans une situation commode. L'habileté avec laquelle l'excellent général romain Sabinianus opérait contre les Goths, l'épuisement de ces derniers, la difficulté de l'entre-

[1]) Malchi *fragment.* n° 18 (C. Müller, IV, p. 125 sqq. Dindorf, p. 408 sqq).

[2]) Malch., *loc. cit.* (Müller, p. 126 sqq. Dindorf, p. 411 sqq.) Joann. Antiochen. (dans Müller, p. 619 sqq.) *fragm.* n° 211,4. Pour la chronologie, von Wietersheim (IV, p. 467-471 et 571 sqq.) incline à placer en 477 les premières négociations entre Zénon et le fils de Triarius, en 478 les luttes jusqu'à l'expédition gothique en Macédoine. De même Clinton, I, p. 690. 692. Je suis ici la disposition de R. Köpke, *Die Anfänge des Königthums bei den Gothen*, p. 155 à 159. Cf. pour Dyrrhachion Finlay, p. 156. Sur Sabinien, Marcellin., *Chron.* p. 299, dit : « *idem Theodoricum regem apud Græciam debacchantem ingenio magis quam virtute deterruit* ». Joann. Antiochen., *loc. cit.*, n° 213.

tien donnaient au roi de grands soucis. Seules les difficultés avec les insurgés romaïques en Thrace semblent avoir permis au roi Amale de se « donner de l'air ». Enfin, lorsqu'en 481 la mort frappa à la fois Sabinianus et le fils de Triarius, le jeune roi sut attirer à lui les soldats gothiques de ce dernier. Très fort désormais, il ouvrit de nouveau, probablement en Dardanie, contre Zénon une guerre qu'il conduisit avec de grands succès en Macédoine et ensuite en Thessalie. Cette dernière notamment fut pillée à fond ; la belle capitale Larissa (en 482) n'échappa pas au sort commun [1].

Dans ces conjonctures, Zénon pensa que le meilleur parti à prendre était de faire la paix (483). Théoderic fut nommé maître de la milice romaine ; il obtint le consulat en 484, et, ce qui lui fut le plus précieux, la vallée du Danube entre le Margus et l'Iatrus pour y établir ses Goths. Lié dès lors avec Zénon pendant plusieurs années d'une intime amitié, il aida l'empereur avec succès en 484 à écraser la rébellion des généraux Illos et Leontios, qui avait pour les Grecs un intérêt particulier par la part qu'y prit l'ami d'Illos, l'ancien professeur athénien Pamprepios. Lorsque, à la suite d'un conflit nouveau avec Zénon en 487, le roi des Goths prit dans l'automne de 488 la résolution de renoncer à la presqu'île du Danube et de partir pour la conquête de l'Italie, les Ostrogoths cessèrent pendant plusieurs dizaines d'années de faire partie des bourreaux du monde hellénique mourant. Bien plus, ce monde grec, en tant du moins que son jugement n'était pas exclusivement dicté par le fanatisme dogmatique, put respirer de nouveau lorsque, deux jours après la mort de Zénon (9 avril 491), sa veuve Ariadne éleva sur le trône romaïque comme empereur, en lui donnant sa main, Anastase Ier de Dyrrhachion, un fonctionnaire blanchi dans le service du palais. Cet homme de grand mérite et profondément honnête, qui prétendait descendre du grand Pompée, s'appliqua surtout avec succès à administrer la justice aussi impartialement que possible, et à soulager les populations par une politique

[1]) MARCELLIN., *Chron.* p. 300. (Sur JORDAN., *De reb. Get.*, 56, voy. KÖPKE, *op. cit.*, p. 149 sq.)

financière intelligente et par la diminution des impôts. Malgré les guerres nombreuses que cet empereur eut à soutenir, notamment en Orient, malgré de grands travaux de construction indispensables, Anastase put abolir en 498 ou 501 [1] l'impôt industriel, universellement détesté, connu sous le nom de chrysargyre, quelque productif qu'il eût été pour le fisc. L'empereur procéda du reste, en général, avec une si intelligente économie qu'il eut toujours les ressources nécessaires pour de grandes dépenses faites au profit de l'État, des villes ou des provinces, enfin qu'il laissa à son successeur un trésor de 320 millions de francs. Pour tous ces mérites, on fut en droit d'élever à cet empereur, de son vivant, en 506, une statue colossale sur la colonne qui avait porté jusqu'en 480 la statue de Théodose Ier. Un trait caractéristique pour les progrès de la barbarie esthétique chez les Byzantins et chez Anastase, c'est qu'il permit de fondre dans ce but un certain nombre des plus belles statues de bronze amenées à Constantinople par Constantin le Grand [2].

Le règne de cet empereur fut néanmoins, à plusieurs égards, très funeste à l'empire. Nous verrons plus loin les désordres et les tiraillements dans la presqu'île du Balkan qui se rattachèrent à l'attitude dogmatique d'Anastase. Bien plus fatale encore fut pour les pays situés au sud du Danube l'arrivée d'un nouveau peuple hostile, les Bulgares, après le départ des Ostrogoths pour l'Italie. Car c'est après les premières expéditions de brigandage de ce peuple touranien non encore

[1]) Cf. Evagrius, III, 39 sqq. Theophanes, p. 221. Zonar., XIV, 3, p. 54. Theodor. Lect., II, 53, p. 566 D. Cedrenus, p. 626 sq. et p. 636. Malalas, XVI, p. 398. Voy. Finlay, p. 167. Kuhn, *Städt. Verf.*, I, p. 286 sq. Une autre réforme, par laquelle Anastase enleva aux curies municipales la répartition et la perception des impôts de l'État et la confia à des fonctionnaires impériaux (Evagr., III, 42), ne put pas durer après lui ; ce qui subsista, c'est une intelligente restriction apportée au funeste système de la solidarité des curiales au point de vue de l'acquittement des contributions ; cf. Finlay, *loc. cit.* Pour les mesures intelligentes prises par Anastase (498) en matière de monnaie de cuivre, voy. les passages de Mommsen cités plus haut, p. 193, 1 et Finlay, p. 427.

[2]) Marcellin., *Chron.*, p. 308. Theophanes, p. 229. Malalas, XVI, p. 400 sq. Zonar., XIV, 4 fin. p. 58. Friedländer, *Röm. Sittengeschichte*, III[4], p. 204.

slavisé dans les pays frontières de la Thrace, qui n'étaient plus couverts par la masse des Ostrogoths (depuis 493), que commencèrent contre le sud-est de l'Europe les mouvements de l'invasion tataro-slave, qui eurent une influence si considérable sur toute l'histoire ultérieure du monde grec européen. Comme les forces de l'empire jusqu'en 497 étaient absorbées par la lutte avec les Isauriens révoltés, et de 502 à 505 par une guerre difficile avec les Perses, et comme Anastase, se défiant de l'ambition des généraux, aimait à disséminer ses forces militaires d'une manière dangereuse, on ne put opposer longtemps qu'une résistance très insuffisante au mouvement des Bulgares en Thrace et en Illyrie. Les incursions de ces bandes de brigands sanguinaires, qui prirent, notamment en 499 et encore plus à partir de 502, un caractère redoutable, s'étaient dirigées de préférence vers le Bosphore. Aussi de 507 à 512 Anastase protégea-t-il les riches environs de Constantinople à l'O. par l'érection d'un mur colossal flanqué de tours nombreuses, qui s'étendait jusqu'à 280 stades ou 53 kil. à l'O. de la capitale, sur une longueur de 420 stades ou 79 kil. de Selybria sur la Propontide à Derkon sur la Mer-Noire, et dont la construction fut célébrée par les contemporains, du moins par les panégyristes de l'empereur, comme une nouvelle merveille du monde[1]. Il n'est pas improbable qu'Anastase ait songé aussi alors à augmenter les moyens de défense de la Grèce. Car sous son règne, semble-t-il[2], le comte Diogène fils d'Archelaos, un officier qui s'était distingué dans la guerre d'Isaurie, alors sans doute général commandant en Achaïe, reçut la mission de rétablir

[1]) Procop., *De ædif.*, IV, 9. Procop. Gaz., *Paneg. in Anast.* (ed. Bonn.) p. 510 sqq. Evagr., III, 38. Chronic. Pasch., p. 610. 717. Suidas, s. v. *Anastasius*. Zonar., XIV, 4 fin., p. 58. Nicephor. Callist., XVI, 39. Clinton, I, p. 722. 724. Hopf, *op. cit.* p. 79. Cf. la peinture des Bulgares dans Amédée Thierry, *Attila et ses successeurs*, II, p. 41 (trad. Ed. Burckhardt) et Tiracek, *Gesch. der Bulgaren*, p. 81 sqq.

[2]) Le fait est connu par l'inscription dans Böckh, *C. J. Gr.*, IV, nº 8622, p. 292 (cf. I, nº 1081, p. 569), où il est placé à tort dans le règne de Zénon. Hopf (*Griechenl. im Mittelalter*, p. 81 et 88) veut faire honneur de la construction de Diogène au temps de Justinien Ier. Finlay (p. 168) la place avec raison dans le temps d'Anastase.

la forteresse de Mégare, si importante par sa position à l'entrée de l'isthme de Corinthe. Diogène, qui, chose déjà rare dans ce temps, était pénétré d'une vive sympathie pour l'antique terre des Hellènes, pour la prospérité et la renaissance de ses villes, contribua même de ses propres moyens (100 pièces d'or) pour s'acquitter brillamment de sa mission. Outre les tours de la forteresse, il restaura aussi un bain public, qui dépendait peut-être de l'ancien aqueduc construit par Herculius.

Ce nouveau système de retranchements près de Constantinople donna, à la vérité, au centre de l'empire une force de résistance nouvelle et fort précieuse ; pourtant, jusqu'au temps de Justinien, époque où il se forma de nouveau une grande armée nationale romaïque avec un état-major d'officiers vraiment distingués, les Bulgares préparèrent plus d'une honte, en Europe du moins, à l'empire et aux armes romaïques. Ce furent principalement des lansquenets bulgares et hunniques avec l'aide desquels, de 514 à 515, le rebelle orthodoxe Vitalianus obligea l'empereur hérétique à accepter une série de conditions humiliantes. En 517, les Bulgares entreprirent la première de ces grandes invasions vers le sud de la péninsule du Balkan, pendant laquelle leurs sauvages hordes de cavaliers dévastèrent, en pillant et en assassinant, la Macédoine, la Thessalie et l'Épire. Ils ne purent rien, à la vérité, contre les villes fortes ; mais la campagne ouverte et les petites villes souffrirent cruellement de la barbarie des envahisseurs, qui emmenaient avec eux de nombreux prisonniers. C'est dans ce temps que les Bulgares pénétrèrent jusqu'aux Thermopyles et jusqu'au sud de l'Épire. L'empereur et les généraux étaient si faibles et si dépourvus d'énergie, si préoccupés de querelles dogmatiques, qu'on se borna à faire racheter à prix d'or une partie des prisonniers par Jean, le préfet d'Illyrie. Mais de nombreux prisonniers, pour lesquels il n'était pas offert de rançon, furent massacrés par les Barbares, ajoutant l'ironie grossière à la cruauté, sous les murs des villes romaïques [1].

[1]) Marcellin., *Chronic.*, p. 315.

Lorsqu'Anastase mourut au commencement de juillet 518, il eut pour successeur un vieux et brave soldat. C'était le commandant des gardes du palais, Justin Ier, un descendant romanisé d'une famille de paysans thraces de Tauresium, dans le district dardanien de Bederiana. L'attitude énergique de ce soldat, la disparution en 520 de ce Vitalianus encore redoutable qui s'était soulevé autrefois avec le secours des Bulgares, arrêtèrent pour longtemps les invasions des Bulgares sur la frontière septentrionale de l'empire. Mais alors commença la série de ces fléaux naturels qui, secondés plus tard par la lourde main du gouvernement de l'État et par de nouvelles et terribles invasions de Barbares, achevèrent d'anéantir, vers le milieu du VIe siècle, ce qui restait de la vie antique sur le vieux sol hellénique. Nous trouvons en première ligne de nouveau les tremblements de terre. Rhodes, après un long intervalle de repos, avait déjà cruellement souffert sous Anastase, vers 515, d'un violent tremblement de terre[1]; un autre terrible tremblement de terre, dont les secousses se firent sentir depuis l'Adriatique jusqu'en Cilicie, fit en 521 ou 522 un monceau de ruines de Dyrrhachion, et jeta par terre Corinthe et d'autres villes des côtes d'Achaïe, où un grand nombre d'Hellènes trouvèrent la mort. Quoique Justin s'efforçât de soulager la misère par de riches dons[2], il ne put qu'arrêter un peu la dissolution imminente. Le monde antique, sur ce sol, était voué irrémédiablement à la mort.

En effet, à mesure que se déroulaient les événements politiques, le champ de l'antique hellénisme allait se rétrécissant lentement, mais sans arrêt. Il subissait en cela une loi inévitable. Sans doute, la puissance d'expansion du christianisme grec dans sa jeunesse avait été plus d'une fois paralysée dans le cours de la deuxième moitié du Ve siècle. Sans doute, l'intérêt que prenait la cour byzantine à la diffusion du christianisme, notamment en Grèce, s'était affaibli après

[1]) Tremblement de terre sous Anastase, secours généreux donnés par cet empereur : Evagr., III, 43. Malalas, XVI, p. 406. Nicephor. Callist., XVI, 38 fin. Seibel, *Die grosse Pest zur Zeit Justinians*, I, p. 8.

[2]) Cedrenus, p. 638. Malalas, XVII, p. 417 sq. Theophanes, p. 259. Evagrius, IV, 8. Procop., *Anecdot.* 18. Seibel, p. 8 sqq.

l'extinction de la dynastie espagnole. Car les grandes questions de la politique étrangère, l'Italie, l'Afrique, les difficultés créés par les Goths, les revers en Isaurie et en Perse, enfin les incursions des Bulgares et la reconstitution d'une armée romaïque depuis Léon Ier, avaient absorbé toute l'attention et les ressources des empereurs. Ajoutons à cela que depuis le règne de Zénon les luttes dogmatiques, au sein du christianisme, avaient pris un caractère de plus en plus aigu. Malgré cela, les empereurs n'avaient pas négligé de prendre des mesures législatives contre le paganisme. L'empereur Léon Ier, qui renouvela en 467 les lois sévères du premier Théodose contre les sacrifices et les cultes païens, fut l'auteur de la première loi qui condamnait à mort ceux qui, convertis au christianisme, retournaient au paganisme [1]. Et Zénon, pendant le petit nombre d'années tranquilles de son règne, trouva encore le temps de concevoir et d'exécuter de nouvelles mesures pour refouler le paganisme autant que possible [2]. Les efforts de cet empereur eurent pour résultat que, notamment dans le Péloponnèse, de nombreuses familles encore païennes, sous l'influence de menaces et de promesses de toute nature, reçurent le baptême avec leurs esclaves [3]. La puissance intrinsèque de résistance de l'hellénisme avait aussi beaucoup diminué en Grèce. La force de l'inertie, des anciennes habitudes, la ténacité de la race grecque, jointe à une ruse souvent heureuse qui achetait à prix d'argent de plus d'un gouverneur indulgent de Corinthe la tolérance tacite pour les

[1]) Cf. Cod. Justin., I, 11, 10. Finlay, p. 165. von Lasaulx, *Der Untergang des Hellenismus*, p. 138 sqq.

[2]) Fallmerayer, *Gesch. von Morea*, I, p. 137; un examen attentif nous fait voir, à la vérité, qu'il s'agit moins de lois générales ou d'édits que de mesures de fait (comme déjà sous Léon Ier, cf. ci-dessous, p. 428, 1), des accusations criminelles contre des hommes suspects au point de vue politique, accusations où la magie et leur paganisme parfois dissimulé jouent en réalité le rôle principal; comme une pression brutale et des menaces pour amener les gens à se faire baptiser; comme aussi la défaveur qui frappait les païens, notamment dans la capitale. Cf. von Lasaulx, *Der Untergang des Hellenismus*, p. 138 sqq. 140 sqq. Fallmerayer raconte encore, *loc. cit.*, que Zénon a fait dans la douzième année de son règne (485) un voyage dans le Péloponnèse; j'ai beau chercher dans toute la littérature ancienne une indication de sources favorable à cette affirmation, je n'en trouve pas.

[3]) Fallmerayer, *loc. cit.*, sans indication spéciale de sources.

restes inoffensifs du paganisme, étaient, même en faisant abstraction de la citadelle qu'était Athènes pour les Olympiens, de véritables forces défensives, tant qu'un empereur fanatique ne se faisait pas un devoir spécial de la destruction de l'hellénisme païen en Grèce.

En fait, depuis la mort de Zénon jusqu'à l'avènement de Justinien Ier, le paganisme n'a pas cessé de se maintenir à Athènes et ailleurs, notamment dans la plaine et dans les hautes vallées et les gorges du Taygète. Des sacrifices et des rites secrets, la célébration persistante, quoique bien diminuée de ce qui restait des anciennes fêtes et réunions [1], se retrouvaient encore dans le monde grec, surtout à Athènes et dans le Péloponnèse. Même dans l'orgueilleuse capitale sur le Bosphore, l'antique hellénisme se maintint encore longtemps dans les idées, les croyances et le culte public chez les classes cultivées. Tandis que déjà des laïques grecs notables du ve siècle, comme le scholastique Socrate et l'avocat Sozomène à Constantinople commençaient, à côté des moines et des ecclésiastiques, à traiter avec étendue l'histoire de l'Église, on vit chez les historiens profanes, à peu d'exceptions près, survivre, jusque bien avant dans le vie siècle, tantôt l'hellénisme païen déclaré, tantôt une conception du christianisme aussi tiède que possible, ou du moins la plus froide réserve vis-à-vis du flot agité du dogmatisme contemporain. Sans parler du vieux sophiste fanatique Eunape, le célèbre Zosime de Constantinople, qui, quoique conseiller impérial dans le bureau du préfet du prétoire et avocat du fisc, écrivit sous Théodose II son célèbre ouvrage historique, était au fond un ennemi passionné du chistianisme et des empereurs chrétiens. Priscos de Panion (sur la Propontide), aussi bien que Malchos de Philadelphie (en Palestine), se révèlent assez clairement à nous comme adeptes de l'ancienne religion, tandis que Procope et Agathias représentent pour les temps suivants les nuances chrétiennes caractérisées plus haut. Les empereurs eux-mêmes furent encore longtemps tout disposés à fermer les yeux sur la question de religion quand il s'agissait d'accep-

[1]) Cf. FALLMERAYER, *loc. cit.* p. 135 sq.; VON LASAULX, p. 122 sq.

ter les services, indispensables dans certaines circonstances, de personnages qui n'appartenaient pas encore extérieurement au christianisme. C'était naturellement ce qui se passait le plus souvent dans l'armée. Dans le service civil, nous trouvons le cas intéressant du médecin Jacob. Du temps de l'empereur Léon Ier vivait à Athènes un médecin, qui avait une grande réputation comme hydropathe : il s'appelait Jacob et était fils du médecin Hesychios. C'était d'après les uns un Achéen, d'après les autres, un Cilicien hellénistique ou un Damascénien, mais établi à Athènes et aussi célèbre par sa grande expérience pratique que par ses connaissances littéraires. En 462, il fut appelé dans la capitale au moment où l'empereur Léon était gravement malade de la fièvre. Il eut le bonheur de le guérir. Nommé en reconnaissance de cette cure premier médecin de l'empereur, conseiller intime et médecin en chef de Constantinople, il devint le favori de toutes les classes de la population par ses succès remarquables en médecine, comme par sa culture supérieure et l'intégrité de son caractère. Le sénat lui éleva une statue dans les Thermes de Zeuxippe. Son tact personnel et la noblesse de ses sentiments lui permirent même d'intervenir avec succès auprès de l'empereur en faveur d'un de ses coreligionnaires, qui courait le plus grand danger (en 467) de succomber misérablement sous la colère de l'empereur et la violence de ses accusateurs [1]. Néanmoins, même en Grèce, le polythéisme allait se dissolvant d'une

[1]) Ce Jacob (que Hopf, *op. cit.* p. 86, serait tenté, uniquement à cause de son nom, de prendre pour un Juif) est appelé par un écrivain bien informé : « *natione Achivus, religione paganus* ». Marcellin., *Chron.*, p. 294. D'après Damascius (dans Photius, *Biblioth.*, ed. Bekker, I, p. 344), la famille était, il est vrai, originaire d'Alexandrie ou de Damas ; mais le père de Jacob avait fait de grands voyages professionnels, ce qui permettrait d'admettre que Jacob ait pu naître en Grèce, à moins que Marcellinus ne l'appelle *Achivus* qu'à cause de son séjour à Athènes. Sur l'amitié de Jacob et de Proclos à Athènes, voy. ci-après. Suidas (s. v. *Jacobus*) s'éloigne un peu de cette opinion : il raconte que Jacob fit un voyage auprès de son père, qui exerçait à Constantinople, fit dans cette ville ses études médicales, et y pratiqua lui-même tout de suite après son art. Pour les autres renseignements spéciaux, voy. Chronic. Pasch., p. 595 sq., où Jacob est donné comme Cilicien. Malalas, XIV, p. 370. Clinton, I, p. 663.

manière irrésistible. De dizaine en dizaine d'années, le christianisme gagnait du terrain [1]. Le temps était proche où un coup brutal de la main d'un empereur fanatique allait enlever à l'esprit antique son dernier refuge, même en Achaïe. Coup semblable à celui par lequel en 520 l'empereur Justin I[er] avait mis fin, à Antioche de Syrie, aux jeux olympiques qui y étaient encore célébrés [2].

Si seulement la mort de l'esprit antique avait servi partout au triomphe de la morale chrétienne ! Mais les Grecs purent voir plus d'une fois l'abîme qui séparait l'idéal de la réalité ; heureusement que ce ne fut pas toujours par des faits aussi odieux que celui qui eut lieu dans une des dernières années du règne de l'empereur Zénon. Un des frères de ce prince isaurien, Longin, avait (après 485) entrepris un voyage officiel dans le Péloponnèse. Ce prince, homme immoral et méprisable de toutes façons, vint à passer dans la petite ville de Pagæ ou Pegæ en Mégaride, située dans une contrée pittoresque sur le rivage montueux du golfe Alcyonique (à l'est du cap Holmiæ). Il y avait là un couvent de religieuses grecques. Or Longin se livrant, comme d'habitude, aux excès de la table apprit des compagnons et procureurs de sa vie de débauche qu'il y avait dans ce couvent un grand nombre de jeunes filles fort belles. Le libertin se hâta d'aller présenter ses hommages aux nonnes en les comblant de cadeaux de toute espèce, particulièrement de vêtements et des friandises de sa table. Puis il pénétra dans l'enceinte consacrée et força, à moitié par violence, la plupart de ces vierges à se livrer à ses désirs de brute [3].

[1]) Il est vrai que nous ne pouvons suivre ce progrès en détail et systématiquement : des ruines de l'histoire de cette époque émergent cependant quelques petites indications isolées; ainsi la mention d'églises chrétiennes à Théra et des inscriptions correspondantes, voy. Böckh, *C. I. Gr.*, IV, p. 307 sqq., n° 8656 sqq., d'Astypalée, p. 309, où le n° 8657 nous donne les rôles de contribution foncière de cette île au v[e] siècle. Mentionnons encore dans Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 183, l'évêché de Christianopolis fondé alors sur le rivage de Pylos ; l'attribution du sanctuaire d'Isis sur la presqu'île de Methana au culte de la Panagia (p. 442), et la transformation du temple d'Asklepios à Thelpusa en église de Saint-Jean (I, p. 370).

[2]) Malalas, XVII, p. 417. Clinton, *Fast. Roman.*, I, p. 738.

[3]) Cette histoire est racontée dans Suidas (s. v. *Longinus*); elle est, sur

Il faut dire que des scènes aussi infâmes étaient fort rares. Mais malheureusement pour l'empire comme pour l'Église orientale, le byzantinisme, en grandissant, se jeta avec une passion toujours plus vive dans les luttes furieuses d'un dogmatisme de plus en plus subtil. Il arriva par là que le but moral de l'Église fut placé de plus en plus à l'arrière-plan ; que tantôt l'orthodoxie suspecte d'un empereur devint un prétexte pour l'insurrection des masses contre son pouvoir, tantôt que les empereurs eux-mêmes se livrèrent sans ménagement à leur goût pour l'uniformité : tout cela au grand détriment de l'empire et de l'Église. Nous ne trouvons que très isolément des actes comme l'abolition définitive des odieux combats de bêtes dans les fêtes populaires par l'empereur Anastase en 494[1]. Par contre, l'histoire de l'Église dans le monde grec, depuis le concile de Chalcédoine, nous présente le déplorable spectacle de persécutions réciproques sans fin et sans but, et de nombreuses tentatives impuissantes pour mettre fin à la nouvelle guerre confessionnelle. Nous ne faisons qu'esquisser brièvement tout cela. L'autorité de l'imposante assemblée de Chalcédoine n'avait pas été suffisante pour donner partout force de loi à ses résolutions, qui devaient être la somme de la doctrine orthodoxe. Partout dans l'empire, la doctrine des monophysites conservait des adhérents dispersés, souvent très convaincus et très influents ; en Égypte comme en Palestine, ce parti avait une majorité décidée. Cependant, aussi longtemps que régnèrent les empereurs honnêtement orthodoxes

l'autorité de Bernhardy, admise aujourd'hui parmi les fragments de Malchus (*fragm.* n° 21, dans Dindorf, *Hist. Græc. Min.*, I, p. 423). Beaucoup de localités portaient dans l'antiquité le nom de Pagæ ou Pegæ. Celle qui est mentionnée ici dans Suidas est placée en Mégaride par Benseler, *Wörterbuch der griech. Eigennamen*, III, p. 1189, *s. v.* et par Fallmerayer, *Geschichte der Halbinsel Morea*, I, p. 137. Ce dernier, pour des raisons qui m'échappent, attribue ce forfait à l'empereur Zénon lui-même : cf. ci-dessus, p. 426, 2. La preuve que Longin n'a pu faire le voyage à Pagæ qu'après 485 se trouve dans Marcellin., *Chronic.*, p. 301.

[1]) Theodor. Lect., II, 53. Theophanes, p. 221. von Lasaulx, *loc. cit.* p. 141. Les jeux de gladiateurs étaient peu à peu tombés en désuétude depuis la fin du IVe siècle et furent remplacés (en faisant abstraction du cirque) par des combats d'athlètes et des spectacles dramatiques; cf. Friedländer, *Röm. Sittengeschichte*, I[4], p. 351 sq. et 449.

Marcien et Léon Ier, le parti monophysite ne put pas trop lever la tête. Mais l'usurpateur Basiliscos, après que Zénon eut été chassé de Constantinople en 476, se jeta complétement dans les bras des monophysites et rejeta publiquement les décrets de Chalcédoine, en sommant tous les évêques de l'empire de condamner aussi ce concile. Pourtant sa tentative échoua misérablement devant la ferme résolution du patriarche orthodoxe de la capitale, Acace, qui exerçait depuis l'été de 471 [1] ; et le gouvernement éphémère de Basiliscos tomba en grande partie à cause de ces fautes ecclésiastiques. Le monophysitisme avait pourtant retrouvé surtout dans le S.-E. de l'empire assez de vigueur pour que l'empereur Zénon, poussé par le patriarche Acace, cherchât à rétablir une sorte d'union entre les partis hostiles. Il promulgua en 482 son *Henoticon*, c'est-à-dire un édit adressé à la chrétienté des pays où il y avait le plus de monophysites, par lequel, d'une part, il affirmait la véritable humanité et la véritable divinité du Christ, anathématisait à la fois Nestorios et Eutychès, d'autre part, il rejetait tout autre symbole que l'ancien symbole de Nicée et de Constantinople, et évitait à dessein les expressions « une » ou « deux natures », s'efforçant surtout de concilier les différentes opinions et de ramener les points en discussion à des propositions plus générales. Zénon n'atteignit pourtant que très incomplètement son but, la paix de l'Église. Si c'était déjà une grande hardiesse que de vouloir passer sous silence tout le développement dogmatique des dernières années, d'un autre côté les monophysites rigoureux répugnaient à la nouvelle formule, parce qu'elle ne désavouait pas formellement le concile de Chalcédoine. Quant à l'ortho-

[1]) Le patriarche Anatolios était mort vers le mois de juin 458; il eut pour successeur le prêtre byzantin Gennadios, homme d'une grande intelligence, orateur éminent, qui se distingua aussi comme écrivain théologique et exégète d'écrits bibliques; il régna jusqu'en août 471, où il eut pour successeur le tuteur des orphelins Acace, prêtre de Sainte-Sophie. Cf. Theodor. Lect., I, 13, p. 553 *d.* et 554 *a.* Marcellin., *Chron.*, p. 296. Victor Tun., *Chron.* (ed. Roncalli), p. 345. p. 349 sqq. Theophanes, p. 182. Evagr., II, 11. Nicephor., *Chronogr. compend.* (ed. Bonn.), p. 774 et 775. Zonaras, XIV, 1 fin., p. 51. Voy. Clinton, *Fast. Roman.*, I, p. 675, et Le Quien, *Oriens Christianus*, I, p. 217 sqq.

doxie, elle fut irritée, en général, de ce que l'empereur voulait lui prescrire sa foi, et en particulier de ce qu'on ne faisait pas mention de Chalcédoine. Et pendant que Zénon travaillait, non sans succès, à donner de l'autorité dans l'empire à sa nouvelle formule, le pape Félix III osait, dans un synode de Rome en 484, prononcer l'excommunication contre le patriarche Acace. Naturellement Zénon prit parti pour son patriarche, et c'est ainsi que naquit entre les Grecs et les Latins un schisme, qui dura jusque bien après la mort de Zénon.

A la mort de l'empereur Zénon, ces conflits prirent à Constantinople et dans la péninsule grecque un caractère tout à fait aigu. Le patriarche Acace, l'ami de Zénon, était mort aussi (en 489), et, après le court pontificat (un peu plus de trois mois) du patriarche Fravitta, qui avait les mêmes idées qu'Acace, on avait vu monter sur le siège archiépiscopal de la capitale un prêtre orthodoxe, sévère partisan des décrets de Chalcédoine, Euphémios[1], qui provoqua immédiatement des troubles funestes d'un caractère à la fois politique et ecclésiastique. On savait qu'Anastase ne partageait pas seulement les opinions conciliantes de Zénon, mais encore qu'il penchait fortement vers le monophysitisme. Aussi Euphémios refusa-t-il de couronner Anastase lorsque ce dernier fut devenu empereur, tant qu'il n'aurait pas adhéré par écrit à la formule de Chalcédoine. Lorsque donc Anastase commença d'une part à faire revivre l'*Henoticon* de Zénon, d'autre part à laisser toute liberté aux différents partis hérétiques qui s'étaient formés dans le cours du ve siècle, il eut des conflits très graves avec le patriarche, conflits qui amenèrent le parti orthodoxe dominant dans la presqu'île du Balkan et en Grèce à prendre une attitude des plus hostiles vis-à-vis de l'empereur. De 493 jusqu'à la mort de l'empereur, la capitale fut plus d'une fois le théâtre d'émeutes graves dans lesquelles la religion avait une grande part, jusqu'au soulèvement de Vitalianus, qui eut un caractère tout ecclésiastique.

[1]) Victor Tun., *Chron.*, p. 351 (qui donne à Fravitta le nom de Flavianus). Nicephor., *Chronogr. compend.*, p. 775, qui fait de Fravitta un prêtre de Sainte-Thècle dans le faubourg byzantin de Sykæ. Theophanes, p. 205. 206. Zonaras, XIV, 3, p. 54. Evagr., III, 23 init. Nicephor. Callist., *Hist. Eccl.*, XVI, 18 et 19. Clinton, II, p. 559. Le Quien, I, p. 219 sqq.

Cette situation tendue amena enfin Anastase à déposer l'archevêque Euphémios au moyen d'un synode, en 496, à l'envoyer en exil et à nommer patriarche à sa place le prêtre Macédonios (II), gardien des vases sacrés et archiviste, neveu de Gennadios [1]. Macédonios montra longtemps de la condescendance pour les désirs de l'empereur, qui de plus en plus tendait à repousser les décrets de Chalcédoine. Mais, lorsqu'enfin Anastase se rapprocha nettement du pur monophysitisme et exigea la condamnation expresse de la formule de Chalcédoine, le patriarche résista. L'empereur déposa alors le patriarche et l'envoya en exil : le siège patriarcal fut donné en 511 au prêtre Timothée [2], qui, jusqu'à sa mort, en 518, marcha d'accord avec Anastase.

Cette situation provoqua à plusieurs reprises des mouvements dans la péninsule grecque. Dans cette citadelle de l'orthodoxie, le patriarche Acace avait cherché sous l'empereur Zénon à recruter des partisans pour l'*Henoticon;* ce patriarche et le patriarche Timothée, avec plus d'énergie encore, réussirent peu à peu à attirer à la politique ecclésiastique de l'empereur même les archevêques André et Dorothée de Thessalonique [3]. Les conséquences de ce fait furent remarquables. En effet, il y eut pour la première fois une rupture entre le siège romain et l'archevêché de Thessalonique, qui de tout temps avait été si intimement uni avec lui. Et comme l'archevêque Dorothée, pendant la deuxième moitié du règne d'Anastase, entretint de bonnes relations avec Timothée, le patriarche hérétique de la capitale que Rome détestait par dessus tout, la désaffection à l'égard de Rome devint plus profonde. D'autre part, l'orthodoxie, dans quelques contrées

[1]) Marcellin., *Chron.*, p. 304. Victor. Tun., *Chronic.*, p. 353. Nicephor., p. 775. Theodor. Lect., II, 12 sqq., p. 559. Theophanes, p. 216 sq. Cedrenus, p. 627. 628. Cf. Evagr., III, 30 et 32. Malalas, XVI, p. 400. Zonar., *loc. cit.* Voy. Clinton, I, p. 713. Le Quien, I, p. 220.

[2]) Victor. Tun., p. 355. Marcellin., *Chron.*, p. 310. Evagr., III, 32. Theodor. Lect., II, 28 sqq., p. 562 sq. Theophanes, p. 230. 233 sqq., p. 242. Cedrenus, p. 631. Malalas, *loc. cit.* Zonar., *loc. cit.*, p. 55. Nicephor., *loc. cit.* Nicephor. Callist., *Eccl. Hist.*, XVI, 35. Clinton, I, p. 729. Le Quien, p. 221.

[3]) Cf. ci-dessous; voy. notamment Le Quien, II, p. 15 sqq.

de la Grèce, prit très énergiquement parti contre Thessalonique et poussa avec d'autant plus de force vers Rome qu'à Constantinople on espérait gagner en puissance par cette rupture entre Thessalonique et le siège papal. A la tête de l'opposition orthodoxe de la Grèce se plaça l'ancienne Épire. Tandis que dans l'Épire de Dyrrhachion l'orthodoxie chalcédonienne était refoulée depuis le temps d'Acace, elle prit dans l'ancienne Épire un nouvel essor vers la fin du règne de l'empereur Anastase, quoique, pendant assez longtemps, on se fût soumis de fait aux volontés de l'empereur. Dès 515, quarante évêques d'Illyrie et de Grèce se séparèrent collectivement de l'archevêque de Thessalonique et envoyèrent des délégués à Rome pour assurer par écrit le Siège papal de leur attachement[1]. Les Épirotes agirent encore avec plus d'énergie. En effet, lorsque le métropolitain Alcyson de Nicopolis mourut à Constantinople, lors d'un voyage provoqué par l'empereur, et que Jean devint son successeur par une décision du synode provincial de l'Épire, ce prélat ne voulut pas recevoir la consécration de l'archevêque hérétique de Thessalonique, qui était alors Dorothée. Et le nouveau métropolitain de Nicopolis envoya le diacre Rufin au pape Hormisdas pour l'assurer de son orthodoxie imperturbable, anathématisa le patriarche de Constantinople et se mit complètement à la disposition du pape. Quant au synode, composé de sept évêques, il adressa une lettre au pape pour demander qu'il reconnût Jean : toutes ces démarches furent naturellement accueillies par Hormisdas avec beaucoup de faveur[2].

Anastase resta inébranlable en dépit de tout. La révolte de Vitalianus, en 514, le força pourtant à une concession momentanée, car il essaya de rétablir la communion avec Rome qui,

[1]) Theophanes, p. 250. Hefele, *Conciliengeschichte*, II, p. 653. Mansi, *Concil. collect.*, VIII, p. 537.

[2]) Harduin, *Act. Concil.*, II, p. 1027-1031. Mansi, *Concil. coll.*, VIII, p. 401-408. Voy. Hefele, *Conciliengeschichte*, II, p. 653 à 655. Mort d'Alcyson à Constantinople : Marcellin., *Chron.*, p. 314. Evagr., III, 31. Sur celui-ci, voy. encore Niceph. Callist., XVI, 29 et 30. Sur tous ces événements et sur des scènes violentes contre les orthodoxes à Thessalonique, qui en furent sans doute la conséquence en 517, voy. encore Le Quien, II, p. 16 sqq. 37. et 135 sqq.

depuis Acace, avait cessé d'exister. Mais cette tentative échoua devant les hautes exigences du Siège romain au sujet de la reconnaissance sans réserve de la formule de Chalcédoine, et Anastase, après la mort de Timothée, éleva sur le siège archiépiscopal, au commencement d'avril 518, Jean de Cappadoce, jusque-là prêtre et syncelle à Constantinople [1]. La conduite de Jean répondit tout à fait aux désirs de l'empereur. Mais lorsqu'Anastase mourut lui-même au commencement de juillet 518 et qu'il fut remplacé par un orthodoxe rigoureux, l'empereur Justin Ier, il y eut un revirement énergique. Les masses orthodoxes de la capitale se soulevèrent ouvertement le 15 et le 16 juillet 518 contre le patriarche Jean, qu'elles forcèrent à rentrer dans l'orthodoxie et à reconnaître solennellement la formule de Chalcédoine. On alla plus loin : Justin et son neveu Justinien, qui jouissait déjà d'une grande influence, entrèrent aussitôt en négociations avec Rome et rétablirent avec elle en 519 la communion si longtemps interrompue, en acceptant toutes les exigences du pape Hormisdas. Conformément à la volonté de ce dernier, les noms du patriarche Acace, de ses successeurs hérétiques anathématisés à Rome, ceux des empereurs Zénon et Anastase furent rayés sur les registres de l'église, et le patriarche Jean [2] dut promettre avec serment de rester en parfait accord avec l'Église romaine.

[1]) VICTOR. TUN., *Chron.*, p. 360. CEDRENUS, p. 637. THEOPHANES, p. 253. ZONAR., XIV, 4, p. 57. NICEPHOR., p. 775. LE QUIEN, I, p. 221.

[2]) Jean exerça le pontificat jusqu'à sa mort, au commencement de 520; le 25 février, il eut pour successeur au patriarchat Épiphanios, prêtre et syncelle de Byzance. VICTOR. TUN., *Chronic.*, p. 362. THEOPHANES, p. 256 sq. ZONAR., XIV, 5, p. 59. NICEPHOR., p. 775. CLINTON, I, p. 739 et 743. Epiphanios mourut le 5 juin 535 (MARCELLIN., *Chron.*, p. 323. 324. VICTOR. TUN., p. 365. 367. CLINTON, I, p. 765 et 767) et eut d'abord pour successeur Anthimos, jusque-là évêque de Trapézonte, qui fut déposé en 536 par un synode à Constantinople, d'accord avec le pape Agapet, comme hérétique monophysite élu contre les canons, et remplacé par Mennas (13 mars 536), prêtre d'Alexandrie, jusqu'alors chef de l'hôpital Sampson dans la capitale. Cf. encore EVAGR., IV, 9 fin. 11. 36. MALALAS, XVIII, p. 479. THEOPHANES, p. 337. 338. CEDRENUS, p. 651 et NICEPHOR., p. 775. ZONARAS, XIV, 7 init., p. 64; 8, p. 67. NICEPH. CALL., XVII. 8 et 9. Lorsque Mennas mourut ensuite, le 25 août 552 (Cf. MALALAS, XVIII, p. 486. ZONAR., *loc. cit.* THEOPHANES, p. 353. 354. NICEPHOR., *loc. cit.* EVAGR., IV, 37. 38. CEDRENUS, p. 659, et CLINTON, I, p. 798 sq.), il fut remplacé par un homme qui s'était fait con-

C'est ainsi que l'orthodoxie retrouva une domination incontestée dans la presqu'île grecque, où l'archevêque Dorothée de Thessalonique fit aussi sa soumission, et où seul l'archevêque de Dyrrhachion[1] chercha encore pendant quelque temps à résister à l'influence romaine : cette soumission ne subit d'échecs momentanés que dans les dernières années du VIe siècle, sur quelques points de l'Achaïe, par une branche issue de l'hérésie monophysite[2]. L'influence du patriarche de Constantinople en Grèce avait été naturellement refoulée de nouveau par celle de Rome. Cependant on ne cessait de faire de Constantinople des tentatives pour prendre insensiblement un pied solide en Grèce. Ce ne fut pas toujours par les procédés les plus louables, comme à Larissa, vers 531, lors de la mort du métropolitain Proclos. On avait élu à sa place, de la ma-

naître comme moine à Amasia et apocrisiaire de son église, Eutychios, que l'empereur Justinien Ier déposa le 12 avril 565 à cause de dissentiments ecclésiastiques, renvoya à Amasia et remplaça par le « scholastique » (et apocrisiaire d'Antioche) Jean de Sarmine (ou Sirimis) près d'Antioche en Syrie. Cf. EVAGR., IV, 38 fin. et 39. VICTOR. TUN., *Chron.*, p. 374. 378 et 379. THEOPHAN., p. 372 sq. ZONAR., XIV, 9 fin, p. 69 sq. NICEPHOR., *loc. cit.* CEDRENUS, p. 680. Voyez encore pour les patriarches successeurs d'Épiphanios : JEAN D'ÉPHÈSE, *Histoire de l'Église*, I, 42 (trad. Schönfelder, p. 39) et CLINTON, I, p. 819. Lorsque mourut le patriarche Jean, Eutychios (déjà sous l'empereur Justin II) fut de nouveau élevé au patriarchat de la capitale, le 3 octobre 577. THEOPHANES, p. 382. CEDRENUS, p. 685. EVAGRIUS, V, 16. ZONARAS, XIV, 26. 27. 29. 31. 36, et JEAN D'ÉPHÈSE, *loc. cit.* p 39 sqq. CLINTON, I, p. 841. Pour tous les patriarches depuis Épiphanios, voy. encore LE QUIEN, I, p. 221 à 226.

1) Cf. HEFELE, *op. cit.*, p. 675. Sur Thessalonique et Dyrrhachion, voy. encore LE QUIEN, II, p. 36 sqq. 242.

2) Ces faits se rapportent à la fin du VIe siècle. A leur occasion reparaît le nom de quelques villes helléniques que l'histoire ne doit plus mentionner que rarement dans la suite. Entre autres sectes issues du monophysitisme, il faut citer la nouvelle hérésie des « Trithéites », qui eut pour auteur à Constantinople, au temps de Justinien Ier, le philosophe monophysite Jean Ascusnages; cette doctrine aboutissait presque à trouver dans les trois personnes de la Trinité trois divinités différentes. Cette branche se maintint jusqu'au VIIe siècle contre les orthodoxes officiels et contre l'opposition des monophysites. Deux de ses chefs notamment, Conon et Eugène, vers la fin du règne de Justinien et sous le règne suivant, ont consacré de très nombreux évêques qui travaillaient à répandre la nouvelle doctrine non seulement en Orient et en Italie, mais, même avec un succès momentané, dans les vieilles églises orthodoxes de Corinthe et d'Athènes. Cf. JEAN D'ÉPHÈSE, *Histoire de l'Église*, I, 31. V, 2. HEFELE, *Conciliengeschichte*, II, p. 555 sqq.

nière régulière, dit-on, comme archevêque de Thessalie, Stephanos, laïque et de plus homme de guerre. Or, quand le synode provincial de Thessalie se réunit à Larissa pour procéder à son ordination selon l'ancienne tradition, plusieurs ecclésiastiques, notamment les évêques Demetrios de Sciathos et Probianus de Demetrias, qui avaient pourtant signé eux-mêmes l'acte d'ordination, coururent à Constantinople pour se plaindre auprès du nouveau patriarche Épiphanios de ce que l'ordination de Stephanos n'était pas canonique et pour demander qu'on élût un autre évêque. Le patriarche byzantin saisit l'occasion et décida — sans enquête suffisante, dit-on, et sans avoir admis Stephanos à se défendre — que ce dernier, élu contre les lois canoniques, devait abdiquer, et que le clergé de Thessalie devait lui refuser la communion ! Stephanos fut conduit dans la capitale et cité devant un synode local qui, sur la proposition du patriarche, prononça sa déposition. Et comme il s'obstinait à en appeler à la décision du pape (alors Boniface II), Épiphanios le retint même prisonnier à Constantinople. Or, malgré tous les empêchements de la part d'Épiphanios, un des suffragants de Stephanos, l'évêque Théodose d'Echinos, réussit à partir pour Rome avec la plainte écrite de Stephanos et d'autres documents. Le pape Boniface convoqua à Rome, pour le 7 décembre 531, un synode auquel assista, outre Théodose, un autre évêque, Abundantius, qui se présentait comme le représentant légitime de l'évêché de Demetrias, dont s'était emparé de fait, par violence et fraude, en l'absence d'Abundantius, ce Probianus cité plus haut et dévoué à la chaire de Byzance. Les délibérations de ce synode et les lettres des évêques de Thèbes en Phthiotide, de Diocæsarée et de Lamia, nous montrent clairement quelles profondes racines avait encore en Grèce l'autorité romaine ; nous y voyons aussi quel caractère moyen-âge avait déjà l'atmosphère ecclésiastique qui s'était répandue alors sur la Grèce. Mais nous ne savons pas comment le pape tira enfin d'affaire le pauvre évêque Stephanos [1], pas plus que nous ne

[1]) Cf. notamment Hefele, *Conciliengeschichte*, II, p. 722 à 725. Harduin, II, p. 1111 sqq. 1118-1140. Mansi, VIII, p. 741-772. Le Quien, II, p. 18 sqq. 105 sqq. 111 sqq.

connaissons les détails de l'agonie du dernier débris de la vie antique qui doit être le sujet de notre dernier chapitre.

Le christianisme, pendant cette période, s'est toujours étendu matériellement dans les provinces grecques de la préfecture d'Illyrie, et le réseau du système épiscopal s'est resserré de plus en plus sur les contrées du diocèse de Macédoine. Les débris de la tradition et les actes des grands et petits synodes qui suivirent le concile de Chalcédoine jusqu'aux assemblées ecclésiastiques présidées, en 536 et 543, à Constantinople, par le patriarche Mennas, et en 553 par son successeur Eutychios, nous permettent de rétablir, pour la Grèce de ce temps par lequel nous terminons notre récit, une statistique ecclésiastique, à la vérité fort peu complète. Pour compléter nos dernières indications sur ce point, nous ajouterons qu'en Macédoine, où nous n'avons en vue que Thessalonique, l'archevêque Anastase eut pour successeur, après 451, Euxitheos. Comme contemporain du patriarche byzantin Acace nous apparaît ensuite André ; pendant les deux premières décades du VIe siècle, notamment vers 515, c'est Dorothée qui occupe ce siège ; et enfin, sous Justinien Ier, Élie est archevêque de Thessalonique [1].

Pour l'Épire, nous ne nous intéressons qu'aux deux villes grecques de Dyrrhachion et d'Apollonie dans la contrée septentrionale de ce nom (*Epirus nova*). A Dyrrhachion, nous connaissons encore, après le métropolitain Luc, au temps de Justinien, Marianus ; à Apollonie, outre Félix, les évêques Eusèbe et, sous l'empereur Léon Ier, Philocharis. Quant à l'ancienne Épire, l'édifice hiérarchique était déjà complet du temps du concile de Chalcédoine. Sur les sièges épiscopaux de ce pays nous trouvons encore Eugène, métropolitain de Nicopolis sous l'empereur Léon Ier, puis sous l'empereur Anastase Alcyson, qui eut pour successeur après sa mort, en 516, Jean. A Anchiasmos nous connaissons, vers l'année 531, l'évêque Christophoros ou Christodoros ; à Phœnice, du temps de l'empereur Léon Ier, l'évêque Valérianus, et en 516 Philippe. A Dodone, l'évêque Théodore eut pour premier

[1]) Le Quien, *Oriens Christianus*, II, p. 34 à 40.

successeur Philothée, pendant que sous Léon I[er] nous trouvons l'évêque Ouranios et en 516 Julianus. On connaît de même sous Léon I[er] l'évêque Hypatios à Hadrianopolis, Diadochos à Photice, Eugène à Eurœa, tandis qu'en 516 nous trouvons à Hadrianopolis l'évêque Constantin, et à Photice Hilarios. A Eurœa, sous Justinien I[er], c'est Théodote qui ferme la série, pendant qu'à Corcyre nous ne connaissons après Soterichos que les évêques Chrysippos et Stephanos, postérieurs l'un et l'autre à 516. A partir de 451, nous ne trouvons aucun évêché nouveau que celui de Bouthroton, où nous connaissons sous Léon I[er] l'évêque Stephanos et, en 516, Matthieu [1].

De même en Thessalie, au milieu du v[e] siècle, nous voyons essentiellement achevé le système épiscopal, tel que le connaît l'histoire ecclésiastique avant les invasions des Slaves et les mouvements du moyen-âge. Comme métropolitains, nous trouvons, après 458 et plus tard jusqu'en 531, des évêques du nom de Proclos ; nous connaissons déjà les questions qui s'agitèrent autour de l'évêque Stephanos depuis 531. A Demetrias, nous connaissons encore (jusqu'en 531) l'évêque Abundantius et son successeur Probianus, dont les titres sont très suspects. Sur les sièges anciens nous ne connaissons que Timothée de Diocæsarée (vers 531), Aristote d'Echinos en 459, Étienne de Lamia en 531, Elpidios dans Thèbes Phthiotique en 531. Comme évêchés nouveaux apparaissent du temps de Justinien (vers 531) Gomphi et Sciathos, avec les évêques Eustathe et Demetrios [2].

Quant à l'Achaïe, elle était toujours encore occupée à développer activement son épiscopat, bien que, pour le temps qui suivit le concile de Chalcédoine jusqu'au cinquième concile universel de 553, nous n'ayons à citer qu'un nombre de noms relativement peu considérable. Ainsi, après Pierre de Corinthe, nous ne trouvons que le métropolitain Photinos sous Justinien ; à Athènes, sous Léon I[er], l'évêque Athanase, et, dans le même temps, Plutarque de Platée. A la même époque (vers

[1]) Le Quien, *op. cit.*, p. 134 à 148, et p. 242 à 248. Mansi, VIII, p. 405.
[2]) Le Quien, *op. cit.*, p. 106 à 124.

458) se rapportent encore Agathodore de Mégare, Architimos de Thèbes et les titulaires de plusieurs diocèses nouveaux dans la Grèce moyenne et en Eubée, comme Cyriacos de Carystos, Constantin de Chalcis, Zoïlos de Scarphea, Hesychios de Tanagra, Rufin de Thespies et Alexandre d'Élatée. Dans le Péloponnèse, il y eut à Argos, sous Léon Ier, l'évêque Thalès; à Patræ, Alexandre; à Corone, Aphobios : dans le même temps, nous trouvons comme possesseurs d'évêchés nouveaux Hosios de Lacédémone et Timothée de Mégalopolis [1].

Enfin, dans l'île de Crète, nous voyons apparaître, depuis le temps de l'empereur Léon Ier, les nouveaux évêchés d'Hierapytna et de Cydonia [2].

[1]) Le Quien, *op. cit.*, p. 159 à 213.

[2]) Le Quien, *op. cit.*, p. 266 et 271. Dans la province insulaire de la mer Égée, nous trouvons pour Naxos, au temps du patriarche Mennas, l'évêque Paul, et à Paros, dans le même temps, Théodore; sous Justinien, l'évêque Zoticos de Carpathos (Le Quien, I, p. 937. 938. 947). Pour Rhodes, au temps de Léon Ier, l'évêque Agapet (Le Quien, p. 923 sqq.), et au temps de Justinien Ier, l'évêque Esaïas (Theophanes, p. 271. Cedrenus, p. 645. Malalas, XVIII, p. 436). Aperçus sur l'épiscopat d'Asie et d'Hellespont; voy. Le Quien, p. 671 sqq. 748 sqq.

CHAPITRE II

LES DERNIÈRES DESTINÉES DE L'UNIVERSITÉ D'ATHÈNES : CONCLUSION

Jugement de Synésios sur Athènes. — Le néoplatonicien Plutarque. — Décadence de la sophistique. — L'Université de Constantinople. — Situation générale de l'Université d'Athènes. — Sympathie des Athéniens pour leur Université. — Situation de l'école néoplatonicienne. — Suprématie de la philosophie à Athènes. — Professeurs et étudiants. — Dames étudiantes. — Tenue meilleure des professeurs du ve siècle. — Histoire des sophistes. — Pamprepios. — Bienfaiteurs de l'Université : Archiadas, Hégias, Théagène. — Disgrâce de Pamprepios. — Histoire des philosophes. — Plutarque. — Syrianos. — Proclos. — Marinos. — Isidoros, Damascios et ses collègues. — L'empereur Justinien Ier. — Ruine et dispersion de l'Université d'Athènes. — Damascios et ses collègues en Perse ; leur retour. — Tremblement de terre. — Peste meurtrière. — Les Slaves s'avancent jusqu'à l'isthme de Corinthe. — Fortifications élevées par Justinien. — Les Huns de Zaber-Khan. — Conclusion.

Tandis que la Grèce en général n'avait pu, comme nous l'avons vu, se relever que très partiellement depuis l'invasion et la dévastation des Goths, à la fin du IVe siècle, jusqu'au temps de Justinien Ier ; tandis que depuis Alaric il n'y avait plus, en vérité, que l'ancienne gloire et la beauté indestructible du pays qui fût capable, si nous exceptons Athènes, d'attirer encore en Achaïe les amis de moins en moins nombreux de l'hellénisme ; l'Université d'Athènes avait su, du moins, survivre aux coups les plus terribles et garder encore, pendant quatre générations, un reste de son ancienne importance historique.

Sans doute la période brillante de la sophistique avait réellement pris fin avec le vieil Himerios. Du temps de Théodose Ier, il était déjà facile de voir que la direction nouvelle du goût public n'était plus favorable à l'ancien esprit des sophistes ; que le triomphe du christianisme et les progrès merveilleux de l'éloquence de la chaire chrétienne — beaucoup mieux à sa

place que l'éloquence académique avec ses grâces vieillottes, au milieu des préoccupations sérieuses d'une époque occupée de la solution des plus grandes questions morales et intellectuelles — devaient évidemment, tout en n'excluant pas les recherches d'une philosophie sérieuse, arriver peu à peu à détruire dans sa racine l'ancienne importance d'Athènes. La rhétorique du temps [1] commençait justement alors à dégénérer en une technique scolastique de plus en plus sèche et morte et en un vil métier sans beauté et sans élan. Néanmoins l'Université d'Athènes sut trouver la voie qui devait la conduire à une gloire nouvelle.

Il est vrai que l'institution athénienne de l'éphébie était depuis longtemps abolie [2], que le nombre des étudiants avait diminué depuis la persécution du paganisme par Théodose I[er], et que l'invasion d'Alaric força sans doute l'Université à se disperser en grande partie les années suivantes. Mais le nom d'Athènes avait encore tant de prestige, c'était encore un privilège si glorieux d'avoir étudié à Athènes, que l'essaim dispersé des universitaires d'Athènes doit bientôt arriver à se retrouver réuni. Un des observateurs les plus clairvoyants de son siècle au temps d'Arcadius — ce spirituel philosophe néoplatonicien, plus tard évêque, Synésios de Cyrène, qui prétendait descendre par Eurysthène des Héraclides de Sparte [3] — nous raconte que de son temps encore (il était né vers 375) un voyage à Athènes était chose presque indispensable pour un jeune Grec qui avait fait ses études. Et ce n'est pas sans malice et sans irritation qu'il parle des orgueilleuses prétentions d'hommes connus de lui, qui avaient étudié à Athènes et qui posaient ensuite « comme des demi-dieux au milieu de mulets, parce qu'ils avaient vu l'Académie, le Lycée et la Stoa de Zénon, quoiqu'ils ne se distinguassent en rien des autres

[1]) Cf. Bernhardy, *Griech. Litteratur*, I, p. 635 sq. 639. R. Volkmann, *Synesius von Cyrene*, p. 135 sqq.

[2]) Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 719, note 4.

[3]) Synes., *Epist.* (ed. Paris) 57, p. 177, et *Epist*, 113, p. 418. Cf. *Catast.*, p. 302. 303 A. *Hymn.*, V. 37 sqq. Voy. encore W. Möller dans Herzog, *R. Enc. für. protestant. Theolog.*, XV, p. 335, et R. Volkmann, *Synesius von Cyrene*, p. 93. 105. Sievers, *Studien zur Geschichte der Röm. Kaiser*, p. 373 sq.

mortels, du moins pour ce qui était de l'intelligence d'Aristote et de Platon [1] ! » Avec cette manière de voir et cette double tendance à des espérances exagérées et à une critique acerbe, il n'est pas étonnant que Synésios ait été très désappointé lorsqu'il visita la ville de Pallas, quelques années après l'expédition d'Alaric en Grèce [2]. Les conséquences matérielles et morales de la guerre des Goths n'avaient pas suffisamment été effacées dans la ville et dans le pays. Synésios peut, du reste, avoir fait d'autres observations qui lui auront enlevé ses illusions sur la gloire de la ville et de l'Université. C'est ainsi que, dans un moment de très méchante humeur, il a pu écrire à son frère la lettre fameuse dans laquelle [3] il maudit le capitaine du navire qui l'a conduit à Athènes ! « Car Athènes, dit-il, n'a gardé de son ancienne splendeur que de vains noms, mais la philosophie elle-même l'a abandonnée. Autrefois, sans doute, elle a été la patrie et le foyer des sages, mais aujourd'hui elle n'est célèbre que pour ses marchands de miel ! » Bref, dans son humeur irritée, il compare Athènes purement et simplement à la peau vide et dépouillée d'un animal offert aux dieux et dévoré !

Le ton de toute cette lettre nous montre clairement que Synésios n'a pas entendu parler de graves destructions d'œuvres d'art et d'architecture à Athènes [4] ; ce qui l'irrite le plus,

[1]) Synes., *Epist.* 54, p. 145.

[2]) On ne peut pas établir d'une manière certaine la date de la visite de Synésios à Athènes. Il y a deux opinions sur cette question. D'après l'une, Synésios vint à Athènes deux ans environ après l'expédition d'Alaric, en 397 ou 398 par conséquent ; ce voyage serait donc en liaison immédiate avec la célèbre ambassade de Synésios à Constantinople. Cf. Finlay, p. 261. Karl Hopf, *Griechenland im Mittelalter*, p. 85. D'après l'autre opinion, il n'aurait visité Athènes qu'après son retour de Constantinople en Afrique, en partant de Cyrène ou d'Alexandrie en simple particulier, vers 402. Cf. Möller, *loc. cit.*, p. 336, d'après Clausen, *De Synes.*, p. 16 sqq. Volkmann, p. 98. C. G. Zumpt, *Ueber den Bestand der philos. Schulen in Athen*, p. 34 et 55. Sievers, *op. cit.*, p. 575 sq. 415. Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 717, adopte la date approximative de 400 ap. J.-C.

[3]) Synes., *Epist.* 136, p. 493 sq. Cf. Finlay, p. 260 sq.

[4]) Il ne faut pourtant pas (comme Zinkeisen, p. 639, l'a déjà fait remarquer avec raison) trouver dans le passage de Sidon. Apollin., *Epist.*, IX, 9 (ed. Sirmond, p. 265, ou ed. Savar., p. 579) la preuve qu'Athènes avait conservé une grande splendeur.

c'est que l'ancienne philosophie avait cédé depuis longtemps la place à la rhétorique, qu'il désigne, peut-être avec ironie, sous le nom de commerce du miel de l'Hymette. Néanmoins, à la fin de sa lettre si méchante, il fait mention, non sans un trait piquant, de l'apparition d'hommes nouveaux à qui Athènes a dû effectivement de voir son Université reprendre une importance très originale[1]. Il s'agit des néoplatoniciens du ve siècle.

Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer que le vieux Priscos porta avec succès le drapeau du moderne platonisme à Athènes jusqu'au temps d'Alaric. Son école ne disparut pas à sa mort. Bien plus, c'est tout de suite après lui, pendant les premières décades du ve siècle, que nous apparaît l'éminent Athénien Plutarque comme le chef célébré de tous les philosophes de l'Université d'Athènes. Cet homme, fils de Nestorios (probablement de l'hiérophante d'Éleusis dont nous avons souvent fait mention), a été le véritable restaurateur de l'ancienne importance philosophique de l'Université d'Athènes. On ne sait pas avec certitude de qui Plutarque a été le disciple. Il ne serait pas impossible en soi que le vieux Priscos l'ait consacré comme héritier et nouveau dépositaire de la doctrine théurgique secrète et de la tradition néoplatonicienne. Cependant, l'érudition moderne incline plutôt à croire que son véritable maître a été le Péloponnésien Théodore[2] d'Asine, un disciple immédiat de Jamblique. L'école de Plutarque, comme nous le montre l'allusion malicieuse de Synésios, était déjà en pleine prospérité dans les années qui suivirent la retraite d'Alaric de la Grèce[3]. Plutarque, déjà très vieux, devint le fondateur de la troisième et dernière école néoplatonicienne

[1]) Zumpt, *loc. cit.*, p. 55 sq., va jusqu'à trouver que c'est dans la fin de sa lettre que Synésios a mis le plus de malice; il voit dans l'allusion à la maison de Plutarque un écho de la rivalité haineuse qui existait entre la nouvelle école philosophique d'Athènes et sa philosophie alexandrine à lui, représentée alors par Hypatie. Cf. aussi Wachsmuth, *op. cit.*, p. 717 sqq.

[2]) Sur ce philosophe, voy. encore Procl., *Theol. Plat.*, I, p. 2. IV, 16, et dans *Platon. Tim.*, p. 187 *b*. 225 *a*. 246 *b*. 314 *f*. Nemesius, 2, p. 117. Clinton, *Fast. Rom.*, II, p. 314. Boissonade, *ad Eunap.*, p. 178. Sur le véritable maître de Plutarque, voy. Zumpt, *loc. cit.*, p. 31 et 54.

[3]) Cf. Synes., *Epist.*, 136 fin., p. 494, et voy. Volkmann, p. 99. Zumpt, p. 33 et 54 sqq.

qui, indépendante à Athènes de l'État et de la ville, appuyée sur l'antique et riche propriété des platoniciens, s'allia de la manière la plus étroite avec ce qui restait en Grèce d'adeptes de l'ancienne foi olympienne, et créa par conséquent un double cours d'études : l'un, pour la masse des étudiants, qui ne recherchaient que des leçons de mathématiques et de philosophie ; l'autre, pour les fidèles moins nombreux du paganisme, qui trouvaient toujours ici leur école supérieure[1]. Pour le moment pourtant, notamment pendant qu'Hypatie lui faisait une si active concurrence à Alexandrie (jusqu'en 415), la nouvelle académie philosophique ne pouvait que faire des progrès assez lents. Cependant, Plutarque entretenait des relations amicales avec les autorités, du moins avec le préfet d'Illyrie Herculius (402-413), auquel le philosophe reconnaissant éleva une statue[2].

D'un autre côté, les jours de prospérité de la sophistique étaient, comme nous l'avons dit plus haut, passés pour toujours. Sans doute, on ne pouvait pas se passer de la rhétorique : toute la culture du monde antique et de ce siècle qui en marque la fin dans la moitié orientale de l'empire romain était trop intimement liée aux exercices de l'école des rhéteurs ; la masse des connaissances positives que cherchaient, à l'Université, tous ceux qui n'avaient pas besoin d'études tout-à-fait spéciales étaient toujours trop exclusivement enseignées dans les cours des rhéteurs pour que cette catégorie de professeurs eût pu disparaître dès maintenant. Mais la rhétorique perdit de plus en plus cet éclat dont elle avait encore brillé sous Himerios. Avec la direction décidément nouvelle du goût général que nous constatons maintenant, le public ne pouvait plus prendre aux exhibitions des rhéteurs le plaisir qu'y prenait encore celui du IVe siècle. Le siècle était devenu trop sérieux; le public était trop modifié par le christianisme et les discussions dogmatiques, il était trop sollicité par la philosophie pour qu'il fût possible encore de prendre un vif plaisir à la beauté formelle des discours d'apparat, aux

1) Cf. ZUMPT, p. 35.
2) *C. I. Gr.*, no 373 *b*, *Add.*, et WACHSMUTH, p. 717.

« concerts » des rhétoriciens. En face d'un monde en ruines, on ne pouvait plus chercher des satisfactions purement esthétiques et raffinées dans les panégyriques d'une antiquité glorieuse, disparue pour toujours et qu'on ne pouvait même plus bien comprendre. Il n'y a donc plus à Athènes de sophistes dans le genre des grands orateurs artistes des derniers siècles. Les rhéteurs du ve siècle n'ont pas cessé d'être des hommes instruits et capables ; mais c'est une génération sèche et réaliste, et le froid prosaïsme de leur discipline scolaire, de leurs détails techniques[1] que ne transfigure plus le brillant rayonnement de l'antique auréole, n'est évidemment plus en état d'attirer une jeunesse ardente dans les salles de cours des derniers épigones des grands sophistes d'Athènes.

Toutes ces circonstances et tous ces changements ne manquèrent naturellement pas d'exercer une influence défavorable sur la fréquentation de l'Université. Mais ce qui fut le plus fâcheux pour Athènes, ce fut la nouvelle politique de la cour du Bosphore en matière d'éducation universitaire, inaugurée par l'empereur Théodose II et ses tout-puissants conseillers et conseillères. Par lui-même, Théodose était un grand ami de la science de son temps et de ses représentants. Il le prouva déjà en 414, lorsqu'il confirma les privilèges et immunités usuelles des grammairiens, rhéteurs, professeurs de philosophie et médecins, et leur réversibilité sur leurs femmes et enfants et sur leurs propriétés immobilières[2]. Un tel acte fut accueilli avec satisfaction à Athènes comme ailleurs. Mais les Athéniens durent être très inquiets lorsqu'ils s'aperçurent qu'on s'efforçait à la cour de centraliser autant que possible dans la capitale la haute culture académique. Il est vrai que l'université de Constantinople existait depuis Constantin le Grand ; mais elle était restée beaucoup en retard sur Athènes pour la renommée, le mouvement et la fréquentation. Mais, à partir de Théodose Ier, cet état de choses se modifia beaucoup au détriment d'Athènes. On apprécia de plus en plus l'avan-

[1]) Cf. Bernhardy, *Griech. Litteratur*, I, p. 633. 635 sq. 639, et Volkmann, *loc. cit.*, p. 135 sqq.
[2]) Cod. Theodos., XIII, 3, 16.

tage que présentait Constantinople dans ces temps orageux pour ce qui était de la sécurité personnelle, lorsque la plupart des localités de la presqu'île du Balkan étaient ouvertes aux Barbares. D'autres étaient attirés par cette circonstance que Constantinople était devenue la résidence permanente des empereurs. Et, chose de haute importance, la capitale possédait des collections colossales de trésors artistiques et scientifiques de toute sorte, ce qui rendait moins nécessaires ou moins désirables de longs voyages dans l'intérieur de la Grèce maintenant désertée par ses dieux. Ajoutons que le goût changea au ve siècle : on prenait de moins en moins de plaisir à la rhétorique pompeuse et aux virtuosités oratoires si applaudies naguère. L'art des rhéteurs s'ossifiait de plus en plus, et l'érudition en soi tombait toujours davantage dans la faveur publique. L'Université de la capitale, où de tout temps la science pratique et professionnelle était cultivée de préférence, devait remporter la victoire sur celle d'Athènes. Aussi, plus le nouveau système byzantin en politique et en religion jetait de profondes racines, plus la nécessité se faisait sentir d'assurer, par une légion de fonctionnaires bien dressés, le fonctionnement ininterrompu de la machine politique artificielle d'un État qui ne reposait pas sur l'unité de nationalité, plus aussi mûrissait à la cour le plan d'une réorganisation complète de l'Université du Bosphore. Or, ce plan fut réalisé en 425 de la manière la plus grandiose.

En instituant trente et une chaires rétribuées à Constantinople, Théodose II fit quelque chose d'extraordinaire, au point de vue de l'idée que l'ancien monde se faisait de ces établissements. Le groupement de ces chaires par nationalités et par facultés est caractéristique au plus haut degré. On a fait remarquer avec raison[1] que, par l'institution de quinze professeurs pour la grammaire et la littératures grecques dans une capitale qui n'avait pas cessé d'être officiellement latine, la langue grecque a pour la première fois reçu un caractère officiel dans l'empire romain d'Orient; cela annonce, en quelque sorte de loin, la domination future de l'élément grec en

[1]) Cf. FINLAY, p. 158. 175.

Orient. Mais, d'un autre côté, la composition du corps académique montre clairement quel intérêt le gouvernement byzantin attachait à la culture exclusive des branches pratiques dans le système d'éducation du temps, et combien les études idéalistes étaient placées à l'arrière-plan. Car, de ces trente-et-un professeurs, il ne devait y en avoir qu'un seul pour enseigner la philosophie. Par contre, il y avait pour la langue, la littérature et l'éloquence latines trois rhéteurs et dix grammairiens; pour les mêmes branches dans les études grecques, cinq rhéteurs et dix grammairiens, avec deux professeurs de droit[1]. L'antithèse entre Constantinople et Athènes est donc énergiquement accusée. Il n'y a qu'un point sur lequel l'ancienne tradition soit maintenue. Les besoins de la propédeutique forçaient toujours encore à cultiver largement la littérature antique; c'est sur ce terrain qu'il se fit progressivement une réconciliation entre la vie chrétienne et le monde antique. Le point de vue monacal dut s'effacer devant la nécessité de tirer un parti pédagogique du trésor de connaissances positives et d'éléments de culture esthétique légués par cette antiquité qui courait désormais à sa fin.

Il entrait dans les vues de Théodose II de rendre la situation d'un professeur à Constantinople aussi considérée que possible. Le candidat qui ambitionnait une chaire de cette Université devait subir un examen devant le Sénat de la capitale, et il était aussi indispensable pour lui d'avoir un caractère moral inattaquable que de donner la preuve d'une science approfondie. Vingt ans de services assuraient à ces professeurs le rang et le titre de « comtes » de premier ordre (à peu près ce qu'on appelle en Allemagne conseiller privé avec le titre d'« Excellence »): ils entraient par là dans la noblesse des fonctionnaires de l'empire[2].

Il saute aux yeux qu'en face d'une pareille concurrence soutenue par les ressources de l'État, Athènes ne pouvait qu'avoir

[1]) Cod. Theodos., XIV, 9, 3 (cf. XV, 1, 53, et VI, 21, 1). Cod. Justin., XI, 18, 1. Cf. C. G. Zumpt, *Die philosophischen Schulen in Athen*, p. 33 sq. et Bernhardy, *Griech. Litt. Gesch.*, I^3, p. 639. 641. Clinton, *Fast. Rom.*, I, p. 605.

[2]) Cod. Theod., VI, 21, 1. Voy. Finlay, p. 175.

le dessous. En effet, au moins par comparaison avec sa période d'éclat sous Himerios, Athènes devint à partir de ce moment « une ville d'études relativement peu fréquentée », jusqu'au jour où, dans la seconde moitié du ve siècle, la situation devint encore une fois meilleure. Mais il y avait une chose que les Byzantins, à moins de se décider à détruire purement et simplement l'Université d'Athènes, ne pouvaient lui enlever ; c'était l'heureuse alliance de l'antique tradition avec l'idéalisme relatif des études athéniennes et avec la tendance indestructible de la bourgeoisie d'Athènes à donner à son Université un appui matériel aussi généreux que possible. La tendance des empereurs de Byzance à surveiller, d'une manière inconnue jusque-là, la direction des études supérieures de la jeunesse ne pouvait, au fond, s'exercer que dans l'Université de la capitale [1]. A Athènes, où depuis longtemps, chez les sophistes comme chez les philosophes, s'était formé un système très arrêté réglant le mode de recrutement des professeurs ; à Athènes, où il n'y avait plus, depuis Constantin le Grand, de chaires « impériales » comme du temps des Antonins ; où, notamment, depuis longtemps les professeurs de philosophie étaient réduits à leurs antiques fondations ; à Athènes, les professeurs de philosophie étaient, à la vérité, forcés encore plus que depuis les premiers grands coups de Théodose I[er] à dissimuler la pointe de l'arme que l'école platonicienne dirigeait contre le christianisme. Mais il n'est pas question, même maintenant, d'intrusion systématique et effective de la cour dans l'enseignement et la liberté du professeur à Athènes. Voici comment, en général, était constituée la vie intérieure de l'Université d'Athènes à partir du règne de Théodose II.

Nous pouvons admettre, sans doute, en général que, jus-

[1]) Finlay, à la page 267 de son ouvrage, incline à trouver dans les premiers articles de Cod. Theodos., XIV, 9, 3, et de Cod. Justin., XI, 18, 1, un grand coup porté par Théodose contre l'esprit de libre recherche en général. Cependant, la défense signifiée aux professeurs libres de faire de grandes leçons publiques à côté de l'Université indique que la principale préoccupation de Théodose, dominé par ses idées de centralisation bureaucratique, était d'écarter de son Université de Constantinople toute concurrence fâcheuse dans la capitale même.

qu'au coup mortel que lui porta Justinien Ier, l'organisation de cette Université est restée à peu près la même. Seulement, par comparaison avec le grandiose tableau du IVe siècle, ce n'est plus qu'une sorte de miniature. A mesure que la brillante sophistique se transformait en une sèche rhétorique disparut l'intérêt général que le monde antique agonisant portait à cette branche de l'enseignement athénien : la sympathie des grands souverains romains disparut de même ; la compétition pour ces chaires devint moins ardente, et la part prise par le curateur à ces questions académiques ne fut plus qu'une formalité. Mais en même temps ne disparaissait nullement l'intérêt que prenait la bourgeoisie athénienne à son Université ; il prit seulement une nouvelle direction. Dès qu'il fut constaté que les empereurs de Constantinople accordaient à peu près exclusivement leur sympathie à l'Université de leur capitale (en exceptant peut-être l'école de droit de Béryte), l'antique Université des bords de l'Ilissos devint vraiment l'enfant gâté de l'intelligente bourgeoisie de la ville de Périclès. L'administration municipale et les riches particuliers d'Athènes firent, dans la mesure où le leur permettait la cour de Constantinople, tous les sacrifices possibles pour maintenir de quelque façon la prospérité de leur Université, qui était encore leur principale source de vie et le dernier débris de leur grandeur. Des réunions de citoyens actifs et du conseil municipal convoquées dans ce but, des dons de citoyens riches comme, dans la deuxième moitié du Ve siècle, celui du puissant Théagène[2], de nouvelles fondations d'Athéniens riches et bienveillants durent remplacer maintenant la faveur impériale absente. Seulement, à côté des professeurs de rhétorique scolastique, hommes capables dans leur genre nouveau, l'enseignement de la médecine[3] et de la jurisprudence[4] se placèrent plus que jamais au premier plan, sans pourtant que

[1]) Cf. Marin., *Vit. Procl.*, 15 init., et Photius, *Bibl.* (ed. J. Bekker), p. 346.

[2]) Cf. Suidas, *s. v.*, et voy. ci-dessous, p. 462, 1-2. 463. 1.

[3]) Cf. ce qui a été dit plus haut sur Jacob, et voy. Photius, *Bibl.*, p. 344.

[4]) Cf. ci-dessous les notices à l'occasion de l'histoire de quelques sophistes, et, pour l'étude du droit à Athènes en général, Malalas, XVIII, p. 451.

la philologie et la grammaire perdissent leur place [1] d'une manière durable. Il faut dire pourtant qu'alors, à Athènes comme partout, si nous exceptons Constantinople et Alexandrie, le niveau commençait à baisser. N'est-ce pas un trait caractéristique que cette ville qui avait toujours aimé à honorer ses savants favoris par l'érection de statues (quelquefois, il est vrai, par des adaptations d'anciennes statues) ait accordé dans le premier tiers du v[e] siècle cette faveur à un savant très aimé, le philologue Philtatios, parce que ce dernier, en connaisseur et en maître de la reliure, avait apporté alors un perfectionnement notable à la technique de cet art [2] !

Après le premier tiers du v[e] siècle, la philosophie devint de plus en plus le véritable centre de gravité de l'Université. Quoique, depuis l'époque des Constantins, les écoles philosophiques aient surtout un caractère privé et que la philosophie athénienne soit réduite financièrement à ses propres ressources, c'est l'école néoplatonicienne qui, depuis Arcadius et Théodose II, soutient seule encore l'ancienne renommée de cette Université. Ses ressources matérielles n'étaient nullement à dédaigner. Les fondations dont disposait l'école platonicienne lui rapportaient un revenu régulier annuel de plus de mille pièces d'or, en nombre rond 19,000 francs [3]. Cela permettait aux chefs de l'école, dans une ville modeste comme Athènes, de vivre convenablement. D'ailleurs le christianisme n'était pas encore devenu dans cette ville assez dominant et, au moins jusqu'à Zénon, assez exclusif pour que la bourgeoisie n'eût pas volontiers aidé ces philosophes à se livrer paisiblement à leurs études. Jusqu'à Justinien I[er], les empereurs byzantins montrèrent à l'égard de cette école beaucoup de ménagements et de tolérance. C'était assez naturel, puisque ces philosophes n'étaient pas un danger pour le christianisme, du moins un danger beaucoup moins sérieux que les grands sophistes du iv[e] siècle. Ces néoplatoniciens athéniens étaient

[1]) Cf. notamment ce qui sera dit plus bas, p. 462, sur Pamprepios.

[2]) Cf. Olympiodor. (ap. C. Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, IV, p. 64, *fragm.* 32, et Dindorf, *Hist. Græc. min.*, I, p. 463, n° 32).

[3]) Cf. Photius, *Bibl.*, p. 346 *a*, lig. 36 sqq. et voy. Suidas, s. v. *Platon* (vol. II, p. 297, ed. Bernhardy). Finlay, p. 270. Zumpt, *loc. cit.*, p. 59.

des hommes très cultivés, aimables. Ils étaient fort attachés, il est vrai, à l'antique foi ; mais leur polémique contre la nouvelle religion était, comme l'exigeait la situation d'alors, très mesurée dans la forme. En outre, leur système n'était accessible qu'à des cercles très exclusifs du monde savant ; il s'était tellement perdu dans le mysticisme qu'il ne pouvait, malgré la morale sévère, presque ascétique des néoplatoniciens et le zèle enthousiaste de plusieurs de leurs coryphées, faire une concurrence sérieuse dans la masse de la population à la simplicité du christianisme, si bien calculée au point de vue populaire : il ne pouvait pas non plus être un véritable soutien pour le vulgaire des Grecs de condition inférieure qui était resté attaché à ses dieux. Le rôle de ces hommes, au point de vue de l'histoire générale, fut de garder fidèlement, à Athènes et dans la Grèce, jusqu'à son dernier souffle, l'hellénisme expirant, et de former pour ainsi dire le chœur dans les dernières scènes de la grande tragédie historique qui se jouait alors. Leur rôle local fut d'être dans ce siècle ce qu'avaient été au IVe Julien, Proæresios et Himerios. Car tous ceux, chrétiens ou païens, qui s'intéressaient encore à la vie antique et s'enthousiasmaient pour la splendeur de la Grèce ; tous ceux qui demandaient à la science et à la philosophie anciennes plus que ce que leur offrait l'Université impériale sur le Bosphore, tous accouraient, quand ils n'allaient pas à Alexandrie, vers Athènes, et cette fois pour entendre ses philosophes.

Un détail bien caractéristique à étudier, c'est comment, vers le milieu du Ve siècle, la nouvelle philosophie conquit à Athènes la même situation exactement qu'avait occupée la sophistique pendant le IVe siècle. Malheureusement, les matériaux de l'histoire de cette Université pendant le Ve siècle sont encore bien plus rares et en plus mauvais état qu'au IVe siècle. Mais il y a un fait qui éclate malgré tout : de même que, pendant le temps qui s'écoule depuis Hérode Atticos jusqu'à Himerios, toutes les facultés scientifiques sont attirées dans le cercle magique de la sophistique, de manière à ce que la forme élégante et oratoire forme pour toutes le fond et le cadre du tableau et trop souvent se développe aux dépens du noyau réel des faits, de même aussi, pour tous ceux qui cherchaient

la haute culture athénienne, la philosophie, ou tout ce qu'on comprenait alors sous ce nom, devint la base nécessaire de tout, le fluide vital qui pénétrait tout. Sans nous étendre plus longuement sur les étudiants qui venaient chercher à Athènes des armes pour combattre le christianisme, nous trouvons que la jurisprudence, la philologie et même la médecine étaient enseignées avec un arrière-plan philosophique. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est qu'à cette époque la vieille hostilité athénienne entre sophistes et philosophes semble tout à fait éteinte. Nous apprenons que les rhéteurs et les philosophes connus de ce temps font leurs études, sans esprit exclusif, tantôt chez les représentants principaux de la philosophie, tantôt chez ceux de la sophistique. Et comme, en général, l'ancienne et fâcheuse coutume athénienne de s'attacher exclusivement à un seul maître est tombée en désuétude, les rhéteurs et les philosophes se confondent de plus en plus ; de sorte que, devant cet oubli de l'ancienne signification du mot de rhétorique, plus d'un jeune professeur qui aurait mieux fait de rester rhéteur a passé à la philosophie, et que, d'autre part, les philosophes ont attaché à l'éloquence, à la grâce et à l'élégance de la forme de leurs leçons, une importance inconnue dans les siècles précédents.

Mais, de même que les professeurs les plus illustres de l'Université d'Athènes n'étaient plus, si ce n'est pour la plus petite part, originaires de l'antique Hellade, mais venaient, après comme avant, de l'Égypte, de la Syrie, de la Lycie, de l'Asie-Mineure (même de Phrygie et d'Isaurie), de même aussi, après comme avant, arrivaient en foule à Athènes, moins nombreux pourtant qu'au siècle précédent, les jeunes gens studieux, et, avec eux, plus d'un étudiant plus âgé, des pays cités tout à l'heure de l'Orient hellénistique : il y avait même des Arméniens. Seulement, pour un grand nombre d'étudiants, Athènes n'était plus, à côté de Constantinople, qu'une étape de leur carrière académique. Les mœurs et les usages des étudiants semblent s'être conservés jusque vers la fin du ve siècle [1] tels que nous les avons trouvés autrefois. Une autre cou-

[1] Pour le commencement du ve siècle, cf. OLYMPIODOR. ap. C. MÜLLER,

tume encore était restée. A côté des nombreux étudiants qui étaient attirés, les uns par la vie joyeuse de l'Université, les autres par les études savantes ou pratiques ou plus idéales et philosophiques; à côté d'un moindre nombre pour qui les platoniciens d'Athènes étaient une « colonie secrète de prêtres » de l'hellénisme et de la théurgie [1], il venait aussi des étrangers éminents dont les uns, voyageurs enthousiastes, ne faisaient qu'un court séjour à Athènes, et les autres s'y livraient à leurs études pendant des années ou jusqu'à leur maturité. Citons, parmi les premiers, un historien connu de l'Arménie, Moïse de Chorène, qui, dans sa jeunesse (après le concile d'Éphèse), sur le conseil de ses célèbres compatriotes Isaac-le-Grand et Mesrob, visita la Palestine, Alexandrie et Athènes dans le but d'achever sa haute culture intellectuelle [2]. Parmi les seconds était ce noble Italien, devenu célèbre par les malheurs tragiques de la fin de sa vie, Anicius Manlius Torquatus Boëthius de Rome, né vers 475 après Jésus-Christ, qui passa, dit-on, un temps d'une longueur inusitée, douze ans, à Athènes, dans l'étude de la rhétorique, des mathématiques et de la philosophie. Le temps passé par cet homme distingué auprès de la « source la plus pure de l'instruction » que le monde d'alors possédât est placé par les auteurs modernes entre 480 et 498, c'est-à-dire dans la période où le grand Proclos approchait de sa fin et où son successeur Marinos était devenu le chef des philosophes athéniens [3].

Ajoutons enfin, pour la fin du IVe et pour les Ve et VIe siècles, une innovation intéressante. On commença à voir aussi de jeunes femmes étudier à Athènes : mais il ne faut pas s'imaginer que cet état de choses ressemblât à ce qui se voit

op. cit., p. 63 sqq., n° 28, et Dindorf, *op. cit.*, p. 461 sq., n° 28. Pour les derniers temps de l'Université, voy. aussi Digest., *Proœm.*, 9, et C. F. Weber, *De academia litteraria Athenarum*, p. 13.

1) Cf. Zumpt, p. 35.

2) Cf. Moïse de Chorène (éd. Florival), III, 61 et 62. Au temps où Proclos était patriarche de Constantinople, et Acace évêque de Mitylène.

3) Cf. Zumpt, p. 64. Ellissen, *Zur Gesch. Athens*, p. 132. Sur les doutes au sujet du long séjour de Boèce à Athènes, voy. Gibbon, p. 1328. Weber, *op. cit.*, p. 38.

aujourd'hui à Zurich. Nous avons pour cette époque plusieurs exemples de jeunes femmes qui, filles ou épouses de professeurs distingués athéniens ou étrangers, s'efforçaient de puiser à sa source l'ancienne et la nouvelle sagesse qu'Athènes leur offrait. Ainsi la célèbre et malheureuse philosophe alexandrine Hypatie semble avoir étudié à Athènes [1]; ainsi la charmante impératrice Eudocie-Athénaïs que nous avons appris à connaître comme l'élève distinguée de son père Léontios [2]. Nous trouverons d'autres exemples plus loin dans l'aperçu de l'histoire des philosophes, que nous verrons souvent attachés les uns aux autres par les liens de la parenté.

Cette apparition des femmes dans la vie académique de l'antique Athènes des derniers jours concorde très bien avec le bon ton qui régnait alors dans la bonne société de la ville et qui se distinguait par une finesse, une décence, une grâce et une élégance exquises. L'histoire de la jeune Athénaïs nous montre avec quel soin on élevait la jeunesse dans les familles distinguées d'Athènes, et comment les dames joignaient à la musique et aux délicats ouvrages de leur sexe l'art de la conversation et les lectures choisies. Nous voyons aussi que, chez la jeunesse des classes élevées de cette ville qui ne se sentait nullement descendue au rang de ville de province, la participation aux actes de la vie académique était regardée comme une affaire d'honneur [3]. Pendant qu'à la suite de la catastrophe qui accompagna le partage de l'empire et dont les conséquences furent irréparables, le peuple provincial de la Grèce était condamné à vivoter dans la simplicité de l'indigence [4], il continua d'exister dans Athènes, au milieu des monuments éternellement jeunes et beaux d'un grand passé, pendant 130 ans encore, une société grecque, qui, avec les débris de son ancienne richesse, vivait d'une existence simple, si nous la comparons à celle de Constantinople, mais confor-

1) Cf. Pauly, *R. E. d. klass. Alterth.*, III, p. 1546 (Voyez du reste, sur Hypatie en général, R. Hoche dans le *Philologus*, XV, 3 [1859], p. 435 sqq.)

2) Cf. ci-dessus, p. 388.

3) Cf. Finlay, p. 261 sqq. 269.

4) Cf. Procop., *De ædif.*, IV, 2 (éd. Bonn.), p. 271.

table, embellie par les arts, relevée chez les natures sérieuses par la philosophie, et dont les mœurs avaient pris un caractère délicieusement doux et humain sous la double influence du christianisme et de sa rivale, la grave philosophie du temps.

Le ton des professeurs de l'Université était naturellement aussi devenu beaucoup meilleur qu'autrefois : ce qui a dû contribuer à cet heureux résultat fut qu'ils formaient une sorte d'*ecclesia pressa* vis-à-vis des puissances matérielles, politiques et intellectuelles du temps nouveau. Les rivalités entre professeurs, surtout entre rhéteurs, les vives polémiques scientifiques entre philosophes ne faisaient certes pas défaut ; mais les terribles haines personnelles, les brutales jalousies et les passions fanatiques excitées chez les bourgeois et les étudiants [1] avaient heureusement disparu. Et, grâce à la morale sévère et ascétique que cultivaient les néoplatoniciens, s'inspirant certainement du côté idéal du christianisme, il se produisit, à peu d'exceptions près, une série de caractères universitaires extrêmement respectables : l'atmosphère de scandale ne pesait plus comme autrefois sur l'Université vieillissante.

Il n'est guère possible de donner une histoire de l'Université d'Athènes pendant le v[e] siècle comme nous l'avons tenté plus haut pour celle du iv[e]. Nous connaissons sans doute pour les quatre dernières générations de cette école une quantité de noms de professeurs : mais, à l'exception du grand Proclos, qui jouissait de l'hégémonie académique comme autrefois Hérode Atticos et au iv[e] siècle Proæresios, il est impossible de donner de ces savants une image quelque peu plastique. Aidés des débris de la tradition, nous dresserons plus loin la liste des noms et des dates des derniers professeurs d'Athènes : d'un côté, les plus célèbres sophistes de ce temps ; de l'autre, les grands chefs d'école néoplatoniciens avec leurs disciples, leurs amis, leurs protecteurs. Nous y trouverons encore toute une série d'hommes de bonne famille, et, parmi eux, plus

[1]) Cependant les associations d'étudiants, qui avaient été la source de tant d'abus, ne sont pas encore tout à fait supprimées. Cf. Wachsmuth, p. 720, note 1. Olympiodor. ap. Phot., *Bibl.*, p. 60 *b*, 10.

d'un assez heureux pour pouvoir exercer son activité académique avec le secours d'une fortune suffisante. La plus monotone, et c'est tout naturel dans la situation où nous sommes, est l'histoire des rhéteurs, qui, du reste, cèdent souvent à l'attrait de la capitale de l'empire et y transportent leurs pénates. Nous trouverons une mosaïque historique plus riche en traits individuels quand nous parlerons des philosophes, chez lesquels nous constaterons une sorte de doctorat qui se transforme peu à peu en initiation [1]. Il y a toujours là les traces d'un développement organique.

Il nous sera possible de découvrir clairement comment Athènes, jusqu'aux actes niveleurs et destructeurs de Justinien, a pu être en état de remplir dans l'empire d'Orient contre Constantinople le rôle d'une sorte d'opposition esthétique, littéraire et morale très honorable. Cette opposition se marque extérieurement par ce fait que le corps magistral des philosophes athéniens n'a pas de rapports familiers avec Constantinople, tandis qu'il en a d'intimes avec ce qui reste à Alexandrie d'établissements d'instruction et de savants renommés.

En commençant la sèche esquisse de l'histoire des sophistes de ce temps, nous rappellerons le nom d'un homme qui servira de trait d'union avec les rhéteurs athéniens nommés en dernier lieu, celui de ce Léontios qui est arrivé à la postérité surtout par l'histoire romanesque de sa fille, la belle impératrice Athénaïs-Eudocie. Nous avons parlé à cette occasion de sa richesse et de son originalité : nous apprenons de son ami et influent protecteur, l'historien Olympiodore, employé à plusieurs reprises à des missions impériales et lié familièrement avec d'autres savants athéniens [2], que ce Léontios n'était pas seulement un rhéteur de talent, mais encore un homme paisible et modeste. Léontios, qui possédait des

[1]) Cf. Photius, *Bibl.* (ed. Bekker), p. 352 *d*, lig. 16 sqq. et Bernhardy, *Griech. Litter.*, p. 659.

[2]) Entre autres le grammairien ou philologue Philtatios nommé ci-dessus, p. 451; voy. Olympiodor. fr. 32 ap. Dindorf, *Hist. Græc. Minor.*, I, p. 463, 10 sq.

propriétés dans la ville et dans ses environs, était-il né à Athènes? Nous l'ignorons; nous ne savons pas davantage quand il a débuté à Athènes. Nous n'apprenons qu'une chose, c'est que, quand son ami Olympiodore, dans un de ses voyages (du temps d'Arcadius ou au commencement du règne de Théodose II), vint à Athènes, il profita de l'occasion pour user de son influence personnelle sur les autorités athéniennes et fit nommer son ami à une chaire récemment devenue vacante, que Léontios conserva jusqu'à sa mort en 414 [1]. C'est aussi à cette époque qu'il faut placer le sophiste Apronianus, qui, ami reconnaissant du préfet d'Illyrie Herculius (402-412), éleva à ce fonctionnaire sur l'acropole, à côté de l'Athêna Promachos, une statue avec inscription laudative [2].

Parmi les successeurs de Léontios (du rhéteur et jurisconsulte Héron [3] nous ne connaissons que le nom), la première place revient sans contestation au célèbre Lacharès, né à Athènes d'une bonne et ancienne famille, dont la réputation atteignit son comble à l'époque des empereurs Marcien et Léon Ier. Malheureusement, l'histoire ne nous a transmis que sa silhouette. Cet homme, distingué à divers égards, dont les amis de l'hellénisme célèbrent hautement le profond attachement à l'ancienne foi et l'éminent caractère, fut le premier des savants célèbres de cette époque qui embrassa à la fois la rhétorique et la philosophie. Les philosophes trouvèrent qu'il rendait en définitive plus de services comme philosophe que comme rhéteur ; et de fait, lorsqu'il était l'élève du sophiste Héracléon, il avait dû, comme autrefois Démosthène, faire violence à ses facultés pour arriver à la souplesse nécessaire aux rhéteurs.

[1]) Ce fait est raconté dans Olympiodor. (C. Müller, IV, p. 63, *fragm.* n° 28, et Dindorf, p. 461, n° 28). Nous ne pouvons fixer l'année du voyage d'Olympiodore; dans tous les cas, on ne peut le placer en l'année 415, avec les événements de laquelle il est raconté dans l'ordre ordinaire des fragments; car ce serait un an après la mort de Léontios. Peut-être Olympiodore est-il venu à Athènes lors de son voyage hunnique, que l'on place en 412?

[2]) *Ephem. Archaeol.*, fasc. 16 (1873), n° 433. Wachsmuth, p. 714 et 717.

[3]) Sur ce personnage, cf. Suidas, *s. v.* Beutler, *De fat. Athenar.*, p. 86, croit, sans nécessité du reste, qu'une confusion avec le maître alexandrin de Proclos n'est pas impossible.

Ami des illustrations philosophiques du temps, entre autres du génial Proclos, qui apparut en 429 à Athènes comme étudiant; d'une nature si religieuse, à la façon antique, que ses amis attribuèrent à la faveur spéciale des dieux la guérison d'une dangereuse ophtalmie dont il souffrait; avec cela, écrivain rhétorique très laborieux, il sut encore une fois, par le talent de sa parole, conquérir l'admiration sans réserve de ses contemporains et fonder la dernière école de rhétorique d'où sortirent, outre quelques autres sophistes n'exerçant pas à Athènes, comme Asterios et Eustephios d'Aphrodisias, les divers jeunes maîtres de rhétorique que nous trouverons encore à Athènes dans la deuxième moitié du ve siècle [1].

Le plus ancien de ses disciples fut Nicolaos, un Lycien de Myra, ami et compatriote du célèbre philosophe Proclos et frère du grammairien Dioscoride (ou Dioscorios), qui arriva aux honneurs et à de hautes dignités comme philologue à l'Université de la capitale, où il devint le professeur des filles de l'empereur Léon Ier. Nicolaos, qui étudia aussi sous le néoplatonicien Plutarque, se trouvait déjà à Athènes, en 429, au nombre des étudiants les plus âgés. Il fut à son apogée comme écrivain et comme professeur de rhétorique sous les règnes de Léon Ier et de Zénon; appelé enfin, comme il paraît, en qualité de professeur à Constantinople, il vit encore les commencements de l'empereur Anastase Ier [2]. Tout aussi vagues sont les figures de quelques jeunes rhéteurs de l'école de Lacharès. L'un de ces hommes fut Métrophane, parent (peut-être neveu ou petit-fils) de Lacharès [3], dont nous savons seulement qu'il

[1]) Sur Lacharès, voy. PHOT. *Bibl.* (ed. Bekker), p. 342. SUIDAS, s. vv. *Lachares, Eustephius, Superianus*, et MARINUS, *Vit. Procl.*, 11. Cf. CLINTON, *Fast. Roman.*, I, p. 613 et 661.

[2]) Sur Nicolaos, voy. SUIDAS, s. v. *Lachares* et *Nicolaus;* j'admets avec BOISSONADE (ad MARIN. *Procl.*, 23, p. 87 et 147) et WESTERMANN (*s. v.* dans PAULY, *R. E. d. klass. Alterth.*, V, p. 631) que tout ce que rapporte SUIDAS, *loc. cit.*, sur deux Nicolaos (le rhéteur et le Myrien) doit être entendu véritablement de la même personne; ce n'est que de cette façon que s'explique l'émigration de Nicolaos de Myra d'Athènes à Constantinople. Sur Nicolaos, voy. encore MARIN., *Procl.*, 10, et CLINTON, I, p. 613, qui est aussi d'accord avec BOISSONADE, et p. 702.

[3]) Cf. SUIDAS, *s. v.* et PHOTIUS, *Biblioth.* (ed. J. Bekker), p. 342. (Remarquons encore, comme addition à ce que nous avons dit plus haut, qu'à une

trouva un vigoureux adversaire littéraire et artistique dans la personne de l'un des meilleurs élèves de son célèbre parent. C'était Superianus, un enfant des montagnes si mal famées de l'Isaurie, qui ne se voua aux études qu'à l'âge de trente ans et qui, comme son illustre maître, lutta avec tant d'énergie contre les dispositions défavorables de sa propre nature, qu'on le loua dans la suite d'avoir presque égalé Lacharès [1].

A côté de ces deux sophistes, dont nous devons placer l'apogée dans la deuxième moitié du v[e] siècle, et à côté de beaucoup d'autres jeunes savants qui suivaient à Athènes les cours de philosophie et accessoirement seulement ceux de rhétorique sans avoir pour but de devenir professeurs à Athènes, nous nommerons encore pour finir deux hommes de ce temps qui ont joué comme rhéteurs un rôle dans les destinées de cette Université. L'un était petit-fils du vieux et célèbre néoplatonicien Plutarque, et portait lui-même ce nom; il était fils de Hierios et contemporain du philologue Pamprepios dont il va être question [2], et n'a pas eu, même si son existence était mise hors de doute, la même importance que le dernier rhéteur athénien connu, Salustios. Ce savant, né en Syrie, qui se trouvait à Athènes dès le commencement de la huitième décade du v[e] siècle, peut-être même dès l'année 468 (où son ami et protecteur, le célèbre général Marcellinus de Dalmatie, avait trouvé la mort en Sicile dans la guerre des empereurs Léon I[er] et Anthémios contre les Vandales), était un homme d'une culture multiple. Avec son esprit enclin à la causticité, avec son goût marqué pour le genre mordant des anciens Cyniques, à la façon de Démonax, estimé pour son vaillant caractère, il avait un pied sur le terrain de la philosophie de Proclos, mais avait fait de la rhétorique sa véritable carrière, dans laquelle,

date quelconque de l'époque qui suivit celle des Philostrates, un autre rhéteur du nom de Métrophane, fils du rhéteur Cornelianus de Lébadée en Béotie, a pu aussi enseigner à Athènes (Suid., *s. v.*).

[1]) Suidas, s. *v.* et Phot., *Bibl.*, p. 341 sq.

[2]) Suidas, s. v. *Pamprepius;* il ne faut pourtant pas nous dissimuler qu'il est possible que Suidas ait confondu Hierios avec Nestorios, et que (s'il s'agit ici du vieux Plutarque) il faudrait alors purement et simplement rayer le jeune. Cf. encore Beutler, *loc. cit.*, p. 87.

élevé à l'école de Thucydide et de Démosthène, il eut de grands succès ; il fut probablement pendant quelque temps l'un des professeurs de jurisprudence de l'Université. Lorsque, dans les premières années du VI[e] siècle, le célèbre néoplatonicien Isidore, à bout d'espérances, transporta ses pénates d'Athènes à Alexandrie, Salustios émigra avec lui dans la métropole égyptienne [1].

Nous passons à l'esquisse du personnel philosophique de l'Université d'Athènes du V[e] siècle avec une des personnalités les plus remarquables de ce temps, le philologue Pamprepios d'Égypte. Fils de la Thébaïde (qu'il soit né à Thèbes même ou à Panopolis), cet homme, doué des talents les plus variés, puisqu'il a été même un poète épique, avait fait ses premières études à Alexandrie et était venu ensuite à Athènes, où il débuta sous une double forme. Car, d'une part, les autorités athéniennes avaient nommé grammairien ou professeur de philologie à leur Université (vers la sixième décade du V[e] siècle) cet homme, distingué par son érudition, qui dépassait de beaucoup sur ce point les plus éminents de ses contemporains. Mais, d'autre part, l'Égyptien était et resta l'un des disciples les plus dévoués du grand philosophe Proclos. Attaché avec passion à l'antique religion, il recherchait surtout dans Proclos la « sagesse » secrète, magique, théurgique des néoplatoniciens. C'est ainsi qu'il vécut de longues années à Athènes, lié avec les rhéteurs qui exerçaient un art plus voisin de sa propre activité professionnelle, comme Plutarque et Salustios, mais plus intimement encore avec les professeurs de philosophie. Mais à la fin, cet Égyptien au caractère énergique, qui avec sa grande intelligence et sa connaissance des hommes n'aimait pas les situations subordonnées et, à vrai dire, ne reconnaissait que la supériorité intellectuelle de Proclos, fut engagé avec les jeunes philosophes contemporains de ce dernier dans une lutte acharnée qui mit fin soudainement à son séjour à Athènes [2].

[1]) SUIDAS, *s. v.* Voy. aussi PHOTIUS, *Bibl.*, p. 342. 350. et CLINTON, II, p. 322.

[2]) Sur la vie de Pamprepios jusqu'à ce moment et sur l'homme en géné-

La chute de Pamprepios à Athènes eut lieu parce que son conflit fut porté devant les autorités de la cité. Au v[e] siècle il y avait à Athènes, outre la vieille maison de Nicagoras, notamment une grande famille sénatoriale qui jouait un rôle considérable dans la noblesse décurionale des propriétaires athéniens. Cette famille, pour des motifs de parenté et son ardente sympathie pour la philosophie néoplatonicienne, était liée avec l'Université par des liens intimes et employait ses richesses de la manière la plus libérale en faveur de l'Université; mais, grâce à sa position considérable dans la cité, elle pesait d'un grand poids sur les membres de l'Académie. Au commencement du v[e] siècle nous apparaît, à ce point de vue, le riche Archiadas, grand propriétaire qui épousa Asclépigénie (l'ancienne), fille du vieux scholarque néoplatonicien Plutarque. Entré en liaison étroite avec l'Université par ce mariage d'abord, ensuite par son intime amitié avec le grand professeur Proclos, cet homme de cœur et d'intelligence, qui, en vrai philosophe, n'était pas l'esclave de sa grande fortune, sut unir l'étude de la philosophie et la pratique d'une morale ascétique avec la bienfaisance la plus libérale et une grande activité dans l'administration municipale [1]. L'esprit philosophique d'Archiadas, ainsi que sa générosité, passèrent à ses descendants. Il avait un fils, Hégias, dont nous connaîtrons plus tard la situation philosophique, qui fit de la fortune dont il héritait un usage très intelligent en faveur des savants et des philosophes d'Athènes, ses collègues. Il croyait pouvoir faire remonter à Solon l'origine de sa maison [2]. La fille d'Archiadas, Asclépigénie (la jeune), épousa le jeune Théagène, « le plus riche de tous les Hellènes » de ce temps. Or ce Théagène, dont l'esprit était tourné moins vers la philosophie que vers l'ambition

ral, voy. notamment MALCHI *fragm.* dans C. MÜLLER, IV, p. 131, *fragm.* n° 20, et dans DINDORF, p. 421. PHOT., *Bibl.*, p. 343. 346 sq. 351. SUIDAS, s. v. *Pamprepius* et *Salustius*. Cf. BERNHARDY, *Griech. Litter.*, p. 648. ZUMPT, *op. cit.*, p. 31, et CLINTON, I, p. 697 et 699.

1) SUIDAS, *s. v.* Voy. MARIN., *Procl.*, 12. 14. 29. Cf. ZUMPT, *op. cit.*, p. 56.

2) MARIN., *Procl.*, c. 26. PHOT., *Bibl.*, p. 349. SUIDAS, *s. v.* ZUMPT, p. 57. BEUTLER, *De Athenarum fatis*, p. 55.

et la gloriole du pouvoir politique, nous rappelle à plus d'un égard le vieil Hérode Atticos, en faisant toutefois abstraction de la valeur littéraire. Un grand désastre éprouva sa propre fortune et celle d'Archiadas. Était-ce à la suite d'un fléau naturel ? d'une invasion de pirates en Attique ? ou, si ses biens étaient situés dans le nord de la péninsule gréco-illyrienne ou en Afrique, à la suite d'une dévastation par les Huns, ou les Goths, ou les Vandales ? Nous ne le savons ; mais après avoir triomphé de cette épreuve par les consolations morales d'abord, l'assistance matérielle de son beau-père ensuite, il exerça la bienfaisance sur une grande échelle. Il aida plus d'une fois de ses ressources personnelles à rétablir une ville grecque dévastée ou tombée pour un autre motif; notamment les médecins et les professeurs de l'Université furent soutenus avec constance par les riches subventions de cet homme, qui fut pendant la seconde moitié du v[e] siècle et jusque dans le vi[e] le citoyen le plus influent d'Athènes, et de qui partait toute initiative. Mais la médaille avait son revers. En effet, Théagène, archonte d'Athènes, sénateur romain, avec les prétentions que sa vanité puisait dans cette situation officielle et dans sa richesse, était parfois très gênant et désagréable pour les savants, ses amis et ses protégés[1], à qui déplaisait parfois son existence trop luxueuse pour un philosophe. Ce fut par là qu'il y eut rupture entre lui et Pamprepios.

Les adversaires philosophiques de l'Égyptien avaient fini par l'accuser et, dit-on, le calomnier auprès de Théagène. Dans la négociation personnelle qu'il eut avec Pamprepios, l'irritable Théagène donna à son orgueil, comme noble décurion et fonctionnaire municipal, comme grand seigneur romain et grand financier, une expression si brutale, que Pamprepios, atteint dans sa dignité, quitta aussitôt Athènes et se rendit à Constantinople[2]. Arrivé dans cette ville vers 478, il réussit à gagner toute la faveur du puissant Isaurien Illos, compatriote, général et ministre dirigeant de l'em-

[1]) Suidas, s. vv. *Theagenes* et *Archiadas*. Marinus, *Procl.*, 29. Voy. Photius, *Bibl.*, p. 346. Zumpt, p. 57.

[2]) Suidas, s. v. *Pamprepius*. Malchi *Fragm.*, *loc. cit.*

pereur Zénon. On créa pour lui une situation brillante à l'Université de la capitale : le ministre suivit même à plusieurs reprises son avis dans des questions politiques. Lorsqu'enfin Pamprepios fut tombé en disgrâce auprès de l'empereur, comme adepte déclaré des anciens cultes, comme magicien et auteur d'oracles, il prit une part énergique au soulèvement d'Illos contre Zénon en 484. Ce fut sa perte ; car, après des échecs répétés, Illos et ses amis perdirent enfin toute confiance en Pamprepios et l'assassinèrent en 488 dans le château isaurien de Papyrium (Papourion)[1].

Une fin aussi prématurée d'un savant athénien était, il faut le dire, aussi rare à cette époque qu'aux époques précédentes. Ils continuaient d'atteindre une haute vieillesse tous ces professeurs d'Athènes, y compris les philosophes dont notre histoire, qui marche à sa fin, a encore à s'occuper. Nous commencerons naturellement par le vieux Plutarque dont nous avons déjà fait mention : c'est ce fils de Nestorios qui, selon la vieille pratique de l'Académie, exerça le premier le scholarchat de la nouvelle école philosophique qui venait de s'établir à Athènes sur le terrain et sur l'héritage des anciens platoniciens. L'activité de Plutarque s'exerça avec des progrès lents, mais considérables, depuis la catastrophe gothique jusqu'à l'année 431, où mourut le vieux maître[2]. Mais déjà s'était développée une nouvelle génération. A côté du professeur vieillissant, qui fut un écrivain varié et fécond, s'élevait non seulement une vaillante famille philosophique, mais encore une quantité d'auditeurs et de disciples, parmi lesquels plusieurs étaient qualifiés à un haut degré pour prendre, après sa mort, la direction de la nouvelle école et donner une base de plus en plus large à l'institut académique des néoplatoni-

[1]) Malchi *Fragm.*, *loc. cit.*, Joann. Antiochen., dans C. Müller, IV, p. 619 sqq., n° 211 sqq. Evagrius, III, 27. Suidas, *s. v.* Photius, *Bibl.*, p. 56. 343. 346. 347. 351. Theophanes, p. 198 et 201. Cf. encore Pauly, *R. E. d. klass. Alt.*, VI, 2, p. 2841. 2842 sq. Sievers, *Studien z. Gesch. d. Röm. Kaiser*, p. 501 sqq. 503 à 507. Bernhardy, *loc. cit.*, p. 658. Clinton, I, p. 697. 699 et 703.

[2]) Tel est le calcul de Clinton, I, p. 615, et II, p. 315, tandis que Zumpt, p. 55 et 95, voudrait placer sa mort seulement en 434. Cf. Marinus, *Procl.*, 12 et 28. Suidas, *s. v.* Photius, *Bibl.*, p. 173.

ciens. Sa famille elle-même n'était pas, à vrai dire, bien en état de le faire. Le fils de Plutarque, nommé Hierios[1], était certainement capable d'enseigner la philosophie à côté du grand scholarque Proclos ; mais il ne semble pas avoir possédé, ni comme philosophe ni autrement, un talent tel qu'il eût eu le droit de prendre en main la direction de l'Académie. La fille de Plutarque, Asclépigénie, était manifestement d'une intelligence supérieure à son frère. Car cette dame ne prenait pas seulement une part active à toutes les études philosophiques de sa famille et de l'école de son père, mais Plutarque avait pu aller jusqu'à l'initier complètement « à la connaissance des grandes Orgies (les mystères d'Éleusis) et à toute la doctrine théurgique » des néoplatoniciens. Elle fut de ce fait, jusqu'à sa haute vieillesse, l'objet de la vénération exclusive de tous les philosophes des générations qui suivirent Plutarque, d'autant plus qu'elle était la seule, disait-on, qui gardât le dépôt de cette merveilleuse doctrine secrète[2]. Mais, en sa qualité de femme, quoiqu'elle eût instruit elle-même Proclos dans sa science, il était impossible qu'elle dirigeât l'école, et son vaillant époux Archiadas était, malgré sa valeur personnelle, trop peu philosophe pour pouvoir disputer la direction à ses amis philosophiques. Dans ces conjonctures, il était inévitable qu'à la mort de Plutarque le scholarchat passât à un des plus capables de ses disciples et collègues[3].

C'était Syrianos, natif d'Alexandrie, fils de Philoxenos ; il était venu sans doute de bonne heure à Athènes, et fut de beaucoup le plus capable des plus anciens élèves de Plutar-

[1]) Photius, *Bibl.*, p. 342. Zumpt, p. 56.

[2]) Cf. Marinus, *Procl.*, c. 28. Comme il est très probable que Nestorios, qui est indiqué ici comme grand-père d'Asclépigénie, est le célèbre hiérophante d'Éleusis, il me paraît d'autant plus vraisemblable que sous cette désignation de la connaissance des « grandes Orgies » il faut entendre celle des mystères d'Éleusis, gardée par Plutarque et Asclépigénie comme un trésor de famille.

[3]) Parmi ces disciples, il faut encore nommer un personnage qui eut plus tard une grande importance littéraire, le philosophe Hiéroclès, florissant vers le milieu du v[e] siècle, que nous connaissons notamment pour avoir exercé son activité à Alexandrie ; voy. notamment Clinton, I, p. 617, et II, p. 319.

que : dans les dernières années de son maître, il était devenu son ami et son collègue, le suppléant parfois dans sa chaire, et avait pris dans l'Université une position des plus influentes. Après la mort de Plutarque, il exerça donc le scholarchat parmi les néoplatoniciens, et cela, avec autant d'amabilité que d'énergie et de succès. La vieille et bonne coutume des scholarques platoniciens de recevoir hospitalièrement les disciples dans l'antique maison de l'école, fut sérieusement reprise et pratiquée assidûment. Syrianos, qui déploya une grande activité comme écrivain (non seulement dans ses commentaires de Platon et d'Aristote, comme aussi d'Homère) et comme poète ; Syrianos, que plus tard on s'est plu à appeler « le Grand », éleva toute une série d'élèves capables, dont plusieurs ont continué son œuvre à Athènes[1]. Parmi ces derniers, il y en a trois qui se sont fait remarquer particulièrement. L'un était le noble Alexandrin Hermias, moins doué comme rhéteur que comme philosophe, un homme extrêmement laborieux, d'un caractère vraiment idéal, qui s'allia à la famille du maître. Il épousa en effet Ædesia, une jeune et belle parente de Syrianos, que les contemporains ont louée unanimement dans les termes les plus chaleureux comme une des femmes les plus distinguées de son temps. Hermias ne resta pourtant pas à Athènes, car il rentra dans sa patrie comme professeur public[2]. Avec et après Syrianos, comme professeur de l'Université d'Athènes, nous trouvons Domninus de Larissa ou de Laodicée en Syrie, qui rendit de grands services dans les sciences mathématiques, mais, malgré sa culture philosophique et à l'exemple de beaucoup de ces vieux philosophes païens très orthodoxes de la Grèce, sacrifia avec une naïveté vraiment grotesque à la superstition médicale en matière de sommeil thaumaturgique dans le temple d'Asclépios[3]. Enfin, tandis que l'un des rares jeunes étudiants

[1]) Sur Syrianos, voy. notamment Suidas, s. vv. *Plutarchus* et *Syrianus*. Photius, *Bibl.*, p. 337. Marin., *Procl.*, 11. Cf. Zumpt, p. 56-58, et Clinton, II, p. 316 et 317, où se trouve la liste de ses ouvrages.

[2]) Suidas, s. vv. *Hermias* et *Aedesia*. Photius, *Bibl.*, p. 341.

[3]) Suidas, *s. v.* et Marin., *Procl.*, 26. Nous trouvons encore un Ulpianus, disciple très cher à Syrianos, qui, moins remarquable comme philosophe

arméniens qui venaient encore à Athènes, David de Nerken, amené par Syrianos à la philosophie néoplatonicienne, transportait ensuite ses pénates à Constantinople, et, au commencement du VI[e] siècle, s'efforçait encore dans sa patrie de faire comprendre par de nombreux écrits à ses compatriotes les œuvres de Platon et d'Aristote, qu'il cherchait à réconcilier à la lumière du néoplatonisme [1], Syrianos voyait avec une joie mêlée d'orgueil s'élever ce Proclos qui va nous occuper désormais avant tous les autres.

Proclos, ce savant célèbre qui eut comme philosophe, au V[e] siècle, à Athènes, une situation aussi haute, que dis-je, bien plus haute qu'autrefois le grand Proæresios parmi les sophistes du IV[e], était Lycien d'origine ; ou plutôt, ses parents, le jurisconsulte estimé Patricios et son épouse Marcella, également d'une famille considérée, étaient Lyciens : lui-même était né à Constantinople (peut-être en avril 410)[2]. Peu de temps après sa naissance, ses parents retournèrent dans leur patrie lycienne et s'établirent dans l'antique et renommée ville de Xanthos, où Proclos jeta les premiers fondements de son éducation philologique. Le jeune étudiant, richement doué du côté de l'intelligence et altéré de savoir, eut pour première idée de devenir jurisconsulte, philologue ou sophiste, et, disposant de ressources suffisantes, il se rendit à Alexandrie, afin de s'y vouer exclusivement aux études. Là, il devint

que comme mathématicien, s'était fait aimer pour son caractère. SUIDAS, *s. v.* C'est sans doute le même qu'Ulpianus de Gaza qui, d'après MARIN., *Procl.*, 9 fin., a étudié la philosophie avec Proclos auprès d'Olympiodore à Alexandrie.

[1]) PAULY, *R. E. d. klass. Alterth.*, II, p. 867 sq. V, p. 1352. HOPF, *op. cit.*, p. 87.

[2]) MARINUS, *Vit. Procl.*, 6 et 35. SUIDAS, *s. v.* Cf. FABRICII, *Prolegomena* dans MARIN., *Vit. Procl.*, ed. Boissonade, p. XXX sq. La date de la naissance de Proclos est placée en 410 ap. J.-C., notamment (et, d'après lui, par HOPF, p. 87) par CLINTON, *Fast. Roman.*, I, p. 577 et 579. II, p. 320, qui combat résolument le calcul de J. A. FABRICIUS dans les *Prolégomènes* à MARINI *Vita Procli*, ed. Boissonade, p. XXIV ; cf. p. 139 (FABRICIUS place la naissance de Proclos au 8 février 412, à neuf heures du matin). Ce calcul a été accepté par plus d'un auteur moderne, notamment par ZUMPT, *op. cit.*, p. 55, et par STEINHART dans son excellent article sur Proclos, dans PAULY, *R. E. d. kl. Alt.*, VI, p. 62.

l'élève du philologue Orion, issu d'une famille hiératique, et du sophiste isaurien Léonas. Sous la direction de ces professeurs, Proclos acquit les connaissances théoriques et pratiques qui firent de lui un orateur et un écrivain supérieur, et apprit également à fond la langue latine. L'ambitieux et brillant élève eut le bonheur, ce qui lui arriva du reste plus d'une fois dans la suite, d'inspirer à son professeur Léonas une telle affection, que ce dernier le fit habiter dans sa maison, l'admit à sa table et l'introduisit dans sa famille. Il l'emmena même avec lui dans un voyage qu'il fit dans la capitale de l'empire [1]. Néanmoins, la véritable vocation de Proclos finit par se manifester : il sentit de plus en plus vivement qu'il ne devait pas, comme il l'avait voulu d'abord, embrasser comme son père la carrière de jurisconsulte, ni celle de sophiste, mais se vouer définitivement aux études philosophiques. A son retour à Alexandrie, il abandonna donc la rhétorique et se jeta avec passion dans l'étude des mathématiques et de la philosophie. Il étudia la première de ces sciences sous le professeur Héron[2], qui se prit d'affection pour lui presqu'autant que Léonas. Quant à la philosophie proprement dite, il l'étudia chez Olympiodore, très célèbre dans ce temps, le premier de ces philosophes qui reconnurent et admirèrent, dans ce jeune néophyte ardent, au cœur pur comme le cristal, un nouvel astre qui se levait sur le ciel de l'hellénisme mourant. Olympiodore était un ardent aristotélicien; c'est à ses leçons que Proclos dut sa connaissance complète de la philosophie d'Aristote, dont on prétend que, par un effort colossal de mémoire, il apprit par cœur tous les ouvrages sur la logique. Proclos devait naturellement devenir très cher à Olympiodore, car il appartenait au petit nombre des élèves de ce professeur qui savaient triompher complètement des difficultés inhérentes à la matière et accrues encore par la profondeur de pensée et par la rapidité d'exposition d'Olympiodore [3]. Proclos, qui, pour nous servir

[1]) Marin., *Procl.*, 6 à 9 init. Sur Orion, voy. Suidas, *s. v.* et Pauly, *R. E. d. klass. Alterth.*, V, p. 982 sqq. Clinton, II, p. 316; sur Léonas, voy. Suidas, *s. v.*

[2]) Marin., 8 et 9. Suidas, *s. v.*

[3]) Marin., 9. Suidas, *s. v.*

d'une expression moderne, finit par remplir auprès de ce savant les fonctions de répétiteur, lui inspira une si grande affection, qu'Olympiodore lui offrit la main de sa fille, personne d'une grande beauté, qui, comme beaucoup de jeunes filles de familles universitaires de ce temps, s'était occupée elle-même avec assiduité d'études philosophiques; mais Proclos déclina cette proposition [1]. Quoique dans toute la fleur de la jeunesse, il ne voyait sans doute, comme d'autres esprits de même nature et de tous les temps, d'autre fiancée que la science. Plus tard, lorsqu'en pleine conscience de lui-même il repoussa toutes les propositions semblables, deux autres motifs ont dû agir sur lui. D'autre part, le monachisme chrétien de ce temps n'avait pas été sans influence sur l'ascétisme des néoplatoniciens. D'autre part, Proclos était une de ces natures réfléchies, nombreuses à cette époque, dont l'idéal était dans un passé lointain et qui arrangeaient absolument leur existence sur le modèle des personnages qu'ils admiraient dans ce passé; de sorte que, sur ce point, l'exemple de nombreux philosophes éminents de l'antiquité l'emporta sur les exigences de la passion et de la vie.

Mais, à la longue, le séjour au milieu des savants d'Alexandrie ne suffit plus à Proclos. Les natures comme la sienne étaient attirées toujours encore vers l'antique et sainte Athènes comme par un charme magique; déjà, pendant son voyage à Byzance avec Léonas, la pensée d'aller puiser à Athènes la sagesse secrète des néoplatoniciens l'avait frappé comme un coup de foudre [2]. Lorsqu'il eut enfin terminé son cours avec Olympiodore, rien ne l'empêcha plus de se rendre dans la ville de Platon, où il fit son entrée pour la première fois en 429 [3]. Le jeune philosophe, avec ses hautes aspirations, y trouva l'accueil le plus chaleureux. Son compatriote lycien, Nicolaos de Myra, lui fit une réception amicale dès son

[1]) Marin., 9. Cf. 17. Suidas, s. v. *Olympiodorus*.
[2]) Marin., 9, p. 18, et 10, p. 21.
[3]) Clinton, I, p. 607, incline à placer le séjour de Proclos à Alexandrie de 426 à 428 (sur ces études, voy. encore Sievers, *Libanios*, p. 20). Sur son arrivée à Athènes, voy. Clinton, I, p. 611 et 613. II, p. 320.

arrivée au Pirée[1], et put aussitôt constater que le nouvel arrivant était accueilli par les meilleurs auspices. En effet, tourmenté par la chaleur et la soif, Proclos fit sa première halte en un endroit qui était consacré à la mémoire de Socrate et puisa son premier rafraîchissement sur le sol de l'Attique dans une source voisine de la statue de Socrate! Mais Nicolaos ne pouvait plus songer à reconquérir son compatriote pour les rhéteurs athéniens. Proclos vécut en bonne amitié avec eux, notamment avec Lacharès; mais tout son cœur l'attira dès le commencement vers les hommes de l'Académie néo-platonicienne. Ses premiers hommages furent pour Plutarque, alors arrivé à une extrême vieillesse : il fut introduit auprès de lui par Syrianos, dont le cœur fut conquis par le jeune adepte dès la première rencontre. En effet, Syrianos et son ami Lacharès remarquèrent, lorsque Proclos les quitta le soir, qu'il adora la lune à son lever en pleine rue de la manière la plus solennelle. Cet acte de véritable foi antique, dans un temps où, même à Athènes, l'exercice public de l'ancien culte n'était pas sans danger, attacha étroitement Syrianos au jeune arrivant, qu'il présenta au vieux scholarque comme une colonne future de l'Académie[2].

Plutarque et Syrianos trouvèrent en effet dans Proclos un disciple comme ils n'auraient pu le désirer que dans leurs rêves les plus hardis. Chez Plutarque, qu'il entendit encore pendant un peu plus de deux années et qu'il appelait lui-même dans la suite son aïeul intellectuel[3], il lut la psychologie d'Aristote et le *Phédon* de Platon et rédigea très exactement les leçons du professeur. Dans la maison de Plutarque, il se lia d'intime amitié avec son excellent gendre Archiadas, et, après la mort du grand maître, il puisa encore dans ses relations avec la fille de Plutarque, Asclépigénie, la connaissance de tout ce qu'il ignorait encore des rites sacrés d'Éleusis et de la tradition théurgique[4]. Vivant en rapports animés avec toutes les

1) MARIN., 10.

2) MARIN., 11 et 12 init.

3) PROCL., ad *Parmenid.* dans COUSIN, *Procli opp.*, VI, p. 27 : « ἐπὶ τούτοις Πλούταρχος ὁ ἡμέτερος προπάτωρ κ. τ. λ. » MARIN., 29 fin.

4) Sur Plutarque, voy. encore MARIN., 12. SUIDAS, s. v. *Proclus*. Sur l'ami-

sommités intellectuelles qui florissaient alors à l'Université, compagnon de néophytes zélés de la philosophie comme Hermias, comme Ulpianus de Gaza (qu'il connaissait sans doute déjà à Alexandrie), comme Domninus et son ami particulier Périclès de Lydie [1], il s'attacha, après la mort de Plutarque, de l'affection la plus profonde à Syrianos, qui avait succédé à son maître en 431 dans le scholarchat et qui devint son véritable père spirituel. Syrianos l'admit comme un fils dans sa maison et l'eût volontiers vu épouser son aimable parente, Ædesia. Lorsque celle-ci se maria avec Hermias, l'ami de Proclos, il se fit entre ces trois âmes d'élite un pacte d'amitié qui a porté de nobles fruits encore longtemps après [2]. Bien que Proclos n'eût pas pu se décider à s'allier avec la maison de Syrianos, les relations scientifiques entre lui et le nouveau scholarque devinrent de jour en jour plus intimes. Syrianos, bien différent sur ce point de Plotin, le célèbre fondateur de l'école, s'était adonné avec une égale prédilection à Platon et à Aristote, et cherchait un principe qui pût servir de lien entre ces deux grands philosophes et leurs idées. C'est à ce moment qu'il se rencontra avec son grand disciple, qui était venu d'Alexandrie à Athènes tout saturé de la logique d'Aristote. Il fit alors avec Proclos, pendant deux ans environ, les études les plus approfondies sur Aristote, et lut avec lui les œuvres complètes du grand maître. Ce n'est qu'après cela qu'il conduisit Proclos au « divin » Platon; tout ce qu'on avait fait jusque-là n'était que « la préparation aux mystères platoniciens, qu'il lui fit contempler avec l'œil pur de l'âme et le regard limpide de l'esprit ». A ces délicieuses études, Proclos s'appliqua avec toute l'ardeur de sa soif inextinguible de science, et il travailla sans relâche le jour et la nuit. L'un des premiers fruits de ces travaux, faits en commun avec Syria-

tié avec Archiadas, voy. aussi Marin., 14 et 17. Sur Asclépigénie, voy. Marin., 28.

[1]) Sur Hermias, voy. aussi Suidas, s. vv. *Hermias* et *Aedesia*. Sur Ulpianus, Marin., 9. Sur Domninus, Suid., *s. v.* Sur Périclès de Lydie, Marin., 29, et Procl., *Theol., Platon.*, I, 1 init.

[2]) Cf. ci-dessous et voy. Marin., 12 fin. et 26. 29 fin., 36 fin. Suidas, s. v. *Aedesia*.

nos, fut le célèbre commentaire du *Timée* de Platon que nous possédons encore aujourd'hui; ce travail, écrit par Proclos dans la vingt-huitième année de son âge (437 ap. J.-C.), respire l'enthousiasme le plus complet et le plus juvénile pour Syrianos, « son guide et son père[1] ».

Mais le jour n'était pas loin où le vieux Syrianos devait quitter la terre des vivants et Proclos prendre le scholarchat de l'Académie d'Athènes, dont il était depuis si longtemps l'ornement : ce fut vers le milieu du v[e] siècle après Jésus-Christ[2]. Sous sa direction, cette Université atteignit encore une fois un brillant degré de prospérité; c'était la dernière fois qu'elle devait jeter cet éclat. Proclos était vraiment et sous tous les rapports l'homme qu'il fallait pour exercer partout une action attrayante et fécondante et renouveler une fois encore l'antique gloire d'Athènes. Physiquement déjà, sa personne était imposante au plus haut point : il se distinguait de tous[3] par une taille élevée et annonçant la force, un beau visage, une attitude noble et digne et la magie de son élégance et de sa grâce. Comme professeur et comme écrivain, il déploya une activité vraiment colossale et devint l'Atlas dont les épaules soutenaient l'hellénisme prêt à tomber. Il ne se contentait pas de faire tous les jours cinq leçons, et quelquefois davantage, sur différentes parties de la science, telles que la géométrie, l'astronomie, la logique et la philoso-

[1]) Cf. Marin., 13. Suidas, s. vv. *Plutarchus, Proclus, Syrianus*. Photius, *Bibl.*, p. 337. 341. Steinhart dans Pauly, V, p. 1719, et VI, p. 63. Zumpt, p. 58. Clinton, I, p. 621.

[2]) La chronologie est incertaine sur ce point, comme malheureusement presque partout dans l'histoire de la dernière période de l'Université d'Athènes. Clinton, I, p. 617 et II, p. 316, voudrait, sur l'autorité de Marin., 26, p. 61, ne laisser à Syrianos que peu d'années de scholarchat après la mort de Plutarque; tandis que Zumpt notamment, p. 95, et je crois que c'est avec raison, prolonge la vie de Syrianos jusque vers le milieu du v[e] siècle. On admet généralement aujourd'hui que le philosophe Domninus n'a pas été scholarque entre Syrianos et Proclos : voy. Zumpt, p. 56. Proclos écrivit dans la suite un livre contre ce Domninus, à cause de ses idées personnelles qui s'écartaient du système de Platon : c'était du reste un homme de manières raides, peu aimable pour les étrangers et qui n'aurait pas été très apte aux fonctions de scholarque. Sur Proclos scholarque, voy. Suid., s. vv. *Plutarchus* et *Proclus*. Phot., *Bibl.*, p. 337. 345. Marin., 26.

[3]) Marin., 3., cf. 26.

phie pratique, leçons dans lesquelles il prenait comme base les écrits des maîtres anciens Euclide, Ptolémée, Aristote et Platon surtout, mais encore il déployait une telle activité comme écrivain qu'il produisait régulièrement environ sept cents lignes par jour[1]. Il put supporter facilement des efforts aussi grandioses jusque dans une haute vieillesse, parce que, dès sa jeunesse, il s'était habitué à une manière de vivre extrêmement sobre et saine, qui lui conserva longtemps[2] sa fraîcheur et sa force. Beaucoup de ses habitudes, comme l'abstinence des viandes, lui étaient dictées par son système d'imitation des idées antiques. Dans le reste de sa manière de vivre ascétique, notamment dans la pureté absolue de ses relations avec les femmes, il subissait l'influence combinée du monachisme, de la discipline morale toujours si sévère de son école et des souvenirs de la discipline pythagoricienne[3]. En général, Proclos était très exigeant en fait de moralité, même pour ce qui concernait ses élèves. Il vint un jour chez lui un certain Hilarios, autrefois riche et puissant décurion d'Antioche, dont un ami avait trahi la confiance en séduisant sa femme : Hilarios trouva piquant de se venger en abandonnant au traître non seulement la femme, mais aussi sa fortune et, avec elle, la charge si onéreuse du décurionat. Proclos repoussa énergiquement et durement de son seuil ce nouvel adepte de la philosophie, parce que Hilarios, qui aimait la vie joyeuse, s'était consolé, de sa perte en s'entourant de filles complaisantes[4]. Sur ce chapitre, Proclos était inexorable : la philosophie ne devait être maniée que par des mains pures.

Proclos, comme autrefois Proæresios, le sophiste dominant du IVe siècle, était pour tout le reste une personnalité aussi aimable qu'universellement aimée. Sans doute, il était capable,

[1]) Marin., 22 fin. Cf. 24 fin. Voy. aussi Zumpt, p. 59 sq. Sur ses nombreux écrits, voy. Clinton, II, p. 320 sqq. Steinhart dans Pauly, VI, p. 64 sqq.

[2]) Marin., 3 et 4. 19. Voyez cependant aussi ce qu'il dit au ch. XXVI sur l'épuisement de son corps dans la vieillesse, à la suite de trop de fatigues et d'une diète trop rigoureuse.

[3]) Marin., 17. 19. 20 fin. Photius, *Bibl.*, p. 344.

[4]) Suidas, s. v. *Hilarius*. Photius, *Bibl.*, p. 351.

comme beaucoup d'hommes aimables, de subites et vives colères, et cela, pas seulement contre la négligence de ses disciples, qu'il savait, du reste, tenir en éveil par tous les moyens; mais sa colère était prompte à s'apaiser, et il était incapable de nourrir des sentiments haineux [1]. Il va sans dire que, pendant sa carrière académique, les polémiques littéraires n'ont pas fait défaut et que les liaisons personnelles contractées par lui n'ont pas toutes été durables [2]; mais il n'en est pas moins vrai que Proclos a eu avec ses collègues philosophes ces rapports de touchante confraternité qui étaient inconnus autrefois, du temps de la splendeur des sophistes [3]. Proclos a été jusqu'en 485 le vrai centre de l'Université athénienne, le centre autour duquel se serraient avec un véritable enthousiasme les grands rhéteurs que nous avons mentionnés, les philologues, comme ce Pamprepios qui ne pouvait se subordonner qu'au seul Proclos, surtout ses collègues philosophes qui apprenaient souvent encore à son école, les citoyens de la ville qui avaient reçu une éducation philosophique, des médecins, comme le grand hydropathe Jacob jusqu'au moment de son départ pour la capitale en 462 [4], et enfin de nombreux disciples de tout âge.

A l'exception de Damascios, qui vient beaucoup plus tard, et de son entourage, tous les philosophes qui se firent un nom après Proclos à Athènes, et d'autres qui jouèrent dans la suite un grand rôle à Alexandrie, étaient des disciples de ce grand philosophe. Ammonios et Asclépiodote, Zénodote, Isidore ont été formés sous lui. A côté de tels hommes, il faut mentionner Severianus de Damas, un noble décurion, qui, malgré les menaces de Zénon, resta attaché au polythéisme avec une grande ténacité et une véritable bigoterie, à la fois poète, rhéteur et célèbre jurisconsulte. Son père s'obstinait à le faire entrer dans la carrière pratique du droit :

[1]) MARINUS, 16. 17. 20.

[2]) Cf. la brouille qui eut lieu, selon SUIDAS, s. v. *Zenon*, entre Proclos et le rhéteur Salustios par la faute d'un certain Zénon (on ne sait si c'est le juif alexandrin ou Zénon de Pergame).

[3]) MARINUS, 22 fin.

[4]) PHOTIUS, *Bibl.*, p. 344.

mais Severianus, après la mort de son père, s'empressa d'aller s'asseoir aux pieds du professeur athénien admiré dans tout l'Orient, et, avant de s'engager définitivement dans la carrière administrative, il emporta le riche trésor de la sagesse hellénique [1]. Bien différents furent deux ou plutôt trois disciples qui vinrent d'Alexandrie pour lui. Nous avons vu qu'Hermias, l'ami de Proclos, avait quitté l'école de Syrianos avec Ædesia pour retourner dans sa patrie sur le Nil, et avait professé avec beaucoup de succès au « Musée » ou plutôt dans ce qui restait encore de cet établissement. Malheureusement, il était mort de bonne heure, et, fait inouï dans les annales de cette école, son épouse Ædesia, dont l'antique piété, la bienfaisance sans apparat, les vertus féminines étaient partout admirées, obtint, comme distinction exceptionnelle et en l'honneur du défunt, de jouir pour longtemps avec ses fils mineurs Ammonios et Héliodore de l'entretien aux frais publics et du traitement de son époux. Mais lorsque ses fils avancèrent en âge, Ædesia se rendit avec eux à Athènes; ils devaient étudier la philosophie auprès de l'ami de sa jeunesse, dont la gloire remplissait maintenant le monde. Proclos reçut avec une grande distinction celle qui lui avait été autrefois destinée pour épouse et qui était restée une belle matrone. Alors les Athéniens eurent la satisfaction de voir cette dame remplir auprès de ses fils les devoirs du pédagogue et paraître avec eux dans l'auditoire de Proclos pour prendre part, elle aussi, à l'enseignement de l'illustre grand-maître de l'Académie [2].

Sa situation comme chef de l'Université donnait à Proclos, en dépit de sa modestie personnelle, une certaine conscience de son importance. Ainsi, il n'hésitait pas, le cas échéant, à insister énergiquement auprès des autorités athéniennes pour qu'elles dotassent les chaires de philosophie, comme l'étaient de tout temps les chaires de rhétorique et de philologie [3]. Il est douteux qu'il y ait toujours réussi. Sans doute, Proclos

[1]) Suidas, s. v. *Severianus*. Phot., *Bibl.*, p. 346 et 352. Von Lasaulx, *Der Untergang des Hellenismus*, p. 141.

[2]) Suidas, s. vv. *Hermias* et *Aedesia*. Phot., *Bibl.*, p. 341.

[3]) Marin., 16 init. et fin.

jouissait aussi, dans la vie publique à Athènes et en Grèce, d'une grande considération. Indépendamment de l'influence que son caractère imposant avait naturellement sur l'attitude des magistrats municipaux supérieurs et des citoyens considérables d'Athènes, comme Archiadas, Rufin [1], Théagène et autres, il prenait probablement aussi une part assidue et intelligente aux assemblées des citoyens actifs (après avoir, sans doute, acquis le droit de cité); il arrivait souvent, du reste, que le conseil municipal d'Athènes, ou d'autres autorités municipales grecques, entre autres celles d'Argos, lui demandaient conseil par écrit dans des circonstances difficiles[2]. Malgré tout cela, il est douteux que les autorités d'Athènes, obligées de ménager la cour, aient toujours pu satisfaire ses désirs dans toute leur étendue ; en effet, le caractère dominant de la personne de Proclos était notoirement d'être le champion le plus résolu de l'ancien polythéisme.

Il n'entre pas dans notre plan d'expliquer d'une manière complète la position de Proclos au milieu des néoplatoniciens. Nous nous bornerons à un petit nombre d'observations. Bien que sa doctrine, pour la simplicité, la pureté et la force morale, restât beaucoup en arrière de celle du vieux Plotin, il n'en était pas moins l'esprit le plus considérable qui fût sorti de cette école dans le dernier siècle de son existence. Mais ce qui caractérise Proclos, ce qui faisait à ses propres yeux son originalité personnelle, c'est qu'il prétendait représenter scientifiquement tout le paganisme connu de lui et qu'il se posait en hiérophante du monde entier [3]. Cela éclate clairement dans les stades supérieurs de son école. Car les études mathématiques, celles qui avaient pour but l'interprétation d'Aristote et de Platon (dont Proclos était « à la fois l'exégète et l'hiérophante »), étaient suivies, pour les élèves les mieux doués, de l'exposition de la « théologie platonicienne », dans laquelle Proclos avait dépensé sa plus subtile spéculation et qui se fondait sur la conviction qu'Orphée, Pythagore

[1]) Marin., 23 fin.
[2]) Marin., 14. 15 init. et fin.
[3]) Marin., 19, p. 47.

et Platon étaient d'accord. Telle était la science qu'il pouvait exposer publiquement. Seuls, les plus intimes parmi les étudiants païens, ceux qui étaient, à son point de vue, moralement les plus purs, recevaient l'enseignement secret de la théurgie, qui ne pouvait pas être exercée publiquement. Or, la doctrine secrète de Proclos avait pris un caractère tout particulier. Dans la profondeur de sa foi païenne, Proclos avait recueilli toutes les traditions sacrées, notamment celles de l'Orient, sans excepter les oracles des Chaldéens. Tandis que, d'une part, il expliquait supérieurement Aristote et que, dans l'exégèse de Platon et dans le développement de sa doctrine, il retournait au point de vue hellénique et didactique délaissé autrefois par Jamblique; d'autre part, poussé par sa prédilection pour le mythe, les mystères et leur explication, il ne sut pas aller jusqu'à débarrasser la philosophie des théologies et démonologies orientales qui s'étaient imposées à elle. Profondément pénétré d'un religieux enthousiasme pour le paganisme aux mille formes de l'antiquité, pur de toute hypocrisie, mais égaré par son goût pour le raffinement, il finit par se construire un véritable panthéon de dogmes et de philosophèmes païens. Et comme il espérait, par cette voie et à l'aide de la spéculation, ranimer le paganisme mort, il s'efforçait en même temps d'exercer une action sur le peuple par une orthodoxie anxieuse, une observance bigote et scrupuleuse de pratiques anciennes et en partie tombées en désuétude. C'est ainsi qu'il célébrait strictement non seulement les jours fériés de son école, les anniversaires des anciens philosophes comme Socrate et Platon, mais encore les fêtes athéniennes, égyptiennes et chaldéennes, lors même qu'elles étaient depuis longtemps tombées dans l'oubli [1].

Quelque étrange que tout cela paraisse, il n'en est pas moins certain que Proclos a été pour longtemps un adversaire vraiment dangereux du christianisme. Dans un temps où les troubles monophysites avaient commencé à ébranler profon-

[1]) Marinus, 18. 19. 36. Voy. aussi 22. 26. 28. 23, où sont mentionnées à la p. 56 les anciennes fêtes de l'école; voy. encore Boissonade, p. 114, et cf. Steinhart dans Pauly, V, p. 1719, et VI, p. 63 sq.

dément l'Église orientale, où les personnalités d'un Basiliscos, d'un Zénon, d'un Longin ne pouvaient être que peu sympathiques, l'apparition d'un homme aussi énergiquement croyant et animé d'un enthousiasme religieux aussi ardent que Proclos devait être entraînante sous plus d'un rapport. Ce qui produisit le plus d'effet sur ses contemporains, ce n'est pas tant son système mystique, sa polémique parfois directe contre le christianisme (contre laquelle au VIe et VIIe siècle le monophysite alexandrin Jean Philoponos, élevé à l'école d'Aristote, et, vers 1150 après J.-C., l'évêque Nicolaos de Mothone dans le Péloponnèse engagèrent un tournoi littéraire), que l'énergie morale de son caractère, sa bienfaisance infatigable[1], et, avant tout, sa foi sincère dans sa cause. A Athènes même, il heurta une fois le fanatisme chrétien et fut obligé de quitter la ville pour une année entière, qu'il employa à fortifier les païens encore nombreux de la Lydie dans leur attachement à la vieille foi[2]. Quant à ses adeptes personnels, la biographie écrite par son disciple et successeur Marinos en est témoin, ils étaient fermement convaincus qu'il était entré par sa vertu en communion intime et immédiate avec les dieux et qu'il en avait reçu le don des miracles. Chez les Byzantins postérieurs, dont quelques-uns le placent par erreur dans les générations suivantes, il nous apparaît comme une sorte de magicien et de sorcier[3]. Le plus gracieux de ses miracles aux yeux de ses biographes est la guérison de la (jeune) Asclépigénie, — fille, non mariée alors, de son ami Archiadas, plus tard épouse de Théagène, — qu'il sauva de la mort dans une maladie grave et désespérée; ce miracle avait été obtenu par les prières de Proclos et de son ami, Périclès le Lydien, dans le temple d'Asclépios, qui était encore intact à cette époque[4]. Bien plus : les dieux avaient un commerce personnel avec Proclos ! Il habitait dans la

[1]) MARIN., 14.
[2]) MARINUS, 15. Voy. ZUMPT, p. 60.
[3]) Cf. MARINUS, 22. 26. 28. 31 et 32. 33. PHOTIUS, *Bibl.*, p. 337. Voy. encore MALALAS, XVI, p. 403 à 406. 409. ZONAR., XIV, 3, p. 55, et FABRICIUS, *Prolegomen.* ad MARIN., *Procl.* (ed. Boissonade), p. XX et XXV sqq.
[4]) MARIN., 29.

partie méridionale de la ville la maison qu'avaient possédée avant lui Plutarque et Syrianos. A sa grande joie, elle était située tout près du temple d'Asclépios et du grand temple de Dionysos dans le voisinage du théâtre, de sorte que Proclos avait constamment la vue de l'acropole. Or, lorsque les Byzantins éloignèrent enfin pour toujours d'Athènes la statue d'Athêna Promachos ou Parthénos (ou peut-être les deux), la déesse apparut au philosophe dans un songe et lui annonça qu'elle habiterait désormais sa maison à lui [1].

C'est justement dans cette attitude de Proclos et de son école que nous trouvons le germe de mort pour cette Université. L'académie des néoplatoniciens d'Athènes, par ce culte pour le paganisme, accentuait d'année en année son incompatibilité avec les forces vives de l'époque; elle devint de plus en plus un splendide anachronisme. Que pouvait-on attendre pour la vie pratique, d'une école dont l'idéal était tout entier dans le passé, dont les regards étaient tournés en arrière et qui caressait le rêve romantique de rendre la vie à une foi morte pour toujours! Il lui était absolument impossible de s'accommoder avec n'importe laquelle des puissances qui dominaient alors. Il n'y avait aucun parti dans l'Église orientale avec lequel cette philosophie aurait pu s'entendre. Les contrastes étaient poussés à l'extrême justement par cette attitude de profonde conviction qui était celle de Proclos. Le christianisme, sous toutes ses formes, n'était pour ces hommes qu'une erreur, une absurdité, une impiété sacrilège. De cette situation résulta un double malheur pour les néoplatoniciens et, par suite, pour l'Université d'Athènes.

D'une part, cette attitude eut une fâcheuse influence sur leur doctrine et sa structure. Sans doute, on pouvait compter encore pour quelque temps sur un reste de cette tolérance grâce à laquelle on fermait les yeux à Constantinople sur ces écoles d'Athènes dirigées par des païens notoires. De même qu'on n'hésitait pas à détruire pas à pas des usages et des sanctuaires qui avaient le plus grand prix aux yeux des philosophes athéniens, de même on ne se serait pas gêné au

[1]) Marin., 29 fin. et 30.

v[e] siècle pour fermer l'Université d'Athènes et persécuter personnellement les scholarques, si on avait réellement connu à la cour le fond de la pensée de ces hommes. Mais, et c'est ce que nous avons encore à montrer, on jouait à Athènes un véritable jeu de cache-cache philosophique; on divisait la science en deux parties, l'une publique, l'autre secrète, et, ce qui était le pire, on s'enveloppait dans un nuage de mysticisme qui devait dissimuler aux yeux du gouvernement le caractère païen qui était au fond de la philosophie dominante à Athènes. C'est à ce but que tendaient les efforts de Proclos lorsque, partant du système de Plotin, il continuait les fantastiques spéculations arithmétiques de Syrianos, établissait une révélation divine insaisissable pour la raison, et s'efforçait enfin à justifier scientifiquement toutes les superstitions absurdes de toutes les branches du paganisme : c'est dans ce but qu'il avait imaginé cette doctrine triadaire qui dominait tout son système. Cette théorie, ingénieuse du reste, ce système de triades dans lesquelles il croyait avoir montré symboliquement le développement autonome et éternel de Dieu d'abord en lui-même, ensuite dans son rapport avec le monde sorti de lui, n'aboutit en définitive qu'à un édifice théosophique bâti sur le sable avec des formules, qui ne semble être imaginé que pour donner asile à la démonologie et aux combinaisons mythico-cosmogoniques des nombres, tirées du pythagorisme par Jamblique et rappelant la kabbale et le gnosticisme, et pour assurer encore quelque soutien au paganisme mourant. L'obligation de cacher le fond de sa pensée amena cette philosophie à se cacher derrière des énigmes, des rêves, une véritable fantasmagorie [1].

On ne pouvait pas se dissimuler, d'autre part, que l'importance de l'Université d'Athènes ne tenait plus qu'à l'existence de Proclos. Avec lui, le paganisme, même au point de vue scientifique, s'était réveillé encore une fois comme une flamme qui jette un vif éclat avant de s'éteindre. Les vices

[1]) Cf. notamment STEINHART dans PAULY, V, p. 1719 sq. et VI, p. 69 sqq., et l'esquisse poussée à la charge de BERNHARDY, *Griech. Litt.*, I, p. 655 sq. 661. 662. Cf. encore WEBER, *De Athen. academ. litterar.*, p. 39 sqq.

intimes de son système, le vide de sa théologie, les folies thaumaturgiques de son école disparaissaient, de son vivant, derrière sa haute moralité, la chaleur sympathique par laquelle il enthousiasmait ses disciples et les enflammait pour la vertu. Et pour ne parler que du côté pratique des études, son érudition si variée et si colossale était merveilleuse, pas seulement pour son temps, et donnait à l'Université un prestige extraordinaire.

Le jour vint pourtant où le pieux Proclos, l'objet de l'admiration universelle, après avoir supporté avec une religieuse résignation les souffrances d'une grave maladie [1], quitta la terre des vivants : c'était le 17 avril 485 [2], sous l'archontat de Nicagoras. A partir de ce moment, l'Université d'Athènes marche décidément à sa fin. Il n'était pas possible de trouver une personnalité comme Proclos, qui pût avoir autant d'autorité morale et scientifique, tenir les professeurs intimement unis, ou du moins entretenir le feu ardent du fanatisme pour l'hellénisme polythéiste. Il était déjà assez difficile de trouver, parmi les disciples notables de Proclos restés à Athènes, un homme à qui on pût confier avec quelque confiance le scholarchat. Le philosophe Marinos, de Flavia Neapolis (Sichem) en Palestine, était le personnage qui tenait personnellement de plus près au vieux grand-maître, dont on sait qu'il a écrit la vie. Samaritain d'origine, partisan ensuite du judaïsme, il avait enfin passé à l'hellénisme et à la philosophie [3]. Il fut très aimé de Proclos pour son admiration convaincue, mais c'était un homme de peu de santé [4]. Aussi Proclos, complètement d'accord avec Marinos, aurait-il préféré laisser le scholarchat à

[1]) Marin., 20, p. 49. Cf. 26. 30 fin. Présages célestes de sa mort, voy. Marin., 37.

[2]) Marin., 26. 28. 29, et surtout 36 : voy. Clinton, I, p. 577. 699. 701. II, p. 320. Proclos, sur le désir exprimé autrefois par Syrianos, fut enseveli dans le tombeau de son maître (dans le faubourg oriental d'Athènes, près du Lycabette) : Marinus, 36. Son tombeau était encore du temps d'Isidore l'objet du culte de l'école. Photius, *Bibl.*, p. 347 *a*, lig. 35. Fabricius dans Marin., ed. Boissonade, p. xxxiii.

[3]) Sur Marinos, voy. en général Clinton, II, p. 323. Pauly, *R. E. d. kl. Alt.*, IV, p. 1571. Photius, *Bibl.*, p. 345 *b*, lig. 19 sqq. Suidas, s. v. *Marinus*.

[4]) Phot., *Bibl.*, p. 345 *b*, lig. 31, et p. 346.

Isidore d'Alexandrie. Celui-ci était un des plus distingués disciples de Proclos, comme aussi de Marinos; il appartenait à une génération plus jeune et était tout à fait dans les idées de ses maîtres, auxquels il avait apporté un esprit sérieusement préparé par des études faites à Alexandrie, sa patrie. Mais Isidore ne se laissa pas décider alors à accepter cette position [1]. C'est ainsi que le scholarchat échut à Marinos [2]. Ce choix ne fut pas à l'avantage de l'Université. Malgré sa bonne volonté et sa capacité de travail, Marinos n'était pas du tout, même pour des juges bienveillants, l'homme capable de répondre après Proclos aux difficultés de la situation. Son livre, dans lequel il divinise Proclos, nous montre clairement qu'il n'était pas d'une haute valeur intellectuelle. Même pour l'érudition, il ne rappelait son maître que de loin : comme philosophe, cet homme, dont la modestie et la condescendance au jugement des autres allaient jusqu'à la faiblesse, ne pouvait plaire complètement aux plus intelligents de ses contemporains néoplatoniciens, comme Isidore et ensuite Damascios [3].

Bien qu'Isidore [4] pendant les dernières années de Proclos et, après la mort de ce dernier, le jeune Zénodote, son favori [5], brillassent encore dans une certaine mesure comme professeurs de philosophie, on ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'Alexandrie recommençait à prendre une supériorité sur Athènes. Il est indéniable qu'en fait de sciences positives, on y produisait alors beaucoup plus qu'à Athènes. Des professeurs distingués de l'école de Proclos, tels que l'excellent aristotélicien Ammonios, le fils aîné d'Ædesia [6], ensuite le savant

[1]) Phot., *Bibl.*, p. 338. 341. 346. 350. 351. 352 Suidas, s. v. *Marinus*. Zumpt, p. 62.

[2]) Suidas, s. vv. *Plutarchus*, *Proclus*, *Marinus*. Photius, *Bibl.*, p. 127. 338. 345 *b*, lig. 18 sqq.

[3]) Photius, *Bibl.*, p. 338. 345 *b*, lig. 33 sqq., et p. 351 *a*. Suidas, s. v. *Marinus*. Pour les écrits de Marinos, voy. encore Fabricius ad Marin. (ed. Boissonade), p. XXI sqq.

[4]) Photius, *Bibl.*, p. 349. Il faut dire que Bernhardy, p. 661, accuse Isidore d'avoir été, avec son goût prononcé pour l'extase philosophique, une « tête bornée ».

[5]) Photius, *Bibl.*, p. 127 et 346.

[6]) Photius, *Bibl.*, p. 127. 145 et 341. Clinton, II, p. 323. 329. 330. Pauly, *R. E. d. kl. Alt.*, I, 1, p. 870.

platonicien et naturaliste Asclépiodote [1], disciple et ami de Proclos et du médecin Jacob, attiraient de nombreux étudiants au détriment d'Athènes.

Il y a plus. Avec la mort de Proclos cessa la pression morale exercée par le puissant prestige de cet homme sur beaucoup d'Athéniens qui auraient voulu faire leur paix religieuse avec le gouvernement, pour trouver une issue à la position stérile à laquelle les condamnait leur fidélité au paganisme et faire leur chemin dans la carrière politique, qui était à peu près fermée aux païens. Marinos eut le chagrin de voir que Théagène lui-même, le grand protecteur de leur école, non seulement pensait sérieusement à embrasser le christianisme, mais qu'il finit par mettre ce plan à exécution [2]. Et bien que son beau-frère Hégias, fils du vieil Archiadas, l'autre bienfaiteur de l'école, sur lequel Proclos avait autrefois fondé tant d'espérances et qu'il avait même initié à la connaissance des oracles de la Chaldée, restât fidèle à l'hellénisme (sinon à toutes ses observances archaïques et théurgiques), il aimait trop ses aises, comme vieillard et grand et riche personnage, pour prendre en main le scholarchat, comme Marinos et, plus tard, Isidore le désiraient vivement [3]. Mais, à la fin, la pression exercée sur l'école par le christianisme devint plus sensible. Marinos lui-même avait dû un jour échapper par la fuite à une émeute populaire et mettre sa personne en sûreté à Épidaure [4]; et comme ni lui ni les philosophes ses amis n'avaient l'énergie de résistance de Proclos [5], il était facile de prévoir que les jeunes rejetons poussés sur l'arbre de la philosophie païenne se dessécheraient de plus en plus. Il y avait bien encore de jeunes adeptes zélés de l'école, même dans la jeunesse athénienne. Agapios, disciple de Marinos [6], estimé

[1]) Photius, *Bibl.*, p. 343 à 345. 346. 351. Clinton, II, p. 324. Pauly, *R. E. d. klass. Alt.*, I, 2, p. 1847 et 1814.

[2]) Suidas, s. v. *Theagenes*. Voy. Zumpt, 57.

[3]) Suidas, s. v. *Hegias*. Photius, *Bibl.*, p. 349. Marinus, 26 fin. Voy. Zumpt, p. 57 sq. Sur la prétendue descendance de sa famille de Solon, voy. Boissonade ad Marin., *loc. cit.*, p. 121.

[4]) Photius, *Bibl*, p. 351 *a*, lig. 37 sqq. Voy. Zumpt, p. 63.

[5]) Cf. Zumpt, p. 64.

[6]) Suidas, s. v. *Agapius*. Photius, *Bibl.*, p. 352. Agapios ouvrit dans la

comme professeur de philosophie platonicienne et aristotélicienne, jeune homme d'une pénétration d'esprit fort admirée, Eupeithios et Archiadas, les fils d'Hégias[1], restaient bien encore fidèles à l'école; mais on ne pouvait espérer qu'ils continueraient la « chaîne d'or[2] » des philosophes; les fils d'Hégias, notamment, étaient trop fils de famille riche pour s'engager dans la voie désormais épineuse des philosophes athéniens d'observance néoplatonicienne. Lorsque donc Isidore l'Alexandrin, qui avait quitté Athènes avant la mort de Proclos et vécu alors quelque temps à Alexandrie, revint à Athènes, Marinos, après une série d'années pénibles et riches en soucis, n'eut pas d'autre ressource que d'user de toute son éloquence pour décider cet ami à accepter le scholarchat de son vivant[3] : il y réussit. Mais Isidore ne fut pas plus capable que lui de relever l'Université. Lui aussi se lassa de la tâche, et, après avoir prolongé quelque temps son séjour à la prière de ses disciples et amis, il désespéra d'Athènes et retourna à Alexandrie[4], probablement dans la première décade du VIe siècle. Peut-être Hégias a-t-il pris pour le moment le scholarchat : s'il le fit, ce fut en tous cas avec peu de succès[5].

suite (vers 511) une école philosophique à Constantinople; cf. Bernhardy *loc. cit.*, p. 664. Clinton, I, p. 729. II, p. 324 sq.

[1]) Suidas, s. v. *Eupithius* et *Archiadas*. Photius, *Bibl.*, p. 349. Voy. Bernhardy, p. 662.

[2]) Sur la « σειρὰ ἑρμαϊκὴ » et « περὶ τῇ Πλάτωνος χρυσῇ τῷ ὄντι σειρᾷ, κ. τ. λ. » voy. Marin., 26 fin. 28 fin. (et Boissonade, p. 120 sq.). Photius, *Bibl.*, p. 346 *a*, lig. 17 sqq. et Bernhardy, *loc. cit.*, p. 649. Ellissen, *Zur Gesch. Athens*, p. 132 sq.

[3]) Suidas, s. v. *Marinus*, et Photius, p. 347 *a*, lig. 34, p. 349.

[4]) Photius, *Bibl*, p. 349 En général, sur Isidore, voy. Suidas, s. v. et particulièrement son biographe Damascios dans Photius, *loc. cit.*, p. 125 sqq. 335 sqq. 339. 346. 347-352, et Clinton, I, p. 855 sqq. Cf. Bernhardy, p. 661. 662. Isidore était un fils de cette Théodote, dont la famille avait été intimement liée avec l'excellent Hermias, et il avait épousé Domna, qui mourut aussitôt après la naissance de son fils Proclos. Suidas, s. v. *Hermias*. Photius, p. 352. Zumpt, p. 62 et 63. A la page 95, ce savant place l'hégémonie de Marinos environ de 485 à 500 après J.-C. (Pauly, II, p. 847, seulement jusqu'en 490); mais le départ d'Isidore pour Alexandrie ne peut être daté exactement.

[5]) C'est ce que je suis tenté de conclure d'après Photius, *Bibl.*, p. 349 *a*, lig. 22 sqq.

C'est à ce moment qu'il se trouva encore une fois un homme, adepte intransigeant de l'antique paganisme, pour monter sur la brèche. Ce dernier scholarque d'Athènes fut le Syrien Damascios, né à Damas. Ce savant avait, à la façon de Proclos, une culture très variée. Il avait étudié la rhétorique avec beaucoup d'ardeur sous Théon à Alexandrie; il avait dirigé lui-même pendant neuf années des écoles de rhétorique. Lorsqu'il s'était tourné vers les sciences philosophiques, il avait étudié la philosophie platonicienne, sans doute d'abord à Alexandrie, chez l'excellent Ammonios. Il se fixa ensuite à Athènes, où il étudia les mathématiques sous Marinos; dans la théorie philosophique, il reconnaissait pour son maître Zénodote, dans la logique Isidore[1].

L'hellénisme le plus résolu et le plus intransigeant, l'exaltation, la thaumaturgie, l' « extase théosophique » de l'école néoplatonicienne éclatent pour la dernière fois avec une énergie extraordinaire dans Damascios et dans la biographie d'Isidore rédigée par lui, biographie qui est une véritable histoire de la philosophie, surtout de celle de ces derniers temps[2]. Nous laissons à décider si ce n'est pas justement cette énergie tranchante avec laquelle il semble que Damascios[3] ait mis en scène encore une fois l'hellénisme à Athènes qui a attiré la foudre sur l'Université. Il semble pourtant que, si l'Université d'Athènes avait pu se résoudre à se débarrasser de sa queue théurgique pour devenir une simple école savante de philosophie, elle aurait pu se maintenir au moins jusqu'aux grandes invasions des Slaves, aussi bien que les

[1]) Damascios, dernier chef de l'école : ZUMPT, p. 63 sq. Sa personne : SUIDAS, *s. v.* et PHOTIUS, p. 125 sqq. 348. D'après PAULY, *R. E. d. kl. Alt.*, II, p. 847, il était né vers l'année 480 après J.-C. Ses études : voy. PHOTIUS, *Bibl.*, p. 125 à 127 et 348. Ses écrits : PAULY, II, p. 848. CLINTON, II, p. 327.

[2]) Cf. BERNHARDY, *loc. cit.*, p. 652 sq. et CLINTON, qui dans le tome I, p. 743, nous apprend que la mort d'Isidore et l'achèvement de la biographie tombent avant septembre 526. STEINHART, dans PAULY, *R. E. d. kl. Alt.*, V, p. 1720, fait remarquer que Damascios s'est efforcé d'exposer la doctrine triadique de Proclos avec plus de pureté et d'abstraction, et que cependant il n'a pas pu dissimuler ses hésitations et ses doutes à propos de ce sectionnement de l'idée du divin.

[3]) ZUMPT, p. 64.

écoles alexandrines jusqu'à la conquête arabe. Mais les derniers porte-bannière du néoplatonisme sur le Céphise n'ont pas su s'y résigner. Et de fait, Damascios réussit à attirer à Athènes un grand nombre de professeurs animés de son esprit, et à en former lui-même. Parmi ces disciples, le plus considérable de beaucoup fut le célèbre Simplicios de Cilicie, le savant et ingénieux interprète d'Aristote et d'Épictète, qui a été également un disciple de l'Alexandrin Ammonios et qui, par la solidité de sa science et l'étendue de son érudition, s'est élevé bien au-dessus de la commune mesure de son temps[1]. A côté de lui apparaissent encore Eulamios (ou Eulalios) de Phrygie[2], Priscianus de Lydie, les deux Phéniciens Hermias et Diogène, et Isidore de Gaza[3], tous philosophes. Pour ce qui est de la fréquentation de l'Université d'Athènes au temps de l'empereur Justin Ier, nous ne savons absolument rien. Nous entendons seulement parler[4] encore une fois d'une dame savante. C'était Théodora, fille de Cyrina et de Diogène, qui était issue de la même famille que le célèbre néoplatonicien Jamblique, et qui, avec ses jeunes sœurs, suivit sous Isidore et Damascios des cours notamment de mathématiques, et aussi de philosophie, de philologie et d'esthétique ; elle se lia dans la suite d'amitié avec Damascios, qui la consulta pour ses travaux biographiques. A partir de ce moment, nous n'avons plus que de maigres renseignements sur la catastrophe finale de l'Académie, qui eut lieu aussitôt après le fatal changement de règne dans la capitale de l'empire.

Justinien, neveu de l'empereur Justin (né le 11 mai 482), avait exercé depuis plusieurs années, sous l'autorité de son oncle, une influence considérable sur les affaires de l'État. Le 1er avril 527, l'empereur, se sentant vieillir, le nomma, en

[1]) Agathias, II, 30. Suidas, s. v. *Damascius*. Simplicius, *De cælo*, p. 113 *a*, lig. 22. Sur Simplicios, voy. encore Bernhardy, *op. cit.*, p. 655, et notamment Clinton, I, p. 767. II, p. 327 à 330, où sont énumérés les écrits de Simplicios. Zumpt, p. 64.

[2]) Agathias, II, 30. Suidas, s. v. *Damascius*.

[3]) Agathias, II, 30.

[4]) Photius, *Bibl.*, p. 125 sq.

toutes formes, Auguste et collègue dans l'empire. A la mort de Justin, qui arriva le 1er août de la même année, Justinien devint seul souverain de l'empire romain d'Orient. Notre récit, qui approche de sa fin, n'a pas à montrer quelle fut l'importance historique de Justinien pour l'empire d'Orient, comment le système politique connu sous le nom de byzantin acheva de prendre sous son règne sa forme spécifique; nous n'avons pas à raconter la conquête nouvelle de l'Italie et de l'Afrique par les armées romaïques, ni la codification grandiose du droit romain qui fut faite sous son inspiration. Il ne nous reste qu'à montrer comment, sous ce règne, furent anéantis les derniers vestiges de la vie antique en Grèce, en partie par le fanatisme religieux de cet empereur et son goût déclaré pour la centralisation et l'uniformité, en partie à la suite d'événements dont quelques-uns furent complètement indépendants et d'autres ne dépendirent que médiatement de l'action de Justinien.

Le premier grand coup frappa l'Université d'Athènes. Voici à quelle occasion. Le grand travail de la codification de l'ensemble du droit romain, entrepris par Justinien dès le commencement de l'année 528, avait eu déjà au printemps 529 des résultats considérables. La commission de dix jurisconsultes présidée par le savant Tribonien — questeur et référendaire intime ou ministre du cabinet de l'empereur — qui avait pour mission de classer par ordre de matières, à l'exemple du Code Théodosien, une collection nouvelle des constitutions impériales dont le besoin se faisait sentir alors, avait terminé son travail dans l'espace de quatorze mois. En avril 529, cette œuvre en douze livres (*Codex vetus*), la première édition du Code Justinien, put être sanctionnée par l'empereur et promulguée avec prohibition des collections antérieures. Tandis que l'empereur s'apprêtait à commencer la rédaction des Pandectes ou Digeste, on envoya des exemplaires du Code aux autorités des principales villes de l'empire : parmi celles-ci figurait aussi Athènes [1]. Mais on s'aperçut bientôt que cet envoi devait être tout autre chose qu'une

[1]) Malalas, XVIII, p. 448. Clinton, I, p. 749. 751.

simple distinction honorifique et une mesure administrative. Peu de temps après parut le premier de ces décrets qui devaient trancher le nerf vital de l'Université d'Athènes : c'était la défense d'enseigner désormais la jurisprudence à Athènes[1]. Cette mesure, qui était tout à fait en harmonie avec l'esprit centralisateur de l'empereur, fut suivie de la publication des Pandectes (16 décembre 533) et de la seconde édition augmentée du Code (novembre 534). Désormais, les villes de Constantinople, de Rome et de Béryte conservaient seules des écoles de droit. Cette décision, parfaitement conforme au projet de nivellement de toutes les particularités juridiques qui pouvaient encore subsister notamment dans les pays grecs en faveur du droit romain élevé à la domination exclusive, n'aurait fait par elle-même que peu de mal à l'Université d'Athènes. Mais cette école reçut un coup mortel lorsque l'empereur rendit un autre décret, beaucoup plus général, contre les derniers professeurs de cette ville.

Il n'y avait pas longtemps que Justinien était sur le trône, et déjà éclatait au jour son funeste dessein de faire entrer ses sujets, de gré ou de force, dans la forme grandiose et monotone de l'orthodoxie chrétienne à laquelle, en théologien passionné, il s'était personnellement attaché. Les luttes qu'il déchaîna par là au sein de l'Église chrétienne n'appartiennent pas au sujet que nous traitons, et elles ont, du reste, à peine effleuré la Grèce. Mais l'empereur, fidèle à son dessein, ne put supporter même le faible reste de tolérance pour les païens qui régnait encore dans l'empire d'Orient. L'exercice du culte païen était interdit depuis longtemps, mais on n'était pas forcé encore d'appartenir à la seule Église chrétienne. Aussi des milliers d'hommes de toute condition, dans la capitale et dans les provinces, avaient pu continuer d'appartenir au paganisme : Athènes, avec ses vieux souvenirs helléniques, avait, en particulier, pu rester le foyer d'une opposition intellectuelle, le théâtre de ces études philosophiques qui servaient, bien plus énergiquement qu'on ne le savait à la cour, de base

[1]) Malalas, XVIII, p. 451.

scientifique aux tendances et aux principes anti-chrétiens qui régnaient encore chez un assez grand nombre de contemporains. Justinien voulut que tout cela prît fin. L'empereur, aussi bien que son épouse Théodora, qui espérait peut-être effacer ainsi la honte de son terrible passé, étaient décidés à achever l'œuvre du premier Théodose. Les despotes ne voulaient plus attendre patiemment la mort naturelle et inévitable de l'opposition antique, particulièrement de celle des néoplatoniciens d'Athènes.

Il arriva donc qu'en 528, un certain évêque Jean (le même qui sera envoyé en 532 comme missionnaire épiscopal en Asie Mineure et qui, s'appuyant sur d'énergiques décrets, décidera en quelques mois 70,000 individus à recevoir le baptême)[1] fit la découverte, dans le cours d'une enquête ordonnée par l'empereur, qu'à Constantinople il y avait encore, dans les classes les plus influentes de la population, de nombreux adeptes de l'hellénisme religieux. On fit des recherches nouvelles et rigoureuses : des confiscations furent opérées sur une grande échelle ; de nombreux actes de violence furent commis, et l'on força un grand nombre de personnes à se faire baptiser[2]. On partit de là pour rendre des édits d'une terrible rigueur contre le paganisme. Les ordonnances pénales rendues par les empereurs précédents pour l'extermination de « l'erreur hellénique » furent confirmées et rappelées à la sévérité des autorités, sous prétexte qu'on venait de découvrir que des sacrifices et des fêtes helléniques continuaient d'être pratiqués. Tous les magistrats impériaux de la capitale et des provinces devaient, conformément à la loi, rechercher et punir toutes les impiétés de la religion hellénique. Aucun don, aucun legs fait en faveur d'une personne ou d'un lieu dans le but de maintenir de quelque manière que ce soit « l'impiété hellénique », ou qui serait seulement soupçonné d'y viser, ne devait être toléré : des libéralités de ce genre devaient être l'objet d'une confiscation pure et simple au profit

[1]) Cf. GIESELER, *Lehrb. der Kirchengeschichte*, I[4], 2, p. 344 sqq., et VON LASAULX, *Der Untergang des Hellenismus*, p. 147.

[2]) Cf. VON LASAULX, *loc. cit.*

des communes respectives. Les sacrifices aux idoles devaient être punis de mort; était également puni de mort celui qui, après avoir reçu le baptême, persisterait encore dans « l'erreur hellénique ». Ceux qui n'avaient pas encore reçu le baptême étaient invités, sous le coup de menaces à peine moins rigoureuses, à embrasser le christianisme ; tous les hérétiques, païens, juifs, samaritains, étaient exclus de toutes les fonctions civiles et militaires; et enfin il était interdit « à ceux qui étaient infectés de l'erreur des Hellènes » d'enseigner quelque science que ce fût. Ils devaient de même être privés des allocations alimentaires, même quand ils invoqueraient un rescrit impérial ou un droit coutumier. On donnait un délai de trois mois aux païens (et aux hérétiques) pour se décider à embrasser le christianisme orthodoxe [1].

Ces ordonnances prononçaient déjà en principe la déchéance et la destruction de l'Université athénienne. Les événements vont suivre un cours plus rapide qu'ils ne l'ont fait au moins depuis la mort de Théodose Ier, et le coup de foudre ne va pas tarder à frapper l'Académie. Dès l'année 529 (l'année du consulat de Décius), en même temps ou tout de suite après que les cours de droit furent interdits [2], probablement entre le 1er septembre et le 31 décembre 529, arriva à Athènes le décret qui chassa pour longtemps les lettres de la patrie de Platon et de Démosthène, qui plongea dans la nuit le dernier rayonnement d'Athènes, qui fit enfin de la cité des morts illustres une ville de province et une forteresse byzantine. En effet, ce décret du brutal autocrate interdisait purement et simplement que qui que ce fût enseignât désormais la philosophie à Athènes [3]. Et pour que cette exécution eût un effet certain, on confisqua au profit du fisc toute la fortune patrimoniale de l'école platonicienne [4]. L'Université, par là, était détruite de

[1]) Cod. Justinian., I, 5, 12 et 11, 9-10 (restitué des *Basiliques*, I, 1, 19 et 20), et voy. Malalas, XVIII, p. 449. Theophanes, p. 276. Procop., *Anecdot.*, 11. Cf. encore Cedrenus, p. 642 et 645, et von Lasaulx, p. 148.

[2]) Malalas, XVIII, p. 451. Voy. Clinton, I, p. 750.

[3]) Malalas, *loc. cit.*

[4]) D'après Procop., *Anecdot.*, 26, avec opinion conforme de Bernhardy, p. 663. Zumpt, p. 37 et 64. Von Lasaulx, p. 149. Voy. encore Finlay, p. 260.

fait ; car contre de telles mesures du gouvernement il n'y avait décidément plus rien à faire. La légende seule conserva longtemps encore le souvenir de la gloire immortelle acquise à l'antique séjour des Muses et de la Sagesse [1]. Pour tout le reste aussi, Athènes fut christianisée extérieurement de toute façon [2]. Dans toute l'Achaïe, le paganisme hellénique ne put se maintenir que dans les montagnes de la Laconie, dans le Taygète méridional. C'est là en effet que se conserva encore, jusqu'au delà du milieu du IX[e] siècle, un petit nombre de païens antiques qui n'embrassèrent le christianisme que sous l'empereur Basile I[er] (867-886) [3].

Il est digne de remarque que la destruction de l'Université d'Athènes coïncide chronologiquement avec la fermeture en 529 du dernier temple en Italie ; c'était le temple d'Apollon (près de San Germano) sur le Mont-Cassin, que saint Benoît transforma en chapelle de saint Martin et rattacha au couvent du Mont-Cassin fondé par lui et devenu dans la suite célèbre dans le monde entier [4]. Le coup que porta Justinien à la philosophie fut bien plus destructif pour les derniers restes de l'esprit antique dans l'empire romain que la suppression par lui, douze ans plus tard (541), du consulat, dignité que revêtait en cette année Basilios, le dernier consul romain. Ce coup fut surtout douloureux pour les sept derniers professeurs d'Athènes. A la douleur morale se joignit sans doute la misère matérielle, lorsque les étudiants se dispersèrent et que la fortune de l'école fut confisquée. Comme derniers champions convaincus de l'hellénisme païen, ils ne pouvaient pas songer à se créer une sorte d'existence littéraire assurée en acceptant le baptême, que Justinien exigeait énergique-

270. LOTHHOLZ, *Zur Gesch. d. Bedeut. Athens*, p. 29 sq. WEBER, p. 35, et C. WACHSMUTH, *Die Hochschule von Athen*, p. 17.

1) WACHSMUTH, *Die Stadt Athen*, p. 721 sqq.

2) BURSIAN, *Geogr. Griechenl.*, I, p. 298, mentionne encore la transformation de la grotte de Niobé, citée dans PAUSAN., I, 21, 3, dans le rocher de l'acropole juste au-dessus du milieu de l'hémicycle du théâtre, en une chapelle de la Panagia Speliotissa.

3) CONSTANTIN. PORPHYROGEN., *De administ. imp.*, ed. Bonn., 50, vol. III, p. 224. FINLAY, p. 335. 405. CURTIUS, *Peloponnesos*, II, p. 311.

4) GIESELER, *Lehrbuch d. Kirchengesch.*, I[4], 2, p. 346.

ment[1]. Il leur vint enfin la pensée d'émigrer en Perse, où régnait depuis septembre 531 le roi Chosroès Ier Noushirvan. Cet homme, le plus capable des Sassanides, distingué par les qualités qui font le souverain et qui prenait plaisir à s'entourer des représentants d'une culture supérieure, passait avec beaucoup d'exagération dans les pays romaïques pour un prince réalisant sur le trône l'idéal platonicien du souverain. Cette renommée et l'idée optimiste qu'ils se faisaient de la valeur de son peuple décidèrent[2] les professeurs athéniens à émigrer (vers le commencement de 532 sans doute) à Madaïn (Ctésiphon), la capitale de la Perse.

Damascios et ses amis reconnurent bientôt qu'ils avaient fait un pas de clerc. Ils trouvèrent sans doute auprès de Chosroès un accueil sympathique. Mais bien qu'il eût quelque connaissance de Platon et d'Aristote et un certain goût pour la philosophie, le souverain était loin d'être pénétré de la haute culture et n'était pas à l'abri de tenaces préjugés nationaux. Quant à son peuple, les choses n'étaient pas plus consolantes. Des pénalités cruelles et barbares, une grossière immoralité dans la masse, chez les fonctionnaires et les notables l'orgueil du fort en face du faible : tel était l'état des choses en Perse, état de choses malgré tout bien inférieur à celui des pays romaïques. Aussi, contre le désir du roi, les savants athéniens soupiraient-ils après leur patrie, ne fût-ce que pour y trouver leur tombeau. Heureusement qu'ils ne furent pas trompés sur ce point dans la bonne opinion qu'ils avaient eue du caractère de Chosroès. En effet, lorsque en 532 ce roi et Justinien discutèrent les conditions de la paix qui devait mettre fin à une guerre qui traînait depuis 502, le roi des Perses insista pour que ses protégés athéniens fussent admis à profiter du traité de paix, qui fut enfin conclu au commencement de 533.

[1]) Le délai de trois mois (ci-dessus, p. 490, 1), ne fut naturellement pas maintenu rigoureusement. L'émigration des professeurs fut volontaire; car ce n'étaient pas les païens, mais les hérétiques obstinés qui devaient quitter l'empire sous la menace mentionnée dans Malalas, XVIII, p. 449.

[2]) Sur Chosroès, voy. Agathias, II, 28. Pauly, *R. E. d. klass. Alt.*, VI, p. 806. Pour la question chronologique, voy. Clinton, I, p. 752-755. Zumpt, p. 39.

En effet, Chosroès obtint que les professeurs seraient admis à retourner dans leur patrie « où ils devaient vivre jusqu'à leur fin sans être inquiétés, sans être obligés à faire ce qui était contraire à leurs convictions, ni à changer la foi de leurs pères ». Ils retournèrent donc en 533 dans leur patrie [1], où il semble qu'ils aient vécu jusqu'à leur fin sans avoir à souffrir. Nous savons que le savant Simplicios écrivit avec un zèle infatigable, pendant de longues années encore, une série de grands ouvrages scientifiques [2]. Mais le sort de ses collègues nous est absolument inconnu.

Quoique Justinien eût mis fin d'un coup impitoyable, comme nous venons de le dire, à la dernière gloire de la ville d'Athènes, il n'était nullement un ennemi des Grecs et des produits de leur pays. Cette Athènes qu'il venait de frapper si durement lui était précieuse à d'autres égards. Car c'est d'Athènes (comme aussi d'Éphèse, de la Troade et de Cyzique, des Cyclades) et des carrières de marbre vert près d'Atrax en Thessalie que l'empereur tira des quantités de colonnes et de matériaux précieux lorsqu'il fit démolir et reconstruire, dans des conditions grandioses, l'église de Sainte-Sophie qui avait gravement souffert lors du grand soulèvement populaire de 532 [3]. Mais en définitive, le pays des Hellènes avait, pour cette nouvelle dynastie byzantine, perdu pour toujours son ancien charme. Comme position stratégique, comme modeste article du budget, comme pays du beau marbre, et aussi comme terre orthodoxe sans mélange, il avait toujours quelque valeur encore pour la maison impériale de Bederiana : mais dans la capitale on ne voulait plus rien avoir de commun

[1]) Agathias, II, 30 et 31. Gibbon, p. 1383 sqq. Zumpt, p. 38, pense (probablement à tort) que Chosroès fit rendre aussi aux professeurs la jouissance de la fortune de l'école. Clinton, I, p. 755 à 757.

[2]) Clinton (I, p. 765 et 767), II, p. 328 et 329, nous apprend que (tandis que Damascios vécut peut-être jusqu'au-delà du milieu du VIe siècle), Simplicios ne mit la dernière main à son livre *De cœlo* qu'en 555 au plus tôt, et que ses autres écrits l'occupèrent jusqu'en 560 après J.-C. Isidore de Gaza, d'après Steinhart dans Pauly, V, p. 1720, serait allé se fixer à Alexandrie.

[3]) Codinus (ed. Bonn.), *De S. Sophia*, p. 132, et Paul. Silentiar., *Descr. S. Sophiæ*, 2, 224 s. Cf. Bursian, *Geogr. von Griechenl.*, I, p. 66.

avec l'antiquité. Même le nom vénérable d' « Hellènes » cessa d'être un nom de peuple : il ne fut plus employé que pour désigner les débris du paganisme qui osaient encore (comme on le vit en 561) continuer d'exister sporadiquement, même dans la capitale, au risque des peines les plus dures. Les gens de l'Achaïe furent désignés par le nom de « Helladiques ». Quant aux monuments de tout genre de la Grèce, ils n'étaient bons tout au plus qu'à réparer les pertes colossales en œuvres d'art faites pendant le terrible incendie qui eut lieu à Constantinople, lors du soulèvement connu sous le nom de Nika, en janvier 532.

A cette insurrection, qui décima à Constantinople les trésors artistiques du monde antique, se joignirent de terribles fléaux naturels de tout genre, qui aidèrent l'empereur Justinien à faire disparaître de la physionomie de la Grèce les dernières lueurs de la vie antique.

Nous trouvons en première ligne de formidables tremblements de terre. Au VIe siècle, c'est la période de 513 à 570 qui a été surtout marquée par ces catastrophes, qu'on a distinguées en trois groupes de violents ébranlements, dont l'ancienne splendeur de la Grèce eut cruellement à souffrir[1]. Dans le premier groupe rentrent les tremblements de terre qui nous sont déjà connus. La série commence en 513 par une terrible éruption du Vésuve, qui désola la Campanie, et finit par l'horrible dévastation d'Antioche, à partir du 29 mai 526, à laquelle rien ne peut être comparé dans l'histoire ancienne. Parmi les catastrophes du deuxième groupe (de 533 à 547), nous n'avons à considérer que les tremblements de terre qui, en 542 et en 545, éprouvèrent la capitale de l'empire et, le 6 septembre 543, la ville grecque de Cyzique. Quant à l'Achaïe, elle eut notamment à souffrir d'un violent tremblement de terre du troisième groupe. Déjà, par une horrible commotion qui ébranla l'Orient le 9 juillet 551, plusieurs îles de la mer Égée, Cos notamment, avaient été cruellement éprouvées[2];

[1]) Cf. Seibel, *Die grosse Pest zur Zeit Justinians I*, etc., p. 6 et 7, et Häser, *Geschichte der Epidemischen Krankheiten*, 2e éd., p. 41 sqq.
[2]) Seibel, p. 15 et 16.

à la fin de l'automne de la même année eut lieu le terrible tremblement de terre dont les coups sévirent notamment dans les cantons situés sur le golfe de Crissa, la Béotie et les côtes du golfe Maliaque. Par cette violente secousse furent dévastées de nombreuses petites localités et huit villes, parmi lesquelles les contemporains nomment expressément Chéronée, Coronée, Patræ et Naupacte. A plusieurs endroits s'ouvrirent des crevasses dont quelques-unes seulement se fermèrent dans la suite, tandis que d'autres restèrent béantes et forcèrent le commerce à faire de grands détours. Ces désastres furent accompagnés de dévastations « neptuniennes ». Sur le golfe Maliaque, dans les environs des villes d'Echinos et de Scarpheia, situées des deux côtés de son entrée, la mer envahit violemment le continent jusqu'aux montagnes de la côte, inonda et détruisit les villages, et resta longtemps couvrant la terre, tandis qu'elle se retirait du golfe lui-même, de sorte qu'on pouvait aborder à pied sec les îles qui s'y trouvent. Une énorme quantité de personnes y périrent. C'est par milliers qu'on compta les victimes dans les villes que nous avons nommées; et sur l'un des points, où se forma une crevasse énorme, la fureur des éléments anéantit une multitude de gens qui y étaient réunis pour la célébration d'une fête [1]. Quant à Constantinople, elle eut à supporter, dans l'été de 553 ou de 554, pendant quatorze jours, et dans les années 555 et 557, de nouveaux et très violents tremblements de terre [2].

En connexion avec ces ravages, simultanément en tout cas, sous Justinien I[er], une peste épouvantable, une peste de bubons (pustules) comme il semble [3], et plusieurs autres épidémies sévirent aussi dans les parties grecques de l'empire. Les prodromes de cette peste se montrèrent à Constantinople dès 531. Mais la grande peste proprement dite du VI[e] siècle

[1]) Procop., *Bell. Gothic.*, IV, 25 s. fin. Evagr., IV, 23. Voy. Seibel, p. 16 sqq., qui place à l'époque de Justin I[er], et non de Justinien, la destruction de Corinthe (p. 425), dont il est fait mention dans Procop., *Anecdot.*, 18 fin., et *De ædif.*, IV, 2 (tome III, p. 272).

[2]) Seibel, p. 17 et 18 sq.

[3]) Cf. Häser, *Geschichte der Epidemischen Krankheiten*, 2[e] édit., p. 41 à 56. Pauly, *R. E. d. klass. Alterth.*, V, p. 161 sqq.

(comme au IIIᵉ siècle ap. J.-C.) éclata en Égypte en 541. De là l'horrible maladie se répandit dans tout le monde connu dans ce temps. Le mal diminuait momentanément, puis se réveillait avec une fureur nouvelle ; pendant soixante ans il fut, sans jamais s'éteindre entièrement, le fléau du monde. L'empire romain d'Orient fut notamment désolé d'une manière épouvantable, de 542 à 558. Au printemps de 542, Constantinople fut éprouvée pendant plusieurs mois avec une violence inouïe. C'est probablement dans la même année que la peste décima aussi la Grèce [1], pour frapper de nouveau la capitale en 558 avec un redoublement de fureur et de violence [2]. Cette peste était d'autant plus pernicieuse qu'elle frappait de préférence la jeunesse, et surtout le sexe masculin, et que ceux qui guérissaient étaient longtemps épuisés par des maladies qui en étaient la suite.

A ces calamités naturelles vint se joindre une série d'autres fléaux et d'autres révolutions, qui étaient en étroite connexion avec la politique extérieure de Justinien Iᵉʳ et se continuèrent au delà de son temps pour aboutir enfin à imprimer au peuple hellénique un caractère nouveau. Les Hellènes durent se réjouir, comme les autres habitants de l'empire, lorsque, dans la deuxième moitié de l'année 533, Bélisaire, le grand général de Justinien, renversa par une campagne rapide l'empire des Vandales, vengea les Grecs des forfaits de Genséric et reconquit l'Afrique pour l'empire. Cette campagne n'avait touché la Grèce en particulier que parce qu'elle donna aux ports de Patræ, de Tænaron (Cænépolis) et de Mothone une impulsion et une importance considérables [3]. Mais l'épouvantable guerre

1) PROCOP., *De bell. Persic.*, II, 22. 23. MALALAS, XVIII, p. 482. EVAGR., IV, 29. Voy. SEIBEL, p. 26 à 29. 37 sqq. CLINTON, I, p. 778.

2) AGATHIAS, V, 9 sqq., p. 297. SEIBEL, p. 39. CLINTON, *loc. cit.*, p. 808. La description médicale de la peste dans SEIBEL, p. 30 à 35 et 40, et dans HÄSER, p. 52 sqq., description qui s'appuie seulement sur les indications données par des hommes étrangers à la médecine, s'occupe notamment de la manière dont la contagion se répandait et nous apprend que, dans cette peste, caractérisée par la fièvre, des bubons, pustules, la somnolence, le délire et une diarrhée mortelle, la mort survenait irrégulièrement, tantôt tout de suite, tantôt après plusieurs jours de souffrances.

3) Cf. PROCOP., *Bell. Vandal.*, I, 12 et 13. Voy. PAPENCORDT, *Gesch. der Vandal. Herrschaft*, p. 139 sqq.

(536 à 555) par laquelle Justinien arracha enfin aux Ostrogoths es ruines de l'Italie eut pour la Grèce de funestes conséquences. La brillante diversion par laquelle l'audacieux roi goth Totilas essaya en 551 avec sa flotte de transporter la guerre dans l'empire romaïque ne fit, du reste, un mal passager qu'à l'île de Corcyre et au territoire épirote entre Nicopolis et Dodone, en particulier à la ville de Nicopolis ellemême [1]. Mais une autre cause fut infiniment plus fatale à la Grèce. L'ardente passion de conquêtes qui animait l'empereur était servie par plusieurs généraux distingués et par une excellente armée. Mais l'armée romaïque si merveilleusement active, le trésor d'Anastase et le budget régulier de l'empire, étaient loin de suffire à l'immense tâche militaire de ce temps. Aussi arriva-t-il que, pendant que les forces actives de l'empire se consumaient en partie sur l'Euphrate, en partie sur les terribles champs de bataille de l'Italie, la frontière du Danube ne fut couverte que d'une manière très imparfaite [2]. C'est ainsi que les tribus guerrières du groupe des peuples slaves, répandues, après le départ des Ostrogoths pour l'Italie, à la suite des Bulgares et avec la connivence des Gépides, sur le pays valaque du Danube en remontant jusqu'à l'Esclavonie, après des luttes d'abord sans résultat sur le Danube (529 à 533), commencèrent à partir de 534 à trouver le chemin de l'intérieur de la presqu'île du Balkan, et bientôt même celui de la Grèce. En 539 ou 540, une puissante armée slave pénétra jusqu'en Grèce. Tandis qu'une partie des masses slaves, après avoir détruit Casandria, arrivait jusque dans la Chersonèse de Thrace, même jusqu'au delà de l'Hellespont, d'autres masses apparaissaient devant les Thermopyles. Cette fois encore, la fatale Anopæa fut découverte par les Barbares ou leur fut montrée par trahison, et la bravoure des milices provinciales qui se battaient avec intrépidité dans le passage principal fut inutile. Toute la Grèce moyenne orientale fut horriblement dévastée.

1) Procop., *Bell. Gothic.*, IV, 22 fin.

2) Cf. Roesler, *Ueber den Zeitpunkt der slawischen Ansiedlung an der unteren Donau* (dans les *Sitzungsber. d. k.k. Wiener Akadem. der Wiss.*, LXXIII, 1 [1873], p. 85 sqq. 91 sqq.).

Ce n'est que dans l'Isthme que les Slaves trouvèrent une résistance qui les força à battre en retraite, chargés de butin et avec d'innombrables prisonniers [1].

Comme on manquait de forces mobiles à opposer systématiquement dans de grandes batailles rangées à ces nouveaux ennemis, auxquels venaient se joindre habituellement des bandes hunniques et bulgares, et à la tête desquels, depuis 562, marchaient les Avares, qui étaient l'âme de ces expéditions; comme la résistance que pouvaient faire de grandes villes fortifiées, comme Dyrrhachion en 548 et Thessalonique en 551, ainsi que le système défensif de la capitale ne suffisaient pas pour empêcher le pillage périodique des provinces du nord et les incursions jusque dans le sud de la Grèce, Justinien essaya d'y réussir en fortifiant, d'après un plan d'ensemble, toute la péninsule du Balkan. On avait déjà commencé, en 530, à fortifier la ligne du Danube, en rétablissant une série de citadelles et de places d'armes. On avait dès lors, sur la deuxième ligne de défense naturelle de la péninsule du Balkan, tiré une chaîne de forteresses à travers la Dardanie et la Mœsie, pour relier ensemble Tauresium et Ulpiana (désormais *Justiniana prima* et *secunda*), Germana et Sardica. Mais à cette heure (540), on ne se contenta pas de renforcer sérieusement la ligne du Danube; on créa une nouvelle ligne de forteresses qui, partant de la nouvelle Épire, s'étendait, à travers la Macédoine et la Thrace, jusqu'à la muraille fortifiée à nouveau de l'empereur Anastase et jusqu'aux forteresses restaurées ou nouvellement bâties de la Propontide et de la Chersonèse, où Sestos et Éléonte furent transformées en forts boulevards. Dans le pays ouvert au deçà et en delà de cette ligne (notamment en Thrace, en Macédoine, en Dardanie, en Illyrie, en Épire et en Thessalie), on établit un grand nombre de forteresses moins considérables [2].

[1]) Procop., *Bell. Pers.*, II, 4 (vol. I., p. 167 sqq.). Hopf, *Griechenl. im Mittelalter*, p. 80.

[2]) Cf. encore Procop., *De ædif.*, IV, 1. 3. 4. 5. 6. 7. 9. 10. 11, et parmi les modernes Zinkeisen, *Gesch. Griechenl.*, I, p. 699 sq. Tafel, *De Thessalonica*, p. 14 sqq. et p. 187 sqq. Hopf, *loc. cit.*, p. 80, et Krause, *Griechenland im Mittelalter und in der Neuzeit* (dans Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopäd.*, 1re sect.., t. LXXXIII), p. 290 sqq.

Toutes ces constructions ne pouvaient naturellement être élevées que dans une longue série d'années. Combien d'entre elles, notamment les petites citadelles, ne furent que projetées ou exécutées à la légère? Quels obstacles ne trouva-t-on pas pour des entreprises aussi considérables, tantôt par le manque d'argent, tantôt par les destructions opérées par les Barbares du Nord, tantôt par le retour incessant des tremblements de terre? Nous ne le savons pas. Mais ce qui est certain, c'est que ces énormes travaux, avec la réduction imprudente de l'armée pendant les dix dernières années du règne de Justinien, n'ont rempli que très imparfaitement leur but pour les pays situés au nord de l'Olympe[1]. Mais ils se trouvèrent plus efficaces momentanément pour la protection des pays grecs.

La Grèce elle-même a été couverte militairement avec beaucoup de soin par Justinien à partir de 540. Les renseignements de détail sur ses constructions de forteresses sur le sol grec, sur la restauration de nombreuses villes helléniques et de leurs défenses ; ceux qu'a fournis notre récit jusqu'ici, les listes des évêchés, les données d'Hiéroclès[2], tout nous montre qu'à la fin du règne de Justinien, un très petit nombre des villes grandes et petites de la Grèce avaient disparu complètement de la surface de la terre. Nous ne relèverons plus que les points principaux. Tandis qu'en Épire différentes villes, réduites, il est vrai, à une moindre étendue, notamment Phœnice, Hadrianoupolis, désormais appelée Justinianoupolis, et Nicopolis recevaient de nouveaux ouvrages[3], la Thessalie fut protégée par la construction de la citadelle insulaire de Justinianopolis dans le lac de Castoria, par le barrage des passages de l'Illyrie et surtout par la fortification nouvelle de beaucoup

[1]) Néanmoins Roesler, *loc. cit.*, p. 114 sq., est en mesure de fournir la preuve certaine que, jusqu'en 602, il ne peut être question encore d'établissements permanents de Slaves dans l'empire romain au sud du Bas-Danube. De même Tafel, *De Thessalonica*, p. LVI et LXIX sqq.

[2]) Voyez les résumés statistiques se rattachant à Hieroclès (voy. aussi ci-dessus, p. 215 sqq.) dans Zinkeisen, p. 792 sqq. Hopf, p. 130, et notamment dans Krause, p. 273 à 276.

[3]) Procop., *De ædific.*, IV, 1. Cf. Bursian, *Geogr. v. Griechenl.*, I, p. 17. 19. 34.

de ses villes, comme Gomphi, Larissa, Pharsale, Metropolis, Tricca, Demetrias, Echinos et Thèbes Phthiotique [1].

L'entrée principale de l'Achaïe, les Thermopyles, fut fortifiée avec tout le soin possible. L'entrée fut couverte à nouveau par les forteresses de Myropole et d'Héraclée. Le passage principal et l'Anopæa reçurent de hautes murailles munies de doubles créneaux et doubles bastions : travaux dont il existe encore aujourd'hui des restes très reconnaissables [2]. Les murailles protégeaient des citadelles plus petites avec citernes et magasins, dans lesquelles la garnison pouvait se retirer au besoin [3]. A la place des milices locales chargées jusqu'ici de la garde des Thermopyles en cas de guerre, on y mit une garnison permanente de troupes régulières, forte de deux mille hommes, qui devait être entretenue avec les ressources locales de la Grèce [4].

Au delà des Thermopyles, on restaura les ouvrages de l'Euripe et on fortifia de nouveau les villes les plus importantes, notamment Thèbes, Platée et surtout Athènes. A l'acropole, toute la pente occidentale fut entourée de murailles : au pied de la pente on paraît avoir établi, sur le même alignement que l'entrée du milieu des Propylées, une nouvelle porte flanquée de deux tours, et, probablement pour protéger une partie de la ville basse, on construisit un mur d'enceinte beaucoup plus petit [5]. On fortifia à nouveau de la

[1]) Procop., *De ædific.*, IV, 2 et 3. Cf. Zinkeisen, p. 670. Krause, p. 289 sq.

[2]) L. Ross, *Archäol. Aufsätze*, II, p. 455.

[3]) Procop., *De ædif.*, IV, 2. Zinkeisen, p. 671. Krause, p. 289.

[4]) Procop., *De ædif.*, IV, 2. *Anecdot.*, 26. Cf. *Bell. Gothic.*, IV, 26 init.

[5]) Procop., *De ædif.*, IV, 2 et 3 (tome III, p. 272). Krause, p. 289 sq. Cf. Bursian, *Geogr. Griechenl.*, I, p. 306. Pour Athènes se pose la question de savoir si la muraille qu'on attribuait autrefois à tort à Valérien appartient au temps de Justinien. Il n'est pas impossible en soi que les Slaves aient aussi dévasté Athènes en 539/40. Si la ville avait réellement souffert alors, il était naturel que les Byzantins eussent l'idée d'abandonner, au point de vue militaire, une grande partie de la ville basse, difficile à défendre, et de faire une enceinte plus étroite. Si les foyers de l'ancienne culture, les lieux témoins de son éclat (comme le Portique d'Attale et le Diogeneion) eurent à souffrir de cette construction, il n'y avait rien là qui pût retenir un empereur comme Justinien, dont la politique poursuivait l'anéantissement de l'Univer-

même façon l'Isthme de Corinthe : les murailles furent renforcées par des citadelles, des tours de guet et des casernes ; les murailles de Corinthe furent restaurées [1].

Toutes ces constructions, et, pour la Grèce en particulier, l'entretien de la garnison des Thermopyles [2], exigèrent d'énormes sacrifices financiers. Le bénéfice de ces dépenses fut réel, puisque l'intérieur de la Grèce du moins fut protégé par les Thermopyles, entre autres en 559, lors de la terrible attaque des Slaves, Bulgares et Huns Koutourgouriques, sous Zaberganes (Zaber-Khan) [3] ; néanmoins ce fut un fardeau terrible pour la Grèce. En effet, dans l'intérêt de ces constructions, le gouvernement mit la main, dans les pays de la péninsule du

sité. Cette opinion de Curtius, *Att. Studien*, I, p. 78, et *Erläuternder Text der Sieben Karten zur Topographie von Athen*, p. 57, est partagée par Hopf, *loc. cit.*, p. 88. Pour l'opinion qui ramène la construction de cette muraille à l'époque franque se sont prononcés W. Vischer, dans le *N. Schweizer. Museum*, 1863, p. 51 sq. 73 sqq. Bursian dans Pauly, *R. E. d. kl. Alt.*, I, 2, p. 1984, et notamment Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 723 sqq., qui songe à Otto delle Rose (1209-1225) ou à Nerio I Acciajuoli (1384-1395). Pour moi, je persiste à trouver impossible qu'Athènes, déchue comme elle le fut au moyen-âge jusqu'à la période franque, ait pu conserver son ancien rempart à large périmètre. La population n'aurait pu le défendre avec succès durant ces siècles orageux ; il eût fallu une forte garnison. Si l'on ne veut pas opter pour le temps de Justinien, ce qui est cependant l'hypothèse la plus naturelle, il faut supposer (sans pouvoir invoquer de textes) que la ville basse a été entourée de nouveaux retranchements, élevés à la hâte, au temps des incursions slaves (au viie et au viiie siècle) ou des corsaires musulmans (à la fin du ixe ou au commencement du xe siècle). Cf. G. Hertzberg, *Gesch. Griechenlands seit dem Absterben des antiken Lebens*, I, p. 92 sqq.

[1]) Procop., *De ædif.*, IV, 2. Finlay, *Griechenl. im Mittelalter* (trad. Reiching), p. 9. Curtius, *Peloponnesos*, I, p. 14. Krause, p. 289, et Hopf, qui (p. 81 et 88) cite aussi Phrantzes, ed. Bonn., I, 33 et 35, p. 96 et 107, et qui mentionne à Corinthe le gouverneur de Justinien, Victorinus; cf. Böckh, *C. I. Gr.*, n° 8640. D'après Hopf (p. 84), Justinien aurait déjà commencé à partager la Grèce en districts militaires, commandés par des stratèges : le Péloponnèse, dont le stratège résidait à Corinthe, et l'Hellade ou Grèce moyenne, dont le stratège résidait à Thèbes. Pour l'ancienne Épire, Nicopolis resta la résidence du stratège; pour les îles de la mer Égée, c'est à Samos que résidèrent ces stratèges, qui furent quelquefois appelés abusivement proconsuls. Cf. encore Zinkeisen, p. 711 sq.

[2]) Procop., *Anecdot.*, 26.

[3]) Deux de ces colonnes furent arrêtées seulement par les murailles de la Chersonèse et tout près de Constantinople ; la troisième dut reculer devant les Thermopyles. Agathias, V, 11 à 23. Voy. Hopf, p. 82.

Balkan (la capitale naturellement exceptée), sur tous les revenus publics, sur les ressources des communes destinées à la solde des professeurs de l'enseignement supérieur, des médecins, aux bâtiments publics, à l'éclairage des rues, aux spectacles et aux fêtes[1].

C'est ainsi qu'il ne resta plus, à la fin, aux Hellènes de ce temps que l'Église comme dernier refuge de la civilisation et de tous les intérêts intellectuels et élevés. Mais l'Église, qui, dans la suite, saura sauver pour sa part l'élément national grec dans sa lutte avec le slavisme, ne nous montre en ce moment[2] que des querelles sauvages au sujet de la mémoire d'Origène, et notamment des fameux « trois chapitres », dont la condamnation ne trouva que peu de sympathie dans l'orthodoxe presqu'île gréco-illyrienne et rencontra une vive opposition à Dyrrhachion. Des plaies morales[3], des dissensions mesquines, à la façon de la lutte épiscopale thessalienne mentionnée plus haut, n'ont malheureusement pas non plus fait tout à fait défaut.

Lorsque l'empereur Justinien Ier mourut, le 13/14 novembre

[1]) Procop., *Anecdot.*, 26. Zonar., XIV, 6. Voy. Bernhardy, *loc. cit.*, p. 663. Finlay, *Griechenl. unter den Römern*, p. 188.

[2]) Mentionnons ici, pour finir, que Justinien Ier opéra un changement dans le rôle de Thessalonique, changement qui ne survécut sans doute pas à son règne ou du moins à sa dynastie. Dans son patriotisme de clocher, il transforma (sans modifier pourtant en principe la bureaucratie et le groupement géographique des provinces illyrico-macédoniennes, Böcking, *Notit. Dignit.*, I, p. 289) son lieu de naissance, Tauresium, en une ville qu'il appela *Justiniana prima*. Et, pour en rehausser l'éclat, on y transféra le siège de la préfecture d'Illyrie et la chaire de son métropolitain supérieur. Procop., *De ædif.*, IV, 1. Agathias, V, 21. Justinian., *Novell.* 11 (année 533) et 131, 3. Böcking, *Notit. Dignitat.*, II, 1, p. 145. Quant à la situation ecclésiastique de la nouvelle ville, voici ce qu'elle était de fait : comme l'évêque de Rome (dont les relations intimes avec Thessalonique ne cessèrent qu'à partir du règne de l'empereur Léon III l'Isaurien) avait son mot à dire dans cette affaire, le nouvel archevêque de *Justiniana prima* fut élevé à la dignité de vicaire du siège papal : mais ce vicariat, ainsi que sa juridiction comme métropolitain supérieur de l'Illyrie, ne s'exerçait de fait que sur les parties septentrionales de l'Illyrie, qui, occupées précédemment par les Barbares, n'avaient jamais été soumises véritablement à Thessalonique. Tafel, *De Thessalonica*, p. 37. 38. 47 sqq. Le Quien, II, p. 18 sqq.

[3]) Cf. ci-dessus, p. 440, 2, les passages cités note sur l'évêque Esaïas de Rhodes.

565, au moment où son neveu et successeur Justin II déposait ses restes dans l'église des Apôtres, en Achaïe et à Athènes se mourait la dernière génération qui avait vu les dernières lueurs de la vie antique. A la fin du VI[e] siècle, cette faible flamme était pour toujours éteinte en Grèce. Ceux qui voulaient encore étudier l'antiquité étaient obligés de la chercher à Alexandrie ou dans les musées de la capitale. En Grèce même, l'antiquité hellénique n'existait plus que dans les tombeaux et les ruines. Dans les lieux où cette vie antique des Hellènes avait brillé le plus glorieusement se développaient avec toute leur puissance les forces nouvelles qui devaient dominer tout le moyen-âge byzantin. Aux Thermopyles retentissaient les commandements des officiers byzantins et les cris de guerre des bandes slaves. A Athènes, sur les créneaux de l'acropole et sur le faîte de l'Olympiéon d'Hadrien brillait victorieusement la croix de l'Église orientale.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME

TABLE CHRONOLOGIQUE

Olymp.	a. Chr.	
Ol. 139, 2	223	Aratos appelle Antigone Doson contre Cléomène, I, 7.
	222	Mantinée détruite par Antigone, I, 13.
Ol. 139, 3	—	Mégalopolis détruite par Cléomène, I, 7. 40.
	221	
Ol. 139, 4	—	Juillet. — Cléomène vaincu à Sellasie, I, 7.
	—	Fédération gréco-macédonienne sous l'hégémonie de la Macédoine : Ligue achéenne et Ligue étolienne, I, 8-12.
	—	Mort de Ptolémée III Evergète, I, 14.
	220	Mort d'Antigone : Philippe V roi de Macédoine, I, 13-14.
	—	Printemps. — Incursion de l'Étolien Dorimachos en Messénie ; Aratos battu à Caphyæ ; Cynætha pillée par les Étoliens, I, 15. 19.
Ol. 140, 1	—	Automne. — Scopas stratège de la Ligue étolienne, I, 16.
	—	Mort de Cléomène à Alexandrie : Agésipolis III et
	219	Lycurgue, rois de Sparte, I, 18.
	—	*Guerre Sociale* (219-217). — La fédération gréco-macédonienne contre les Étoliens soutenus par Sparte, Élis et les subsides d'Attale Ier de Pergame, I, 15-19,
Ol. 140, 2	—	Philippe en Épire et en Étolie ; Scopas en Macédoine. Dorimachos en Épire, I, 16. 20.
	—	Démétrios de Pharos, expulsé d'Illyrie par les Romains, se réfugie auprès de Philippe, I, 27. 29. 33.
	218	Philippe et les Achéens en Arcadie et en Élide ; diversions des Spartiates en Messénie, des Étoliens en Thessalie, I, 17.
Ol. 140, 3	—	Philippe détruit Thermon, capitale de l'Étolie, I, 17. 20 ; la Laconie ravagée par Philippe et les Achéens, I, 17.
	217	Médiation infructueuse des Rhodiens, I, 17.
	—	Succès de Philippe et des Achéens ; prise de Thèbes Phthiotique, I, 17. 20. 32.

Olymp.	a. Chr.	
	—	[Juin. — Bataille de Trasimène, I, 20].
Ol. 140, 4	—	Paix de Naupacte, I, 21-22.
	—	L'entrée en fonctions des stratèges achéens transférée du printemps à l'automne, I, 41, 1.
	—	Incursions de l'Illyrien Scerdilaïdas en Macédoine, I, 28.
	216	Préparatifs de Philippe contre les Romains, I, 23-28.
	—	Philippe devant Apollonie, I, 29.
Ol. 141, 1	—	[Août. — Bataille de Cannes, I, 29].
	—	Négociations entre Philippe et Hannibal, I, 29.
	—	Tentative de Philippe sur Corcyre, I, 30.
	215	Traité entre Philippe et Hannibal, I, 29.
Ol. 141, 2	—	Philippe fomente des troubles en Messénie, I, 34.
	214	Tentatives de Philippe sur Apollonie et Oricos, I, 30.
Ol. 141, 3	—	Philippe en Messénie : rupture entre Philippe et Aratos, I, 34.
	213	Mort d'Aratos empoisonné par Philippe, I, 34.
Ol. 141, 4		
	212	[Syracuse prise par les Romains, I, 34].
Ol. 142, 1		
	211	Alliance entre les Romains, les Étoliens et Attale contre Philippe et les Achéens, I, 35. 37.
Ol. 142, 2	—	Mort de Lycurgue, roi de Sparte, I, 36.
	210	Révolution à Sparte ; Machanidas tyran de Sparte et allié des Étoliens, I, 36.
Ol. 142, 3	—	Anticyre et Égine pillées par les Romains ; Égine vendue à Attale, I, 38. 147.
	—	Philopœmen hipparque de la Ligue achéenne, I, 41.
	209	
Ol. 142, 4	—	Dyme pillée par les Romains, I, 38.
	208	Pillage d'Oréos en Eubée, I, 38.
Ol. 143, 1	—	Philopœmen stratège de la Ligue achéenne, I, 41.
	207	Hostilités entre Attale et Prusias, allié de Philippe, I, 39.
Ol. 143, 2	—	Machanidas vaincu et tué par Philopœmen à Mantinée, I, 44 ; Nabis, tyran de Sparte, I, 48-51.
	206	Philippe en Étolie, I, 39.
Ol. 143, 3	—	Deuxième stratégie de Philopœmen, I, 48.
	205	Paix entre les Étoliens et Philippe, I, 45.
Ol. 143, 4	—	Paix entre Philippe et les Romains, I, 46.
	—	Mort de Ptolémée IV Philopator, I, 52.
	204	Guerre entre Nabis et les Achéens, I, 48.
Ol. 144, 1		
	203	
Ol. 144, 2		

Olymp.	a. Chr.	
Ol. 144, 3	202	Alliance entre Antiochos III et Philippe, I, 52.
	—	Nabis délogé de Messène par Philopœmen, I, 51.
Ol. 144, 4	201	Philippe s'empare de Lysimachia, Périnthe, Chalcédoine, Cios, Thasos. Rhodes et Pergame contre Philippe. Le roi battu à Chios, vainqueur à Ladé et maître de la Carie, I, 53-54.
	—	Troisième stratégie de Philopœmen, I, 51.
	—	Septembre. — Meurtre de deux jeunes Acarnaniens à Éleusis : hostilités entre les Athéniens et les Acarnaniens alliés de Philippe, I, 56.
	200	Les Athéniens, les Rhodiens et Attale contre Philippe, I, 57.
Ol. 145, 1	—	*Première guerre de Macédoine* (200-196). — Les Romains déclarent la guerre à Philippe, I, 58 ; le consul P. Sulpicius Galba à Apollonie, I, 59.
	—	Cycliadas stratège achéen : Philopœmen en Crète, I, 62-63.
	—	Chalcis surprise par C. Claudius Centho ; l'Attique ravagée par Philippe, I, 60-61. 64.
Ol. 145, 2	199	Les Illyriens, Dardaniens, Étoliens alliés des Romains, I, 65.
	198	T. Quinctius Flamininus refoule Philippe au nord de la Thessalie, I, 67-68.
Ol. 145, 3	—	La Ligue achéenne prend parti pour les Romains, I, 69-71.
	197	Armistice entre Philippe et les Romains, I, 72.
	—	Argos livrée à Nabis, par ordre de Philippe, I, 72.
Ol. 145, 4	—	Philippe vaincu à Cynoscéphales, I, 74.
	—	Les Étoliens et les Béotiens hostiles aux Romains, I 76-77.
	—	Mort d'Attale Ier de Pergame, I, 83.
	196	Paix entre Philippe et les Romains, I, 77.
Ol. 146, 1	—	Flamininus proclame aux Jeux Isthmiques la liberté de la Grèce. I, 79.
	—	Nabis humilié, I, 81-85.
Ol. 146, 2	195	Hannibal à Éphèse, I, 86.
	194	La Grèce évacuée par les Romains, I, 86-87.
Ol. 146, 3	—	Antiochos III en Thrace, I, 107.
	193	Sommation des Romains à Antiochos, que les Étoliens poussent à la guerre avec Rome, I, 108-109.
Ol. 146, 4	—	Quatrième stratégie de Philopœmen, I, 109.
	192	Nabis battu par Philopœmen, I, 109-111 ; Sparte réunie à la Ligue achéenne, I, 142 ; extension de la Ligue en Arcadie, I, 153.

Olymp.	a. Chr.	
Ol. 147, 1	—	Démétrias surprise par les Étoliens, I, 114.
	—	*Guerre de Syrie* (192-189). — Antiochos III à Démétrias, I, 114 ; à Chalcis, I, 117.
	—	Antiochos en Thessalie, I, 117-119.
	—	Noces d'Antiochos à Chalcis, I, 119-120.
	191	Printemps. — Antiochos en Acarnanie, I, 120 ; aux Thermopyles, I, 121.
	—	Antiochos, battu aux Thermopyles par M. Acilius Glabrio, s'enfuit à Éphèse, I, 122.
Ol. 147, 2	—	Hostilités entre les Romains et les Étoliens, I, 123.
	—	L'Élide et la Messénie réunies à la Ligue achéenne, I, 133.
	190	Les Scipions en Grèce ; armistice avec les Étoliens, I, 127-128.
Ol. 147, 3	—	Automne. — Bataille de Magnésie du Sipyle, I, 129. Paix qui donne l'Asie-Mineure à Eumène et aux Rhodiens, I, 131.
	189	M. Fulvius Nobilior et Philippe contre les Étoliens, I, 129.
	—	Soumission des Étoliens, I, 130.
Ol. 147, 4	—	Cinquième stratégie de Philopœmen, I, 144.
	—	Troubles à Sparte, I, 143 ; Philopœmen en Messénie, I, 157.
	188	Exécutions ordonnées par Philopœmen à Sparte ; abolition des lois de Lycurgue, I, 143-146. 155. 156.
Ol. 148, 1	—	Sixième stratégie de Philopœmen, I, 144.
	187	Immixtion des Romains dans la querelle entre Sparte et la Ligue achéenne, I, 154-159.
Ol. 148, 2	—	Septième stratégie de Philopœmen, I, 159, 2.
	185	App. Claudius à la Diète achéenne de Clitor, I, 155.
Ol. 148, 4		
	184	La question spartiate réglée par le Sénat romain, I, 155-156.
	—	Intrigues du Messénien Dinocrate, I, 157-158.
Ol. 149, 1	—	Huitième stratégie de Philopœmen, I, 159.
	—	Messène insurgée contre la Ligue : Philopœmen battu, pris et mis à mort par les insurgés messéniens, I, 159.
	183	Lycortas reprend Messène et rend les honneurs funèbres à Philopœmen, I, 161. Sparte rentre dans la Ligue achéenne, I, 163.
Ol. 149, 2		
	181	Troubles suscités à Sparte par Chæron, I, 163.

Olymp.	a. Chr.	
Ol. 149, 4		
	180	Pourparlers entre la Ligue achéenne et le Sénat : ambassade de Callicrate à Rome, I, 167-169.
Ol. 150, 1	—	Callicrate stratège de la Ligue, I, 168.
	179	Mort de Philippe V ; Persée roi de Macédoine, I, 172.
Ol. 150, 2		
	174	Persée et son armée à Delphes, I, 175.
Ol. 151, 3	—	Guerre civile en Étolie et en Thessalie, I, 176.
	173	Rôle pacificateur d'App. Claudius Pulcher en Thessalie, de Marcellus en Étolie, I, 176.
	172	Eumène II à Rome ; les Romains décident la guerre contre Persée, I, 179.
Ol. 152, 1		
	171	*Deuxième guerre de Macédoine* (171-168). — Persée en Thessalie ; P. Licinius Crassus marche de l'Illyrie sur la Thessalie, I, 182-183 ; C. Lucretius en Béotie, I, 185.
	—	Avantage remporté par Persée à Callicinos, I, 184 ; combat de Phalanna : retour de Persée en Macédoine, I, 185.
Ol. 152, 2	—	Exactions et abus de pouvoir de P. Licinius et de C. Lucretius : irritation des Étoliens et des Épirotes, I, 186-187.
	170	Persée en Étolie, I, 187.
Ol. 152, 3	—	Incapacité de A. Hostilius et de L. Hortensius, I, 187.
	169	Q. Marcius en Macédoine, I, 188 ; sa perfidie à l'égard des Rhodiens, I, 194, et des Achéens, I, 204-205.
Ol. 152, 4		
	168	Paul-Émile en Macédoine, I, 189 ; intervention diplomatique des Rhodiens, I, 194.
	—	Gentios défait par L. Anicius, I, 192. 198.
	—	22 juin. — Bataille de Pydna, I, 189.
Ol. 153, 1	—	L. Anicius en Épire, I, 198.
	167	La Macédoine divisée en quatre cantons, I, 190-191 ; voyage de Paul-Émile en Grèce, I, 199.
	—	Humiliation des Rhodiens, I, 195-197, et des Achéens, I, 206-207. Les mille otages achéens déportés en Italie, I, 207. 215-216. 219. 220. Les partisans de Persée traqués dans toute la Grèce, I, 200-201.
Ol. 153, 2		
	—	L'Épire dépeuplée par Paul-Émile, I, 198-199.
	166	Haliarte, Délos et Lemnos données par le Sénat aux Athéniens, I, 208.
Ol. 153, 3		
	164	Troubles en Macédoine, I, 213. Anarchie en Épire et en Étolie, I, 214-215.
Ol. 154, 1		
Ol. 155, 1	160	Les Achéens réclament inutilement leurs otages, I, 219.

Olymp.	a. Chr.	
	—	Mort d'Eumène II; Attale II, roi de Pergame, I, 193.
Ol. 155, 2 Ol. 156, 1	159 156	Les Athéniens pillent Oropos, I, 228. Carnéade, Critolaos et Diogène ambassadeurs athéniens à Rome, I, 229.
Ol. 156, 4	153	Guerre entre les Crétois et les Rhodiens, I, 226. 293.
	150	Les otages achéens relâchés, I, 220. 225.
Ol. 157, 3	—	Intervention achéenne dans l'affaire d'Oropos, I, 230.
	149	Diæos, stratège de la Ligue, et Ménalcidas contre Callicrate, I, 231.
	—	Rupture entre Sparte et la Ligue achéenne, I, 232.
Ol. 157, 4	—	[Commencement de la troisième guerre punique, I, 234. 239].
	— 148	Andriscos soulève la Macédoine ; P. Juventius Thalna battu et tué, I, 236.
	—	Échec de Q. Cæcilius Metellus à Pydna, I, 237.
Ol. 158, 1	—	Les Spartiates battus par les Achéens, I, 238.
	—	Andriscos défait et livré à Métellus, I, 242.
	147	L. Aurelius Orestes, à la Diète de Corinthe, déclare Sparte, Corinthe, Argos, Orchomène et Héraclée détachées de la Ligue, I, 240; exaspération des Achéens, I, 240-241.
Ol. 158, 2	—	Pourparlers avec Rome; Sex. Julius à la Diète d'Ægion, I, 243-244.
	—	Critolaos prépare la guerre aux Romains, I, 244-246.
	146	Cn. Papirius à la Diète de Corinthe ; rupture avec Rome, I, 248-249.
	—	La Macédoine réduite en province romaine, I, 247.
Ol. 158, 3	—	Juin. — Critolaos battu par Métellus à Scarpheia, I, 251 ; Diæos lui succède comme stratège, I, 253.
	—	Septembre. — Le consul P. Mummius en Achaïe, I, 255. Les Achéens défaits à Leucopetra, I, 257. Destruction de Corinthe, I, 259-262. Thèbes et Chalcis démantelées, I, 262.
	—	Nouvelle organisation de la Grèce (Achaïe) tributaire et rattachée à la province de Macédoine, I, 265-279. Services rendus à la Grèce par Polybe, I, 262-264. 279-283.
		. . . .
		. . . .
	133	Soulèvement des esclaves à Délos et en Attique, I, 299.
Ol. 161, 4	—	Le royaume de Pergame devient la province romaine d'Asie, I, 314.

Olymp.	a. Chr.	
Ol. 162, 1	132	Guerre contre Aristonicos, I, 314-315.
Ol. 162, 3	130	Aristonicos battu et pris par M. Perperna, I, 319.
Ol. 162, 4	129	Réorganisation de la province d'Asie ; une partie de la Grande-Phrygie cédée au roi de Pont, I, 319.
Ol. 163, 3	126	Ambassade envoyée à Athènes par Jean Hyrcan, I, 300.
Ol. 166, 2	115	Soulèvement démocratique à Dyme, I, 302.
Ol. 166, 3	114	Le consul C. Porcius Cato battu par les Scordisques, I, 297. 317 ; les Barbares de Thrace pénètrent jusqu'en Thessalie, I, 317.
Ol. 167, 3	110	L'orateur L. Licinius Crassus étudiant à Athènes, I, 411.
Ol. 169, 2	103	L'orateur M. Antonius étudiant à Rhodes, I, 405, et à Athènes, I, 411.
Ol. 172, 1	92	P. Rutilius Rufus, exilé, à Mitylène, I, 402.
	90	Incursions de tribus thraces en Macédoine et en Épire, I, 319.
Ol. 172, 3	—	Mithradate VI Eupator en Asie-Mineure, I, 320.
	88	*Première guerre contre Mithradate* (88-84). — Massacre général des Romains en Asie-Mineure, I, 321-323.
Ol. 173, 1	—	Les Rhodiens contre Mithradate, I, 323-324. Fermentation démocratique en Grèce, I, 324. Athènes alliée de Mithradate ; Aristion premier stratège, I, 325-331.
	—	Les Athéniens, avec Apellicon, battus par Orbius à Délos, I, 332-333.
	—	Mithradate maître de Délos et de l'Eubée, I, 334. Archélaos en Béotie, I, 335 ; Ariarathe en Macédoine, I, 333. 346.
	87	Archélaos et Aristion enfermés dans Athènes par L. Cornelius Sulla : siège d'Athènes, I, 337-347. 409.
Ol. 173, 2	—	La Macédoine conquise par Ariarathe, I, 346.
	86	Mars. — Prise d'Athènes, I, 343-344, du Pirée, I, 346, et de Munichie, I, 347.
	—	L'armée pontique (Archélaos et Taxile) défaite par Sulla à Chéronée, I, 347. 349.

Olymp.	a. Chr.	
	—	T. Pomponius Atticus se fixe à Athènes, I, 352. 409.
Ol. 173, 3	—	Violences de Mithradate en Asie-Mineure, I, 354; succès de Lucullus, I, 355.
	—	Sulla à Athènes, I, 350-352.
	—	Le consul L. Valerius Flaccus en Thessalie, I, 350. 355 ; assassiné à Chalcédoine, I, 355.
	85	Dorylaos et Archélaos en Eubée, I, 352. Sulla vainqueur à Orchomène, I, 353.
	—	Succès de C. Flavius Fimbria en Asie-Mineure, I, 355.
Ol. 173, 4	—	Sulla en Thessalie, I, 353, et en Macédoine, I, 356.
	84	Sulla sur l'Hellespont : paix de Dardanos entre Sulla et Mithradate, I, 356. 372.
Ol. 174, 1	—	Sulla en Asie-Mineure, I, 356-357, 373.
	83	Exploits des pirates sur les côtes de la mer Égée, I, 373-374.
	—	Sulla à Athènes, I, 357-359. 409. 411.
Ol. 174, 2	—	L. Murena en Asie-Mineure (*Deuxième guerre contre Mithradate*, de 83 à 81 a. Chr.), I, 366.
	81	Paix entre Rome et Mithradate, I, 372.
Ol. 174, 3		
	80	Rapines de C. Verrès à Sicyone, Athènes, etc., I, 396. 408.
Ol. 175, 1		
	79	Mitylène prise par L. Minucius Thermus, I, 365.
Ol. 175, 2	—	Verrès à Lampsaque, I, 397; Cicéron à Athènes, I, 411.
	78	P. Servilius Vatia (Isauricus) en Cilicie contre les bandits et pirates, I, 375.
Ol. 175, 3		
	—	Cicéron et Ser. Sulpicius étudiants à Rhodes, I, 405. 412.
	77	App. Claudius Pulcher contre les Thraces et Scordisques, I, 392.
Ol. 175, 4		
	76	J. César étudiant à Rhodes, I, 405.
Ol. 176, 1		
	75	Mort de Nicomède III ; la Bithynie léguée aux Romains, I, 366.
	—	C. Scribonius Curio contre les Dardaniens, I, 392.
Ol. 176, 2	—	*Troisième guerre contre Mithradate* (75-63 a. Chr.), I, 366 sqq.
	—	Affaire de Chéronée : Damon Péripoltas, I, 386-387.
	74	Mithradate en Bithynie ; M. Aurelius Cotta battu à Chalcédoine, I, 367.
	—	La Cyrénaïque réduite en province romaine, 385.
Ol. 176, 3	—	Lucullus en Grèce, I, 387.
	—	Cyzique assiégée par Mithradate, I, 367.
	—	M. Antonius chargé de combattre les pirates, I, 375; battu en Crète, I, 376.

Olymp.	a. Chr.	
Ol. 176, 3	73	Cyzique débloquée par Lucullus : Mithradate occupe Héraclée et retourne dans le Pont, I, 368.
	—	Lucullus, vainqueur des pirates, I, 376-377 ; dans le
Ol. 176, 4		Pont, I, 368.
	72	M. Lucullus conquiert la côte orientale de Thrace, I,392.
Ol. 177, 1		
	70	Prise d'Amisos, Sinope, Héraclée par les Romains, I,
Ol. 177, 3		368-369.
	—	Ambassade crétoise à Rome, I, 378.
	69	Délos ravagée par les pirates, I, 377.
Ol. 177, 4		
	68	Q. Cæcilius Métellus (Creticus) contre les Crétois, I, 379.
Ol. 178, 1		
	67	Pompée chargé de la guerre contre les pirates, I, 381.
	—	Guerre d'extermination faite par Métellus en Crète, I, 380-383.
Ol. 178, 2	—	Dyme repeuplée avec des pirates soumis, I, 386. 390. 428.
	66	Pompée chargé de la guerre contre Mithradate (66-62
Ol. 178, 3		*a. Chr.*), I, 370. 383.
	65	M. Junius Brutus étudiant à Athènes, I, 413.
Ol. 178, 4		
	62	Mitylène recouvre son autonomie, I, 370. Pompée à
Ol. 179, 3		Rhodes et à Athènes, I, 408.
	—	Exactions du proconsul C. Antonius en Macédoine, I, 400.
	59	C. Antonius, condamné à Rome, fixé à Céphallénie,
	—	I, 403. 486.
Ol. 180, 2	—	César incorpore des Grecs dans la colonie de Comum, II, 296, 1.
	58	Cypre réunie à la province romaine de Cilicie, I, 385.
Ol. 180, 3	—	M. Antoine, étudiant à Athènes, I, 413.
Ol. 180, 4	57	Exactions du proconsul Pison en Macédoine et en Grèce, I, 399. 400-402. 408. La Macédoine envahie par les Barbares, I, 400.
	51	M. Junius Brutus créancier de Salamine de Cypre, I, 394.
	—	Cicéron proconsul de Cilicie. I, 413.
Ol. 182, 2	—	C. Memmius Gemellus et la maison d'Epicure à Athènes, I, 403.
	49	Horace, étudiant à Athènes, I, 413.
	—	Guerre civile entre César et Pompée, I, 417-425. Pom-
Ol. 182, 4		pée sur la côte d'Épire, I, 413-421. Césariens et Pompéiens autour de Dyrrhachion, I, 420-421.

Olymp.	a. Chr.	
	—	Exactions de Q. Métellus Scipion en Asie, I, 427.
	48	Renforts amenés à César par M. Antoine, I, 421. Les légats de César, C. Calvisius Sabinus en Étolie, I, 421-422; Q. Fufius Calenus en Béotie et en Attique, I, 422. 425; L. Cassius Longinus en Thessalie, I, 422. 423; Cn. Domitius Calvinus en Macédoine, I, 423.
Ol. 183, 1	—	César battu à Dyrrhachion, I, 423.
	—	Août. — César en Thessalie : bataille de Pharsale, I, 424.
	—	Mégare châtiée par Q. Fufius Calenus, I, 426.
	45	Mai. — M. Marcellus assassiné au Pirée, I, 433.
Ol. 183, 4		
	44	Reconstruction de Corinthe, colonie romaine, I, 429-430; projet de percement de l'isthme, I, 430.
	—	15 mars. — Mort de César, I, 431.
Ol. 184, 1	—	Brutus à Athènes, I, 433-434; en Thessalie, I, 434.
	—	Dolabella traverse la Thessalie et la Macédoine, I, 434-435.
	43	C. Antonius bloqué dans Apollonie, I, 435.
Ol. 184, 2	—	Juillet. — Dolabella battu en Syrie par Cassius, I, 436.
	—	Rhodes prise et pillée par Cassius, I, 433. II, 90. 92, 5; Brutus en Thrace, I, 435.
	42	Brutus et Cassius à Sardes, I, 439.
Ol. 184, 3	—	Avantage remporté par Brutus à Philippes, I, 440.
	—	Automne. — Bataille de Philippes; défaite et mort de Brutus, I, 440.
	—	Antoine à Thasos, à Athènes, à Mégare, I, 441.
	41	Antoine à Éphèse; contributions levées sur la province d'Asie, I, 442-443.
Ol. 184, 4	—	Égine, Érétrie, Sciathos, etc., données aux Athéniens par Antoine, I, 441. 467.
	40	Antoine et Fulvie à Athènes, I, 444. Mort de Fulvie à Sicyone, I, 444.
	—	Incursions des Parthes en Carie et en Ionie, I, 444. 446.
Ol. 185, 1	—	Livie à Sparte, I, 449. 466.
	—	Traité de Brundisium : Antoine épouse Octavie, I, 444.
	39	Traité de Misène : le Péloponnèse cédé à Sex. Pompée, I, 444. 445.
Ol. 185, 2		
	—	Automne. — Antoine et Octavie à Athènes; apothéose d'Antoine, I, 445-447; ses exactions dans le Péloponnèse, I, 445.
Ol. 185, 2	38	Antoine en Orient, I, 447; son retour à Athènes, I, 447.

Olymp.	a. Chr.	
Ol. 186, 1	36	Antoine et Octavie quittent Athènes, I, 447.
Ol. 186, 4	33	Les astrologues et mathématiciens sont chassés d'Italie, II, 299.
Ol. 187, 1	32	Antoine et Cléopâtre à Éphèse, à Samos, à Athènes, I, 448.
	—	Armements d'Antoine, qui prend ses quartiers d'hiver à Patræ, I, 449-450.
Ol. 187, 2	31	2 sept. — Bataille d'Actium, I, 452.
	—	Octavien à Athènes, I, 457; à Samos, I, 458.
	—	Affaires de Crète : Cydonia et Lampa autonomes; les revenus de Cnossos attribués aux colons de Capoue, I, 465.
Ol. 187, 3	30	Fondation de Nicopolis (*Actia Nicopolis*) et des jeux Actiaques, I, 459-461. Patræ colonie romaine, I, 461-464.
Ol. 187, 4	29	Fondation du temple d'Auguste à Pergame, II, 12.
Ol. 188, 2	27	Partage de l'empire entre le Sénat et Octavien proclamé Auguste, I, 465. 468; la Macédoine et l'Achaïe provinces sénatoriales, I, 469. La Sardaigne attribuée au Sénat par Auguste, II, 114, 2.
	—	Un tremblement de terre brise la statue de Memnon à Thèbes d'Égypte, III, 22.
	—	Réorganisation de l'amphictyonie delphique, I, 475-477.
Ol. 189, 1	24	Terrible tremblement de terre en Asie, II, 29.
Ol. 189, 2	23	Agrippa à Lesbos, I, 488, II, 18.
Ol. 189, 4	21	Auguste à Sparte : réorganisation de la Laconie, I, 466-467, II, 31. Érétrie et Égine enlevées aux Athéniens, I, 467.
Ol. 190, 2	19	Auguste à Samos, I, 314, 2. 468.
	—	Le gymnosophiste hindou Zarmaros à Athènes, II, 70. 511.
Ol. 190, 3	18	Tremblement de terre à Cypre, II, 29, 2.
	—	Voyage d'Hérode le Grand à Rome, II, 58, 1.
Ol. 190, 4	17	Agrippa et Julie en Troade, I, 488.
Ol. 192, 1	12	Mort d'Agrippa; ses domaines de la Chersonèse de Thrace réunis au domaine impérial, II, 9, 1.
Ol. 193, 3	6	Tibère retiré à Rhodes, I, 489. II, 92, 2. 94.

Olymp.	a. Chr.	
	—	Tibère fait placer une statue d'Hestia dans le temple de la Concorde, à Rome, II, 37, 2.
Ol. 193, 4	5	Tremblement de terre à Cos, II, 29, 2.
	ap. J.-C.	
195, 1	1	Victoire du quadrige de Tibère à Olympie, II, 58, 1.
Ol. 196, 2	6	La Sardaigne rendue à l'empereur, II, 114, 2.
Ol. 197, 1	9	L'insurrection dalmatico-pannonique est écrasée, II, 51.
	14	Naissance du philosophe Démétrios de Corinthe, II, 70.
Ol. 198, 2	—	Fin août. — Avènement de Tibère, II, 3.
Ol. 198, 3	15	L'Achaïe et la Macédoine deviennent provinces impériales, II, 4 sqq. 39.
	—	Culte en l'honneur de Drusus, fils de Tibère, établi à Athènes, II, 16.
Ol. 198, 4	16	L'Achaïe, la Macédoine et la Mœsie administrées par Poppæus Sabinus, II, 7-8.
	—	Les mathématiciens et astrologues de nouveau expulsés d'Italie, II, 299.
Ol. 199, 1	17	Victoire de Germanicus à Olympie, II, 58, 1.
	—	Terrible tremblement de terre dans la province d'Asie ; secours accordés par Tibère, II, 16. 30.
Ol. 199, 2	18	Voyage de Germanicus en Orient, II, 18-20 ; Valère Maxime en Asie, II, 67.
Ol. 199, 3	19	Mort du prince thrace Rhascuporis, II, 22, 1,
	—	Vistilia est déportée à Sériphos, II, 23, 2.
	—	Soulèvement volcanique près de Théra, II, 96, 1.
	—	9 octobre. — Mort de Germanicus à Antioche, II, 21.
Ol. 199, 4	20	Retour de G. Calpurnius Pison en Italie, II, 21.
Ol. 200, 1	21	Déportation d'Antistius Verus, II, 22, 1.
	—	Condamnation de Cæsius Cordus, II, 24, 2.
Ol. 200, 2	22	Gaius Junius Silanus est déporté à Cythnos, II, 23, 2.
	—	Tibère fait reviser les droits d'asile en Grèce, II, 27.28.
Ol. 200, 3	23	Gaius Vibius Serenus est déporté à Amorgos, II, 23, 2.
	—	Lucilius Capiton est banni pour excès de pouvoir en Asie, II, 24, 2.
	—	Tremblements de terre à Cibyra en Asie et en Achaïe, II, 30.
Ol. 200, 4	24	Cassius Severus exilé à Sériphos, II, 24, 2.
	25	Règlement du différend entre Sparte et Messène au sujet de la région de Dentheliates, II, 32.
	—	Déchéance prononcée contre Cyzique, II, 24.
Ol. 201, 1	—	Un athlète puni pour lâcheté aux jeux Olympiques, II, 58, 1.

Olymp.	ap. J.-C.	
Ol. 201, 2	26	Construction à Smyrne d'un temple en l'honneur de Tibère, de Livie et du Sénat, II, 16.
Ol. 202, 1	29	Adrastos Philocæsar élève un temple à Cypre en l'honneur de Tibère, II, 16.
	—	Drusus, fils de Germanicus, prisonnier au Palatin, II, 22.
	—	Tremblement de terre à Éphèse, II, 30.
Ol. 202, 2	30	Les villes d'Asie élèvent un monument à Pouzzoles en l'honneur de Tibère, II, 30, 2.
Ol. 202, 3	31	Tentative du faux Drusus, II, 22.
	—	Chute de Séjan, II, 24, 3.
Ol. 203, 1	33	Mort de Drusus, fils de Germanicus, II, 22.
	—	Disgrâce de la famille de Pompeius Macer, II, 24, 3.
Ol. 203, 4	36	P. Memmius Regulus gouverneur de la Mœsie, Macédoine et Achaïe, II, 8.
	37	16 mars. — Mort de Tibère : Caligula empereur, II, 33.
Ol. 204, 1	—	Double victoire de Nicostratos à Olympie, III, 54. 59.
	—	Oct. — Maladie de Caligula, II, 34.
	—	Grande ambassade des « Panhellènes » à Caligula, II, 34. 63 : libéralités d'Épaminondas d'Acræphia, II, 63-65. 259.
Ol. 204, 2	38	Avillius Flaccus déporté à Andros, II, 23, 2.
Ol. 204, 3	39	Caligula institue à Lyon des concours d'éloquence grecque et romaine, II, 101, 3.
Ol. 204, 4	40	Apothéose, déprédations et projets extravagants de Caligula, II, 35-37.
Ol. 205, 1	41	24 janvier. — Mort de Caligula : Claude empereur, II, 35. 37.
Ol. 205, 2	42	Stratégie de Dioclès de Mélite à Athènes, II, 139, 4.
Ol. 205, 3	43	Gaius Cassius châtie Rhodes, II, 90-92, 5.
Ol. 205, 4	44	Claude rend la Macédoine et l'Achaïe au Sénat, II, 38. 89 ; il restitue aux Grecs les œuvres d'art enlevées par Caligula, II, 38. 41.
	—	Antioche (en Syrie) achète le droit de célébrer des jeux Olympiques, II, 58, 1.
	—	Claude châtie les Rhodiens, II, 94.
Ol. 206, 1	45	Archontat d'Antipatros à Athènes, II, 139, 4.
Ol. 206, 2	46	Formation de la province de Thrace, II, 95, 3-4.
	—	Naissance de Plutarque, II, 160, 5.
	—	Troubles volcaniques près de Théra, II, 96.

Olymp.	ap. J.-C.	
Ol. 206, 4	48	Narcisse reçoit les insignes de la questure, II, 54.
Ol. 207, 1	49	Archontat de Deinophilos à Athènes, II, 139, 4.
Ol. 207, 2	50	Diophane reconstruit l'Asclépiéon d'Athènes, II, 489.
Ol. 207, 3	51	Terrible famine en Grèce, II, 96.
Ol. 207, 4	52	Pallas reçoit les insignes de la préture, II, 54.
	—	Les astrologues et mathématiciens sont pour la quatrième fois chassés d'Italie, II, 299.
Ol. 208, 1	53	Archontat de Dionysodore à Athènes, II, 139, 4.
	—	L'apôtre Paul quitte Jérusalem, II, 78 ; son voyage en Asie-Mineure, II, 79.
	—	Tremblements de terre à Apamée et en Crète, II, 89, 2. 96.
	—	Néron intervient au Sénat en faveur de Rhodes et d'Ilion, II, 94.
	—	Claude accorde l'immunité d'impôts à Cos, I, 314, 2. II, 95, et une immunité de cinq ans à Byzance, II, 95, et à Apamée, II, 96.
Ol. 208, 2	54	L'apôtre Paul, chassé de Thessalonique, se rend par Athènes à Corinthe, II, 80. 82.
	—	Oct. — Mort de Claude ; Néron empereur, II, 96.
Ol. 208, 3	55	L. Junius Gallio Annæus gouverneur d'Achaïe, II, 39-40 ; débats entre l'apôtre Paul et les Juifs de Corinthe, II, 43. 84. L'apôtre quitte Corinthe pour Éphèse, II, 84.
Ol. 208, 4	56	Archontat de Conon à Athènes, II, 139, 4.
	—	Châtiment de Vipsanius Lænas, ancien procurateur de Sardaigne, II, 97, 1.
Ol. 209, 1	57	Châtiment de P. Celer, II, 97, 1.
	—	Néron défend les jeux de gladiateurs en province, II, 47, 4.
Ol. 209, 2	58	L'apôtre Paul lance les Epîtres aux Corinthiens, quitte Éphèse et visite de nouveau Corinthe, II, 86.
Ol. 209, 3	59	Châtiment de Pedius Blæsus, gouverneur de Crète-Cyrène, II, 97, 1.
	—	L'apôtre Paul à Philippes, II, 86 ; son retour en Palestine, II, 86.
Ol. 209, 4	60	Tremblement de terre à Laodicée, II, 96, 3.
	—	Néron inaugure les Néronies, II, 101.
	—	Démétrios enseigne la philosophie à Corinthe, II, 70.
	—	Apollonios de Tyane à Athènes, II, 76.
Ol. 210, 1	61	Archontat de Thrasylle à Athènes, II, 139, 4.
	—	L'affranchi Polyclète envoyé par Néron en Bretagne, II, 55.
	—	Apollonios de Tyane en Phocide, aux jeux Olympiques, à Sparte, II, 77.

Olymp.	ap. J.-C.	
	—	Difficultés entre Sparte et le proconsul d'Achaïe, II, 45, 1. 96, 3.
Ol. 210, 2	62	Mort violente de Pallas, II, 55.
	—	Tremblement de terre en Achaïe et en Macédoine, II, 96. Soulèvement volcanique entre Théra et la Crète, II, 96, 3.
Ol. 210, 4	64	Néron paraît sur la scène à Naples, II, 102.
	—	Incendie de Rome, II, 98.
	—	Déprédations ordonnées en Grèce par Néron, II, 88-100. 102. 111, 3. 112. 188.
Ol. 211, 1	65	Archontat de Démostrate à Athènes, II, 139, 4.
	—	Les Éléens, sur l'ordre de Néron, retardent les jeux Olympiques, II, 102.
	—	Découverte de la conspiration de Pison ; nombreux exilés en Grèce, II, 97, 1.
	—	Tremblement de terre à Laodicée, II, 96, 3.
	—	Néron exile le stoïcien Musonius, II, 74 ; disgrâce de Vespasien, II, 110, 1.
	66	Le cynique Démétrios de Corinthe est banni de Rome, II, 70.
	—	Helvidius Priscus, banni d'Italie, se retire à Apollonie, II, 97, 1.
	—	Mort de Barea Soranus, II, 99.
	—	Martyre de l'apôtre André à Patræ, II, 522.
Ol. 211, 2	—	[Été ou automne]. — Néron part pour l'Achaïe, II, 103.
	—	Néron à Corcyre, II, 104 ; voyage triomphal et représentations de l'empereur, II, 104-109.
	—	Victoire de Néron aux jeux Olympiques, célébrés extraordinairement, II, 109, 4.
	—	Plutarque et le prophète Nicandre, II, 264.
	—	Apollonios de Tyane à Rome, II, 78.
	—	Vespasien envoyé d'Achaïe en Judée, II, 117. 1.
Ol. 211, 3	67	Victoires de Néron aux jeux Actiaques, Pythiques, Isthmiques et Néméens, II, 107, 109, 4.
	—	Déprédations commises par Néron à Olympie, II, 199-100.
	—	Néron proclame la liberté de l'Achaïe, II, 113 ; l'île de Sardaigne cédée comme compensation au Sénat, II, 114, 2.
	—	Automne. — Le stoïcien Musonius est conduit à Corinthe pour travailler au percement de l'isthme, II, 74. 75. 117.
	—	Néron inaugure solennellement les travaux de l'isthme de Corinthe, II, 118.
	68	Néron quitte la Grèce, II, 120 ; son entrée triomphale à Rome, II, 122, 123.

Olymp.	ap. J.-C	
Ol. 211, 3	68	Mars. — Défection de Gaïus Julius Vindex, II, 123; soulèvement de Galba, II, 50, 1.
	—	8 ou 9 juin. — Mort de Néron; Servius Sulpicius Galba empereur, II, 123.
Ol. 211, 4	—	Septembre. — Retour d'Apollonios de Tyane en Grèce, II, 78. 132.
	—	Galba exige la restitution des sommes données par Néron à Delphes et à Olympie, II, 124.
	—	Hiver. — Titus à Corinthe et en Syrie, II, 124, 4.
	—	Pirateries du Pseudo-Néron dans la mer Égée, II, 125.
	69	Janvier. — Élévation d'Othon à l'empire, II, 124.
	—	Printemps. — Départ d'Apollonios de Tyane pour l'Égypte, II, 132; il rencontre Canos à Rhodes, II, 92, 3, et Dion Chrysostome en Égypte, II, 185.
	—	16 avril. — Mort d'Othon, II, 124.
	—	Mai. — Marche de Vitellius sur Rome, II, 124.
Ol. 212, 1	—	Juillet. — Soulèvement des légions d'Orient en faveur de Vespasien, II, 124.
	—	Les astrologues et mathématiciens pour la cinquième fois chassés d'Italie, II, 299.
		Claudius Timarchos banni de Crète par le Sénat, II, 57.
	—	Fin de l'été ou automne. — Mucien se dirige vers l'Italie par la Mœsie, II, 128; il entre à Rome. — Fin du règne de Vitellius; Vespasien empereur, II, 127.
	—	Vespasien à Alexandrie; ses rapports avec Apollonios de Tyane, II, 132.
Ol. 212, 2	70	Vespasien, passant par Rhodes, l'Ionie et l'Achaïe, arrive en Italie, II, 128.
	—	Suppression de la liberté de l'Achaïe redevenue province sénatoriale, II, 129. 130. 132.
Ol. 212, 3	71	Relations de Titus et d'Apollonios de Tyane en Cilicie, II, 133.
Ol. 212, 4	72	La Commagène réduite en province romaine; l'ex-roi Antiochos IV en résidence à Sparte, II, 133. 244.
	—	Rhodes, Samos, Byzance, dépouillées de leur liberté, II, 133-134.
Ol. 213, 3	75	Vespasien consacre le temple de la Paix, II, 137.
Ol. 214, 1	77	Tremblements de terre à Cypre, à Corinthe, à Delphes, II, 137, 3. 241.
Ol. 214, 3	79	Juin. — Titus succède à Vespasien, II, 138.
	—	Éruptions volcaniques en Campanie, II, 137, 3.

Olymp.	ap. J.-C.	
Ol. 215, 1	81	13 septembre. — Avènement de Domitien, II, 138.
Ol. 215, 3	83	L'élection de l'archonte athénien est empêchée, II, 139, 4.
	—	Commencement des guerres de Domitien contre les Daces, II, 142. 143.
Ol. 216, 2	86	Domitien fonde les jeux Capitolins à Rome, II, 140.
Ol. 217, 2	90	Les philosophes sont chassés de Rome et d'Italie, II, 143, 1. 300; voyages de Dion Chrysostome, II, 186.
	—	Exécution de M. Junius Arulenus Rusticus, II, 179.
Ol. 217, 4	92	Édit de Domitien contre la vigne, II, 142.
	—	Apollonios de Tyane, en Asie-Mineure, parle contre Domitien, II, 144.
	93	Printemps. — Apollonios de Tyane est arrêté à Rome, II, 144. Il est relâché et prend part aux jeux Olympiques, II, 145.
Ol. 218, 1	—	Faits de corruption aux jeux Olympiques, II, 58, 1.
	—	Domitien nommé archonte éponyme d'Athènes, II, 139.
Ol. 218, 3	95	Apollonios de Tyane retourne en Ionie, II, 145.
	—	L'apôtre Jean est relégué à Patmos, II, 522.
Ol. 218, 4	96	18 septembre. — Mort de Domitien. — Nerva empereur, II, 138. 147.
	—	Jeux institués en Grèce en l'honneur de Nerva, II, 148.
Ol. 219, 2	98	25 janvier. — Mort de Nerva; Trajan empereur, II, 147.
Ol. 219, 4	100	Consulat de Gaius Julius Antiochos Philopappos, descendant des rois de Commagène, II, 245.
	—	Mort d'Apollonios de Tyane à Éphèse, II, 146.
	101	Commencement des guerres de Trajan contre les Daces, II, 150.
Ol. 220, 1	—	Victoire de Flavius Archibios à Olympie, II, 61.
	—	Naissance d'Hérode Atticos, II, 381.
Ol. 221, 1	105	Nouvelle victoire d'Archibios à Olympie, II, 61.
Ol. 221, 2	106	Tremblements de terre en Asie, en Locride et en Épire, II, 152, 3. 391.
Ol. 221, 3	107	Tib. Claudius Atticos Herodes légat en Judée, II, 380.
	—	Soulèvements volcaniques près de Théra, II, 96, 1.
Ol. 222, 1	109	Persécutions contre les chrétiens, II, 520, 1.
Ol. 222, 2	110	Martyre de l'évêque de Dyrrhachion, II, 520, 1.
Ol. 222, 3	111	17 septembre. — Pline le Jeune nommé gouverneur de Bithynie, II, 159.
Ol. 222, 4	112	Hadrien archonte éponyme à Athènes, II, 139, 4. 318. 340.
Ol. 223, 1	113	Fin janvier. — Fin du gouvernement de Pline le Jeune en Bithynie, II, 159.

Olymp.	ap. J.-C.	
Ol. 223, 2	114	Trajan part pour l'Orient ; son séjour à Athènes, II, 151.
	—	Tombeau élevé à Philopappos sur la colline des Muses à Athènes, II, 245.
Ol. 223, 3	115	Commencement de la guerre contre les Parthes, II, 155.
	—	Les habitants de Théra élèvent un portique à Trajan, II, 152 : statue de Trajan érigée par les Panhellènes à Olympie, II, 152.
	116	Cassius Maximus proconsul en Achaïe, II, 153 ; procès entre Memmios Antiochos et la commune de Daulis, II, 153-154.
Ol. 223, 4	—	Archontat de Macrinos à Athènes, II, 139, 4.
	117	Valérius Severus proconsul en Achaïe, II, 153.
Ol. 224, 1	—	Août. — Mort de Trajan : Hadrien empereur, II, 155. 303.
	—	Mort de Dion Chrysostome, II, 187.
	—	Naissance du rhéteur P. Ælius Aristide, II, 434, 1.
	118	Clodius Granianus proconsul en Achaïe, II, 153.
	—	Hadrien fait aux provinces remise des contributions arriérées, II, 309.
Ol. 224, 2	—	Hérode Atticos va complimenter Hadrien sur le Bas-Danube, II, 382.
	—	Oct. — Fin du procès de Memmios Antiochos, II, 154.
Ol. 224, 4	120	Hadrien commence ses voyages, II, 305, 1.
	—	Naissance de Lucien à Samosate, II, 431.
	—	Mort de Plutarque, II, 184, 2.
Ol. 225, 1	121	Fondation de la tribu Hadrianis en Attique, II, 347, 1.
Ol. 225, 4	124	Hadrien réforme la Constitution d'Athènes, II, 321, 1.
	125	L'évêque Quadratus envoie à Hadrien l'apologie des chrétiens, II, 520.
Ol. 226, 1	—	Faits de corruption aux jeux Olympiques, II, 58, 1.
Ol. 226, 3	127	Archontat d'Hérode Atticos à Athènes, II, 384.
	—	Hadrien importe à Rome les mystères d'Éleusis, II, 319.
Ol. 227, 1	129	Automne. — Hadrien inaugure l'Olympiéon d'Athènes, II, 333. Célébration des premières Panhellénies, sous la présidence d'Hérode Atticos, II, 336, 3. 384.
Ol. 227, 2	130	Hérode Atticos sénateur romain, II, 382.
	—	30 octobre. — Mort d'Antinoos, favori d'Hadrien, II, 349.
Ol. 227, 3	131	Hérode Atticos est nommé diorthote de la province d'Asie, II, 382.
	—	Naissance de Galien (Claudius Galenus), II, 173, 6.
Ol. 227, 4	132	Commencement des Olympies d'Hadrien, II, 341, 5.
Ol. 228, 1	133	Ti. Julius Severus proconsul en Achaïe, II, 359.
Ol. 229, 2	138	10 juillet. — Mort d'Hadrien : Antonin le Pieux empereur, II, 361.

Olymp.	ap. J.-C.	
	—	Antonin adopte Marc-Aurèle, II, 371.
Ol. 229, 4	140	Hérode Atticos à Rome, II, 384.
	—	Marc-Aurèle élève d'Hérode Atticos, II, 370.
	—	Antonin inaugure l'aqueduc du Céphise à Athènes, II, 363.
Ol. 230, 3	143	Hérode Atticos est nommé consul, II, 385.
	153	Inauguration de l'aqueduc d'Olympie, II, 392, 2.
Ol. 233, 1	—	Pérégrinus Protée attaque Hérode Atticos aux jeux Olympiques, II, 392, 2. 477.
	155	Tremblement de terre en Grèce et en Asie-Mineure
Ol. 233, 3		(Sicyone-Rhodes-Cos, etc.), II, 93. 367-368. 430, 5.
	157	Pérégrinus Protée prononce en public l'éloge d'Hérode
Ol. 234, 1		Atticos, II, 392, 2.
	—	Décret des Panhellènes en l'honneur de M. Ulpius Appuleius Euryclès, II, 356.
	160	Consulat d'Appius Annius Atilius Bradua, beau-frère d'Hérode Atticos, II, 385.
Ol. 234, 4	—	Mort de Régilla, femme d'Hérode Atticos, II, 389, 396.
	—	Grand voyage d'Aristide de Smyrne, II, 434, 1.
	161	7 mars. — Mort d'Antonin le Pieux : Marc-Aurèle empereur, II, 370.
	—	Lucius Verus est associé à l'empire, II, 371. 372, 2.
Ol. 235, 1	—	Brillants succès de Mnésibule d'Élatée à Olympie, II, 375. 430, 5.
	—	Guerre contre les Parthes, II, 372.
	—	Défaite du légat P. Ælius Severianus en Arménie, II, 506.
	162	Lucius Verus à Athènes, II, 373. 385.
Ol. 235, 2	—	Hérode Atticos construit le Grand Odéon à Athènes, II, 389. 430, 5.
Ol. 235, 4	164	Galien se rend à Rome, II, 173, 6.
Ol. 236, 1	165	Pérégrinus Protée se fait brûler vif à Olympie, II, 392, 2. 511. III, 75. 1.
Ol. 236, 3	167	Débuts de la guerre contre les Marcomans, II, 374.
	—	La peste sévit dans l'empire, II, 374.
	—	Mort d'Elpinice, fille d'Hérode Atticos, II, 400.
Ol. 236, 4	168	Stratégie de Julius Théodotos à Athènes, 344, 1.
	—	Hérode Atticos en lutte avec les Athéniens : débat contradictoire à Sirmium, II, 403 sqq.
	—	Chute d'Hérode Atticos, II, 403.
Ol. 237, 1	169	Janvier. — Mort de L. Verus, II, 376, 1. 407.
Ol. 237, 4	172	Tib. Claudius Frontinus Niceratos gouverneur d'Achaïe, II, 403, 4.
Ol. 238, 3	175	Hérode Atticos détourne Avidius Cassius de la rébellion, II, 409.
	—	Marc-Aurèle réprime la révolte d'Avidius Cassius, II, 412.

Olymp.	ap. J.-C.	
	—	Mort de Faustine, femme de Marc-Aurèle, II, 409.
Ol. 238, 4	176	Marc-Aurèle à Athènes : il organise l'Université athénienne, II, 409. 412. 413. Hadrien de Tyr professeur impérial de sophistique, II, 409. III, 93.
	—	Relations de Marc-Aurèle avec Aristide de Smyrne, II, 434, 1.
Ol. 239, 1	177	Commode est élevé à la dignité d'Auguste, II, 376, 1.
	—	Mort d'Hérode Atticos, II, 410.
Ol. 239, 2	178	Été. — Marc-Aurèle sur le Danube, II, 413.
	—	Tremblements de terre en Ionie, II, 368, 4. 374. 412.
	180	Mort d'Alexandre d'Abonotichos, II, 508.
	—	17 mars. — Mort de Marc-Aurèle : Commode empereur, II, 413.
Ol. 239, 4	—	Commode conclut la paix avec les Barbares du Danube, II, 414.
Ol. 240, 3	183	Procès et exécution des deux Quintilius, II, 415.
	—	Hadrien de Tyr à Rome ; il est remplacé, comme professeur impérial de sophistique à Athènes, par Pollux de Naucratis, III, 93.
Ol. 241, 1	185	Consulat d'Atticos, fils d'Hérode, II, 411.
	—	Archontat d'Atticos à Athènes, II, 411.
Ol. 241, 3	187	Commode remplace la tête du colosse de Rhodes (Rome ?) par sa propre image, II, 415.
Ol. 242, 1	189	Mort d'Aristide de Smyrne, II, 434, 1.
Ol. 242, 3	191	Archontat d'Atticos à Athènes, II, 411.
Ol. 242, 4	192	Naissance de Philostrate le Jeune, II, 424, 3.
	—	Mort d'Hadrien de Tyr à Rome, III, 93.
	—	31 décembre. — Mort de Commode : Pertinax empereur, II, 415.
	193	28 mars. — Mort de Pertinax : Didius Julianus empereur, II, 416.
	—	Juin. — Septime-Sévère empereur : il bat Pescennius Niger, II, 416. 417.
Ol. 243, 1	—	Guerre entre les villes de Nicomédie et de Nicée, II, 418.
Ol. 243, 2	194	Byzance résiste énergiquement à Septime-Sévère, II, 419. 420.
Ol. 243, 3	195	Septime-Sévère se déclare, après coup, le fils adoptif de Marc-Aurèle, II, 425.
	—	Automne. — Triomphe du Byzantin Clemens aux jeux Pythiques; attitude courageuse du professeur Hippodromos de Larissa, II, 422. 479. III, 94.
	—	Victoires de Septime-Sévère sur les Parthes, II, 422.
Ol. 243, 4	196	Septime-Sévère s'empare de Byzance, II, 420.

Olymp.	ap. J.-C.	
	—	Ambassade du professeur athénien Apollonios auprès de Septime-Sévère ; disgrâce de son rival, le professeur impérial Héraclide, III, 18, 1. 95. 96. 109.
Ol. 244, 1	197	Septime-Sévère bat Clodius Albinus près de Lyon, II, 421.
Ol. 244, 2	198	Caracalla élevé par son père à la dignité d'Auguste, II, 425. 428.
Ol. 244, 4	200	Mort de Galien, II, 173, 6.
Ol. 245, 2	202	Septime-Sévère en Égypte : il restaure la statue de Memnon et enferme les livres sacrés dans le tombeau d'Alexandre, III, 22.
Ol. 245, 4	204	Célébration à Rome des *Ludi Sæculares*, II, 427.
Ol. 247, 1	209	Scandale aux jeux Olympiques ; les Éléens contre l'athlète Aurelius Ælix, III, 58-59.
	211	4 février. — Mort de Septime-Sévère ; avènement de
Ol. 247, 3		Caracalla, III, 2.4.
	212	Février.— Géta mis à mort par Caracalla ; remontrances du sophiste Antipater d'Hiérapolis, III, 19.
Ol. 247, 4	—	Première célébration des jeux Olympiques d'Antioche, II, 478, 3.
	—	L'atélie enlevée au professeur athénien Philiscos, III, 15-19. 98.
	—	Constitution de Caracalla conférant le droit de cité romaine à tous les hommes libres de l'empire, III, 5-14.
	213	Philostrate accompagne Caracalla en Gaule, II, 424, 3.
	—	Ambassade du rhéteur Héliodore en Gaule, III, 20.
Ol. 248. 1	—	Philostrate-le-Jeune et Hippodromos de Larissa aux jeux Olympiques, III, 101.
	—	Naissance de Longin, III, 82.
	214	Caracalla en Thrace avec sa « phalange d'Alexandre », III, 25.
Ol. 248, 2	—	Caracalla à Ilion ; jeux en l'honneur d'Achille, III, 28.
	—	Caracalla à Nicomédie, III, 26.30.
	215	Caracalla à Antioche, à Alexandrie ; visite au tombeau d'Alexandre, III, 30.
	—	Caracalla fait massacrer les Alexandrins, III, 31.
Ol. 248, 3	—	Théocritos battu en Arménie, III, 31.
	—	Philostrate-le-Jeune discourt devant Caracalla, III, 102.
Ol. 248, 4	216	Succès de Caracalla contre les Parthes, III, 31.
	217	8 avril. — Caracalla assassiné en Mésopotamie, III, 31 ; Macrin empereur, III, 33.
Ol. 249, 1	—	Praxidamos d'Alexandrie vainqueur aux jeux Olympiques, III, 59.
	—	Mort de Julia Domna, femme de Septime-Sévère, II, 424, 3 ; mort de Clément d'Alexandrie, III, 128, 1.

Olymp.	ap. J.-C.	
	—	Condamnation de L. Priscillianus, ex-gouverneur d'Achaïe, III, 34-36.
	218	Juin. — Mort de Macrin ; avènement d'Élagabal, III, 36.
Ol. 249, 2	—	Aurélius Ælix vainqueur aux jeux Capitolins, III, 54.
Ol. 250, 1	221	Cortège fantastique du héros Alexandre, III, 37-38.
	222	Premier consulat de Dion Cassius, III, 44.
	—	11 mars. — Élagabal assassiné; avènement d'Alexandre Sévère, III, 38-39.
Ol. 250, 2	—	Philostrate-le-Jeune à Rome, III, 102.
Ol. 251, 2	226	L'empire parthe renversé par les Sassanides, III, 40.
Ol. 251, 4	228	Origène en Grèce, III, 127.
	—	Ulpien massacré à Rome par les prétoriens, III, 46.
Ol. 252, 1	229	Deuxième consulat de Dion Cassius, III, 45.
Ol. 252, 3	231	Guerre contre les Perses (231-233 *p. Chr.*), III, 43.
Ol. 253, 1	233	Naissance de Porphyre, III, 84.
	235	Printemps. — Alexandre Sévère assassiné à Mayence ; Maximin empereur, III, 43.
Ol. 253, 3	—	Les Goths pillent les villes grecques de la mer Noire, III, 141.
	238	Février. — Révolte et mort de Gordien, III, 47.
	—	Mars. — Pupien et Balbin empereurs, III, 48.
	—	Mai. — Mort de Maximin, III, 48.
Ol. 254, 2	—	Juin. — Mort de Pupien et Balbin ; Gordien III empereur, III, 48.
Ol. 254, 3	239	Origène à Athènes, III, 128.
Ol. 255, 1	241	Tremblements de terre en diverses provinces, III, 51, 2.
Ol. 255, 2	242	Les Alains en Thrace, III, 48.
	244	Printemps. — Gordien III assassiné et remplacé par Philippe, III, 49.
Ol. 255, 4	—	Plotin à Rome, III, 84. 151.
Ol. 256, 4	248	Célébration des jeux Séculaires et du millénaire de Rome, III, 50.
Ol. 257, 1	249	Mort de Philippe ; Dèce empereur, III, 126.133.
Ol. 257, 2	250	Persécution de Dèce ; martyrs chrétiens en Grèce, III, 128-130.
	—	Les Goths en Macédoine, III, 133-136.
Ol. 257, 3	251	Les Goths refoulés sur le Danube par Claude, III, 136.
	251	Les Romains défaits aux bouches du Danube ; mort de l'empereur Dèce, III, 137.
	—	Peste dans l'empire (de 251 à 267 *p. Chr.*), III, 138.
Ol. 257, 4	252	L'empereur Gallus fait la paix avec les Goths, III, 137.
	253	Le prince arménien Dertad à Rome, III, 60.
	—	Guerre civile ; Æmilianus contre Gallus, III, 137.
	—	Mai. — Invasion des Goths ; siège de Thessalonique, III, 135, 1. 139.

Olymp.	ap. J.-C.	
Ol. 258, 1	—	Athènes restaure ses remparts ; préparatifs de défense aux Thermopyles, III, 139-140.
	—	22 oct. — Valérien et Gallien empereurs, III, 138.
Ol. 258, 2	254	Les Perses en Mésopotamie, III, 143.
	—	Octobre. — Antioche dévastée par les Perses, III, 143.
Ol. 258, 4	256	Valérien en Orient, III, 143.
Ol. 259, 1	257	Pityonte en Colchide prise par les Barbares, III, 142.
Ol. 259, 2	258	Trapézonte pillée par les Barbares, III, 142; la Pannonie soulevée par Ingenus, III, 143. 145.
	—	Conseil de guerre tenu par Valérien à Byzance, III, 143-144.
Ol. 259, 3	259	Valérien à Antioche, III, 144; les Goths ravagent la Bithynie, III, 143.
Ol. 259, 4	260	Août. — Valérien pris par les Perses ; début de l'ère dite des « trente tyrans », III, 144.
	—	Antioche de nouveau dévastée par les Perses, III, 145.
	261	Conflits des prétendants Macrien, Pison et Valens en Thessalie ; III, 146 ; mort de Pison, III, 147.
Ol. 260, 1	—	Juin. — Valens assassiné par ses soldats, III, 147.
	—	Macrien battu et tué par Auréolus, III, 147.
	262	Révolte de l'armée à Byzance, III, 148.
	—	Incursion des Goths en Achaïe, III, 148.
	—	Gallien à Byzance; châtiment des rebelles, III, 148.
	263	Gallien initié aux mystères d'Éleusis, III, 151, 1.
	—	Porphyre à Rome, III, 84.
Ol. 260, 3	—	Les Goths en Asie-Mineure : destruction du temple d'Artémis à Éphèse, III, 149.
	267	Printemps. — Odenath assassiné : Zénobie souveraine de Palmyre, III, 152.
	—	Grande invasion des Goths et Hérules ; prise de Byzance, de Cyzique, de Lemnos, Scyros, etc., III, 153-155.
Ol. 261, 3	—	Les Barbares traversent la mer Égée; pillage de Sparte, III, 155 ; les Goths maîtres d'Athènes, III, 156-157.
	—	Les volontaires athéniens, commandés par Dexippe, chassent les Goths de l'Attique, III, 163-164. 414.
	—	Les Goths, battus par Gallien sur le Nestos, repassent le Danube, III, 165.
Ol. 261, 4	268	4 mars. — Gallien assassiné à Milan ; Claude II empereur, III, 167.
	269	Nouvelle invasion des Germains (Visigoths-Ostrogoths-Hérules-Gépides, etc.) ; sièges de Byzance, Cassandria, Thessalonique : les Goths dans la mer Égée, III, 168-170.
Ol. 262, 1	—	Dionysios d'Alexandrie vainqueur aux jeux Olympiques, III, 172.

Olymp.	ap. J.-C.	
	—	Les Germains exterminés par Claude II à Naïssos, III, 171.
	270	Mort de Claude II; Aurélien empereur, III, 173-174.
Ol. 262, 2	—	Paix avec les Goths ; dames gothiques internées à Périnthe, III, 174.
Ol. 262, 3	271	Zénobie contre Aurélien; les Palmyréniens devant Chalcédoine, III, 174.
Ol. 262, 4	272	Défaite de Zénobie; exécution de Longin, III, 174.
	—	Réforme monétaire d'Aurélien, III, 175.
Ol. 263, 2	274	28 févr. — Naissance de Constantin, III, 200.
Ol. 263, 3	275	Aurélien assassiné à Périnthe; Tacite empereur, III, 180.
Ol. 263, 4	276	Juillet. — Probus empereur, III, 181.
	—	Naissance de Proæresios en Arménie, III, 294.
Ol. 264, 4	280	Les Germains transplantés sur la mer Noire retouruent par la Méditerranée aux bouches du Rhin ; pillage de Syracuse, III, 182.
Ol. 265, 2	282	Automne. — Probus assassiné à Sirmium ; Carus empereur, III, 185.
Ol. 265, 4	284	17 sept. — Dioclétien, proclamé empereur à Chalcédoine, s'adjoint Maximien comme César, III, 186.
Ol. 266, 2	286	1er avril. — Maximien fait Auguste par Dioclétien, III, 186.
Ol. 268, 1	293	Partage de l'empire entre deux Augustes et deux Césars, III, 187.
	—	Réorganisation administrative du territoire (de 293 à 297 *p. Chr.*), III, 188-190, et réforme monétaire, III, 191-194.
		Édit de Dioclétien *de pretiis rerum venalium*, III, 195.
Ol. 270, 1	301	Conversion de Dertad (Tiridate III) d'Arménie au christianisme, III, 294.
Ol. 270, 2	302	
Ol. 270, 3	303	23 févr. Commencement de la persécution contre les chrétiens, III, 196.
Ol. 271, 1	305	1er mai. — Abdication de Dioclétien et de Maximien, III, 195. 198.
Ol. 271, 2	306	25 juill. — Mort de Constance Chlore ; Constantin César, III, 200.
	—	Tremblement de terre à Cypre, III, 204.
	—	27 oct. — Révolte de Maxence, III, 204.
	—	Julien de Césarée professeur à l'Université d'Athènes, III, 292.
Ol. 271, 3	307	11 nov. — Licinius fait Auguste à Carnuntum, III, 204.
Ol. 271, 4	308	Proæresios, étudiant à Athènes, III, 295.
	311	30 avril. — Édit de Galère; fin de la persécution contre les chrétiens, III, 200.
Ol. 272, 3	—	5 mai. — Mort de Galère, III, 200.

Olymp.	ap. J.-C.	
Ol. 272, 4	312	1er sept. — Début de l'ère des Indictions, III, 226.
	—	28 oct. — Mort de Maxence, III, 201.
	—	Licinius épouse Constantia, sœur de Constantin, III, 201.
	313	Janvier. — Édit de Milan, proclamant la liberté religieuse, III, 201.
	—	29/30 avril. — Maximien Daïa vaincu par Licinius à Héraclée (Périnthe), III, 201.
	—	Mort de Dioclétien à Salone, III, 201.
Ol. 273, 1	—	Juillet. — Mort de Maximin Daïa à Tarse, III, 201.
	314	Les impératrices Prisca et Valeria décapitées à Thessalonique, III, 201.
Ol. 273, 2	—	Naissance de Libanios à Antioche, III, 298.
	—	Automne. — Bataille de Cibalis et d'Andrinople, III, 201.
	—	Paix entre Constantin et Licinius, III, 201-204.
Ol. 273, 3	315	Naissance d'Himerios à Prusias, III, 302.
Ol. 275, 2	322	Constantin établit sa résidence à Thessalonique, III, 204,
	323	Guerre entre Constantin et Licinius, III, 205.
Ol. 275, 3	—	3 juillet. — Bataille d'Andrinople, III, 206.
	—	La flotte de Licinius battue à Callipolis, III, 206.
	—	Septembre. — Licinius battu à Chrysopolis et fait prisonnier à Nicomédie, III, 207.
Ol. 275, 4	324	Mai. — Licinius étranglé à Thessalonique, III, 207.
	—	Réorganisation de l'empire, III, 211-228.
	325	Constantin interdit les jeux de gladiateurs, III, 232.
Ol. 276, 1	—	Juin-août. — Concile œcuménique de Nicée, III, 250.
Ol. 276, 2	326	Alexandre évêque de Byzance, III, 260.
Ol. 276, 4	328	4 nov. — Fondation de Constantinople, III, 230.
Ol. 277, 1	329	Mort de Jamblique, III, 310.
Ol. 277, 2	330	11 mai. — Dédicace de Constantinople, III, 231.
Ol. 277, 3	331	Naissance de Julien, III, 265.
Ol. 277, 4	332	18 mai. — Le système des distributions gratuites de vivres inauguré à Constantinople, III, 243.
Ol. 278, 2	334	Immunités conférées aux artistes, III, 239, 3.
	—	Création de l'Université de Constantinople, III, 246-247.
Ol. 278, 3	335	Constantin partage l'empire entre ses fils, III, 253.
Ol. 378, 4	336	Paulus évêque de Constantinople, III, 260.
	—	Libanios étudiant à Athènes, III, 298-318.
	337	22 mai. — Mort de Constantin ; massacre des princes de la famille impériale, III, 254.
Ol. 279, 1	—	Mort du professeur Julien de Césarée ; exil de Proæresios, III, 296. 297.

Olymp.	ap. J.-C.	
	—	9 sept. — Constantin II, Constance et Constant proclamés Augustes, III, 254.
Ol. 279, 2	338	Été. — Partage de l'empire à Sirmium ; la Macédoine, l'Achaïe et la Crète dévolues à Constant, III, 254.
Ol. 279, 3	339	Proæresios nommé professeur à l'Université d'Athènes, III, 297.
Ol. 279, 4	340	Mort de Constantin III, 254.
	—	Libanios quitte Athènes, III, 301, 5.
Ol. 280, 1	341	Macédonios évêque (semi-arien) de Constantinople, III, 261.
Ol. 280, 2	342	Troubles à Constantinople ; Hermogène massacré par la populace, III, 261.
Ol. 280, 3	343	Représailles de Constance ; massacres de Constantinople, III, 261.
	—	Construction de Sainte-Sophie, III, 234.
Ol. 280, 4	344	Gallus et Julien relégués en Cappadoce, III, 265.
Ol. 281, 1	345	Himerios professeur libre à Athènes, III, 302.
	—	Construction des Thermes de Constance à Constantinople, III, 375.
Ol. 281, 2	346	Naissance de Théodose, III, 327.
Ol. 281, 2	347	Anatolios de Béryte à Athènes, III, 300.
	—	Himerios membre de l'Aréopage, III, 304.
Ol. 281, 3	348	Himerios professeur titulaire de sophistique à Athènes, III, 304.
	350	Janvier. — Mort de Constant ; Constance seul empereur, III, 257.
	—	Musonios professe à Athènes, III, 301.
Ol. 282, 2	—	Concours d'éloquence entre Himerios et Libanios, à Nicomédie, III, 203.
Ol. 282, 3	351	Septembre. — L'usurpateur Magnence battu et tué à Mursa, III, 263.
Ol. 282, 4	352	Libanios passe de Constantinople à l'Université d'Athènes, III, 285.
	—	Celsus de Cilicie étudiant à Athènes, III, 321.
Ol. 283, 1	353	Édits proscrivant le culte hellénique, III, 258.
Ol. 283, 2	354	Exécution du César Gallus, III, 265.
	355	Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze et Julien étudiants à Athènes, III, 257. 265. 313. 320.
Ol. 283, 3	—	Mort d'Ædesios de Cappadoce, disciple de Jamblique, III, 311.
	—	Octobre. — Julien appelé à Milan, III, 266.
	—	6 novembre. — Julien nommé César et envoyé en Gaule, III, 266.
Ol. 283, 4	356	Les reliques de Timothée transférée d'Éphèse à Constantinople, III, 263.

Olymp.	ap. J.-C.	
Ol. 284, 1	357	Translation des reliques des apôtres Luc et André à Constantinople, III, 262.
	—	Parnassios de Patræ préfet d'Égypte, III, 279.
	—	Procès de haute trahison intenté aux clients de l'oracle d'Abydos ; condamnation de Parnasios, Simplicius, Aristophane, etc., 279-280.
Ol. 284, 3	359	Institution d'un *Præfectus Urbi* à Constantinople, III, 2 i1.
Ol. 284, 4	360	L'évêque Macédonios destitué et remplacé par l'arien Eudoxios, III, 262.
	—	Le néoplatonisme importé à l'Université d'Athènes, III, 291. 309.
	—	Grégoire de Nazianze quitte Athènes, III, 313, 3.
	—	Julien prend la pourpre en Gaule; l'hiérophante d'Éleusis appelé en Gaule par Julien, III, 267.
Ol. 258, 1	361	Julien marche sur l'Orient ; ambassadeurs grecs à Sirmium, III, 268.
	—	3 nov. — Mort de Constance en Cilicie, III, 268.
	—	11 déc. — Entrée de Julien à Constantinople, III, 268.
	362	Procès entre Corinthe et Argos, III, 271-272.
	—	Eunape étudiant à Athènes, III, 318.
	—	Mai. — Julien à Antioche, III, 274.
Ol. 285, 2	—	29 juillet. — Édit interdisant le professorat universitaire aux chrétiens, III, 273 ; démission volontaire de Proæresios, III, 273. 307.
	—	L'ex-professeur Musonios vicaire de Macédoine, III, 301.
	—	Himerios appelé à Antioche, III, 274-307.
	363	4 mars. — Julien part pour combattre les Perses, III, 274.
	—	26 juin. — Mort de Julien ; Jovien empereur, III, 275.
Ol. 285, 3	—	Proæresios réintégré dans sa chaire, III, 307. 308.
	—	Église construite à Corcyre par ordre de Jovien, III, 275.
	364	16 février. — Mort de Jovien ; Valentinien Ier empereur, III, 276.
Ol. 285, 4	—	Juillet. — Valens associé à l'empire, III, 276.
Ol. 286, 1	365	21 juillet. — Tremblement de terre en Sicile, Épire, Péloponnèse, Crète, Égypte, III, 279.
	—	Septembre. — Révolte du général Procope, III, 277.
Ol. 286, 2	366	Cléarchos de Thesprotide proconsul d'Asie, III, 280.
Ol. 286, 3	367	Valens baptisé par l'évêque arien de Constantinople, III, 276.
	—	Mort de Proæresios, III, 308.
Ol. 286, 4	368	Mort de Musonios, III, 301.
Ol. 287, 3	371	Procès et exécution du néoplatonicien Maxime, III, 312.

Olymp.	ap. J.-C.	
	—	Les Huns en Europe, III, 326.
Ol. 287, 4	372	Le proconsul d'Achaïe Rufius Festus membre de l'Aréopage, III, 277.
	—	Cléarchos de Thesprotide préfet de Constantinople, III, 280.
Ol. 288, 3	375	Naissance de Synésios, III, 442.
	—	Dédicace des Thermes de Valens à Constantinople, III, 375.
	—	Le philosophe Iphiclès porte à Carnuntum les doléances des Épirotes, III, 278.
	—	Tremblement de terre en Grèce, III, 324-325.
	—	17 nov. — Mort de Valentinien Ier en Pannonie ; Gratien empereur, III, 279. 323.
	—	22 nov. — Valentinien II associé par Gratien à l'empire, III, 323.
	—	Zèle orthodoxe de Gratien, qui refuse le pontificat romain, III, 324. 338.
Ol. 288, 4	376	Les Visigoths, refoulés par les Huns, passent le Danube, III, 326.
Ol. 289, 1	377	Les Visigoths (Fritigern) en Thrace, III, 327.
Ol. 289, 2	378	9 août. — Valens battu et tué à Andrinople, III, 327.
	379	19 janv. — Gratien associe Théodose à l'empire, III, 327.
Ol. 289, 3	—	Théodose refoule les Goths au-delà de l'Hæmus, III, 328.
	380	Théodose malade à Thessalonique, III, 328 ; baptisé par l'évêque Ascholios, III, 332.
	—	28 février. — Édit imposant le symbole de Nicée, III, 333.
Ol. 289, 4	—	Les Goths en Macédoine et en Thessalie, III, 329-330.
	—	Théodose négocie avec Athanaric, III, 329.
	—	14 nov. — Entrée de Théodose à Constantinople, III, 329; destitution de l'évêque Démophfle, remplacé provisoirement par Grégoire de Nazianze, III, 333.
	381	11 janvier. — Athanaric à Constantinople, III, 329.
	—	4 mai. — Édit punissant l'apostasie ; proscription du culte hellénique, III, 337.
Ol. 290, 1	—	Mai-juillet. — Deuxième concile œcuménique à Constantinople, III, 334-335.
	—	Mort de Fritigern ; les Goths se retirent en Thrace, III, 330.
Ol. 290, 2	382	3 oct. — Les Visigoths installés comme « fédérés » sur la rive droite du Danube, III, 330. 344.
	—	Intolérance religieuse de Théodose, III, 334.
	383	Révolte de Maxime en Bretagne, III, 331.

Olymp.	ap. J.-C.	
	—	20 mai. — Edit proscrivant le culte hellénique, III, 337, 1.
Ol. 290, 3	—	25 août. — Gratien assassiné à Lyon, III, 331.
Ol. 290, 4	384	Les temples païens fermés en Égypte et en Syrie, III, 338.
Ol. 291, 1	385	Mort du professeur Himerios, III, 338.
	387	Valentinien II chassé d'Occident par Maxime, III, 331.
Ol. 291, 3	—	Juin-août. — Guerre entre Théodose et Maxime, III, 331.
	388	Émeute à Constantinople; les Ariens incendient le palais du patriarche, III, 334, 1.
Ol. 291, 4	—	27 août. — Mort de Maxime, III, 331.
	390	La synagogue de Constantinople brûlée par le peuple, III, 335.
	—	Printemps. — Émeute à Thessalonique; répression sanglante ordonnée par Théodose, III, 341-342.
Ol. 292, 2	—	Destruction du temple de Sérapis à Alexandrie, III, 339.
Ol. 292, 3	391	Édit de Milan proscrivant le culte païen en Occident, III, 339.
Ol. 292, 4	392	15 mai. — Valentinien II assassiné par Arbogast, III, 331.
	—	10 nov. — Édit proscrivant d'une manière absolue et universelle le culte païen, III, 339-340.
Ol. 393, 1	393	Les jeux olympiques célébrés pour la dernière fois; le Zeus d'Olympie transféré à Constantinople, III, 388.
Fin de l'ère des Olympiades	—	Inauguration du forum Théodosien à Constantinople, III, 376.
	—	Naissance d'Eudocie à Athènes, III, 388.
	394	Juin-septembre. — Théodose vainqueur d'Arbogast et Eugène, III, 331.
	—	Automne. — Tremblement de terre en Grèce, III, 352.
	395	17 janvier. — Mort de Théodose à Milan, III, 342; l'empire partagé entre Arcadius et Honorius, III, 343.
	—	Avril. — Soulèvement des Goths « fédérés »; Alaric élu roi des Goths, III, 346.
	—	Les Goths envahissent la Thrace, la Macédoine, l'Épire, la Thessalie: Rufin repousse le secours de Stilicon, III, 349-350.
	—	8 nov. — Funérailles de Théodose à Constantinople, III, 361.
	—	27 nov. — Rufin massacré par ordre de Gaïnas, III, 360.
	—	Les Goths en Grèce, III, 351; capitulation d'Athènes, III, 353; incendie du temple d'Éleusis, III, 355;
	396	dévastation de Mégare et du Péloponnèse, III, 357; dégâts à Olympie, III, 359.

ap. J.-C.	
—	Stilicon bloque les Goths sur le mont Pholoé ; évasion des Goths, III, 364-367.
397	Alaric en Épire ; il est nommé général commandant en Illyrie par Arcadius, III, 368, 373.
—	Édit encourageant la démolition des temples païens, III, 361.
398	Ambassade de Synésios à Constantinople, III, 443, 2.
—	Soulèvement des Ostrogoths établis en Phrygie, III, 373.
—	26 mars. — Jean Chrysostome patriarche de Constantinople, III, 378.
399	Disgrâce et mort du ministre Eutrope, III, 373.
—	19 janvier. — Naissance de Pulchérie, III, 381, 2.
—	Printemps. — Gaïnas à Constantinople ; les soldats goths massacrés dans la ville, III, 373.
400	Synésios à Athènes, III, 443, 2.
401	Alaric en Italie, III, 374.
—	10 avril. — Naissance de Théodose II, III, 381.
402	Herculius préfet d'Illyrie (402-413 p. Chr.), 445. 458.
403	Alaric en Épire, III, 375.
—	Synode de Chalcédoine, III, 379, 2.
404	Synode de Constantinople ; Jean Chrysostome exilé et remplacé par Arsace, III, 379, 2.
406	Atticos patriarche de Constantinople, III, 379, 2.
407	4 sept. — Mort de Jean Chrysostome, III, 379.
408	1er mai. — Mort d'Arcadius, III, 375 ; Théodose II empereur, III, 381.
—	Édit d'Honorius contre le paganisme, III, 385.
—	23 août. — Stilicon assassiné, III, 375.
410	Naissance de Proclos, III, 467.
412	Pirates dans la Propontide et l'Hellespont, III, 382.
—	Olympiodore à Athènes ; nomination du professeur Leontios, III, 458.
413	Extension de l'enceinte de Constantinople, III, 377.
414	4 juillet. — Pulchérie élevée à la dignité d'*Augusta*, III, 381, 2.
—	Édit remettant l'arriéré des impôts, III, 382. 446.
—	Eudocie, fille de Leontios, à la cour de Constantinople, III, 389.
415	Hypatie assassinée à Alexandrie, III, 339. 455.
416	Édit de Théodose II contre le paganisme, III, 385.
419	Synode de Corinthe, III, 394.
420	Guerre contre les Perses, III, 389.
421	Statue colossale érigée par Théodose II à Arcadius, III, 377.

ap. J.-C.	
—	7 juin. — Théodose II épouse Eudocie, III, 389.
423	2 janvier. — Eudocie élevée à la dignité d'*Augusta*, III, 390.
—	11 avril. — Nouvel édit contre le paganisme, III, 386.
—	10 juin. — Rescrit interdisant les violences contre les personnes des juifs et païens, III, 386.
424	22 avril. — Les décurions exonérés de certaines liturgies, III, 383.
—	Octobre. — Remise des deux tiers de l'impôt en Macédoine et Achaïe, 382.
425	Réorganisation de l'Université de Constantinople, III, 447.
426	Sisinnios patriarche de Constantinople, III, 279, 2.
—	13 nov. — Édit ordonnant la destruction des sanctuaires païens, III, 386; dévastation du temple de Zeus à Olympie; dégâts à Athènes; l'Athêna Promachos transférée à Constantinople, III, 387.
—	Proclos étudiant à Alexandrie, III, 469.
428	10 avril. — Nestorios patriarche de Constantinople, III, 379, 2.
429	Proclos et Nicolaos de Myra étudiants à Athènes, III, 459. 469.
431	Juin-septembre. — Troisième concile œcuménique à Éphèse, III, 395; Nestorios condamné et déposé, III, 397.
—	Mort de Plutarque d'Athènes, III, 464; Syrianos scholarque des néoplatoniciens, III, 471.
433	Édit remettant l'arriéré des impôts, III, 383.
434	Attila et Breda rois des Huns, III, 411.
435	Nestorios exilé en Afrique, III, 397, 1.
—	Octobre. — Édit adoucissant la procédure contre les débiteurs de l'État insolvables, III, 383.
437	29 octobre. — Valentinien III épouse Eudoxie, III, 390.
—	Proclos écrit son Commentaire sur le *Timée*, III, 472.
438	Publication du *Code Théodosien*, III, 384.
439	Muraille bâtie pour protéger Constantinople, III, 411.
441	Incursions des Huns au sud du Danube, III, 411.
442	Les Huns dans la Chersonèse de Thrace, III, 412.
444	Eudocie exilée à Jérusalem, III, 391.
—	Dioscure patriarche d'Alexandrie, III, 399.
445	Attila seul roi des Huns, III, 411.
446	Intervention du pape Léon Ier dans les affaires de l'Église grecque, III, 398-399.
447	Flavianus patriarche de Constantinople, III, 397.
—	Hérésie monophysite d'Eutychès, III, 399.

ap. J.-C.	
—	Tremblement de terre sur le Bosphore, III, 411, 2. 412, 1.
—	Les Huns dévastent la Chersonèse. III, 412.
448	Synode de Constantinople ; destitution d'Eutychès, III, 399. 401.
449	Août. — Concile (brigandage) d'Éphèse ; destitution du patriarche Flavianus, III, 400.
450	28 juillet. — Mort de Théodose II, III, 400.
—	25 août. — Marcien époux de Pulchérie et empereur, III, 400. 412.
451	8 oct.-1er nov. — Quatrième concile œcuménique à Chalcédoine, III, 401.
452	Marcien impose la paix religieuse, III, 403.
453	Défaite et mort d'Attila, III, 413.
457	Janvier. — Mort de Marcien, III, 413.
—	Février. — Léon Ier empereur, III, 413.
460	Tremblement de terre à Cyzique, III, 417, 3.
462	Guerre contre les Ostrogoths en Pannonie, III, 418.
—	Le médecin Jacob à Constantinople, III, 428. 474.
463	Tremblements de terre autour de la mer Égée, III, 417, 3.
465	2 septembre. — Incendie à Constantinople, III, 417.
467	Les Vandales sur les côtes du Péloponnèse ; l'île de Zacynthe pillée par Genséric, III, 413-414.
—	Édit contre les cultes païens et les relaps, III, 426.
468	Guerre malheureuse de Léon Ier contre les Vandales, III, 414.
—	Salustios professeur à Athènes, III, 460.
469	Rhodes pillée par les Isauriens, III, 416.
471	Août. — Acace patriarche de Constantinople, III, 431.
473	L'Ostrogoth Théodemir dans la vallée du Strymon, III, 418.
474	Janvier. — Mort de Léon Ier ; Zénon régent, III, 415.
—	Novembre. — Zénon empereur, III, 415.
475	Nicopolis pillé par les Vandales, III, 415.
—	Paix signée avec les Vandales, III, 415.
—	Naissance de Boèce, III, 454.
—	Zénon chassé de Constantinople ; Basiliscos empereur, III, 416. 431.
—	Théoderic roi des Ostrogoths, III, 418.
476	Incendie à Constantinople ; destruction de livres et d'œuvres d'art, III, 417.
—	Fin de l'empire romain d'Occident, III, 418.
477	Janvier. — Mort de Genséric, III, 415.
—	Juillet. — Zénon reprend le pouvoir, III, 417.
478	Le professeur Pamprepios émigre d'Athènes à Constantinople, III, 463.

ap. J.-C.	
479	Théoderic dévaste la Thrace et la Macédoine, III, 419 ; effervescence à Thessalonique ; défense d'Héraclée ; prise de Dyrrhachion, III, 420.
480	Sept.-Oct. — Tremblements de terre répétés à Constantinople, III, 417.
481	Théoderic en Macédoine et en Thessalie, III, 421.
482	Larissa détruite par Théoderic, III, 421.
—	11 mai. — Naissance de Justinien, III, 486.
—	Promulgation de l'*Henoticon* de Zénon, dicté par le patriarche Acace, III, 431.
483	Paix entre Zénon et Théodoric, III, 421.
484	Acace excommunié par le pape Félix, III, 432.
—	Révolte d'Illos l'Isaurien, III, 464.
485	17 avril. — Mort de Proclos, III, 481 ; Marinos scholarque, III, 482.
488	Pamprepios assassiné à Papyrion, III, 464.
489	Euphémios patriarche de Constantinople, III, 432.
491	9 avril. — Mort de Zénon, III, 421.
—	11 avril. — Anastase Ier époux de l'impératrice Ariane et empereur, III, 422.
494	Interdiction des combats de bêtes, III, 430.
496	Euphémios déposé et remplacé par Macédonios, deuxième du nom, III, 433.
499	Incursions des Bulgares, III, 423.
502	Guerre avec les Perses (502-533 p. Chr.), III, 423, 492.
—	Nouvelles incursions des Bulgares, III, 423.
506	Statues fondues pour couler celle d'Anastase, III, 422.
507	Construction de la grande muraille d'Anastase, III, 423.
511	Exil du patriarche Macédonios, III, 433.
513	Éruption du Vésuve, III, 494.
514	Révolte de Vitalianus (514-520 p. Chr.), III, 424. 432. 434.
—	Anastase cherche à rentrer en communion avec Rome, III, 434.
515	Tremblement de terre à Rhodes, III, 425.
—	Conflit entre l'archevêque de Thessalonique et ses suffragants, III, 435.
517	Grande invasion des Bulgares, qui pénètrent jusqu'aux Thermopyles, III, 424.
518	Jean patriarche de Constantinople, III, 435.
—	Juillet. — Mort d'Anastase ; Justin Ier empereur, III, 435.
—	15 et 16 juillet. — Soulèvement des orthodoxes contre le patriarche, III, 435.

ap. J.-C.	
519	Justin Ier rentre en communion avec Rome, III, 435.
520	Édit interdisant la célébration des jeux olympiques à Antioche, III, 429.
521	Tremblement de terre en Grèce ; ruine de dyrrhachion, Corinthe, etc., III, 425.
526	29 mai. — Début des tremblements de terre d'Antioche, III, 494.
527	1er avril. — Justinien associé à l'empire, III, 486.
—	1er août. — Mort de Justin, III, 487.
528	Commission du Code, présidée par Tribonien, III, 487.
—	Persécution contre les païens, III, 489.
529	Avril. — Promulgation du *Code Justinien*, III, 487 ; l'enseignement du droit interdit à Athènes, III, 488. 490.
—	Décret fermant l'Université d'Athènes, III, 491.
530	Justinien fortifie la ligne du Danube, III, 498.
531	Prodromes de la peste à Constantinople, III, 495.
—	7 déc. — Synode de Rome; débats concernant le siège de Larissa, III, 437, 439.
532	Janvier. — Insurrection et incendies à Constantinople, III, 493. 494.
—	Les professeurs athéniens à Ctésiphon, III, 492.
—	Mission de l'évêque Jean et conversions forcées en Asie-Mineure, III, 489.
533	Paix signée avec Chosroès, III, 492.
—	Retour des professeurs athéniens, III, 493.
—	L'Afrique reconquise par Bélisaire, 496.
—	16 décembre. — Publication des *Pandectes* ou *Digeste*, III, 488.
534	Incursions des Slaves, III, 497.
—	Novembre. — Édition nouvelle et définitive du *Code Justinien*; l'étude du droit réservée aux Écoles de Constantinople, Rome et Béryte, III, 488.
536	Synode de Constantinople ; déposition du patriarche Anthimos, III, 435, 2.
—	Guerre contre les Ostrogoths d'Italie (536-554 p. Chr.), III, 497.
539	Les Slaves en Grèce ; dévastation d'Athènes, III, 500, 5.
540	Ligne de forteresses menée du Bosphore à la côte d'Épire, III, 498-499 ; fortifications des Thermopyles, III, 500.
541	Consulat de Basilios; suppression du consulat, III, 491.
—	Grande peste d'Égypte (541-558 p. Chr.), III, 496.
542	Tremblement de terre à Constantinople, III, 494; ravages de la peste, III, 496.

ap. J.-C.	
543	Synode de Constantinople, III, 438.
—	6 septembre. — Tremblement de terre à Cyzique, III, 494.
545	Tremblement de terre à Constantinople, III, 494.
548	Dyrrhachion assiégée par les Barbares, III, 498.
551	Totilas dévaste Corcyre et Nicopolis, III, 497 ; Thessalonique assiégée par les Barbares, III, 498.
—	9 juillet. — Tremblement de terre dans l'Archipel, III, 494.
—	Automne. — Tremblement de terre dans la Grèce centrale, III, 495.
553	Cinquième concile œcuménique à Constantinople, III, 438. 439.
—	Été. — Tremblement de terre à Constantinople, III, 495.
555	Tremblement de terre à Constantinople, III, 495.
557	Tremblement de terre à Constantinople, III, 495.
558	Ravages de la peste à Constantinople, III, 496.
559	Invasions des Slaves et des Huns sous Zaber-Khan en Grèce, III, 501.
565	12 avril. — Déposition du patriarche Eutychios, III, 435, 2.
—	13 nov. — Mort de Justinien, III, 502.

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE

INDEX GÉNÉRAL

FIN DE L'INDEX GÉNÉRAL

ERRATA

TOME I

Au lieu de :	lisez :
P. 16, lig. 1 des notes : Cnyætha	Cynætha
P. 19, lig. 30 : prêt à se battres	prêt à se battre
P. 22, lig. 6 des notes : ils avaient réussi	elles avaient réussi
P. 86, lig. 31 : les troupes de Séleucus	les troupes séleucides
P. 128, lig. 1 : Eumène Ier	Eumène II
P. 193, lig. 12 : (p. 374)	(p. 137)
P. 315, lig. 1 des notes : Bysance	Byzance
P. 432, lig. 10 des notes : (cf. p. 430. 3)	(Cf. p. 431, 1)

TOME II

P. 18, lig. 6 du bas : Marius Censorinus	Marcius Censorinus
P. 31, lig. 13 : l'an 21 ap. J.-C.	l'an 21 av. J.-C.
P. 35, lig. 25 : (14 janvier 41)	(24 janvier 41)
P. 40, note 1 : rétablir au début Cf. Nipperdey	
P. 59, lig. 11 des notes : Pausanias, V, 31	Pausanias, V, 21
P. 469, lig. 19 : Phocéens	Phocidiens
P. 478, lig. 11 du bas : ère chrétienne	ère d'Antioche

TOME III

P. 22, lig. 16 : Atra en Arabie	Atra, ville arabe de Mésopotamie
P. 22, lig. 19 : la colonne dite de Memnon	la statue dite de Memnon
P. 44, lig. 29 : cet honneur de valeur	cet homme de valeur
P. 47, lig. 15 : les dernières annés	les dernières années

Au lieu de :	lisez :
P. 54, lig. 9 : 36 ap. J.-C.	37 ap. J.-C.
P. 59, lig. 4 : 36 ap. J.-C.	37 ap. J.-C.
P. 59, 1 : p. 44 Schöne	I, p. 214 Schöne
P. 82, lig. 5 : en 213 peut-être, à Athènes	en 213, peut-être à Athènes
P. 124, lig. 13 : à piritualiser	à spiritualiser
P. 134, lig. 21 : au devant l'ennemi	au devant de l'ennemi
P. 242. lig. 1 : cette attraction qui ne fit qu'augmenter	cette attraction ne fit qu'augmenter
P. 278, lig. 7 : en 376	en 375
P. 279, lig. 25 : en 350	en 359
P. 309, lig. 6 : né des orages	né dans les orages
P. 337, lig. 31 : quoique sans que	sans que pourtant
P. 359, lig. 21 : l'empire romaine	l'empire romain
P. 377, lig. 8 : elle caractérisent	elles caractérisent
P. 381, lig. 2 : était restées	étaient restées
P. 393, lig. 14 : la capitale de Constantinople	la capitale Constantinople
P. 425, lig. 6 : disparution	disparition
P. 526, lig. 8 du bas : effacer la répétition de la date 256	

ADDENDA

A consulter, sur le sujet en général :

Fustel de Coulanges, *Polybe ou la Grèce conquise par les Romains.* Amiens, 1858.

Petit de Julleville, *Histoire de la Grèce sous la domination des Romains.* Paris, 1875.

TOME I

Sur l'organisation et l'histoire des deux Ligues grecques :

Marcel Dubois, *Les ligues étolienne et achéenne, leur histoire et leurs institutions.* Paris, 1884.

Sur les rapports des Grecs et des Romains :

H. Bazin, *De la condition des artistes dans la société grecque* (ch. XIII. *Les artistes grecs à Rome*). Paris, 1866.

G. Hinstin, *Les Romains à Athènes avant l'Empire.* Paris, 1877.

A. Dupuy, *De Græcis Romanorum amicis aut præceptoribus a secundo punico bello ad Augustum.* Paris, 1880.

Em. JULLIEN, *Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome*. Paris, 1885.

L. KOPRIVSEK, *Die Gegner des Hellenismus in Rom bis zur Zeit Ciceros*. Rudolfswert, 1887.

Sur les guerres mithridatiques et le siège d'Athènes :

R. WEIL, *Das Bündniss der Athener mit Mithradates* (Mittheil. d. d. Instit. z. Athen, VI [1881], p. 315-337).

Th. REINACH, *Mithridate Eupator, roi de Pont*. Paris, 1890.

Sur Strabon (p. 453 sqq.) :

Marcel DUBOIS, *Examen des sources et de la méthode géographique de Strabon* (Prix Bordin, 1889 : Sous presse).

TOME II

Sur l'organisation du culte impérial dans les provinces :

P. MONCEAUX, *De communi Asiæ provinciæ*. Paris, 1885.

P. GUIRAUD, *Les assemblées provinciales dans l'empire romain*. Paris, 1887.

P. 113-115. Le texte du discours de Néron aux jeux Isthmiques a été retrouvé à Acræphiæ en Béotie par M. HOLLEAUX et publié dans le *Bull. de Corr. Hellén.*, XII [1888], p. 510-528, ainsi que dans *Rev. Archéol.*, XII [1889], p. 132. Texte, commentaire et fac-simile dans M. HOLLEAUX, *Discours prononcé par Néron à Corinthe en rendant aux Grecs la liberté*. Lyon, Pitrat, 1889.

Sur les concours littéraires en général :

G. LAFAYE, *De poetarum et oratorum certaminibus apud veteres*. Paris, 1883.

Sur Apollonios de Tyane :

A. CHASSANG, *Histoire du roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine*. Paris, 1861. — *Vie d'Apollonius de Tyane*, par Philostrate, trad. et notes. Paris, 1862.

P. MERVOYER, Περὶ Ἀπολλωνίου τοῦ Τυάνεως. Paris, 1864.

A. DUMÉRIL, *Apollonius de Tyane* (Ann. de la Fac. des lettres de Bordeaux, 1883, p. 133-167).

J. GÖTTSCHING, *Apollonius von Tyana*. Leipzig, 1889.

Sur Plutarque et son entourage :

H. BAZIN, *De Plutarcho stoïcorum adversario*. Paris, 1866.

O. GRÉARD, *De la morale de Plutarque*. Paris, 1866.

Ad. CHENEVIÈRE, *De Plutarchi familiaribus*. Paris, 1886.

Sur les oracles et leur décadence :

A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire de la Divination dans l'antiquité*, 4 vol. Paris, 1879-1882, particulièrement les tomes II et III (1880).

F. DÜRRBACH, *De Oropo et Amphiarai sacro*. Paris, 1890.

Maurice HOLLEAUX, *Le sanctuaire d'Apollon Ptoïos à Acræphiæ* (paraîtra en 1891).

Sur Pausanias, notamment sur la proportion d'« autopsie » et d'érudition qui entrent dans son livre, s'est engagé un débat dont on aura une idée suffisante en consultant :

A. KALKMANN, *Pausanias der Perieget*. Berlin, 1886.

H. HITZIG, *Zur Pausaniasfrage* (Festschr. d. philol. Kränzchens zu Zürich, p. 56-96). Zürich, 1887.

W. GURLITT, *Ueber Pausanias*. Graz, 1890.

Sur Hérode Atticos :

P. VIDAL-LABLACHE, *Hérode Atticus, étude critique sur sa vie*. Paris, 1871 (cité [dans notre édition] par HERTZBERG, t. II, p. 380, 5).

Sur Lucien, Pérégrinus Protée et Alexandre d'Abonotichos :

H. JOLY, *De cynica institutione sub imperatoribus romanis*. Paris, 1869.

M. Croiset, *Pérégrinus Protée, un ascète païen au siècle des Antonins* (Mém. de l'Acad. de Montpellier, 1879). — *Essai sur Lucien*, Paris, 1882.

Fr. Cumont, *Alexandre d'Abonotichos : un épisode de l'histoire du paganisme au* IIe *siècle de notre ère* (Mém. de l'Acad. Royale de Belgique, 1887).

Sur Septime Sévère (II, p. 420, 1) : il paraît aujourd'hui démontré que *Pont*[*icus*] n'est qu'une fausse leçon pour *Pont*[*ifex*]. Cf. *C. I. L.*, III, 3664. Wirth, *Quaestiones Severianae.* Lips., 1888.

TOME III

Sur Dexippe, ou plutôt les deux Dexippe (le philosophe au IVe siècle) :

Ad. Busse, *Des Historiker und der Philosoph Dexippus* (Hermes, XXIII [1888], p. 402-409).

Sur la réforme monétaire d'Aurélien :

Em. Lépaulle, *La monnaie romaine à la fin du Haut-Empire* (Rev. Numism., 1888, p. 396-416. 1889, p. 115-141).

Sur les réformes monétaire et économiques de Dioclétien : depuis 1873, date de la publication du *C. I. L.*, III, p. 801-841, l'Edit du maximum (ci-dessus, p. 194, 2) s'est accru de deux fragments nouveaux, découverts l'un par Jo. Schmidt (*Mittheil.* 1880, p. 70-82), l'autre, plus important, par P. Paris (*Bull. de Corr. Hellén.*, 1885, p. 222-239).

Em. Lépaulle, *L'Edit de maximum et la monnaie sous Dioclétien.* Lyon, 1886.

Th. Mommsen, *Das diocletianische Edict über die Waarenpreise* (Hermes, XXV [1890], p. 17-35).

Sur Constantin, Julien, et la politique religieuse des empereurs chrétiens :

A. Gasquet, *De l'autorité impériale en matière religieuse à Byzance.* Paris, 1879.

Paul Monod, *La politique religieuse de Constantin.* Montauban, 1886.

V. Schultze, *Geschichte des Untergangs des griechisch-römischen Heidentums·* I. Bd. Jena, 1887.

H. Hecker, *Zur Geschichte des Kaisers Julianus.* Kreuznach, 1886.

G. Schwartz, *De vita et scriptis Juliani imperatoris.* Bonnae, 1888.

Fr. Cumont, *Sur l'authenticité de quelques lettres de Julien.* Gand, 1889.

Sur l'Université d'Athènes :

E. Monnier, *De rhetoricæ discipulis et magistris per Orientem in quarto christiani ævi sæculo.* Paris, 1866.

Petit de Julleville, *L'Ecole d'Athènes au* IVe *siècle après J.-C.* Paris, 1868.

Sur Libanius :

E. Monnier, *Histoire de Libanius.* Première partie (jusqu'en 355 ap. J.-C.). Paris, 1866.

L. Petit, *Essai sur la vie et la correspondance du sophiste Libanius.* Paris, 1866.

Sur Synésius de Cyrène :

H. Druon, *Etude sur la vie et les œuvres de Synésius.* Paris, 1859. *Œuvres de Synésius,* précédées d'une *Étude biographique et littéraire.* Paris, 1878.

Sur Boèce et ses opinions philosophiques ou religieuses :

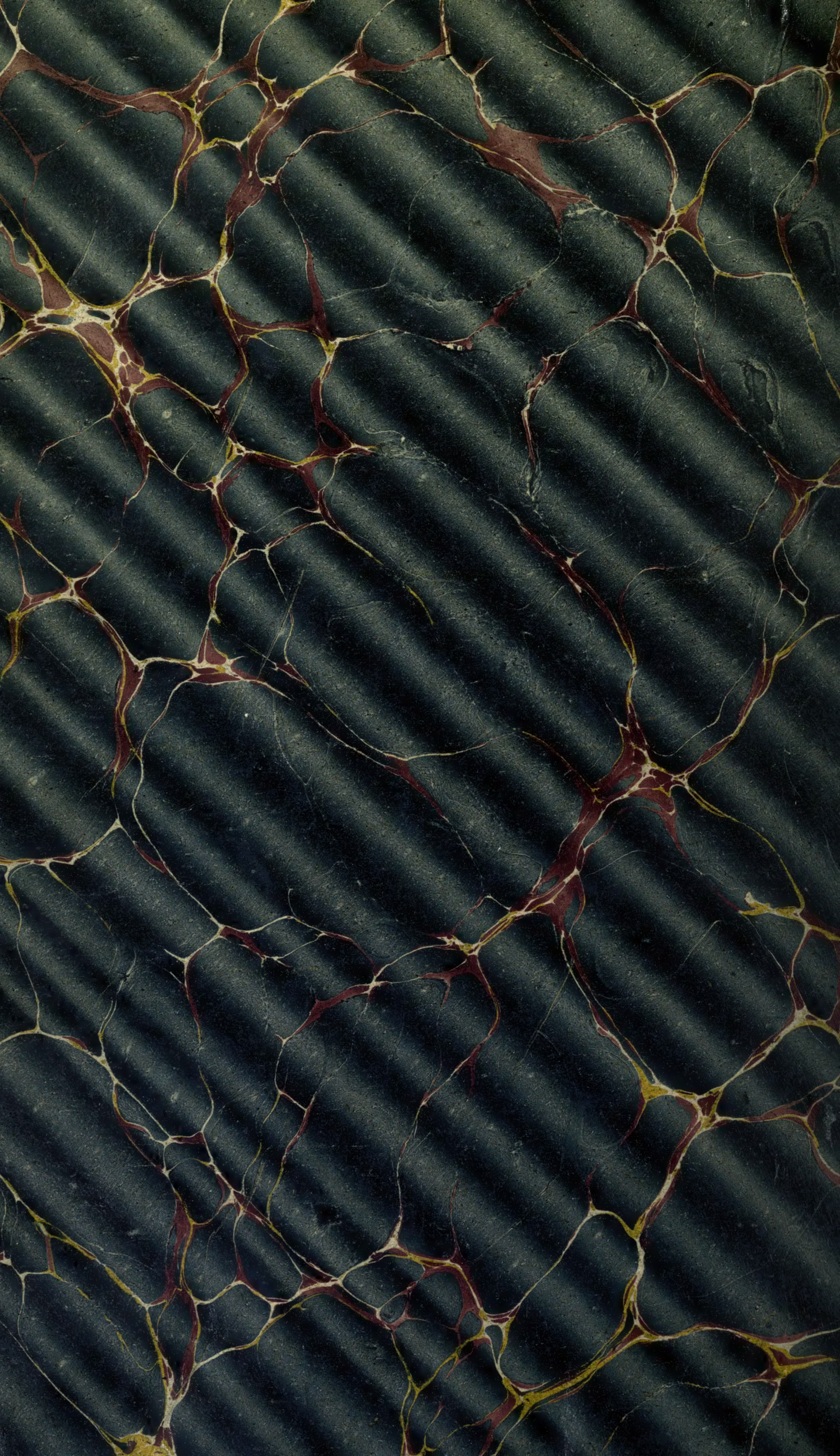
G. Boissier, *Le christianisme de Boèce* (Journal des Savants, 1889, p. 449-462).

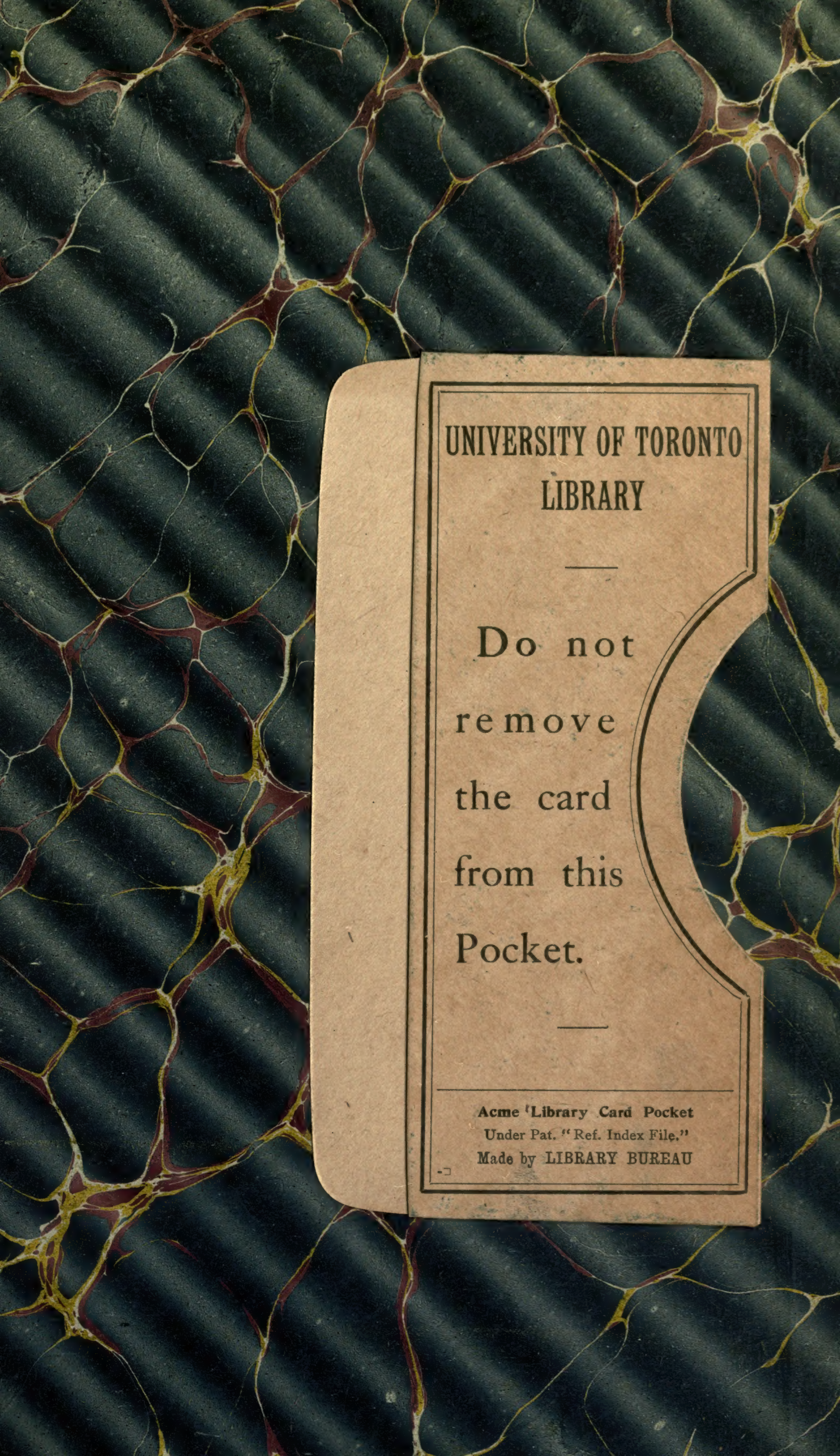
TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

HISTOIRE DE LA GRÈCE DEPUIS CARACALLA JUSQU'A L'INVASION D'ALARIC
(211-397 ap. J.-C.)

ANGERS, IMP. BURDIN ET C[ie], RUE GARNIER, 4.




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

